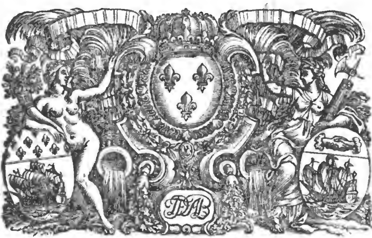
HISTOIRE
DE
CONSTANTINOPLE
DEPUIS LE REGNE DE L'ANCIEN JUSTIN,
jusqu'à la fin de l'Empire,

Traduite sur les Originaux Grecs par Mr COUSIN, *President en la Cour des Monnoyes.*

TOME II.



A PARIS,

En la Boutique de PIERRE ROCOLET,

Chez DAMIEN FOUCAULT, Imp. & Lib. ord. du Roy, & de la Ville, au Palais en la Gallerie des Prisonniers, aux Armes du Roy & de la Ville.

M. DC. LXXI.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.

ŒUVRES
DE
PROCOPE
DE CÉSARÉE

SECONDE PARTIE,

CONTENANT

L'Histoire Mêlée.
L'Histoire secrete.
Et les six Livres des Edifices.

AVEC

L'Histoire de l'Empereur Justinien écrite par Agathias.

ŒUVRES
DE
PROCOPE
DE CÉSARÉE

SECONDE PARTIE,

CONTENANT

L'Histoire Mélée.
L'Histoire secrete.
Et les six Livres des Edifices.

AVEC

L'Histoire de l'Empereur Justinien écrite par Agathias.

EXTRAIT DU PRIVILEGE du Roy.

PAR Grace & Privilege du Roy, donné à Paris ledixiéme jour de Juin mil six cent soixante & onze, Signé, Par le Roy en son Conseil DALENCE'; Il est permis à DAMIEN FOUCAULT Imprimeur & Libraire ordinaire du Roy & de la Ville, d'imprimer, ou faire imprimer, vendre & debiter *La plus grande partie des Ecrivains de Constantinople, comme Procope, Agathias, Menander, Protector, Theophilacte, Simocatte, Nicephore Patriarche de Constantinople, Leon le Grammairien, Nicephore Brienne, Anne Comnene, Nicetas, George Pachimere, Iean Cantacuzene, & autres, traduits de Grec en François par Monsieur COUSIN President en la Cour des Monnoyes*, pendant le temps & espace de dix années, à compter du jour que chacun desdits livres sera achevé d'imprimer; Et défenses sont faites à tous Imprimeurs & Libraires d'imprimer ou faire imprimer, vendre & debiter aucun desdits Livres, sans la permission de l'Exposant, à peine de trois mille livres d'amende, de confiscation des Exemplaires contrefaits, & de tous dépens, dommages & interests, ainsi qu'il est plus amplement porté à l'original.

Registré sur le Livre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, le 26. Iuillet 1671. LOÜIS SEVESTRE *Syndic.*

Achevé d'imprimer pour la premiere fois le 14. Novembre 1671.



HISTOIRE MÉLÉE

Ecrite par Procope de Cesarée.

CHAPITRE PREMIER.

1. *Argument du Livre suivant.* 2. *Description du Pont Euxin.*

J'AY divisé jusques icy mon Histoire en plusieurs Livres, selon la diversité des lieux où les choses que je décrivois sont arrivées; & cét Ouvrage a eu assez de bonheur pour être bien reçû dans toutes les parties de l'Empire. Maintenant je suis obligé de changer d'ordre, parce qu'il ne m'est pas possible d'ajoûter aux Livres qui sont déja publiez, la narration de ce qui s'est passé depuis, & il faut necessairement que je fasse dans

celuy-cy une Histoire Mélée, & que j'y renferme non-seulement ce qui regarde la Guerre des Gots, mais aussi une petite suite de la Guerre des Médes. J'ay rapporté dans les Livres precedens, tout ce qui s'est fait entre les Perses, & les Romains, jusqu'à la quatriéme année de la Tréve que ces deux peuples firent pour cinq ans. L'année suivante la Colchide fut inondée par une puissante Armée qui estoit commandée par Coriane, l'un des plus vaillans Chefs qu'il y eust parmy les Perses, & qui fut fortifiée par une prodigieuse troupe d'Alains. Lorsque cette Armée fût arrivée à la partie du Païs des Laziens que l'on appele Muchirise, elle chercha un lieu propre à se camper à la droite d'un petit Fleuve nommé Ippis, qui ne porte point de Batteaux, & qui peut aisément estre passé par un homme de cheval, & mesme par un homme de pié.

2. Or afin que mes Lecteurs aient quelque connoissance du païs des Laziens, & du païs de quelques autres Nations voisines, & qu'ils n'en parlent pas sans lumiere, & ne ressemblent pas à ceux qui se battent dans les tenebres ; il est à propos que je fasse un dénombrement des peuples qui habitent aux environs du Pont-Euxin. Je n'ignore pas qu'il y a eu des Anciens qui ont traité le mesme sujet : mais je suis persüadé qu'ils ne l'ont pas traité exactement. Quelques-uns ont dit, que les Zaniens que nous appelons

maintenant Tzaniens confinoient avec les Laziens & qu'ils étoient les mesmes que les Colques ou Colchéens. Ils ont donné le nom de Laziens à des peuples à qui il n'appartenoit pas alors, & à qui il appartient maintenant, & en ce point ils ont avancé deux choses qui sont contraires à la verité. Les Zaniens sont voisins des Armeniens, & separez de la Mer par de hautes Montagnes, par de profondes Vallées, par de vastes solitudes, par des torrens, par des Forrêts & par des précipices. Les Colques & les Laziens ne peuvent être deux peuples differens; puisqu'ils habitent sur le bord du Phase, & la seule difference qu'il y a, c'est qu'on les appele Laziens, au lieu qu'on les appeloit autrefois Colques, ce qui n'est qu'un changement de nom, qui est aussi arrivé à plusieurs autres. De plus, le long-temps qui s'est écoulé depuis le siécle de ces Ecrivains jusqu'à nous, a produit divers changemens, par les transmigrations des peuples, & par les successions des Princes. J'estime sur tout qu'il est necessaire que j'examine si exactement ce que j'ay à dire, que je n'avance rien de fabuleux ni de trop ancien, comme seroit de marquer précisément l'endroit du Pont-Euxin, où les Poëtes ont feint que Promethée fut attaché. Je sçay trop combien il y a de difference entre la Fable & l'Histoire: mais je tâcheray de faire un récit fidéle de l'état present, des lieux, & des choses.

CHAPITRE II.

Deſcription des bords du Pont-Euxin depuis Calcedoine. juſqu'au païs des Apſiliens.

CETTE Mer commence à Conſtantinople, & à Calcedoine, & finit à la terre des Colques. Ceux qui la navigent ont à leur droite les Bythiniens, les Honoriates, & les Paphlagoniens, dont les principales Villes maritimes ſont Heraclée, & Amaſtris. Enſuite ſont ceux de Pont, qui s'étendent juſqu'aux frontieres de Trebiſonde. Entre pluſieurs Villes qui ſervent d'ornement à cette côte, Sinope, & Amiſe ſont les plus celebres. Proche d'Amiſe eſt un païs appelé Themis-Cyre, où eſt le fleuve Thermodoon, ſur les bords duquel on dit que ſe camperent les Amazones, dont je parleray incontinent. Les terres qui dépendent de Trebiſonde, s'étendent juſqu'à un bourg qu'on appele Suſurmene, & juſques à une petite Ville nommée Rizée, & elles contiennent deux journées de chemin en tirant le long de la mer vers les frontieres des Laziens. Puiſque j'ay fait mention de Trebiſonde, il ne faut pas que j'omette une choſe tout-à-fait rare qui y arrive. C'eſt qu'au lieu que le miel eſt doux par tout le reſte du monde, il eſt amer dans les terres qui dépendent de cette Ville. Au côté droit de ces terres, s'é-

levent les montagnes des Zaniens au-bas desquelles eſt l'Armenie, qui eſt ſoûmiſe aux Romains. Le Fleuve Boas prent ſa ſource dans les montagnes, d'où aprés avoir fait divers tours dans des Forêts fort épaiſſes, & dans des lieux hauts & bas, il coule dans le païs des Laziens, & ſe décharge dans le Pont-Euxin. Mais avant que de s'y décharger, il change de nom, & s'appelle *acampſis*, c'eſt à dire, ſans détours, parce que lorſqu'il eſt proche de la mer, il s'y precipite avec une impétuoſité ſi rapide, qu'il en empêche la navigation, tellement que les Vaiſſeaux qui voguent ſur le Pont-Euxin, ne peuvent arriver à la Lazique, ni ceux qui ſont dans la Lazique n'en peuvent ſortir, ſi ce n'eſt en s'avançant juſqu'au milieu de la Mer, pour y trouver un paſſage. Voilà ce que j'avois à dire de ce Fleuve.

Il y a un petit païs proche de Rizée, entre les Laziens, & les Romains, qui eſt habité par un peuple libre, & où il y a un bourg que l'on appele Athenes, non-pas qu'il ait été bâti par les Atheniens, mais parcequ'il a autrefois appartenu à une Dame nommée Athenée, dont on y voit encore le tombeau. Proche d'Athenes eſt un autre bourg nommé Arcabis. Il y a auſſi dans ce païs une ancienne ville nommée Abſare; on l'appeloit autrefois Abſyrte, & elle avoit tiré ce nom d'un homme qui y avoit été traité inhumainement; car on dit qu'Abſyrte y fut tué par la cru-

auté de Medée & de Jason. Il est sans doute que ce fut le lieu de la mort d'Absyrte; mais la suite des siecles, & les differentes successions des hommes, en ont corrompu le nom, & nous l'ont transmis tel qu'il est aujourd'hui. On voit encore le tombeau d'Absyrte proche de cette Ville, du côte d'Orient. Autrefois elle étoit fort peuplée, & fermée de murailles; elle avoit un cirque & les autres ornemens publics, qui sont les marques des grandes Villes. Il n'y reste maintenant que des ruines de ces anciens bâtimens.

N'y a t'il donc pas sujet de s'étonner qu'il y ait eu des Auteurs qui ayent écrit que les Colques confinent avec ceux de Trebisonde? Car si cela étoit veritable, il semble que Jason n'auroit pas dû revenir avec Medée dans la Grece, aprés avoir enlevé la Toison d'or; mais qu'il s'en seroit fui vers le Phase, & vers des Nations barbares. On dit que ce païs avoit des Garnisons Romaines sous le regne de Trajan. Il est maintenant habité par des peuples qui ne relévent ni des Romains ni des Laziens. Neanmoins comme ils font profession de la Religion chrétienne, ils reçoivent des Prêtres qui leur sont envoyez par les Evéques des Laziens. Ils sont amis, & alliés des uns & des autres, & ils leur servent de guide dans leurs voyages. Lorsque les Romains envoient des Ambassadeurs aux Laziens, ou ceux-cy aux Romains, ce sont ces peupls dont je parle qui les passent dans leurs barques. Ils ne pa-

yent point de tribut. A la droite de leur païs il y a des montagnes entrecoupées, & comme suspenduës en l'air, & une vaste solitude, audelà de laquelle habitent les Persarmeniens, & les Armeniens qui dépendent des Romains, & qui s'étendent jusqu'à l'Iberie.

Depuis Apsare jusqu'à Petrée, & jusqu'aux frontieres des Laziens où le Pont-Euxin finit, il y a pour une journée de chemin. Le trajet de l'extremité de cette mer courbée en forme de demi lune, est de cinq cens cinquante stades. Tout le païs qui s'étend au delà, appartient aux Laziens. Plus loin est la Scymnie, & la Suanie, qui dépendent du Roi des Laziens, en ce qu'encore qu'elles aient des Seigneurs particuliers à qui elles obeïssent, neanmoins, lorsque ces Seigneurs sont morts, c'est le Roi des Laziens qui en choisit d'autres, & qui les établit. A costé de cette Nation, & proche de l'Iberie, habitent les Mesques dans des montagnes qui sont fertiles en toute sorte de fruits, & qui sont cultivées avec beaucoup de soin. Ce païs est couvert par d'autres montagnes, qui sont toutes chargées de forêts, & qui sont presque inaccessibles. Elles s'étendent jusqu'au Mont-Caucase, au delà duquel, du côté d'Orient est l'Iberie, qui se termine au païs des Persarmeniens. Le Phaze descend du Caucase, & coule à travers de ces montagnes, & se va décharger dans le milieu de l'endroit qui est courbé du Pont-Euxin. C'est delà qu'est venuë

l'opinion de ceux qui croient que ce fleuve separe l'Asie d'avec l'Europe. Les Laziens habitent le bord qui est attribué à l'Europe. Ils n'ont dans l'autre bord, ni bourg, ni fort, ni ville considerable, excepté celle de Pétrée, que les Romains y ont bâtie. C'est dans cette partie de la Lazique, si nous en voulons croire ceux du païs, que se gardoit la toison d'or, pour la conquête de laquelle fut conduit le fameux vaisseau d'Argos, dont les Poëtes ont feint tant de choses. Mais je croy qu'ils se trompent : Car quand Jason s'enfuit avec Medée, aprés avoir enlevé la Toison, il n'eût jamais manqué d'être découvert par Æetez, si le Phaze n'eût separé son Palais d'avec les maisons des autres Laziens, où l'on dit que la Toison étoit, ainsi que les Poëtes mesme l'ont remarqué. Ce Fleuve prenant le cours que j'ai dit, va porter ses eaux dans l'extrémité du Pont-Euxin. La ville de Pétrée est du côté de l'Asie en un endroit où le rivage est courbé. L'autre bord vis à vis de Petrée, est habité par les Apsiliens, qui relevent des Laziens, & qui font profession de la Religion chrétienne, comme les autres peuples dont je viens de parler.

CHAPITRE

CHAPITRE III.

1. Description du mont Caucase. 2. Demeure des Sabiriens. 3. Les Abalgiens embrassent la Religion Chretienne.

1. AU DELA de ce païs, est le Mont-Caucase, dont la cime est plus élevée que les nuës, & est toujours exemte de pluyes, & de neges. Il en est toujours couvert depuis le milieu jusqu'au bas, & ces parties qui en sont couvertes, surpassent en hauteur le sommet de toutes les autres montagnes du monde. Il s'étend vers le Septentrion, & vers l'Occident, jusqu'à l'Illyrie, & à la Thrace; & du côté d'Orient, & de Midi, il se termine à la porte Zur, & à la porte Caspienne, qui servent toutes deux de passage aux Huns, pour entrer sur les terres des Perses, & sur celles des Romains. Le païs qui s'étend depuis le Mont-Caucase jusqu'aux portes Caspiennes, est occupé par les Alains, qui sont un peuple libre, & qui ont accoûtumé de se joindre aux Perses pour faire la guerre aux Romains.

2. C'est en cet endroit que les Huns surnommez Sabiriens habitent, & quelques autres Nations; & c'est d'où l'on dit que les Amazones sortirent, pour se venir camper proche du païs de Tesmiscyre, proche du fleuve Termodoon, sur les bords duquel la vil-

le d'Amiſe a eſté depuis baſtie. Bien que Strabon, & d'autres Ecrivains nous ayent laiſſé beaucoup de choſes touchant les Amazones, il eſt vray, neanmoins, qu'il n'y a nul monument, ni dans le Mont-Caucaſe, ni dans les lieux circonvoiſins, qui conſerve la memoire de leur nom. L'opinion de ceux qui croyent qu'il n'y a jamais eu de femmes qui ayent porté les armes comme des hommes, me paroît la plus probable. Ceux qui ſont de ce ſentiment aſſurent, que la Nature n'a point été corrompuë juſqu'à ce point dans le ſeul Mont-Caucaſe; mais qu'une armée nombreuſe de Barbares étant ſortie de là avec leurs femmes, pour aller porter la guerre en Aſie, ils ſe camperent proche du fleuve Termodoon, & y laiſſerent leurs femmes, & qu'aprés ils coururent une partie de l'Aſie, où ils furent taillez en pieces: Que les femmes, preſſées par la crainte des peuples voiſins, & par la diſette des vivres, ſe reſolurent de vaincre la foibleſſe de leur ſexe, & de prendre les armes que leurs maris avoient laiſſées, & qu'elles s'en ſervirent genereuſement, juſqu'à ce qu'elles furent toutes défaites par leurs ennemis. Il y a de certaines choſes qui ſont arrivées en nôtre temps, qui me perſuadent que l'hiſtoire des Amazones eſt conforme à ce que je viens d'en dire. Le genie & l'inclination des peres paroiſt encore dans leurs enfans, & dans leurs deſcendans, aprés

une longue ſuite d'années. Lorſque des armées de Huns qui faiſoient des irruptions, ont été défaites, l'on a ſouvent trouvé des femmes parmi les morts : mais on n'a jamais veu ni en Europe, ni en Aſie une armée composée de femmes ; & l'on n'a jamais oüi dire, que le Mont-Caucaſe ait été dépeuplé de ſes habitans. Voila ce que j'avois à dire au ſujet des Amazones.

3. Au-delà des Apſiliens, & au-delà d'une des extremitez du Pont, ſont les Abaſgiens qui s'étendent juſqu'au Caucaſe. Ils étoient autrefois ſous la domination des Laziens, bien qu'ils fuſſent conduits par deux Princes de leur Nation, dont l'un commandoit dans la partie qui regarde l'Occident, & l'autre dans celle qui regarde l'Orient. Ces Barbares ont adoré des Arbres juſqu'à nôtre temps. Ils ont ſouffert de grandes vexations, par l'avarice de leurs Princes, qui arrachoient aux peres & aux meres les enfans les mieux faits, & les rendoient Eunuques, afin de les vendre bien cher aux Romains. Leur cruauté alloit plus avant. Ils faiſoient mourir les peres, de peur d'avoir des ſujets qui leur fuſſent ſuſpects, & qui puſſent porter juſqu'aux oreilles de l'Empereur, les plaintes des outrages qu'on leur faiſoit. Ces parens infortunez trouvoient dans la bonne-mine de leurs enfans la cauſe de leur diſgrace. C'eſt pour cela que parmi les Eunu-

ques du Palais, il y en avoit toujours plusieurs de la Nation dont je parle. Les affaires des Abasgiens ont changé de face sous le regne de Justinien, & ont été mises en meilleur état. Il leur a fait embrasser la Religion Chrétienne, & il a défendu à leurs Rois de faire des Eunuques. Cette défense fut reçuë avec un applaudissement general du païs, qui ne manqua pas de veiller à ce qu'elle fût observée, parce que chacun avoit apprehendé jusqu'alors d'avoir de beaux enfans. L'Empereur y bâtit une magnifique Eglise, sous l'invocation du nom de la Vierge, & il y établit des Prêtres, qui enseignerent au peuple toutes les ceremonies de la Religion. Peu de temps aprés les Abasgiens se délivrerent de la domination de leurs Princes, & asseurerent leur liberté.

CHAPITRE IV.

1. *Demeure des Bruchiens, des Zecchiens, & des Sagides.* 2. *Description de l'Elysie & du païs des Goths surnommez Tetraxites.*

1. QUAND on a passé les frontieres des Abasgiens, on rencontre entre-eux & les Alains, les Bruchiens, qui sont proche du Mont-Caucase. Les Zecchiens habitent sur le bord du Pont-Euxin; l'Empereur leur donnoit

autrefois un Roy; mais maintenant ils ne relevent de luy en aucune maniere. Aprés leur païs est celuy des Sagides, dont les Romains ont possedé la partie la plus voisine de la mer, où ils avoient bâti deux forts, dont l'un s'appelloit Sebastopole, & l'autre Pitionte, & qui étoient à deux journées l'un de l'autre, & tous deux défendus par de puissantes garnisons. Quoy-que depuis long-temps ils ne soient plus maîtres de la contrée maritime, ils n'ont pas laissé de conserver ces deux forts jusqu'à nôtre temps, auquel, lorsque Cosroës fut conduit par les Laziens contre Petrée, il envoya des troupes pour les prendre; mais les Romains en ayant eu avis, en brûlerent les maisons, & en ruinerent les murailles, & se sauverent dans des barques à Trebisonde. Ainsi ils conserverent le païs par la démolition de ces deux forts; car cela fut cause que les Perses s'en retournerent à Petrée, sans avoir remporté aucun avantage. Voila ce qui arriva en cette rencontre.

2. Au-delà des Sagides habitent les differentes Nations des Huns. En suite est l'Elysie, qui est habitée par divers peuples Barbares, tant sur le rivage de la mer, que plus-avant dans le païs, & qui s'étend jusqu'aux Palus Meotides, & jusqu'au fleuve Tanaïs qui se décharge dans les Palus. Elle est habitée par des peuples que l'on appeloit autrefois Cimmeriens, & que l'on appele maintenant Uturgu-

riens. Plus loin du côté de Septentrion, est la Nation des Antes, qui est une Nation tres-nombreuse.

3. A l'endroit où commence le canal par où les Palus Meotides se déchargent, habitent les Goths, surnommez Tetraxites, qui ne sont qu'en petit nombre, mais qui font profession de la Religion Chrétienne, & qui en observent les saintes Loix avec une pieté tres-exacte. Ceux du païs ont donné le nom de Tanaïs au canal qui coule depuis les Palus Meotides jusqu'au Pont-Euxin, & qui contient l'espace de vingt journées de chemin. Ils appelent mesme Tanaïte le vent qui souffle de ce côté-là. Je ne say si ces Goths dont je parle suivent l'opinion d'Arius, de mesme que les autres Goths, & ils ne le sçavent pas eux-mesmes, parce qu'ils ont dans leur Religion une grande simplicité. Dans la vingt & uniéme année du Régne de Justinien, ils luy envoyerent quatre Ambassadeurs, pour luy demander un Evêque, en la place de l'ancien qui estoit mort; de mesme qu'il en avoit donné un aux Abasgiens. L'Empereur leur accorda leur demande; mais comme ces Ambassadeurs apprehendoient la puissance des Huns Uturguriens, ils ne parlerent dans l'Audiance publique que de l'Evêque qu'ils demandoient, & representerent en particulier les avantages qui reviendroient à l'Empire, si l'on entretenoit la division entre-eux,

& les autres Barbares. Je diray maintenant d'où sont sortis les Tetraxites, & comme ils se sont établis au lieu qu'ils habitent.

CHAPITRE V.

1. Goths Uturguriens & Cuturguriens. 2. Une biche montre aux Goths l'endroit par où l'on pouvoit traverser la Palus Meotide. 3. Passage des Goths. 4. Temple de Diane la Taurique. 5. Villes de Cherso, de Cepi, & d'autres. 6. Cours du Danube.

1. TOus ces païs dont je viens de parler, estoient autrefois habitez par les Huns, que l'on appeloit aussi Cimmeriens, & qui vivoient sous l'obeïssance d'un seul Prince, qui avoit deux fils, dont l'un se nommoit Uturgur, & l'autre Cuturgur. Quand leur pere fut mort, ils partagerent le Royaume, & donnerent leurs noms à leurs sujets. Ces peuples vivoient ensemble, & gardoient les mesmes coûtumes, sans entretenir de commerce avec ceux qui habitoient de l'autre côté de la Palus, laquelle ils ne croyoient pas qu'il fust possible de traverser, à cause qu'ils n'avoient jamais essayé de le faire. Quand on touche l'autre bord, on entre dans le païs des Goths Tetraxites, dont je viens de parler.

2. Plus-loin estoient les Goths, les Visigoths, les Vandales, & d'autres peuples, que l'on appeloit Sauromates, Melanclaines, ou de quelqu'autre nom particulier. On dit (si toutefois ce qu'on dit est veritable) que de jeunes Cimmeriens chassant une biche, qui se jetta dans la Palus, ils s'engagerent tellement à la poursuivre, soit par un desir de vaincre, ou par une inspiration divine, qu'ils aborderent avec elle de l'autre côté, & à l'instant elle disparut. Je me persuade qu'elle n'avoit paru que pour le mal-heur des peuples qui habitoient l'autre bord; car les jeunes hommes frustrez de l'esperance de leur chasse, s'acharnerent au butin. Ils retournerent en leur païs, pour aller dire qu'il estoit aisé de traverser l'eau, & en mesme temps ils menerent leurs troupes dans le païs, qui avoit esté abandonné par les Vandales qui étoient en Afrique, & par les Goths qui étoient en Espagne. Ils attaquerent à l'improviste quelques Goths qui y étoient restez, en tuerent une partie, & mirent le reste en fuite. Tous ceux qui se purent sauver traverserent le Danube, & entrerent avec leurs femmes & leurs enfans sur les terres des Romains; mais comme ils étoient extrémement à charge au païs, l'Empereur leur assigna des terres dans la Thrace, où ils allerent habiter. Quelques-uns d'eux porterent les armes pour les Romains, en qualité de confederez; je m'imagine que les Romains leur

leur avoient donné ce titre, pour faire connoître qu'ils n'étoient pas des peuples conquis par la force des armes; mais des peuples alliez par une societé de guerre, comme je l'ay remarqué dans les livres precedens.) D'autres peuples leur firent la guerre, bien qu'ils n'en eussent reçu aucune offense, jusqu'à ce que Theodoric les mena en Italie. Voila la suite des affaires des Goths.

3. Les Huns, aprés avoir ainsi ou tué, ou chassé les Goths, demeurerent maîtres du païs. Les Cuturguriens y firent venir leurs femmes, & leurs enfans pour l'habiter, & ils l'habitent encore à present: Et bien qu'ils reçoivent chaque année des bienfaits de l'Empereur, ils ne laissent pas de ravager ses terres, & d'étre en mesme temps ses alliez, & ses ennemis. Comme les Uturguriens retournoient dans leur païs, pour le posseder seuls, ils rencontrerent proche de la Palus Meotide, les Goths Tetraxites, qui étant couverts de leurs boucliers, & s'assurant sur la situation avantageuse du lieu, se presenterent pour les arréter. Et certes, ce sont les plus belliqueux du païs, & la Palus Meotide fait un golphe à l'endroit où ils étoient alors, qui rend le passage fort étroit. Mais comme les Huns n'avoient pas intention de s'arréter, & que les Goths n'étoient pas assez puissans pour soûtenir le choc d'une multitude si nombreuse, ils confererent ensemble,

& demeurerent d'accord de traverſer conjointement la Palus, & que les Goths habiteroient l'endroit où elle ſe décharge dans la mer, & ainſi ils demeurerent amis, & alliez des Uturguriens, qui étant ſeparez d'avec les Cuturguriens, par la Palus, ſe conſerverent dans une paiſible poſſeſſion du païs de leurs peres, ſans exercer d'hoſtilité contre les Romains, parce qu'en étant fort éloignez, quand ils en auroient la volonté, ils n'en ont pas le pouvoir. Les Cuturguriens s'emparerent donc, comme je viens de le dire, d'un vaſte païs qui s'étend au delà de la Palus-Meotide, & au delà du Tanaïs. La contrée qui eſt plus loin, eſt occupée par les Scythes, & par les Tauriens, & pour ce ſujet une partie eſt appelée la Taurique.

4. C'eſt où l'on dit que le Temple de Diane étoit, & où Iphigenie fille d'Agamemnon étoit Prêtreſſe ; bien que les Armeniens ſoûtiennent que ce Temple étoit dans une de leurs contrées, que l'on appele Aciliſene : Ce qu'ils confirment en diſant, que tous les peuples de ces païs-là étoient autrefois compris ſous le terme general de Scythes,& en repetant tout ce que j'ay rapporté d'Oreſte, & de la ville de Comane, je laiſſe à chacun la liberté d'en juger comme il luy plaira. Les hommes affectent d'attribuer à leur païs, des hiſtoires qui ſont arrivées en d'autres, ou qui ne ſont peut-être

arrivées nulle part, & ils se fâchent de ce que tout le monde n'est pas de leur sentiment.

5. Aprés toutes ces Nations, est la ville maritime de Bospore, qui a été jointe, depuis quelques années, à l'Empire. Les Huns possedent tout le païs qui s'étend depuis le Bospore jusqu'à la ville de Chersone, qui est assise sur le bord de la mer, & qui est, depuis long-temps, sous l'obeïssance des Romains. Il y avoit deux bourgs tout proche, dont l'un s'appeloit Cepi, & l'autre Phanaguris, qui tous-deux nous appartenoient, & qui de nôtre temps ont été pris & razez par les Barbares. Depuis Chersone jusqu'à l'embouchure de l'Istre, ou du Danube, il y a dix journées de chemin, & toute cette étenduë est occupée par les Barbares.

6. Ce fleuve tire son origine des montagnes des Celtes, il raze le bord de l'Italie, traverse la Dacie, l'Illyrie, la Thrace, & se décharge dans le Pont-Euxin. Tout le bord de deçà jusqu'à Constantinople, obeït à l'Empereur. Voila le tour du Pont-Euxin, depuis Calcedoine jusqu'à Constantinople, dont je ne saurois dire précisément la longueur, parce qu'il y a sur ses bords un trop grand nombre de Nations, avec lesquelles nous n'avons aucun commerce, si ce n'est par la voye des Ambassades, & à cause que je n'en ay rien appris d'exact de ceux qui ont mesuré le païs. Ce qui est certain est, qu'il y a cinquante-deux journées de chemin au côté

droit du Pont-Euxin, depuis Calcedoine jusqu'au Phaze. Ce qui fait juger probablement que l'autre bord est d'une égale étenduë.

CHAPITRE VI.

1. Opinion des Geographes touchant la division de l'Europe, & de l'Asie. 2. Origine du Pont-Euxin. 3. Aristote ne peut comprendre la cause du mouvement de l'Euripe. 4. Détroit de Sicile sujet aux naufrages.

1. PUISQUE la suite de l'histoire m'a engagé dans ce sujet, il me semble qu'il sera assez à propos de rapporter les opinions différentes des Geographes touchant la division de l'Europe, & de l'Asie. Quelques-uns tiennent que c'est le Tanaïs qui separe ces deux parties du monde, & ils prétendent que leur opinion est conforme à l'intention de la Nature, parceque la mer se jette d'Occident en Orient, au-lieu que le Tanaïs coulant de Septentrion au Midi, coupe les deux Continens. Le Nil, au contraire, sépare l'Afrique d'avec l'Asie, en coulant de Midi au Septentrion. D'autres, qui prétendent que cette opinion est contraire à la verité disent, que la mer qui entre dans le détroit de Cadis, separe la terre en trois parties; que les

deux qui sont à la droite, s'appelent Afrique, & Asie; & que tout ce qui est à la gauche, jusqu'au bout du Pont-Euxin, est compris sous le nom d'Europe. Que le Tanaïs tirant sa source de l'Europe, tombe dans la Palus Meotide, qui se décharge non au-milieu, mais au-delá du milieu du Pont-Euxin, dont l'un des bords, savoir celuy du côté gauche, est attribué à l'Asie. De plus comme le Tanaïs tire sa source des Monts Riphées, ainsi que tous ceux qui en ont fait la description en conviennent, & comme les Monts Riphées sont fort éloignez de l'Ocean; ils disent qu'il faut necessairement que tout ce qui est sur les deux bords du Tanaïs fasse une partie de l'Europe. Ils assurent qu'il est mal-aisé de reconnoître à quel endroit ce fleuve commence à separer les deux Continens; & ils ajoûtent, que s'il y a quelque fleuve à qui il appartienne de faire ce partage, ce doit étre à celuy-cy, parce qu'il a son lit entre les deux Continens, vis-à-vis du détroit de Cadis. La Mer qui se jette dans le détroit, separe les deux Continens, le Phaze qui se décharge dans le milieu du Pont-Euxin continuë la separation que la mer a commencée. Voila les raisons sur lesquelles ces deux opinions sont fondées. Il me seroit aisé de faire voir, que non seulement la premiere, mais aussi la seconde est appuyée du témoignage des plus celebres personnages de l'antiquité; mais quand les hommes

ſont une fois prévenus d'un ſentiment, ils ne ſe veulent pas donner la peine de rechercher la verité, ni d'apprendre des choſes qui leur paroiſſent nouvelles. Ils tiennent pour conſtant tout ce qui eſt ancien, & pour mépriſable tout ce qui eſt de leur temps. La queſtion que nous traitons n'eſt pas une queſtion obſcure, ſeparée de la matiere, & qui demande une profonde meditation. Il ne s'agit que d'un fleuve, & de l'aſſiete d'un païs où le temps n'a pû apporter d'alteration, ni de changement; les yeux en ſont les juges, l'experience en eſt aiſée, & quiconque voudra s'en inſtruire, en ſaura la verité. Herodote d'Halicarnaſſe dit, dans le quatriéme livre de ſon Hiſtoire, que la terre eſt diviſée en trois parties, qui ont trois noms, l'Afrique, l'Aſie, & l'Europe. Que le Nil ſepare l'Afrique d'avec l'Aſie, & que le Phaze ſepare l'Aſie d'avec l'Europe. Comme il n'ignoroit pas que quelques-uns attribuënt cette diviſion au Tanaïs, il n'oublie pas d'alleguer leur opinion. Il eſt à propos que je rapporte ſes propres paroles. Je ne ſaurois deviner, puiſqu'il n'y a qu'une terre, pourquoy on luy a impoſé trois noms de femmes, & pourquoy le Nil qui eſt un fleuve d'Egypte, & le Phaſe qui eſt un fleuve de Colchide, font le partage de ces trois parties. Quelques-uns diſent, que ce partage ſe fait par le Tanaïs, par la Palus Meotide, & par le détroit Cimmerien. Eſchyle Poëte tragique, dans

le commencement de son Promethée délié, appele le Phaze le terme de l'Europe & de l'Asie.

2. Je n'oubliray pas de remarquer en cet endroit, que parmi ceux qui sont savans en Geographie, il y en a qui assurent, que le Pont-Euxin sort de la Palus Meotide, & qu'il coule partie à la droite, & partie à la gauche, & c'est pour cela que la Palus est appelée la mer du Pont-Euxin. Ils appuyent ce sentiment sur une conjecture qu'ils ont que le Pont-Euxin a un cours semblable à celuy d'un fleuve depuis Hero jusqu'à Constantinople, où ils mettent l'extremité de cette mer. Ceux qui combattent cette opinion disent, qu'il n'y a en tout qu'une mer, & que la diversité des noms ne fait pas la diversité de la nature. Son flux depuis Hero jusqu'à Constantinople, ne fournit pas un argument fort solide, parce que le flux, & le reflux des mers n'est pas aisé à comprendre, & encore moins à expliquer.

3. Aristote de Stagyre qui étoit un tres-grand Philosophe, étant allé à Calcide pour considerer l'Euripe, & pour rechercher les causes de l'agitation qui pousse cette mer tantôt vers l'Occident, & tantôt vers l'Orient, & qui imprime le mesme mouvement aux vaisseaux qu'elle porte, de telle sorte qu'ils sont quelquefois rejettez au lieu mesme d'où ils étoient partis, quoy-qu'ils ne soient pas battus du vent, & quoy mesme qu'il y ait un fort grand calme;

cet excellent homme, dis-je, ayant medité fort long-temps sur ce sujet sans en avoir pû pénetrer la raison, en conçût un si sensible déplaisir, qu'il en mourut.

4. Dans le détroit qui separe la Sicile de l'Italie, il arrive beaucoup de choses qui sont contraires à la creance commune des hommes; car bien que l'Ocean vienne par le détroit de Cadis, il semble neanmoins que le flux procede du Golphe Adriatique. Il y a des goufres où les navires se perdent, & dont les causes sont inconnuës. C'est pour cela que les Poëtes ont feint que Charybde engloutit les vaisseaux qui passent par ce détroit. Ceux dont je parle attribüant tous les effets extraordinaires qui arrivent dans les détroits, à la contrainte que la mer souffre quand elle est reserrée entre deux terres. C'est pourquoy, bien qu'il semble que l'eau du Pont coule du côté de Hero vers Constantinople, ce n'est pas une consequence necessaire que la mer se termine à cet endroit, & il n'y a point de raison solide pour l'asseurer. Il faut plûtôt croire que cela procede de ce que le lieu est étroit. Mais la chose n'est pas aussi tout-à-fait telle que les autres se le persuadent; car il est certain, par le rapport des pescheurs de cette mer, que toute l'eau du Pont ne coule pas vers Constantinople, qu'il n'y a que celle qui est à la surface, & que celle qui est au fond est poussée par un mouvement tout contraire.

Toutes

Toutes les fois qu'ils jettent leur ligne elle eſt entraînée vers Hero, par la force de l'eau qui coule en bas. Le bord de la Lazique arréte l'impetuoſité des flots, comme ſi la puiſſance divine avoit poſé des bornes en cet endroit à ce furieux Element. En effet, quand la mer a touché ce rivage, elle ne s'étend pas plus avant, elle ne s'éleve pas plus-haut ; mais quoy-qu'elle ſoit enflée d'une infinité de rivieres qui ſe ſont déchargées dans ſon ſein, elle ſe retient comme par un certain reſpect d'une loy ſecréte à laquelle elle obéit par une inévitable néceſſité. Elle n'a rien qui l'arréte, tout luy eſt ouvert, & applani. Mais que chacun forme tel jugement qu'il luy plaira ſur ce ſujet.

CHAPITRE VII.

1. *Coſroës entreprend la conqueſte du païs des Colques.* 2. *Il aſſiege Dara ſans la pouvoir prendre.*

J'AY déja rapporté les raiſons pour leſquelles Coſroës ſouhaitoit de ſoûmettre à ſon Empire le païs des Laziens. Je dirai maintenant ce qui l'obligea de pourſuivre avec beaucoup d'ardeur l'execution de ce deſſein. La deſcription que j'ay faite des lieux n'apportera pas peu de lumiere à tout ce qui me reſte à dire. Ces Barbares avoient ſouvent jetté ſur nos terres de formi-

dables armées, commandées par Cosroës, & les avoient ravagées, y ayant tout mis à feu & à sang, sans en remporter aucun avantage. Au-contraire, ils s'en estoient retournez aprés avoir perdu beaucoup de soldats, & beacuoup d'argent. Cela étoit cause qu'ils murmuroient sourdement contre leur Prince, & qu'ils l'accusoient de ruiner leur Nation. Ils conspirerent mesme ouvertement contre luy, & ils l'eussent enlevé du monde, s il n'eût été averti de la conjuration, & s'il n'eût appaisé les Grands de son Royaume par ses caresses.

2. Pour repousser avantageusement tous ces reproches, il se resolut de faire quelque entreprise considérable, & d'assiéger la ville de Dara; mais aussi-tôt qu'il l'eut assiegée il perdit l'espérance de la prendre. Il n'estoit pas possible de la forcer, parce qu'elle étoit défenduë par une puissante garnison; ni de la réduire par la longueur du temps, parce qu'elle estoit fournie de toute sorte de provisions, & qu'elle étoit arrosée d'une riviere qui passe au milieu de son enceinte, & dont le cours est si rapide, qu'il ne peut en aucune maniére être détourné. Aprés qu'elle a traversé la ville, & qu'elle en a rempli tous les reservoirs, elle se jette dans un gouffre, dont on ne sait si elle sort en quelque autre lieu. Ce gouffre n'est pas ancien, il ne s'est ouvert que long-temps depuis que l'Empereur Anastaze a bâti la ville. Cela est cause que ceux qui l'assie-

gent ont toujours faute d'eau. Cosroës ayant manqué cette entreprise, fit reflexion, que s'il prenoit quelque autre ville qui fût avancée dans le païs ennemi, il ne la pouroit garder, & c'est ce qui l'avoit obligé à razer Antioche. Il s'avisa donc d'un autre dessein plus hardi. Comme les Barbares qui demeurent sur les bords de la Palus Meotide font aisément des irruptions sur l'Empire, il s'imagina que s'il étoit une fois maître du païs des Laziens, il auroit la liberté d'aller jusqu'à Constantinople, sans avoir de mer à traverser, comme en ont les autres peuples. Voila le motif qui engagea les Perses à la conqueste de la Lazique. Je reprens maintenant la suite de mon Histoire.

CHAPITRE VIII.

1. Conseil de Guerre tenu par Gubaze, & par Dagistée. 2. Harangue de Gubaze. 3. Disposition des deux armées. 4. Genereux exploit d'Artabane. 5. Combat terminé par la mort de Coriane.

1. APRES que Coriane & l'armée des Perses se furent campez proche du fleuve Ippis, Gubaze Roy des Colques, & Dagistée Capitaine des troupes Romaines, qui en eurent avis, tinrent conseil, & resolurent de mener

leurs gens vers l'ennemi. Quand ils furent proche du fleuve, ils s'arréterent pour délibérer s'il étoit plus à-propos ou d'attaquer, ou d'attendre. L'avis de ceux qui vouloient attaquer ayant prévalu, ils marcherent courageusement. Mais les Laziens firent difficulté de se joindre aux Romains, parce que les Romains n'alloient pas combattre comme-eux, pour tout ce qu'ils avoient de plus cher, pour leurs femmes, pour leurs enfans, pour leurs maisons, de sorte que s'ils étoient vaincus, ils n'oseroient plus paroître. Voila la raison qui les faisoit souhaiter de fondre seuls sur l'ennemi, de peur que leur ardeur ne fût rallentie par la froideur des Romains.

2. Gubaze qui étoit bien aise de voir les Laziens dans une si genereuse disposition, leur parla de cette sorte. Je ne say s'il est besoin d'employer des paroles pour animer vôtre courage; car il n'en faut point à l'égard de ceux qui sont animez par la necessité de leurs affaires, & qui, comme vous, sont obligez de combatre pour la défense de leurs femmes, de leurs enfans, de leurs maisons, & de toutes choses. Personne ne veut consentir que l'on luy ôte son bien, parce que la Nature luy apprend assez à le conserver. Vous savez que l'avidité des Perses est insatiable, & qu'ils ne mettent point de bornes à leurs entreprises injustes, quand ils peuvent les continuer, & les maintenir. S'ils ga-

gnent la bataille, ils ne ſe contenteront pas de vous avoir pour ſujets, ils vous rendront tributaires, & ils vous traiteront avec toutes les duretez que peut exercer un vainqueur. Nous n'avons pas oublié les traitemens que Coſroës nous a faits. Que vôtre ardeur ne ſe termine pas à des paroles, & ne flétriſſez pas le nom de la Nation par une tache ſi honteuſe. N'ayez point de peine à les attaquer aprés les avoir tant de fois vaincus. Ce qui eſt accoûtumé n'eſt pas difficile, parce que la difficulté eſt ôtée par l'accoûtumance. Vous avez ſujet de mépriſer un ennemi qui vous cede en courage, & qui vous apprehende, comme les vaincus apprehendent leurs vainqueurs. Jamais la hardieſſe ne revient, quand elle a été une fois chaſſée par la crainte. Fondez ſur l'ennemi avec cette penſée, & avec cette eſperance.

3. Gubaze ayant fait ce diſcours, rangea ſon armée en bataille. Il mit ſa Cavalerie à l'avant-garde. La Cavalerie Romaine ſuivoit, mais de loin, commandée par Philégage qui étoit Gepide, & par Jean, qui étoit Armenien, & fils de Thomas ſurnommé Guzez, dont j'ay cy-devant parlé. Gubaze Roy des Laziens, & Dagiſtée Capitaine des Romains, étoient à l'arrieregarde avec toute l'Infanterie, dans le deſſein de ſoûtenir la Cavalerie, au-cas que par malheur elle vint à branſler. Voila comment les Romains, & les Laziens étoient rangez.

Pour ce qui est de Coriane, il choisit mille cuirassiers bien armez, & les envoya pour découvrir la campagne, & suivit avec le reste des troupes, n'ayant laissé qu'un petit nombre de ses gens pour garder son camp. La Cavalerie des Laziens s'avança, & démentit par ses actions les promesses qu'elle avoit faites, & les esperances qu'elle avoit données; car ayant rencontré les coureurs des ennemis, elle n'en put seulement supporter la veuë, mais tournant le dos, elle s'alla joindre á la Cavalerie Romaine, & elle n'eut point de honte de se refugier vers des gens avec qui elle avoit refusé, un peu auparavant, de se ranger en bataille. Lorsque les armées furent en presence, elles laisserent passer quelque temps, avant que de commencer le combat, parceque l'une reculoit, quand l'autre avançoit, & que toutes deux affectoient tantôt de poursuivre, & tantôt aussi de fuïr.

4. Il y avoit dans l'armée Romaine, un certain Persarmenien nommé Artabane, qui s'étoit retiré long-temps auparavant chez les Armeniens sujets des Romains, & en s'y retirant il leur avoit donné des gages de sa fidelité, par la mort de six-vingt Perses. Voici comment la chose arriva. Il avoit été demander cinquante soldats á Valerien, qui étoit alors Maître de la Milice d'Armenie, & les ayant obtenus, il étoit allé á un fort de la Persarmenie, dont la garnison composée de six-vingt Perses qui ne savoient

pas qu'il eût changé de parti, l'ayant reçu, il les égorgea, pilla le fort, retourna à Valerien, & demeura depuis parmi les Romains, à qui aprés un tel exploit, il ne pouvoit pas étre suspect. Cet Artabane suivi seulement de deux soldats, s'avança entre les deux armées, où s'avancerent pareillement quelques-uns des ennemis. Artabane perça d'abord un Perse, qui étoit des plus grans & des plus hardis, & il le renversa par terre. Un Barbare qui accourut pour le relever, blessa Artabane à la tête, mais d'une blessure qui n'étoit pas mortelle. Ce Barbare avoit la main levée pour luy porter un second coup, lorsqu'un des soldats d'Artabane luy enfonça son épée dans le flanc. Les mille coureurs étonnez de la valeur de ces trois hommes, attendirent Coriane, & se joignirent à l'armée.

5. L'Infanterie commandée par Gubaze, & par Dagistée, s'étoit jointe à la Cavalerie, & l'on commençoit déja à en venir aux mains. Philégage & Jean reconnoissant qu'ils n'avoient pas assez de forces pour soûtenir le choc de la Cavalerie ennemie, dont ils avoient déja éprouvé la valeur, descendirent de leurs chevaux, & exhorterent les Romains, & les Laziens à faire de mesme. Cela fait, ils se rangerent tous à-pié, & présenterent leurs lances à l'ennemi, qui s'arréta ne sachant que faire; car ils ne pouvoient ni harceler l'Infanterie par des irruptions, ni

rompre les bataillons parceque les chevaux s'effarouchoient à la veuë des pointes des lances. Ils eurent donc recours à l'arc, espérant d'accabler l'ennemi par la multitude de leurs fléches. Les Romains & les Laziens se servirent des mesmes armes. En un instant l'air parut tout couvert d'une nuée de traits que l'on jettoit de toutes parts. Les Perses & les Alains en jettoient un plus grand nombre que leurs ennemis; mais la plûpart ne tomboient que sur les boucliers. Coriane reçut un coup dont on ne sait qui fut l'Auteur. Un trait lancé à travers de la multitude luy perça le coû, & le tua. Sa mort termina le combat, & donna la victoire aux Romains. Du moment qu'il tomba par-terre, les Barbares s'enfuirent vers leur camp, que les Romains & les Laziens espéroient de forcer, & de piller. Mais contre toute sorte d'attente, un Alain qui avoit un courage extraordinaire, une force de corps égale à son courage, & une adresse tout-à-fait singuliére pour tirer en mesme temps plusieurs coups de divers côtez, s'empara de l'avenuë, & en défendit l'entrée. Mais enfin, Jean, fils de Thomas, s'étant approché de luy, le tua avec sa lance. Ainsi les Romains, & les Laziens se rendirent maîtres du camp, & tuerent un grand nombre de Barbares. Ceux qui échaperent se retirerent en leur païs. Voila quel fut le succés de cette irruption des Perses, dont l'autre armée se retira pareillement, aprés que la

la garnison de la ville de Petrée y eut mis toutes les provisions necessaires.

CHAPITRE IX.

1. Dagistée est accusé & mis en prison. 2. Les Abasgiens quittent le parti des Romains. 3. Ils sont défaits.

1. TANDIS que ces choses se passoient, les Laziens qui étoient allez à Constantinople, déférérent Dagistée à l'Empereur, comme coupable d'intelligence avec l'ennemi, & de trahison contre l'Empire. Ils assuroient qu'il n'avoit pas voulu entrer dans Petrée par un endroit des murailles qui étoit tombé, & que soit par corruption, ou par une pure negligence de son devoir, il avoit perdu une si importante occasion, qu'il n'avoit pû depuis recouvrer; les Perses ayant eu le loisir de réparer la bréche, & de la boucher avec des sacs pleins de sable. L'Empereur commanda de le garder soigneusement, & donna à Bessas, qui étoit revenu depuis peu d'Italie, la charge de Maître de la Milice des Armeniens, & l'envoya conduire les troupes qui étoient dans le païs des Laziens. Il avoit envoyé dés-auparavant dans le mesme païs Bénile, frere de Buzez, Odonaque, Babas Thracien de Nation, & Uligage Erulien. Na-

bede entra avec ſes troupes dans la Lazique, mais il n'y fit rien de conſidérable, ſi ce n'eſt qu'il reçut en ôtage ſoixante enfans des meilleures familles des mains des Abaſgiens qui avoient quitté le parti des Romains, & des Laziens, & qu'il prit Theodora femme d'Opſite, oncle de Gubaze, & Roy des Laziens, qu'il trouva inopinément dans l'Apſilie, & qu'il emmena en Perſe. Cette Dame étoit Romaine; car il y avoit déja long-temps que par la permiſſion de l'Empereur les Rois des Laziens épouſoient des filles de Senateurs: la mere de Gubaze étoit fille d'un Senateur. Je m'en vais dire le ſujet pour lequel les Abaſgiens ſe ſeparerent de l'interêt des Romains.

2. Aprés qu'ils ſe furent défaits de leurs Rois, de la maniere que j'ay rapportée, ils eurent dans leur païs des ſoldats Romains, qui travaillerent à aſſujettir la Nation à l'Empire, & qui l'accablerent d'impôts. Ces peuples appréhendant d'étre reduits à la ſervitude, élurent deux Rois, Opſite pour l'Orient, & Sceparne pour l'Occident. Le deſeſpoir où ils ſe virent de pouvoir joüir de quelque ſorte de bonheur, leur fit ſouhaiter un mal dont ils s'étoient autrefois delivrez, & l'averſion de la domination Romaine les contraignit d'implorer la protection des Perſes. Quand Juſtinien apprit cette nouvele, il commanda à Beſſas de marcher contre-eux. Beſſas choiſit les meilleurs ſoldats de l'armée, &

les envoya par mer contre les Abaſgiens, ſous la conduite d'Uligage & de Jean fils de Thomas. Sceparne, l'un des Rois de ces peuples, étoit alors dans la Perſe, où il avoit été mandé par Coſroës. L'autre amaſſa toutes ſes forces, & ſe prepara à recevoir les Romains.

3. Il y a à l'entrée du païs des Abaſgiens une montagne qui deſcend du Mont-Caucaſe, & qui s'abaiſſe comme par degrez juſqu'au Pont-Euxin; au pié de laquelle ces peuples ont autrefois bâti un fort, qui leur ſert à arrêter les irruptions de leurs ennemis. Il n'y a qu'un chemin par où l'on y puiſſe aller, & il eſt ſi étroit, qu'il ne ſauroit contenir deux hommes de front. Depuis ce chemin juſqu'à la mer, il y a une deſcente qui eſt ſi rude, qu'elle en porte le nom. La flotte Romaine étant abordée entre les frontieres des Apſiliens, & des Abaſgiens, Jean & Uligage débarquerent leurs ſoldats, & allerent par terre, tandis que les matelots ſuivoient le long de la mer. Quand ils furent arrivez proche de cette deſcente ſi fâcheuſe, & ſi eſcarpée, ils aperçurent les Abaſgiens bien armez, & bien rangez en bataille. Ils s'arréterent quelque temps ſans pouvoir prendre de reſolution, juſqu'à ce que Jean eût trouvé l'expedient que je vais dire. Il laiſſa Uligage avec la moitié des troupes en cet endroit, & monta avec l'autre moitié ſur les vaiſſeaux. Ils tournerent à force de rames à côté de la deſcente, & fondirent par derrie-

re sur les ennemis. Les Abasgiens attaquez de deux côtez, confondirent leurs rangs, perdirent le courage de se défendre, & s'enfuirent en tel desordre qu'ils ne connoissoient plus leur propre païs, & ne s'en pouvoient débarasser. Les Romains les presserent vigoureusement, & en firent un grand carnage. Ils poursuivirent les fuyars jusques dans le fort, dont ils trouverent la porte ouverte, les gardes n'ayant pas voulu la fermer à cause de la déroute de leurs gens. Les fuyars & les vainqueurs se poussoient pesle-mesle à la porte, les uns pour se sauver, & les autres pour prendre le fort. Ils entrerent donc tous ensemble confusément, les gardes ne pouvant plus soûtenir l'effort d'une telle multitude. Les Abasgiens, qui sembloient être à couvert de leurs murailles, se trouverent pris dans leur propre place, & les Romains, qui étoient victorieux, coururent un plus grand danger aprés leur victoire, qu'ils n'avoient fait auparavant. Les Abasgiens entrerent dans leurs maisons, qui étoient fort pressées, & animez par la presence du peril, par l'amour, & par la compassion de leurs femmes, & de leurs enfans, tirerent de haut-en-bas, jusqu'à ce que les Romains s'aviserent de les brûler. Le feu consomma la victoire. Opsite Roy des Abasgiens se sauva, avec quelques-uns de sa suite, & se retira chez les Huns dans le Mont-Caucase. Les autres ou furent reduits en cendres, ou tombe-

rent entre les mains des ennemis. Les Romains prirent les femmes, & les enfans des deux Rois, razerent les fortifications, & desolerent tout le païs. Voila quel fut le succés de la revolte des Abasgiens.

CHAPITRE X.

1. Tederte livre le fort de Tzibilon aux Perses. 2. Le Commandant des Perses viole la femme du Gouverneur, & est tué avec ses soldats. 3. Anatozade se revolte contre son pere Cosroës, est vaincu, & a les yeux crevez.

1. LEs Apsiliens anciens sujets des Laziens, ont dans leur païs un fort que l'on appele Tzibilon, lequel un des principaux Officiers nommé Tederte promit de livrer aux Perses, à cause de l'aversion qu'il avoit conçuë contre Gubaze. Pour s'aquiter de sa promesse, il entra avec une troupe de Perses dans l'Apsilie, & quand il fut proche du château, il ne mena que sa suite, qui étoit composée de Laziens. Les soldats de la garnison étoient tres-éloignez d'avoir le moindre soupçon contre un Officier aussi considerable que Tederte. Aussi-tôt que la troupe de Perses fut arrivée. Tederte les reçut dans le fort, & dés ce moment, les

Perses crûrent être maîtres non seulement de la Lazique, mais aussi de l'Apsilie. L armée des Perses amusa cependant à Petrée les Romains, & les Laziens de telle sorte qu'ils ne purent donner de secours à l'Apsilie.

2. Le Gouverneur du fort avoit une femme d'une singuliere beauté, dont le Commandant des Perses étant devenu éperdument amoureux, & n'ayant pû la corrompre par ses caresses, il en joüit par violence. Le mari enragé de cette action, massacra la nuit le Commandant, & pour se venger plus pleinement, il massacra encore tous ses gens, & demeura maître de la place. Les Apsiliens se separerent d'avec les Colques, à cause qu'ils ne les avoient pas défendus des mauvais traitemens des Perses. Mais Jean fils de Thomas leur ayant été envoyé par Gubaze, avec mille Romains, il gagna leur affection par ses caresses, & les remit sous l'obeïssance des Laziens. Voila ce que j'avois à dire des Apsiliens, & du fort de Tzibilon.

3. Il arriva dans le mesme temps qu'un des fils de Cosroës ne put éviter la cruauté de son pere. C'étoit l'aîné, nommé Anatozade, c'est à dire en langage Persan, qui donne l'immortalité. Ce Prince, dans l'emportement d'une jeunesse licentieuse, eut l'insolence de toucher aux concubines de son pere. L'exil fut son premier chastiment; car il fut envoyé à Lapato ville assise dans une des plus ferti-

les contrées de la Perſe, nommée Vazaine, à ſept journées de Cteſiphon. Tandis qu'il y demeuroit, la renommée y porta le bruit d'une maladie dangereuſe où le Roy ſon pere étoit tombé, & comme la renommée ajoûte toujours à la verité, elle publia qu'il étoit mort. Coſroës étoit ſujet, de ſon naturel, à de frequentes maladies, & faiſoit venir des Medecins de toutes les parties du monde. Il y en avoit un, nommé Tribun, natif de Paleſtine, qui étoit un des plus habiles en ſon art, & qui de plus, étoit ſage, moderé, & pieux. Ayant une fois guéri ce Prince d'une fâcheuſe maladie, il s'en retourna en ſon païs chargé de riches preſens. Depuis, lorſque les Romains firent la premiere treve avec les Perſes, Coſroës pria Juſtinien de luy laiſſer ce Medecin pour un an, & cet an étant expiré, il offrit au Medecin tout ce qu'il luy voudroit demander : mais au lieu de demander de l'argent, il demanda la liberté de quelques Romains qui étoient priſonniers parmi les Perſes. Coſroës ne luy accorda pas ſeulement toutes les perſonnes de qualité qu'il demanda, mais il luy en accorda trois mille autres, ce qui rendit le nom de Tribun fort illuſtre dans toute l'étenduë de l'empire. Quand Anatozade apprit la nouvele de la maladie de ſon pere, il commença à s'attribuer la ſouveraine puiſſance, & meſme aprés que ce Prince fut gueri, il ſollicita ſes ſujets à la revolte, & prit les armes.

Cosroës envoya contre luy des troupes, sous la conduite de Fabrize, qui ayant remporté la victoire, l'envoya à son pere, qui le priva de la veuë, non pas en luy crevant les yeux, mais en luy renversant les paupieres, & en les perçant avec un fer chaud, ce qu'il ne faisoit que pour luy ôter l'esperance de parvenir à la couronne, parce que la loy du païs ne permet pas qu'une personne qui a quelque defaut naturel, y puisse jamais pretendre.

CHAPITRE XI.

1. *Ambassades reciproques des deux nations.* 2. *Siege de Petrée* 3. *Les Sabiriens servent les Romains & les Perses.* 4. *Quelques-uns d'eux inventent un Belier d'une nouvele structure.* 5. *Bessas monte le premier à la bréche bien que dans un âge fort avancé.* 6. *Les Romains prennent enfin la ville.*

1. Voila le triste succés de la rebellion d'Anatozade. La cinquiéme année de la treve étant expirée, Justinien députa vers Cosroës, Pierre, qui étoit Patrice, & Intendant de sa maison pour traiter de la paix d'Orient; mais ce Prince le renvoya, & luy promit de depécher un Ambassadeur qui termineroit cette importante affaire, à des conditions avantageuses aux deux Nations. En effet, il depescha Isdigune,

Isdigune, homme superbe & fastueux, & dont la fierté, & l'orgueil étoient insuportables aux Romains. Il menoit sa femme, ses enfans, son frere, & une suite nombreuse d'Officiers, parmi lesquels il y en avoit deux qui étoient de la noblesse la plus illustre, & qui portoient des diademes d'or. A voir ce magnifique appareil, on eût dit qu'ils alloient à la Guerre. Ce qui piquoit plus sensiblement les Habitans de Constantinople étoit, que l'Empereur déferoit de plus grans honneurs à cet Isdigune, qu'il n'avoit accoûtumé de faire aux autres Ambassadeurs. Il ne mena point Braduëion que l'on dit que Cosroës avoit fait mourir, à cause seulement que Justinien luy avoit fait l'honneur de l'admettre à sa table; car un Interprete, disoit-il, n'auroit jamais recû un si grand honneur, si ce n'avoit été en récompense de sa perfidie. Quelques-uns disent, qu'Isdigune l'accusa d'avoir eu de secretes conferences avec les Romains. Quand cet Ambassadeur confera avec Justinien, il ne dit pas un mot de la paix; il fit seulement des plaintes de ce que les Romains avoient contrevenu à la tréve, par les hostilitez qu'Arethas & les Sarrazins avoient exercées contre Alamondare. Il forma encore d'autres legeres difficultez que je ne tiens pas dignes d'être rapportées.

2. Durant que cela se passoit à Constantinople, Bessas assiegeoit Petrée, avec une puissan-

te armée. Les Romains minerent la muraille au mesme endroit où Dagistée l'avoit autrefois abatuë. Les fondemens étoient posez sur une roche, excepté en un endroit où ils n'étoient posez que sur des terres apportées, & c'étoit cet endroit que Dagistée avoit autrefois creusé. Quand il eût levé le siege, les Perses le reparerent de cette maniere : Ils remplirent de glaise tout le fond qui avoit été vidé, & ils poserent dessus de grosses poutres bien liées ensemble, sur lesquelles ils éleverent la muraille. Les Romains qui ne sçavoient rien de ce nouveau bâtiment, firent leur mine dessous, mais sans que l'assemblage de bois qui servoit de fondement se rompit, sans que les pierres se dementissent ni se separassent la muraille, ne fit que s'abaisser tellement que quoy que plus basse qu'auparavant, neanmoins, elle ne laissoit pas de servir toujours à la ville de clôture, & de sureté. Les Perses y accoururent en foule, sous Mermeroës, & reparerent la bréche en élevant la muraille à la hauteur qu'elle étoit. Les Romains ne sçavoient que faire, quand ils virent que la muraille qu'ils croyoient avoir abatuë étoit debout. Ils ne pouvoient plus creuser la terre, parce que l'endroit qui pouvoit autrefois étre creusé étoit alors tout rempli de bois, & de pierres ; ils ne pouvoient se servir du belier, parce que la muraille étoit sur un penchant, & que cette machine ne sert que quand le terrain est plat, & uni.

3. Il y avoit dans l'armée Romaine plusieurs soldats de la nation des Sabiriens, qui est une Nation de Huns. Ils habitent proche du Caucase, & vivent sous le gouvernement de plusieurs Seigneurs, dont les uns sont alliez des Romains, & les autres sont alliez des Perses. L'Empereur des Romains, & le Roy des Perses, ont accoûtumé de distribuer de l'argent à leurs Alliez, non tous les ans, mais dans les temps que la nécessité de leurs affaires le desire. Justinien ayant alors besoin du secours des Sabiriens, leur envoya de l'argent; mais comme celuy qui en étoit chargé ne le pouvoit porter jusques au Mont-Caucase; à travers un païs dont les ennemis étoient maistres, quand il fut arrivé au Camp des Romains qui assiegeoient Petrée, il manda aux Sabiriens de le venir querir. A l'instant ces Barbares envoyerent trois de leurs Chefs, & quelques soldats, qui ayant veu que les Romains desesperoient d'abatre la muraille de la ville assiegée, entreprirent de le faire par le moyen d'une nouvele machine qui n'avoit jamais été veuë ni parmi les Romains, ni parmi les Perses, bien qu'il y ait de toute sorte d'ouvriers chez ces deux peuples, & qu'ils ayent souvent eu besoin d'instrumens propres à ruiner des fortifications assises sur des lieux élevez, & inaccessibles.

4. Le temps fait inventer à l'esprit des ouvrages que l'art des Anciens avoit ignorez. Voici

donc quelle étoit la ſtructure du belier que les Sabiriens inventerent ſur le champ. Au-lieu de ſe ſervir de poutres dont les unes fuſſent élevées à-plomb, & les autres couchées, ſoit en long ou de travers; ils n'employerent que des perches qu'ils couvrirent avec des peaux, & au milieu ils ſuſpendirent, avec des chaînes, une poutre dont le bout étoit garni de fer. La machine étoit ſi legére, qu'il n'étoit pas neceſſaire de la traîner, mais il étoit aiſé à quarante hommes qui étoient dedans, de la porter où il leur plaiſoit. Aprés que ces Capitaines Sabiriens eurent conſtruit pluſieurs de ces machines, des ſoldats Romains les approcherent de la muraille. Il y avoit aux côtez de ces machines un grand nombre de ſoldats armez de pié-en-cap, couverts de cuiraſſes & de boucliers, & qui tenoient en leurs mains des pieux garnis de crocs de fer, afin d'abatre les pierres de la muraille, lorſque l'effort de la poutre auroit commencé à les ébranler. Mais tandis que les Romains batoient la muraille avec leurs machines, & qu'ils avoient eſperance de prendre la place, les Perſes s'aviſerent de ce remede. Ils mirent ſur la muraille une tour de bois, qu'ils avoient toute prête, & la remplirent de leurs meilleurs ſoldats, couverts de caſques & de cuiraſſes, qui verſerent du ſouffre, & du bitume fondu, & d'une autre liqueur que les Medes appelent de la naphte, & les Grecs de l'huile de Medée, dont peu s'en falut que les ma-

chines ne fussent entiérement consumées. Les soldats qui étoient auprés, tâchoient d'abatre, avec la pointe de leurs pieux, tout ce qui tomboit dessus, mais ils ne pouvoient continuer long-temps ce travail, à cause de la trop grande activité du feu.

5. Bessas, couvert de sa cuirasse, appliqua le premier l'echelle à la muraille, & sans perdre de temps à haranguer ses soldats, il les anima par son exemple, à continuër chaudement l'attaque. Quoy-qu'il eût plus de soixante & dix ans, & encore plus de caducité que d'années, il ne laissa pas de monter le premier à la bréche. Les Romains, & les Perses en vinrent alors aux mains, avec une ardeur à laquelle nôtre siécle n'en avoit point veu de pareille. De deux mille trois cens Barbares, & de six mille Romains qui se trouverent en cette occasion, il n'y en eut presque point, qui n'eût quelque blessure. Les Romains montoient courageusement, & les Perses faisoient tous leurs efforts pour les repousser, & peu s'en falut qu'ils ne les repoussassent en effet, tant le carnage fut furieux. Comme ils s'entrepoussoient au haut des échelles avec une extréme violence, & que les Barbares combatoient de haut-en-bas, ils tuerent un grand nombre de Romains, & renverserent Bessas par terre. Cette chute ayant excité un grand cri des deux partis, les Barbares accoururent en foule pour tirer sur-luy. En mesme temps, ses gardes

ayant le casque en tête, presenterent leurs boucliers, & les joignirent ensemble avec tant de justesse, qu'ils l'en couvrirent de mesme que d'une tortuë. Il tomboit sur les boucliers, sur les cuirasses, & sur les casques, une gréle de traits avec un bruit effroyable; chacun se fatiguoit extraordinairement par ses clameurs, & par le travail. Les Romains animez à la défense de leur Chef, tiroient sans cesse sur les murailles, afin d'arrêter l'impetuosité des Barbares. Bessas qui ne pouvoit se relever à cause de la pesanteur de ses armes, de sa foiblesse naturelle, & de son extréme vieillesse, conserva le jugement dans le danger, & prit une resolution qui luy sauva la vie, & qui sauva les affaires de l'Empire. Il commanda à ses gardes, de le mettre hors de la portée du trait; & ils le porterent en le couvrant toujours de leurs boucliers. Quand il fut en sureté, il se leva, exhorta ses gens à retourner à l'assaut, & remonta encore le premier à l'échelle. Les Romains le suivirent tous, & se signalerent par de merveilleux exploits de courage. Les Perses épouvantez, demanderent un peu de temps pour plier leur bagage. Bessas se doutant que c'étoit un artifice, & qu'ils ne desiroient avoir du loisir, qu'afin de reparer leurs murailles, répondit, qu'il ne pouvoit discontinuer l'attaque; mais que s'ils vouloient conferer, ils pouvoient aller avec-luy à un autre endroit, qu'il désigna. Les Perses ayant re-

fusé cette condition, le combat s'échaufa avec une plus grande ardeur que devant, & comme le courage des-uns & des-autres étoit égal, le succés paroissoit toujours douteux, & l'on ne savoit de quel côté inclineroit la victoire, si une autre partie de la muraille que les Romains avoient minée ne fût tout d'un coup tombée d'elle-mesme. On y accourut aussi-tôt en foule. Les Romains qui avoient l'avantage du nombre, pousserent vigoureusement les ennemis. Les Perses se défendoient vaillamment, bien qu'étant partagez en deux bandes, ils commençassent un peu à s'éclaircir. Durant la chaleur, & l'incertitude de ce combat, les Romains ne pouvant forcer les Perses, ni les Perses repousser les Romains; un jeune Armenien nommé Jean, & surnommé Guzez, fils de Thomas, abandonna la bréche où l'on se battoit, pour mener une troupe d'Armeniens qu'il commandoit, à travers un precipice, par où l'on croyoit la place imprenable; il força les soldats qui gardoient cet endroit, tua de sa main le Commandant, monta sur la muraille, & y fit entrer les Romains.

6. Cependant les Perses qui étoient dans la tour de bois, jettoient force feux d'artifice sur les machines, & sur ceux qui les conduisoient; mais il s'éleva un vent contraire aux Perses, qui jetta le feu sur un ais de leur tour, dont ne s'étant point aperçus, à cause du tumulte, de la confusion, de la fatigue, & de la peur; ils furent con-

ſumez en un inſtant, par la poix, & par l'huile de Médée ; de ſorte qu'ils tomberent tout brûlez les uns dans la Ville, & les autres dehors. Ceux qui défendoient la bréche, cedant peu à peu, les Romains devinrent maiſtres de la Ville. Cinq cens Perſes s'enfuirent dans la Forteresse ; les autres, au nombre ſept cens trente, furent pris, entre leſquels il n'y en avoit que dix-huit qui n'étoient point bleſſez. Les plus braves des Romains périrent devant cette place, & entr'autres, Jean, fils de Thomas, qui aprés avoir donné des preuves ſignalées de ſa valeur, fut frappé d'une pierre à la teſte en entrant dans la Ville.

CHAPITRE XII.

1. Beſſas fait exhorter la garniſon de la Citadelle de Pétrée à ſe rendre. 2. Ils mépriſent ſes exhortations, & ſe laiſſent brûler. 3. Soins de Coſroës pour la défence de Pétrée. 4. Deſcription d'un Aqueduc. 5. Eloge de Beſſas.

1. LEs Romains aſſiegerent le lendemain la Citadelle ; & pour obliger ceux qui la gardoient à ſe rendre, ils leur offrirent la vie. Mais bien qu'il n'eſperaſſent pas de ſe défendre long-temps, ils refuſerent cette condition, par un noble deſir de mourir glorieuſement. Beſſas qui

qui souhaitoit de leur faire aimer la vie, instruisit un soldat Romain de ce qu'il leur faloit dire sur ce sujet. Voicy donc ce que leur dit le soldat. *D'où vous vient ce malheur, braves Perses, d'être résolus de chercher aveuglement la mort, contre toutes les maximes de la valeur militaire? Elle ne consiste pas à faire des efforts téméraires, pour vaincre la nécessité. La prudence ne permet pas de résister opiniatrement au Vainqueur. Il n'y a point de honte à suivre le chemin que la fortune nous trace. La force qui nous ôte l'esperance, nous exemte d'infamie, quoy qu'elle nous impose un joug qui de luy mesme est pesant. Le mal que l'on ne peut éviter porte avec soy son excuse. Ne vous perdez donc pas par une folle témérité, & ne préferez pas à vôtre salut une vaine ostentation de courage. Souvenez-vous qu'il n'y a plus moyen de recouvrer la vie, quand elle est une fois perduë; au-lieu que quand on l'a conservée l'on peut trouver l'occasion de ménager sa liberté. Deliberez, pour la derniere fois, & prenez une résolution salutaire, & sur tout, prenez-en une aprés laquelle il soit en vôtre pouvoir de concevoir un sage repentir. Nous avons pitié de vous, bien que vous soyez nos ennemis, & quelque passion que vous ayez de mourir, nous souhaitons, comme la religion Chrétienne nous y oblige, de vous conserver. Vous passerez dans un Empire plus florissant que n'est l'Etat sous lequel vous vivez, & au lieu que vous obeïssez à Cosroës, vous obeïrez à Justinien; & nous vous en donnerons toute sorte d'assurance. Ne soyez pas si malheureux*

que de vous perdre, puisqu'il vous est si aisé de vous sauver. Ce n'est pas être vaillant que de s'exposer à des miseres dont on ne peut tirer de fruit. Les personnes qui sont veritablement genereuses supportent constamment les plus fâcheux accidens, lorsqu'il en peut reüssir quelque bien. Les hommes ne loüent jamais ceux qui choisissent volontairement la mort, lorsque l'esperance qu'il leur reste est plus grande que le danger qui les menace. C'est une folie que de vouloir perir, & la hardiesse qui precipite aveuglément, ne passe devant les sages que pour un faux masque de valeur. Vous devez encore prendre garde de ne vous pas rendre coupables envers Dieu d'une ingratitude criminelle, en manquant à répondre à l'intention qu'il a euë de vous conserver, quand il vous a fait tomber entre les mains d'un ennemi qui seroit fâché de vous perdre. C'est la disposition où nous sommes à vôtre égard. C'est à vous à voir si vous vous jugez dignes de vivre.

2. Voila l'exhortation que leur fit le Soldat, envoyé par Bessas; mais ils la reçurent avec un tel mépris, qu'ils firent semblant de n'en avoir rien entendu. Alors les Romains mirent le feu à la Citadelle, par le commandement de Bessas, & ils ne doutoient nullement que les Perses ne se rendissent, pour éviter une mort si cruelle; mais bien que ces Barbares vissent que la flame les gagnoit, & qu'ils n'eussent point d'esperance, ils aimerent mieux se laisser reduire en cendres, que de se mettre entre les mains de leurs

ennemis. Ainſi, le feu les conſuma dans leur Citadelle.

3. On reconnut alors avec quelle paſſion Coſroës ſouhaitoit de conſerver la Lazique puiſqu'il avoit choiſi de ſi braves hommes pour la défendre, & puiſqu'il avoit amaſſé dans Petrée une quantité ſi prodigieuſe de toute ſorte de munitions. Il y avoit tant d'armes dans cette ville, que de celles qui reſterent aprés l'incendie, chaque Romain en eut pour armer cinq hommes. Il y avoit du blé, des chairs ſalées, & d'autres proviſions, pour cinq ans. Il n'y avoit point de vin, mais il y avoit du vinaigre, & des légumes propres à faire un certain breuvage dont ils uſoient. Lorſque les Romains virent l'eau qui y couloit par un aqueduc, ils en admirerent la ſtructure, dont voicy la deſcription.

4. Quand Coſroës eut pris Petrée, & qu'il y eut mis une forte garniſon, il apprehenda que les Romains qui la viendroient aſſiéger, ne coupaſſent les canaux, c'eſt pourquoy il fit un aqueduc qui étoit triple, c'eſt-à-dire, à trois rangs l'un ſur l'autre. Le premier canal couvroit les deux autres qui étoient deſſous. Les Romains qui ne ſavoient rien de cette nouvele invention, rompirent au commencement du ſiége le premier aqueduc, & ne creuſerent pas juſqu'au ſecond, ſe perſuadant que les aſſiégez n'auroient pas une goutte d'eau, & n'établiſſant cette perſuaſion que ſur le peu de ſoin qu'ils avoient pris

d'approfondir la verité. Les Romains apprirent des prisonniers dans le cours du siége, que l'aqueduc portoit toujours de l'eau dans la Ville, & à l'instant, ils couperent le second canal, mais aprés la prise, ils s'étonnerent d'y voir encore de l'eau, & quand ils en eurent appris la cause, ils reconnurent combien les ennemis étoient curieux, & adroits dans leurs ouvrages, & combien ils étoient eux-mesmes negligens dans les leurs.

5. Bessas envoya les prisonniers à Justinien, & démolit les murailles de Petrée, afin que les Perses ne pussent plus s'en servir, en quoy l'Empereur loüa sa sagesse & ses conseils. Ce Capitaine devint une seconde fois fort célebre par les rares exploits de sa valeur, & par les heureux succés de ses armes. Certainement quand il défendit Rome contre les Gots, il laissa aux Romains une haute opinion de son courage; mais aprés qu'il eut eu du malheur, & que cette grande ville fut tombée sous la puissance des Barbares, & qu'ensuite, les affaires des Romains furent ruinées en Italie; chacun se moqua du choix que l'Empereur fit de luy pour commander l'armée qu'il destinoit contre les Perses, & se railla de ce qu'il oposoit à un si florissant Empire, un vieillard qui venoit d'être honteusement défait, & qui étoit menacé d'une mort prochaine. Voila le sentiment où tout le monde étoit touchant Bessas, lorsque la fortune se déclara inopine-

ment en sa faveur, & luy presenta une occasion de signaler son mérite. Le monde ne se gouverne pas par le caprice des hommes, il se gouverne par l'ordre de la Providence divine, à laquelle l'ignorance donne le nom de fortune; car on appele fortuit ce qui arrive contre nôtre attente. Mais je laisse à chacun la liberté de juger comme il luy plaira sur ce sujet.

CHAPITRE XIII.

1. Mermeroës mene son armée contre la ville d'Archeopole. 2. Avarice de Bessas entretenuë par l'indulgence de Justinien. 3. Deux forts razez dans la Lazique. 4. Démolition de Rodopole. 5. Marche de Mermeroës.

1. CEPENDANT Mermeroës, qui apprehendoit que son retardement ne fût prejudiciable à Petrée, partit au commencement du Printemps, pour y mener son armée; mais quand il en eut appris la prise, il s'en alla d'un autre côté, à cause que les Laziens n'avoient point d'autre place au delà du Phaze. En s'en retournant il s'empara des pas par où l'on entre de l'Iberie dans la Colchide, & traversa le Phaze, & un autre fleuve nommé Rheon, en des endroits où ils sont guéables. Il mena en

ſuite ſon armée vers Archeopole,qui eſt la capitale du païs des Laziens. Il n'avoit preſque que de la Cavalerie, qui étoit ſuivie de huit elephans chargez de ſoldats, qui de deſſus ces animaux de meſme que du-haut d'autant de tours, devoient tirer ſur les ennemis. Il y a ſans doute ſujet d'admirer l'infatigable patience de cette laborieuſe Nation, qui a tellement applani le chemin de l'Iberie à la Colchide, qu'au-lieu qu'il étoit auparavant ſi plein de forêts, de rochers, & de precipices, qu'à peine un homme des plus agiles y pouvoit trouver paſſage, ils y menoient aiſément des chevaux, & des elephans. Ils avoient de troupes auxiliaires douze mille Sabiriens; mais comme Mermeroës apprehendoit qu'une ſi grande multitude d'étrangers n'apportât de la confuſion par ſa deſobeïſſance, il ſe contenta d'en retenir quatre mille, & il renvoya les autres en leur païs, avec une ample recompenſe. L'armée Romaine étoit de douze mille hommes, dont il y en avoit trois mille en garniſon dans Archeopole,ſous la conduite de deux vaillans Capitaines, Odonaque, & Babas. Les autres s'étoient poſtez au deça des embouchures du Phaze, afin de pouvoir apporter du ſecours aux endroits où l'irruption des ennemis rendroit leur préſence neceſſaire. Ils étoient commandez par Benile, par Uligage, & par Varaze; ce dernier étoit Perſarmenien, & étoit revenu depuis peu d'Italie, d'où il avoit amené huit cent Tzaniens.

2. Pour ce qui est de Bessas, aussi-tôt qu'il eut pris Petrée, il alla parcourir le Pont & l'Armenie, pour y faire ses levées, & gâta encore une fois, par une avarice sordide, les affaires de l'Empire. S'il eût bien usé de sa victoire, & qu'il se fût emparé des frontieres d'Iberie, jamais les Perses ne fussent revenus dans la Lazique; mais en negligeant toute sorte de devoirs, il y mena, s'il faut ainsi dire, l'ennemi, comme par la main. Il ne craignoit point en cela d'exciter la colere de Justinien; car ce Prince avoit accoûtumé d'être tres-indulgent aux gens de commandement, ce qui étoit cause qu'ils manquoient à leur Charge, & qu'ils violoient les loix les plus importantes de l'Etat.

3. Les Laziens avoient deux forts dans les pas des montagnes, dont l'un se nommoit Scanda, & l'autre Sarapanis. Ils les gardoient autrefois avec une extréme fatigue, parceque le païs d'alentour est si sterile, qu'il ne produit rien qui soit propre à nourrir les hommes, & qu'il y faut porter toute sorte d alimens. Au commencement de la guerre, Justinien en avoit ôté les Laziens, & avoit mis en leur place des Romains; mais ceux-cy les abandonnerent bien-tôt à cause qu'ils ne pouvoient vivre de panis comme les Colques: & que les Laziens ne pouvoient plus prendre la peine de leur porter de si loin des vivres. Les Perses rendirent ces deux forts aux Romains par le traité de paix, & les Romains leur

rendirent par le mesme traité ceux de Bolum & de Pharangium, comme nous l'avons fait voir. Les Laziens les razerent, afin qu'à l'avenir ils ne servissent plus de retraite aux Perses, pour faire des irruptions. Les Perses rebâtirent celuy de Scanda, & y mirent garnison. Mermeroës mena plus loin son armée.

4. La premiere ville que l'on rencontre, quand on va d'Iberie en Colchide, est la ville de Rodopole, qui est assise dans une raze campagne. Les Laziens l'avoient démolie depuis peu, de peur que les Perses ne s'en rendissent maîtres, ce qui fut cause qu'ils allerent vers Archeopole. Quand Mermeroës sut que les Romains s'étoient campez proche de l'embouchure du Phaze, il alla droit à eux, & crut qu'il faloit commencer par les combatre, afin qu'ils ne fussent plus en état de traverser le siége qu'il vouloit faire. En passant par auprés d'Archeopole il dit en raillant aux habitans, qu'il reviendroit bien-tôt les voir; mais qu'il vouloit auparavant saluër les Romains qui étoient proche du Phaze. Ils luy répondirent, qu'il allât où il voudroit; mais qu'ils l'assuroient qu'il n'en reviendroit pas s'il alloit attaquer les Romains.

5. Quand les Chefs de l'armée Romaine apprirent la nouvelle de la marche de Mermeroës, ils furent saisis de crainte, & comme ils ne se tenoient pas assez forts pour luy résister, ils traverserent

verserent prontement le fleuve, dans des bateaux qu'ils avoient tout prêts, ils emporterent leurs provisions, & jetterent celles qu'ils ne purent emporter, afin que l'ennemi n'en pût profiter. Quand Mermeroës fut arrivé, il eut un cuisant déplaisir de ce que les Romains luy étoient ainsi échapez; puis ayant brûlé leur camp, il retourna tout enflamé de colere, vers Archeopole.

CHAPITRE XIV.

1. Assiette & siége d'Archeopole. 2. Harangue d'Odenaque, & de Babas. 3. Défaite des Perses. 4. Elephant en furie. 5. Elephant effarouché par le cri d'un porc. 6. Prodige arrivé à Edesse. 7. Mermeroës leve le siége, va vers Muchirise, & repare le fort de Cutatisium.

1. CETTE ville est assise sur une colline inculte, & arrosée par un fleuve qui descend d'une montagne voisine. Les portes d'enbas répondent au pié de la colline, & ont des avenuës aisées, & dont la pente est assez douce. Les portes d'en-haut n'aboutissent qu'à des rochers, & à des precipices. Comme les habitans n'ont point d'autre eau que celle de la riviere, ils ont bâti un mur de chaque côté, afin d'en pui-

ser avec moins de danger. Mermeroës ayant resolu d'attaquer la place de ce côté-là, commanda d'abord aux Sabiriens, de fabriquer des beliers qui fussent si legers, que des hommes les pussent porter sur leurs épaules, à cause qu'il étoit impossible de conduire les machines ordinaires proche d'une muraille bâtie sur le haut d'un roc. Comme il avoit entendu parler de la nouvele invention dont les Sabiriens alliez des Romains avoient fait l'essay devant Petrée, il souhaitoit d'en profiter. On suivit donc le mesme dessein, en executant son ordre. En suite il envoya les Dolomites pour harceler les habitans, du côté qui étoit le plus escarpé, & le plus coupé de precipices. Les Dolomites sont des Barbares qui demeurent au milieu de la Perse, sans toutefois en reconnoître le Roy. Comme ils habitent des montagnes inaccessibles, ils y ont conservé leurs loix, & leur liberté. Ils ont de tout temps combatu dans les armées des Perses pour de l'argent. Ils font la guerre à-pié, chacun d'eux a son épée, son bouclier, & trois traits. Ils courent aussi aisément sur la cime des montagnes, & sur le bord des precipices, que dans une raze campagne. C'est pour ce sujet que Mermeroës les envoya attaquer les portes d'Archeopole qui étoient au haut du roc, & qu'il se reserva d'aller avec les beliers & les élephans à celles qui étoient au-bas. Les Perses & les Sabiriens couvrirent l'air d'une nuée si

effroyable de traits, que peu s'en falut que les Romains n'abandonnassent leurs murailles. Les Dolomites qui tiroient du haut des rochers, incommodoient encore davantage ceux qui étoient vis-à-vis d'eux; enfin l'état des assiégez étoit tout-à-fait fâcheux & pitoyable.

Odonaque, & Babas, soit pour faire montre de leur valeur, ou pour éprouver le courage de leurs soldats, ou par quelque sorte d inspiration, laisserent un petit nombre de leurs gens à la garde des murailles, & assemblerent tous les autres, à qui ils parlerent en ces termes.

2. *Mes Compagnons, vous voyez la grandeur du danger, & l'extremité du malheur où vous étes reduits. Il ne faut pas néanmoins vous laisser abatre. Quand on est dans le desespoir, le seul moyen de conserver sa vie est de ne la pas desirer avec trop de passion. On la perd souvent pour la trop aimer. Il faut, s'il vous plaît, que vous consideriez, dans cette fâcheuse conjoncture, que tandis que vous tâcherez de repousser les assiégeans, du haut de vos murailles, quelque valeur que vous fassiez paroître, le succés sera toujours fort douteux. Le combat que l'on donne de loin, est un combat où la fortune prend beaucoup de part, & où la vertu a peine à se signaler. Au lieu que celuy qui se livre pié-à-pié, ne dépend que du courage, dont la victoire est le prix. De plus ceux qui ne remportent l'avantage que du haut de leurs murailles, n'en tirent pas un grand fruit; car l'ennemi qu'ils ont repoussé, revient le lendemain à la charge, & les affoiblit peu-à-*

peu, au-lieu que ceux qui l'ont une fois défait en pleine campagne joüissent d'une entiere sureté. Je suis donc d'avis que nous fassions une sortie, & que nous metions nôtre principale esperance en Dieu, qui donne d'ordinaire les plus puissans secours, lorsque les miseres sont plus déplorées.

3. Odonaque & Babas, aprés avoir fait cette harangue, ouvrirent les portes, & menerent leurs troupes contre l'ennemi, n'en ayant laissé qu'un fort petit nombre, pour garder les murailles, pour la raison que je vais dire. Le jour précédent, un noble Lazien citoyen d'Archeopole avoit traité avec Mermeroës pour la luy livrer. Ce General luy avoit demandé pour toute grace, de mettre le feu dans les greniers, lorsque l'on donneroit un assaut; car il esperoit emporter de force les murailles si les Romains s'amusoient à éteindre le feu, ou s'ils défendoient leurs murailles, & qu'ils laissassent brûler leurs grains, les reduire bien-tôt aprés par la famine. Voila quel étoit le raisonnement de ce General. Le traître fit ce qu'il avoit promis, & à la premiére attaque, il mit le feu aux greniers. En mesme temps plusieurs des Romains accoururent pour l'éteindre. Tous les autres qui étoient en plus grand nombre, firent une sortie, & fondirent sur les Perses, qui n'étoient pas preparez à les recevoir; car comme ils ne s'attendoient pas à une sortie, les uns portoient des beliers sur leurs épaules, les autres tenoient des

arcs dans leurs mains, les autres étoient disperſez en divers endroits.

4. Tandis que les Romains tailloient en pieces tout ce qui paroiſſoit devant eux, un élephant effarouché, ſoit par une bleſſure, ou de ſoy-meſme, renverſa ceux qu'il portoit, rompit les rangs, & mit un tel deſordre parmi les Barbares, qu'ils lâcherent le pié. On s'étonnera, peut-eſtre, que les Romains qui ſavoient l'art de repouſſer les élephans, ne s'en ſervirent pas, en cette occaſion, or ils ne l'avoient appris que par un accident que je vais dire.

5. Quand Coſroës aſſiega Edeſſe, il y avoit dans ſon armée un prodigieux élephant, qui portoit une tour ſemblable à la machine que l'on appele Helepole, & dans cette tour un grand nombre de vaillans hommes, qui faiſoient pluvoir une grêle de traits dans la ville; de ſorte que ceux qui gardoient le tour des murailles furent obligez de ſe retirer, mais à l'inſtant meſme, ils éviterent le danger, par le moyen d'un porc qu'ils attacherent au haut de la tour, & dont le cri un peu plus perçant que de coûtume, effaroucha l'Elephant, & le fit reculer. Voila ce qui arriva à Edeſſe. Mais pour ce qui eſt d'Archeopole, ce que les Romains négligerent de faire, la fortune le ſuppléa.

6. Puis que l'occaſion m'a obligé de parler d'Edeſſe, je ne veux pas oublier un prodige qui y arriva un-peu avant le temps de la guerre que

je décris. Cosroës n'avoit pas encore rompu la tréve, quand une certaine femme mit au monde un enfant qui avoit deux testes. L'évenement a bien montré ce que ce prodige signifioit. Ces deux testes étoient le présage de la dispute qui se devoit élever entre deux Princes pour la possession de l'Orient, & d'une partie de l'Empire Romain. Voila ce que j'avois à dire sur ce sujet, je reprens maintenant la suite de la narration que j'avois quitée.

3. L'Armée des Perses étant dans une aussi grande confusion que celle que j'ay décrite, quand ceux qui étoient dans les derniers rangs virent le desordre de ceux qui étoient devant-eux, sans, neanmoins, en savoir le veritable sujet; ils commencerent à se retirer. Les Dolomites, & les autres qui voyoient du haut des rochers ce qui se passoit en-bas, prirent honteusement la fuite, & ainsi, la déroute fut pleine & entiere. Il y eut quatre mille Barbares qui furent tuez en cette occasion, & trois Chefs. Les Romains prirent quatre enseignes des Perses, qu'ils envoyerent aussi-tôt à Constantinople. On dit que vingt mille chevaux périrent, non pas pour avoir été blessez, mais pour avoir été fatiguez par la longueur des voyages, & affoiblis par la disette de fourage.

7. Mermeroës ayant ainsi manqué son entreprise, se retira avec son armée vers le Muchirise; car bien que les Perses ne fussent pas maî-

tres d'Archeopole, ils ne laiſſoient pas de poſſeder preſque tout le reſte de la Lazique. Le Muchiriſe n'eſt qu'à une journée d'Archeopole. C'eſt un païs où il y a pluſieurs bourgs fort peuplez, quantité de vignobles, & d'arbres fruitiers qui ne viennent point au païs des environs. Il eſt arroſé par le fleuve Rheon, ſur le bord duquel les Colques bâtirent autrefois un fort, dont leurs deſcendans ont depuis démoli une partie, à cauſe qu il étoit dans une raze campagne, & qu'ainſi, il n'étoit pas difficile de s'en approcher, & de la prendre. Les Grecs, l'appeloient, autrefois, en leur langue, le fort de Coliaïon; les Laziens, qui ne ſavent pas la langue Grecque, l'appelent, par corruption, le fort de Culatiſium. Voila ce qu'Arrien en a laiſſé à la poſterité. D'autres aſſurent, qu'il y avoit en cet endroit une Ville nommée Citaïa, d'où Etes étoit, comme les Poëtes l'ont remarqué. C'eſt pour la meſme raiſon qu'ils ont appelé la Colchide, la Citaïde. Mermeroës entreprit de reparer ce fort; mais comme l'hiver approchoit, & qu'il n'avoit point de materiaux preparez, il boucha les bréches avec des pieces de bois, & y demeura. Il y avoit aſſez proche, un autre fort, nommé Uchimerium, où les Laziens faiſoient bonne garde, avec une petite garniſon Romaine. Mermeroës paſſa ainſi tout l'hiver, & demeura maître d'une bonne partie de la Colchide, & ferma de telle ſorte les paſſa-

ges, que les ennemis ne pouvoient envoyer des convois au fort d'Uchimerium, ni aller dans la Suanie, & la Scymnie, qui sont des Provinces de leur obeïssance. Et certes, il leur est impossible d'y aller tandis que les Perses tiennent le Muchirise. Voila quel étoit l'état de la guerre dans la Lazique.

CHAPITRE XV.

1. Tréve de cinq ans. 2. Divers jugemens sur cette tréve. 3. Honneurs extraordinaires rendus à Isdigune. 4. Fertilité extraordinaire d'une année.

1\. ISdigune Ambassadeur de Cosroës consuma beaucoup de temps à traiter la paix avec Justinien, dans Constantinople. Aprés plusieurs contestations, ils convinrent, enfin, d'une tréve de cinq ans, durant lesquels les envoyez des deux Empires auroient la liberté d'aller, & de venir, pour terminer les differens qui regardoient les Laziens, & les Sarrazins. Une des conditions du traité fut, que les Romains payeroient aux Perses deux mille livres d'or pour les cinq ans, & six cens livres pour les dix-huit mois qui s'étoient écoulez depuis les deux tréves, & qui s'étoient consumez en conférences, que les Perses ne prétendoient pas avoir accordées gratuitement. Isdigune faisoit de pressantes instances

ces

ces pour toucher les deux mille livres, & pour les emporter. Justinien n'en desiroit payer que quatre cens par an, afin d'avoir toujours entre ses mains un gage de la foy de Cosroës. Neanmoins, les Romains payerent la somme entiere, sans y faire de difficulté, de peur que s'ils ne la payoient que par année, il ne semblast que ce fût un impôt, qu'ils dussent aux Perses. Ainsi, les hommes rougissent souvent des termes qui paroissent honteux, & ne rougissent pas des choses-mesmes. Il y avoit un certain Perse, nommé Besathe, qui étoit d'une naissance illustre, & particulierement aimé de Cosroës, qui ayant autrefois été vaincu par Valerien en Armenie, & emmené prisonnier, avoit été, incontinent aprés, envoyé à Constantinople, où il étoit gardé tres-étroitement. Comme Cosroës souhaitoit avec passion sa liberté, il offroit une somme notable pour sa rançon; mais Justinien le renvoya gratuitement, parce que l'Ambassadeur l'avoit assuré qu'il étoit capable de persuader au Roy de rappeler l'armée qui étoit dans le païs des Laziens. Ce fut en la quinziéme année du regne de Justinien, que fut concluë la tréve qui fut loüée par les uns, & blâmée par les autres, selon la coûtume ordinaire des sujets.

2. Je ne decideray pas ici si ceux qui la blâmoient avoient raison; je me contenteray de rapporter ce qu'ils en disoient. Ils disoient donc, que cette tréve avoit été faite dans un temps où

la domination des Perses étoit établie dans le païs des Laziens, afin qu'elle eût encore cinq ans pour se fortifier, & qu'elle ne pût plus, ensuite, être ébranlée par aucune puissance; que ces Barbares posséderoient durant ce temps-là, les meilleures places de la Colchide, de sorte qu'ils n'en pourroient jamais être chassez, & qu'il leur seroit toujours aisé de faire des courses jusqu'aux portes de Constantinople. Il y en avoit que ces raisons remplissoient d'indignation, & de dépit, & qui déclamoient aussi de ce que les Perses remportoient, par ce traité, un avantage qu'ils n'avoient pû remporter par la force des armes, qui étoit d'imposer un tribut aux Romains. Il est certain que Cosroës eut alors un avantage, qu'il avoit desiré avec une extréme passion, quand il avoit demandé quatre cens livres d'or par an, puisqu'il en reçut quatre mille six cens livres, pour onze années & demie. Il donnoit à cet impost le nom d'une composition amiable, bien qu'il continuât toujours des actes d'hostilité dans la Lazique. Les Romains avoient un sensible déplaisir de se voir tributaires des Perses, & de n'avoir point d'esperance de se délivrer d'une charge si pesante.

3. Isdigune s'en retourna, avec de plus grandes richesses que n'en avoit jamais emporté aucun Ambassadeur, & que n'en possedoit aucun Perse. Justinien luy avoit rendu des honneurs excessifs, & fait des presens immenses. Il n'y

eut jamais d'autre Ambaſſadeur que luy qui allât ſans gardes. Ceux de ſa ſuite eurent une pleine liberté de voir, & de fréquenter ceux qu'ils voulurent, d'aller par tous les quartiers de la ville, d'acheter, & de vendre, de traiter, & d'agir, ſans être obſervez de perſonne; contre ce qui avoit toujours été inviolablement pratiqué.

4. Il arriva alors ce que je croi qui n'étoit jamais arrivé. Il y eut en automne, une auſſi grande chaleur qu'en plein Eté. La terre fut parée une ſeconde fois d'autant de roſes, & auſſi belles, qu'elle avoit été au Printemps. La plûpart des arbres porterent de nouveaux fruits. La vigne produiſit auſſi de nouveles grapes, bien qu il y eût peu de jours que les premieres vendanges étoient achevées. Ce que ceux qui font profeſſion de juger de l'avenir prenoient pour un grand préſage, les uns d'un bien, & les autres d'un mal. Pour moy, je me perſuade que cela procedoit d'un vent de midi qui avoit ſouflé long-temps, & qui avoit échauffé la terre plus que de coûtume. Que ſi cette chaleur extraordinaire eſt un ſigne de quelque choſe qui doive arriver, nous l'apprendrons de l'evenement.

CHAPITRE XVI.

1. Les Laziens ont aversion de la domination Romaine. 2. Theophobe rend les Perses maîtres du fort d'Uchimerium. 3. Mermeroës fortifie de petites places, & sollicite Gubaze de quitter le parti des Romains.

1. PENDANT que la tréve se traitoit à Constantinople, il s'élevoit de nouveaux sujets de guerre dans le païs des Laziens. Le Roy Gubaze étoit affectionné au parti de Justinien, depuis que Corsroës luy avoit dressé un piége pour le perdre; mais ses sujets étoient extraordinairement animez contre les Romains. Ce n'est pas qu'ils eussent de l'inclination pour les Perses; mais c'est que les mauvais traitemens qu'ils avoient reçus de nos soldats, leur avoient rendu nôtre domination odieuse.

2. Theophobe, un des plus illustres qui fût parmi eux, promit à Mermeroës de luy livrer le fort d'Uchimerium, & il le promit, sur l'assurance qu'on luy donna qu'un service si signalé seroit inscrit dans les annales des Perses; qu'il aquereroit à son auteur les bonnes-graces de Cosroës, & qu'il le combleroit de richesses, & d'honneurs. Theophobe enflé de

ces vaines eſperances s'appliqua à l'execution de ce deſſein. Il n'y avoit alors aucun commerce entre les Romains, & les Laziens. Les uns ſe tenoient en repos ſur les bords du Phaze, les autres étoient retirez dans Archeopole, ou dans les forts du pays, Gubaze, étoit ſur la cime des montagnes. Les Perſes avoient la liberté d'aller par tout le païs, & ce fut ce qui facilita l'entrepriſe de Theophobe ; car étant allé au fort d'Uchimerium, il aſſura les Romains, & les Laziens qui y étoient en garniſon, que l'armée Romaine étoit défaite, que les affaires de Gubaze étoient ruinées, que les Perſes poſſedoient toute la Colchide, & qu il ne faloit pas eſperer de les en chaſſer. Que l'on n'avoit encore veu juſqu'alors que Mermeroës à la teſte d'une armée de ſoixante & dix mille combattans, & de quelques troupes auxiliaires ; mais que Coſroës paroîtroit bien-tôt,avec des forces plus formidables, & ſi nombreuſes que la Colchide ne ſuffiroit pas pour les contenir. Theophobe ayant jetté par cette inſigne ſuppoſition, la terreur dans l'eſprit des ſoldats de la garniſon, ils le conjurerent au nom des Dieux tutelaires de la place, de les aſſiſter, dans une ſi fâcheuſe conjoncture. Il leur promit d'obtenir de Coſroës qu'il leur donneroit la vie en rendant le fort, & alla auſſi-tôt en porter la nouvele à Mermeroës, qui choiſit la fleur de la nobleſſe des Perſes, & les envoya avec Theophobe

prendre possession du fort d'Uchimerium, & assurer la garnison de la vie. Ainsi ils affermirent par cette prise leur domination dans la Lazique, & boucherent aux Romains, & aux Laziens, le passage de la Suanie, de la Scymnie, & de tout ce qui s'étend depuis le Muchirise, jusqu'à l'Iberie. Au reste les Romains, & les Laziens, bien-loin de repousser les Perses, n'osoient sortir de leurs forts, ni paroître à la campagne.

3. Comme l'hiver approchoit, Mermeroës fortifia le fort de Cutatisium, avec une muraille de bois, & y mit une garnison de trois mille hommes. Il mit aussi dans celuy d'Uchimerium une garnison suffisante; puis ayant reparé un autre petit fort, appelé Sarapanis, qui est sur les frontieres de la Lazique, il s'y arrêta. Ensuite ayant appris que les Romains, & les Laziens s'assembloient, & qu'ils s'étoient campez à l'embouchure du Phaze, il y mena son armée; mais aussi-tôt qu'ils ouïrent le bruit de sa marche, ils se retirerent, & se sauverent comme ils purent. Gubaze gagna la cime des montagnes, où il passa l'hiver avec sa femme, ses enfans & ses proches, & où il supporta constament la disette des vivres, & les incommoditez de la saison, s'entretenant de l'espérance de recevoir du secours de Constantinople, & se consolant par l'exemple des autres Princes qui avoient autrefois été réduits à de pareilles infortunes. Sa fermeté imprimoit un si profond respect dans le cœur de

ſes peuples, qu'ils enduroient tout ſans ſe plaindre. Ils n'apprehendoient rien de la part des ennemis, parcequ'ils étoient cachez dans des ſolitudes afreuſes, & dans des rochers inacceſſibles, où ils ne couroient point d'autre danger que celuy de périr par la faim, & par la miſere. Mermeroës rebâtit alors pluſieurs maiſons dans les bourgs du Muchiriſe, il y fit porter des vivres, & ayant envoyé des deſerteurs dans les montagnes, il attira par leur entremiſe, pluſieurs de ceux qui s'y étoient refugiez. Il ne ſe contenta pas de leur donner la vie, il leur diſtribua des vivres, & il prit le meſme ſoin de leur conſervation que de celle de ſes ſujets. Aprés avoir établi tout ce qu'il voulut dans ce païs-là avec une puiſſance abſoluë, il écrivit à Gubaze en ces termes.

La force & la prudence ſont deux qualitez qui ſont comme l'ame & la regle des actions humaines. Ceux qui ont le pouvoir entre les mains, vivent comme il leur plaît, & impoſent la loy à leurs voiſins. Ceux-cy aſſujettis par leur foibleſſe à la volonté des puiſſans, trouvent dans la prudence le reméde à la ſervitude, & pourveu qu'ils ſachent obeïr aux paſſions des grands, ils ſe maintiennent par cette complaiſance dans la joüiſſance de tous les biens dont il ſembloit que le malheur de leur condition les eût privez. Cette loy n'eſt pas du nombre de celles qui ſont reçuës en certains païs, & qui ne le ſont pas en d'autres, elle eſt obſervée generalement par tout, & il ſemble qu'elle

y ait été publiée par la voix de la Nature. Si vous esperez de remporter la victoire sur les Perses, ne differez pas de les combatre. Vous les trouverez bien preparez à vous recevoir, & à se maintenir dans la possession de la Lazique. Il ne tiendra qu'à vous de signaler vôtre courage. Mais comme vous savez bien que vous ne pouvez resister à leur puissance, prenez l'autre parti, qui est de vous connoître vous-mesme, & de reconnoître Cosroës pour vôtre Souverain, vôtre Roy, votre Vainqueur, & votre Maître. Priez-le d'oublier vos fautes passées, afin de vous délivrer de vos miséres presentes. Je suis garent qu'il vous fera grace, & qu'il vous conservera la vie, & la couronne, & pour assurance de cette parole, je vous offre en otage les enfans de nos plus illustres Capitaines. Que si vous rejettez ces conditions, retirez-vous dans un autre païs, & permettez aux Laziens de respirer, & de recevoir quelque soulagement, aprés les maux qu'ils ont soufferts par vôtre imprudence. Ne les faites pas perir par la vaine attente d'un secours. Les Romains qui ne vous en ont pû donner par le passé, ne vous en donneront pas à-l'avenir. Voila ce que contenoit la lettre de Mermeroës, mais elle ne persuada pas Gubaze. Il demeura toujours sur la cime des montagnes, attendant le secours des Romains, & soûtenant la foiblesse de son esperance par la grandeur de la haine qu'il portoit à Cosroës. Les hommes accordent le plus souvent leurs avis avec leur caprice. Quand une opinion leur plaît, ils l'embrassent comme une

regle

régle certaine, ſans examiner ſi elle n'eſt point fauſſe ; quand elle leur déplaît, ils la rejettent ſans prendre la peine de conſidérer qu'elle eſt peut-étre veritable.

CHAPITRE XVII.

1. Des Moines apportent de Perſe l'invention de faire la ſoye. 2. Les Perſes continuënt la guerre pendant la tréve. 3. Affaires de la Laziquе.

1. DANS le meſme temps certains Moines arriverent des Indes, qui ayant ſû que Juſtinien étoit en peine d'empêcher à ſes ſujets d'acheter de la ſoye des Perſes, l'allerent trouver, & luy dirent qu'ils ſavoient le moyen de faire en ſorte que ſes ſujets n'en achetaſſent plus à-l'avenir, ni de ſes ennemis ni des autres étrangers. Qu'ils avoient long-temps demeuré dans la Serinde, qui eſt la contrée la plus peuplée qu'il y ait aux Indes, & qu'ils y avoient appris comment la ſoye ſe faiſoit. Qu'elle étoit filée par de petis vers, auſquels la Nature en avoit enſeigné le métier, & qu'elle y faiſoit travailler ſans relâche; qu'il étoit impoſſible d'apporter de ces vers ſur les terres de l'Empire; mais qu'il étoit aiſé d'en apporter des œufs, & de les faire éclorre, en les couvrant avec du fumier, en leur donnant un certain degré

de chaleur. Justinien les excita, par de grandes promesses, à executer cette entreprise. Ils retournerent donc aux Indes, en rapporterent des œufs de vers-à-soye, & en firent éclore d'autres vers, qu'ils nourrirent de feüilles de murier; ainsi ils établirent la manufacture de la soye dans l'Empire. Voila l'état où la guerre étoit entre les Romains & les Perses, & voila aussi ce qui arriva touchant l'invention de faire la soye.

2. Aussi-tôt que l'hiver fut passé, Isdigune porta l'argent des Romains à Cosroës, & luy exposa les conditions de la tréve, lesquelles il eut agréables. Il ne laissa pas toutefois, de retenir le païs des Laziens, & il employa cet argent mesme à lever des Huns, & des Sabiriens, qu'il envoya à Mermeroës, avec quelques Perses, & des élephans. Ce Capitaine mena, suivant l'ordre de Cosroës, toutes ses troupes vers les forts de la Lazique. Les Romains n'osoient paroître; mais ils se tenoient à couvert proche de l'embouchure du Phaze, & par bonheur ils ne reçurent aucune perte durant cette année. Mermeroës ayant appris que la sœur de Gubaze étoit dans un fort, alla l'assiéger; mais la garnison secondée par l'assiette de la place, se défendit vaillamment, & l'obligea de se retirer. Ensuite comme il alloit dans l'Abasgie, la garnison du fort de Tzibilon luy boucha un passage qu'il est impossible de forcer, parce qu'il est étroit & entouré de précipices. Ainsi ne pouvant

passer sur le ventre des ennemis, il fut contraint de reculer, & à l'instant il alla vers Archeopole, à dessein de l'assiéger; mais ayant tâché inutilement d'en abatre les murailles, il s'en retourna en diligence. Les Romains poursuivirent les Perses dans leur retraite, & en taillerent plusieurs en piéces dans les défilez. Ils tuerent entre-autres le Chef des Sabiriens. On se batit opiniâtrement pour le corps de ce Barbare, mais les Perses furent enfin victorieux, & se retirerent vers le fort de Cutatisium, & vers le païs de Muchirise. Voila ce que j'avois encore à dire de la guerre des Romains & des Perses.

3. Les affaires des Romains étoient en bon état dans l'Afrique. Les armes de Jean, qui y étoit maître de la milice, avoient eu des succés si heureux, qu'à peine étoient-ils croyables. Il s'étoit joint à un des Princes du païs, nommé Cutzinas, & avoit d'abord défait les autres Princes en bataille rangée, & il avoit tellement assujetti Jabdas, & Antalas, Seigneurs des Maures de la Byzacene, & de la Numidie, qu'ils le suivoient comme des esclaves. Ainsi les Romains qui habitoient en Afrique, jouïrent d'un peu de repos, bien que leur païs fût encore desolé par les restes des guerres passées.

CHAPITRE XVIII.

1. Terreur panique des Lombars, & des Gepides suivie d'une tréve. 2. Les Gepides demandent du secours aux Huns, & les envoyent sur les terres des Romains. 3. Justinien excite les Uturguriens, à prendre les armes contre les Cuturguriens.

1. JE raconteray maintenant ce qui se passa pendant cela en Europe. Les Lombars & les Gepides avoient fait la paix dont j'ay parlé; mais comme ils ne pouvoient terminer leurs différens par la voye de la douceur, ils eurent recours à celle des armes. Ils leverent donc deux armées fort nombreuses, dont l'une qui étoit celle des Gepides étoit commandée par Thorisin, & l'autre par Auduïn. Comme elles étoient proches, sans toutefois être en presence, elles furent agitées d'une terreur panique qui les dissipa. Il n'y eut que les deux Commandans qui demeurerent fermes, & qui firent de grans efforts pour retenir leurs gens. Auduïn étonné de la consternation si soudaine de son armée, & ne sachant pas encore que le mesme malheur étoit arrivé aux ennemis, envoya leur demander la paix. Les envoyez étant venus trouver Thorisin, & ayant veu que le mesme accident luy étoit arrivé,

luy demanderent où étoient ses troupes ? Elles ont pris la fuite, répondit-il, sans que personne les poursuivît. Seigneur, ajoûterent-ils, nous ne vous dissimulerons pas la verité, puisque vous nous faites l'honneur de nous la découvrir ; les Lombars se sont mis aussi d'eux-mesmes en déroute. Puisque Dieu veut conserver les deux Nations, & puisqu'il les a frapées d'une crainte salutaire, afin de les separer sur le point d'une bataille, il est bien raisonnable que nous suivions ses intentions, & que nous mettions-bas les armes. Thorisin ayant accepté la proposition, l'on fit une tréve pour deux ans, durant lesquels l'on nommeroit des députez pour examiner les pretentions reciproques des deux partis, & pour conclure la paix. Ainsi, ces deux peuples se separerent; mais n'ayant pû faire la paix durant la tréve, ils se preparerent encore à la guerre.

2. Comme il y avoit apparence que les Romains donneroient du secours aux Lombars, les Gepides furent bien-aises de s'assurer de l'alliance des Huns. Ils envoyérent pour ce sujet une ambassade aux Princes des Cuturguriens qui habitent au deça de la Palus Meotide, & ils les prierent de se joindre à eux contre les Lombars. Ceux-ci leur envoyerent aussi-tôt une armée de douze mille hommes, commandée par plusieurs Chefs, entre lesquels il y en avoit un nommé Chiniale, excellent homme de guerre. Mais comme cette armée étoit arrivée avant le temps,

& qu'il restoit encore une année de la tréve, elle étoit à charge aux Gepides, ce qui fut cause qu'ils persuaderent aux Huns d aller passer cette année sur les terres de l'Empire, & d'y faire le degad. Or parce que les garnisons Romaines gardoient avec grand soin les passages du Danube qui sont dans la Thrace, & dans l'Illirie, ils firent traverser ce fleuve aux Huns de dessus leurs terres, & ils les mirent sur celles de l'Empereur.

3. Aprés qu'ils eurent pillé, & ravagé presque tout le païs, Justinien envoya se plaindre aux Princes des Huns Uturguriens, qui demeurent au deçà de la Palus Meotide, de ce qu'ils n'entreprenoient rien contre les Cuturguriens, & de ce qu'ils laissoient ainsi périr leurs amis, par la plus injuste de toutes les négligences. Il leur representa l'insolence de ces Barbares, qui ne pouvoient s'empêcher de faire des courses sur ses terres, bien qu'il leur payât chaque année une pension. Que les Uturguriens ne recevoient aucun fruit de ces courses puisqu'ils n'en partagoient pas le butin, & qu'ainsi, ils avoient tort d'abandonner les Romains, avec qui ils étoient unis par une alliance si étroite, & si ancienne. Justinien ayant mandé toutes ces choses aux Uturguriens, les ayant fait souvenir des bienfaits dont il les avoit comblez par le passé, & leur ayant donné de l'argent, il les engagea à prendre les armes contre les Cuturguriens.

Ayant donc pris un renfort de deux mille Goths Tetraxites qui sont leurs voisins, & ayant traversé le Tanaïs, sous la conduite de Sandil, illustre par sa rare prudence, par son grand courage, & par sa longue experience, ils donnerent bataille contre les Cuturguriens qui étoient venus au devant d'eux en grand nombre. Le combat fut long & opiniâtré; mais, enfin, les Uturguriens donnerent la chasse à leurs ennemis, dont il ne se sauva qu'un petit nombre. Les victorieux emmenerent une grande quantité de femmes & d'enfans.

CHAPITRE XIX.

1. Prisonniers Romains se sauvent. 2. Accord entre les Romains & les Cuturguriens. 3. Iustinien en reçoit deux mille dans la Thrace. 4. Plainte de Sandil Roy des Uturguriens avec la harangue de ses Ambassadeurs.

1. PEndant que ces Barbares se faisoient la guerre, & qu'ils en couroient seuls le danger, les Romains jouïssoient d'un peu de repos. Tous les prisonniers que les Cuturguriens avoient faits sur eux, se sauverent, à la faveur de cette bataille, & retrouverent leur païs, &

leur liberté, par l'occasion d'une victoire étrangere.

2. Justinien députa Aratius vers Chiniale, & vers les autres Huns, pour leur faire le recit de ce qui s'étoit passé dans leur païs, & pour les obliger en leur faisant une liberalité extraordinaire, à quitter les terres de l'Empire. Quand ils eurent appris l'irruption des Uturguriens, & qu'ils eurent reçu de l'argent, ils promirent de ne point commettre de meurtres, de ne point emmener de prisonniers, de ne point exercer d'hostilité, & de se retirer sans faire de desordre. Il fut aussi accordé, que s'ils se pouvoient rétablir dans leur païs, ils y demeureroient en repos; mais que s'ils n'y pouvoient demeurer, ils reviendroient dans l'Empire, & que Justinien leur assigneroit des terres dans la Thrace, dont ils empêcheroient l'entrée à toute sorte de Barbares.

3. Deux mille des Huns qui avoient été défaits par les Uturguriens, & qui s'étoient sauvez aprés leur défaite, se retirerent chez les Romains, avec leurs femmes, & leurs enfans. Ils avoient parmi leurs chefs un homme fort vaillant nommé Sinnion, qui avoit autrefois servi sous Belisaire, contre les Vandales. Justinien agrea les offres qu'ils firent de servir dans ses armées, & les envoya en Thrace.

4. Sandil, Roy des Uturguriens, entra dans une extréme colere, lorsqu'il apprit, qu'aprés qu'il

qu'il avoit chassé les Cuturguriens de leur païs pour venger les injures des Romains, les Romains les y rétablissoient eux-mesmes, & il envoya s'en plaindre par des Ambassadeurs, à qui il ne donna point de lettre, parce que les Huns ne savent pas encore l'art de l'écriture, & qu'ils ne font point apprendre à leurs enfans à lire, ni à écrire. Ces Ambassadeurs vinrent devant Justinien, avec les ordres de Sandil, & luy dirent, que leur Prince luy disoit par leur bouche, comme par une lettre. *J'ay oüi conter, dans ma jeunesse, une parabole, qui, si je m'en souviens bien, est telle que je la vais rapporter. Le loup peut changer de poil; mais il ne peut changer d'esprit, la nature ne permettant pas ce changement. Voila ce que moy Sandil ay appris des vieillars qui vouloient marquer les mœurs des hommes, sous le nom des bêtes. Je say aussi, par experience, ce que m'a appris la vie champêtre où j'ay été élevé. Les Bergers prennent les chiens tout petis, & ils les nourrissent avec soin. Le chien se montre doux, & reconnoissant envers le Berger qui l'a nourri. Le dessein des Bergers est, que les chiens gardent leurs moutons, & qu'ils les défendent contre les loups. Ce qui, comme je me l'imagine, se pratique par toute la terre; car l'on n'a jamais veu les chiens manger les moutons, ni les loups les garder. C'est comme une loy que la nature a faite aux loups, aux chiens, & aux moutons, qui s'observe par tout, & qui a lieu, comme je croi dans vôtre Royaume, bien qu'il s'y fasse beaucoup de choses tout-à-fait extraordinaires, &*

fort contraires au sens des autres hommes. Que si je me trompe en ce point, faites le voir à mes Ambassadeurs, afin que j'apprenne quelque chose dans ma vieillesse. Que si je ne me trompe pas, & si c'est un ordre que la nature à établi dans tout le monde, ne vous est-il pas honteux de loger au milieu de vos Etats les Cuturguriens, que vous n'avez pu souffrir lorsqu'ils demeuroient loin de vos frontieres? Ils vous feront connoître dans peu de temps, s'ils ont de l'affection, & du zéle pour vôtre service. Vous aurez toujours des ennemis qui ravageront vos terres, & ils s'attendront à recevoir de vous un favorable traitement, aprés qu'ils auront été vaincus, & vous n'aurez jamais d'amis qui défendent vos terres, & qui les garantissent du pillage, parce que l'on apprehendera d'être moins consideré de vous, aprés que l'on aura remporté la victoire, que ceux-mesmes que l'on aura domtez. Nous habitons un païs desert, & stérile, & les Cuturguriens sont non-seulement dans l'abondance des vivres, mais dans la joüissance des choses superfluës. Ils ont le divertissement des bains; la soye, & l'or brillent sur leurs vêtemens. Ils ont emmené en leur païs une multitude presque innombrable de Romains, à qui ils ont fait souffrir tout ce que la cruauté d'un maître barbare, & impitoyable peut inventer. C'est nous, cependant, qui avons couru des dangers, pour les tirer de la servitude. Vous nous en avez mal récompensez. Nous endurons encore toutes les incommoditez ausquelles la nature à condamné nôtre païs; & les Cuturguriens partagent entr'eux les terres de ceux que nous avons delivrez par

nôtre courage, du joug qu'ils leur avoient imposé. Voila ce que dirent les Ambaſſadeurs des Uturguriens. Juſtinien les appaiſa à force de careſſes, & de preſens, & les renvoya en leur païs. Voila ce qui ſe fit alors.

CHAPITRE XX.

1. Demeure des Varnes. 2. Peuples de l'Ile de Britia. 3. Mariage d'Hermigiſcle Roy des Varnes. Preſage de ſa mort, & les ordres qu'il laiſſe en mourant. 4. Son fils Radiger répudie ſa fiancée qui luy fait la guerre, & le contraint de l'épouſer. 5. Muraille qui ſepare l'Ile de Britia. 6. Les ames des morts ſont menées ſur des barques en cette Ile.

1. IL s'éleva, dans le meſme temps, un différent, & une guerre entre les Varnes, & les Habitans de l'Ile de Britia. Les Varnes demeurent au delà du Danube, & s'étendent juſqu'à la mer du Nord, & juſqu'au Rhin qui les ſépare d'avec les François, & d'avec quelques autres Nations. Autrefois, tous ceux qui habitoient ſur les deux bords de ce fleuve, étoient diſtinguez par des noms particuliers ; maintenant ils ſont confondus ſous celuy de Germains qui ne ſont qu'un de ces peuples. L'Ile de Britia

n'eſt qu'à deux cens ſtades du rivage vis à vis de l'embouchure du Rhin, entre Thulé & l'Angleterre. L'Angleterre du côté d'Occident, & d'Eſpagne n'eſt pas éloignée du Continent, de plus de quatre mille ſtades. Elle eſt oppoſée à la partie meridionale de la Gaule. Thulé, autant que l'on en peut juger, eſt à l'extrémité du Septentrion. J'ay parlé de Thulé, & de l'Angleterre, dans les livres precedens.

2. L'Ile de Britia eſt peuplée par trois Nations fort nombreuſes, les Anglois, les Friſons, & les Bretons, qui obeïſſent à trois Rois differens. Elle produit une telle multitude d'hommes, que chaque année pluſieurs familles paſſent en France, où l'on leur aſſigne des terres pour les cultiver. D'où vient que les François prétendent quelque droit ſur l'Ile. Il eſt certain qu'entre les Ambaſſadeurs que leur Roy envoya à Juſtinien, il y avoit des Anglois, ce que ce Prince affecta par ambition, pour faire voir que cette Ile releve de ſon Royaume.

3. Il n'y a pas bien long-temps que les Varnes avoient pour Roy Hermigiſcle, qui pour affermir ſa puiſſance, épouſa la fille de Theodebert Roy des François. Il avoit d'une prémiere femme un fils, nommé Radiger, qu'il accorda avec la ſœur du Roy d'Angleterre, à laquelle le Roy ſon frere donna pour ſa dot, une grande ſomme d'argent. Un jour que Hermigiſcle ſe promenoit à cheval, avec des prin-

cipaux de son Royaume, il vit sur un arbre un oiseau qui crioit d'un ton lugubre, ce qu'il prit pour un présage funeste, & il dit, que c'étoit un signe qu'il mourroit dans quarante jours. Voici encore ce qu'il ajoûta. *I'ay apporté tous les soins dont j ay été capable pour vous rendre heureux. I'ay pris une femme en France, j'ay fiancé mon fils à une fille de Britia. Mais maintenant que je juge que ma mort est proche, que je n'ay point d'enfans de ma femme, & que mon fils n'est pas encore engagé par la celebration du mariage, i'ay un conseil à vous donner, que vous executerez aprés ma mort, si vous le trouvez à props. I'estime qu'il vous est plus avantageux de contracter alliance avec les François, d'avec qui vous n'êtes separez que par le Rhin, que de la contracter avec des Insulaires avec qui il ne vous est pas aisé d'entretenir commerce par mer. Comme les François sont nos voisins, & qu'ils sont puissans, ils nous feront du bien, & du mal, quand il leur plaira ; mais ils nous voudront plûtot faire du mal que du bien, s'ils n'en sont retenus par la consideration d'une alliance. Vn voisin puissant est touiours formidable au plus foible, parce qu'il ne luy est que trop aisé de luy faire des violences, & de trouver des pretextes pour l'opprimer, avec apparence de iustice. Laissez donc à la Princesse que mon fils a fiancée les presens que ie luy ay faits, en faveur du mariage que j'esperois celebrer. Permettez qu'elle les retienne, selon l'usage de toutes les Nations, pour se consoler du tort qu'elle recevra ; & que mon fils épouse sa belle-mere, comme la Loy du païs le permet.*

4. Hermigifcle mourut quarante jours aprés ce difcours, comme il l'avoit prédit. Son fils prit poffeffion de fes Etats, & par l'avis des grans du Royaume, il répudia fa fiancée, & époufa fa belle-mere. La fiancée conçut auffi-tôt le deffein de venger l'outrage que l'on luy faifoit; car parmy ces Barbares, les filles ont un tel foin de conferver leur honneur, qu'il femble que l'on ne foit pas bien perfuadé de la vertu de celles à qui l'on promet mariage, & avec qui l'on ne l'acheve pas. La fiancée de Radiger commença par luy envoyer demander pourquoy il la répudioit, puis qu'elle avoit eu tout le foin qu'elle devoit de fon honneur, & qu'elle ne luy avoit fait aucun déplaifir? & elle prit enfuite, une genereufe réfolution de luy déclarer la guerre. Elle amaffa quatre cens vaiffeaux, fur lefquels elle fit monter dix mille hommes, commandez par un de fes freres, qui n'étoit que particulier. Ces Infulaires font les plus braves de tous les Barbares que nous connoiffions. Ils combattent à-pié, & ne favent point monter à cheval. Il n'y a point de chevaux dans leur Ile, fi ce n'eft peut-être en peinture. Que fi dans les voyages, ou dans les Ambaffades qu'ils ont faites quelquefois chez les François, & chez les Romains, ils fe font fervis de chevaux, il a falu les mettre deffus, & les en ôter. Les Varnes font auffi la guerre à-pié. Tous les rameurs de cette flote étoient foldats,

& il n'y avoit pas une perſonne inutile. Ce peuple ne ſe ſert que de rames, & ne connoît point l'uſage des voiles. Quand la flote eut pris terre, proche de l'embouchure du Rhin, cette genereuſe fille fit un retranchement où elle demeura avec peu de gens, & elle envoya ſon frere contre l'ennemi. Les Varnes étoient campez aſſez proche de la mer, de ſorte que les Anglois les ayant bien-tôt rencontrez, & en étant venus aux mains, ceux-ci remporterent la victoire, firent un grand carnage des Varnes, & mirent le reſte en déroute. Les Vainqueurs n'ayant pû pourſuivre bien-loin les fuyars, ſe retirerent dans leur camp. La fiancée leur reprocha leur lâcheté en des termes fort piquans, & elle dit à ſon frere, qu'il n'avoit rien gagné en gagnant la bataille, puis qu'il n'avoit pas pris Radiger. Et à l'inſtant elle choiſit les plus vaillans de l'armée, & leur commanda de l'aller chercher, & de le luy amener vif. Ils coururent le païs juſqu'à ce qu'ils l'euſſent trouvé dans une épaiſſe forêt, où il s'eſtoit caché. Ils le liérent, & l'amenerent devant ſa fiancée où il parut tout tremblant, dans l'attente d'une mort cruelle; mais au lieu de le faire mourir, elle ſe contenta de luy demander, pourquoy, n'ayant aucun reproche à luy faire, il l'avoit mépriſée juſqu'à un tel point, que d'épouſer une autre femme? Il s'excuſa ſur les ordres de ſon pere, & ſur les conſeils des prémiers de ſa Nation; il la ſup-

plia de luy pardonner une faute qu'il avoit été contraint de commettre, luy offrit de l'épouser, & luy promit d'effacer, par les services qu'il luy vouloit rendre, l'injure qu'il luy avoit faite. Cette fille, satisfaite de son excuse, commanda de le délier, & de le traiter civilement. Peu de temps aprés il renvoya en France la sœur de Theodebert, & il contracta mariage avec sa prémiére fiancée. Voila quel fut le succez de cette affaire.

5. Les Anciens ont bâti une muraille dans l'Ile de Britia pour separer deux de ses parties, qui étoient déja fort séparées par la difference du terroir, & de l'air. La partie qui regarde l'Orient, joüit d'un air fort temperé, & a les saisons fort reglées. En hiver, le froid n'y est pas trop piquant, & en été la chaleur n'y est que moderée. Elle est fort peuplée par des hommes qui ont une maniere de vivre fort polie, les arbres y portent de beaux fruits en leur temps, les grains y croissent en abondance, & le païs est arrosé de quantité de fontaines. Tout le contraire arrive dans la partie qui regarde l'Occident, de sorte qu'il est impossible qu'un homme y vive l'espace de demy-heure. La terre y est infectée de serpens, de viperes, & d'autres animaux venimeux, & l'air y est si corrompu, que l'on dit que si un homme passoit le mur, il expireroit à l instant.

6. Puis que je suis tombé sur ce sujet je me trouve

trouve obligé de raconter une chose qui me paroît fabuleuse quoy qu'elle soit appuyée du témoignage de plusieurs personnes qui assurent qu'ils ont veu, & qu'ils ont fait une partie des choses qu'ils rapportent. J'en fais mention, de peur que l'on ne crût que j'eusse ignoré ce qui s'en dit. On dit donc, que les ames des morts sont transportées dans cette Ile, de la maniére que j'ay ouï dire à plusieurs personnes, bien que j'aye pris tout ce que j'en ay ouï-dire pour des réveries, & pour des songes. Le rivage de l'Ocean qui est vis-à-vis de l'Ile, est embelli de divers bourgs qui sont habitez par des pêcheurs, par des laboureurs, & par des marchans, qui dépendent des François, & qui toutefois ne leur payent aucun tribut, en considération d'un service qu'ils leur ont rendu, & dont je parleray incontinent. On prétent que les habitans de ces Bourgs passent chacun à leur tour les ames dans l'Ile. Ceux qui sont en rang de faire cette fonction, se retirent en leurs maisons dés que le jour est fini, & s'y reposent, jusqu'à ce que le Genie qui doit présider au passage les vienne querir. Ils entendent sur le minuit frapper à leur porte, & une voix sourde qui les appele. A l'instant ils se levent, & vont au rivage, ou plûtôt ils y sont conduits par je ne say quelle vertu secréte, mais toute-puissante. Quand ils y sont arrivez ils y trouvent des barques toutes vuides, & qui ne sont pas à-eux, ils entrent dedans,

& prennent les rames. Ils reconnoissent que les barques sont si chargées, qu'elles enfoncent dans l'eau jusqu'au bord. Ils ne voyent, neanmoins, personne. Aprés avoir ramé l'espace d'une heure, ils arrivent à l'Ile, bien qu'ils n'ayent accoutumé d'y arriver, dans leurs vaisseaux, qu'aprés avoir ramé un jour, & une nuit entiere. Quand leurs barques sont déchargées, elles sont si légéres qu'elles ne font que raser la surface de l'eau. Ils ne voïent personne qui y soit, ni personne qui en sorte; mais ils disent qu'ils entendent une voix qui récite les anciens noms, & les qualitez de ceux qui en sortent, & que ceux-ci appelent ceux qui les reçoivent leurs peres. Les femmes qui descendent de ces barques disent adieu à leurs maris à haute-voix. Voila ce que content ceux du païs. Je vais maintenant reprendre la suite des affaires, dont j'avois commencé le récit dans le livre precedent.

CHAPITRE XXI.

1. Belisaire reçoit de grans honneurs à Constantinople 2. Narsés est choisi par l'Empereur pour commander en Italie.

1. VOILA les guerres qui se faisoient dans les Provinces. Pour ce qui est de celle

des Goths, Justinien n'en voulut pas donner le commandement à Belisaire, aprés la mort de Germain; car comme il l'avoit rappelé à Constantinople, qu'il l'y avoit reçû avec honneur, & qu'il luy avoit donné la charge de Préfet du Pretoire, il desiroit de l'y retenir. Il est certain que Belisaire étoit alors le plus consideré des Romains. Bien qu'il y eût quelques Patrices, & quelques Consulaires plus anciens que luy, neanmoins, ils n'usoient pas de leur droit, mais ils luy cedoient la prémiére place, en considération de son grand mérite; ce qui étoit tres-agréable à Justinien. Jean, neveu de Vitalien, passoit, cependant, l'hiver à Salone, ce qui fut cause que les gens de commandement qui l'attendoient en Italie, n'y firent rien de considérable. Au reste la fin de cet hiver fut aussi la fin de la seiziéme année de la guerre que décrit Procope.

2. Au commencement de l'année suivante, Jean avoit intention de partir de Salone, & de mener l'armée contre Totila; mais l'Empereur luy défendit de le faire, & luy commanda d'attendre Narsés, à qui il avoit donné le commandement. On n'a jamais su la veritable raison de ce choix, parce qu'il est difficile de pénétrer le secret des conseils de l'Empereur, s'il ne le découvre luy-méme. Je rapporteray donc seulement les conjectures que le peuple en formoit. On disoit que Justinien jugeoit que

les autres Chefs de l'armée Romaine, qui ne s'estimoient pas inferieurs à Jean, refuseroient de luy obeïr. Et qu'il apprehendoit qu'ils ne ruinassent les affaires, ou par jalousie de leur avis, ou par envie contre sa charge. Lors que j'étois à Rome, j'entendis conter à un Senateur, qu'au temps qu'Atalaric, fils d'une fille de Theodoric, regnoit en Italie, un troupeau de bœufs ayant été amené au marché, qui est proche d'un temple qui fut autrefois frappé de la foudre, & que l'on appela le temple de la paix, un bœuf se separa du troupeau, & monta sur un taureau de bronze qui est au milieu de la fontaine, & qui a autrefois été fait ou par Phydias l'Athenien, ou par Lysippe. Car il y a plusieurs ouvrages de ces deux excellens Sculpteurs dans cette place publique. La vache de Myron y est aussi. C'étoit une ambition des anciens Romains, d'embellir leur Ville par les plus rares ornemens de la Gréce. Il passa, dans ce moment, un païsan de la Toscane qui se méloit de prédire l'avenir, comme plusieurs du méme païs s'en mélent encore, & qui assura, que quelque jour un Eunuque soumetroit à sa puissance, le tyran de l'Italie. Tout le monde se railla pour lors du païsan, & de sa prédiction, selon la coutume des hommes, qui se moquent de tout ce que l'on avance des choses, avant qu'elles soient arrivées, parce que tout ce que l'on en avance, ne paroît

fondé ſur aucune raiſon probable; mais on l'admire maintenant que le ſuccez en a fait voir la verité. Ce fut peut-être, pour ce ſujet que Narſés fut choiſi pour commander l'armée contre Totila, ſoit que Juſtinien eût quelque préſentiment de l'avenir, ou que ce choix ne fût conduit que par le hazard. Ce nouveau General partit donc à la tête d'une puiſſante armée,&avec beaucoup d'argent. Il fut obligé de s'arrêter quelque temps à Philippopolis, à cauſe des courſes des Huns, qui ravageoient la Thrace, mais il en ſortit auſſi-tôt qu'une partie de ces Barbares ſe fut retirée vers Theſſalonique, & l'autre vers Conſtantinople.

CHAPITRE XXII.

1. Totila rappele quelques Senateurs à Rome. 2. Paſſion des Romains pour la beauté de leur ville. 3. Vaiſſeau d'Enée. 4. Conjecture de Procope touchant l'iſle de Calypſo. 5. Navires de pierre. 6. Anchiſes ville où eſt le tombeau d'Anchiſe pere d'Enée.

1. PENDANT que Jean attendoit Narſés à Salone, & que Narſés étoit retardé par l'irruption des Huns, Totila qui étoit auſſi dans l'attente de ce que deviendroit l'armée Romaine, s'occupoit à rappeler à Rome divers Ci-

toyens, parmi lesquels il y avoit des Sénateurs, & il témoignoit être fâché d'avoir brûlé le quartier qui est au delà du Tibre. Ces misérables habitans étoient réduits à une condition presque aussi cruelle que celle des esclaves, & ils ne pouvoient rétablir ni leur fortune particuliére, ni la fortune commune de Rome, bien qu'ils eussent une plus forte passion de la maintenir dans son ancienne splendeur qu'aucun autre peuple n'en eut jamais pour la gloire de sa patrie.

2. En effet, bien que les Romains ayent vécu long-temps sous la domination des Barbares, ils ont entretenu avec soin les édifices publics, & les ornemens que l'excellence de l'art a conservez contre les injures du temps, & contre la negligence que le desordre des guerres a renduë, en quelque sorte inévitable. Il y a encore d'anciens monumens qui font connoître l'origine de la Nation. Et entre-autres, le vaisseau d'Enée, fondateur de Rome, qui est plus beau à voir que l'on ne sauroit se l'imaginer. Il est au port du Tibre, dans le milieu de la ville. Comme je l'ay consideré avec soin, j'en feray la description.

3. Bien que ce vaisseau soit fort grand, il n'a toutefois qu'un rang de rames. Il est long de six-vingt piez, large de vingt-cinq, & aussi haut qu'il le peut être sans que les rameurs en soient incommodez. Les morceaux de bois dont il est

composé, sont tous d'une piece, ce qui surpasse toute sorte de creance, & qui ne se voit en aucun autre navire. Le fond n'est que d'un seul arbre, & s'étend depuis la pouppe jusqu'à la prouë. Il se courbe doucement sur l'eau, & s'éléve comme insensiblement vers les bords. Tous les morceaux qui sont emboitez dans la carine, & que les Grecs appelent δρυόχους, & les autres νομεῖς passent d'un côté à l'autre, à travers tout le vaisseau, & sont courbez d'une façon qui est fort agréable, soit qu'elle vienne de la Nature, ou bien que ce soit un effet de l'art. La longueur de chacune des planches qui servent de clôture, égale celle du navire. Enfin la structure en est tout-à-fait admirable. Il est certain que l'on ne peut parfaitement décrire les ouvrages qui sont extraordinaires, & que comme ils sont au dessus de nôtre imagination, ils sont aussi au dessus de nos paroles. De tout le bois qui est entré dans la composition de ce merveilleux bâtiment, il n'y en a point de pourri, il n'y en a point que le temps ait gâté, & tout le corps en est aussi entier, que s'il venoit d'être achevé par l'excellent homme qui en a été l'ouvrier. Voila ce que j'avois à dire touchant le vaisseau d'Enée.

4. Totila ayant rempli de soldats, trois cens vaisseaux longs, les envoya ravager la Grece. Ils ne purent faire aucun desordre avant que d'être arrivez à la Phéacide, que l'on appele aujourd'huy Corfou; car depuis le détroit dont

Charybde tient un côté entier, il n'y a point d'Ile qui ſoit habitée avant celle dont je parle. C'eſt pourquoy lorſque j'ay vogué ſur cette mer, j'ay été quelquefois en peine de trouver l'Ile de Calypſo. Je n'y ay veu en tout que trois petites Iles, proches l'une de l'autre, qui ſont éloignées d'environ trois cens ſtades, de celle de Corfou, on les appele Othonos, & elles ne ſont habitées ni par les hommes, ni par les bêtes. Quelqu'un dira, peut-être, que Calypſo demeuroit dans l'une de ces Iles, & que ce fut pour cette raiſon qu'Uliſſe traverſa ſi aiſément dans la Phéacide, comme dit Homere. Cela ne ſe peut, neanmoins, avancer que par conjecture, étant difficile de connoître bien exactement les choſes qui ſont ſi éloignées de nous, à cauſe que le tems change le nom des lieux, & l'opinion des peuples.

5. Il y en a qui croïent que le vaiſſeau bâti de pierre blanche qui ſe voit ſur les bords de la Phéacide, eſt le meſme qui porta Uliſſe à Ithaque. Il eſt de pieces différentes, & il a des caractères qui publient aſſez hautement, qu'il avoit été bâti par un Marchand, & dédié à Jupiter Caſien, qui étoit autrefois adoré par les Habitans du païs, & que la Ville où eſt le vaiſſeau s'appele Caſſiopé. Le navire qu'Agamemnon fils d'Atrée conſacra à Diane dans la ville de Gereſte, qui eſt une ville des Euboéens, étoit auſſi bâti de pierres. Quand cette Déeſſe fut ap-

pai-

paisée par la mort d'Iphigenie, elle rendit aux Grecs la liberté de la mer. Il y a sur ce Vaisseau une inscription qui y fut gravée alors, ou qui l'a été depuis. Elle étoit en vers Bexametres. Le temps en a effacé une partie. Voici les deux premiers qui restent.

Jadis Agamemnon laissa ce monument
Du passage des Grecs sur ce fier element.

Il y avoit écrit au dessus, Tenique a fait ces ouvrages pour Diane Bolosie; c'est ainsi que Lucine étoit appelée par les anciens, parce qu'ils étoient persuadez que c'étoit elle qui envoyoit aux femmes les douleurs de l'enfantement, qui sont appelées par les Grecs βολαὶ c'est à dire des traits. Mais il faut que je reprenne le sujet que j'avois quitté.

6. Les Goths ayant pris terre à Corfou, la ravagerent, & d'autres Iles voisines aussi, que l'on appele Sybotes. Ils passerent, ensuite, en terre ferme où ils exercerent de pareilles violences aux environs de Dodone, dont les Villes de Nicopole, & d'Anchise ressentirent de tristes effets. On dit que ce fut en cette derniere que mourut Anchise pere d'Enée, & que ceux du païs donnerent son nom à la Ville. Comme ils couroient toutes les côtes, ils y rencontrerent la flote de Grece, où il y avoit quelques vaisseaux chargez de vivres pour l'armée de Narsés. Voila ce qui se passa alors.

CHAPITRE XXIII.

1. Siege d'Ancone. 2. Lettre de Valerien. 3. Jean va au secours de la Ville, & se joint à Valerien. 4. Harangue de Valerien, & de Jean. 5. Harangue des Chefs des Goths. 6. Combat naval où les Goths sont défaits.

1. TOtila avoit envoyé long-temps auparavant, dans le païs des Picentins une puissante armée commandée par trois excellens Capitaines Scipuare, Giblas, & Gundulphe, ou Indulphe, qui avoit été autrefois garde de Belisaire, & il leur donna ordre d'assiéger Ancone, & afin qu'ils la prissent plus aisément, il envoya quarante-sept vaisseaux pour l'attaquer en même temps par mer, & par terre. Aprés que les Habitans eurent soûtenu long-temps le siége, ils commencerent à être incommodez de la disette des vivres, ce qui étant venu à la connoissance de Valerien, qui étoit à Ravenne, & qui n'avoit pas assez de force pour les secourir, il écrivit en ces termes à Jean, neveu de Vitalien, qui étoit à Salone.

2. *Vous savez que nous n'avons plus de Places au deça du Golphe Ionique, si ce n'est Ancone, si toutefois nous l'avons encore; parce que les Romains y sont*

tellement pressez que j'apprehende fort que nous n'arrivions trop tard pour les secourir. Ie n'en diray pas davantage. L'extréme necessité où ils sont ne permet pas de perdre le temps en des discours inutiles, & demande plûtôt du secours que des paroles.

3. Aprés que Jean eut lû cette lettre, il ne fit point de difficulté de partir, bien que Justinien le luy eût défendu, & il crut qu'il faloit avoir moins d'égard à ses ordres, qu'à la grandeur du danger. Il embarqua donc sur trente-huit vaisseaux, les hommes les plus vaillans qu'il eût, & ayant fait voile, il aborda à Scardone, où Valerien arriva incontinent aprés, avec douze navires. Quand ils eurent joint leurs troupes, ils tinrent conseil. En suite, ils prirent terre à une Ville que l'on appele Senogallia, & qui n'est pas beaucoup éloignée d'Ancone. Les Chefs des Goths, avertis de l'arrivée de ce secours, mirent sur quarante-sept vaisseaux la fleur de leur armée. Scipuare demeura dans le camp. Giblas & Indulphe prirent le commandement de la flote. Quand les deux armées navales furent en presence, elles s'arrêterent, & les Chefs des deux partis haranguerent leurs soldats. Voici ce que dirent Jean & Valerien.

4. *Mes Compagnons, que personne ne se persuade que nous n'allions combatre que pour le secours d'Ancone, & pour la conservation des Romains qui y sont assiégez; nous allons combatre pour l'intérêt de nôtre fortune, dont la victoire va faire la decision. Consi-*

derez, je vous prie, l'état present de nos affaires. La dépense donne un grand branle à la guerre. Le parti qui manque de provisions ne manque jamais d'être défait. La faim, & la valeur sont incompatibles. La nature ne permet pas qu'un homme dont les forces sont épuisées par la disette, se signale dans un combat. Il ne nous reste plus de place, depuis Otrante jusqu'à Ravene, où nous puissions serrer les provisions qui sont nécessaires pour nôtre subsistence, & pour celle de nos chevaux. L'ennemi est tellement maître de tout le païs, qu'il n'y a pas un seul village d'où nous puissions attendre quelque peu de vivres que ce soit. Il n'y a point d'autre port où nous puissions descendre, que celuy d'Ancone. C'est pourquoy, si nous conservons cette place, & que nous gagnions la bataille, nous pourons espérer de terminer heureusement cette guerre; mais si nous la perdons, je prie Dieu, pour ne rien dire de plus fâcheux, que nous ne soyons pas privez pour toujours de la possession de l'Italie. Il est raisonnable que vous fassiez aussi réflexion, que si vous avez du desavantage, vous n'avez aucun lieu de retraite ni sur la terre, où vous ne tenez plus de place, ni sur la mer, où les ennemis sont absolument les maitres. Toute vôtre esperance est dans vos mains, & elle sera telle que les actions que vous ferez dans le combat. Efforcez-vous donc de combatre vaillamment, & vous assurez que si vous étes vaincus, ce sera pour la derniere fois; & si vous étes vainqueurs, vous serez comblez de biens, & de gloire. Voila la Harangue de Jean, & de Valerien. Voici celle des Chefs des Goths.

5. Puiſque ces malheureux que nous avions exterminez d'Italie, & qui ſont demeurez long-temps cachez dans je ne ſay quel coin de la terre, ou de la mer, oſent bien paroître, allons réprimer leur hardieſſe, de peur qu'elle n'augmente, faute d'étre reprimée. Si l'on n'arréte l'inſolence dans ſa naiſſance, elle fait de prodigieux progrez, & elle entraîne tout ce qu'elle rencontre. Faites-leur donc reconnoître qu'ils ne ſont que des Grecs mols, & effeminez, qui conſervent encore de l'orgueil aprés leur défaite. Ne permettez pas que leurs efforts aillent plus avant. Le mépris que l'on fait des lâches, les rend hardis, & quelquefois meſme courageux à pourſuivre leurs entrepriſes. Perſuadez-vous auſſi, que ſi vous vous comportez en gens de cœur, ils ne ſoûtiendront pas le premier choc de vos armes ; car ceux qui ont moins de force que de preſomption, en ſont enflez avant le danger, mais dans le danger meſme, toute cette enflure s'abat. Souvenez-vous combien de fois vous avez fait reſſentir votre valeur aux ennemis, & tenez pour certain que comme ils n'ont pas plus de generoſité que par le paſſé, ils n'auront pas auſſi plus de bonheur.

6. Les Chefs des Goths ayant ainſi exhorté leurs ſoldats, en vinrent incontinent aux mains. Le combat fut furieux, & ſemblable à un combat ſur terre. Les prouës étoient tout de rang oppoſées aux prouës, & les ſoldats tiroient inceſſamment de l'arc. Les plus courageux ſe batoient de pié-ferme avec l'épée, & la lance. Voila quel fut le commencement du combat, mais dans la ſuite

les Barbares qui n'étoient pas accoûtumez à la mer, tomberent dans un horrible desordre. Quelques-uns s'écartoient si loin, qu'il étoit aisé aux Romains de les choisir pour les tirer. D'autres se serroient si étroitement, qu'ils s'incommodoient eux-mesmes. On eût dit que leurs mâts eussent été enlassez comme des joncs. Ils ne pouvoient qu'avec-peine tirer de loin sur l'ennemi, & quand il étoit proche d'eux ils ne pouvoient nullement se servir de leurs épées, ni de leurs lances. Ils se troubloient incessamment eux-mesmes par des clameurs confuses, ils s'entrechoquoient tumultuairement, tantôt ils se pressoient, & tantôt ils s'élargissoient avec excés. S'ils donnoient quelquefois des ordres, c'étoit plûtôt pour se tenir dans une juste distance, que pour attaquer l'ennemi. Enfin ce fut principalement par leur peu d'experience, que les Romains gagnerent la bataille. Comme ceux-cy savoient bien conduire leurs vaisseaux, & bien manier leurs armes, ils tournoient les prouës du côté des ennemis, gardoient un intervalle raisonnable, & couloient à fond les vaisseaux qu'ils voyoient separez des autres. Ils jettoient une nuée de traits aux endroits où l'ennemi étoit en desordre, & quelquefois s'en approchoient, & passoient tout au fil de l'épée. Les Barbares abatus & par leur malheur, & par leurs fautes, ne savoient à quoy se resoudre. Ils n'avoient plus le soin de conduire leurs vaisseaux,

ils n'avoient plus le courage de ſe préſenter ſur les bords afin de combatre; mais ils s'abandonnoient à la fortune. Enfin comme ils ſe vouloient tous retirer honteuſement, la plûpart demeurerent enveloppez au-milieu de la flote victorieuſe. Quelques-uns ſe ſauverent ſur onze vaiſſeaux. Tous les autres tomberent entre les mains des ennemis. Les Romains en taillerent pluſieurs en piéces, ils en noyerent auſſi pluſieurs. Ils prirent un des Chefs; l'autre, ſavoir Indulphe, ſe ſauva ſur les onze vaiſſeaux, où les Goths mirent le feu auſſi-tôt qu'ils en furent deſcendus, afin d'empêcher aux Romains d'en profiter, & ils s'en allerent à-pié au camp de l'armée qui aſſiégeoit Ancone, où ils jetterent une telle épouvante, par le récit de leur défaite, que tous s'enfuirent à Auxime, & abandonnerent le ſiége, & leur bagage. Les Romains arriverent un peu aprés au camp, d'où ils porterent des vivres à Ancone. Enſuite Valerien fit voile vers Ravenne, & Jean vers Salone. Le mauvais ſuccés de cette journée abatit extremement l'orgueil de Totila, & des Goths.

CHAPITRE XXIV.

1. Bon état des affaires de l'Empire en Sicile. 2. Progrés des François en Italie. 3. Ambassade de Justinien vers Thibaud, & la harangue de l'Ambassadeur. 4. Réponse de Thibaud. 5. Prise de Corse & de Sardaigne. 6. Ris Sardonique.

1. DANS le mesme temps les affaires des Romains étoient en bon état dans la Sicile. Liberius Evêque de Rome en avoit été mandé à Constantinople. Artabane y commandoit à toutes les troupes, il y assiégeoit le peu de Goths qui y restoient en garnison, & il les contraignoit de se rendre. Ainsi ces Barbares, qui étoient dans la douleur du succés de leur combat naval, n'avoient aucune esperance d'en obtenir de plus favorable à l'avenir, & ils s'attendoient bien à étre chassez d'Italie, si le moindre renfort venoit aux Romains. Ils n'esperoient point de grace de l'Empereur, parce que les Ambassadeurs de Totila luy ayant représenté que les François possedoient une partie de l'Italie, que l'autre partie avoit été ruinée par les guerres, que les Goths luy abandonnoient la Sicile, & la Dalmatie, & offroient de luy payer un tribut du reste, & de le servir dans toutes les guerres qu'il luy

luy plairoit d'entreprendre, il avoit rejetté toutes leurs propositions, & avoit témoigné une telle aversion de la domination des Goths, que l'on pouvoit clairement connoître que son intention étoit de ne les pas souffrir en Italie.

2. Theodebert Roy des François mourut un peu auparavant de maladie, aprés avoir assujetti à sa puissance les Alpes Coties, & plusieurs places tant de Ligurie, que du païs des Venitiens. Il prit le temps où la guerre étoit allumée entre les Goths & les Romains, il s'empara de ces païs, sans coure de hazard. Les Goths ne possédoient que fort peu de places dans le territoire de Venise, car celles qui étoient sur la mer appartenoient aux Romains, & celles de la terre aux François. Tandis que les Romains, & les Goths se faisoient la guerre, ceux-ci, qui n'osoient s'attirer de nouveaux ennemis, demeurerent d'accord avec les François que chaque Nation joüiroit de ce qu'elle possedoit, & que si Totila demeuroit victorieux, ils en traiteroient à des conditions raisonnables.

3. Lorsque Thibaud succéda au Royaume de son pere, Justinien luy envoya en ambassade un Senateur nommé Leonce, qui étoit gendre d'Athanase, pour le prier d'employer ses armes contre les Goths, & d'abandonner les places qu'il avoit usurpées en Italie, contre la foy des traitez.

Quand Leonce fut devant ce Prince il luy dit. *Il y a beaucoup de personnes à qui il arrive des cho-*

ses contre leur attente ; mais ie croi qu'il n'est iamais rien arrivé à personne de si contraire à son attente que ce qui nous est arrivé de votre part. Iustinien n'a déclaré la guerre aux Goths qu'aprés s'être assuré de l'alliance des François, & aprés leur avoir donné de grandes sommes d'argent, pour obtenir la ionction de leurs armes. Mais au lieu de s'aquiter de leur promesse ; ils ont fait aux Romains la plus grande ininiure qui puisse iamais entrer dans l'esprit de qui que ce soit. Theodebert n'a point feint d'envahir des provinces que l'Empereur avoit conquises sans son secours avec beaucoup de fatigues, & de dépenses. C'est pourquoy ie suis venu, non-pas pour former des plaintes, & des accusations devant vous, mais pour vous faire des remontrances, & des prieres, qui ne tendront qu'à assurer la félicité de votre régne, & à nous laisser dans la possession de notre bien. Les iniustes aquisitions ruinent les plus puissantes fortunes. La prosperité ne suit pas d'ordinaire la violence. Ie vous supplie aussi, pour satisfaire aux paroles du Roy votre pere, de joindre vos armes aux nôtres, contre Totila : car il est certain qu'il est du devoir des enfans de réparer les fautes que leurs peres ont commises, & de tenir ou d'achever ce qu'ils ont ou promis, ou commencé. Toutes les personnes qui ont de l'esprit, & de la sagesse, doivent desirer d'étre imitées par leurs enfans dans les choses qui leur ont acquis de la gloire, & si elles ont apporté quelque dommage, ils doivent souhaiter qu'il ne soit pas réparé par d'autres que par leurs enfans. Vous deviez entrer de vous-

mesme dans cette guerre, puisqu'elle est contre les Goths, qui sont les anciens ennemis de vôtre Etat. Que s'ils s'abaissent maintenant à vous flater, & à vous caresser, ce n'est que par l'apprehension qu'ils ont de nos armes, de laquelle lorsqu'ils seront délivrez, ils ne manqueront pas de vous faire connoître leurs veritables sentimens. Les méchans ne changent iamais de mœurs, ni dans la prosperité, ni dans la disgrace. Ils ont seulement l'adresse durant la disgrace, de les cacher, sur tout, s'ils ont besoin du secours de leurs voisins; car alors la necessité les oblige à couvrir leur malice. Toutes ces raisons vous doivent engager à renouveler l'ancienne amitié avec l'Empereur, & la guerre avec vos anciens ennemis.

4. Voila quelle fut la harangue de Leonce, à quoy Thibaud répondit en ces termes. *C'est contre la raison, & contre la justice que vous nous proposez de prendre les armes pour vos interêts contre les Goths nos alliez, à qui si nous ne gardions la fidelité que nous leur devons, nous pourions ne vous la pas garder à vous-mesmes, puisque ceux qui y manquent une fois, sont capables d'y manquer toujours. Pour ce qui est des païs dont vous avez parlé, je me contenterai de vous dire, que jamais le Roy Theodebert mon pere n'a eu intention de faire de violence à pas-un de ses voisins, ni de le dépoüiller de son bien. Vous pouvez aisément juger de la verité de ce que je dis, par la mediocrité des richesses qu'il m'a laissées. Il n'a point usurpé de terres, ni de places sur les Romains; il les a reçuës de la*

main de Totila qui les possedoit, dont il semble que Justinien le devoit feliciter, puisque chacun est bien-aise de voir que les usurpateurs de son bien en soient dépoüillez eux-mesmes. Car je ne croy pas qu'il veüille porter envie à ceux qui ont vengé ses injures, ni entreprendre de justifier ses ennemis. Nous pouvons soûmettre à des arbitres le jugement de ce different, & s'il se trouve que mon pere ait usurpé quelque chose sur les Romains, je ne refuse pas de le rendre. Et j'envoyrai pour cet effet des Ambassadeurs à Constantinople. Il donna ensuite congé à Leonce; & incontinent aprés il députa Leudard & trois autres, qui terminerent l'affaire avec l'Empereur, à la satisfaction des deux partis.

5. Comme Totila souhaitoit avec passion de se rendre maître des Iles qui dépendent de l'Afrique, il envoïa une flote vers la Corse, & vers la Sardaigne. Les Goths étant descendus d'abord dans la Corse, puis dans la Sardaigne, ils reduisirent aisément ces deux Iles, & leur imposerent un tribut. Lorsque Jean, qui étoit maître de la milice d'Afrique, en apprit la nouvelle, il envoïa des troupes en Sardaigne, lesquelles étant arrivées à la ville de Calaris s'y camperent, & l'investirent. Comme elle étoit défenduë par une puissante garnison, les assiegeans ne vouloient point battre les murailles, ni en venir aux mains; mais les assiegez firent une furieuse sortie sur eux, les mirent en fuite, & en tuerent un grand nombre. Ceux qui regagnerent les

vaisseaux, firent voile à l'instant vers Carthage, où ils passerent l'hiver, & où ils se préparerent à retourner au Printemps dans la Corse & dans la Sardaigne, avec un plus grand équipage.

6. La Sardaigne s'appeloit autrefois Sardo. Il y croît une herbe qui cause des convulsions mortelles, de sorte que ceux qui en ont mangé meurent d'un ris que la convulsion apporte, & que l'on appele un ris Sardonique. Les anciens appeloient la Corse, Cyrnus. Comme il y a dans cette Ile des hommes qui sont nains, il y a aussi des chevaux qui ne sont gueres plus hauts que des moutons.

CHAPITRE XXV.

1. Irruption des Sclavons en Illyrie. 2. Justinien secourt les Lombars contre les Gepides, 3. Tremblement de terre. 4. Inondation. 5. Siége de Crotone.

1. UNE grande multitude de Sclavons ayant inondé l'Illyrie, & ayant causé des desordres qu'il est difficile d'exprimer, Justinien envoya contre-eux une armée, dont il donna le commandement à plusieurs Chefs, entre lesquels étoient les fils de Germain. Mais comme ces Chefs n'avoient pas des forces suffisantes pour donner bataille aux Barbares, ils se con-

tentoient de les ſuivre de loin, & de tailler en pieces ceux qui demeuroient derriere. Ils en prirent meſme un grand nombre, qu'ils envoyerent à Conſtantinople. Les Barbares ne laiſſoient pas neanmoins de continuer leurs ravages, qui furent ſi furieux, qu'ils remplirent tous les chemins de corps-morts, & qu'ils s'en retournerent avec un riche butin. Il n'étoit pas poſſible de leur empêcher le paſſage du Danube, parceque les Gepides les paſſoient pour une piéce d'or par tête. Cela fut cauſe que l'Empereur ſe reſolut de traiter avec ceux-ci.

2. Cependant les Gepides & les Lombars ſe preparoient à faire enſemble une nouvelle guerre. Les Gepides qui ne ſavoient encore rien du traité fait avec les Lombars, recherchoient avec empreſſement l'amitié des Romains. Juſtinien la leur accorda ſans marchander, par un traité qui fut ſigné de douze Senateurs, comme le ſouhaitoient ces Barbares. Un peu aprés Juſtinien accorda aux Lombars le ſecours qu'ils luy demandoient, en vertu de leurs traitez precedens; & il accuſa les Gepides d'avoir paſſé les Sclavons ſur le Danube, au préjudice du dernier accord. Ce ſecours étoit conduit par Juſtin & Juſtinien fils de Germain, par Aratius, & par Suartas. Ce dernier avoit été nommé un-peu-auparavant, pour aller commander les Eruliens; mais ayant été chaſſé de l'Ile de Thulé par la revolte des habitans, il s'en étoit retourné à Conſtanti-

nople, où il avoit été creé maître de la milice. Il étoit aussi conduit par Amalafride, fils d'Hermenefride Roy des Thoringiens, & petit fils d'Amalafrida, sœur de Theodoric. Et Amalafride ayant été mené, avec Vitigis à Constantinople, Justinien le fit Capitaine dans l'armée Romaine, & maria sa sœur à Auduïn Roy des Lombars. De toutes ces troupes auxiliaires, il n'y eut que celles que cet Almafride commandoit, qui se joignirent aux Lombars, les autres eurent ordre de s'arêter à Ulpiane, Ville de l'Illyrie, à cause d'une sedition émuë à l'occasion d'une dispute de religion que je rapporteray dans le livre que je composeray sur ce sujet. Les Lombars étant entrez sur les terres des Gepides, avec toutes leurs troupes, & avec le renfort qu'Amalafride leur avoit amené, ils donnerent bataille, & la gagnerent, & l'on dit qu'ils tuerent un grand nombre de leurs ennemis. Auduïn manda aussi-tôt à Justinien l'heureuse nouvelle de sa victoire, & se plaignit de ce qu'il ne luy avoit pas envoyé tout le secours qu'il luy avoit promis, aprés que les Lombars avoient secouru Narsés contre Totila.

3. Il y eut, dans le mesme temps, un tremblement de terre, qui ébranla si furieusement la Beocie, l'Achaïe, & les bords du golphe Crisée, que huit villes, & plusieurs villages périrent. Les villes de Cheronée, de Coronée, de Patra, & de Naupacte, furent de ce nombre. Une infi-

nité d'hommes en moururent. En quelques endroits, la terre s'entrouvrit, puis, en se rejoignant, elle reprit sa premiere face. En d'autres endroits, les ouvertures sont demeurées, qui ont rompu les chemins, & qui obligent de prendre de grands détours.

4. Dans la retraite que la mer fait, entre la Thessalie, & la Beocie, elle se déborda tout d'un coup proche des villes d'Echinée, & de Scarfia, & renversa tous les bâtimens. Elle inonda si long-temps la campagne, & changea si fort de place, que l'on pouvoit aller à pié en certaines petites Iles, au lieu qu'on ne pouvoit approcher des montagnes. Quand elle se retira elle laissa la terre couverte de poissons, ce que les Habitans regarderent comme un prodige. Comme ils croyoient qu'ils étoient bons à manger, ils en prirent quelques-uns; mais quand ils furent sur le feu, ils fondirent en pourriture. Le tremblement fut plus violent, & plus terrible, à l'endroit où la terre conserve encore maintenant le nom de l'ouverture, qu'aux autres endroits, sur tout, au jour d'une certaine Féte qui se célebroit dans la Grece avec un merveilleux concours de peuple. Pour ce qui est des affaires d Italie, les Crotoniates, qui étoient extrémement pressez par les Goths, envoyerent plusieurs fois à Artabane, & aux autres Chefs qui commandoient les troupes de Sicile, leur representer leur disette de toute choses, & la nécessité où ils seroient de se rendre,

rendre, s'ils ne recevoient un promt secours. Cependant ils n'en recevoient point. Cela arriva sur la fin de l'hiver, qui finit la dix-septiéme année de la guerre que décrit Procope.

CHAPITRE XXVI.

1. Les Romains secourent Crotone. 2. Preparatifs de Narsés, & son eloge. 3. Les François luy refusent passage sur leurs terres.

1. QUand l'Empereur fut informé du siége de Crotone, il envoya ordre à ceux qui gardoient les Termopyles, de faire voile promtement en Italie, & de secourir la ville assiegée. Ils executerent cet ordre avec tant de diligence, & tant de bonheur, qu'étant entrez dans le port de Crotone, ils épouvanterent par une arrivée si impreveuë, les assiegeans, & leur firent lever le siege, de sorte que les uns se retirerent par mer à Tarente, & les autres par terre à Syllée. Cette disgrace abatit de telle sorte le courage des Goths, que Ragnaris qui commandoit la garnison de Tarente, & Morras qui commandoit celle du fort d'Acheron, ayant conferé, par l'avis & du consentement de leurs gens, avec Pacurius fils de Peranius Capitaine des troupes qui étoient à Otrante, ils promirent de livrer & leurs places, & leurs soldats, pourvû que l'on

les assurât de la vie, & pour ce sujet Pacurius alla à Constantinople.

2. Narsés étoit parti de Salone, & marchoit à la tête d'une puissante armée. Il avoit reçu l'argent necessaire pour acheter des provisions, pour lever de nouvelles troupes, & pour payer aux anciennes tout ce qui leur étoit dû du passé, & qui n'avoit pû leur être fourni des revenus ordinaires de l'Empire. Il avoit aussi dequoy adoucir les transfuges qui avoient pris parti dans l'armée de Totila, & de quoy les exciter à revenir sous les enseignes Romaines. L'Empereur, qui d'abord avoit négligé cette guerre, en prenoit alors tous les soins possibles. Quand il offrit à Narsés le commandement de l'armée d'Italie, ce General qui luy témoigna une noble ambition de posseder une charge si importante, luy protesta en mesme temps, avec une honneste liberté, qu'il ne pouroit s'en aquiter dignement, si l'on ne luy donnoit des forces proportionnées à la grandeur de l'entreprise. C'est pourquoy on luy donna des hommes, des chevaux, & de l'argent; ce qui fut cause qu'il leva des troupes dignes de la majesté de l'Empire, avec toute l'application dont un excellent Chef peut être capable. Il avoit fait ses principales levées dans Constantinople, dans la Thrace, & dans l'Illyrie. Jean commandoit un petit corps composé tant de ses troupes particulieres, que de celles que son beau-pere Ger-

main luy avoit laissées. Audüin, Roy des Lombars, tant pour reconnoître la liberalité de l'Empereur, qui luy avoit donné de l'argent, que pour satisfaire à un article de leur traité, envoya deux mille cinq cens hommes, qui avoient été choisis dans toutes ses troupes, & plus de trois mille autres soldats. Philemuth commandoit plus de trois mille Eruliens qui étoient tous à cheval. Dagistée conduisoit quelques Huns, & il avoit été mis en liberté, tout exprés pour ce sujet. Cavade fils de Zamez, & neveu de Cavade Roy des Perses, qui, comme nous l'avons fait voir, avoit évité, par le moyen du Caranange, le piege que Cosroës luy avoit tendu, étoit à la tête des transfuges de sa Nation. Arathus qui, bien qu'Erulien, avoit fait paroître dés sa jeunesse, de l'inclination pour les mœurs, & pour la maniere de vivre des Romains, & qui avoit épousé la fille de Maurice, & la petite fille de Mundus, menoit force Eruliens qui s'étoient signalez en divers combats. Jean, surnommé le mangeur, dont j'ay cy-devant parlé, étoit à la tête des soldats Romains. Pour ce qui est de Narsés, il étoit liberal, & magnifique, & il usoit avec une noble fierté du commandement absolu que l'Empereur luy avoit mis entre les mains. La connoissance que les capitaines & les soldats avoient de ses excellentes qualitez, fut cause que du moment qu'il fut proclamé General, ils accoururent en foule luy

témoigner de l'empressement de servir sous luy, tant pour reconnoître ses anciens bienfaits, que pour en mériter de nouveaux. Sur tout, il avoit gagné l'affection des Eruliens, & des autres nations barbares, par des largesses tout-à-fait extraordinaires.

3. Quand il fut proche du païs des Venitiens, il envoya prier les François qui commandoient dans les places, de luy permettre comme à leur ami, & à leur allié, de passer sur leurs terres; mais ils le luy refuserent, & sans alleguer ni leur intérêt, ni leur affection envers les Goths, qui étoient les deux raisons veritables de leur refus, ils eurent recours à un vain pretexte, qu'il y avoit parmi ses troupes des Lombars, qui étoient leurs ennemis. Comme d'abord il doutoit de ce qui étoit à faire, & qu'il demandoit l'avis aux Italiens, quelques-uns luy répondirent, que quand les François luy accorderoient ce qu'il demandoit, il ne seroit pas toutefois possible à l'armée d'aller jusqu'à Ravenne, parce que Totila avoit envoyé Tejas à Veronne, avec la fleur de ses troupes, pour s'opposer à son passage. Il étoit vray que Tejas étoit à Veronne, qu'il avoit bouché toutes les avenuës, & que les environs du Pô étoient entierement innaccessibles. Il avoit entassé des arbres en quelques endroits; il avoit fait des fossez en d'autres; en d'autres il avoit creusé des précipices; enfin, en d'autres, il avoit causé des inondations, & des

deluges. De plus, il gardoit les pas des montagnes, avec une diligence tres-exacte, & il se tenoit prêt à donner bataille aux Romains, au cas qu'ils voulussent le forcer. Totila luy avoit donné cet ordre, à cause qu'il n'estimoit pas que les Romains pussent passer le long du Golphe Ionique, qui est coupé en plusieurs endroits par les embouchures des fleuves; & il croyoit d'ailleurs, qu'ils n'avoient pas assez de vaisseaux pour traverser tous ensemble le Golphe, & que s'ils le traversoient séparement, il seroit aisé de s'opposer à leur descente, & de les défaire. Comme Narsés étoit dans une grande perplexité, Jean, neveu de Vitalien, qui connoissoit le païs, luy conseilla de mener l'armée par la côte qui étoit demeurée sous l'obeïssance de l'Empire, & de faire suivre des barques, & des chaloupes, afin d'en faire un pont, pour passer les embouchures des rivieres. Il suivit cet avis, & marcha ainsi vers Ravenne.

CHAPITRE XXVII.

1. Ildigisal Lombard s'enfuit de Constantinople. 2. Il défait les Cuturguriens, tuë des Capitaines Romains, & se retire chez les Gepides. 3. Ustrigoth, qui s'étoit refugié chez les Lombars, & Ildigisal qui s'étoit refugié chez les Gepides, sont trahis par les Rois des deux Nations.

1. PENDANT que cela se passoit en Italie, voici ce qui se faisoit d'un autre côté. Ildigisal, Lombard, dont j'ay cy-devant parlé, étant ennemi d'Auduïn, qui avoit usurpé sur luy le Royaume, s'enfuit de son païs, & se refugia à Constantinople, où il fut agréablement accueilli par Justinien, & honoré d'une charge de Capitaine d'une école (c'est ainsi que l'on appele les compagnies des gardes) qui étoit composée de plus de trois cens Lombars, qui avoient auparavant servi dans la Thrace. Auduïn avoit prié l'Empereur de luy livrer Ildigisal, & il le demandoit en qualité d'allié; comme si une trahison commise contre un Prince suppliant eût été le prix de son alliance. Ildigisal n'ayant pas obtenu ce qu'il desiroit, commença à se plaindre de ce que les honneurs que

l'on luy rendoit, & la pension que l'on luy payoit, étoient au dessous de son merite, & au dessous de la dignité de l'Empire. Le premier qui s'aperçut de ces plaintes, fut un Goth nommé Goar, qui avoit été pris en Dalmatie, dans la guerre contre Vitigis. Comme ce Goth avoit un esprit inquiet, & ardent, il souffroit l'état de sa mauvaise fortune avec une extréme impatience. Il avoit été une fois convaincu d'avoir trempé dans une conjuration que ceux de son païs avoient formée contre l'Empire depuis la défaite de Vitigis, & pour châtiment il avoit été banni en Egypte, d'où aprés y avoir longtemps demeuré, il fut rappelé par un effet de la bonté de l'Empereur. Ce Goar ayant donc reconnu le mécontentement d'Ildigisal, ne cessa d'aigrir son esprit, & de l'exciter à quitter Constantinople, luy promettant de le suivre. Quand ils furent demeurez d'accord de leur dessein, ils partirent secretement, & se retirerent à Apros, qui est une ville de Thrace, où ils se joignirent aux Lombars qu'ils y rencontrerent, & prirent quantité de chevaux dans les haras de l'Empereur. Du moment que cette revolte vint à la connoissance de Justinien, il dépécha des courriers par toute la Thrace, & par toute l'Illyrie, pour donner ordre aux Gouverneurs de s'opposer à ces rebelles.

2. Les premiers qui en vinrent aux mains avec eux, furent des Huns Cuturguriens, à qui

l'Empereur avoit accordé des terres dans la Thrace; mais ils furent défaits & mis en fuite, de sorte que Goar & Ildigisal ne trouverent plus de resistance dans tout le païs, & qu'ils entrerent dans l'Illyrie, où ils trouverent l'armée Romaine, qui s'y étoit assemblée pour son malheur. Cette armée étoit commandée par Aratius, par Rhecitange, par Leonien, par Arimuth, & par quelques autres Capitaines. Aprés qu'elle eut marché toute la journée, elle s'arrêta sur le soir à un petit bois, afin d'y passer la nuit. Les Chefs commanderent aux soldats de panser leurs chevaux, & de se baigner dans une riviére qui étoit proche, afin de se délasser. Chacun des Chefs étant extraordinairement alteré, à cause de la fatigue du voyage, s'étoit mis à l'écart pour boire. Goar & Ildigisal en ayant eu avis par leurs espions, les surprirent, & les tuerent. Cet exploit rendit le reste de leur voyage fort aisé dans le païs des Gepides, parceque tous les soldats se disperserent aprés la mort de leurs Chefs.

3. Un Gepide nommé Ustrigoth, s'étoit aussi alors retiré chez les Lombars. Il étoit fils, & unique heritier du Roy Elémond; mais comme il étoit enfant lorsque son pere mourut, il fut aisé à un certain Thorisin de s'emparer du Royaume, & de l'en chasser. Ce jeune Prince destitué de toute sorte de secours, ne pût faire autre chose, que de se refugier chez les Lombars, qui

qui ſont les ennemis des Gepides. Peu de temps aprés les Gepides, les Lombars, & les Romains firent enſemble une alliance, qui fut jurée avec de grandes ceremonies. Aprés une amitié ſi ſaintement contractée, l'Empereur Juſtinien & Auduïn Roy des Lombars, envoyerent demander à Thoriſin Roy des Gepides, pour premiere preuve de celle qu'il leur portoit, de leur livrer Ildigiſal leur commun ennemi. Thoriſin tint conſeil avec les grans de ſon Etat, ſur la demande de ces deux Princes. L'avis du Conſeil fut, qu'il faloit plûtôt laiſſer périr la Nation, que d'en flétrir la reputation par une ſi noire perfidie. Thoriſin ſouffroit d'étranges inquietudes; car d'un côté il ne pouvoit ſatisfaire aux priéres de Juſtinien, & d'Auduïn, ſans le conſentement de ſes ſujets; & de l'autre, il ne deſiroit pas de recommencer une guerre qu'il venoit de terminer avec des travaux extraordinaires. Il s'aviſa d'un expedient, qui fut de demander Uſtrigoth fils d'Elemond, en échange d'Ildigiſal, & de diſpoſer Auduïn à cette trahiſon reciproque. Il rallentit par ce moyen la chaleur des pourſuites des Lombars, en leur propoſant une infamie pareille à celle où ils le vouloient engager. Mais il fit une pratique ſecréte avec Auduïn, où les deux Nations, qui étoient incapables d'une lâcheté, n'eurent point de part, & dont le ſuccés fut la mort promte & violente d'Uſtrigoth, & d'Ildigiſal; je n'en rapporterai

pas le genre ni les circonstances, parceque l'on en parle diversement, comme d'une chose fort cachée.

CHAPITRE XXVIII.

1. Lettre d'Usdrilas Gouverneur d'Arimini.
2. Il est tué inopinément dans une rencontre.

1. NARSE's étant arrivé à Ravenne, avec toutes ses troupes, Valerien & Justin, qui étoient Maîtres de la milice, se joignirent à luy avec tout ce qu'ils avoient de soldats. Aprés qu'ils y eurent demeuré neuf jours, Usdrilas Goth de Nation, Gouverneur d'Arimini, qui étoit un homme tres-illustre par la grandeur de son courage, écrivit à Valerien une lettre dont voici les termes. *Aprés avoir rempli l'Italie de la terreur de vôtre nom, & du phantome de votre puissance, aprés vous étre élevez insolemment au dessus de la condition des autres hommes, vous-vous cachez dans Ravenne; ce qui donne sujet de croire que votre orgueil est abatu. Vous ravagez par les mains, & par les armes des Barbares, un païs où vous n'avez point de droit. Montrez-vous aux Goths; venez-en aux mains, & ne suspendez pas plus long-temps le desir qu'ils ont de vous voir.*

2. Narsés ayant lû cette lettre, se mocqua

de la vanité des Goths, & partit avec toutes ses troupes, excepté celles qui étoient nécessaires pour la garnison, qu'il laissa sous Justin. Le passage de la riviere étoit fort fâcheux, & fort incommode proche d'Arimini, parce que les Goths avoient coupé le pont, qui dés auparavant n'étoit pas aisé à passer, mesme à un homme-de-pié sans armes, bien-moins à une armée qui trouve des ennemis qui luy disputent le passage. Narsés s'étant approché de ce pont, avec un petit nombre de ses gens, s'y arrêta longtemps, pour considerer par quel moyen il pouroit surmonter la difficulté. Usdrilas, qui desiroit voir ce que Narsés y feroit, s'avança à la tete d'une troupe de cavaliers, sur lesquels un de la suite de Narsés lança un trait qui tua un cheval. A l'instant Usdrilas rentra dans la ville, & ayant pris les plus vaillans de ses gens, il les mena faire une sortie sur les Romains, dans l'esperance d'accabler Narsés qui cherchoit un endroit de la riviere par où il pût faire passer ses troupes. Quelques Eruliens qui vinrent au devant d'eux tuerent Usdrilas, & un Romain qui le reconnût leur ayant dit que c'étoit luy, ils luy couperent la tête, l'allerent porter à Narsés, & en la montrant aux soldats, ils les remplirent d'esperance, & leur firent connoître que Dieu étoit contraire aux Goths, puisqu'il les privoit de leur Chef par un accident inopiné, dans le temps mesme qu'ils tendoient un piége

au Chef de leurs ennemis. La mort de ce Gouverneur n'empêcha pas Narsés de continuer sa marche ; car il n'avoit pas dessein de mettre le siége ni devant Arimini, ni devant aucune autre place, ni de retarder, pour des affaires de legére importance, l'execution de sa grande entreprise. Tandis que les Barbares se tenoient à couvert dans leur ville, aprés la mort de leur Gouverneur, Narsés fit un pont sur lequel son armée passa, & prit à-gauche, laissant la voye Flaminia, qui étoit fermée, parce que les ennemis étoient maîtres du fort de Pierre-percée, qui est un fort extrémement bien muni.

CHAPITRE XXIX.

1. Marche de Totila. 2. Campement de Narsés qui exhorte Totila à poser les armes. 3. Il envoye cinquante soldats s'emparer d'une hauteur, d'où les Goths s'efforcent en vain de les chasser.

1. VOILA quelle étoit la marche de l'armée Romaine. Totila ayant cependant appris ce qui s'étoit passé dans les terres des Venitiens, s'arrêta à Rome, pour attendre Tejas, & ses troupes. Lorsqu'elles furent arrivées, & qu'il vit qu'il ne luy manquoit plus que deux mille chevaux, il partit sans attendre davantage, &

alla droit vers le lieu où il croyoit qu'étoit l'ennemi. Mais ayant appris par le chemin qu'Usdrilas avoit été tué, & que les Romains avoient passé Arimini, il traversa toute la Toscane, arriva au pié de l'Apennin, & se campa proche d'un bourg que ceux du païs appelent Taginas.

2. L'armée Romaine conduite par Narsés, se campa bientôt aprés sur l'Apennin, à cent stades des ennemis, dans un païs qui est plat, mais neanmoins environné d'eminences, & où l'on dit que Camille gagna autrefois une fameuse bataille contre les Gaulois. Le lieu conserve encore la memoire de cette journée, parcequ'on l'appele le bucher des Gaulois, & qu'il est tout plein de tombeaux. Narsés deputa vers Totila quelques-uns de ses plus intimes amis, pour l'exhorter à mettre bas les armes, & à prendre des pensées de paix, & pour luy representer, que n'ayant qu'un petit nombre de soldats, levez à la hâte, il ne pouvoit resister long-temps à toutes les forces de l'Empire. Il les chargea aussi de demander jour pour la bataille, au-cas qu'ils le trouvassent resolu à continuer la guerre. Les Ambassadeurs s'aquiterent exactement de leur devoir. Totila leur ayant declaré fierement, qu'il faloit decider leur different par les armes, ils luy répondirent, assignez-nous donc, s'il vous plaît, le jour du combat. Il repartit sur l'heure, ce sera dans huit jours.

3. Les Ambassadeurs ayant rapporté cette réponse à Narsés, il se douta de quelque tromperie, & se tint prêt à combatre le lendemain. En effet, il ne se trompoit pas; car Totila prevenant la renommée par sa diligence, parut le lendemain, à la tête de toutes ses troupes, & les deux armées n'étoient éloignées que de deux jets de trait. Il y avoit une petite colline dont les deux partis avoient envie de s'emparer, tant parce que l'assiete en étoit avantageuse pour tirer de haut en bas, que parce qu'il y avoit au pié un petit sentier, qui étoit le seul endroit par où l'armée Romaine pouvoit être envelopée. Les Goths en vouloient être maîtres, afin de pouvoir enveloper les Romains, & les Romains en vouloient pareillement être maîtres, afin de n'être pas envelopez. Narsés choisit le premier cinquante hommes de pié, qui allerent s'en emparer sur le minuit, & qui s'y tinrent en repos. Il y a un torrent au pié de la colline, le long du sentier dont je viens de parler. Ces cinquante hommes étoient vis à vis du camp des Goths, & ils se tenoient rangez en bon ordre, & aussi serrez que le lieu le pouvoit permettre. Aussi-tôt que le jour eut découvert à Totila que ces cinquante Romains avoient gagné le haut de la colline, il fit résolution de les en chasser, & il commanda contr'eux sa cavalerie, qui courut avec un grand cri, comme si elle eût dû les renverser du premier choc. Mais ils la soutin-

rent courageusement, se tenant serrez, se couvrant de leurs boucliers, & se servant fort à propos de leurs lances. Ils effarouchoient les chevaux, en frappant sur leurs boucliers, & ils épouvantoient les hommes en leur presentant les pointes de leurs lances toutes herissées. Les chevaux effarouchez par ce bruit, & incommodez par l'assiete du lieu, ne faisoient que reculer. Les hommes ne savoient que faire pour attaquer des gens qui se défendoient si vaillamment, & pour se servir de leurs chevaux qui ne se laissoient plus conduire. Aprés avoir été repoussez, ils se retirerent, puis ils retournerent à la charge, & furent encore repoussez. Enfin, aprés plusieurs mauvais succés ils cesserent d'attaquer. Totila envoya une seconde troupe, qui ne fut pas plus heureuse que la premiere, puis une troisiéme, & enfin il renonça à l entreprise. Cette occasion donna une grande réputation à ces cinquante hommes; mais il y en eut deux qui se signalerent sur tous les autres, dont l'un se nommoit Paul, & l'autre Audilas; car ayant mis leurs poignars à terre ils se servirent de leurs arcs avec tant d'adresse, & tant de bonheur, qu'ils percerent un grand nombre d'hommes, & de chevaux. Quand leurs fléches furent épuisées, ils prirent leurs épées, & soutinrent longtemps seuls l'effort des ennemis. Quand les cavaliers venoient fondre sur eux, ils abatoient la pointe des lances avec leurs épées. La longueur du com-

bat émoussa de telle sorte l'épée de Paul, qu'elle luy demeura entierement inutile, & qu'il fut obligé de la jetter & d'arracher avec les mains, des lances aux ennemis. La force avec laquelle il leur en arracha quatre l'une aprés l'autre, fut ce qui les obligea le plus à abandonner l'attaque. Narsés le fit son Escuyer, pour récompense d'un si genereux, & si memorable exploit.

CHAPITRE XXX.

1. Harangue de Narsés. 2. Harangue de Totila.

1. VOila ce qui se passa en cette rencontre, en suite de laquelle les deux armées se préparerent au combat. Narsés ayant assemblé la sienne, la harangua en ces termes. *Il est nécessaire d'employer des paroles pour animer les soldats, lorsqu'ils ont à combattre des ennemis qui les égalent en forces, afin qu'ayant au moins sur eux l'avantage du courage, ils puissent gagner la bataille. Mais vous, qui surpassez les nôtres en nombre, en valeur, & en toute sorte de préparatifs, vous n'avez besoin que de la protection du ciel. Tâchez donc de l'attirer par la pureté, & par la ferveur de vos prieres, & quand vous l'aurez attirée ; marchez courageusement contre ces miserables voleurs, qui ont secoüé le joug de l'obeïssance de l'Empire, & qui en ont long-temps troublé le repos par l'insolence de leur révolte ; dont le*

Chef

Chef n'étoit qu'un ſimple ſoldat, qui eſt devenu leur Tyran. Pour peu qu'ils euſſent de prudence, ils ne ſeroient pas ſi hardis que de ſe preſenter en bataille rangée devant nous. Ils ne cherchent qu'à périr par une témerité aveugle. C'eſt un ordre ſecret de la providence, qui les conduit au ſupplice, & qui les ſoumet aux peines qu'ils ont meritées. De plus, vous expoſez vos vies pour la défenſe d'un Etat bien policé, au lieu que les ennemis n'ont pris les armes que pour renverſer les loix. Ils ſavent qu'ils n'ont point de biens à laiſſer à leurs enfans, qu'ils perdront tout en ſe perdant eux-mêmes, & que leurs eſperances ne s'étendent qu'à un jour. C'eſt ce qui les rend dignes du dernier mépris; car il eſt ſans doute que ceux qui s'éloignent des loix, s'éloignent auſſi des vertus parmi leſquelles on trouve ordinairement la victoire. Voila ce que dit Narſés.

2. Totila s'étant apperçû que ſes gens admiroient l'armée Romaine, il leur parla de cette ſorte. *Mes compagnons, je vous ay aſſemblez pour vous faire une derniere remontrance; car je vois que vous n'en aurez plus beſoin, aprés cette journée, qui terminera la guerre. Les deux partis en ſont ſi las, & ils ſont ſi fort ennuyez des fatigues, & des miſeres qu'elle apporte, que quelque ſuccez qu'ait la bataille, les pertes qu'ils ont ſouffertes leur fourniront un honnête pretexte de faire la paix. En effet, les hommes ont accoûtumé d'éviter, autant qu'ils peuvent, les malheurs où ils ſont une fois tombez, & lorſqu'ils y ſont rejettez par leur mauvaiſe fortune, ils ne peuvent s'empêcher de témoigner l'horreur que leur imprime le*

souvenir qu'ils en conservent. La chose étant ainsi, il faut que vous donniez en cette rencontre, toutes les preuves que l'on peut souhaiter de vôtre valeur, & que vous ne remetiez pas de les donner à un autre temps. Essuyez hardiment toute sorte de dangers. N'épargnez ni vos vies, ni vos chevaux, ni vos armes. L'état où la fortune nous a reduits, est un état qui nous a privez de tout, & qui ne nous a laissé que l'esperance de cette journée. Agissez en gens de cœur. Ceux dont la fortune est au bout de leurs armes comme est la vôtre, ne doivent pas se reposer un moment. Quand l'occasion est une fois passée, tous les efforts que l'on employe sont inutiles, & tout ce que l'on fait pour signaler son courage, est hors de saison. Appliquez-vous donc avec un soin particulier à ménager l'heure du combat, afin d'en recevoir le fruit. Vous ne sauriez jamais prendre de plus mauvais parti que celuy de fuir. On ne doute pas que ceux qui quittent leurs rangs, & qui tournent le dos, n'ayent intention de se sauver; mais quand la fuite est inseparable de la mort, ceux qui tiennent ferme sont en plus grande sureté. Pour ce qui est de cette grande multitude d'ennemis, ramassez de différentes nations, vous avez tout sujet de la mépriser, parce qu'il n'y a iamais de force dans un corps dont les parties ne sont assemblées que par argent. De plus, la diversité des peuples produit celle des avis. Ne vous imaginez pas que des Huns, des Eruliens, & des Lombars, qui ne portent les armes que par interêt, se battent à outrance. Quoy qu'ils aiment fort leur solde, ils ne l'estiment pas tant que leur vie. Je say bien qu'ils font semblant de

combattre ; mais, en effet, ils s'aquitent foiblement de leur devoir, soit par un ordre secret de leurs Chefs, ou parce qu ils sont payez par avance. Les actions qui sont d'elles-mêmes les plus agréables, deviennent fâcheuses, quand on les fait ou par contrainte, ou par intérêt, ou en quelque autre maniere, contre l'inclination & la volonté. Gravez profondement ces pensées dans votre esprit, & fondez genereusement sur l'ennemi.

CHAPITRE XXXI.

1. Disposition des deux armées. 2. Combat singulier. 3. Totila fait montre de son adresse, & demande à conferer.

1. VOILA le discours que fit Totila. Ensuite, les deux armées furent rangées en bataille; mais de telle sorte qu'elles étoient opposées de front; que les rangs étoient fort doublez, & que la queuë en étoit fort longue. Narsés & Jean commandoient l'aîle gauche où étoit la fleur de l'armée; car l'un & l'autre avoit outre ses soldats, un bon nombre de gardes, & sur tout, de Huns. Valerien, Jean surnommé le mangeur, Dagistée, & quelques autres Chefs, commandoient l'aîle droite, & les deux aîles contenoient environ huit mille hommes de pié. Narsés mit dans le milieu les Lombars, les Eruliens, & les autres Etrangers, afin que s'ils avoient

envie de faire quelque trahiſon, il ne leur fût pas ſi aiſé de s'enfuïr. Il étendit auſſi l'extrémité de l'aîle gauche, & la fortifia avec quinze cens hommes de cavalerie à cinq cens deſquels il donna ordre de ſoûtenir les bataillons qui plieroient, & il commanda aux autres mille, d'aller fondre par derriere ſur les ennemis, dés le commencement du combat, afin qu'ils fuſſent attaquez de deux côtez en même temps. Totila diſpoſa ſon armée dans le même ordre, & courant par tous les rangs, il animoit ſes ſoldats de ſon viſage, & de ſa parole. Non ſeulement Narſés en faiſoit autant; mais pour exciter le courage de ſes gens, il leur montroit des mors, des chaînes, des bracelets d'or, & d'autres preſens. Les deux armées attendirent quelque temps le commencement du combat.

2. Enſuite, Cocas, qui étoit un homme fort eſtimé pour ſon courage, pouſſa ſon cheval vers l'armée Romaine, & demanda, s'il y avoit quelqu'un qui ſe voulût batre contre luy? Il avoit été autrefois dans le parti des Romains; mais il l'avoit quitté depuis, pour prendre celuy des Goths. Incontinent un Garde de Narſés qui étoit Armenien, & qui ſe nommoit Anzalas, parut auſſi à cheval. Cocas courut pour luy porter le premier la lance dans le ventre; mais ayant détourné adroitement ſon cheval, & ayant évité le coup, il enfonça la ſienne dans le flanc de Cocas, & le renverſa par terre, où il mourut à

l'instant. Sa mort fit jetter un grand cri à l'armée Romaine; on ne commença pas pourtant le combat.

3. Il n'y eut que Totila, qui s'avança seul dans l'espace qui étoit demeuré vuide entre les deux armées, non toutefois dans le dessein de se batre seul à seul, mais dans l'intention seulement de gagner un peu de temps, parce qu'il attendoit deux mille Goths. Il affectoit, cependant, de se faire voir aux ennemis. Ses armes étoient toutes enrichies d'or. Les ornemens de sa lance brilloient d'une ecarlatte tout à fait vive, & digne de la majesté royale. Il étoit monté sur un excellent cheval, auquel il faisoit faire le manege avec une grace nompareille. Il le tournoit de côté & d'autre, & faisoit mille voltes & mille courbettes. Il jettoit en même temps sa lance en l'air, puis il la reprenoit par le milieu, & la changeoit de main avec tant d'adresse, qu'il étoit aisé de reconnoître qu'il avoit apris en sa jeunesse tous les honnêtes exercices, & même la dance. Il consuma ainsi toute la matinée; en suite de quoy il envoya demander à conferer. Narsés répondit, qu'il se moquoit d'avoir témoigné tant d'envie de combatre, lorsque l'on luy avoit parlé d'accommodement, & puis de parler d'accommodement lorsque les deux armées étoient prêtes à combatre.

CHAPITRE XXXII.

1. Difference des armes des Goths, & des Romains. 2. Temerité des Goths cause de leur défaite. 3. Totila est poursuivi, & tué. 4. Reflexion de Procope. 5. Autre maniére de raconter la défaite des Goths, & la mort de leur Roy.

1. DANS le mesme temps, les deux mille hommes que les Goths attendoient arriverent, dont Totila ayant été averti, il se retira dans sa tente, puis les ayant veus, il commanda à toute l'armée de dîner, & de prendre aussi-tôt les armes pour aller donner bataille. Il esperoit surprendre les Romains; mais il ne les surprit pas; car comme Narsés s'étoit douté de ce qui arriva, il avoit défendu à ses soldats de dîner, de dormir, d'ôter leurs cuirasses, de débrider leurs chevaux. Il ne les avoit pas neanmoins laissez à jeun; il leur avoit permis de repaître, mais tout-debout, en tenant leurs armes, & regardant toujours du côté d'où pouvoit venir l'ennemi. Les deux armées étoient rangées de deux maniéres toutes differentes. Celle des Romains avoit deux ailes dont chacune étoit composée de quatre mille hommes d'infanterie, en forme de demi-lune. Au contraire, toute l'in-

fanterie des Goths étoit derriere la cavalerie, pour la soûtenir, au-cas qu'elle vint à plier. Ils avoient ordre de ne se servir que de la lance, & de ne point jetter de traits, ni de fléches. Totila ne perdit cette bataille que par imprudence, en exposant ses gens avec des armes inégales. Il n'y en avoit pas une dont les Romains ne seussent bien se servir, soit qu'il falût jetter les traits, ou presenter la lance, ou manier l'épée, soit qu'il fût besoin de combatre tantôt à-pié, & tantôt à-cheval, quelquefois d'entourer l'ennemi, ou de se couvrir du bouclier, & de se défendre.

2. La cavalerie des Goths se fiant à ses lances, laissa l'infanterie derriere, & porta la peine qui étoit duë à sa temerité; car elle se jetta dans un gros de huit mille hommes, où elle fut enveloppée, & où du moment qu'elle se sentit charger de deux côtez, elle perdit courage. Devant que les Goths en vinssent tout-à-fait aux mains. Ils eurent beaucoup d'hommes, & beaucoup de chevaux, qui furent tuez dans le premier choc. Je ne say qui je dois le plus admirer, ou les Romains, ou quelques Barbares de leurs alliez; car les uns & les autres firent paroître une ardeur toute pareille, & soûtinrent les ennemis avec une valeur égale. Comme le jour commençoit à diminuër les deux armées commencerent à changer de place, c'est-à-dire, que les Goths commencerent à reculer, & les Romains à les

poursuivre : ces Barbares étonnez du bel ordre, & de la genereuse ardeur des nôtres, prirent la fuite, comme s'ils eussent été attaquez par des spectres, ou par quelque puissance divine. Quand en reculant, ils furent arrivez à leur infanterie, leur déroute augmenta ; car au lieu de reprendre haleine, & de joindre leurs forces, pour retourner à la charge, ils demeurerent dans une telle confusion, que la plûpart se laisserent accabler par la cavalerie Romaine. L'infanterie des Goths qui la devoit soûtenir, prit la fuite, aussi-bien que la cavalerie, & les uns & les autres se tuerent reciproquement dans les tenebres. Les Romains tirerent tout l'avantage qu'ils pûrent de la consternation où étoient leurs ennemis, & ils les assommerent sans qu'ils remuassent les mains, ni mesme les yeux. Six-mille Goths demeurerent sur la place. Plusieurs furent pris, & ensuite tuez, tant des Goths naturels, que des Romains qui avoient deserté, & pris parti dans l'armée de Totila. Ceux qui éviterent les mains de leurs ennemis, se cacherent, ou s'enfuirent, selon que l'occasion, la fortune, & le lieu le leur pût permettre.

3. La bataille étoit terminée, & la nuit étoit venuë, lorsque des Romains, parmi lesquels étoit un Gepide nommé Asbade, poursuivoient Totila, qui n'étoit suivi que de cinq personnes, sans savoir neanmoins que ce fût luy. Asbade ayant presque atteint Totila, & étant tout prêt

à luy porter un coup de sa lance, un jeune Goth de sa suite indigné du mauvais état de la fortune de son maître, s'écria, que veux-tu faire, chien, tu veux fraper ton Seigneur? Cette parole fut cause qu'Asbade fit un plus grand effort, & qu'il enfonça sa lance dans le corps de Totila. En mesme temps, Scipuar, qui étoit de la suite de Totila, le blessa au pié, & fut aussi blessé luy-mesme, par un de ceux qui le poursuivoient. Les quatre compagnons d'Asbade le remenerent, & ne songerent plus aux fuyars. Les gens de Totila l'emmenoient, d'un autre côté avec une extreme diligence, bien que sa blessure fût mortelle. Aprés avoir fait quatre-vingt quatre stades, ils arriverent à un lieu que l'on appele Caprée, où ils le penserent, & où il mourut, & fut enterré peu de jours aprés, ayant regné onze ans il finit sa vie par ce genre de mort, si peu conforme à la grandeur de ses actions.

4. Il semble que la fortune ait voulu faire une vaine montre du pouvoir qu'elle exerce dans le monde, & de l'inconstance de ses changemens; car aprés avoir élevé Totila à un point de grandeur, & de puissance où il n'étoit peut-être pas digne de parvenir, elle le precipita dans un abyme de malheurs, & de disgraces, où il n'avoit pas merité de tomber. L'extravagance de ces caprices n'a jamais été comprise par les hommes, & jamais elle ne le sera. Que chacun entreprenne d'en juger, & d'en discourir, & qu'il se console

de son ignorance, par la liberté de ses pensées, & de ses paroles.

5. Les Romains ne surent point la mort de Totila, jusqu'à ce qu'une femme Gothe leur en apprit la nouvelle, & leur montra son tombeau. Comme ceux à qui elle le dit doutoient de la verité, ils ouvrirent le tombeau, en tirerent le corps, le considererent à loisir, & allerent rapporter tout à Narsés. Quelques-uns racontent & la bataille, & la mort de Totila, d'une autre maniere, ce que j'estime qu'il est à propos de remarquer. Ils disent que la déroute des Goths ne fut pas un effet du hazard. Que Totila fut blessé dans une escarmouche, vêtu en simple soldat pour n'être pas reconnu, & que le trait ayant par malheur penetré bien avant, il avoit été contraint par la violence de la douleur de se retirer à Caprée, où l'on luy appliqua un appareil, & où il mourut peu de jours aprés. Ils ajoûtent que son armée privée de Chef par un accident si imprevû & si funeste, fut frappée d'une terreur soudaine, & prit une fuite honteuse: mais que chacun en parle comme il luy plaira.

CHAPITRE XXXIII.

1. Narsés renvoye les Lombars. 2. Valérien aßiége Verone, & en est chaßé par les François. 3. Tejas est élu Roy des Goths. 4. Narsés prend diverses places. 5. Il attaque Rome, & la prent. 6. Discours sur l'inconstance de la fortune.

1. NARSE'S ressentit une grande joye de l'heureux succez de la bataille, & aprés en avoir rendu à Dieu toute la gloire, il donna les ordres necessaires pour en recevoir le fruit. Premierement comme il souhaitoit fort d'étre delivré des insolences des Lombars, qui brûloient des maisons, & qui violoient des femmes mesme dans les Eglises, où elles avoient crû que leur pudicité trouveroit un azyle inviolable; il les recompensa, & les renvoya dans leur païs sous la conduite de Valerien, & de Damien, à qui il enjoignit de ne leur pas permettre de faire des desordres sur les chemins.

2. Quand les Lombars furent hors des terres de l'Empire, Valerien mit le siege devant Verone. Comme la garnison commençoit à capituler, les François qui tenoient le païs des Venitiens en ayant eu avis, pretendirent y avoir droit, & obligerent Valerien à se retirer.

3. Les Goths qui s'étoient sauvez de la bataille, passerent le Pô, se rassemblerent à Pavie, & dans les places voisines, & élurent Tejas pour leur Roy : qui ayant trouvé dans cette ville les richesses des Rois ses predecesseurs, resolut de les employer à engager les François dans une ligue. Et ensuite il assembla toutes ses forces.

4. Lorsque Narsés en eut avis, il commanda à Valerien de garder les bords du Pô, & d'en empêcher le passage aux ennemis, & pour luy il marcha vers Rome. Il prit par composition la ville de Narni, qui est dans la Toscane, & il mit garnison dans Spolete, dont les murailles avoient été abatuës par les Goths, & donna ordre de les relever. Il envoya aussi sonder la garnison de Perouse, commandée par deux deserteurs de l'armée Romaine, dont l'un se nommoit Meligede, & l'autre Uliphe. Ce dernier corrompu autrefois par les promesses de Totila, avoit tué Cyprien, qui en étoit Gouverneur ; & duquel il étoit alors un des gardes. Meligede ayant écouté les propositions de Narsés, confera avec les siens, & il fut resolu de rendre la place aux Romains ; cela étant venu à la connoissance d'Uliphe, il arma ceux de son parti contre Meligede, qui ayant eu l'avantage, le massacra, & toute sa suite aussi, & livra la place aux Romains. On peut admirer l'ordre secret de la providence, qui pour venger le massacre de Cyprien, fit perir Uliphe dans le lieu-mesme où il l'avoit commis.

5. Quand les Goths qui étoient à Rome, apprirent que Narsés marchoit contr'eux, avec toute son armée, ils se preparerent à aller au devant de luy, & à luy donner bataille. La premiere fois que Totila prit Rome, il en brûla plusieurs maisons. Ayant depuis consideré que ses troupes qui étoient reduites à un petit nombre, ne suffisoient pas pour garder des murailles d'une si vaste étenduë, il avoit entouré le Mole d'Adrien, d'un petit mur, pour en faire une espece de citadelle, où les Goths reserroient ce qu'ils avoient de plus precieux, & abandonnoient la défense du reste de la ville. Mais ils se contenterent, cette fois, de laisser un petit nombre de soldats dans cette citadelle, ils monterent tous sur les murailles, par une certaine envie qui les prit d'éprouver la valeur des assaillans. Or comme l'enceinte étoit trop grande pour étre entourée ni par les assiegez, ni par les assiegeans, ceux-ci attaquoient au hazard, tantôt un côté, & tantôt un autre, & ceux-là les défendoient le mieux qu'il leur étoit possible. Narsés suivi d'une troupe nombreuse d'archers, attaquoit une partie de la muraille, Jean, neveu de Vitalien, en attaquoit une autre partie, & Philemuth, chef des Eruliens, en attaquoit une troisiéme, les autres Commandans étoient rangez en suite loin à loin. Comme les assaillans étoient éloignez les uns des autres, les soûtenans s'éloignoient pa-

reillement, & ne se rassembloient qu'aux endroits où il étoit nécessaire de les repousser. Dagistée, suivi d'une bande de vaillans hommes, ayant le drapeau de Narsés, & de Jean, attaqua, par l'ordre du premier, un endroit qui étoit tout-à-fait abandonné; il y appliqua les échelles, il entra dans la ville, & en ouvrit les portes à l'armée. Les Goths tout surpris, quitterent la pensée de se défendre, & les uns s'enfermerent dans la citadelle, les autres s'enfuirent vers le port.

6. En écrivant ceci, j'admire la maniere dont la fortune se jouë des affaires des hommes, par la vicissitude continuelle de ses changemens. Elle ne marche jamais devant eux d'un pas égal; jamais elle ne leur montre un même visage; mais elle prend plaisir à les abaisser, & à les élever. Bessas qui avoit perdu Rome, gagna Pétrée. Dagistée, qui avoit laissé prendre Pétrée, reprit Rome. Ces changemens ont toujours été dans le monde, & ils y continuëront, tant que la fortune y exercera son empire. Narsés s'étant approché de la citadelle avec toutes ses forces, les assiegez se rendirent, à condition qu'on leur donneroit la vie. Ce fut en la vingt-sixiéme année du regne de Justinien. Et ce fut la sixiéme fois que ce Prince vit prendre Rome, dont Narsés luy envoya incontinent les clefs.

CHAPITRE XXXIV.

1. Victoire de Narsés fatale aux Romains. 2. Perfidie de Ragnaris punie. 3. Tejas implore en vain le secours des François. 4. Les Romains aßiegent Cumes, & Centcelles. 5. Tejas & Narsés menent leurs troupes dans la Campanie.

1. ON eut alors, une triste preuve de cette fâcheuse verité, que ceux qui sont destinez à perir, trouvent leur disgrace au milieu de la prosperité, & qu'ils se perdent par des aventures qui sembloient étre les plus heureuses de leur vie. Cette victoire fut la ruine du Senat, & du Peuple. Car les Goths s'enfuyans, & desesperant de conserver l'Italie, massacrerent tous les Romains qu'ils rencontrerent sur leur route. Les Barbares qui étoient dans l'armée Romaine, exercerent diverses hostilitez contre les habitans de Rome. De plus, les Senateurs, à qui Totila avoit commandé de demeurer dans la Campanie, ayant voulu retourner à Rome, lorsqu'ils apprirent qu'elle étoit reduite à l'obeïssance de l'Empereur, ils furent recherchez par les Goths qui étoient en garnison dans le païs, & plusieurs souffrirent la mort. Ce Maxime dont j'ay parlé, qui étoit un hom-

me ſi célebre, eut le malheur d'être de ce nombre. D'ailleurs, lorſque Totila avoit été au devant de Narſés, il avoit amaſſé les enfans des meilleures maiſons de toutes les villes, & bien que pour conſoler les peres, il les aſſurât, que ſon intention étoit d'en faire des officiers, la verité étoit neanmoins, qu'il deſiroit les garder comme des ôtages, & pour ce ſujet, il les avoit envoyez au delà du Pô, où Tejas les fit paſſer au fil de l'épée.

2. Ragnaris, Goth de nation, Gouverneur de Tarente, qui avoit traité avec Pacurius, du conſentement de Juſtinien, & qui avoit promis de ſe rendre, & pour aſſurance de ſa promeſſe avoit donné ſix Goths en ôtage, refuſa d'y ſatisfaire, lorſqu'il apprit que Tejas avoit été élû Roy, qu'il s'allioit avec les François, & qu'il levoit une puiſſante armée. Et pour retirer ſes ôtages, il uſa de ce ſtratageme; il envoya prier Pacurius de luy donner quelques Romains pour l'accompagner juſqu'à Otrante, où il vouloit traverſer le Golphe Ionique pour aller enſuite à Conſtantinople. Pacurius qui étoit fort éloigné de concevoir le moindre ſoupçon luy envoya cinquante Romains, que Ragnaris fit auſſi-tôt garder tres-étroitement, & manda à Pacurius, que s'il les vouloit retirer, il luy rendît ſes ôtages. A l'inſtant, Pacurius laiſſa un petit nombre de ſes gens pour garder Otrante, & marcha, avec tout le reſte, contre Ragnaris,

qui

qui aprés avoir tué les cinquante Romains, sortit au devant de luy ; mais il fut défait, & mis en fuite, & sa place ayant été ensuite investie par les Romains, il se retira à Acheron. Voila ce qui arriva en cette rencontre. Peu de temps aprés, les Romains assiegerent Porto, & la prirent par composition. Ils prirent pareillement un fort dans la Toscane, nommé Nepa, & la citadelle de Pierre-percée.

3. Tejas, qui reconnoissoit que les Goths n'étoient pas assez forts pour soûtenir seuls le faix d'une si grande guerre, envoya une Ambassade à Thibaut Roy des François, pour l'exciter par de magnifiques promesses, à luy donner du secours. Mais les François qui, comme je croy, ne songeoient qu'à leur interêt, ne vouloient exposer leur vie, ni pour les Goths, ni pour les Romains. Comme ils desiroient de se rendre eux-mêmes maîtres d'Italie, ils desiroient aussi de faire seuls la guerre.

4. Totila avoit enfermé une partie de ses tresors dans Pavie, comme je l'ay déja dit, & une autre, dans Cumes fort de la Campanie, où il avoit laissé une garnison, commandée par son frere, & par Herodien. Narsés les envoya assieger, & demeura à Rome, pour y donner les ordres necessaires. Il dépêcha aussi d'autres troupes, pour aller assieger Centcelles.

5. Tejas apprehendant la prise de Cumes, & la perte de ses tresors, & desesperant d'être se-

couru par les François, rangea ſes troupes, de même que s'il eût voulu donner bataille. Narſés en ayant eu avis, envoya dans la Toſcane Jean, neveu de Vitalien, & Philemuth, avec un corps d'atmée ſeparé, & il leur donna ordre d'empêcher aux ennemis l'entrée de la Campanie, afin que ceux qui aſſiegeoient Cumes, la priſſent ou par compoſition, ou de force. Mais Tejas, qui avoit laiſſé le plus court chemin à la droite, entra, aprés de longs détours, par le bord du golphe Ionique, dans la Campanie, ſans que les Romains s'en aperçuſſent. Quand Narſés en eut avis, il envoya querir Jean, Philemuth, & Valerien, qui gardoient les paſſages de Toſcane, & ayant amaſſé toutes ſes forces, il ſe prepara à donner une bataille generale.

CHAPITRE XXXV.

1. Mont Vesuve. 2. Campement des deux armées. 3. Tejas se signale dans le combat, qui est continué aprés sa mort avec une ardeur nompareille. 4. Les Goths & les Romains s'accordent.

1. IL y a dans la Campanie un mont que l'on appele le Mont Vesuve, qui, comme nous l'avons dit, produit quelquefois un bruit semblable au mugissement d'un taureau, & jette, ensuite, une grande quantité de cendres, & de flaméches. Le milieu de ce Mont est creux depuis le haut jusqu'au bas, & brule d'un feu continuel, aussi-bien que celuy du Mont Etna. Ce creux est si profond, que ceux qui sont si hardis que d'y regarder, ne sauroient voir la flame qui est dedans. Quand cette montagne vomit des brasiers, elle jette en mesme temps une grande quantité de pierres, répand un fleuve de feu, qui coule depuis le sommet jusqu'à la racine, & quelquefois mesme plus loin. Ce fleuve de feu se creuse un lit, & des deux côtez il s'éleve deux rivages. Il coule au commencement comme une eau boüillante; mais aussi-tôt que la flame est éteinte, le cours du fleuve cesse, & il ne laisse

qu'un limon semblable à des flaméches, & à des cendres.

2. Du pié de cette montagne sortent des fontaines d'eau douce, qui forment une petite riviére appelée Dragon, qui arrose la ville de Nocera. Les deux armées étoient alors campées sur les deux bords de cette riviere. Bien qu'elle ne traîne pas une grande abondance d'eau, neanmoins, elle n'est pas guéable, ni à-pié, ni à-cheval, parce qu'en se resserrant dans son canal elle le creuse, & le rendant plus étroit, elle le rend aussi plus profond, & en éleve extraordinairement les bords. Je ne say si cela procede de la qualité de l'eau, ou de celle du terroir. Les Goths s'emparerent du pont, proche duquel ils étoient, & ils y bâtirent des tours de bois, au-haut desquelles ils dresserent des machines propres à tirer de loin. La riviere qui les separoit les empêchoit de se batre de prés; mais ils tiroient de dessus les bords. Il se fit aussi quelques combats singuliers, lorsque quelques Goths traverserent la riviere pour faire des défis. Les deux armées consumerent ainsi deux mois de temps. Les Goths subsisterent tandis qu'ils demeurerent maîtres de la mer, & qu'ils purent porter des vivres dans leur camp. Mais depuis que leur flote eut été livrée aux Romains par celuy qui la commandoit, qu'une grande quantité de vaisseaux furent arrivez de

Sicile, & que Narsés eut élevé plusieurs tours sur le bord de la riviere, les Barbares s'enfuirent à une montagne voisine que l'on appele la montagne de lait, où les Romains ne purent les suivre, à cause de la difficulté des avenuës; mais ils se repentirent bien-tôt de s'y être retirez, quand ils virent qu'il n'y avoit pas dequoy subsister ni pour eux, ni pour leurs chevaux; & jugeant qu'il valoit mieux mourir dans le combat, que de perir par la faim, ils fondirent à l'improviste sur les Romains, bien qu'ils n'eussent point de chefs, & qu'ils ne fussent point rangez en ordre, ne laisserent pas toutefois de tenir ferme. Les Goths quitterent leurs chevaux, & se rangerent à pié. Les Romains suivirent leur exemple, & se mirent dans le mesme ordre.

3. Je décriray maintenant un combat, où Tejas fit paroître une valeur égale à celle des heros. Les Goths étoient animez par le desespoir, & les Romains par la honte. Les uns se portoient vaillamment, afin de mourir; & les autres afin de vaincre. Le combat commença avec le jour. Tejas se fit remarquer sur tous les autres à la tête de ses gens, tenant sa lance d'une main, & son bouclier de l'autre. Comme les Romains jugeoient que sa mort seroit le gain de la bataille, tout ce qu'ils avoient de vaillans hommes, & ils en avoient beaucoup, visoient à luy, & les uns le poussoient avec leurs lances, & les autres les

luy jettoient. Il se tenoit couvert de son bouclier, sur lequel il recevoit tous les coups. Quelquefois il fondoit inopinément, & faisoit un grand carnage. Quand son bouclier étoit plein de traits il le quitoit, & en prenoit un autre. Ayant ainsi combatu le tiers de la journée, son bouclier se trouva chargé de douze lances, de sorte qu'il ne le pouvoit plus remüer, ni en repousser les assaillans. Il appela à-haute-voix un de ses écuyers, sans quitter sa place, sans reculer le moins du monde, sans laisser avancer d'un pas l'ennemi; il ne se tourna d'aucun côté; il ne branla point du tout; mais il demeura aussi ferme dans sa place que s'il y eût été attaché, tuant toujours quelqu'un de la main droite, & parant de l'autre. Quand son écuyer fut venu, il changea de bouclier, & dans ce moment il eut l'estomach découvert, & reçut un coup dont il mourut.

4. Les Romains mirent sa tête sur un pieu, & la montrerent aux deux armées; à l'une, pour l'animer à la poursuite de la victoire; & à l'autre, pour luy ôter toute esperance, & pour luy faire mettre bas les armes. Mais quoy que les Goths sussent bien la mort de leur Roy, ils ne laisserent pas de combatre jusqu'à la nuit, que les deux armées passerent dans le mesme lieu. Dés que le jour parut, elles recommencerent le combat, & le continuerent jusqu'à la nuit suivante,

ſans ſe vouloir ceder, bien que de côté & d'autre la tuërie fût furieuſe. Les Goths ſe batoient opiniâtrement, parce qu'ils croyoient que c'étoit pour la derniere fois; & les Romains avoient de la pudeur de ſe laiſſer vaincre. Les Barbares deputerent toutefois vers Narſés des premiers de leur Nation, pour luy dire qu'ils reconnoiſſoient que le Ciel leur étoit contraire, & que c'étoit en vain qu'ils reſiſtoient à ſa puiſſance; que jugeant de l'avenir par le paſſé, ils avoient reſolu de mettre bas les armes, ſans toutefois devenir ſujets de Juſtinien; qu'ils deſiroient de conſerver leur liberté, comme pluſieurs autres peuples avoient fait, qu'ils le ſupplioient de leur accorder une retraite honnête, & de leur permettre d'emporter ce qu'ils avoient reſervé dans quelques forts pour ſubvenir à la dépenſe de leur voyage. Jean neveu de Vitalien conſeilla à Narſés de leur accorder leur demande, & de ne ſe pas obſtiner à combatre des hommes qui étoient comme devoüez à la mort, & qui tiroient de leur deſeſpoir une hardieſſe qui pouvoit être auſſi funeſte à leurs ennemis qu'à eux-meſmes. *Les hommes ſages & moderez*, ajoûta-t-il, *ſe contentent de vaincre. L'ambition qui va plus loin eſt une paſſion pernicieuſe.* Narſés, ſuivant cet avis, convint avec ces Barbares, qu'ils ſortiroient d'Italie, qu'ils emporteroient leurs biens, & que jamais ils ne porte-

roient les armes contre l'Empire. En mesme temps mille Goths partirent du camp, & s'en allerent, sous la conduite d'Indulphe, à Pavie, & au païs de delà le Pô. Les autres jurerent le traité de paix. Ainsi les Romains se mirent en possession de Cumes, & des autres forts d'Italie; & ainsi se termina la dix-huitiéme année de la guerre dont Procope a achevé l'histoire.

HISTOIRE

HISTOIRE SECRETE.

PREFACE.

Procope propoſe le deſſein de ce livre.

J'Ay écrit juſqu'ici le plus exactement qu'il m'a été poſſible les dernieres guerres que les Romains ont faites, & j'ay remarqué avec un ſoin particulier les temps & les lieux où les choſes ſe ſont paſſées. Je ne garderai pas la meſme methode dans cet ouvrage, où j'ay deſſein de renfermer pluſieurs actions qui ſont arrivées en divers endroits de l'Empire, & que je n'ay pû placer dans leur ordre, ni les repreſenter de la maniere qu'il l'auroit falu, durant que ceux qui les ont faites vivoient encore. Je ne pouvois alors éviter d'être découvert par une infinité d'eſpions, ni être découvert ſans perir miſerablement, & je n'oſois meſme me fier à mes plus proches. C'eſt ce qui m'a obligé de paſſer ſous

ſilence les veritables motifs de pluſieurs évenemens. Je raconterai donc dans ce livre les actions que j'ay omiſes dans les precedens, & j'y exprimeray les raiſons ſecretes des actions que je n'ai pas omiſes. Ce n'eſt pas que je ne trouve de grandes difficultez dans l'execution de ce deſſein. Car quand je conſidere la vie de Juſtinien & de Theodora j'apprehende que ce que j'en diray ne paroiſſe incroyable, & que la poſterité ne me prenne pour un conteur de fables, & ne me mette au nombre des Auteurs Tragiques. Ce qui pourroit peut-être me delivrer de cette crainte eſt que je n'avancerai rien qui ne ſoit connu par un grand nombre de perſonnes dignes de foy, & dont le témoignage n'eſt que trop ſuffiſant pour donner creance à ce que j'écris. De plus quelque inclination que j'euſſe pour ce travail, j'en ay été long-temps détourné par la conſideration que je vais dire. J'ay eu peur qu'il ne fût préjudiciable aux ſiécles avenir, & j'ay douté s'il ne valoit pas mieux enſevelir les méchantes actions dans l'oubli, que de les expoſer aux yeux du public, où elles pouroient ſervir d'exemple aux Tyrans, & autoriſer leurs violences: car il eſt certain que la plûpart des Princes ayant été élevez dans l'ignorance des plus importans de leurs devoirs, ils ſe portent volontiers à imiter ce qu'il y a de plus vicieux dans la conduite de ceux qui les ont precedez. Mais d'un autre côté j'ay été excité à écrire cette

Histoire par la pensée que les méchans Empereurs y verront une image du châtiment qu'ils meritent, & qu'ils pourront se moderer un peu, quand ils considereront que leur vie, & leurs mœurs seront exposées au jugement de la posterité. Nous n'aurions nulle connoissance ni des débauches de Semiramis, & de Sardanapale, ni des cruautez de Neron, si les Historiens ne les avoient publiées. D'ailleurs, le recit des injustices & des violences que je feray voir ici, ne sera pas inutile à ceux qui en souffriront de semblables, puisque les malheureux ont accoûtumé de recevoir quelque sorte de consolation quand ils rencontrent des compagnons de leurs disgraces. Je commenceray donc par les maux que Belisaire a faits; & je diray ensuite ceux que Justinien, & Theodora ont commis pendant leur regne.

CHAPITRE I.

1. Naissance & education d'Antonine. 2. Son mariage. 3. Elle gagne l'affection de l'Imperatrice par la mort de Sylvere. 4. Belisaire commande de tuer Theodose. 5. Parole de Constantin vengée par Antonine. 6. Photius persecuté par Antonine se retire, & donne à Theodose la liberté de revenir. 7. Theodose se fait moine à Ephese d'où il est rappelé par Antonine, & par Belisaire.

1. LE pere & l'ayeul de la femme de Belisaire étoient tous deux des conducteurs de chariots, qui avoient fait ce métier à Constantinople, & à Thessalonique. Sa mere s'étoit prostituée sur le Teatre. Pour elle elle mena dés sa premiere jeunesse une vie fort dereglée & fort deshonnête, & aprés s'être long-temps entretenuë dans l'infame commerce qu'elle avoit appris de sa mere, & où elle gagnoit de l'argent, & aprés avoir eu plusieurs enfans, elle fut mariée à Belisaire.

2. Dés qu'elle fut dans le mariage elle en viola la sainteté par ses adulteres. Elle prenoit, neanmoins, grand soin de les cacher, non par

le respect qu'elle eût pour son mari, car elle n'eut jamais ni de respect pour personne, ni de honte de ses infamies, mais par la crainte qu'elle avoit de l'Imperatrice qui étoit animée contre-elle d'une haine furieuse.

3. Toutefois, depuis qu'elle eut appaisé cette Princesse par les importans services qu'elle luy rendit en faisant mourir Silvere, de la maniere que nous verrons dans la suite, & en perdant Jean de Capadoce comme nous l'avons déja veu, elle continua ses débauches avec plus d'insolence, & de liberté. Il y avoit dans la maison de Belisaire un jeune homme nommé Theodose qui étoit de Thrace, & né de parens infectez de l'erreur d'Eunomius. Belisaire le fit baptiser un peu devant que de s'embarquer pour l'Afrique; il le tint sur les fonds, & l'adopta avec sa femme Antonine, de la façon que les Chrétiens ont accoûtumé d'adopter des enfans. Depuis ce temps-là, Antonine eut pour luy beaucoup d'affection,& de soin. Elle en devint ensuite éperdument amoureuse, & s'étant abandonnée durant ce voyage à la violence de son amour, elle renonça à la pudeur, & à toute sorte de crainte de Dieu, & des hommes. Au commencement, neanmoins, elle ne couchoit avec luy qu'en secret, mais depuis, elle y coucha en presence de ses domestiques, & mesme des femmes qui la servoient, sa passion étant alors si furieuse, qu'il n'y avoit plus rien qui fût capable de l'arréter.

Belisaire les ayant une fois surpris sur le fait, dans Carthage, il voulut bien se laisser tromper par sa femme. Le lieu où il les trouva, étoit une petite chambre sous terre, il se mit d'abord en colere, mais Antonine, sans s'enfuir & sans s'étonner, luy dit, je cachois ici avec Theodose ce que nous avons de plus precieux, afin que Justinien n'en ait point de connoissance. Il fit semblant de la croire, & s'en alla. Bien qu'il eut vû ce jeune homme à demi nud, & qui reprenoit ses habits, l'extreme amour qu'il avoit pour sa femme l'aveugla de telle sorte qu'il démentit ses propres yeux, & qu'il cessa de croire ce qu'il avoit veu.

4. Cette débauche étant montée à un excés horrible. Ceux qui la voyoient demeuroient dans le silence; il n'y eut qu'une servante nommée Macedonia, qui étant venu trouver Belisaire à Syracuse aprés qu'il eut reduit la Sicile, luy ayant fait promettre avec d'execrables sermens de ne la point livrer à Antonine, luy découvrit tout ce qui se passoit, & luy produisit deux valets de chambre pour témoins. Quand Belisaire eut apris toutes ces choses, il commanda à un de ses Gardes de tuer Theodose; mais en ayant eu avis, il se sauva à Ephese. Il n'y avoit personne dans sa maison qui connoissant la legereté de son esprit, & l'inconstance de son naturel, se souciât de luy rendre service, & qui n'aimât mieux avoir de la complaisance pour les desordres de

ſa femme, que de ſe mettre en peine de gagner ſes bonnes graces. C'eſt ce qui fut cauſe que Theodoſe fut averti de l'ordre qui avoit été donné contre luy.

5. Conſtantin tâcha de conſoler Beliſaire qui paroiſſoit fort affligé de cette diſgrace, & luy dit, pour moy, j'aurois mieux aimé me venger d'Antonine, que de Theodoſe. Quand elle ſut que Conſtantin avoit dit cette parole, elle en conçut une haine mortelle contre luy, mais elle la cacha dans le fond de ſon cœur, pour luy en faire reſſentir les effets en un autre temps. Car c'étoit la perſonne du monde dont la colere étoit tout enſemble & la plus ſecrete, & la plus violente. Peu de temps aprés elle fit tant par ſes artifices, & par ſes careſſes, qu'elle perſuada ſon mari que tout ce qu'on luy avoit dit étoit faux, qu'elle fit rappeler Theodoſe, & qu'elle ſe fit livrer Macedonia, & les deux témoins, à qui l'on dit qu'elle commença par leur faire couper la langue, puis qu'elle les fit hacher en pieces, & jetter dans la mer, par un certain Eugene qui étoit le miniſtre ordinaire de ſes cruautez, & qui fut celuy dont elle ſe ſervit pour ſe défaire de Silvere. Peu de temps aprés, Beliſaire fit mourir Conſtantin, à la perſuaſion de ſa femme. Car ce fut alors qu'arriva ce que j'ay raconté dans les Livres précedens touchant Preſidius, & ſes deux poignars. Comme Beliſaire étoit prét de l'abſoudre, Antonine ne le laiſſa point en repos juſ-

qu'à-ce qu'elle eut obtenu de luy qu'il le fit mourir, pour se venger de la parole qu'il avoit avancée contr'elle, & dont nous avons fait mention cy-devant. Cette mort rendit Belisaire extremement odieux à Justinien, & à toutes les personnes les plus considerables de l'Empire. Voila ce qui arriva à cet égard.

6. Theodose, au lieu de venir en Italie où Belisaire & Antonine étoient, manda qu'il n'y pouvoit aller tant que Photius y seroit. Ce Photius ne pouvoit souffrir qu'un autre eut plus de credit que luy: mais sur tout, il avoit un extreme déplaisir de n'étre en nulle consideration, bien qu'il fût fils d Antonine, durant que Theodose étoit en credit & amassoit de grans biens. On dit qu'il avoit volé dix mille livres d'or à Carthage, & à Ravenne, où il avoit eu seul le maniment des finances. Lorsqu'Antonine sut la resolution de Theodose, elle ne cessa de dresser des pieges à son fils pour le perdre, jusqu'à ce que lassé d'étre ainsi persecuté par sa mere, il s'en alla à Constantinople, & laissa à Theodose la liberté de revenir en Italie. Alors, Antonine jouït par ses artifices, & par la simplicité de son mari, de la presence de son amant. Peu de temps aprés, elle s'en retourna à Constantinople avec luy, & avec Belisaire. Quand Theodose y fut arrivé il se sentit agité de differentes pensées. Il crut qu'il ne pouvoit plus manquer d'être découvert, puis qu'Antonine, bien loin

loin de cacher sa passion, faisoit gloire de ses débordemens, & les rendoit elle même publics.

7. Cela fut cause qu'il se retira une seconde fois à Ephese, où il coupa ses cheveux, & embrassa la vie monastique. Alors Antonine devint comme furieuse de douleur. Elle changea d'habit, & de maniere de vivre. Elle remplit son Palais de cris, & quoy qu'elle ne fut pas veuve, elle pleura publiquement la perte d'un homme qu'elle appeloit son cher ami, son fidelle ami, & la personne du monde qui luy étoit la plus agreable, & la plus utile. Elle fit tant auprés de Belisaire par ses importunitez, qu'il regreta luy mesme l'absence de Theodose, & que non seulement il fit tout ce qui luy fut possible pour le rappeler, mais qu'il alla trouver l'Empereur & l'Imperatrice, & les pria d'interposer leur autorité pour luy rendre un homme qu'il assuroit luy étre tout-à-fait necessaire pour le bien de sa maison. Theodose refusa de retourner, & il s'excusa sur la profession qu'il avoit embrassée; mais c'étoit une fausse excuse; car il avoit dessein d'aller trouver Antonine aussitôt que Belisaire seroit parti de Constantinople, comme il y alla en effet.

CHAPITRE II.

1. Belisaire reçoit un nouvel avis des débauches de sa femme, & conjure Photius de le venger. 2. Il ruine les affaires de l'Empire en Orient par l'intérêt de sa vengeance. 3. Cosroës appaise ses soldats par la lecture d'une lettre de l'Imperatrice Theodora.

1. BELISAIRE étant parti avec Photius, pour aller faire la guerre à Cosroës, Antonine demeura, contre sa coûtume, à Constantinople. Car l'apprehension qu'elle avoit que son mari étant seul, & se possedant soy-mesme n'oubliât ses charmes, & ne prît une forte résolution de la punir, étoit cause qu'elle le suivoit dans tous ses voyages. Mais afin de donner à Theodose une entiere liberté de la voir à toute heure, elle se resolut de se défaire de Photius. Pour cet effet elle persuada à quelques-uns de la suite de Belisaire de luy faire des insultes, & des outrages : & elle écrivit elle-mesme plusieurs lettres pleines de calomnies, pour soulever contre luy diverses personnes. Une persecution si injuste, & si violente, obligea ce jeune homme de se rendre dénonciateur contre sa propre mere, & de presenter à Belisaire un hom-

me qui arrivoit de Constantinople, & qu'il avoit instruit pour faire un recit fort exact de la maniere dont Theodose vivoit avec Antonine. Quand Belisaire eût tout apris, il alla tout en colere se jetter aux piés de Photius, & le conjurer de le venger des injures qu'il recevoit des deux personnes de qui il en devoit le moins attendre. *Mon cher fils*, luy dit-il, *vous n'avez jamais veu vôtre pere, vous étiez encore dans les bras de vôtre nourrice quand il mourut. Sa succession ne vous a pas enrichi, parce qu'il n'étoit pas avantageusement partagé des biens de la fortune. Je vous ay élevé jusques ici en qualité de vôtre beaupere. Je vous ay procuré le Consulat. Je vous ay comblé de richesses. Enfin, je vous ay tenu lieu de pere, de mere, & de parens: car il n'y a point de doute que la veritable affection se fait bien mieux connoître par les bons offices, que par la seule proximité du sang. Ainsi, c'est à vous, plûtot qu'à nul autre à venger les outrages qu'on me fait. Ne m'abandonnez pas dans ce desordre de ma maison, & dans cette dissipation de mon bien. Ne permettez pas que votre mere cause plus long-temps un scandale si public par le débordement de ses vices. Considerez que les débauches des femmes ne couvrent pas seulement leurs maris de confusion, mais qu'elles flétrissent principalement l'honneur de leurs enfans: parce que l'on est persuadé qu'étant formez du même sang, ils auront aussi la même inclination, & qu'ils tiendront la même conduite. Je vous prie de croire que j'aime tendrement ma femme, & que je ne luy feray point de*

mal si je suis assez heureux pour me venger de son amant. Mais pendant qu'il sera en vie je ne puis luy pardonner. Photius promit à Belisaire de le servir en tout ce qu'il desireroit. Ce n'est pas que quand il faisoit réflexion sur son inconstance, sur la malice d'Antonine, & sur la mort tragique de Macedonia, il n'apprehendât extremement que son entreprise ne luy fût funeste. Quoy qu'il en soit, ils se donnerent la foy, & ils se promirent avec les plus grans sermens que des chrétiens puissent faire, de ne s'abandonner jamais, & de se défendre l'un l'autre chacun au peril de sa vie. Ils jugerent, neanmoins, qu'il n'étoit pas encore temps de rien entreprendre, & qu'il faloit attendre qu'Antonine fût partie de Constantinople, & que Theodose fût arrivé à Ephese: & qu'alors il seroit aisé de se saisir de luy & de ses tresors.

2. Ce fut en ce temps-là qu'ils firent irruption en Perse à la teste des troupes Romaines, & que ce que j'ay raconté de Jean de Cappadoce arriva à Constantinople. La prudence & la crainte m'empécherent alors de dire que ce ne fut pas sans sujet que Jean & sa fille se fierent à Antonine, parce qu'elle les assura par des sermens execrables, qu'elle agissoit de bonne foy, & qu'elle ne les tromperoit pas. Ayant donc achevé cette affaire, & se fondant plus que jamais sur l'amitié de l'Imperatrice, elle renvoya Theodose à Ephese, & partit pour l'Orient sans se douter

d'aucune difgrace. Belifaire venoit de prendre le fort d'Ifaure, lorfqu'il reçut la nouvelle de fon arrivée: & il commanda à l'heure-mefme à fes troupes de fe retirer. Il y eut d'autres motifs de cette retraite, dont j'ay parlé ailleurs: mais ce fut principalement l'arrivée d'Antonine qui la fit précipiter. J'ay remarqué dans la preface de cet ouvrage, qu'en écrivant mes autres livres, j'ay crû qu'il m'auroit été dangereux d'exprimer les veritables raifons de toutes fortes d'evenemens. Je diray donc maintenant, qu'on accufoit alors Belifaire de ruiner les plus importantes affaires de l'Empire pour un leger interêt de fa famille, & de n'avoir pas voulu s'éloigner des frontieres pour contenter fon reffentiment, & pour s'aller venger des injures qu'il recevoit de fa femme, auffi-tôt qu'il auroit appris qu'elle feroit partie de Conftantinople. En effet cela fut caufe qu'il envoya Arethas avec quelques troupes au-delà du Tigre, d'où il revint fans avoir rien fait de confiderable; & qu'il ne marcha pas luy-mefme l'efpace d'une heure fur les terres des ennemis; car il eft certain qu'il n'y a pas pour une heure de chemin à un homme de pié depuis les frontieres jufqu'au fort d'Ifaure, en allant par Nifibe; & que de l'autre côté le chemin eft plus court de moitié. Que s'il eût voulu traverfer le Tigre avec toute fon armée, il luy eût été aifé de ravager toute l'Affyrie jufqu'à la ville de Ctefiphon, & de reprendre tous les prifonniers

d'Antioche, & du reste de l'Empire. De plus il fit encore une autre faute, qui fut de permettre à Cosroës de retourner en son Royaume. Voicy comme la chose arriva.

3. Lorsque Cosroës fils de Cavade entra dans la Colchide; qu'il y fit les divers exploits que j'ay rapportez dans les livres precedens; & qu'il y prit la ville de Petrée, il y perdit une partie fort considerable de ses troupes, soit par les armes, ou par la maladie, la fatigue, & la famine. On luy manda, dans le mesme temps, que Belisaire avoit défait Nabedez proche de Nisibe, qu'il avançoit en Perse, & qu'il avoit pris le fort d'Isaure, & emmené Blescamez prisonnier avec huit cens hommes de cheval : qu'une autre armée composée de Sarasins, & commandée par Arethas, avoit traversé le Tigre, & faisoit le dégât dans une province abondante, qui jusqu'alors n'avoit point vû d'ennemis. D'autre côté, une armée de Huns que Cosroës avoit envoyée en la partie de l'Armenie qui releve des Romains afin de les y amuser, & de les empêcher de s'opposer au progrés qu'il feroit cependant dans la Colchide, en vint aux mains avec Valerien, & fut taillée en pieces. Les Perses abatus de ces fâcheuses nouveles, accablez des miseres qu'ils avoient souffertes dans la Lasique, saisis de la peur d'être surpris par les ennemis, ou dans les pas des montagnes, ou sur des rochers bordez de precipices, & touchez de l'a-

mour de leurs femmes, & de leurs enfans, & du desir de les revoir, commencerent à reprocher à Cosroës la perfidie avec laquelle il violoit le droit des gens en faisant la guerre contre son serment, & contre la foy des traitez, à un Empire tres-ancien & tres-florissant, & sur lequel il n'avoit pû jusqu'alors remporter aucun avantage par la voye des armes. Ils étoient tout disposez à la revolte, lorsque Cosroës, pour les appaiser, leur lût une lettre que l'Imperatrice avoit écrite à Zabergan, & qui étoit conçuë en ces termes. *Vous avez pû reconnoître durant le voyage que vous avez fait à Constantinople en qualité d'Ambassadeur, l'affection que je vous porte, à cause que je suis persuadée que vous étes bien intentionné pour mes interêts. Vous ne sauriez mieux répondre à cette opinion si avantageuse que j'ay conçuë de vous, qu'en conseillant à Cosroës d'entretenir la paix : ce que je vous assure que l'Empereur, qui ne fait rien sans ma participation, ne manquera pas de recompenser magnifiquement.* Cosroës adoucit ses soldats par la lecture de cette lettre, & par les railleries qu'il fit de ce qu'ils témoignoient de l'estime pour un Etat gouverné par une femme. Neanmoins comme il apprehendoit que Belisaire ne luy bouchât les passages, il se retira en diligence, & il s'en retourna hureusement, sans rencontrer d'ennemis.

CHAPITRE III.

1. Belisaire met Antonine en prison, & Photius se saisit de Theodose. 2. Theodora exerce d'horribles cruautez contre les amis de Belisaire. 3. Elle le contraint de se reconcilier avec sa femme. 4. Elle rend Caligone & Theodose à Antonine. 5. Elle met Photius dans un cachot d'où il s'échape par deux fois.

1. QUAND Belisaire fut rentré dans les terres de l'Empire, il y rencontra sa femme qui étoit venuë de Constantinople, & il l'enferma dans une honteuse prison, où il eut plusieurs fois envie de la tuer, mais il n'en eut jamais le courage. Pour moy je me persuade que ce fut la violence de son amour qui l'en empêcha. Quelques-uns assurent que cette femme usa d'enchantemens pour appaiser sa colere. Photius s'en alla aussi-tôt à Ephese, & il y mena un Eunuque nommé Caligone, qui avoit été ministre des divertissemens d'Antonine, & qu'il obligea à force de tourmens, de luy avoüer tout ce qu'il savoit. Quand Theodose fut averti de la venuë de Photius, il s'enfuit dans l'Eglise de saint Jean l'Apôtre, qui est honoré par les habi-

tans

tans avec une ſinguliere veneration. Mais l'Evêque nommé André, corrompu par argent, le livra à Photius.

2. Sur ces entrefaites Theodora qui avoit appris ce qui étoit arrivé à Antonine, & qui craignoit qu'il ne luy arrivât encore quelque choſe de plus fâcheux, manda à Beliſaire & à elle de la venir trouver. Photius envoya auſſitôt Theodoſe en Cilicie, où il avoit des garniſons dont il diſpoſoit, & il commanda de le conduire, & de l'enfermer ſi ſecretement, que perſonne ne ſût où il ſeroit. Il s'en retourna enſuite à Conſtantinople avec Caligone, & avec tous les treſors de Theodoſe. Alors l'Imperatrice voulut faire voir à toute la terre par un exemple celebre, qu'elle ſavoit recompenſer les meurtres par des offices encore plus criminels, & plus infames. Il n'y avoit pas long-temps qu'Antonine luy avoit livré Jean de Cappadoce : elle luy donna en échange pluſieurs innocens, qu'elle fit mourir ſans garder la moindre formalité de juſtice. Il y en eut qu'elle fit battre de verges, & que l'on ne ſait ce qu'ils ſont devenus depuis. Il y en eut d'autres qu'elle envoya en exil, à cauſe ſeulement de l'amitié qui étoit entre Beliſaire, Photius, & eux. Un Senateur nommé Theodoſe fut dépoüillé par ſon ordre de tout ſon bien, & enfermé dans un cachot, où il étoit lié par le cou, de ſorte qu'il n'avoit pas la liberté de ſe remuer, & ſoit qu'il bût & qu'il man-

geât, ou qu'il ſatisfit aux autres beſoins de la nature, il demeuroit toujours dans cette poſture ſi violente & ſi contrainte. Enfin il s'en faloit peu qu'il ne fût reduit à un état,& à une maniere de vivre tout-à-fait ſemblable à celle des bêtes ; l'unique cauſe d'un ſi rigoureux traitement étoit qu'il avoit été à Epheſe avec Photius. Il demeura quatre mois dans ce pitoyable état, aprés leſquels étant devenu furieux, il fut mis en liberté, & mourut.

3. Pour ce qui eſt de Beliſaire, elle le força de ſe reconcilier avec ſa femme, & de la reprendre. Elle fit tourmenter Photius, & le fit battre comme un eſclave, pour l'obliger à dire où étoient Theodoſe & Caligone. Mais bien qu'il fût d'un temperament delicat, & qu'il ne fût point du tout accoûtumé à être traité de la ſorte, il ſouffrit conſtamment les tourmens les plus cruels, plûtôt que de manquer à ſa parole, en trahiſſant le ſecret. Neanmoins ce qu'il cachoit alors avec tant de fermeté, fut découvert dans la ſuite.

4. L'Imperatrice trouva Caligone, & le rendit à Antonine. Ayant auſſi fait venir Theodoſe à Conſtantinople, elle le mit dans une chambre de ſon palais, & le jour ſuivant elle dit à Antonine : Ma chere, j'ay trouvé la plus belle perle du monde que je veux vous faire voir. Antonine qui n'entendoit pas cette enigme, la pria de la luy montrer. L'Imperatrice alla prendre Theodoſe par la main, & l'amena à Anto-

nine, qui d'abord demeura comme interdite, par l'excés de sa joye. Puis étant revenuë à elle-mesme, elle rendit de tres-humbles graces à Theodora, & l'appela sa conservatrice, sa bienfaitrice, & sa reine. Theodora retint Theodose dans son Palais, luy fit une chere magnifique, & toute sorte de bons traitemens, & luy promit de le faire General d'armée ; mais il luy survint une dissenterie qui l'enleva du monde.

5. Cette cruelle Princesse avoit des prisons sous terre où il n'entroit jamais le moindre rayon de lumiere, & où elle enferma Photius, qui trouva pourtant moyen d'en échaper par deux fois. La premiere fois, il se sauva dans l'Eglise de la Sainte Vierge, qui est une Eglise fort celebre de Constantinople, & il embrassa le coin de l'Autel. Mais il en fut arraché par une violence sacrilege, & remis dans la prison. La seconde fois, il se sauva dans la Piscine de l'Eglise de Sainte Sophie qui est le lieu pour lequel les Chrétiens ont un plus profond respect. Mais elle l'en retira comme de l'autre, n'y en ayant point pour saint, & pour sacré qu'il pût étre, qui luy fût inviolable. Les Prêtres, & le peuple détestoient ces actions impies, mais ils n'osoient s'y opposer. Photius demeura trois ans dans cette malhureuse captivité, aprés lesquels on dit que le Prophete Zacharie luy apparut durant le sommeil, luy commandant de s'enfuir, & luy promettant de l'assister. Il obeït à ce

commandement ; & passa au milieu de ses gardes, & de ceux qui le cherchoient pour le reprendre, sans en étre vû. Il s'en alla à Jerusalem, où il se coupa les cheveux, & y prit l'habit de Moine, & évita de la sorte la cruauté de l'Imperatrice. Belisaire qui avoit negligé de le défendre, & de le venger, bien qu'il s'y fût obligé par un serment solennel, fut abandonné de Dieu dans toutes ses entreprises. Ayant été envoyé contre les Perses, qui étoient entrez une troisiéme fois sur les terres de l'Empire, il aquit une fort mauvaise réputation, bien qu'il eût chassé les ennemis. Car ne s'étant pas mis en peine de poursuivre Cosroës qui avoit traversé l'Euphrate, & pris la ville de Callinique qui est une ville fort peuplée, où il n'y avoit point alors de garnison, il se fit soupçonner de trahison, ou de lâcheté.

CHAPITRE IV.

1. Buzez est renfermé dans une prison afreuse, & Belisaire reduit à une condition privée. 2. Theodora pardonne à Belisaire pour l'assujettir à sa femme. 3. Projet de mariage entre Anastase, & Jeanne fille de Belisaire. 4. Ce General retourne en Italie, & n'y fait rien de considerable. 5. Reflexion sur la providence.

1. IL luy arriva un autre malheur dans le mesme temps. Pendant que la maladie contagieuse faisoit un horrible ravage à Constantinople, Justinien en fut si dangereusement attaqué, que le bruit de sa mort se répandit en divers endroits de l'Empire. La renommée ayant porté cette fausse nouvelle dans le camp, quelques-uns des Chefs dirent que si l'on créoit un Empereur à Constantinople, ils ne poseroient pas les armes. Justinien ayant commencé à se mieux porter, les Chefs se défererent aussi-tôt les uns les autres, & sur tout, Pierre, & Jean surnommé le mangeur accuserent Buzez, & Belisaire d'avoir tenu le discours que je viens de dire. L'Imperatrice qui crut que cette parole la regardoit, en conçut une grande colere, & les

manda tous deux à Constantinople. Quand ils y furent arrivez, elle envoya querir Buzez comme pour l'entretenir de quelque affaire importante. Il y avoit dans le Palais une prison sous terre, qui étoit fort seure, & où l'on n'entroit qu'aprés divers détours, & que l'on ne sauroit mieux comparer qu'à l'enfer. C'est où Theodora mettoit ceux qui étoient si malheureux que de luy déplaire, & où elle mit Buzez. Cet homme, qui avoit été Consul, demeura longtemps dans ce cachot, sans que l'on sût où il étoit. Il n'y avoit plus pour luy de difference entre les jours, & les nuits: & il n'avoit plus de commerce avec les hommes. Celuy qui luy jettoit à manger, le luy jettoit comme à une bête sans luy parler, & sans luy répondre. Tout le monde croyoit qu'il fût mort, & personne n'osoit parler de luy. Apres deux ans & quatre mois d'une si affreuse prison, Theodora le laissa sortir, par quelque sorte de pitié. Il parut comme un homme qui revenoit de l'autre monde. Depuis sa prison, sa veuë fut toujours fort affoiblie, & sa santé extremement alterée. Voila pour ce qui regarde Buzez. Bien que Belisaire fût innocent du crime dont on l'accusoit, l'Empereur luy ôta, neanmoins, à la priere de l'Imperatrice, le commandement de l'armée d'Orient, & le donna à Martin, & il distribua à des Eunuques, & à d'autres Officiers du Palais, tous ses gardes, & tout ce qu'il avoit de personnes ca-

pables de porter les armes, & défendit à ses amis de le voir. C'étoit un spectacle étonnant, & presque incroyable, de voir Belisaire dans Constantinople, réduit à une condition privée, seul, triste, abatu, & apprehendant continuellement une fin tragique. Theodora ayant appris qu'il avoit de grandes richesses en Orient, envoya un de ses Eunuques s'en saisir. Antonine étoit, en mesme temps, en mauvaise intelligence avec son mari, comme nous l'avons veû, & dans l'intime confidence de l'Imperatrice, à cause qu'elle avoit fait perir Jean de Cappadoce.

2. Le desir que cette Princesse avoit de l'obliger, fut cause qu'elle jetta Belisaire dans la disgrace, afin que sa femme s'interposant pour le rétablir, il fût contraint de se reconcilier avec elle, & de vivre dans sa dépendance, comme un esclave à qui elle auroit donné la vie. Etant venu un jour au Palais, selon sa coûtume, suivi d'un petit nombre de valets mal-faits, & malvêtus, il fut reçu froidement de l'Empereur, & de l'Imperatrice, & outragé de quelques personnes de basse condition, de sorte que s'en retournant sur le soir, il regardoit de tous côtez, si quelqu'un ne viendroit point pour l'assassiner. Quand il fut rentré dans sa maison, il se mit sur son lit, où, sans conserver la moindre pensée digne d'un homme de cœur, il commença à trembler, & à suer, & il s'abandonna

lâchement à l'inquietude, & à la crainte. Antonine qui ne ſavoit rien ni de ce qui étoit arrivé, ni de ce qui devoit arriver, ſe promenoit tout auprés, à cauſe d'vne indigeſtion qu'elle avoit, ſans, toutefois, luy parler, à cauſe de leur défiance réciproque. Sur ces entrefaites, il entre un homme nommé Quadratus, qui dit qu'il venoit de la part de l'Imperatrice. A ce mot, Beliſaire demeura immobile comme s'il eût attendu le coup de la mort. Quadratus luy preſenta une lettre, dont voici les termes. *Vous ſavez combien vous m'avez offencée; mais je vous pardonne en conſideration des bons ſervices que j'ay reçus d'Antonine, & je vous accorde la vie en ſa faveur, & une partie du bien que vous poſſediez. C'eſt à elle que vous ferez redevable de l'un & de l'autre. Je verray bien de qu'elle maniere vous reconnoîtrez à l'avenir les obligations que vous luy avez.* Lorſque Beliſaire eut lû cette lettre, il en reſſentit une joye extréme, & pour la témoigner à l'heure même, il ſe leva, & ſe jetta aux piez de ſa femme, & en baiſant tantôt l'un, & tantôt l'autre, il avoüa qu'il luy étoit obligé de ſa conſervation, & il luy proteſta de vouloir vivre deſormais avec elle, non pas comme un mari; mais comme un eſclave fort ſoumis & fort fidele. Theodora prit pour l'Empereur trois mille livres d'or du bien de Beliſaire, & elle luy laiſſa le reſte. Voila la diſgrace où la fortune jetta ce General d'armée, qu'elle avoit fait triompher, un peu auparavant de Gelimer, & de Vitigis. Il

y avoit

y avoit long-temps que Justinien & Theodora regardoient avec jalousie les richesses immenses qu'il possedoit, & qu'ils le soupçonnoient de n'avoir apporté à l'épargne qu'une petite partie des tresors de ces deux Rois; mais la grandeur de ses services leur faisoit dissimuler leur soupçon, sur tout, quand ils consideroient que n'ayant pas dequoy le convaincre, ils ne pouvoient l'accuser, sans s'exposer eux-mêmes aux traits de la medisance.

3. L'Imperatrice prit occasion de l'abbatement où il étoit, pour envahir tout d'un coup son bien par le moyen du mariage d'Anastase son petit fils avec Jeanne fille unique de Belisaire. Cependant, il redemandoit le commandement que l'on luy avoit ôté, & d'être renvoyé contre les Perses. Mais Antonine ne vouloit point retourner dans un païs où elle avoit reçû tant d'outrages. C'est pourquoy il fût creé Connêtable, & envoyé, pour une seconde fois, en Italie, à la charge d'y faire la guerre à ses dépens.

4. Tout le monde s'imaginoit qu'il ne s'étoit conduit envers sa femme de la maniere que nous avons vu, & qu'il n'avoit accepté le commandement de l'armée d'Italie à la condition que je viens de dire, que dans le dessein de se venger dés qu'il auroit les armes entre les mains. Mais oubliant les indignitez qu'il avoit souffertes, & oubliant en même temps sa foy, & sa pa-

role, qu'il avoit engagée par tant de ſermens à Photius, & à ſes autres amis, il ſe ſoumit en toutes choſes aux volontez de ſa femme, pour laquelle il étoit encore paſſionné, bien qu'elle eût plus de ſoixante ans. Quand il fut arrivé en Italie, ſes armes n'eurent que de mauvais ſuccés, & Dieu ſe déclara toujours contre luy. Il fut ſi heureux, dans la premiere guerre qu'il fit à Theodat, & à Vitigis, que tout ce qu'il entreprit luy réüſſit à ſouhait, bien qu'il ſemblât que ce fût contre les regles de la guerre. Au contraire, encore qu'en la ſeconde, il ſe conduiſit avec toute ſorte de prudence en Italie, & ſelon la connoiſſance que le temps & l'experience luy avoient aquiſe, ſes entrepriſes eurent de mauvais ſuccés; ce qui fit quelquefois douter de la ſageſſe de ſes conſeils.

5. Cet exemple fait bien voir que les affaires ne ſe conduiſent pas par la volonté des hommes, mais par la providence de Dieu, à laquelle l'on donne le nom de fortune, à cauſe que l'on ne connoît pas le veritable principe des choſes. On attribuë au hazard tout ce qui arrive contre l'apparence. Mais je laiſſe à chacun la liberté d'en juger comme il luy plaira.

CHAPITRE V.

1. Avarice & exactions de Belisaire. 2. Different qu'il eut avec Jean. 3. Jeanne fille de Belisaire demeure avec Anastase sans être mariée avec luy. 4. Basse dépendance où Belisaire est reduit. 5. Cruauté & perfidie de Serge, & de Salomon.

1. BELISAIRE ne remporta aucune gloire de sa seconde expedition d'Italie, il en parcourut les côtes durant cinq ans, sans y prendre terre, & sans y reduire une seule place. Totila ne pût jamais l'engager à une bataille, quoy-qu'il le souhaitât avec passion. C'est pourquoy au lieu de recouvrer ce qui avoit été perdu, il perdit Rome, & les autres villes qui restoient encore aux Romains. Il ne parut jamais possedé d'une avarice si honteuse, ni d'une avidité si insatiable de faire des gains injustes, qu'au temps de cette guerre, à cause que Justinien ne luy fournissoit rien pour en soûtenir les frais. C'est pour ce sujet qu'il fit d'horribles exactions sur les habitans de Ravenne, sur ceux de Sicile, & generalement sur tous ceux qui étoient demeurez sous l'obeïssance de l'Empire, & qu'il leur demanda comte du passé avec une dureté tout-à-fait étrange. Comme il vou-

lut faire le mesme traitement à Herodien, & qu'il luy demanda de l'argent avec des menaces épouventables, il l'irrita de telle sorte, qu'il quitta le parti de l'Empereur, embrassa celuy de Totila, & luy livra Spolete.

2. Il faut que je raconte en cet endroit un different qu'il eut avec Jean neveu de Vitalien, lequel fut fort préjudiciable au bien de l'Etat. L'Imperatrice portoit une haine si violente à Germain, & elle la faisoit paroître si publiquement, que bien qu'il eût l'honneur d'être neveu de Justinien, il n'y avoit personne qui osât contracter alliance avec luy, si-bien qu'il ne pouvoit marier Justine sa fille, qui étoit déja âgée de dix-huit ans. Cela le fit resoudre à traiter de son mariage avec Jean, lorsque Belisaire l'envoya à Constantinople, quoy-que ce fût un parti d'une condition fort inégale. Quand ils furent d'accord des articles, ils jugerent à-propos de s'assurer par un serment reciproque, parce qu'ils ne se fioient pas l'un à l'autre. Les sujets de leur défiance étoient, que l'un craignoit de manquer de parti, & l'autre craignoit qu'un si bon parti ne luy manquât. L'Imperatrice, qui ne pouvoit souffrir que ce mariage se fit, usa de toute sorte d'artifices pour l'empêcher; mais comme elle ne pouvoit rien gagner par son adresse sur l'esprit de l'un ni de l'autre, elle menaça ouvertement Jean de le perdre. Depuis ce temps-là Jean ayant été

renvoyé en Italie il n'osa plus voir Belisaire, jusqu'à ce qu'Antonine, de qui il apprehendoit quelque trahison, fût retournée à Constantinople. Il avoit juste sujet de craindre que Theodora ne mandât à Antonine qu'elle le fit perir, & que Belisaire n'executât tout ce que voudroit Antonine. Cela fut cause que les affaires des Romains, qui jusqu'alors s'étoient soûtenuës comme sur un pied, tomberent tout-à-fait par terre. Voila quel fut le succés de l'expedition de Belisaire contre les Goths. Comme il desesperoit de remporter aucun avantage, il pria Justinien de le rappeler, & ayant obtenu cette grace, il quitta avec joye l'Italie, où les ennemis étoient maîtres, & où ils tenoient Perouse assiegée, qu'ils prirent durant son voyage, & à laquelle ils firent souffrir les miseres que j'ay representées dans un autre ouvrage.

3. Je raconteray maintenant une autre disgrace qui arriva à Belisaire dans sa famille. L'Imperatrice qui brûloit d'impatience de voir son petit fils marié à la fille de Belisaire le pressoit incessamment par ses lettres, de faire ce mariage. Le pere & la mere en remettoient la celebration aprés leur retour, & comme elle leur ordonnoit de revenir, & qu'ils s'excusoient sur ce que leur presence étoit necessaire au bien des affaires d'Italie; cette Princesse souhaitant ardemment d'assurer à son petit-fils les richesses immenses de Belissaire, en le mariant avec son

unique heritiere, & ne pouvant d'ailleurs se fier à l'esprit d'Antonine, & apprehendant qu'aprés sa mort elle ne vint à oublier toutes les obligations qu'elle luy avoit, & à manquer de fidelité pour sa famille; elle se porta à une action fort contraire à l'honnêteté, & à la pudeur. Elle fit coucher ces deux jeunes personnes ensemble, sans qu'il y eût de mariage, & on dit qu'elle força la fille à souffrir cette indignité, afin que la promesse étant confirmée par cette action, il ne fût plus au pouvoir de l'Empereur d'y mettre d'obstacle. La joüissance unit ces jeunes amans d'une affection tres-étroite; & ils vêcurent ensemble durant huit mois de cette maniere. Antonine ne retourna à Constantinople qu'aprés la mort de Theodora; mais alors oubliant volontairement, ou du moins faisant semblant d'oublier le deshonneur de sa maison, elle retira sa fille contre son inclination, d'entre les bras d'Anastase, sans considerer qu'elle luy faisoit un affront sensible, & qu'elle remplissoit sa famille d'infamie, en donnant lieu à tout le monde de publier que sa fille auroit été violée. Cette action la mit en fort mauvaise reputation.

4. Quand Belisaire fut revenu d'Italie, il entra dans les sentimens de sa femme, & il approuva la conduite qu'elle avoit tenuë: ce qui fit connoître mieux que nulle autre chose ses mœurs, & son naturel. Lorsqu'il avoit violé

ſa foy, & manqué aux ſermens qu'il avoit faits à Photius, & à ſes autres amis, on avoit attribué ſon infidelité, & ſes parjures aux violences de l'Imperatrice, plûtôt qu'au pouvoir que ſa femme avoit ſur luy. Mais lorſqu'on vit aprés la mort de l'Imperatrice, qu'il ne conſideroit ni Photius, ni ſes autres amis, & qu'il vivoit dans une dépendance abſoluë d'Antonine & de Caligone, on le mépriſa tout ouvertement, comme un homme qui avoit perdu le ſens. Voila les fautes que fit Beliſaire, & que l'on ne peut ni couvrir, ni excuſer.

5. J'ay rapporté dans un autre ouvrage celles que Serge fils de Bacchus commit en Afrique, par leſquelles il ruina les affaires de l'Empire dans cette province. J'ay dit comme il viola la foy qu'il avoit jurée ſur les ſaints Evangiles aux Levathes; & comme il maſſacra quatre-vingt Ambaſſadeurs. Il faut que j'ajoûte ici, que ces Ambaſſadeurs n'avoient point de mauvais deſſein, & que Serge les fit mourir dans un feſtin auquel il les avoit invitez, bien qu'il leur eût donné ſa parole de ne leur point faire de mal, & qu'ils ne luy puſſent être ſuſpects. Ce meurtre fut cauſe de la mort de Salomon, de la perte de l'armée Romaine, & de la ruine d'une infinité d'Afriquains. Depuis la mort de Salomon, il n'y eût plus de Capitaine qui voulût s'expoſer à aucun danger: & ſur tout, Jean fils de Siſinniole refuſa toujours de le faire, par la haine qu'il

portoit à Serge, jusqu'à ce qu'Areobinde fut arrivé en Afrique. Pour ce qui est de Serge, il étoit lâche, & inhabile à la guerre, jeune, insolent, indiscret, & outrageux. Bien que l'Imperatrice sût qu'il perdoit l'Afrique, elle ne voulut jamais ni châtier ses fautes, ni luy ôter le commandement, parce qu'il étoit accordé à une niéce d'Antonine. Elle exemta par le mesme motif, son frere Salomon du supplice qu'il méritoit pour avoir tué Pegase. Voici comment la chose arriva. Salomon ayant été pris par les Levathes Pegase le racheta. Comme ces Barbares s'en retournoient en leur païs, & que Pegase remenoit Salomon à Carthage, il l'avertit durant le chemin des actions de graces qu'il étoit obligé de rendre à Dieu pour sa liberté. Salomon prit cet avis salutaire pour un reproche injurieux de sa servitude, & le tua sur le champ. Voila la reconnoissance qu'il eut pour son liberateur. Quand il fut revenu à Constantinople, l'Empereur luy pardonna ce meurtre, comme si c'eût été un rebelle qu'il eût tué, & il luy fit expedier des lettres de grace, avec lesquelles il s'en retourna fort joyeux en Orient, pour y revoir ses parens & ses amis. Mais la justice divine l'arrêta en chemin, où il mourut. Voila ce qui regarde le fait de Salomon, & de Pegase.

CHA-

CHAPITRE VI.

1. Patrie du vieux Iustin, & sa premiere fortune. 2. Il échape à la mort par un songe de son General. 3. Il succede à Anastase. 4. Iustinien auteur de tous les maux de l'Empire.

1. IL faut que je fasse maintenant le portrait de Justinien & de Theodora, & que je represente comment ils ruinerent l'Empire. Sous le regne de Leon il y eut trois jeunes païsans d'Illyrie, dont l'un s'appeloit Simarque, l'autre Ditybiste, & le dernier Justin, natif de Bederiane, qui partirent de leur païs contraints par la pauvreté qu'ils y souffroient, & qui vinrent à-pié à Constantinople, ne portant rien dans leurs besaces que du pain bis. Quand ils furent arrivez ils s'enrôllerent, & bien-tôt aprés ils furent faits gardes de Leon, à cause de leur bonne mine.

2. Anastase étant parvenu à l'Empire, il leva une armée contre les Isauriens qui avoient pris les armes, & il en donna le commandement à Jean surnommé le bossu, qui ayant fait mettre Justin en prison pour quelque faute qu'il avoit commise, avoit dessein de le faire executer à mort le jour suivant. Il l'eût fait infailliblement s'il n'en eût été empêché par un songe.

Ce Capitaine racontoit qu'il avoit veu én dormant un homme d'un port plus auguſte que les hommes ordinaires, qui luy avoit commandé de mettre en liberté le ſoldat qu'il avoit fait arrêter le jour precedent : qu'ayant negligé ce commandement, il eut la nuit ſuivante une ſemblable viſion ; & que n'y ayant pas encore ſatisfait il en eut une troiſiéme, mais plus terrible que les deux autres, & toute pleine de menaces ; & le phantôme ajoûta, qu'il auroit beſoin de Juſtin & de ſes parens, lorſqu'il ſeroit entré en colere contre les hommes. Voila comment Juſtin évita la mort.

3. Il fut élevé dans la ſuite du temps à une haute fortune, & honoré par l'Empereur Anaſtaſe de la charge de Capitaine de ſes gardes ; dont il ſe prevalut de telle ſorte, aprés la mort de ce Prince, qu'il s'empara de l'Empire, bien qu'il fût dans un âge décrepite, & ſi ignorant, que jamais il ne s'étoit rien veû de pareil. Au lieu que c'étoit la coûtume des Empereurs precedens de ſigner les ordres qu'ils donnoient, celuy-ci ne donnoit point d'ordres, & ne ſe mêloit point d'affaires, mais il s'en repoſoit ſur Proclus qui étoit Queſteur, & qui diſpoſoit de tout à ſa phantaiſie. Voici neanmoins ce que firent les Officiers de ſa Chancellerie, pour avoir quelque ſorte de ſignature de ſa main. Ils firent graver les quatre premieres lettres de ſon nom ſur une petite tablette de bois, & toutes les fois

qu'ils vouloient luy faire ſigner quelque acte, ils luy conduiſoient la main ſur les caracteres de cette tablette.

4. Sa femme s'appeloit Lupicine; elle étoit barbare, elle avoit eté ſon eſclave, & depuis ſa concubine, & elle fut juſqu'à ſa mort ſa compagne dans l'Empire. Juſtin ne fut jamais capable de faire ni de bien, ni de mal à ſes ſujets, à cauſe de ſa ſtupidité, de ſon ignorance, & de ſa ruſticité. Mais ſon neveu Juſtinien, qui gouvernoit ſeul ſous le nom de ſon oncle, a cauſé plus de maux aux Romains que perſonne n'en a jamais ouï raconter. Il ne faiſoit point de conſience de prendre le bien d'autruy, ni de répandre le ſang. Il ſe portoit ſans peine & ſans remors à faire mourir une foule d'innocens. Il n'eut jamais de zele pour maintenir ce qu'il y avoit de plus ſagement établi: au contraire, il affectoit de changer & d'abolir les meilleures loix. Enfin c'étoit un ennemi implacable, & un deſtructeur furieux des bonnes choſes. La maladie contagieuſe qui deſola l'Empire, n'enleva pas tous les hommes. Il y en eut plus de la moitié qui en furent ou preſervez, ou gueris. Mais ce Prince fut luy-meſme comme une peſte envoyée du ciel dans ſa colere, dont nul ne put éviter les funeſtes atteintes. Il y en eut qu'il tua d'abord. Il y en eut qu'il laiſſa languir dans une ſi terrible pauvreté, qu'ils ſouhaitoient la mort. Il y en eut d'autres à qui il ôta en meſme

temps le bien & la vie. Il ne se contenta pas de ruiner l'Empire Romain : il eut l'ambition de conquerir l'Italie, & l'Afrique, afin d'envelopper les habitans de ces deux provinces dans un malheur égal à celuy de ses sujets. Il n'y avoit que dix jours qu'il joüissoit de l'Empire, lorsqu'il fit mourir le premier des Eunuques nommé Amantius, sans le pouvoir accuser d'autre crime que d'avoir parlé avec quelque sorte de liberté à Jean Archevêque de Constantinople. Une action si crüelle le rendit extremement redoutable. Quelque temps aprés il envoya querir le tyran Vitalien, luy promit de luy sauver la vie, & participa avec luy aux saints mysteres. Mais il viola bien-tôt aprés une promesse si solennelle en le massacrant dans le palais pour un leger soupçon, avec quelques-uns de ses autres amis.

CHAPITRE VII.

1. Licence des deux factions. 2. Brigandages, & massacres. 3. Foiblesse du gouvernement, & des loix. 4. Rare exemple de la fidelité d'une femme envers son mari. 5. Jugement sur la conduite de Justinien.

1. COMME il y avoit deux factions qui depuis long-temps partageoient le peuple, il gagna celle des bleus, & il s'en servit pour remplir l'Etat de confusion, & pour le jetter dans un danger tout évident de sa ruine. Ce n'est pas que la faction entiere suivît aveuglement sa passion, il n'y avoit que ceux qui étoient les plus seditieux, & ceux-là mêmes parurent moderez en ce qu'ils ne firent pas tout le mal dont ils avoient la licence. Les verds n'en demeurerent pas pour cela en repos; mais ils commirent plusieurs desordres quoy qu'ils fussent souvent punis avec une extreme rigueur. Les supplices ne faisoient qu'augmenter leur insolence, & la severité dont on usoit contre eux ne servoit qu'à les jetter dans le desespoir. Les bleus, appuyez de la faveur de Justinien, renverserent tout l'Empire comme un tremblement de terre, ou comme un deluge. Ils n'y laisse-

rent rien d'entier, mais ils en changerent le gouvernement & les loix. Le premier changement que firent les factieux, fut de couper leurs cheveux d'une maniere toute nouvelle. Ils ne rasoient point leur barbe non plus que les Perses. Ils coupoient tous les cheveux de dessus le front, & ils laissoient pendre ceux de derriere, à la façon des Massagetes. On appeloit cette mode la mode des Huns. Ils avoient des habits plus riches que ne permettoit leur condition, & ils ne les achetoient pas de leur bien. Les manches de leurs robes étoient fort étroites par le poignet, & fort larges par le haut; de sorte que quand ils levoient le bras au teatre, ou au cirque, ils s'imaginoient faire accroire aux ignorans que leur taille répondoit à la largeur de leurs vêtemens, au lieu que la superfluité de leurs vêtemens faisoit paroître la mediocrité de leur taille. Leurs pourpoints, leurs chausses, & leurs souliés, étoient à la façon des Huns. Ils portoient la nuit toute sorte d'armes: & le jour ils portoient sous leurs robes des poignars qui coupoient des deux côtez. Ils s'assembloient sur le soir dans les places publiques, & aux coins des ruës, & ils voloient les passans, & prenoient des manteaux, des ceintures, des baudriers, & des boucles d'or. La crainte d'étre accusez, & d'étre pris étoit quelquefois cause qu'ils tuoient ceux qu'ils avoient volez. La licence de ces brigandages déplaisoit à tout le monde, & même à ceux des bleus qui

n'étoient pas dans la fureur du parti ; car ils n'étoient pas moins exposez aux violences que les autres. Cela étoit cause qu'au lieu de ceintures, & de boucles d'or, on n'en portoit plus que de cuivre , & on se servoit des habits les plus simples, de peur de perdre la vie si l'on en portoit de precieux. On se retiroit devant que le soleil fût couché. L'insolence de ces seditieux croissoit de jour en jour , à cause que le Magistrat n'usoit pas de son autorité pour la réprimer. Quand on donne la licence au crime, il passe toutes les bornes ; & comme il est favorisé par une puissante inclination de la nature , les châtimens les plus severes ne sont pas capables de l'arrêter. Voila les desordres que commettoit la faction des bleus. Quelques-uns de l'autre faction se joignoient à eux , afin d'avoir le moyen de se venger. Les autres s'alloient cacher , & quand ils étoient découverts , ils étoient ou tuez par leurs ennemis, ou châtiez par le Juge.

2. Plusieurs jeunes gens, qui jusques alors n'avoient été d'aucun parti, s'engagerent dans celuy-ci, soit à cause du pouvoir qu'il possedoit, ou à cause de la liberté qu'il donnoit de tout faire ; n'y ayant point de crime qui en ce temps-là ne fût commis impunément. Leur fureur se déchargea d'abord sur ceux de la faction contraire, & elle se répandit ensuite sur tout le monde indifferemment, & même sur ceux qui ne leur avoient point fait de mal. Quelques-uns leur

donnoient de l'argent pour tuer leurs ennemis, & ils les tuoient en même temps, comme s'ils eussent été de la faction des verds, bien qu'ils les connussent pour n'en être pas. Ces crimes ne se commettoient point dans l'obscurité ni en secret; mais à toutes les heures du jour, dans tous les quartiers de la ville, & en presence des personnes de la plus haute qualité. Il n'y avoit point de raison de les cacher puisqu'il n'y avoit point de châtiment à craindre en les avoüant; & qu'au contraire, c'étoit un sujet de vanité, & une marque d'adresse, que de savoir tuer d'un seul coup un homme qui étoit sans armes, & hors de défence. Il n'y avoit plus d'esperance au milieu de tant de dangers, & la frayeur dont chacun étoit agité luy mettoit sans cesse la mort devant les yeux. Il ne se trouvoit point de lieu, ni de temps, où l'on pût être en sureté, parce que les meurtres se commettoient dans les temples les plus augustes, & durant les ceremonies les plus saintes. Il n'y avoit plus de fidelité entre les amis, & les parens, & plusieurs perissoient dans les pieges que leurs plus proches leur avoient dressez. On ne faisoit point de recherche de tous ces crimes. Chacun étoit accablé par un malheur impreveu, sans que l'on se mît en peine de venger sa mort.

3. Comme la violence regnoit avec empire, les contracts demeuroient sans execution, & les ordonnances sans vigueur. Le gouvernement ressembloit

reſſembloit à une tyrannie qui commençoit à s'établir, & dont les fondemens étoient encore mal affermis. Les Grans de l'Etat étoient abatus, & dans la derniere conſternation. Ce n'étoit plus la loy qui étoit la regle des jugemens, c'étoit l'inclination des factieux, & il n'y avoit point de Juge qui oſât mépriſer leurs inſolentes recommandations, ni opiner contre leur avis. Il y eut pluſieurs creanciers qui furent contrains de rendre les obligations à leurs debiteurs, ſans en recevoir l'argent qui leur étoit dû. Il y eut des maîtres qui mirent, malgré eux, des eſclaves en liberté. On dit qu'il y eut des Dames de qualité qui furent forcées de condeſcendre à l'infame paſſion de leurs valets. Les enfans des principaux de la ville s'étant joints à ce parti, ils obligerent leurs peres de faire beaucoup de choſes contre leur volonté, & entr'autres de leur donner de l'argent. Il y eut de jeunes garçons qui ſouffrirent, au ſû de leurs parens, la derniere injure de la brutalité de ces factieux. Des femmes mariées éprouverent de pareilles violences.

4. On dit que comme une femme qui étoit vêtuë fort modeſtement s'en alloit avec ſon mari dans une maiſon d'un bourg qui étoit au delà de la mer, elle fût rencontrée dans le trajet par une troupe de ces ſeditieux, qui uſerent de menaces envers le mari, pour l'obliger de la mettre dans leur barque. En y entrant elle dit tout bas à ſon mari qu'il n'apprehendât point qu'elle ſouffrît

rien qui fût contraire à son honneur : & comme il avoit le cœur percé de douleur, & les yeux continuellement arrêtez sur elle, elle se jetta dans la mer.

5. Voila une fidele peinture des horribles desordres qui se commettoient dans Constantinople. Mais ces desordres, quoy que tres fâcheux, étoient moins insupportables que la mauvaise administration de Justinien. Ceux qui ont souffert des violences ressentent quelque sorte de consolation dans leur malheur ; quand ils peuvent implorer le secours des loix, & la justice du Souverain : puisqu'il n'y a point de disgrace dont l'esperance ne puisse appaiser la douleur. Mais lorsque celuy qui possede l'autorité exerce luy-mesme les violences, le mal est sans consolation, parce qu'il est sans remede. La faute que faisoit Justinien, étoit non seulement de ne pas écouter favorablement les plaintes de ceux qui avoient été mal-traitez, mais de proteger ouvertement ceux qui faisoient les mauvais traitemens : d'avoir toujours auprés de luy, de ces personnes outrageuses & violentes, & de les élever aux charges & aux emplois.

CHAPITRE VIII.

1. Justinien comparé à un âne. 2. Sa prodigalité. 3. Son portrait. 4. Narration singuliere touchant une statuë de Domitien. 5. Crayon de l'esprit, & des mœurs de Justinien.

1. CES desordres que je viens de décrire; ne regnoient pas seulement à Constantinople, mais aussi dans les autres villes. Ils avoient commencé dans la capitale, mais ils s'étoient répandus ensuite comme un mal contagieux, dans les autres parties les plus éloignées de l'Empire. Justinien voyoit tout ce qui se passoit sans s'en mettre en peine, & il regardoit sans douleur tout le mal qui se faisoit dans le cirque. Il étoit stupide, & insensible, comme un âne que l'on traine par le licou, & par les oreilles. D'autre côté, il mettoit les affaires dans une grande confusion.

2. Dés qu'il prit l'administration de l'Etat, sous le nom, & sous l'autorité de son oncle, il en prodigua aussi-tôt les finances avec la mesme profusion que s'il en eût été le maître absolu. Il fit des largesses extraordinaires aux Huns, toutes les fois qu'ils le vinrent visiter; ce qui luy attira plusieurs courses semblables, d'autres Barbares, qui aprés avoir goûté des presens des Ro-

mains, ne pouvoient oublier le chemin de leur païs. Il fit des dépenses prodigieuses pour bâtir sur la mer, & il eut la vanité de vouloir forcer la nature, & d'opposer la grandeur de ses richesses à la puissance de ce furieux élement. Il vola le bien de plusieurs particuliers, soit en leur imposant de faux crimes, ou en supposant de fausses donations. Un grand nombre de coupables, & de convaincus d'homicides, éviterent les châtimens qu'ils meritoient, en luy abandonnant leurs biens. Quelques-uns, plaidant contre leurs voisins pour des terres, & des heritages où ils n'avoient point de droit, & ne pouvant gagner leur procés dans le cours ordinaire de la justice, luy cederent leurs actions, & en remporterent le malheureux avantage d'opprimer leurs ennemis, & de plus, de se faire connoître de l'Empereur, sans acheter trop cher cette connoissance.

3. Il ne sera pas mal à propos de faire ici son portrait. Il n'étoit ni trop grand, ni trop petit; mais d'une stature mediocre, & plus pleine que grêle. Il avoit le visage agreable, & qui mesme aprés deux jours de jeûne, conservoit beaucoup de couleur.

4. Je ne le puis mieux representer, qu'en le comparant à Domitien, qui fut tellement haï des Romains, que leur haine dura encore aprés qu'ils l'eurent déchiré en pieces. Il fut défendu par Arrêt du Senat d'inscrire son nom dans les actes, & d'exposer sa statuë en public. Il

n'y a point d'inſcription dans Rome où ſon nom paroiſſe, ſi ce n'eſt peut-être avec les noms des autres Empereurs. Il n'y a qu'une ſeule de ſes ſtatuës qui eſt demeurée, par la rencontre que je vais dire. Domitien avoit une femme tres-vertueuſe qui n'avoit jamais fait de mal à qui que ce fût, & qui n'avoit jamais approuvé la conduite de ſon mari. Le Senat qui avoit de l'eſtime pour elle, l'ayant mandée, luy permit de demander ce qu'elle ſouhaiteroit. Elle demanda deux choſes. L'une, d'avoir le corps de ſon mari pour luy rendre les devoirs de la ſepulture : L'autre, de luy ériger une ſtatuë de bronze. Le Senat les luy ayant accordées, elle s'aviſa, pour laiſſer un monument à la poſterité de l'inhumanité de ceux qui avoient fait mourir Domitien, de ramaſſer toutes les parties de ſon corps, & les ayant reünies enſemble, elle commanda aux Sculpteurs d'en tirer la figure. Quand elle fût achevée, elle la plaça au côté droit de la montagne par où l'on va au Capitole. Cette ſtatuë de Domitien n'exprime pas moins le malheureux genre de ſa mort, que les traits de ſon viſage. Il eſt aiſé d'y remarquer la taille de Juſtinien, ſa mine, & ſon air. Voila quelle étoit ſa figure exterieure.

5. Il ne me ſeroit pas auſſi facile de faire un crayon de ſon eſprit. Il étoit tout enſemble & ſimple, & méchant : c'eſt-à-dire, qu'il avoit une malignité ſtupide & groſſiére. Il n'avoit

nulle ſincerité. Il ne parloit ni n'agiſſoit de bonne foy ; & neanmoins perſonne n'eût eu envie de le tromper qui n'eût pû le faire fort aiſément. C'étoit un composé tout-à-fait bizarre de malice & de folie. C'eſt ce que diſoit un ancien Peripateticien, que les choſes les plus contraires ſe reüniſſent dans le temperament de l'homme, de meſme que dans le mélange des couleurs. Je ne laiſſerai pas toutefois de le décrire le plus fidelement que je pourray. Il étoit fourbe, & diſſimulé. Il cachoit artificieuſement ſa haine, & ſes autres paſſions. Ses larmes n'étoient pas des témoignages de ſa joye, ou de ſa douleur: elles n'étoient que les miniſtres de ſes interêts. Il les avoit toujours prêtes, & elles couloient comme il luy plaiſoit, pour ſervir à ſes deſſeins. Il ne faiſoit point de conſience de tromper ſes ſujets par ſes paroles, par ſes écrits, & par ſes ſermens. Il violoit ſes promeſſes avec la meſme facilité qu'un eſclave qui ſe parjure par la crainte des tourmens. C'étoit un ami infidele, & un ennemi implacable. Il étoit alteré du ſang, & du bien d'autruy. Il aimoit les nouveautez, & les changemens. Il ſe portoit de luy-meſme à toute ſorte de méchantes actions, & il ne pouvoit étre porté par aucun moyen à quelque bien que ce fût. Il étoit promt à inventer, & à executer le mal: & il ne pouvoit entendre parler du bien, qu'il n'en reſſentit de la peine. Qui eſt-ce qui pourroit faire une image

ressemblante & exacte de ses mœurs ? Sa malignité n'avoit rien de commun, ni d'ordinaire. Il semble que la nature avoit reüni en sa personne les mauvaises qualitez qu'elle avoit dispersées dans les autres. Il prêtoit volontiers l'oreille aux dénonciateurs, & ouvroit encore plus volontiers la bouche pour prononcer des arrêts de condemnation. Jamais il ne jugea avec connoissance de cause. Il se contentoit d'entendre l'accusateur : & aprés l'avoir entendu, il expedioit des ordres pour démolir des villes, pour desoler des provinces, pour ruiner des Nations. Si l'on compare tout ce qui s'est fait d'injuste, & de violent, depuis le premier établissement de la domination Romaine, avec ce qui s'est fait aussi d'injuste & de violent, du temps de Justinien, on trouvera qu'il y a eu plus de sang répandu sous son regne, qu'il n'y en avoit eu sous les Empereurs, sous les Consuls, & sous les Rois. Il avoit une merveilleuse ardeur de se rendre maître du bien d'autruy : & il ne luy falloit pour cela ni pretexte, ni couleur. Quand il l'avoit entre les mains il étoit aussi prêt à le donner, qu'il avoit été promt à le prendre, & il le prodiguoit à des Barbares, par la plus indiscrete de toutes les profusions. Pour tout dire en un mot, il ne pouvoit ni garder d'argent, ni souffrir que les autres en eussent : de sorte qu'il sembloit avoir moins d'envie de le posseder, que de jalousie contre ceux qui le pos-

ſedoient. Il épuiſa par ce moyen les richeſſes de l'Empire, & mit en leur place la pauvreté.

CHAPITRE IX.

1. Naiſſance, & education de Theodora. 2. Juſtinien en devient amoureux. 3. Violence faite à Theodote. 4. Juſtinien ne peut épouſer Theodora du vivant de l'Imperatrice Euphemie. 5. Il l'épouſe aprés ſa mort, & fait une loy pour autoriſer de ſemblables mariages.

1. VOILA la deſcription la plus exacte que j'aye pû faire de l'eſprit, & des mœurs de Juſtinien. Il épouſa une femme dont je repreſenteray ici la naiſſance, l'éducation, le mariage, & la maniere dont elle contribua à la ruine de l'Empire. Il y avoit à Conſtantinople un certain Acace qui avoit ſoin de nourrir les bêtes pour la chaſſe, que la faction des verds avoit coûtume de donner au peuple. On l'apeloit le maître des ours. Cet Acace étant mort de maladie, ſous le regne de l'Empereur Anaſtaſe, & ayant laiſſé trois filles, Comitona, Theodora, & Anaſtaſia, dont l'ainée avoit un peu moins de ſept ans, ſa veuve ſe remaria bien-tôt aprés à un autre homme qui prit avec elle le ſoin de ſa mai-
ſon

ſon, & l'exercice de ſa charge. Mais le maître du Teatre nommé Aſtere, à qui il appartenoit d'en diſpoſer la vendit à un autre, & l'en mit en poſſeſſion. La mere fâchée d'être privée de ſon employ un jour qu'une multitude extraordinaire de peuple étoit aſſemblé pour voir la chaſſe, mit des couronnes de fleurs ſur la tête, & dans les mains de ſes filles, & les envoya implorer l'aſſiſtance des deux factions. Les verds rejetterent leur priere; mais les bleus leur accorderent la place de leur Concierge qui étoit mort. Comme elles étoient fort belles, la mere les produiſit ſur le Teatre : non pas toutes trois en meſme temps, mais chacune à meſure qu'elle arriva à l'âge de puberté. Comitona s'étoit déja renduë fort celebre parmi celles de ſa profeſſion, que Theodora la ſuivoit vétuë d'une tunique à manches, comme les ſervantes les ont d'ordinaire, & luy portoit ſur ſa tête un ſiege pour s'aſſeoir dans les aſſemblées. Mais dés qu'elle fut en âge, ſa mere la fit paroître ſur le Teatre, dans le rang de celles que les Anciens appeloient Pedanées : à cauſe qu'elle ne ſavoit ni joüer de la flute, ni chanter, ni danſer; & qu'elle n'avoit point d'autre art que d'abandonner ſa propre perſonne à ceux qui deſiroient d'en joüir. Elle ſe mit enſuite avec les Bâteleurs, & les ſervit dans leurs bouffonneries ridicules; étant fort plaiſante, & fort railleuſe de ſon naturel. Elle devint en peu de temps, par l'excés de ſa

qui la rendit si celebre dans le monde.

2. Quand elle fut revenuë à Constantinople, Justinien en devint passionnement amoureux, & il vécut avec elle comme avec une concubine bien qu'il l'eût déja élevée à la dignité des personnes Patriciennes. Elle aquit en peu de temps des richesses immenses, & un credit extraordinaire; car il arriva à Justinien ce qui arrive d'ordinaire aux amans passionnez; de ne point trouver de plus agreable plaisir, que de combler de presens la personne qu'il aimoit: La mesme abondance qui fournissoit la matiere de ces presens, fournissant aussi l'aliment de leur amour. Cette femme contribua extremement à la ruine des peuples, non seulement de la Ville, mais des Provinces. Comme Justinien, & elle étoient engagez dans la faction des bleus, ils en augmenterent le pouvoir, & l'insolence. Il est vray, neanmoins, que ce pouvoir diminua un peu par l'occasion que je m'en vais raconter.

3. Justinien étant tombé dans une dangereuse maladie le bruit courut qu'il étoit mort. Ce fut dans ce temps-là que les factieux commirent tous les desordres dont j'ay parlé, & qu'ils massacrerent en plein jour dans l'Eglise de sainte Sophie un homme de consideration nommé Hypatius. Une insolence aussi inoüye que celle-là souleva le peuple, & le fit assembler autour du Palais: où chacun prenant l'occasion de l'absence de l'Empereur, se plaignit librement des ou-

trages qu'il avoit reçus. L'Empereur donna ordre au Prefet de faire justice. Le Prefet qui se nommoit Theodote, & qui avoit été surnommé ventouse, fit le procés aux coupables, & en condamna quelques-uns à la mort: Les autres, qui étoient reservez à perir dans un autre temps, trouverent alors le moyen de se sauver. Justinien ayant recouvré sa santé, contre toute sorte d'esperance, se resolut de faire perir Theodote mesme l'accusant de sortilege, & de malefice. Mais comme il n'avoit point de preuves, il contraignit ses domestiques, à force de tourmens, de déposer contre luy. Les Senateurs n'osoient s'opposer à cette injustice: Ils se contentoient d'en gemir dans le fond de leur cœur. Il n'y eut que le Questeur Proclus qui eut le courage de dire, qu'il étoit innocent. Ce qui fut cause qu'au lieu d'être condamné par Arrêt, il fût relegué, par ordre de Justinien à Jerusalem, où il passa toute sa vie dans l'Eglise; parce que l'on avoit envoyé des gens pour l'assassiner. Voila le recit veritable de sa disgrace. Les factieux devinrent d'eux-mesmes fort moderez, & quoy qu'ils eussent toujours la mesme liberté, ils ne commirent plus les mesmes crimes. Il ne faut point d'autre preuve de cette liberté, que l'impunité dont quelques-uns joüirent: ceux qui étoient établis pour les punir leur ayant permis de s'enfuir, & de se soustraire à la Justice.

4. Il fut impossible à Justinien d'épouser Theo-

dora durant la vie de l'Imperatrice Euphemie : car bien qu'elle luy accordât toutes choses, elle demeura ferme à luy refuser celle-ci. C'étoit une Princesse qui n'avoit point de malice. Comme elle étoit née parmi les Barbares, elle eût toujours les mœurs fort grossieres, & elle n'aquit jamais ni la politesse, ni l'intelligence qui sont necessaires pour gouverner. Elle ne porta pas sur le trône le nom qu'elle avoit apporté de son païs ; parce qu'il sembloit avoir quelque chose de ridicule : mais elle prit celuy d'Euphemie. Elle mourut bien-tôt aprés le temps dont je parle, & où Justin qui étoit dans une extreme vieillesse, & dans la derniere incapacité, étoit méprisé de tout le monde, au lieu que Justinien étoit craint, & respecté.

5. Ce dernier voulut alors épouser Theodora ; mais comme les anciennes loix défendoient à un Senateur de se marier avec une femme débauchée, il obligea Justin d'en faire une nouvele, pour le permettre. Ainsi il contracta mariage avec Theodora, & donna au Senat l'exemple de cette honteuse licence. Il usurpa ensuite la puissance absoluë, & il couvrit sa violence tyrannique du pretexte de soulager son oncle. Il se fit mesme associer à l'Empire, si toutefois cela se fit selon les loix, puisqu'il se fit par la seule crainte, & sans liberté. Justinien & Theodora prirent possession de l'autorité souveraine trois jours avant la fête de Pâques, dans

le temps où l'on ne faluë perfonne. Juftin mourut bien-tôt aprés de maladie, dans la neuviéme année de fon regne.

CHAPITRE X.

1. Jugement de Procope fur le mariage de Juftinien. 2. Portrait de Theodora. 3. Intelligence de Iuftinien & de Theodora quand il s'agiffoit de faire du mal.

1. BIEN que la naiffance de Theodora fût auffi baffe, & que fa jeuneffe eût été auffi corrompuë que nous l'avons vû, elle ne laiffa pas d'avoir l'honneur d'être mariée à Juftinien, qui auroit pû choifir dans tout l'Empire la perfonne de la famille la plus illuftre, de l'education la plus honnéte, de la vertu la plus pure, de la reputation la plus entiere, de la beauté la plus rare, & de la perfection la plus achevée. Il aima mieux fe couvrir de cet opprobre de la nature, & fe foüiller par l'alliance d'une femme toute chargée d'abominations, & qui fur tout étoit coupable du parricide de plufieurs enfans, dont elle avoit procuré l'avortement. Il n'eft pas befoin que je m'arrête davantage à décrire les mœurs de ce Prince. Son mariage fuffit pour repréfenter naïvement le caractere de fon efprit, & il peut tenir lieu d'un témoin irreprochable,

& d'un hiſtorien fidéle. Il n'y a point de crime dont ne ſoit capable celuy qui s'eſt une fois dépoüillé des ſentimens de l'honneur, & qui ne ſe ſoucie plus d'être en execration aux gens-de-bien. Quand il s'eſt une fois armé le front d'impudence, il n'y a plus d'infamie où il faſſe difficulté de ſe plonger. Pas-un Magiſtrat ne témoigna de l'indignation de cette honte de l'Etat. Ils étoient prêts de l'adorer comme une divinité. Aucun Prelat ne parut en avoir de la douleur. Ils allerent la ſalüer comme leur Imperatrice. Le peuple qui avoit été le ſpectateur de ſes bouffonneries, & de ſa proſtitution, ſe proſterna auſſitôt à ſes piés, comme un eſclave aux piés de ſa ſouveraine. Il n'y eut point de ſoldat qui ſe fâchât de courre toute ſorte de hazars pour la défenſe de ſes interêts. Enfin perſonne, de quelque condition qu'elle fût ne s'oppoſa à cette monſtrüeuſe élevation. Tout le monde s'accorda d'un commun conſentement à cette ſujetion infame. Il ſemble que la fortune affecte de faire admirer l'empire qu'elle exerce dans le monde, & de montrer qu'elle ne ſe ſoûmet ni aux regles de la bien-ſeance, ni au jugement de la raiſon. Elle éleve certaines perſonnes à des grandeurs prodigieuſes, où ſelon toutes les apparences, elles ne devoient jamais parvenir, & elle ſe moque des obſtacles qui pouvoient empêcher leur avancement. En-un-mot elle ſe vante que tout luy cede, & luy obeït.

Mais tout cela n'arrive que ſelon qu'il plaît à Dieu de le permettre, ou de l'ordonner.

2. Theodora n'étoit que d'une taille mediocre, & plus petite que grande. Elle étoit belle & agreable de viſage. Elle avoit le teint delicat, & formé d'un juſte temperament de rouge & de blanc. Elle avoit les yeux vifs & étincelans. Ce ne ſeroit pas aſſez d'un ſiécle pour raconter tout ce qu'elle a fait ſur le Teatre. Ce que j'en ay dit n'eſt que trop ſuffiſant pour donner une idée de ſes mœurs & de ſa vie.

3. Il faut que je rapporte maintenant en peu de paroles ce qu'elle a fait conjointement avec Juſtinien; car ils ne faiſoient rien de conſiderable l'un ſans l'autre. Tout le monde crut longtemps qu'ils étoient de differens ſentimens: mais ce n'étoit qu'une illuſion, & ils ne faiſoient ſemblant de ne ſe pas accorder, que pour entretenir la diviſion parmi leurs ſujets. Ils feignirent de n'être pas d'accord, afin de partager les Chrêtiens ſur les matieres de la Religion. Et ils jetterent bien-tôt aprés des ſemences de querelles entre les factions. Theodora appuïoit de tout ſon credit celle des bleus, & elle leur donnoit permiſſion de tout entreprendre contre les verds. Juſtinien diſoit qu'il en avoit de la douleur; mais il ajoûtoit qu'il ne pouvoit retenir ſa femme, & qu'il craignoit de la fâcher. Ils donnoient quelquefois des ordres contraires: Juſtinien commandant de châtier les crimes des bleus

bleus, & Theodora se plaignant que son mari s'opposoit à tous ses desirs. Les bleus, comme j'ay déja dit, furent fort retenus, & ils ne firent pas tout le mal qu'ils pouvoient faire. L'Empereur & l'Imperatrice sollicitoient dans tous les procés, chacun pour l'une des parties, dont l'une perdoit infailliblement. Ils s'enrichirent par ce moyen aux dépens des plaideurs. Justinien admit dans son amitié plusieurs personnes à qui il donna la liberté de faire toute sorte de méchantes actions. Mais aprés qu'ils furent devenus riches par cette voye, ils tomberent dans les mauvaises-graces de Theodora; & alors quoy-que Justinien leur eût promis de les maintenir, il les abandonna: & quand ils furent condamnez il se mit en possession de leur bien, tout de mesme que s'il ne les eût jamais connus. Ce fut par ces sortes d'artifices, & en agissant toujours de concert, quoy-qu'ils feignissent de n'être pas de mesme avis, qu'ils entretinrent des differens entre leurs sujets, & qu'ils établirent leur tyrannique domination.

CHAPITRE XI.

1. Iustinien change par vanité la face de l'Etat. 2. Il est alteré du sang & du bien d'autruy. 3. Il tourmente les heretiques. 4. Il publie une loy contre l'amour des garçons.

1. QUAND Justinien fut en possession de l'Empire, il y changea la face des choses; & comme s'il n'y fût parvenu que pour y causer un renversement general, il y introduisit tout ce qui étoit le plus contraire aux bonnes loix, & il abolit tout ce qui étoit le plus saintement établi. Il supprima les anciennes charges, & il en crea de nouveles. Il en fit autant des compagnies de gens-de-guerre, & des loix: non pas par l'amour du bien public, ou de la justice: mais par la seule vanité d'être reconnu auteur de ces changemens. Lorsqu'il n'a pû changer les choses, il en a du moins changé les noms, & il leur a ôté celuy des Empereurs precedens, pour leur donner le sien.

2. Il n'a jamais pû appaiser la soif qu'il avoit du sang humain, ni éteindre l'ardeur dont il brûloit de ravir le bien d'autrui. Aprés avoir ruiné les plus riches familles, il en cherchoit

d'autres qu'il pût encore ruiner. Et quand il s'étoit emparé de leur bien, il le prodiguoit à des Barbares, ou il l'emploïoit à des bâtimens, dont la dépense étoit également superfluë & ridicule. Quand il avoit fait mourir une infinité de personnes, il dressoit des embûches pour faire perir ceux qui restoient encore en vie. Comme les Romains étoient en paix avec toutes les Nations, & qu'il manquoit d'occasion pour assouvir la passion qu'il avoit pour le sang & pour le carnage, il commit les Barbares les uns avec les autres. Il attira à Constantinople les chefs des Huns, & il leur fit de grandes largesses, sous pretexte d'une alliance, comme il leur en avoit déja fait sous le regne de Justin. Lorsqu'ils eurent son argent, ils envoyerent d'autres Capitaines de leur Nation, avec des troupes courir & piller les terres de l'Empereur, afin de luy vendre ensuite la paix bien cher, puisqu'il vouloit bien l'acheter ainsi. Ceux-ci ayant fait le dégât, ils en reçurent la recompense. Et aprés eux, il en vint encore d'autres, qui s'étant chargez de butin, étoient encore honorez de l'amitié & des presens de l'Empereur. Comme ces peuples sont partagez en plusieurs bandes, & sous divers Commandans, ils revinrent plusieurs fois tour-à-tour, & firent comme un cercle de brigandages qui commença par la liberalité indiscrete de Justinien, & qui sans avoir jamais de fin, roula incessamment sur soy-mesme. Il n'y eut pas un

coin de terre, pas une roche, pás un antre exemt de pillage. Il y eut des païs qui furent ravagez plus de cinq fois. J'ay rapporté ailleurs les irruptions des Medes, des Sarasins, des Sclavons, & des autres Barbares; mais je n'ay pas expliqué les veritables causes de ces irruptions, & je me suis reservé à le faire à part dans ce livre-ci. Justinien acheta avec des sommes immenses la paix de Cosroës, puis il la rompit sans sujet, en attirant Alamondare, & les Huns dans son parti; ce que je pense avoir rapporté assez au long dans un autre ouvrage. Au mesme temps qu'il excitoit des seditions & des guerres, afin d'avoir un plus grand nombre de moyens de ravir le bien, & de répandre le sang de ses sujets, il s'avisa encore de les tourmenter par une nouvele vexation.

3. Il y a dans la Religion chrétienne plusieurs fausses opinions que l'on appele des heresies: comme celle des Montanistes, celle des Sabatiens, & d'autres qui portent l'erreur dans les esprits. Justinien obligea tous les sectateurs de ces heresies d'y renoncer: & entre les autres peines qu'il établit contre eux, il les declara incapables de transmettre à leurs enfans & à leurs proches la succession de leur bien. Il y avoit dans les temples de ces heretiques, & sur tout dans ceux des Ariens, d'immenses richesses, & qui surpassoient infiniment celles du Senat. Ils avoient une quantité incroyable de vases d'or

& d'argent, enrichis de perles, & de pierreries. Ils avoient des terres, des maiſons, & d'autres biens de toute nature; car jamais aucun Prince ne les avoit inquietez. Pluſieurs artiſans qui étoient dans les ſentimens orthodoxes ne ſubſiſtoient que par leur moyen, & ne travailloient que pour eux. Juſtinien fit vendre publiquement les ornemens de ces temples, & les appliqua à ſon profit; & ainſi il ôta à pluſieurs perſonnes les moyens de leur ſubſiſtance. Certaines gens courant de côté & d'autre, contraignoient ceux qui tomboient entre leurs mains de renoncer à la creance de leurs peres. Les gens de la campagne, qui ſont naturellement groſſiers, ne pouvant ſouffrir cette contrainte, reſolurent de ſe défendre: ce qui fut cauſe que pluſieurs furent maſſacrez par les ſeditieux; & pluſieurs ſe tuerent eux-meſmes, & furent ſi ſimples que de croire faire en cela un acte de religion. Il y en eut qui ſe ſauverent hors de leur païs. Les Montaniſtes de Phrygie s'enfermerent dans leurs temples, y mirent le feu, & ſe conſumerent eux meſmes. Depuis ce temps-là, l'Empire ne fut plus qu'un funeſte teatre de banniſſemens, & de meurtres. La meſme loy ayant été publiée contre les Samaritains, la Paleſtine fut auſſi-tôt remplie des meſmes deſordres. Pluſieurs habitans de ma ville de Ceſarée, & des autres villes voiſines, ne voulant pas s'expoſer à une ſanglante perſecution pour la défenſe d'une vaine

opinion, firent profession de la Religion chrétienne, & se mirent en sureté à l'ombre de ce nom. Ceux d'entr'eux qui avoient le plus de lumiere, & de prudence, demeurerent fermes dans leur foy. Les autres indignez de ce que cette nouvele loy les avoit obligez à quitter la secte de leurs peres, prirent parti avec les Manichéens, & avec ceux que l'on appele adorateurs de plusieurs Dieux. Les païsans s'étant assemblez, & ayant élû pour leur Roy un certain voleur, nommé Julien fils de Sabare, ils furent assez hardis pour prendre les armes. Ils en vinrent aux mains avec les soldats du païs, & ils furent d'abord assez heureux pour leur résister; mais depuis, ils furent défaits avec leur chef. On dit qu'il perit cent mille hommes dans cette petite guerre. Cette contrée, qui est une des meilleures du monde, n'a point été cultivée depuis; ce qui a causé une perte notable aux proprietaires des terres, qui sont Chrétiens; car bien qu'ils n'en ayent point tiré de revenu, ils n'ont pas laissé de payer l'impôt, sans en avoir pû obtenir la moindre remise. Justinien tourna, ensuite, la fureur de la persecution contre les payens qu'on appele Grecs, & il leur en fit ressentir les plus terribles effets, par la privation de leurs biens, & par la cruauté des supplices. Ceux qui, pour s'accommoder au temps, firent profession exterieure de la Religion chrétienne, furent surpris depuis comme ils presentoient de l'encens aux idoles,

qu'ils offroient des sacrifices, ou qu'ils faisoient d'autres ceremonies prophanes. Je rapporteray dans la suite de cet ouvrage les persecutions qu'il excita contre les chrétiens mesmes.

4. Il publia quelque temps aprés, une loy contre l'amour des garçons, & il fit rechercher ceux qui s'en étoient rendus coupables, non seulement depuis la publication de la loy, mais auparavant mesme. Tous les ordres de la Justice furent violez dans cette poursuite. Il condamna des personnes qui n'étoient point accusées, & contre qui il n'y avoit point de denonciateur. La déposition d'un seul témoin, & quelquefois d'un enfant, d'autrefois mesme d'un esclave, que l'on avoit contraint de déposer contre son maître, suffisoit pour former dans son esprit une pleine conviction. La peine dont il punissoit les coupables étoit d'avoir les parties naturelles coupées, & d'être exposez en cet état devant tout le peuple. Il est vray qu'il n'usa pas de cette severité envers tous les accusez, mais seulement envers ceux ou qui étoient de la faction des verds, ou qui étoient en reputation d'avoir de grans biens, ou qui avoient eu le malheur de luy déplaire. Comme il avoit grande aversion pour les Astrologues, il les fit condamner par le Juge des voleurs a étre battus de verges, & a étre promenez, ensuite, sur des chameaux, par toute la ville. Il fit cet injurieux traitement à des vieillars, & à des gens de bien,

à qui l'on ne pouvoit rien reprocher, que d'être savans dans l'Astrologie. Cela obligea un grand nombre de personnes à s'enfuir, & à se refugier dans les païs les plus éloignez. Toutes les provinces, & toutes les villes étoient pleines d'étrangers, qui cherchoient à se cacher de mesme que si le lieu de leur demeure eut été ruiné par la guerre. Voila les moyens dont Justinien & Theodora se servirent pour s'emparer du bien des personnes les plus accommodées de Constantinople, & des autres villes. Je parleray maintenant de ce qu'ils firent, pour se saisir de celuy des Senateurs.

CHAPITRE XII.

1. Fourberies faites à Zenon, & à d'autres Senateurs. 2. Opinion de quelques-uns touchant Justinien, & Theodora.

1. ILs nommerent pour gouverneur d'Egypte Zenon neveu d'Antheme, qui avoit été autrefois Empereur d'Occident. Les grans tresors qu'il possedoit en or, en argent, en perles, en émeraudes, & en d'autres pierres precieuses, furent cause qu'ils le choisirent plûtôt qu'un autre. Comme il se preparoit à partir pour aller en son gouvernement, & qu'il faisoit embarquer tout ce qu'il vouloit emporter, ils le firent détourner

ner par quelques-uns de ses valets qu'ils avoient corrompus : & ces valets ayant mis le feu au vaisseau, allerent dire à leur maître qu'il s'y étoit pris par accident, & que toutes ses richesses avoient été consumées. Zenon étant mort subitement, bien-tôt aprés, ils se saisirent de tout son bien, comme s'ils eussent été ses heritiers. Quelques-uns disent, qu'ils firent paroître un faux testament. Ils s'emparerent, par un artifice semblable, des successions de Tatien, de Demosthene, & d'Ilara qui étoient des principaux de l'Etat. Ils usurperent d'autres successions, non pas en supposant des testamens, mais en contrefaisant des lettres. Ce fut par ce moyen qu'ils se firent heritiers de Denys qui demeuroit sur le Mont Liban, & de Jean fils de Basile qui étoit le plus illustre des Edesseniens, & qui, contre son gré, fut donné par Belisaire en ôtage aux Perses. Cosroës, qui pretendoit que les Romains avoient manqué aux conditions du traité pour l'assurance duquel ils avoient donné Jean en ôtage, refusoit de le rendre sans rançon. Son ayeule qui vivoit encore alors, ne s'éloignoit pas de donner deux mille livres d'argent pour le racheter. Lorsque Justinien sut que cette somme étoit dans la ville de Dara il défendit de traiter de la rançon, de peur que l'argent ne fût transporté hors de l'Etat. Jean étant mort de maladie, peu de temps aprés, le Gouverneur de Dara supposa une lettre par laquelle il nom-

moit l'Empereur ſon unique heritier. Je ne ſaurois rapporter les noms de tous ceux dont ils ſe ſont portez heritiers, bien qu'ils ne le fuſſent pas en effet. Ils ſe contenterent de prendre des ſucceſſions à part, & ſeparement, juſqu'au temps de la ſedition, dont le ſignal, & le mot du guet étoit *vainquez*. Mais depuis, ils proclamerent tout d'un coup les biens de tout le Senat, & ils s'emparerent des meubles les plus precieux, & des terres les plus fertiles. Il eſt vray qu'ayant choiſi celles qui étoient chargées des plus grans impôts, ils les rendirent, comme par humanité, à leurs anciens poſſeſſeurs, qui ſe trouvant preſſez par les exacteurs publics, & accablez par le cours continuel des arrerages, languirent dans une miſere qui leur rendoit la vie ennuyeuſe.

2. Pluſieurs de mes amis ſont perſuadez, & je le ſuis comme eux, que Juſtinien, & Theodora ſont des Démons malfaiſans, qui aprés avoir tenu conſeil enſemble ſur les moyens de ruiner le monde, n'en ont point trouvé de plus propre, que de ſe couvrir d'une forme humaine. Ce que j'avance ſe peut juſtifier par beaucoup de preuves, mais ſur tout, par l'énormité des maux qu'ils ont faits, puis que le pouvoir des Demons ſurpaſſe celuy des hommes. J'avouë qu'il y a eu autrefois des hommes qui ſe ſont rendus formidables par l'excés de leur puiſſance & par la méchanceté de leur naturel, qui ont renverſé des villes, & deſolé des provinces, &

qui ont été capables de changer la face de toute la terre ; mais la fortune a ſecondé leurs intentions, & elle a fait ſervir les inondations, les tremblemens de terre, & les maladies contagieuſes à l'execution de leurs deſſeins ; de ſorte que les calamitez qu'ils ont produites ne leur peuvent être imputées, ſans qu'on les impute en meſme temps, à une cauſe ſuperieure. On dit que la mere de Juſtinien a déclaré à ſes amis, qu'il n'étoit point fils de Sabatius, ni d'aucun homme ; mais qu'avant que d'être groſſe de luy, elle avoit été viſitée par un genie qui ne ſe laiſſoit point voir, bien qu'il ſe fît ſentir, & qui s'évanoüiſſoit comme un ſonge. Quelques-uns de ſes officiers, qui avoient l'ame plus pure, & plus dégagée de la corruption du corps, aſſurent, qu'ils ont ſouvent vû en ſa place un phantôme durant la nuit. Il y-en avoit un qui diſoit, que comme Juſtinien ſe levoit de ſa chaiſe pour ſe promener, car il ne pouvoit demeurer long-temps en une place, il avoit vû ſa tête diſparoître, le reſte de ſon corps ne laiſſant pas de marcher : & comme il doutoit de la fidelité de ſes yeux, & qu'il apprehendoit que ce ne fût une illuſion, il avoit vû que la tête s'étoit reünie au corps. Un autre qui avoit accoûtumé d'être toujours auprés de luy, rapportoit que ſon viſage paroiſſoit quelquefois comme une maſſe informe, où l'on ne diſtinguoit plus de ſourcils, d'yeux, de nez, de bouche, ni d'autres

parties, & qu'ensuite, il reprenoit sa forme ordinaire. Je n'ay pas vû ce que j'écris, mais je l'ay ouï dire à ceux qui assuroient l'avoir vû. On dit qu'un Moine qui s'étoit rendu tres-agreable à Dieu par l'ardeur de sa pieté, & par la sainteté de ses mœurs, ayant été prié par ses freres d'aller à Constantinople, pour parler en faveur des peuples du voisinage, qui souffroient de grandes vexations, il fut admis devant Justinien, mais que quand il fut sur le pas de la porte, il se retira tout étonné, bien que l'Eunuque Introducteur, & les autres qui étoient presens, l'invitassent d'entrer: que quand il fut dans l'hôtellerie, & que ses amis luy demanderent, pourquoy il avoit fuï de la sorte, il leur répondit que c'étoit parce qu'il avoit vû le Prince des Demons sur le trône, & qu'il ne l'avoit voulu prier de rien. Certes, il n'y a personne qui en considerant qu'il ne buvoit, ne mangeoit, ni ne dormoit presque point, & que quoy qu'il aimât les femmes, il marchoit toute la nuit, ne l'eût pris pour un Demon. Ceux qui ont autrefois aimé Theodora, disent, que lorsqu'elle se prostituoit sur le Teatre, il étoit souvent venu un Demon qui les chassoit, & qui passoit la nuit avec elle. Une danseuse nommée Macedonia qui étoit de la faction des bleus à Antioche, & qui dés le regne de Justin, s'étoit aquis un tel credit, que de ruiner par les lettres qu'elle écrivoit à Justinien, des principaux d'O-

rient, & de faire confiſquer leur bien. Cette danſeuſe, dis-je, étant allé ſaluer Theodora, comme elle revenoit d'Afrique, & qu'elle étoit affligée des injures qu'Hecebole luy avoit faites, & de l'argent qu'elle avoit perdu, & l'ayant conſolée par l'eſperance qu'un jour la fortune repareroit toutes ſes pertes; Theodora luy repartit, que la nuit precedente, elle avoit eu un ſonge qui ne luy permettoit pas d'apprehender de manquer de bien, & qui l'aſſuroit que lorſqu'elle ſeroit retournée à Conſtantinople, elle coucheroit avec le Prince des Demons, & qu'elle aquereroit, par cette alliance, tous les treſors de la terre. Voila l'opinion que pluſieurs avoient de Juſtinien, & de Theodora.

CHAPITRE XIII.

1. Fauſſe douceur de Juſtinien. 2. Faveur injuſte envers les Eccleſiaſtiques. 3. Flaterie de Tribonien. 4. Legereté, perfidie, & avarice de Juſtinien. 5. Sa maniere de jeûner.

1. BIEN que Juſtinien fût d'une humeur auſſi fâcheuſe que nous l'avons repreſenté, neanmoins, il étoit de facile accés à tout le monde, & l'on n'empêchoit perſonne de l'aborder. Quand on paroiſſoit devant luy dans

une posture indecente, ou que l'on avançoit une parole indiscrete, il ne s'en mettoit point en colere. Il prononçoit les arrêts les plus rigoureux sans s'émouvoir, & jamais il ne s'emportoit contre ceux qui l'offençoient. Lors mesme qu'il commandoit de ruiner des villes, de massacrer des innocens, & de confisquer leur bien, il le faisoit avec un visage serain, des yeux baissez, & un ton de voix moderé. Cela pouvoit faire croire à quelques-uns qu'il étoit doux de son naturel: Mais quand on le supplioit en faveur des miserables, & que l'on imploroit sa clemence, c'étoit alors que sa fureur éclatoit, qu'il écumoit de rage, & qu'il respiroit tout ouvertement la perte de ses sujets.

2. Les Prêtres pouvoient exercer hardiment des violences sous son autorité. Il les felicitoit lorsqu'ils avoient ravi le bien d'autruy, & il esperoit attirer, par ce moyen, les graces du ciel. Quand il jugeoit quelque cause où il s'agissoit d'un vol commis sous pretexte de pieté, il s'imaginoit qu'il y alloit de l'interêt de la Religion que l'accusé fût absous, & il croyoit qu'il étoit de la justice que jamais personne n'eût d'avantage sur les Prêtres. Il donnoit quelquefois aux Eglises le bien qu'il avoit usurpé. Il couvroit par ce moyen ses brigandages du voile de la religion, & il ôtoit l'esperance de la restitution à ceux qui auroient voulu la poursuivre. Il commit, par cette funeste devotion, une infinité de

meurtres. Comme il faisoit paroître une grande passion qu'il n'y eût qu'un sentiment touchant la divinité du Fils de Dieu, il fit mourir ceux qui n'étoient pas dans le sien, & il croyoit que ce n'étoit pas un homicide que de tuer un hétexodoxe. C'est ainsi qu'il étudioit de nouveaux moyens de faire perir les hommes, & qu'il les concertoit avec sa femme. Ils avoient la mesme inclination, encore qu'ils n'eussent pas la mesme conduite, & quelque difference qui parût dans leurs actions, ou dans leurs paroles, il n'y en avoit point dans le dessein qu'ils avoient de contribuer de tout leur pouvoir à la ruine de leurs sujets.

3. Justinien avoit l'esprit plus leger que la poussiere dont le vent se jouë. Le premier qui s'en emparoit, le menoit où il vouloit, pourvû qu'il ne voulût pas le porter à l'humanité, ou le détourner de l'avarice. Il prétoit volontiers l'oreille aux discours des flateurs qui le mettoient dans le ciel. Tribonien luy dit un jour qu'il apprehendoit que le ciel ne l'enviât à la terre, & ne l'enlevât à cause de sa pieté. Il écoutoit serieusement ces sortes de loüanges, ou plûtôt de railleries. Il blâmoit quelquefois comme des scélerats ceux dont un peu auparavant il avoit admiré la vertu. Et d'autrefois il faisoit l'eloge de ceux qu'il avoit chargez d'injures. Ainsi il changeoit de sentimens sans raison.

4. Sa pensée ne s'accordoit pas d'ordinaire

avec ses paroles, & ses paroles étoient contraires à l'opinion qu'il vouloit donner de luy à ceux à qui il parloit. Il me semble que j'ay fait connoître assez clairement par le recit de ses actions, de quelle maniere il se portoit à opprimer, & à haïr. Il étoit ferme & invariable dans sa haine, leger & changeant dans son amitié. Il a fait mourir plusieurs de ses amis, & il ne s'est jamais reconcilié avec aucun de ses ennemis. Il a consenti par complaisance pour sa femme, ou pour d'autres, à livrer au supplice ceux qui sembloient étre ses plus familiers, & ses plus intimes, bien qu'il fût que ce n'étoit qu'à cause de la part qu'il leur avoit donnée dans ses bonnes graces que l'on vouloit les faire perir. Enfin, il n'êtoit constant que dans l'inhumanité, & dans l'avarice. Quand sa femme trouvoit de la resistance dans son esprit, elle l'assuroit que l'affaire qu'elle proposoit produiroit des sommes considerables, & par cette vaine promesse, elle obtenoit de luy tout ce qu'elle vouloit. Il ne refusoit point de faire, ni de défaire des loix pour de l'argent. Quand il jugeoit, il ne formoit pas ses jugemens sur les loix qu'il avoit établies, mais sur l'esperance qu'il concevoit, ou qu'on luy donnoit de quelque profit. Quand l'occasion luy manquoit de ravir tout d'un coup le bien de quelqu'un, par une accusation calomnieuse, ou par un testament supposé, il n'avoit point de honte d'en prendre au moins une partie, sans aucun titre, &

sans

ſans aucune couleur. Il n'y avoit plus ſous ſon regne, de pureté dans la foy, de ſainteté dans la religion, de juſtice dans les loix, ni de fidelité dans les contracts. Quand ceux qu'il employoit ôtoient le bien, & la vie à ceux qui tomboient entre leurs mains, il les eſtimoit comme de religieux obſervateurs de ſes ordres : au-lieu que ceux qui agiſſoient avec quelque ſorte d'humanité, paſſoient dans ſon eſprit pour des hommes d'un autre ſiecle. Cela étoit cauſe que quelques-uns affectoient de paroître violens, quoy qu'ils ne le fuſſent pas de leur naturel. Lorſqu'il avoit fait quelque promeſſe, & qu'il l'avoit autoriſée par ſa ſignature, & confirmée par ſon ſerment, il faiſoit ſemblant incontinent aprés de ne s'en plus ſouvenir, il en tiroit vanité. Il uſoit de cette infidelité envers les étrangers, auſſi-bien qu'envers ſes ſujets, comme je l'ay dit dans mes autres livres.

5. Il étoit fort diligent, & fort ſobre. Il mangeoit tres-legerement, & ſe levoit de table preſqu'en meſme temps qu'il s'y étoit aſſis : ne ſatisfaiſant qu'avec peine à cette neceſſité de la nature, qu'il regardoit comme une fâcheuſe ſervitude. Il paſſoit quelquefois deux jours, & deux nuits ſans boire ni ſans manger, & ſur tout au temps de Pâques, auquel il ne buvoit que de l'eau, & ne mangeoit que des legumes. Aprés s'étre repoſé environ une heure, il ſe promenoit toute la nuit. Il eût pû faire beaucoup de bien

s'il eût voulu employer utilement tant de temps; mais comme il ne se servoit des avantages qu'il avoit reçus de la nature, que pour la ruine de son Etat, il ne veilloit, il ne travailloit, & ne se tourmentoit continuellement, que pour rendre la condition de ses sujets de jour en jour plus malhureuse, & leurs disgraces plus insupportables. Car il étoit subtil à inventer, & promt à executer les crimes les plus atroces; de sorte que ce qu'il avoit de bon, faisoit la misere des peuples.

CHAPITRE XIV.

1. Injustice de Iustinien. 2. Leon luy conseille de trafiquer de la Iustice.

1. L'ORDRE des affaires étoit tout changé, & il ne restoit plus de vestige des anciennes mœurs. Comme j'ay déja remarqué une partie de ces changemens, je n'en diray pas davantage, de peur de m'étendre à l'infini. Il ne conserva rien des marques exterieures de la dignité de l'Empire; mais il prit le langage, l'habit, & l'esprit des étrangers. Lorsqu'il étoit obligé de répondre par écrit, il n'employoit point le ministere du Questeur: mais il écrivoit luy-mesme, bien qu'il écrivît fort-mal. Comme il étoit toûjours environné d'une foule de

gens, ceux à qui il avoit fait quelque préjudice ne ſavoient où porter leurs plaintes. Quoy que les Secretaires d'Etat ſoient des Officiers anciens, & conſiderables, il ne leur laiſſoit plus l'exercice de leurs charges : mais il expedioit luy-meſme les ordres. Sur-tout il preſcrivoit aux Juges des villes ce qu'ils avoient à juger : n'y en ayant pas un ſeul dans l'Empire à qui il laiſſât la liberté de ſon avis. Il jugeoit luy-meſme les cauſes aprés n'avoir entendu qu'une des parties. Il ne ſuivoit dans ſes jugemens ni le droit ni la juſtice : & il ne prononçoit que ſelon ſes interêts. Il ne rougiſſoit point de recevoir des preſens ; l'avarice luy ayant ôté la pudeur. On changeoit quelquefois les arrêts reſolus dans le Senat. Les Senateurs n'étoient en leurs places que comme des ſtatuës ſans autorité, & que l'on n'y laiſſoit que pour garder une vaine image de l'ancienne ceremonie. Toutes les affaires ſe decidoient par la volonté de Juſtinien, & de ſa femme, & ce qu'ils ordonnoient étoit executé. Quand un accuſé apprehendoit la ſeverité de la loy, il n'avoit qu'à porter de l'argent à l'Empereur, pour en faire une contraire. Et ſi un autre avoit interêt que l'on rétablît la loy qui avoit été abrogée, il l'obtenoit par argent, avec la meſme facilité que le premier. Ainſi il n'y avoit rien de conſtant dans les jugemens. La balance de la Juſtice panchoit du côté où étoit le poids de l'or. On trafiquoit publiquement avec ce

metal, des ſentences du Juge, & des ordonnances du Prince. Les Referendaires, qui rapportoient autrefois les requeſtes à l'Empereur, ne pouvoient alors les luy preſenter qu'avec peine. Ils ne laiſſoient pas de trouver des moyens de s'enrichir ; car comme Juſtinien étoit aiſé à tromper, ils luy déguiſoient la verité, puis ils ſortoient pour parler aux parties, à qui ils rapportoient autre choſe que ce qu'ils avoient dit à l'Empereur, & que ce qu'il leur avoit répondu. Les ſoldats de la garde alloient trouver les Juges, & ils obtenoient d'eux des ſentences par violence. Ainſi le deſordre & la corruption étoient generales, & il n'y avoit plus perſonne qui ne trahît ſes obligations, & ſes devoirs. La face des choſes étoit toute changée, & à-peine avoient-elles conſervé leur nom. L'Etat étoit ſemblable à une multitude d'enfans qui ne ſont propres qu'à joüer. Il faut que je paſſe ſous ſilence pluſieurs de ces choſes, comme j'ay dit au commencement que je ferois.

2. Je diray neanmoins qui fut celuy qui perſuada le premier à Juſtinien, de mettre la juſtice dans le commerce. Ce fut un certain Leon natif de Cilicie, qui étoit un des plus infames avares, & des plus lâches flateurs qu'il y eût au monde. Comme il avoit une ſinguliére adreſſe pour s'inſinuer dans les eſprits foibles, il entra bien-avant dans celuy de Juſtinien, pour le malheur de l'Etat. Ce fut luy qui luy propoſa le

premier de vendre la juſtice. Aprés avoir établi cet art pernicieux, il le pratiqua avec un excés horrible. Ceux qui vouloient gagner une mauvaiſe cauſe le venoient trouver, & quand ils avoient composé à ſon profit, & au profit de l'Empereur d'une partie de la ſomme dont il s'agiſſoit, ils remportoient un jugement tel qu'ils le deſiroient. Par ce moyen il amaſſa de grans biens, il aquit de belles terres, & il mit l'Empire ſur le penchant de ſa ruine. Les contracts ne tiroient plus leur force de l'autorité de la loy, de la ſainteté du ſerment, de la foy des écritures, de la crainte d'encourir la peine dont les parties étoient convenuës : leur execution dépendoit uniquement de l'argent que l'on donnoit à Leon, & à Juſtinien. On n'en étoit pas quelquefois plus aſſuré pour avoir donné de l'argent, Leon en prenant des deux parties, & les trompant également. Il n'avoit point de honte d'une fourberie ſi honteuſe, pourvû qu'il en tirât du profit. Voila ce qui regarde Juſtinien.

CHAPITRE XV.

1. Cruauté de Theodora. 2. Soin de son corps. 3. Son faste & son orgueil. 4. Insulte fait à un ancien Senateur. 5. Sa demeure ordinaire.

1. POUR ce qui est de Theodora, elle étoit constante dans l'habitude de la cruauté, & nul n'étoit capable de l'adoucir par la raison, ou de la fléchir par la force. Elle executoit sans remission ce qu'elle avoit resolu, & personne n'eût osé luy demander la grace d'un miserable. La longueur du temps, la grandeur des supplices, la puissance des recommandations, & la pensée de la mort qui menace également tout le monde, sans faire de difference des conditions, ne pouvoient arrêter la violence de sa colere. Enfin jamais elle ne s'est appaisée, non pas mesme aprés la mort de ses ennemis. Les enfans de ceux qui luy avoient déplû n'étoient pas moins les heritiers de sa haine, que du bien de leurs parens. Quand sa fureur étoit une fois allumée, elle brûloit comme un feu que la vengeance mesme ne pouvoit éteindre.

2. Elle prenoit plus de soin de son corps, que la necessité n'en demande, quoy qu'elle en prît moins que n'en demande la volupté. Elle entroit

de bonne heure au bain, & elle en ſortoit fort tard. Aprés le bain elle déjeunoit, & puis s'alloit repoſer. Sa table étoit ſervie à dîner & à ſouper, avec toute la delicateſſe, & toute l'abondance qu'on ſe peut imaginer. Elle dormoit deux fois, & chaque fois fort long-temps. Le ſommeil qu'elle prenoit ſur la fin du jour duroit juſqu'au commencement de la nuit, & celuy qu'elle prenoit ſur la fin de la nuit duroit juſqu'au commencement du jour.

3. Aprés avoir donné tant de temps à ſon plaiſir, elle croyoit en avoir encore aſſez pour le gouvernement de l'Etat. Si l'Empereur donnoit une charge ſans ſa participation, celuy qui en avoit été gratifié étoit aſſuré d'en être privé honteuſement, & de perir d'une mort infame. Il étoit aiſé de traiter d'affaires avec Juſtinien, non ſeulement parce qu'il veilloit continuellement, mais auſſi parce qu'il étoit de facile accés, & que les perſonnes les plus mediocres étoient reçuës à luy parler. Au contraire les plus qualifiez n'obtenoient qu'avec peine une audiance de Theodora, & aprés l'avoir demandée fort long-temps. Il faloit qu'ils fiſſent baſſement leur cour dans une antichambre fort étroite, où ils étoient en danger d'étoufer par l'excés de la chaleur. Ils ſe tenoient debout, & ſe dreſſoient ſur la pointe des piés, pour ſe faire voir aux Eunuques. Ceux que l'on appeloit s'avançoient avec une crainte reſpectueuſe, luy baiſoient les piés,

& se retiroient aussi-tôt. Ils n'osoient parler, ni faire aucune demande sans en avoir auparavant obtenu la permission. Ainsi, cette imperieuse Princesse accoûtumoit les Senateurs à une servitude qui ne convenoit qu'à des esclaves, & elle ruinoit l'Empire par son orgueil, & par sa fierté, comme son mari le ruinoit par sa stupidité, & par son inconstance. Sa fierté la rendoit inaccessible, & empêchoit qu'on ne luy parlât d'affaires. L'inconstance du Prince rendoit ses paroles suspectes. Quelque diversité qui parût dans leurs sentimens, & dans leurs actions, ils étoient parfaitement unis dans la passion d'amasser du bien, de répandre du sang, & de ne dire jamais la verité, comme je l'ay déja remarqué plus d'une fois. S'il arrivoit que quelqu'un de ceux qui étoient dans les mauvaises graces de Theodora, commît quelque faute, elle luy suscitoit aussi-tôt une accusation, & formoit contre luy une tempête. On établissoit une chambre de Justice pour le perdre. Les Commissaires s'assembloient chez l'Imperatrice, & ils disputoient à l'envi à qui ouvriroit l'avis le plus inhumain, pour satisfaire la cruauté de cette femme. On ne manquoit jamais de confisquer le bien de l'accusé, & souvent on le foüettoit quoy qu'il fût d'une naissance illustre; ou bien on le condamnoit au bannissement, ou à la mort. Que si, au contraire, un de ses amis commettoit un meurtre, ou un autre cri-

me

me capital, elle étouffoit l'affaire, & imposoit silence aux accusateurs. Elle tournoit quelquefois en raillerie les affaires les plus serieuses, de mesme que si elles eussent été joüées sur le Teatre.

4. Un jour, un ancien Patrice qui avoit passé par les premieres charges, & dont j'épargneray le nom, pour ne le pas charger d'une confusion éternelle, ne pouvant étre payé d'un Officier de Theodora, qui luy devoit de l'argent, il alla trouver cette Princesse, pour luy en demander Justice. Theodora, qui savoit qu'il devoit venir, commanda à ses Eunuques de se mettre autour de luy, lorsqu'il seroit arrivé, & elle les avertit de ce qu'elle diroit, & de ce qu'elle vouloit qu'ils répondissent. Le Patrice étant entré, & s'étant prosterné, selon la coûtume, il luy dit, ayant presque les larmes aux yeux. *Madame, c'est une chose fâcheuse à un ancien Senateur, de manquer de bien. La pauvreté, qui attire sur les autres de la compassion, n'attire sur luy que du mépris. Une personne d'une autre condition, qui est dans la necessité peut s'en delivrer en la découvrant à ses debiteurs, ou à ses creanciers; mais un Senateur qui doit, & qui n'a pas dequoy payer, a honte de l'avoüer. Quand il l'avouë, il a de la peine à étre crû, parce que le monde s'imagine que sa dignité est incompatible avec l'indigence. Que si l'on le croit, ce luy est toujours un sujet de confusion, & de douleur. J'ay des creanciers, & des debiteurs. Quand mes creanciers*

me pressent, je ne m'exemte pas de les payer par le privilege de ma charge. Mes debiteurs qui n'ont pas ce privilege, usent de fuites, & de défaites, pour ne me pas payer. Je vous supplie tres-humblement, Madame, de m'accorder vôtre protection, & de me delivrer de la vexation que je souffre. L'Imperatrice luy dit, comme en chantant, *ô Patrice!* & le chœur des Eunuques répondit, *vous avez une fâcheuse maladie.* Le Senateur continuant d'implorer la protection de Theodora, & répetant les mesmes prieres, Theodora & les Eunuques chanterent toujours la mesme chanson, jusqu'à ce que ce miserable, desesperant de rien obtenir, fit une profonde reverence, & se retira.

5. Elle passoit la plus grande partie de l'année en des maisons de plaisance aux environs de la mer, & principalement en une que l'on nomme Hereum, où ses officiers étoient extremement incommodez par la disette des vivres, par la violence des tempêtes, & par les ravages d'une baleine. Mais pourvû qu'elle ne perdît rien de ses divertissemens, elle se soucioit fort peu des incommoditez qu'enduroient les autres. Il faut que je dise maintenant de quelle maniere elle se conduisoit envers ceux qui l'avoient offencée. Mais pour mettre des bornes à mon travail, je me contenteray de rapporter les exemples les plus remarquables.

CHAPITRE XVI.

1. Theodora cauſe par ſa jalouſie la mort d'Amalaſonte. 2. Priſcus eſt fait Prêtre contre ſon gré. 3. Areobinde eſt mal-traité, & Baſien mis à mort. 4. Diogene ſouffre une fauſſe accuſation.

1. LORSQUE Amalaſonte eut reſolu de quitter le Royaume des Goths & d'aller demeurer à Conſtantinople, Theodora conſiderant la nobleſſe de ſon extraction, l'eminence de ſon rang, l'excellence de ſa beauté, & la grandeur de ſon eſprit, & craignant, d'autre part, l'inconſtance de Juſtinien, conçut contr'elle une furieuſe jalouſie, & forma le deſſein de la perdre. J'ay remarqué dans mes autres livres qu'elle perſuada à ſon mari d'envoyer Pierre en Ambaſſade en Italie: mais Je n'ay oſé écrire qu'elle luy donna un ordre ſecret de faire perir Amalaſonte, & qu'elle luy promit une ample récompenſe, s'il en pouvoit venir à bout. Comme l'eſprit de l'homme ſe porte aux meurtres les plus horribles avec une impetuoſité aveugle, lorſqu'il en attend des richeſſes, & des grandeurs, Pierre alla en Italie avec une diligence extraordinaire, & il excita Theodat, par je ne ſay quels moyens, à tuer Amalaſonte. Il parvint

depuis à la charge de Maître, & se rendit fort puissant & fort odieux.

2. Justinien avoit un Secretaire nommé Priscus, natif de Paphlagonie, qui étoit un fort méchant homme, & fort capable de plaire à son Maître. Ce Priscus aimant Justinien, & en étant aimé, amassa en peu de temps de grandes richesses. Theodora irritée de son orgueil, entreprit de le ruiner. Elle tâcha d'abord de donner de luy de mauvaises impressions à Justinien; mais ce fut inutilement. Elle le relegua depuis, le fit raser, & le contraignit de recevoir l'ordre de Prêtrise. Justinien ne demanda jamais où il étoit, & il ne songea à luy que pour prendre le bien qu'il avoit laissé.

3. Theodora ayant conçû quelque soupçon contre un de ses domestiques, nommé Areobinde, qui étoit jeune, & bien fait, elle le fit battre de verges quoy que l'on dît qu'elle en étoit amoureuse. On ne sait ce qu'il devint depuis, car quand elle souhaitoit qu'une chose demeurât secrete, il n'y avoit point de moyen de la découvrir. Jamais tyran n'imprima une crainte aussi terrible, qu'elle en imprimoit à ceux qui avoient connoissance de ce qu'elle vouloit tenir secret. Au contraire, il ne se faisoit rien, ni dans les places publiques, ni dans les maisons particulieres, qu'elle ne découvrît par le ministere de ses espions. Voici donc ce qu'elle faisoit, lorsqu'elle se vouloit venger de quelqu'un

ſans que l'on en eût de connoiſſance. Si c'étoit un Senateur, elle le mandoit, & le mettoit entre les mains d'un ſeul garde, qui le menoit à une des extremitez de l'Empire. Le Garde le mettoit, durant la nuit, dans un vaiſſeau, ayant les mains liées, & les yeux bandez. Quand ils étoient arrivez au païs où l'on luy avoit commandé de le conduire, il le laiſſoit entre les mains de ceux qui le devoient garder dans un étroite priſon, juſqu'à ce que l'Imperatrice l'en fît ſortir, par quelque ſorte de pitié, ou juſqu'à ce qu'il y mourût de miſere. Un jeune homme de qualité, nommé Baſien, de la faction des verds, l'ayant offenſée par une piquante raillerie, il s'enfuit dans l'Egliſe de S. Michel. Theodora y envoya auſſi-tôt le Prefet pour luy faire ſon procés comme s'il eût été coupable de l'amour des garçons. Le Prefet le tira de l'Egliſe, & le fit battre de verges avec une horrible cruauté. Le peuple, touché d'indignation, & de douleur, de voir une perſonne libre traitée avec tant d'inhumanité, rempliſſoit l'air de cris, & de ſanglots, comme pour demander ſa grace. Mais Theodora irritée de la compaſſion du peuple, commanda de luy couper les parties naturelles. Elle le fit mourir de la ſorte, & confiſqua ſon bien, ſans qu'il eût été entendu, ni condamné. Voila comment elle pourſuivoit ceux qui avoient attiré ſur eux ſa colere, ſans que la ſainteté des temples, l'autorité des loix, ni les

vœux des peuples puſſent les garentir de ſa cruauté.

5. Il y avoit un homme d'honneur, nommé Diogene, qui étoit eſtimé de tout le monde, & meſme de l'Empereur; elle conçut de l'averſion pour luy, parce qu'il étoit de la faction des verds, & luy ſuſcita une accuſation d'un crime déteſtable; elle corrompit deux de ſes eſclaves pour dépoſer qu'il aimoit les garçons; mais comme ſon procés luy étoit fait publiquement par un grand nombre de Juges celebres à cauſe de ſa dignité, & que les deux témoins étoient dans un trop bas âge, pour dépoſer valablement contre leur maître, Theodora fit mettre en priſon un ami de Diogene, nommé Theodore, & elle employa les careſſes, & les ſupplices, pour le corrompre; mais comme elle n'en pouvoit venir à bout elle s'aviſa de luy faire bander le front avec un nerf de bœuf, ce qui étoit capable de luy faire ſortir les yeux de la tête: mais il aima mieux endurer ce ſupplice que de bleſſer la verité en rendant un faux témoignage. Ainſi le procés fut abandonné faute de témoins; dequoy le peuple fit paroître beaucoup de joye.

CHAPITRE XVII.

1. Theodora fait mourir un Juge pour avoir condamné des coupables. 2. Elle renferme les femmes débauchées. 3. Elle marie deux jeunes veuves malgré elles à des hommes de basse naissance. 4. Elle fait mourir un fils qu'elle avoit eu avant son mariage. 5. Elle protege des femmes dans leurs débauches. 6. Elle dispose des charges de l'Etat, & des dignitez de l'Eglise. 7. Elle fait des mariages forcez.

1. NOus avons vû, au commencement de cet ouvrage, les mauvais traitemens que Theodora a faits à Belisaire, à Photius, & à Buzez. Deux seditieux de la faction des bleus, tous deux de Cilicie, ayant attaqué insolemment Callinique, Gouverneur de la seconde Cilicie, ils tuerent en sa presence, & en presence de tout le peuple, son Escuyer, qui étoit auprés de luy, & qui se mettoit en état de le défendre. Le Gouverneur les ayant condamnez à la mort, pour ce meurtre, & pour plusieurs autres dont ils avoient été convaincus, l'Imperatrice qui étoit bien-aise de donner souvent aux bleus de

nouvelles marques de sa protection, fit pendre le Gouverneur sur le tombeau des coupables. Justinien fit semblant d'improuver cette violence : mais il se contenta d'en murmurer en secret, & de menacer d'en punir les auteurs. Cela n'empêcha pas que le bien du Gouverneur ne fût confisqué.

2. Theodora employa ses soins à châtier l'impudicité des femmes qui se prostituoient publiquement, & en ayant fait prendre environ cinq cens, elle les enferma dans un monastere de l'autre côté du Bospore, & les obligea à y faire penitence. Mais quelques-unes pour se delivrer des incommoditez d'une penitence forcée, se precipiterent par les fenêtres.

3. Il y avoit deux sœurs à Constantinople, qui non-seulement étoient filles, & petites filles de Senateurs, mais qui étoient encore de la noblesse la plus ancienne, & la plus illustre. Etant demeurées veuves dans une grande jeunesse, Theodora entreprit de les remarier à deux hommes de la lie du peuple; & pour les forcer à y consentir, elle les accusa d'incontinence. Elles se refugierent d'abord dans l'Eglise de sainte Sophie, pour s'échaper de la violence qu'on leur vouloit faire, & elles demeurerent auprés des fons du Baptême. Mais Theodora les persecuta de telle sorte, que pour se délivrer de ses vexations, elles consentirent à ces mariages. Voila comment cette femme entreprenante n'apprehen-

n'apprehendoit point de violer l'immunité des azyles. Ainsi ces deux jeunes Dames eurent le malheur d'être sacrifiées à deux hommes qui n'avoient ni bien, ni naissance ; dans le temps mesme qu'elles étoient recherchées par les premiers, & par les plus qualifiez de l'Etat. Leur mere qui étoit aussi veuve étoit presente à leurs nôces, & n'osoit témoigner la douleur qu'elle ressentoit de la violence qui étoit faite à ses filles. Theodora reconnut elle-mesme sa faute, & eut envie de la réparer aux dépens du public, en élevant les deux maris à des charges importantes; mais leur élevation ne fut pas une consolation pour leurs femmes, parce qu'ils abuserent du pouvoir de leurs charges pour commettre des injustices, & des violences que nous verrons dans la suite. Theodora se soucioit fort peu de l'honneur des charges, & de l'utilité du public, pourvu qu'elle contentât sa passion.

4. Tandis qu'elle étoit encore sur le Teatre, elle devint grosse du fait d'un de ses amis, dont s'étant aperçuë trop tard, & s'étant efforcée inutilement d'avorter, elle fut contrainte d'attendre le temps de son accouchement. Celuy qui luy avoit fait l'enfant voyant qu'elle étoit triste de sa grossesse, & fâchée d'être privée du gain qu'elle faisoit à se prostituer; & craignant qu'elle ne fît mourir cet innocent, il le prit aussi-tôt qu'elle fut accouchée, le nomma Jean, & l'emporta en Arabie. Lorsque ce pere fut pro-

che de ſa mort, il conta à cet enfant, qui étoit déja grand, toute l'hiſtoire de ſa mere. Dés qu'il eut rendu à ſon pere les devoirs de la ſepulture, il vint à Conſtantinople, & s'étant adreſſé aux officiers qui avoient charge d'introduire ceux qui vouloient parler à Theodora, il leur dit, qui il étoit. Comme ces officiers n'avoient garde de s'imaginer qu'elle fit rien contre luy, ils allerent l'avertir qu'il étoit venu un jeune-homme qui ſe diſoit ſon fils, & qui demandoit à la voir. Comme elle apprehendoit que l'affaire ne vint à la connoiſſance de l'Empereur, elle commanda de le faire entrer, & elle le mit entre les mains de celuy à qui elle avoit accoûtumé de confier ces ſortes de ſecrets. On ne ſait ce qu'il en fit, & l'on n'en a point entendu parler, meſme depuis la mort de Theodora.

5. La plûpart des femmes ſuivirent ſon exemple, & s'abandonnerent au meſme deſordre, ſans coure de danger, & ſans craindre de châtiment. Quand elles étoient accuſées elles avoient recours à l'Imperatrice, & elles devenoient ſi puiſſantes par la protection qu'elle leur donnoit, qu'elles faiſoient condamner leurs maris, faute de preuves, ou à leur payer le double de la dot, ou à être battus de verges, ou à demeurer en priſon, pendant qu'elles continuoient à faire l'amour avec plus de hardieſſe qu'auparavant. Depuis ce temps-là leurs galans furent en grande conſideration & élevez aux

honneurs, & leurs maris dissimulerent les débauches qu'ils voyoient, & demeurerent dans le silence, de peur de s'attirer de la confusion, & de mauvais traitemens.

6. Theodora gouvernoit l'Etat avec un pouvoir absolu non-seulement elle en donnoit toutes les charges, mais elle disposoit aussi des dignitez de l'Eglise. Elle observoit sur tout, de ne choisir jamais un homme de bien, & qui fût capable de luy desobeïr.

7. Les mariages dépendoient de sa volonté, Elle ôtoit aux hommes la liberté de choisir une femme, & elle les obligeoit à prendre, non pas celle qui leur étoit agreable, selon la pratique de toutes les Nations, & mesme des plus barbares; mais celle qu'elle avoit envie de leur donner. Elle usoit du mesme empire envers les filles, en les contraignant d'étre mariées à des hommes pour qui elles avoient de l'aversion. Elle a fait tirer des épousées du lit nuptial, & les a arrachées, pour ainsi dire, d'entre les bras de leurs maris. Pour toute satisfaction d'une telle violence, elle se contentoit de protester en colere, qu'elle n'avoit pas commandé de le faire. Elle fit cette injure à plusieurs personnes, & entre-autres à Leonce Referendaire, & à Saturnin, ensuite de la mort d'Hermogene, qui arriva incontinent aprés qu'il eut été accordé. Saturnin avoit une petite niéce fort jeune & fort belle, que son pere nommé Cyrille luy promit en ma-

riage aprés la mort d'Hermogene, à qui elle avoit été fiancée. Comme le lit nuptial étoit déja preparé, Theodora le fit mener en prison; puis elle le contraignit de contracter mariage avec la fille de Chrysomalla. Cette Chrysomalla avoit autrefois dansé sur le Teatre, & depuis elle s'y étoit prostituée. Elle étoit alors dans la confidence de l'Imperatrice, de mesme qu'une autre femme nommée Indara. Ces deux femmes qui avoient fait profession publique d'impudicité, avoient en ce temps-là une part considerable au maniment des affaires. Saturnin ayant couché avec sa nouvelle épouse, & ne l'ayant pas trouvée entiere, il le dit à un de ses amis. Theodora l'ayant sû, commanda de le tenir en l'air comme l'on tient les enfans au collége, & tandis que l'on le foüettoit, elle l'avertissoit de parler à l'avenir plus discretement. J'ay rapporté dans un autre ouvrage les mauvais traitemens qu'elle a faits à Jean de Cappadoce, non pas pour les maux qu'il avoit faits à l'Etat, car plusieurs en ont fait d'aussi grans impunément: mais à cause qu'il avoit été si hardi, que de s'opposer à ses volontez, & que de tenir à Justinien des discours capables de l'aigrir contre elle. Car je veux declarer ici, puisque je l'ay promis, les veritables causes des actions qui ont paru dans le monde. Elle ne fut pas satisfaite des miseres que nous avons vû qu'elle luy avoit fait souffrir en Egypte. Elle cherchoit sans cesse de faux té-

moins pour le perdre. Au-bout de quatre ans, elle trouva deux seditieux de la faction des verds, qui étoient accusez d'avoir eu part à la conjuration formée contre l'Evêque de Cizyque, & elle fit tout ce qu'elle pût par des caresses, par des promesses, & par des menaces, pour les engager à charger Jean de Cappadoce. Mais il y en eut un des deux qui ne voulut jamais rien dire contre la verité, quoy qu'on le tourmentât avec une telle violence qu'il étoit en danger de mourir à la question. Ainsi elle manqua l'occasion qu'elle croyoit avoir trouvée de perdre Jean. Elle fit couper la main droite aux deux témoins, à l'un, parce qu'il n'avoit pas voulu dire ce qu'elle desiroit; & à l'autre, afin que l'on ne sût pas qu'elle luy avoit fait dire ce qu'il avoit dit; car elle esperoit ôter au monde la connoissance de ce qu'elle faisoit publiquement.

CHAPITRE XVIII.

1. Desolation de l'Afrique, & de l'Italie. 2. Irruptions de divers peuples. 3. Justinien auteur de la guerre. 4. Desordres des factions. 5. Inondations, tremblemens de terre, maladies contagieuses.

1. IL est aisé de juger par la grandeur des maux dont Justinien a rempli le monde, que ce n'étoit pas un homme, mais un demon couvert de la forme exterieure d'un homme. L'atrocité des effets fait connoître la malignité de la cause qui les produit. Il n'y a point de mortel qui puisse dire le nombre des gens qu'il a fait perir. Il seroit plus aisé de conter les grains de sable des rivages de la mer. Quand je considere l'étenduë des païs qu'il a desolez, je me persuade qu'il a causé la mort à plus de deux cens millions d'hommes. Il a fait un tel degât en Afrique, qui est d'une prodigieuse grandeur, qu'il faut faire beaucoup de chemin pour y trouver un habitant. Il y avoit autrefois jusques à cent soixante mille Vandales, qui portoient les armes; sans parler de leurs femmes, de leurs enfans, & de leurs valets. Qui pouroit jamais dire combien il y avoit d'Afriquains qui habitoient les villes, qui cultivoient la campagne, ou qui trafi-

quoient par mer ? Il a encore détruit un plus grand nombre de Maures, avec leurs femmes, & leurs enfans. Il y avoit aussi quantité de Romains, tant soldats, qu'autres, qui y étoient allez de Constantinople ; de sorte que je croy que quiconque diroit qu'il y est mort cinq millions d'hommes, n'en diroit pas encore assez. Toutes ces pertes procederent de ce que Justinien, au lieu de s'appliquer serieusement aux moyens de s'assurer la possession de l'Afrique, aprés la défaite des Vandales, & de conserver l'avantage de la victoire, en gagnant l'affection des Habitans, rappela Belisaire, sous un faux pretexte qu'il se vouloit attribuer l'autorité souveraine; mais c'étoit en effet par le desir qu'il avoit d'y disposer plus absolument de tout en son absence, & d'enlever seul les richesses de tout ce vaste païs. Il y envoya faire un dénombrement des biens. Il imposa un tribut fort pesant qui n'avoit jamais été imposé. Il prit les meilleures terres. Il ôta aux Ariens la liberté de leur Religion. Il differa d'envoyer des recruës, & des renforts, lorsqu'ils étoient necessaires. Il fit aux soldats de mauvais traitemens qui exciterent des seditions dont les suites furent funestes. Enfin, il ne laissa aucune chose en l'état où il l'avoit trouvée, mais il changea tout, & il remplit tout de desordre. Il deserta entierement l'Italie, bien qu'elle soit trois fois plus grande que l'Afrique. On peut juger par son étenduë du nombre des

habitans qu'elle perdit. J'ay remarqué dans mes autres ouvrages la cause des ravages qui y furent faits. Justinien y fit les mesmes maux qu'en Afrique. Il y envoya des Censeurs que l'on appele des Logothetes pour y imposer les tributs, & par ce moyen il aigrit les esprits, & il souleva les peuples.

2. Devant la guerre, la domination des Goths s'étendoit depuis la Gaule jusqu'aux frontieres de la Dacie, où est la ville de Sirmium. Depuis que l'armée Romaine étoit arrivée en Italie, les Allemans s'étoient emparez de la Gaule, & d'une partie du territoire de Venise. Les Gepides tenoient Sirmium, & les lieux d'alentour, dont les Habitans étoient morts, soit par les armes, ou par les maladies ou par la famine, qui sont les suites les plus ordinaires des guerres. Depuis que Justinien est parvenu à l'Empire les Huns, les Sclavons, & les Antes, ont chaque année inondé l'Illyrie, la Thrace, la Grece, la Chersonese, & toutes les terres qui s'étendent depuis le Golphe de la mer Ionique jusqu'à Constantinople, & ils y ont fait un degât que l'on ne peut exprimer. J'estime qu'à chacune de ces irruptions, il y a eu plus de deux cens mille Romains ou tuez, ou faits prisonniers; & tous ces païs en sont devenus aussi deserts que les solitudes de Scythie. Voila les desordres que la guerre a produits en Afrique, & en Europe. Il est impossible de conter le nombre des Romains que les Sarrazins ont tuez dans les

les incursions qu'ils ont faites sans cesse depuis l'Egypte jusqu'à la Perse. Cosroës entra par trois fois, d'un autre côté, dans l'Empire. Il en prit les villes. Il en passa les habitans au fil de l'épée, ou bien il les emmena prisonniers, & il desola la campagne. Il eut luy-mesme, dans ces sortes d'Irruptions, des disgraces aussi bien que nous. Il ne faut pas s'imaginer que ni les Perses, ni les Sarrasins, ni les Huns, ni les Sclavons, ni d'autres Barbares ayent pû faire des ravages si horribles, sans souffrir aussi des pertes considerables. Ils n'ont pas toujours remporté de l'avantage dans les descentes, dans les sieges, & dans les batailles. Ils ont ressenti aussi bien que les Romains, les effets de la passion que Justinien avoit de répandre le sang humain.

3. Quoy que Cosroës fût d'un fort méchant naturel, comme nous l'avons dit ailleurs, il faut pourtant avouër que toutes les fois qu'il prit les armes, il y fut obligé par Justinien. En effet, celuy-ci ne savoit point du tout accorder sa conduite avec le temps, & il faisoit toutes choses hors de saison. Il ne pouvoit entretenir de bonne foy ni paix, ni treve : & il cherchoit de gayeté de cœur des sujets de rompre. Quand il avoit rompu il perdoit courage, & il manquoit, par avarice, aux preparatifs de la guerre. Au lieu de prendre le soin des munitions, & des vivres, il meditoit sur les plus sublimes mysteres de la religion, & il examinoit les plus difficiles questions de la

Theologie. Son humeur ſanguinaire, & tyrannique ne luy permettoit pas de laiſſer ſes ennemis en repos; & ſon avarice baſſe & honteuſe l'empêchoit de les vaincre : & en luy faiſant éviter la dépenſe, elle le privoit de la victoire. Ainſi ſous ſon regne la terre fut couverte du ſang des Romains, & de celuy des Barbares.

4. Mais quand je conſidere les deſordres que la fureur des partis a produits dans Conſtantinople, & dans les autres villes, il me ſemble qu'elle n'a pas été moins ſanglante ni moins meurtriere que la guerre. Comme l'on ne faiſoit pas une juſtice égale aux deux factions, & que l'on ne puniſſoit pas les bleus avec la meſme rigueur que les verds, parce que l'Empereur les favoriſoit, ni les uns, ni les autres ne pouvoient demeurer en repos. Les uns étoient reduits au deſeſpoir par la continuité de leurs pertes, & les autres étoient enflez d'orgueil par la protection du Prince. Ainſi, ils ſe battoient tantôt par troupes, tantôt par pelotons, & tantôt ſeul à ſeul. Ces combats ont été opiniatrez durant trente-deux ans, & pluſieurs de ces factieux ont été punis par le Magiſtrat. Mais c'eſt principalement ſur les verds que ſont tombées les condamnations, & les châtimens de mort. Juſtinien remplit encore l'Etat du ſang des Samaritains, & des heretiques. Tous ces maux que je ne repreſente ici qu'en gros, parce que j'en ay recité le détail dans mes autres ouvrages, n'ont eu pour auteur que ce

Prince, ou plûtôt, ce Demon, déguisé en Prince.

5. Je veux maintenant raconter des maux qu'il a causez, non par le pouvoir que luy donnoit sa dignité, mais par une puissance secrete, & diabolique. Et certes, il est arrivé sous son regne des affaires si funestes, & des calamitez si terribles, qu'elles ne peuvent étre attribuées qu'à quelque mauvais genie, ou à la juste indignation que Dieu avoit conçuë contre nos crimes. Le Scyrte a inondé la ville d'Edesse, & a causé de notables dommages aux Habitans. Le Nil s'étant répandu, selon sa coûtume, ne se retira pas, & fit un grand degât dont j'ay parlé autrepart. Le Cydne se déborda aux environs de Tarse, & s'y étant arrété plusieurs jours, il y apporta de grandes incommoditez. Les tremblemens de terre ruinerent Antioche capitale d'Orient, Seleucie qui est une ville voisine, & Anazarbe, qui est la plus celebre de la Cilicie. On peut ajoûter Ibora, Amasée, capitale du Pont, une autre de la Phrygie nommée Polibote, une autre que les Pisides appelent Philomida, Lyncidon qui est en Epire, & Corinthe. Ces villes qui, autrefois, étoient fort peuplées, furent détruites par des tremblemens de terre, & presque destituées d'Habitans. La peste qui survint emporta la moitié de ceux que les tremblemens de terre avoient épargnez. Toutes ces calamitez arriverent au temps de Justinien.

CHAPITRE XIX.

1. Songe d'un homme de qualité. 2. Justinien dissipe les tresors qu'Anastase avoit amassez.

1. APRES tant d'autres miseres, il faut que je represente comment il ravit tout le bien de ses sujets; je rapporteray, neanmoins, auparavant, le songe qu'un des plus apparens de l'Etat fit au commencement de son regne. Il croyoit étre à Constantinople sur le bord de la mer, vis à vis de Calcedoine, que là, il voyoit Justinien au milieu du détroit; qu'il en avalla toute l'eau; & qu'aprés l'avoir avallée, il demeura à sec sur le sable; & que divers ruisseaux bourbeux, qui couloient de toutes parts, ayant rempli le canal, Justinien l'épuisa pour une seconde fois. Voila quel fut ce songe. Justinien trouva les coffres de l'épargne pleins lorsque son oncle Justin parvint à l'Empire.

2. Anastase qui s'étoit appliqué avec plus de soin que nul autre à pourvoir aux besoins de l'Etat, & à en menager les finances, apprehendant que ses successeurs venant à manquer d'argent dépoüillassent leurs sujets, avoit amassé durant toute sa vie, des tresors immenses, que Justinien dissipa aussi-tôt en largesses qu'il fit

aux Barbares, & en bâtimens qu'il éleva dans la mer, bien que l'on crût que le Prince le plus prodigue de la terre ne pouroit les épuiser en un siecle. Les Officiers des finances assuroient qu'Anastase avoit amassé durant vingt-sept années, & plus, qu'il avoit regné, plus de trois cens vingt mille livres d'or, & que Justinien en avoit fait une telle profusion, que dés avant la mort de Justin il n'en étoit rien resté. Il n'est pas possible ni de comprendre, ni d'expliquer, comment il put envahir, & dissiper tant de bien. Il enlevoit comme un fleuve impetueux les richesses de ses sujets, & il les portoit aux étrangers. Quand il eut prodigué les finances du public, il tourna ses yeux du côté des particuliers, & il dépouilla avec une extreme violence tous ceux qui avoient la reputation d'être riches. Pour cela, il les chargeoit de divers crimes. Il accusoit les uns d'adorer plusieurs dieux; les autres de tenir des sentimens contraires à la foy de l'Eglise catholique: d'autres, d'aimer les garçons: d'autres d'avoir débauché des Religieuses: d'autres d'avoir excité des seditions, d'être du parti des verds, ou d'être criminels de leze-majesté. Il usoit encore d'un autre moyen, qui étoit de se porter heritier des personnes riches qui mouroient, & de quelques-unes mesmes qui vivoient encore. Voila ses rares exploits. J'ay rapporté dans les livres precedens de quelle maniere il se servit de la sedition dont le mot étoit *vainquez*, pour usurper le bien de

la plûpart des Senateurs ; & mesme de quelle maniere il se saisit de celuy de plusieurs autres particuliers avant cette sedition. Cependant, il distribuoit le bien de l'Etat à toute sorte de peuples, à ceux d'Orient, & d'Occident, de Septentrion, & de Midi, aux Anglois, & à d'autres encore plus reculez, & dont nous ne connoissons pas seulement le nom. Le bruit de sa prodigalité les attiroit à Constantinople de toutes les parties du monde. Ce grand concours luy plaisoit extremement, & faisant gloire de donner aux étrangers ce qu'il n'avoit pas employé à ses bâtimens, il les enrichissoit aux dépens de ses sujets. Ainsi les Barbares virent tout l'argent entre leurs mains, soit par les gratifications qu'ils reçurent de l'Empereur, ou par les brigandages qu'ils exercerent sur les terres de l'Empire, ou par les rançons qu'ils exigerent des prisonniers, ou par le prix dont on convint avec eux pour faire la paix, & c'est ce que le songe dont j'ay parlé signifioit. Il inventa encore d'autres petis moyens de prendre non pas tout-d'un coup, mais peu à peu le bien de ses sujets. Je les expliquerai le mieux qu'il me sera possible.

CHAPITRE XX.

1. Monopoles établis, & autres vexations faites par Justinien. 2. Creation de deux nouvelles charges. 3. Junile succede à Tribonien, & Constantin à Junile.

1. PREMIEREMENT il crea une charge dont la fonction étoit de mettre un impôt sur les marchans, & de leur donner la permission de vendre leurs marchandises au plus haut prix qu'ils pourroient; de sorte que les particuliers étoient obligez de suracheter ce qui leur étoit necessaire, sans se pouvoir plaindre de cette injustice, parceque le dommage qu'ils souffroient tournoit au profit du Magistrat, & du Prince. Les marchans, & les Officiers du Juge usant de la licence qui leur étoit accordée faisoient des vexations tout-à-fait insupportables à ceux qui avoient besoin de marchandises: non seulement en y mettant un prix excessif, mais en les alterant par une infinité de tromperies. Il établit aussi divers monopoles par lesquels il vendit la liberté de ses sujets à ceux qui furent assez infames pour l'acheter. En recevant le prix qu'il desiroit, il leur donnoit la permission d'exercer les voleries qu'ils vouloient. Les Juges & les Officiers inferieurs, ne faisoient

point de consience d'user de violence, & de fraude envers ceux qui tomboient entre leurs mains, parce que l'Empereur avoit une partie, quoy que fort mediocre, du profit.

2. Il crea deux nouveles charges, comme s'il n'y en eût pas eu un assez grand nombre d'anciennes. Au-lieu que le Prefet de la ville prenoit autrefois connoissance de toutes les affaires criminelles, il établit encore deux autres Juges, afin de pouvoir plus aisément opprimer les innocens par le ministere des delateurs. Il attribua à l'un le jugement des vols, & il le nomma Preteur du peuple: & à l'autre la recherche de ceux qui commettoient des crimes contre la nature, & de ceux qui n'étoient pas dans des sentimens orthodoxes, & il l'appela Inquisiteur. Le Preteur adjugeoit à l'Empereur les vols les plus considerables, sous pretexte qu'il ne paroissoit pas clairement à qui ils appartenoient. L'Inquisiteur en condamnant les accusez, confisquoit au profit de l'Empereur telle partie de leurs biens qu'il luy plaisoit. Les Officiers des Juges dont je parle ne produisoient ni denonciateurs, ni témoins contre les accusez; de sorte que ces miserables étoient privez de leurs biens, & quelquefois de la vie, sans avoir été convaincus. Enfin ce malhureux Prince donna indifferemment à tous ces Juges le droit de juger de toute nature de crimes, afin de les exciter par la jalousie de la concurrence, à en faire la recher-

recherche avec plus de ſoin. Comme on luy demandoit un jour à qui appartiendroit la connoiſſance d'une affaire? Il répondit que ce ſeroit à celuy qui auroit prevenu ſes collegues. Il deshonora entiérement la charge de Queſteur; car au lieu que les Empereurs precedens ne l'avoient jamais voulu confier qu'à des perſonnes habiles en toutes ſortes de ſiences, & ſur tout en celle du droit, & tres-éloignez de toute avarice, parce qu'ils étoient perſuadez qu'il n'y a rien de ſi pernicieux au public qu'un Juge ignorant, & intereſſé : il la donna à Tribonien, dont nous avons rapporté aſſez au-long les inclinations, & les mœurs, dans un autre ouvrage. Il confiſqua, aprés ſa mort, une partie de ſon bien, quoy-qu'il eût laiſſé un fils, & un grand nombre de petis enfans. Il donna ſa charge à un Afriquain nommé Junile, qui n'avoit aucune connoiſſance des loix, & qui n'avoit jamais été avocat. Il ſavoit la langue Latine, mais il étoit ſi ignorant de la Greque, que quand il en vouloit prononcer un mot, il ſe rendoit ridicule à ſes propres domeſtiques. Son avarice étoit ſi ſordide, qu'il n'avoit point de honte d'expoſer en vente les lettres du Prince, & de tendre la main pour recevoir une piece d'or. L'état eut le deshonneur de ſouffrir cet infame Magiſtrat dans cette charge l'eſpace de ſept ans. Aprés ſa mort Conſtantin luy ſucceda. C'étoit un jeune homme qui avoit étudié en droit, mais qui

n'avoit nul usage des affaires, & qui étoit le plus hardi, & le plus impudent voleur qu'il y eût parmi les hommes. Justinien le cherissoit extremement, & il n'y avoit personne par le ministere de qui il fût plus aise de rendre des sentences, ou plûtôt d'exercer des brigandages, que par le sien. Cela fut cause qu'il amassa beaucoup de bien en fort peu de temps. Il étoit d'un naturel fier & méprisant. Ceux qui vouloient luy donner de l'argent pour faire leurs affaires étoient obligez de le laisser entre les mains de ses gens. Il étoit impossible de luy parler, si ce n'étoit en passant lorsqu'il alloit au Palais, ou qu'il en venoit, & il marchoit toûjours avec une telle vîtesse, qu'il sembloit avoir peur de laisser échaper un moment sans faire quelque gain.

CHAPITRE XXI.

1. Impôt descendu du ciel. 2. Integrité de Phocas & de Bassus. 3. Venalité des charges. 4. Loy violée. 5. Charges exercées par commission. 6. Incursions des Barbares favorisées par l'Empereur.

1. LE Preteur levoit chaque année plus de trois mille livres d'or, outre les impôts ordinaires. Mais parce que ce n'étoit pas un tri-

but établi par un Edit, ni autorisé par l'usage, il disoit qu'il venoit du ciel, comme si c'eût été un effet du hazard, ou un present de la fortune. Il eût mieux fait de l'appeler une invention de sa cruauté. Ses successeurs continuerent cette exaction par laquelle ils s'enrichirent extremement, quoy qu'ils en rendissent une partie. Justinien le souffroit, afin de les rechercher lorsqu'ils se seroient enrichis, & d'enlever tout leur bien, de mesme qu'il avoit enlevé celuy de Jean de Cappadoce.

2. Tous ceux qui ont exercé cette charge par le passé, ont fait en peu de temps des fortunes prodigieuses, à la reserve de deux, je veux dire de Phocas, dont j'ay parlé dans mes autres livres, qui étoit fort homme de bien, & qui rendoit la justice avec une grande integrité, & de Bassus, qui y fut élevé depuis; mais ni l'un, ni l'autre ne s'y purent maintenir un an entier. Ils en furent déposez comme des hommes qui n'étoient pas de ce monde, & qui avoient les mœurs d'un autre siecle.

3. Pour me prescrire quelques bornes, je me contenterai de dire que Justinien faisoit commerce des autres charges à Constantinople, avec la mesme corruption. Pour ce qui est des autres villes, il choisissoit les plus scelerats pour leur en vendre les charges. Il n'y a point d'homme de bon sens qui voulût donner son bien pour acheter la permission de voler celuy d'au-

truy, & d'exiger ce qui n'eſt point dû. Ces officiers élevoient cependant la grandeur de leur maiſon ſur la ruine des provinces. Comme ils avoient emprunté le prix de leurs charges, & qu'ils en payoient de grans interêts, ils faiſoient ſouffrir toute ſorte de maux à ceux qui tomboient entre leurs mains, afin de s'aquiter de leurs dettes, & d'établir leur fortune. Il n'y avoit point pour eux de honte, ni de danger à commettre ces violences. Il y avoit plûtôt de la gloire, les voleurs & les homicides étant alors plus eſtimez que les gens d'honneur. Quand un Officier s'étoit enrichi de la ſorte, Juſtinien luy ſuſcitoit une accuſation, & le privoit tout-d'un coup du fruit de ſes injuſtices.

4. Il fit une loy par laquelle il ordonna que tous ceux qui aſpireroient aux charges ſeroient tenus de jurer qu'ils ne donneroient rien pour les obtenir, & que quand ils les auroient obtenuës ils ne recevroient rien pour les exercer; & il les obligea de faire d'horribles imprecations contre eux meſmes, au cas qu'il leur arrivât de violer ce ſerment. Cependanr il n'y avoit pas un an que la loy étoit publiée, lorſqu'au mépris de la loy, des imprecations, & du ſerment, il mit les meſmes charges en vente. Ceux qui les acheterent ſe parjurerent avec infamie, & pillerent avec plus de licence qu'auparavant.

X

5. Enfin il s'aviſa d'une invention qui paroîtra incroyable. Au lieu de vendre les charges

les plus conſiderables de Conſtantinople, & des autres villes, il les donna à faire par commiſſion, à condition de luy en rendre une certaine ſomme. Ces commiſſionnaires exerçoient impunément les plus horribles brigandages. On ne voyoit que ces Magiſtrats à loüage qui couroient de tous côtez pour ravir le bien des ſujets de l'Empire, ſous le nom, & ſous l'autorité de l'Empereur. Ce Prince faiſoit tout ce qui luy étoit poſſible pour remplir les places publiques des hommes les plus infames qui ſe pouvoient trouver, & il y reüſſiſſoit merveilleuſement. Quand il avoit élevé un ſcelerat à une dignité, & que la lumiere publique avoit fait connoître ſes pernicieuſes inclinations, on s'étonnoit que la nature eût été capable de produire tant de malice. Mais quand on voyoit que ſon ſucceſſeur encheriſſoit ſur ſes crimes, la comparaiſon que l'on faiſoit de l'un & de l'autre rendoit, en quelque ſorte, innocent celuy qui avoit paru ſi criminel. Le troiſiéme ſurpaſſoit les deux autres en méchanceté, & il en venoit d'autres enſuite, qui ſe ſignaloient tellement en nouveles inventions de faire du mal, qu'ils juſtifioient, ſi je l'oſe dire, la conduite de tous leurs predeceſſeurs. Ainſi le temps & l'experience faiſoient connoître que la malice des hommes n'a point de bornes quand elle eſt ſoûtenuë par de grans exemples, & autoriſée par une ſouveraine puiſſance, & qu'alors il n'y a point de mal-

heurs qu'elle ne fasse souffrir à ceux sur qui elle décharge sa fureur.

6. Comme les Huns couroient & ravageoient les terres de l'Empire, les Thraces, & les Illyriens qui étoient nos alliez, & qui nous avoient suivi en diverses guerres contre les Goths, & contre d'autres peuples, fondirent sur eux. Depuis ce temps-là, ces derniers commencerent à faire eux-mêmes le degât sur nos terres, & à prendre des prisonniers avec la mesme dureté, que s'ils eussent été des ennemis declarez, & quand ils étoient chargez du butin qu'ils nous avoient pris, ils s'en retournoient avec la mesme liberté que s'ils eussent été des alliez fideles. Il arriva quelquefois que des païsans irritez de l'enlevement de leurs femmes, & de leurs enfans, s'assemblerent, & prirent aux Illyriens, & aux Thraces une partie de leur bagage; mais cela leur reüssit mal; car on dépécha aussi-tôt des troupes de Constantinople, pour les forcer à coups de bâtons, & par la prise de leur bien, à rendre les chevaux, & le bagage des Barbares.

CHAPITRE XXII.

1. Theodote succede à Jean, & Barsamez à Theodote. 2. Exactions horribles faites sur le peuple. 3. On luy vend du blé gâté. 4. Theodora protege Barsamez, & luy procure la charge d'Intendant des Finances. 5. Affoiblissement de la monnoye d'or.

1. QUAND Justinien & Theodora eurent fait mourir Jean de Cappadoce, ils se resolurent de donner sa charge au plus méchant homme qu'ils pouroient trouver. Aprés avoir long-temps cherché celuy qui seroit l'instrument le plus propre de leur tyrannie, & de la ruine des peuples, ils choisirent d'abord Theodote, qui bien qu'il n'eût point de bonnes qualitez, ne leur fut pas neanmoins tout-à-fait agreable. En ayant donc cherché un autre, ils trouverent un certain banquier nommé Pierre, surnommé Barsamez, Syrien de nation, qui avoit fait depuis long-temps un gain fort peu honnête dans l'exercice de son métier. En contant de l'argent il remüoit les doits avec une telle vîtesse, qu'il éblouïssoit les yeux de ceux à qui il le contoit, & qu'il en écartoit toujours quelque piece. Quand il étoit surpris, il disoit im-

pudemment que c'étoit une méprise, & il excusoit la faute de sa main, par l'impudence de son front, & par la hardiesse de sa langue. Ayant été enrôlé pour être garde du palais, il s'y rendit si celebre par ses crimes, qu'il gagna l'affection de Theodora, & qu'il devint le ministre de ses plus injustes desseins. Ils déposerent donc Theodote, & mirent Pierre en sa place, comme un homme qui leur étoit entierement devoüé, & qui suivroit aveuglement leurs volontez. Il retrancha d'abord toute la paye des gens de guerre, sans en être retenu ni par la crainte, ni par la honte. Il remit les charges dans le commerce, avec plus d'infamie qu'auparavant : & il les mit à plus vil prix qu'elles n'avoient jamais été, parce qu'il abandonna entierement à la cruauté de ceux qui les achetoient, la vie, & la fortune des peuples.

2. Cette vente detestable de l'ame des hommes se faisoit dans le conseil du Prince. Le projet de la ruine des villes se formoit dans les tribunaux les plus relevez. Les voleurs autorisez parcouroient les provinces avec la qualité de collecteurs, & ils se remboursoient du prix de leurs charges, avec une dureté inflexible. Comme parmi les Officiers de Pierre il y en avoit quelques-uns qui étoient gens de bien il n'employoit que ceux qui ne l'étoient pas. Il faut neanmoins avoüer qu'il n'exerça pas tout seul les brigandages dont je parle. Ceux qui le precederent,

cederent, & qui le ſuivirent dans la meſme charge, les exercerent auſſi-bien que luy. Le maître des offices, le treſorier du palais, celuy des dépenſes particulieres, & le garde du patrimoine. Enfin les Officiers de la ville, & des provinces les exercerent pareillement. Depuis que ce tyran eut le maniment des affaires, le fonds des gages des Officiers inferieurs fut entierement diverti, & ces officiers furent contraints de continuer l'exercice de leurs charges, bien qu'ils fuſſent reduits à une extréme pauvreté.

3. Une grande quantité de blé étant arrivé à Conſtantinople, il le diſtribua aux villes d'Orient, & quoy qu'il fût gâté, il le taxa à un auſſi haut prix que s'il eût été fort ſain. Ces miſerables villes furent forcées d'acheter cherement du blé pour le jetter dans la mer, ou dans les égoûts. Il vendit celuy qui étoit dans les greniers de Conſtantinople, aux villes qui en avoient beſoin : mais il le leur vendit le double de ce qu'il avoit été eſtimé. L'année ſuivante, ayant été moins abondante que les autres, & la flote ayant apporté moins de blé à Conſtantinople que les neceſſitez ordinaires ne le requeroient, il en fit venir de Phrygie, de Bithynie, & de Thrace. Il obligea les habitans de ces provinces de le porter juſqu'à la mer avec une fatigue incroyable, & enſuite de le conduire ſur la mer avec un danger extréme. Et aprés tout ils en recevoient encore une recompenſe ſi le-

gere, qu'ils eussent mieux aimé le donner sur le lieu, & en payer le prix, que d'étre tenus à le transporter. On appele ce tribut le tribut annuel. Ce blé ne s'étant pas trouvé suffisant pour la subsistence de la ville, le peuple s'alla plaindre de la disette, & dans le mesme temps les soldats qui n'étoient pas payez de leurs montres, exciterent du bruit.

4. L'Empereur se fâcha contre Pierre, non-seulement à cause de ces plaintes, mais principalement à cause qu'il avoit appris qu'il possedoit d'immenses richesses. Mais comme Theodora luy portoit une affection toute-particuliére, elle n'eut garde de l'abandonner en cette rencontre. Cette affection procedoit de ce qu'il étoit méchant, & de ce qu'il ruinoit les peuples; car comme elle étoit crüelle & impitoyable, elle étoit ravie de trouver des ministres qui fussent de son humeur. On dit que Pierre avoit usé d'enchantemens pour gagner sa bien-veillance. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il s'étoit adonné aux secrets de la magie, & qu'il protegeoit ouvertement les Manichéens. Theodora qui savoit toutes ces choses, l'en estimoit davantage. Dés sa jeunesse elle avoit eu habitude avec les magiciens, à l'occasion de sa premiere profession, & depuis elle avoit toujours eu grande creance en leur art. Quelques-uns assurent que ce ne fut pas tant par ses caresses, que par la puissance des demons qu'elle captiva l'esprit de Ju-

ſtinien. Il eſt conſtant neanmoins, qu'il n'avoit ni aſſez de ſageſſe, ni aſſez de probité pour être au deſſus de ces embûches. Au contraire il avoit une paſſion furieuſe pour les meurtres, & les brigandages. Il ſe laiſſoit aiſément ſurprendre par les flateries. Il étoit inconſtant dans les affaires les plus ſerieuſes, & plus leger que la pouſſiere, de telle ſorte que les plus proches de ſes parens, ni les plus intimes de ſes amis, ne ſe pouvoient aſſurer de luy. Comme il changeoit continüellement de penſée & de reſolution, il étoit fort expoſé aux enchantemens de la magie, & aux tromperies de ſa femme. Voila les raiſons que Theodora avoit d'aimer Pierre, & de le maintenir. Et c'eſt ce qui fut cauſe que Juſtinien ne pût qu'avec peine luy ôter ſa charge; mais un peu aprés qu'il la luy eut ôtée, il luy donna celle d'Intendant des finances, à l'inſtante priere de l'Imperatrice; & pour cela, il dépoſa Jean qui la poſſedoit depuis quelques mois. Ce Jean étoit natif de Paleſtine; d'un naturel doux & bien-faiſant; qui n'étoit point attaché à ſes interêts, & qui n'avoit jamais fait tort à perſonne. Comme ces bonnes qualitez luy avoient attiré l'affection de tout le monde, elles luy avoient attiré la haine de Juſtinien, & de Theodora; car quand ils s'apercevoient que quelqu'un de leurs officiers avoit, contre leur eſperance, de la probité, & de la vertu, ils en concevoient une extréme horreur, & ils cher-

choient au plûtôt les moyens de s'en défaire. Pierre ayant donc ſuccedé à Jean dans l'intendance des finances, il produiſit dans l'Etat une infinité de nouvelles calamitez. Il retrancha une liberalité que Juſtinien avoit coûtume de faire chaque année, pour le ſoulagement du peuple. Il en détourna preſque tout le fonds à ſon profit, & n'en laiſſa qu'une petite partie à l'Empereur. Ceux qui ſouffrirent ce retranchement, furent réduits à gemir dans une fâcheuſe pauvreté.

5. Il diminua le poids de la monnoye d'or ſans en diminuer le prix; ce qui n'avoit jamais été fait auparavant. Voila quelle étoit la conduite des perſonnes que Juſtinien élevoit aux dignitez. Encore que le recit que j'ay fait de la maniere dont vivoient ceux qui étoient envoyez avec autorité dans les villes, & de la dureté avec laquelle étoient traitez ceux qui poſſedoient les terres, car c'étoit principalement contre eux que s'exerçoient les plus grandes injuſtices; encore, dis-je, que ce recit pût ſuffire pour faire connoître les pertes qu'ils ont ſouffertes, je ne laiſſeray pas neanmoins de le repreſenter en détail.

CHAPITRE XXIII.

1. Anciens impôts exigez sans aucune diminution. 2. Tribut annuel, dénombrement, & imposition.

1. AU lieu que c'étoit la coutume de chaque Empereur de remettre au moins une fois dans l'étenduë de son regne, le reste des impôts, afin de ne pas ruiner les pauvres qui n'ont pas de quoy les payer, & afin de ne pas donner aux exacteurs le pretexte de tourmenter ceux qui ne doivent rien, Justinien n'a point encore accordé cette remise depuis trente-deux ans qu'il est sur le trône de l'Empire. Cela a été cause que les pauvres ont abandonné leur patrie sans esperance d'y retourner, & que les riches ont souffert les poursuites des collecteurs. Quelques-uns craignant davantage d'être forcez au payement des anciens restes qu'à celuy des nouveaux impôts quitterent leurs terres au profit du Prince ou du Partisan. Encore qu'une grande partie de l'Asie fût ravagée par les Medes, & par les Sarrasins, & que l'Europe entiere le fût par les Huns, & par les Sclavons: Quoy qu'il y eût des villes qui avoient été rasées, & d'autres qui étoient dépourvuës d'habitans, Justinien ne remit l'impôt qu'à celles qui avoient été

priſes par les ennemis, & pour un an ſeulement. Il eſt certain, cependant, que quand il les auroit exemtées de toutes ſorte de charges durant ſept ans, comme fit autrefois l'Empereur Anaſtaſe, il ne leur auroit pas encore accordé tout le ſoulagement dont elles avoient beſoin. Car au lieu que Cavadés avoit conſervé les maiſons, Coſroës les avoit abâtuës, & avoit tout mis à feu, & à ſang. Mais ces Rois barbares furent encore moins cruels que Juſtinien ne le fut ſoit à ceux à qui il avoit fait cette remiſe vaine, & ridicule, ou à ceux à qui il ne l'avoit pas faite, quoy qu'ils euſſent été ruinez par les armes des Perſes; ou expoſez aux irruptions des Huns, & des Sarraſins en Orient; ou, enfin, incommodez par les courſes continuelles des gens de guerre en Europe.

2. Dés que les proprietaires des terres étoient delivrez des ennemis, ils ſe voyoient auſſi-tôt accablez par le tribut annuel, par le dénombrement, & par l'impoſition. Il eſt bon d'expliquer ce que ces noms ſignifient. Ceux qui poſſedent les terres, ſont tenus de nourrir l'armée. La taxe qu'ils payent n'eſt pas reglée par les neceſſitez de l'Empire, mais par le caprice de ceux qui la font. Quand ils ne trouvent point de vivres dans le païs, ils ſont obligez d'en acheter cherement, & de les tranſporter au camp ou à l'armée, & alors on en eſtime la quantité non au poids, ni à la meſure ordinaire, mais au poids, & à la meſure qu'il plaît à ceux qui ont

l'intendance des provisions. C'est ce qu'on appele tribut annuel, qui, sans doute, est une charge dix fois plus pesante que les proprietaires ne la peuvent porter ; outre ce qu'ils fournissent à l'armée, ils sont encore forcez d'envoyer du blé à Constantinople. Ce n'est pas Pierre Barsamez qui a introduit cette pernicieuse charge. Jean de Cappadoce l'a imposée avant luy : & d'autres l'ont levée depuis. L'imposition est une peste mortelle qui frappe soudain les proprietaires des terres, & qui ruine tout d'un coup leurs esperances. Justinien n'eut point de honte de faire cette imposition sur des prairies dont les maîtres, & les fermiers étoient ou morts, ou en fuite. Enfin, le dénombrement est comme une taxe que l'on fait sur les terres, pour reparer les pertes que les villes ont faites durant la guerre. Je serois trop long si je voulois rapporter les causes, & les manieres de ces taxes. Quoy que la peste, qui avoit ravagé toute la terre, eût enlevé presque tous les laboureurs, & desolé presque toutes les provinces de l'Empire: neanmoins, Justinien, bien loin d'accorder des remises, leva sur chaque particulier, non seulement l'impôt qu'il devoit, mais aussi celuy qu'auroient dû ses voisins, s'ils étoient demeurez dans leurs terres. De plus, il les contraignit de donner aux soldats le plus beau logement de leurs maisons, de les servir à table, & de demeurer, cependant, dans des huttes. Tous ces malheurs

arriverent sous son regne; outre que ni la guerre, ni les autres maux ne cesserent de son temps. Puisque j'ay parlé des logemens, je ne veux pas oublier que les proprietaires des maisons de Constantinople, furent obligez d'y recevoir plus de soixante & dix mille Barbares, avec des incommoditez incroyables.

CHAPITRE XXIV.

1. Trois rangs de soldats & diverses vexations qui leur sont faites. 2. Scolaires ou escoliers, surnumeraires, domestiques, & protecteurs.

1. IL ne faut pas passer sous silence les mauvais traitemens qu'il fit aux soldats. Il établit des Censeurs pour lever sur tous les sujets de l'Empire les deniers destinez au payement des gens de guerre, & il en attribua la douziéme partie à des Censeurs que l'on appele Logothetes. Les soldats n'ont pas tous une égale recompense. Les jeunes n'en ont qu'une fort legere. Ceux qui sont vers le milieu de l'état, en ont une plus considerable. Les Veterans en ont une fort ample, afin qu'ils puissent vivre commodement lorsqu'ils seront licenciez, & afin qu'en mourant ils puissent laisser du bien à leurs proches. Le temps éleve successivement les jeunes soldats à ce premier rang, lorsque les Veterans meurent,

ou

ou qu'ils sont licenciez. Or les Censeurs usoient de cette fraude d'être long-temps sans faire de nouveaux états, & sans effacer les noms des morts. Les troupes étant ainsi reduites à un petit nombre, les soldats qui restoient, demeuroient dans les derniers rangs, & ne touchoient que la moindre paye, tandis que l'Empereur absorboit le fonds qui appartenoit aux Veterans. On faisoit souffrir plusieurs autres dommages aux soldats, en récompense de ce qu'ils exposoient leur vie pour l'interêt de l'Etat. On les appeloit Grecs par raillerie, comme si un Grec ne pouvoit être un homme de cœur. Il y en avoit dont on mettoit l'état en compromis, en révoquant en doute la verité de leurs lettres, bien qu'ils les rapportassent en bonne forme. On en accusoit d'autres de s'être absentez du camp durant plusieurs jours. Enfin, on envoya des gardes du Palais dans toutes les provinces de l'Empire, pour faire une recherche exacte des soldats qui n'étoient plus en état de porter les armes. Ces gardes cassoient les vieillars, & les reduisoient à mendier leur vie dans les ruës, & à exciter la compassion des gens de bien, par la veuë de leur misere. Ils exigeoient de l'argent des autres, pour les exemter d'un pareil outrage. Les soldats accablez de tant d'injures, & de tant de violences, tomberent dans une honteuse pauvreté, & dans le dernier découragement ; ce qui ruina les affaires des Romains ; sur tout en Italie. Alexan-

dre qui y faisoit la charge de Censeur, y exerça toutes les duretez dont j'ay parlé, & leva de grandes sommes d'argent sur les habitans, sous pretexte qu'ils les devoient à Theodoric, & aux Goths. La cruauté impitoyable des Censeurs ne réduisit pas seulement les simples soldats à une extreme indigence, elle y reduisit aussi les plus illustres capitaines, & elle leur fit endurer de fâcheuses incommoditez. Puisque je me suis engagé si avant à raconter les mauvais traitemens que l'on a faits aux soldats, il faut que j'ajoûte, qu'au lieu que les autres Empereurs avoient accoûtumé d'envoyer des troupes dans les provinces les plus éloignées, pour en garder les frontieres; & principalement en Orient, pour s'opposer aux courses des Perses, & des Sarrasins, qui sont des peuples limitrophes, Justinien negligea tellement ces troupes dés le commencement de son regne, que les Questeurs passerent quatre, ou cinq années entieres, sans les payer. Lorsque la paix fut faite avec les Perses, & que les gens de guerre dont je parle furent prêts d'en goûter les fruits, on les obligea de remettre les montres qui leur étoient duës, & en suite, on les licencia. Ainsi, les frontieres furent abandonnées, & les soldats furent reduits à la mendicité.

2. Il y avoit autrefois trois mille cinq cens hommes destinez à la garde du Palais, lesquels on appeloit Scolaires, & à qui l'on donnoit une récompense plus considerable qu'aux autres.

Par le passé, on choisissoit les plus vaillans hommes qu'il y eût entre les Armeniens, pour les élever à cet honneur ; mais depuis que Zenon parvint à l'Empire, on y admit des gens sans cœur, & qui n'avoient jamais manié les armes. Depuis, l'on y reçût même des esclaves pour de l'argent. Sous le regne de Justin, Justinien en reçût un grand nombre desquels il tira des sommes considerables. Et comme il n'y avoit point de places vacantes, il en crea deux mille que l'on appela Surnumeraires. Mais lorsqu'il fut Empereur, il les reforma, sans les rembourser. Or bien que les Scolaires n'eussent pas été élevez dans l'exercice des armes, neanmoins, on commandoit à ceux qui étoient dans l'ancien nombre de se tenir prêts, pour marcher toutes les fois que l'on entreprenoit la guerre contre les Afriquains, contre les Goths, ou contre les Perses. Mais comme ils craignoient le danger, ils se rachetoient par argent ; & cela leur arriva plusieurs fois. Pierre les pilla continuellement, tandis qu'il exerça la charge de Maître. Car bien qu'il ne fût pas cruel, il ne laissoit pas d'être avare, & d'être fort attaché aux gains les plus sordides. Ce fut luy qui fut cause de la mort d'Amalasonte fille de Theodoric, comme nous l'avons déja dit. Il y a des soldats dans le Palais qui sont encore d'un ordre plus relevé, & qui reçoivent aussi des recompenses plus grandes. On les appele domestiques, & protecteurs, mais

c'eſt plûtôt pour la pompe que pour le ſervice que l'on les conte parmi les officiers de la maiſon. Quelques-uns de ceux-là reſident toujours à Conſtantinople. Les autres reſident en Galatie, & aux autres Provinces. Juſtinien les épouvanta de telle ſorte par l'apprehenſion des meſmes perſecutions, que celles que les autres avoient ſouffertes, qu'il les obligea de quitter leur place. J'expliqueray en peu de paroles comment cela ſe paſſa. C'étoit une ancienne coûtume que tous les cinq ans l'Empereur donnoit cinq pieces d'or à chaque ſoldat, & qu'il les leur envoyoit par certains officiers dans les provinces; & cela étoit inviolable. Cependant, depuis trente-deux ans que Juſtinien regne il a toujours négligé de ſatisfaire à cet uſage, & il ſemble meſme comme effacé de la memoire des hommes. Voici un autre moyen dont il ſe ſervit pour piller ſes ſujets. Tous les officiers de Conſtantinople qui entrent au ſervice de l'Empereur, ou des Grans; ſoit dans l'armée, ſoit dans les finances, ſont couchez d'abord les derniers ſur l'état; mais ils montent tour à tour, à meſure que ceux qui ſont devant eux meurent, ou qu'ils quittent leurs places : & par la ſuite du temps, ils deviennent les premiers. Ceux qui parvenoient, autrefois, à cet honneur, recevoient plus de dix mille livres d'or par an pour ſubvenir aux beſoins de leur vieilleſſe, & pour ſoulager la néceſſité des autres. La magnificence de cette

récompense contribuoit beaucoup à la grandeur de l'Etat. Justinien les incommoda extremement en les privant tout d'un coup de ce secours. Il y en eut plusieurs qui se ressentirent de la pauvreté de ceux-là, comme ils s'étoient ressentis de leur abondance sous les autres Empereurs. Si l'on veut savoir de quelles sommes ils ont été frustrez il n'y a qu'à multiplier la somme qu'ils touchoient par le nombre de trente-deux ans que Justinien a déja regné.

CHAPITRE XXV.

1. Impôts sur les vaisseaux. 2. Menuës monnoyes. 3. Imposition sur les étoffes de soye.

1. VOILA les violences qu'il a exercées contre les soldats. Parlons maintenant de celles qu'il a exercées contre les marchans, les matelots, les artisans, les gens du Palais, & par les gens de son Palais contre tous les autres. Il y a deux détroits aux deux côtez de Constantinople. L'un, sur l'Ellespont, qui separe la ville de Seste de celle d'Abide. L'autre, sur le Pont-Euxin, où est l'Eglise si celebre de la sainte Vierge. Autrefois, il n'y avoit point de fermiers au détroit de l'Ellespont. Il n'y avoit qu'un Preteur à Abyde, qui prenoit garde que les navires ne portassent des armes à Constantinople, & qu'ils

n'en sortissent sans passeport. Le droit que ce Préteur recevoit pour le peage, étoit tres-modique. Celuy que l'on envoyoit à l'autre détroit, observoit la mesme chose, & empêchoit de porter des marchandises aux Barbares, qui habitent sur l'autre bord du Pont-Euxin; mais il ne luy étoit pas permis de rien prendre sur les vaisseaux. Quand Justinien fut parvenu à l'Empire, il établit sur les deux détroits deux compagnies de Partisans, & il y envoya deux Magistrats, qui avoient des gages, & dont la fonction étoit de lever la plus grande quantité d'argent qu'il leur seroit possible. Comme ces officiers n'avoient point de plus forte passion que de plaire à l'Empereur, ils exigeoient un tribut de chaque vaisseau. Voila ce qu'il fit dans les deux détroits. Mais voici ce qu'il inventa dans Constantinople. Il y mit un certain Syrien nommé Addée pour lever un tribut sur les vaisseaux qui entroient dans le port. Cet Addée contraignoit les Pilotes ou de luy payer une certaine somme pour l'entrée des marchandises, ou de les porter en Afrique, ou en Italie. Quelques-uns, qui ne vouloient ni payer l'impôt, ni entreprendre un nouveau voyage, brûloient leurs vaisseaux, & s'en retournoient. Ceux qui pour subsister, étoient obligez d'entretenir ce commerce, tiroient des marchans, pour la voiture, trois fois plus qu'auparavant, & les marchans se récompensoient de cette perte sur les acheteurs. Tous ces differens

artifices ne contribuerent pas peu à la ruine des particuliers. Tel étoit à cet égard l'état des affaires.

2. Je ne croi pas devoir passer sous silence, ce que firent les Empereurs au sujet des menuës monnoyes. Les changeurs payoient autrefois pour un statere d'or, deux cens dix oboles, qu'on appele pholes. Ces Princes pour gagner un sixiéme sur leurs sujets, ordonnerent que l'on n'en payeroit à l'avenir que cent quatre-vingt.

3. Comme ils avoient établi des monopoles sur toutes sortes de marchandises, & qu'il n'y avoit que les étofes où ils n'avoient point mis d'impôt, voici ce qu'ils s'aviserent de faire. On n'avoit accoûtumé de travailler aux étofes de soye, qu'à Beryte, & à Tyr, qui sont deux villes de Phenicie. Les marchans & les ouvriers qui y sont établis, les envoyoient par toute la terre. Le prix de ces étofes en fut augmenté dans toute l'étenduë de l'Empire, sous le regne de Justinien, sous pretexte qu'il avoit été augmenté en Perse, & que les Romains y avoient mis un nouvel impôt. Justinien qui vouloit faire connoître à tout le monde que ce bruit que les marchans faisoient coure luy déplaisoit, publia une ordonnance par laquelle il défendit de vendre la livre de soye plus de huit écus d'or, à peine de confiscation des biens de ceux qui y contreviendroient. Cela étoit tout-à-fait insupportable aux marchans, parce qu'ils étoient reduits par là à ven-

dre la ſoye à moindre prix qu'ils ne l'avoient achetée. Ils renoncerent donc entierement au commerce qu'ils en faiſoient. Ils vendirent, neanmoins, ſecretement ce qui leur en reſtoit à des perſonnes de leur connoiſſance. Theodora en ayant eu avis, bien qu'elle n'en eût point de preuves, condamna les marchans à une amende de cent livres d'or, & à la perte des étofes. Maintenant, celuy qui a l'intendance des finances a auſſi l'intendance du commerce de la ſoye. Quand Pierre Berſamez fut élevé à cette charge, il reçut en meſme temps, le pouvoir d'y faire beaucoup de mal. Il tenoit la rigueur de la loy à tout le monde. Il obligeoit les ouvriers de ne travailler que pour luy. Il vendit luy-meſme tout publiquement l'once de ſoye d'une teinture commune, ſix écus, & celle de la teinture royale, vingt-quatre écus; & il amaſſa par ce trafic, de grandes ſommes pour Juſtinien, & de plus grandes encore pour luy-meſme. En faiſant tout ſeul ce commerce, il ruinoit la fortune des marchans tant de Conſtantinople, que des villes des Provinces. Le peuple de Tyr & de Beryte qui ne ſubſiſtoit autrefois que par ces manufactures, étant privé de ce ſecours, tomba tout à coup dans la mendicité, ou bien il mouroit de faim. Il y en eut pluſieurs qui abandonnerent le païs, & qui ſe retirerent en Perſe. L'Intendant des finances s'enrichiſſoit de la miſere publique, & partageoit ſon gain avec l'Empereur.

CHA-

CHAPITRE XXVI.

1. Profeßion des Avocats avilie. 2. Medecins privez de leurs revenus. 3. Jeux défendus. 4. Pauvres tourmentez.

1. VOYONS encore de quelle maniére il ôta à Constantinople, & aux autres villes leurs principaux ornemens. Premierement il priva les Avocats des prerogatives, & des marques d'honneur qui avoient été attribuées à leur profession, & il en avilit le ministere par le serment auquel il obligea les parties. De plus en ôtant le bien aux Senateurs, & à tout ce qu'il y avoit de personnes de qualité à Constantinople, & dans les provinces, il ôta aussi l'employ aux Avocats: & il ne laissa presque rien qui pût servir de matiere de procés aux hommes. Ainsi l'ordre des Avocats qui avoit été autrefois fort nombreux & fort estimé, fut reduit à peu de personnes, & tomba dans le mépris.

2. Il priva les Medecins, & les Professeurs des arts liberaux, des moyens de subsister, en retranchant le blé que les Empereurs precedens leur avoient accordé. Il n'eut point de honte de faire porter à l'épargne les revenus dont joüissoient les villes, pour les employer ou aux necessitez publiques, ou au divertissement du peu-

ple. Depuis ce temps-là, l'on ne prit plus de ſoin ni des Medecins, ni des Profeſſeurs, ni des bâtimens, ni des lumieres que l'on allumoit auparavant durant la nuit, ni des divertiſſemens, qui ſont les remedes de la laſſitude, & du travail, comme les comedies, les jeux, les combats, la chaſſe, & les autres exercices, où Theodora avoit pourtant paſſé ſa jeuneſſe.

3. Il défendit tous ces ſpectacles à Conſtantinople, afin d'en épargner la dépenſe, bien que cette dépenſe fit ſubſiſter une infinité de gens. Ce n'étoit plus, ſoit en particulier, ſoit en public que triſteſſe, qu'abatement, & qu'une certaine langueur, qu'il ſembloit que le ciel eût envoyée pour chaſſer le ris, & les jeux, & pour bannir le plaiſir, & la joye de la vie. L'on ne s'entretenoit dans les converſations particulieres, & dans les aſſemblées publiques, dans les maiſons, & dans les Egliſes, que du mal-heur du temps, & des nouveles calamitez, ſous le poids deſquelles on gemiſſoit. Voila l'état miſerable, où les villes étoient reduites. Ajoûtons ce qui nous manque encore au recit de ces diſgraces. L'on créoit chaque année deux conſuls: l'un à Rome, & l'autre à Conſtantinople. Ceux qui étoient élevez à cette dignité, étoient obligez de dépenſer plus de deux mille livres d'or, dont l'Empereur leur fourniſſoit la principale partie. Or comme toute cette dépenſe ſe faiſoit pour la celebration des jeux, elle contri-

buoit extremement à la subsistance des artisans, & du menu peuple. Depuis que Justinien est parvenu à l'Empire, la creation des consuls ne s'est plus faite dans les temps ordinaires. Un mesme homme exerce la charge durant plusieurs années. Et le peuple n'a plus, non pas mesme en songe, la moindre ombre de plaisir. Tout le monde est tombé dans une horrible pauvreté, parce que d'un côté le Prince ne donne plus rien à personne, & de l'autre il prent à chacun une partie de son bien, par toutes sortes de voyes. Je pense avoir rapporté assez amplement comment cette peste du genre humain ruina le public, & la fortune particuliere des Senateurs, & comment il envahit par de fausses accusations le bien des personnes riches, des soldats, des laboureurs, des avocats, des marchans, des matelots, des artisans, de tous ceux qui travailloient pour le Teatre; & enfin de toutes sortes de conditions.

4. Il faut que je represente maintenant les mauvais traitemens qu'il fit aux pauvres. Je diray dans la suite ceux qu'il fit aux Prêtres. S'étant rendu maître des marchez, il y établit des monopoles sur toutes les choses les plus necessaires à la vie, & il déroba à chacun de ses sujets le tiers du prix de ce qu'il achetoit. Je n'ay pas dessein de m'étendre à l'infini pour expliquer tous les artifices detestables dont il usa. Il imposa un tribut fort pesant sur le pain que les

pauvres-gens, les artiſans, & les ouvriers étoient contraints d'acheter, & il en tira par an plus de trois cens livres d'or. Son avarice fut ſi exceſſive & ſi impie, que de leur vendre du pain fait de blé gâté, & qui ſentoit la poudre. Ceux qui avoient le ſoin des proviſions s'enrichiſſoient ſous pretexte de lever les droits de l'Empereur, & faiſoient languir les pauvres dans une crüelle faim. Car il n'étoit pas permis de faire venir du blé d'ailleurs, & chacun étoit obligé d'en acheter aux greniers de Juſtinien. Bien que ce Prince vît que l'aqueduc étoit rompu, qu'il ne portoit plus dans la ville qu'une tres-petite quantité d'eau, que le peuple s'étouffoit pour en puiſer, & qu'il n'y en avoit plus du tout pour les bains; il negligea neanmoins de le reparer, dans le temps meſme qu'il faiſoit des dépenſes immenſes pour élever ſur la mer de monſtrüeux edifices, comme ſi les palais de ſes predeceſſeurs n'euſſent pas été aſſez vaſtes, & aſſez ſuperbes, pour le loger. Ce n'étoit donc pas tant pour éviter la dépenſe, que pour procurer la mort de beaucoup de gens, qu'il ne faiſoit point travailler à l'aqueduc. En effet c'étoit l'homme du monde qui avoit l'inclination la plus violente à amaſſer des richeſſes par les voyes les plus injuſtes & les plus odieuſes, & à les diſſiper par les dépenſes les plus inutiles, & les plus folles. Les pauvres n'ayant plus que du pain, & de l'eau pour vivre, il rendit le pain fort cher, &

l'eau fort rare. Ce ne fut pas seulement à Constantinople ce fut encore en d'autres villes qu'il persecuta les pauvres avec une si horrible cruauté. Lorsque Theodoric prit l'Italie, il laissa à Rome les soldats qui gardoient le palais, afin de conserver quelque image de l'ancien Gouvernement, & il leur continua la paye que l'on avoit accoûtumé de leur donner chaque jour. Ces soldats étoient en grand nombre. Il y en avoit que l'on appeloit les silenciaires, les autres les domestiques, & les autres les scolaires. Ils n'avoient nulle fonction, & il ne leur restoit de soldat que le nom, & la recompense que Theodoric avoit ordonné de leur payer, tant à eux qu'à leurs successeurs. Il avoit pareillement assigné trois mille mines de blé par an aux pauvres de l'Eglise de S. Pierre, qui en joüirent jusqu'à l'arrivée d'Alexandre surnommé la Cisoire, qui leur ôta cette aumône, & qui merita par cette action l'estime de Justinien, & des loüanges de sa bouche. Voici ce que cet Alexandre fit contre les Grecs dans son voyage d'Italie. Les habitans des environs des Termopyles avoient coutume d'en garder le mur successivement, & tour à tour, lorsque l'on apprehendoit les incursions des Barbares. Alexandre y étant arrivé, & faisant semblant de vouloir procurer les avantages du public, dit que la garde d'un pas de cette importance, ne devoit pas être confiée à des païsans, & il y mit deux mille soldats,

qu'il fit payer, non des deniers publics, mais des deniers des villes de Grece. Il fit porter à l'épargne tous les revenus dont elles joüissoient, & qu'elles emploïoient d'ordinaire, tant aux jeux, & aux spectacles, qu'aux fortifications, & aux autres ouvrages publics, sous pretexte que c'étoit un fonds necessaire pour entretenir les garnisons, & les soldats dont je viens de parler. Ce qui fut cause que l'on ne travailla plus à aucun bâtiment ni dans Athenes, ni dans les autres villes voisines. Tout ce que fit cet Alexandre fut confirmé par l'Empereur. Voila ce que j'avois à dire sur ce sujet. Parlons à cette heure des pauvres d'Alexandrie. Il y avoit dans le barreau de cette ville un Avocat nommé Epheste, qui ayant été pourvu de la charge de Prefet, appaisa les seditions par la crainte qu'il donna de sa severité : mais il fit aussi d'horribles vexations, pour satisfaire à son avarice. Il établit d'abord des monopoles aux marchez, & ayant ôté aux marchans le pouvoir de vendre, il debita seul les marchandises au prix qu'il leur imposa de sa propre autorité. Cette ville où les pauvres trouvoient auparavant des vivres à bon marché, en fut incommodée par la disette des choses les plus necessaires. Sur tout il fut cause de la cherté du pain, en achetant tout le blé d'Egypte, sans souffrir que qui que ce fût en achetât une mine. Ainsi il vendit le pain autant qu'il voulut, il amassa en peu de temps de gran-

des richesses, & il gagna les bonnes graces de l'Empereur, en flattant la plus forte de ses passions. Le peuple d'Alexandrie souffroit toutes ces violences, sans s'en plaindre, à cause de la terreur que luy imprimoit la presence d'Epheste; & Justinien cherissoit cet Epheste, à cause de l'argent qu'il luy fournissoit. Mais pour entrer plus avant dans son affection voici une invention dont il s'avisa. L'Empereur Diocletien avoit autrefois ordonné de distribuer une grande quantité de blé aux pauvres d'Alexandrie, laquelle ils avoient partagée entre-eux ; ils avoient fait passer leur portion à leurs enfans. Epheste leur retrancha deux milions de mines, qu'il fit porter dans les greniers publics, & il manda à l'Empereur que c'étoit une usurpation que le peuple avoit faite jusqu'alors sur ses droits. L'Empereur eut ce retranchement fort agreable, & en estima davantage Epheste; mais il fut fort fâcheux, & fort sensible à ceux qui n'avoient point d'autre ressource.

CHAPITRE XXVII.

1. Condamnation de Psoés Diacre. 2. Deposition de Paul Patriarche d'Alexandrie. 3. Il marchande son rétablissement. 4. Faustin Samaritain condamné par le Senat, & rétabli par l'Empereur.

1. JUSTINIEN a commis tant de crimes qu'un siecle ne suffiroit pas pour en faire le recit. Je n'en choisiray donc plus qu'un petit nombre, afin de tracer une image de ses inclinations, & de ses mœurs, & afin de faire connoître à la posterité, combien il étoit fourbe, & dissimulé; combien il avoit de mépris pour Dieu, pour les Prêtres, & pour les Loix; combien il avoit d'indifference pour le salut du peuple, & pour le bien de l'Etat: & avec combien d'ardeur & d'inquietude il souhaitoit de ravir, s'il eût pû l'argent de toute la terre. Je commenceray par le recit de ce qu'il fit à Alexandrie. Il y établit Paul Evêque, & il manda au Prefet, nommé Rodon, qui étoit natif de Phenicie, de tenir la main à l'execution de tout ce que Paul ordonneroit. Il croyoit que ce Paul porteroit aisement les plus apparens de la ville à accepter ce qui avoit été resolu dans le Concile de Calcedoine. Mais il y avoit un certain Arsene, natif de Palestine, qui servoit

ſervoit Theodora dans ſes plus ſecretes affaires, & qui, par ce moyen, avoit aquis tant de credit, & tant de bien, que quoy qu'il fût un des plus infames hommes du monde, il n'avoit pas laiſſé de devenir Senateur. Il étoit Samaritain; mais pour ne pas perdre ſa fortune, il feignoit d'être Chrétien. Son pere, & ſon frere, appuyez de ſon credit faiſoient profeſſion de leur ſecte dans la ville de Scytopolis, & ils y perſecutoient les chrétiens. La violence de la perſecution excita contr'eux une ſedition où ils perirent d'une mort funeſte, & qui eut des ſuites tres-fâcheuſes pour la Paleſtine. Juſtinien, & Theodora ne firent point, alors, de mal à Arſene, bien qu'il fût le premier auteur du deſordre. Ils luy défendirent ſeulement l'entrée du palais, parce qu'ils étoient ſans ceſſe importunez par les chrétiens, à ſon occaſion. Il alla bien-tôt aprés avec Paul à Alexandrie, pour l'obliger à ſeconder les intentions de l'Empereur, & pour perſuader aux habitans de déferer à ſes volontez; car il aſſuroit qu'il s'étoit fort appliqué aux matieres de la Religion chrétienne dans le temps qu'il avoit été éloigné de la Cour. Ce voyage déplût extremement à Theodora, qui étoit en cela d'un ſentiment contraire à celuy de Juſtinien, comme nous le verrons dans la ſuite. Quand Paul fut arrivé à Alexandrie, il mit entre les mains du Prefet un Diacre nommé Pſoez pour le faire executer à mort, parce qu'il étoit le ſeul, à ce qu'il diſoit,

qui empêchoit que l'Empeur ne fût obeï. Le Prefet pressé, par des lettres fort frequentes, & fort expresses de Justinien, le fit tellement batre, qu'il expira au milieu des tourmens. Lorsque ce Prince apprit la nouvelle de sa mort, & qu'il vit que Theodora y prenoit grande part, il rejetta la faute sur Paul, sur Rodon, & sur Arsene, comme s'il eût oublié les ordres qu'il avoit donnez luy-mesme sur ce sujet.

2. Il confera la charge de Prefet d'Alexandrie à Libere, Patrice de Rome, & il envoya des Evêques de capacité, & de merite, pour prendre connoissance de l'affaire. Il y avoit parmi eux un Archidiacre de Rome nommé Pelage, qui y alla au nom du Pape Vigile, & comme le representant. Paul ayant été trouvé coupable de la mort de Psoez, fut déposé de son Evéché. Rodon qui s'étoit retiré à Constantinople, y eut la tête tranchée : & ses biens furent confisquez, bien qu'il rapportât jusqu'à trente lettres de Justinien, par lesquelles il luy commandoit expressément d'obeïr en toutes choses à Paul, & de ne le contredire en quoy que ce fût. Arsene fut pendu, en vertu d'une sentence de Libere, renduë par le commandement de Theodora; & son bien fut confisqué, quoy que l'on ne le pût accuser de rien, si ce n'est d'avoir eu habitude avec Paul. Ce n'est pas à moy à decider si en cela l'on fit bien, ou mal; j'expliqueray seulement le sujet de cette narration.

3. Paul vint peu de temps aprés à Constantinople, & il offrit sept cens livres d'or à Justinien pour étre rétabli dans son siege Episcopal, d'où il pretendoit avoir été injustement déposé. Justinien, reçut agreablement son argent, le traita avec honneur, & tout de mesme que s'il eût oublié qu'il venoit de faire mourir ses complices, & de confisquer leurs biens, il luy promit de le rétablir dans son Eglise, qui étoit occupée par un autre. Comme il desiroit avec ardeur le rétablissement de Paul, il n'y avoit personne qui ne crût que c'étoit une affaire assurée. Mais le Pape Vigile, qui étoit alors à Constantinople, déclara à l'Empereur qu'il ne pouvoit déferer en cela à sa volonté, ni se départit de la sentence qu'il avoit prononcée contre Paul par la bouche de Pelage. Voila comme ce prince ne se proposoit point d'autre fin, en toutes sortes d'affaires, que de toucher de l'argent.

4. Il faut que je fasse encore le recit d'une autre histoire assez semblable. Il y avoit un certain Faustin, qui étoit de Palestine, & qui faisant profession de la Religion des Samaritains, ne s'étoit fait Chrétien que par la crainte des Edits. Ce Faustin ayant été fait Senateur, il fut ensuite nommé Proconsul de Palestine; mais le temps de cette derniere magistrature étant expiré il fut accusé par les Prêtres de Constantinople de tenir secretement les erreurs des Samaritains, & d'avoir commis, dans l'exercice de sa

charge de grandes injustices contre les Chrétiens. Cette accusation toucha Justinien, qui témoignoit ne pouvoir souffrir que l'unité de l'Eglise fût divisée sous son regne. Le Senat prit, par son ordre, connoissance de l'affaire, & condamna à sa sollicitation, Faustin au bannissement. Mais un peu aprés, l'Empereur reçut de luy de l'argent, révoqua l'arrêt du Senat, le rétablit dans sa charge, le traita comme auparavant, & le nomma son procureur en Palestine, & en Phenicie, où il fit impunement tout le mal qu'il voulut. Ce que je viens de dire n'est, à mon avis, que trop suffisant pour prouver que Justinien se joüoit de la Religion. Je feray voir maintenant en peu de paroles avec combien de legereté il changeoit les loix, lorsque dans ces changemens il trouvoit quelque profit

---

CHAPITRE XXVIII.

1. Faussaire découvert. 2. Juifs troublez dans la celebration de leur Pâque.

1. IL y avoit à Emese, un certain Priscus, qui savoit contrefaire toute sorte d'écritures, & qui avoit une adresse toute particuliere pour commettre des faussetez. Il n'y avoit pas longtemps qu'un Patrice des plus illustres, & des plus riches, nommé Mammien, avoit laissé son

bien, par testament, à l'Eglise de cette ville là. Lorsque Justinien parvint à l'Empire, ce Priscus fit une recherche exacte des maisons les plus accommodées, pour reconnoître celles qui pourroient porter des taxes, & ayant trouvé d'anciens titres de plusieurs familles, il contrefit des billets des premiers Chefs de ces familles, par lesquels ils confessoient devoir à Mammien de grandes sommes d'argent qu'il leur avoit données en dépôt. Les sommes portées par ces faux billets montoient pour le moins à dix mille livres d'or. Ayant contrefait l'écriture d'un notaire que les Romains appelent Tabellion, qui étoit assis dans la place publique au temps de Mammien, & qui étant fort homme de bien, & fort fidelle dans l'exercice de sa profession, avoit écrit de sa propre main tous les actes que les Citoyens avoient passez; Priscus en donna de fausses expeditions aux procureurs de l'Eglise, qui luy promirent une somme considerable pour recompense. Mais comme la prescription de trente années, ou mesme de quarante, qui est necessaire pour faire perir quelques actions, telles que sont les hypothequaires, étoit contraire à leurs pretentions, ils vinrent à Constantinople, & presenterent beaucoup d'argent à l'Empereur, afin qu'il favorisât le dessein qu'ils avoient de ruiner un grand nombre de citoyens qui ne devoient rien. L'Empereur ayant reçû leur argent, fit une loy, par laquelle il ordonna

que l'on ne pourroit prescrire contre l'Eglise, qu'aprés une possession de cent ans, non seulement dans la ville d'Emese, mais dans toute l'étenduë de l'Empire. Pour l'execution de cette loy, il commit Longin, homme robuste & agissant, & qui fut depuis Prefet de Constantinople. Les procureurs de l'Eglise obtinrent d'abord condamnation de deux cens livres d'or, contre quelques habitans, qui à cause de l'obscurité que le temps apporte aux affaires, ne purent trouver de défense legitime. Les habitans d'Emese, & sur tout les plus qualifiez étoient touchez de douleur, & émûs en mesme temps d'indignation contre les calomniateurs. Le mal ayant déja fait de grans progrés, Dieu l'arrêta par un ordre particulier de sa providence. Longin commanda à Priscus qui étoit l'auteur de toutes les faussetez de luy apporter tous les contracts, & comme il refusoit d'obeïr, il luy donna un souflet, de la violence duquel étant tombé à la renverse, il avoüa toute la fourbe dont il croyoit que Longin eût la preuve. Ainsi, cet artifice pernicieux ayant été découvert, les accusations calomnieuses cesserent. Justinien ne se contenta pas de changer de la sorte les loix des Romains, il entreprit encore de renverser celles des Juifs.

2. Lorsque la revolution des années leur amenoit la Fête de Pâques, avant que les Chrétiens l'eussent celebrée, il ne leur permettoit pas de la

faire au temps preſcrit par leur loy. Quelquefois les Magiſtrats condamnoient à l'amende comme des infracteurs des ordonnances de la police, ceux qui avoient mangé de l'agneau. Bien que je ſache une infinité d'autres pareilles actions de Juſtinien, je les paſſeray ſous ſilence, afin de mettre des bornes à mon diſcours. Ce que j'ay dit ſuffit pour donner un crayon de ce Prince.

CHAPITRE XXIX.

1. Juſtinien excite des differens entre deux Officiers par les ordres contraires qu'il leur donne. 2. Il uſurpe des ſucceßions. 3. Il abandonne la faction des bleus, quand il s'agit de ſes interêts.

1. JE dois pourtant faire voir encore combien il étoit artificieux & trompeur. Il deſtitua Libere dont j'ay ci-devant parlé, & il donna ſa charge à Jean l'Egyptien ſurnommé Laxarion. Quand Pelage qui étoit ami particulier de Libere apprit cette nouvelle, il alla demander à Juſtinien ſi elle étoit vraye ? Il répondit que non, & luy donna des lettres pour Libere, par leſquelles il luy permettoit de continüer l'exercice de ſa charge, & l'aſſuroit de n'y vouloir apporter pour lors aucun changement. Jean avoit

à Constantinople un oncle nommé Eudémon, homme fort riche, qui avoit été consul, & qui étoit receveur des revenus particuliers de l'Empereur. Cet Eudémon ayant oüi parler de l'affaire, alla demander à Justinien, s'il ne faisoit pas la grace à son neveu de luy conserver la charge qu'il luy avoit fait l'honneur de luy accorder? Justinien desavoüant tout ce qu'il avoit écrit à Libere, manda à Jean qu'il se maintint dans la possession où il étoit, luy témoignant qu'il n'avoit rien ordonné au contraire. Jean persuadé de la verité de ce que l'Empereur luy écrivoit, commanda à Libere de sortir du pretoire, puisque son temps étoit achevé. Libere qui avoit un ordre contraire, refusa de luy obeïr. Jean commanda à ses gens de prendre les armes. Libere marcha avec les siens au-devant d'eux ; & les uns & les autres en étant venus aux mains, plusieurs furent tuez : & entre autres Jean. Libere fut aussi-tôt rappelé à Constantinople, à l'instante sollicitation d'Eudémon. Le Senat prit connoissance de l'affaire, & le renvoya absous, sur ce qu'il parut qu'il n'avoit tué Jean que malgré luy, & en se défendant; mais l'Empereur n'eut point de repos, qu'il ne l'eût dépoüillé de son bien. Voila comme il étoit veritable & sincere dans ses paroles.

2. Je croi qu'il ne sera pas hors de propos que j'ajoûte ici une petite suite de cette histoire. Eudémon mourut peu de temps aprés sans avoir fait

fait de teſtament, & ſans avoir declaré ſa derniere volonté, bien qu'il laiſſât un grand nombre de parens. Il mourut auſſi le premier des Eunuques du palais nommé Euphratas, ſans avoir fait de teſtament, & il ne laiſſa qu'un neveu fils de ſa ſœur pour heritier. Juſtinien ſe porta de luy meſme heritier de ces deux perſonnes, & ſe mit en poſſeſſion de tous leurs biens, ſans en laiſſer la moindre partie à ceux à qui le tout appartenoit par les loix. Voila comment il reſpectoit les loix, & comment il conſideroit les parens de ſes plus intimes amis. Il s'étoit encore emparé avec la meſme injuſtice & la meſme autorité, du bien d'un certain Irenée, qui étoit mort un peu auparavant. Il ne faut pas que je paſſe ſous ſilence une choſe qui arriva dans le meſme temps. Anatolius qui étoit un des plus qualifiez de la ville d'Aſcalone, n'ayant laiſſé pour heritiere de tous ſes biens qu'une fille unique, qui fut mariée à un homme de condition de la ville de Ceſarée, nommé Mamilien; au-lieu que la loy portoit que lorſqu'un Senateur decedoit ſans enfans mâles, le quart de ſes biens appartenoit au Senat, & les trois autres quarts à ſes heritiers, Juſtinien pour donner un portrait fidele de ſoy-meſme à toute la poſterité, changea cette ancienne diſpoſition, & fit une loy contraire, par laquelle il ordonna que les heritiers n'auroient que le quart, & que les trois autres quarts ſeroient portez à l'épar-

gne, quoy-que depuis l'établissement de l'Empire il n'y eût point d'exemple que l'on y eût porté le bien d'un Senateur. Anatolius étant mort un peu aprés que cette loy eut été publiée, sa fille porta à l'épargne les trois quarts de sa succession, dont elle tira décharge. Mamilien gendre d'Anatolius mourut bien-tôt aprés, & ne laissa aussi qu'une fille, qui recueillit sa succession, & qui mourut aussi avant sa mere, sans laisser d'enfans. Justinien s'empara à l'heure-mesme de tout le bien, & prononça cette admirable parole, qu'il n'étoit pas juste que la fille d'Anatolius, étant dans un âge fort avancé, elle profitât des successions de son pere, & de son mari ; mais afin qu'elle ne fût pas reduite à la mendicité, il luy laissa une piece d'or par jour. Les lettres par lesquelles il fit ce larcin, portoient, *Nous luy accordons cette somme par pieté, parce qu'en toutes choses nous avons accoûtumé de suivre la pieté & la justice.*

3. Je ne parleray pas davantage des successions qu'il a enlevées, de peur d'ennuyer les lecteurs; & mesme il ne me seroit pas possible de parler de toutes. Il faut encore que je dise, que bien que les bleus semblassent luy être fort affectionnez, il ne se soucioit guere de leur faction, dans les rencontres où il s'agissoit de ses interêts. Maltanez Cilicien, gendre de Leon le Referendaire, dont j'ay parlé ci-devant, ayant été envoyé en Cilicie pour en appaiser les trou-

bles, exerça sous ce pretexte de grandes violences sur ceux du païs, & amassa de grans biens, dont il donna une partie à Justinien, & garda l'autre pour luy. La plûpart souffroient avec une patience muette le mal qu'il leur faisoit. Il n'y eut que ceux d'entre les habitans de Tarse, qui étant de la faction des bleus, & qui se fiant à l'amitié que l'Empereur avoit pour eux, declamerent ouvertement contre Maltanez. Quand il en eut eu avis, il assembla une troupe de soldats, & entra de nuit dans la ville à la pointe du jour suivant, il commanda à ses gens de piller les maisons. Les bleus qui croyoient que c'étoit une attaque des ennemis, prirent les armes pour se défendre. Il commit de grans desordres dans l'obscurité : mais sur tout, un Senateur nommé Damien, qui étoit chef des bleus, fut percé d'un coup de fléche dont il mourut. Quand la nouvelle de sa mort fut arrivée à Constantinople, ceux de la mesme faction en eurent un sensible déplaisir, en firent de grandes plaintes, & mesme userent de terribles menaces contre Leon, & contre Maltanez. Justinien fit semblant d'être fâché de ce qui étoit arrivé, & commanda d'en informer. Mais Leon appaisa sa colere, & arrêta la procedure en luy donnant de l'argent. La poursuite ayant été abandonnée, Maltanez vint peu de temps aprés à la cour, où il fut favorablement accueilli ; mais quelques-uns de la faction des bleus l'attaquerent comme

il sortoit de l'appartement de l'Empereur, ils le blesserent dangereusement, & ils l'eussent tué, si quelques-uns que Leon avoit gagnez par argent, ne l'eussent sauvé de ce peril. Qui est-ce qui ne déplorera le mal-heur d'un Etat où le Prince reçoit de l'argent pour laisser les crimes impunis, & où les seditieux ont la hardiesse d'assassiner un Senateur dans le palais? Cependant & Maltanez, & ceux qui luy firent la violence que je viens de dire, demeurerent tous sans châtiment. Ce qui peut beaucoup servir à faire connoître le veritable caractere du genie de Justinien.

CHAPITRE XXX.

1. Justinien ôte les postes en plusieurs endroits. 2. Il cesse d'entretenir les espions. 3. Il prent la terre d'un Avocat sans luy en payer tout le prix. 4. Il se fait salüer d'une nouvelle maniere. 5. Le palais de Justinien est frequenté par les Juges depuis qu'ils furent privez de la liberté de juger.

1. CE qu'il fit contre les courriers, & contre les espions, est une preuve évidente du peu de soin qu'il prenoit des interêts de l'Empire. Les anciens Empereurs desirant d'être promtement avertis de ce qui arrive dans les païs ennemis, des seditions qui s'élevent dans les villes éloignées, des accidens extraordinaires, & imprevûs, de la conduite des Gouverneurs, & des actions de leurs autres sujets; voulant aussi donner ordre à la fureté des deniers qui étoient levez dans les provinces, & apportez à Constantinople, ils avoient établi des couriers de la maniere que je vais décrire. Dans l'espace du chemin qu'un homme peut faire à pié en un jour, ils avoient fait bâtir huit hôtelleries; en quelques endroits moins de huit; mais en pas-un moins de cinq. Il y avoit en chacune quarante chevaux, & autant de palefreniers. Com-

me il y avoit de frequentes postes où l'on changeoit de bons chevaux, les couriers faisoient en un seul jour le chemin de dix journées ordinaires, & ils portoient des nouvelles de tout ce que je viens de dire. Les proprietaires des terres les plus éloignées de la mer, tiroient un grand avantage de cet établissement, parce qu'ils vendoient cherement aux Questeurs, pour la nourriture des chevaux, & des palefreniers, le foin, les grains, & les fruits qu'ils avoient recueillis. De plus l'Empire recevoit les impôts qui étoient dûs par les particuliers, & payoit des mesmes deniers aux particuliers ce qu'il leur devoit; & par ce moyen le commerce étoit maintenu. Voila quel étoit autrefois l'état des choses. Justinien ayant ôté la poste qui alloit de Calcedoine à Dacibise, obligea ceux qui vouloient aller de Constantinople à Helenopole, de traverser le détroit dans de petites barques avec un extréme danger; car lorsque les affaires sont pressées, il n'est pas possible d'attendre que la mer soit calme. Il laissa les couriers dans la route de la Perse: mais dans tout le reste de l'Orient, jusques dans l'Egypte, il n'y laissa qu'une hôtellerie pour chaque journée, & encore au lieu de chevaux il n'y avoit que des ânes. Ainsi l'on n'apprenoit les nouvelles que long-temps aprés que les choses étoient arrivées, & lorsque l'on ne pouvoit plus y apporter de remede. Les proprietaires des terres perdoient leurs grains, en perdant l'occa-

ſion de les debiter.

2. Pour ce qui eſt des eſpions, autrefois, on entretenoit, aux dépens du public, des perſonnes qui ſous pretexte de marchandiſe alloient dans le païs ennemi, & meſme juſques au fond de la Perſe, & ils s'informoient exactement de l'état des affaires dont ils revenoient enſuite dire des nouveles. Ainſi, l'Empereur étant bien informé de tout, il ſe tenoit ſur ſes gardes, & ne pouvoit étre ſurpris. La meſme choſe s'obſerve depuis long-temps chez les Perſes. Coſroës ayant augmenté les penſions des eſpions, en a tiré de grans avantages, & en a toujours depuis entretenu dans l'Empire Romain. On a fait parmi nous beaucoup de fautes, & entr'autres, on a perdu la Lazique pour n'avoir pas ſû de quel côté le Roy de Perſe avoit deſſein de tourner ſes armes. On nourriſſoit ſous les regnes paſſez quantité de chameaux, qui portoient les proviſions de l'armée. Les ſoldats ne manquoient de rien, & les païſans n'étoient contrains de leur fournir quoy que ce ſoit. Mais depuis que Juſtinien les a ôtez, les armées ont manqué de vivres. Voila comment les choſes dont on devoit avoir le plus de ſoin ont été le plus négligées.

3. Je ne feray pas de difficulté de rapporter ici une action fort ridicule de Juſtinien. Il y avoit à Ceſarée un Avocat nommé Evangele, qui ayant eu du bonheur, étoit devenu fort riche & en argent, & en terres. Entre les autres aquiſi-

tions qu'il avoit faites, il avoit acheté un bourg ſur la mer, nommé Porphyrion, & il en avoit payé trois cens livres d'or. Juſtinien luy prit le bourg, & au lieu de la ſomme qu'il l'avoit acheté, il ne luy en rendit qu'une petite partie, parce, diſoit-il, qu'il n'étoit pas de la bienſeance qu'un Avocat fût Seigneur d'une terre ſi conſiderable. Je ne rapporteray que cette hiſtoire de cette nature; mais je parleray un peu de quelques nouveautez qui ont été introduites par Juſtinien & par Theodora.

4. Anciennement lorſque le Senat alloit viſiter l'Empereur, il le ſaluoit de cette maniere. Les Patrices le baiſoient au côté droit de l'eſtomach, & l'Empereur les baiſoit à la tête lorſqu'ils prenoient congé de luy. Les Senateurs mettoient un genou à terre. Pour l'Imperatrice ce n'étoit pas la coûtume de la ſaluer. Tous ceux qui approchoient de Juſtinien, & de Theodora, meſme les Patrices, ſe proſternoient le viſage contre terre, étendoient les mains & les piés, baiſoient les deux piés de l'Empereur, & de l'Imperatrice, & ſe retiroient. Theodora, bien loin de refuſer cet honneur, recevoit les Ambaſſadeurs des Perſes, & des autres nations barbares, & leur donnoit des preſens, comme ſi elle eût poſſedé toute l'autorité ſouveraine; ce qui, juſques alors, ne s'étoit point pratiqué. Autrefois, ceux qui parloient à l'Empereur l'appeloient Empereur, ou Ceſar; ſa femme Imperatrice;

trice; & les autres Princes chacun selon sa dignité. Mais si quelqu'un, en parlant à Justinien, ou à Theodora, les appeloit Empereur ou Imperatrice, au lieu de les appeler Seigneur, ou Madame; ou si en parlant d'un Senateur, ou d'une autre personne de qualité, il ne l'appeloit pas esclave, il passoit pour un incivil, & il étoit chassé aussi-tôt, comme un homme qui manquoit de respect aux Souverains.

5. Il y avoit autrefois fort peu de gens à la Cour; mais sous ce dernier regne les Magistrats, & les plus qualifiez s'y rendirent fort assidus. La raison de ce changement est, que les Juges avoient alors la liberté de rendre la justice, selon leur sentiment, & qu'ils faisoient en repos leurs charges selon la coûtume. Comme les sujets ne souffroient point d'injustice de la part des Juges, ils n'importunoient point l'Empereur de leurs plaintes. Mais comme Justinien & Theodora attirerent à eux pour le malheur des peuples, la connoissance de la plûpart des affaires, & qu'ils obligerent tout le monde à leur faire continuellement la Cour, les tribunaux des Juges étoient presque deserts tandis que le palais du Prince étoit rempli d'une foule extraordinaire, & qu'il retentissoit des clameurs des parties qui y sollicitoient leurs affaires avec la derniere bassesse. Les favoris y demeuroient debout, tout le jour, & une grande partie de la nuit, sans dormir, ni sans manger. Voila où se terminoit leur

faveur. Comme ils vivoient dans une grande oisiveté, ils conteſtoient pour ſavoir où étoit l'argent de l'Empire; les uns diſant qu'il étoit chez les Barbares; & les autres ſoûtenant qu'il étoit dans les coffres de l'Empereur. Lorſque Juſtinien ſera mort, ſi c'eſt un homme; ou qu'il aura laiſſé le monde en repos, ſi c'eſt un demon; on en ſaura la verité.

LIVRE PREMIER DES EDIFICES DE JUSTINIEN,

Ecrit par Procope de Cesarée.

PREFACE.

CE n'est pas par le desir de paroître eloquent ni de passer pour fort habile dans la topographie de l'Empire que j'ay entrepris cette histoire. La connoissance que j'ay de mon peu de suffisance m'éloigne fort de ces pensées de vanité. Mais c'est que j'ay souvent consideré la multitude, & l'excellence des avantages que l'histoire procure aux Etats lorsqu'elle transmet à la posterité une image fidele des siecles passez, qu'elle combat contre la malignité du temps, qui s'efforce continuellement de ruiner les plus belles choses, & qu'enfin elle releve la vertu, en la faisant loüer par ses lecteurs autant qu'elle merite de l'être, & qu'au contraire elle abaisse le vice, & en arrête le progrés.

L'unique devoir d'un hiſtorien eſt de repreſenter fidelement les choſes, & les actions, & d'en marquer clairement les auteurs, ce qu'il luy eſt aiſé de faire pour peu qu'il ait de facilité de s'expliquer.

En s'aquitant de ce devoir il témoigne ſa reconnoiſſance envers ſes bienfaiteurs, & il ſurpaſſe meſme leurs bienfaits par ſes ſervices; car pour une legere recompenſe qu'il reçoit d'eux pendant leur vie, il leur donne une ſolide reputation qui dure aprés leur mort. Il n'y a rien qui anime tant les hommes à la vertu, que l'eſperance de joüir de la gloire de cette reputation, ni qui les détourne ſi fort du vice que l'apprehenſion d'étre couverts de l'infamie qui accompagne les méchantes actions. Si l'on demande où tend ce diſcours, le voici.

Juſtinien que nous avons vû parvenir à l'Empire, en un temps où il étoit dans une agitation & dans un deſordre tout-à-fait étrange, en a accrû notablement l'étenduë, & la puiſſance, & en a chaſſé diverſes Nations qui y exerçoient d'incroïables violences, comme je l'ay rapporté en détail dans les huit livres des guerres.

On dit que Themiſtocle fils de Nicocle ſe vantoit de ſavoir d'une petite ville en faire une grande. Juſtinien en ſavoit davantage, car il ſavoit conquerir des Etats, & il en a en effet conquis pluſieurs, & les a unis à l'Empire, & il a bâti un tres-grand nombre de villes qui n'étoient pas avant luy.

Ayant trouvé les esprits dans une funeste division sur le sujet de la divinité, il les a heureusement reünis, & les a solidement établis sur l'unique fondement de la foy.

Ayant remarqué que la multitude des loix les rendoit obscures, confuses & embarassées, il leur ôta ces défauts en retranchant de leur nombre.

Il eut la generosité de pardonner de luy-mesme à ceux qui avoient attenté à sa vie. Il combla de biens ceux qu'il trouva dans la misere, & il combatit de telle sorte leur mauvaise fortune, que leur prosperité particuliere releva la felicité publique.

Comme l'Empire étoit exposé de tous côtez aux incursions des Barbares, il pourvût à sa seureté par les garnisons qu'il établit sur les frontieres, & par les fortifications qu'il y éleva.

Je me contenteray de décrire dans cet ouvrage les edifices qui servent de monument à sa magnificence, aprés avoir representé dans les autres les divers exploits par lesquels il a signalé ses autres vertus.

Nous apprenons de l'histoire que Cyrus fut un excellent Prince qui rendit sa patrie victorieuse, & triomphante, mais nous ne savons s'il fut tel que l'historien nous le represente, ni s'il ne le déguise point en le voulant embellir par les ornemens de son art.

Quiconque prendra la peine de considerer avec

quelque attention le regne de Justinien que l'on peut assurer avec raison être né pour commander, puisqu'il a pour ses sujets toute la tendresse qu'un bon pere a pour ses enfans, avoüera que le regne de Cyrus n'étoit qu'un jeu d'enfant, en comparaison du sien.

Il n'en faut point d'autre preuve que de voir qu'il a accru son royaume de moitié, soit en étenduë, ou en puissance. Quel témoignage plus authentique peut-on desirer de sa clemence que la vie, & les biens, les charges & les honneurs dont joüissent ses ennemis, quoy qu'ils ayent été manifestement convaincus d'avoir conspiré contre luy?

Je décrirai donc les bâtimens qu'ils a faits dans l'étenduë de l'Empire Romain, de peur que la posterité qui en verra le nombre, & la grandeur refuse de croire que ce soit l'ouvrage d'un seul homme, comme il est quelquefois arrivé. Et puisque selon l'ancien proverbe, il faut donner un illustre commencement aux beaux ouvrages, je commencerai par les edifices de Constantinople.

CHAPITRE I.

Description de l'Eglise de Sainte Sophie.

J'AY rapporté fort exactement dans les livres des guerres comme il y eut à Constantinople une sedition furieuse qui y fut excitée par une multitude de personnes de basse condition qui prirent pour mot du guet *vainquez*. Ils ne se souleverent pas moins contre Dieu que contre leur Prince puisqu'ils se porterent à un tel excés d'impieté que de brûler cette Eglise si celebre que nous appelons l'Eglise de sainte Sophie par un terme qui convient fort à la Divinité, & qui est fort propre à exprimer sa nature. Dieu leur permit de commettre ce sacrilege dans la connoissance qu'il avoit que ce seroit une occasion de relever cette Eglise avec plus de magnificence qu'auparavant. Ayant donc alors été ruinée elle fut bien-tôt aprés rétablie par l'Empereur, & enrichie de tant d'ornemens, que je ne doute point que si avant sa ruine l'on eut montré aux Chrétiens le dessein sur lequel on l'a rebâtie, & qu'on leur eût proposé de l'abatre pour la refaire de cette sorte ils n'y eussent consenti avec joye.

L'Empereur s'appliqua donc à cet ouvrage avec une incroyable ardeur, & il fit venir de

toutes parts les plus excellens ouvriers de son siecle, sans épargner aucune dépense. Antheme de Tralles qui étoit l'Architecte le plus habile, non seulement qui fût dans son temps, mais qui eût été dans toute l'antiquité, seconda de tout son pouvoir les intentions de l'Empereur en traçant les desseins, & en conduisant les ouvriers. Isidore Milesien, qui étoit aussi un Architecte tres-celebre, fut employé au mesme ouvrage. En quoy on voit reluire les traits d'une conduite toute particuliere de Dieu sur Justinien de luy avoir fourni des hommes capables d'accomplir heureusement ses glorieuses entreprises, & on doit admirer en mesme temps la sagesse de ce Prince d'avoir sû choisir les sujets les plus propres à ses desseins.

C'est par ces moyens que cette Eglise si merveilleuse a été achevée, & qu'elle est un spectacle qui surpasse l'intelligence de ceux qui la voyent, & la creance de ceux qui en entendent parler. Elle s'éleve à une hauteur prodigieuse qui commande toute la ville. Bien qu'elle n'en soit qu'une partie elle en fait le principal ornement ; & elle a l'avantage d'étre si fort élevée au dessus des autres qu'elle sert à les découvrir, & à les contempler. Il y a une si juste proportion entre sa longueur, & sa largeur que bien que l'une & l'autre soient extraordinaires, ni l'une ni l'autre n'est énorme. Il n'est pas possible d'en bien décrire la beauté. Il y a tant de maje-

ſté, & tant de juſteſſe dans ſes parties que l'on n'y peut remarquer ni d'excés ni de defaut. Quoy que ſa grandeur ſurpaſſe celle de tous les autres ouvrages, ſes ornemens ne laiſſent pas d'être plus exquis que ceux des ouvrages qui n'ont qu'une grandeur mediocre. Elle brille d'une ſi éclatante ſplendeur qu'on diroit qu'au lieu d'être éclairée des rayons du ſoleil, elle enferme en elle meſme la ſource de la lumiere. La face qui eſt tournée vers l'Orient, & où l'on celebre les ineffables myſteres eſt un edifice qui ne s'éleve pas quarrément, mais en forme de demi-cylindre. Le haut reſſemble à un quart de globe. Il y a au deſſus un ouvrage qui eſt comme une demi-lune. L'art avec lequel il eſt travaillé ne donne pas moins de crainte que d'admiration. Car bien qu'il ſoit tres ſolide il eſt ſuſpendu de telle ſorte qu'il paroit prêt à tomber, & qu'il ſemble menacer ceux qui le regardent. Il y a ſur le pavé deux rangs de colonnes diſpoſez en demi-cercle, qui ſoûtiennent le bas du Dome. A l'oppoſite de l'orient eſt un mur où ſont les portes de l'Egliſe, & aux deux côtez duquel ſont deux rangs de colonnes ſemblables à celles que je viens de décrire.

Il y a au milieu quatre gros piliers, deux du côté de midi, & deux du côté de ſeptentrion, qui ſont diſpoſez en correſpondance, & en diſtance égale. De chaque côté, entre deux piliers, il y a quatre colonnes. Ces piliers ſont faits de

grandes pierres bien choiſies, bien polies, & bien liées. Leur hauteur eſt telle qu'on diroit que ce ſeroient des rochers détachez d'une montagne. Il y a au deſſus quatre cintres des quatre côtez. Chaque pilier ſoûtient la baſe de deux cintres, & la clef de chaque cintre s'éleve à une hauteur étonnante. Les deux cintres qui ſont à l'orient, & à l'occident ſont vuides, & à jour. Les deux autres ſont remplis d'un petit bâtiment à colonnes au deſſus duquel eſt un rond fort élevé par où l'on voit naître le jour. Pour peu que j'aye de talent de m'expliquer j'eſpere de trouver des paroles pour décrire ce qui ſuit dans ce merveilleux ouvrage. Entre les quatre cintres il y a quatre triangles chacun deſquels a un angle aigu appuyé entre les baſes de deux cintres, & éleve ſes deux autres angles juſques au bas du dome. La voûte qui eſt au deſſus y ſert d'un ſuperbe ornement. Sa delicateſſe fait douter de ſa ſolidité, & il ſemble qu'au lieu d'être poſée ſur l'ouvrage de deſſous, elle eſt ſuſpenduë du haut du ciel avec une chaîne d'or. Toutes ces parties jointes enſemble avec tant d'art forment un merveilleux aſſemblage qu'on ne peut regarder ſans une agreable ſurpriſe. Les yeux ne ſe peuvent arrêter long-temps à conſiderer un endroit ſans être auſſi-tôt attirez par la beauté des autres. Les ſpectateurs ſont dans un tranſport, & dans une agitation continuelle qui procede du doute de ce qu'ils y doivent le plus admirer. Leur eſ-

prit fuit le mouvement de leurs yeux, & aprés s'être tourné de tous côtez il demeure en quelque sorte de suspension. En voila assez sur ce sujet.

Justinien, Antheme, & Isidore employerent divers moyens pour affermir cet edifice. Comme je ne les say pas tous il me seroit impossible de les expliquer, mais j'en rapporteray un qui peut suffire pour faire juger des autres, & pour faire connoître la solidité de tout l'ouvrage. Les piliers dont j'ay parlé sont faits d'une autre façon que le reste de l'Eglise. Ils sont quarrez, & composez de pierres dures, & polies. Les pierres qui sont aux coins sont taillées en triangles, & celles qui sont au milieu sont taillées en quarré. Elles sont liées non avec de la chaux, ni avec du bitume comme les murailles que Semiramis fit autrefois à Babylone, mais avec du plomb fondu. Voila ce qui regarde ces piliers. Voyons le reste. La voûte reluit d'or, & la richesse y est jointe à la beauté. L'éclat du marbre dispute du prix avec celuy de ce riche metal. Il y a aux deux côtez deux galeries, qui bien loin d'en gâter le dessein en augmentent la largeur, & en égalent la longueur quoy qu'elles n'en égalent pas la hauteur. Elles sont couvertes d'une voûte dorée. L'une est destinée pour les hommes, & l'autre pour les femmes. Elles sont tout à fait semblables, & n'ont point de difference pour ce qui est de la beauté. Qui pourroit dignement

décrire la magnificence de la galerie haute des femmes, & des salles embellies de colonnes si riches, & si precieuses? Qui pourroit parler de tous les marbres qui servent d'ornement à cette merveilleuse Eglise? Il semble que l'on soit dans une prairie agreablement émaillée de toute sorte de fleurs, & que l'on y admire le verd, le blanc, le rouge, la couleur de pourpre, & toutes les autres que la nature a mélées ensemble avec plus d'adresse que ne sauroit faire le plus savant peintre. Quand on y entre pour prier on la regarde comme un ouvrage de la sagesse de Dieu plûtôt que de l'art des hommes. L'ame qui s'unit à luy dans la priere se l'imagine present, & se figure qu'il a choisi un lieu si auguste pour l'honorer par sa demeure. Ce n'est pas seulement la premiere fois que l'on entre dans cette Eglise que cette pensée se presente à l'esprit, elle s'y presente toujours. Jamais personne ne s'est lassé de la considerer. Tout le monde est ravi de la voir, & quand on en est sorti, on ne cesse d'en parler. On ne peut rapporter en particulier tous les ornemens, tous les vases d'or, & d'argent, & toutes les pierreries que l'Empereur y a données. Je laisseray à juger de leur nombre, & de leur prix par une seule chose qui est qu'il y a quarante mille livres d'argent dans l'enceinte de l'autel où il n'est permis qu'aux Prêtres d'entrer.

Pour finir cette narration, & pour conclure en peu de paroles la description d'un ouvrage si

admirable, Justinien y a employé non-seulement les tresors de son épargne, mais encore les efforts de son genie. Un des cintres dont j'ay ci-devant parlé, savoir celuy qui est du côté d'orient n'étant pas encore achevé, les piliers sur lesquels il étoit appuyé, commencerent à s'affaisser, & à menacer de ruine. Antheme, & Isidore desesperant de leur art, allerent rapporter ce fâcheux accident à Justinien, qui par une inspiration de Dieu, comme je croy, car il ne sait point l'architecture, leur commanda d'achever le cintre, & les assura que quand il seroit achevé il se soûtiendroit de luy-mesme sans avoir besoin de piliers. Je pourois être suspect de flaterie si j'avançois ce discours sans preuve, mais comme plusieurs personnes qui étoient presentes peuvent rendre témoignage de la verité de ce que je dis, je continuëray ma narration. Les architectes suivirent cet ordre, & quand le cintre fut achevé il demeura ferme comme l'Empereur l'avoit dit. La mesme chose arriva aux cintres du côté de midi, & de septentrion. Lorsque les voûtes furent fermées tout le bas de l'edifice commença à gemir, pour ainsi parler, sous la pesanteur du faix. Les colonnes qui les soûtenoient, rejetterent toute la chaux, comme si l'on l'eût gratée. Les architectes reduits au desespoir, allerent raconter à l'Empereur ce qui étoit arrivé. Mais il en trouva à l'heure mesme le remede. Il commanda d'abatre la partie des

piliers qui étoit immediatement au dessous du cintre, & il la fit remettre lorsque l'humidité fut essuyée. L'ouvrage a toujours été depuis fort solide, ce qui peut servir d'un illustre témoignage de l'industrie, & de l'esprit de ce Prince.

CHAPITRE II.

1. Statuë de Justinien. 2. Eglise de sainte Irene. 3. Hôpital de Samson. 4. Deux autres hôpitaux.

1. IL y a vis-à-vis du palais royal une place qu'on appele Augusteum, où il y a sept rangs de pierres disposées en quarré, & en forme de degrez, chaque pierre de dessus étant moins avancée que celle de dessous. Au haut de ces degrez s'éleve une grande colonne composée de de diverses pierres taillées en angles, & liées ensemble avec une adresse singuliere. Cette grande masse est couverte de lames, & de couronnes de bronze, qui ne luy servent pas moins de liaison que d'ornement. Ce bronze est de mesme couleur que l'or, & de mesme prix que l'argent. Au dessus est un cheval de bronze, qui est tourné vers l'orient, & qui est admirable à voir. Il semble qu'il aille marcher. Il a le pié gauche de devant levé, le droit appuyé sur la pierre,

& ceux de derriere tous prêts pour avancer quand il ſera temps. On voit deſſus la ſtatuë de l'Empereur, qui eſt auſſi de bronze, & d'une grandeur qui ſurpaſſe le naturel. L'habillement eſt un habillement d'Achille. Les brodequins ne couvrent pas le talon. La cuiraſſe eſt à la façon des heros. Le caſque ſemble branler, & jetter un éclat pareil à celuy que les poëtes attribuënt à l'aſtre de l'automne. Il a le viſage tourné vers l'orient, comme pour marcher contre les Perſes. Il tient un globe à la main gauche, pour faire connoître qu'il poſſede l'Empire de la terre, & de la mer. Il n'a ni lance, ni épée. Il n'a que la croix qui eſt ſur le globe, & qui ſert d'ornement à ſa couronne, & d'inſtrument à ſes conquêtes. Il étend la main droite vers l'orient, comme pour commander aux Barbares de ſe contenir dans leurs limites.

2. Juſtinien a rebâti l'Egliſe de ſainte Irene, qui avoit été brûlée au meſme temps que la grande Egliſe, & il l'a rebâtie avec tant de magnificence qu'elle eſt maintenant la ſeconde de Conſtantinople.

3. Il y avoit entre ces deux Egliſes un hôpital qui avoit autrefois été fondé par un homme de pieté nommé Samſon, & qui depuis avoit été brûlé par des ſeditieux. L'Empereur le refit d'une plus belle ſtructure qu'auparavant, l'accrut de pluſieurs cellules pour y loger un plus grand nombre de malades, & en augmenta le re-

venu pour apporter un plus grand ſoulagement à leur miſere.

4. Comme il ne ſe laſſoit jamais d'entreprendre de nouveaux ouvrages pour la gloire de Dieu. Il bâtit deux autres hôpitaux à l'oppoſite de celuy-ci, dans les maiſons d'Iſidore, & d'Arcadius; & il fut ſecondé dans un ſi loüable deſſein par la pieté, & par le zele de l'Imperatrice Theodora. Il a élevé un ſi grand nombre d'autres Egliſes en l'honneur du divin Sauveur, qu'il eſt preſqu'impoſſible de les décrire en particulier. Je n'ay pas ſeulement ni aſſez d'eloquence, ni aſſez de loiſir pour en faire le catalogue.

CHAPITRE III.

1. Trois Egliſes bâties par Juſtinien en l'honneur de la Mere de Dieu. 2. Egliſe de ſainte Anne. 3. Egliſe de ſainte Zoé Martyre. 4. Egliſe de ſaint Michel Arcange.

1. COMMENÇONS maintenant à parler des Egliſes de la Vierge; en quoy nous ſuivrons également l'intention pieuſe de Juſtinien, & l'ordre naturel de nôtre hiſtoire : étant juſte qu'aprés avoir conſideré les temples qu'il a élevez en l'honneur de Dieu, nous voyïons ceux

ceux qu'il a bâtis sous le nom de sa sainte Mere. Il en a bâti un grand nombre en diverses provinces de l'Empire, qui sont si vastes, si riches, & si superbes, que ceux qui n'en voyent qu'un seul se persuadent que c'est tout ce qu'a pû achever un puissant Prince durant le cours d'un long regne. Je ne parleray en cet endroit que de ceux qui sont à Constantinople. La premiere Eglise qu'il ait bâtie en l'honneur de la Viege a été dans un lieu nommé Blaquerne proche des murailles de la ville. Car il est raisonnable de luy attribüer la gloire des bâtimens qui ont été élevez sous le regne de son oncle Justin, puisqu'il possedoit dés-lors une autorité souveraine. Cette Eglise est sur le bord de la mer, la structure en est magnifique, & la longueur est proportionnée à la largeur. Elle n'est soûtenuë que par des colonnes de diverses pieces de marbre tiré de l'isle de Paros. Ces colonnes sont posées en ligne droite, excepté au milieu, où elles forment de chaque côté un demi-cercle. On ne peut entrer dans cette Eglise, sans s'étonner que sa hauteur ne l'empêche pas d'être solide, ni sa magnificence d'être dans les regles de l'architecture.

Justinien a bâti une autre Eglise en l'honneur de la Vierge, dans un lieu nommé la fontaine, où il s'éleve une petite forêt de cyprez, où un ruisseau coule avec un doux murmure, où la terre est émaillée d'une agreable prairie, où les

arbres portent de beaux fruits, & où la nature ſemble avoir pris peine de mettre tout ce qui en peut rendre la religion venerable. Je n'ay point de penſées qui égalent la magnificence de cet edifice. J'ay encore moins de paroles qui la puiſſent exprimer. Je me contenterai de dire qu'il ſurpaſſe en grandeur & en beauté preſque tout ce qu'il y a dans le reſte de l'Empire. Ces deux Egliſes dont je viens de parler, ſont vis-à-vis des murailles. Celle de Blaquerne eſt ſur le bord de la mer, à l'endroit où la muraille commence. L'autre eſt à l'autre bout prés de la porte dorée ; & elles tiennent lieu toutes deux de deux citadelles imprenables. Ce meſme Prince a bâti encore une autre Egliſe de la Vierge dans un lieu nommé Hereum, ou Jero, de laquelle il n'eſt pas aiſé de faire une exacte deſcription.

2. Il a élevé dans un lieu nommé Deutere une Egliſe d'une merveilleuſe ſtructure en l'honneur de ſainte Anne, que quelques-uns croyent avoir été la Mere de la Vierge, & l'Ayeule de Jeſus. Car Dieu ayant bien voulu ſe faire homme n'a pas dédaigné d'avoir du côté de ſa mere une genealogie, & des parens ſelon la chair.

3. Aſſez proche de cette Egliſe, & dans la derniere ruë de la ville il en a bâti une autre en l'honneur de ſainte Zoé Martyre.

4. Ayant trouvé que l'Egliſe de ſaint Michel qui avoit autrefois été bâtie par un Senateur étoit baſſe, & obſcure, & quelle n'avoit rien

qui répondît à l'eminence de cet Arcange, il l'abatit pour ne point laisser de vestige de sa bassesse, & de son obscurité, & il la releva de la maniere que nous la voyons, & y ajoûta les ornemens qui nous la font admirer. Elle est quarrée, & n'est gueres plus longue que large. Le mur qui est du côté d'orient est fort épais par les deux bouts, & un peu moins par le milieu. Les portes sont à celuy qui est du côté d'occident. L'Eglise est soûtenuë de colonnes de differentes couleurs.

CHAPITRE IV.

1. Eglise de saint Pierre & de saint Paul. 2. Eglise de saint Serge, & de saint Bacchus. 3. Eglise de tous les Apôtres. 4. Sepulture des Empereurs. 5. Invention des corps de saint André, de saint Luc, & de Timothée. 6. Eglises de saint Acace, de saint Platon, de saint Mocius, de saint Thyrse, de saint Theodore, de sainte Thecle, de sainte Theodote, & de saint Agathonic.

1. L'EMPEREUR a signalé sa pieté envers les Apôtres par les edifices dont je vais parler. Il a bâti une Eglise à Constantino-

ple en l'honneur de ſaint Pierre, & de ſaint Paul, auprés d'un palais qu'on nommoit autrefois le palais d'Ormiſdas. Comme il y logeoit avant que de parvenir à l'Empire, il l'a fort embelli depuis qu'il y eſt parvenu, & l'a joint au grand palais.

2. Il a bâti auſſi une Egliſe en l'honneur de ſaint Serge, & de ſaint Bacchus, & depuis une autre Egliſe tout proche & à côté, de ſorte que ce ſont deux Egliſes qui ſe joignent, & qui ont l'entrée commune. Elles ont de ſemblables ornemens, une grandeur égale, & une égale beauté. Le marbre & l'or dont elles reluiſent, ont un éclat qui ſurpaſſe celuy du ſoleil. Toute la difference que l'on peut remarquer entre elles eſt que les colonnes de l'une ſont en ligne droite, & celles de l'autre ſont en demi-cercle. Leur portique commun a été ſurnommé Ferule, à cauſe qu'il eſt fort long, & fort étroit. Leurs veſtibules, & leurs entrées ſont auſſi communes. Enfin elles ſont ſi belles, & ſi magnifiques qu'elles ſont un des principaux ornemens du palais royal, & de la ville.

3. Il y avoit à Conſtantinople, une Egliſe qui avoit été dediée à tous les Apôtres, mais qui avoit été tellement ruinée par le temps qu'elle étoit prête à tomber. Juſtinien l'abatit pour la refaire plus belle, & plus grande que devant. Voici quel fut le deſſein. On traça deux lignes qui s'entrecoupent en forme de croix. La plus

longue a un bout opposé à l'orient, & l'autre à l'occident. La ligne de traverſe eſt opposée au midi, & au ſeptentrion. Outre les murailles qui ſervent de clôture à l'Egliſe, elle eſt ornée de deux rangs de colonnes dont chacun eſt à double étage. A l'endroit où les lignes ſe rencontrent a été poſé l'autel où il n'eſt permis qu'aux miniſtres du ſacrifice de s'approcher. La ligne de traverſe eſt coupée en deux parties égales. L'autre a le côté qui eſt vers l'occident, & où s'aſſemble le peuple, plus long que celuy qui eſt vers l'orient. Le deſſus de l'autel eſt couvert de meſme façon que celuy de l'Egliſe de ſainte Sophie quoy qu'il ne ſoit pas de meſme grandeur. En effet il y a quatre cintres qui s'élevent ſur quatre piliers. Au deſſus eſt un dome bien percé dont la couverture ſemble ſuſpenduë en l'air, quoy qu'elle ſoit appuyée ſur des fondemens fort ſolides. Les quatre côtez dont j'ay parlé ont une voûte toute pareille, & où l'on ne remarque point de difference ſi ce n'eſt qu'il n'y a point de fenêtres comme au dome. Lorſque ce ſuperbe edifice fut achevé les Saints Apôtres firent paroître par un témoignage public combien la pieté de l'Empereur leur étoit agreable : & ils le recompenſerent en découvrant les corps de ſaint André, de ſaint Luc, & de Timothée dont on n'avoit nulle connoiſſance. Voici comment la choſe arriva.

4. Lorſque Conſtantin bâtit cette Egliſe en

l'honneur des Apôtres il y choisit sa sepulture, & celle des Princes, & des Princesses de sa maison. Ce qui s'observe encore aujourd'huy. Il y déposa le corps de son pere Constantin, mais il ne déclara point que ceux des Apôtres y reposassent, & il ne laissa nulle marque par laquelle on s'en pût douter.

5. Comme l'on rebâtissoit cette Eglise tout de neuf les ouvriers qui levoient le vieux pavé pour n'y rien laisser de difforme trouverent trois bieres de bois sur lesquelles il y avoit trois écriteaux qui portoient que les corps de S. André, de S. Luc, & de Timothée y étoient renfermez. L'Empereur, & le peuple en eurent une grande joye. Ils en firent une procession publique, & une fête solennelle, & aprés avoir rendu de grans honneurs à ces saints corps ils les remirent dans la terre, & en marquerent l'endroit. L'invention de ces precieuses reliques fut sans doute la récompense de la pieté de Justinien. Car sous le regne d'un Prince aussi religieux que luy les Saints sont plus favorables aux hommes qu'en un autre temps, & ils demeurent plus volontiers avec eux.

6. Pouroit-on passer sous silence l'Eglise de S. Acace? Comme elle menaçoit de ruine Justinien l'abatit, & en refit une autre plus grande, & plus magnifique. Elle est soûtenuë de colonnes de marbre blanc, & pavée de mesme. Il y a deux galeries pour y entrer. L'une est soûtenuë de co-

lonnes. L'autre eſt proche de la place publique. Peu s'en eſt falu que je n'aye oublié l'Egliſe de S. Platon qui eſt auprés de la place de Conſtantin, celle de S. Mocius martyr qui eſt plus grande qu'aucune autre, celle de S. Thyrſe auſſi martyr, celle de S. Theodore qui eſt bâtie à l'oppoſite de la ville dans un lieu nommé Reſion, l'Egliſe de ſainte Thecle martyre, qui eſt proche du Port de Julien, enfin l'Egliſe de ſainte Theodote qui eſt dans le faux-bourg nommé Ebdome. Toutes ces Egliſes qu'il n'eſt pas aiſé de décrire, & qu'on ne ſe peut laſſer d'admirer ont été rebâties par Juſtinien ſous le regne de Juſtin. Il faudroit maintenant parler de l'Egliſe de S. Agathonic, mais comme je n'ay point de paroles qui en puiſſent exprimer la beauté je me contenteray de l'avoir nommée, & je laiſſeray le ſoin de la décrire à ceux qui ont plus d'eloquence que je n'en ay.

CHAPITRE V.

1. Golphe de Ceras. 2. Description de la mer d'autour de Constantinople.

1. JUSTINIEN voyant que les Eglises qui sont au lieu nommé Anaple, sur la terre ferme à l'opposite, & sur les bords du golphe de Ceras qui a été ainsi nommé à cause de Ceroëssa mere de Bizas fondateur de Bizance n'avoient rien de convenable au merite des Saints, en l'honneur de qui elles avoient été consacrées, se resolut de les refaire de neuf, & d'y laisser d'illustres monumens de sa magnificence desquels je parleray aprés que j'auray representé combien le voisinage de la mer apporte de beauté, & d'ornement à cette capitale de l'Empire.

2. C'est un agreable spectacle de voir comme la mer se jouë autour de Constantinople soit qu'elle se jette dans un golphe, ou qu'elle se resserre dans un détroit, ou enfin qu'elle se répande avec plus d'étenduë, & de liberté. Elle ne sert pas seulement de divertissement à ceux qui la regardent: elle donne une retraite assurée aux navires, & elle fournit les provisions necessaires, & l'abondance de toutes choses. La mer Egée, & celle du Pont se joignent du côté d'orient, & ayant rompu par la violence de leurs vagues

la

la terre qui les separoit, elles entourent la ville d'une maniere fort charmante. Il y a trois détroits qui l'environnent, & qui contribuent à la beauté de son assiette, & à la commodité de ses habitans. Il n'y en a pas un que l'on ne voye avec plaisir, & que l'on ne navige avec sureté. Celuy qui est au milieu sort du Pont-Euxin, & va droit vers la ville. La terre le presse de telle sorte des deux côtez qu'il semble se glorifier par le murmure qu'il fait, d'être porté vers la capitale de l'Empire par l'Asie, & par l'Europe. On croiroit à le voir que ce n'est qu'un fleuve qui coule doucement dans son lit. Celuy qui est au côté gauche est fort pressé par les deux rivages, & est bordé de forêts, & de prairies qui forment une belle perspective. Quoy qu'il s'étende bien avant vers le midi il ne laisse pas d'arroser Constantinople du côté d'occident. Le troisiéme détroit est joint au premier du côté de main droite. Il sort d'une contrée nommée Sycene, & il arrose la ville pendant un long espace du côté de septentrion où il se termine à un golphe. Voila comment la mer couronne Constantinople, & ne laisse qu'un petit espace de terre qui sert comme de nœud pour fermer la couronne. Ce golphe là est toujours calme, & exemt de tempêtes comme s'il y avoit des bornes que les flots reconnussent, ou qu'ils s'arrêtassent d'eux-mesmes par le respect de la ville dominante. Quand il s'éleve quelque fâcheux vent les vais-

ſeaux n'ont plus beſoin de pilote depuis qu'ils ſont ſur le golphe, & ils entrent dans le port d'eux-meſmes. Le golphe a plus de quarante ſtades de tour, & il peut ſervir de port dans tout cet eſpace. Quand un vaiſſeau y eſt abordé la prouë ſe repoſe ſur la terre, & la pouppe eſt ſoûtenuë par la mer comme ſi ces deux élemens ſe preſſoient à l'envi pour ſervir la ville.

CHAPITRE VI.

1. Egliſes de ſaint Laurent, de ſaint Priſcus, & de ſaint Nicolas. 2. Egliſe de ſaint Coſme, & de ſaint Damien. 3. Egliſe de ſaint Anthime martyr.

1. LE golphe n'étant qu'en cet état Juſtinien l'a rendu beaucoup plus magnifique par les bâtimens qu'il y a élevez : Premierement il a réparé l'Egliſe de ſaint Laurent martyr qui eſt à la main gauche, & il l'a miſe dans la beauté où nous la voyons aujourd'huy. Il a bâti au-delà l'Egliſe de la Mere de Dieu dans le lieu nommé Blaquerne, comme nous l'avons vû ci-devant. Il a auſſi élevé en l'honneur de S. Priſcus, & de S. Nicolas une Egliſe où le peuple accourt en foule tant par la curioſité d'en voir, & d'en conſiderer la beauté, que par le deſir d'obtenir des graces, &

des benedictions par l'interceſſion de ces deux Saints. Juſtinien a fait violence à la mer, & a contraint cet imperieux élement de ſouffrir au milieu de ſes flots les fondemens de cet edifice.

2. Il y avoit autrefois à l'extremité du golphe ſur une colline fort droite, & fort roide une Egliſe dédiée à Dieu ſous l'invocation de ſaint Coſme, & de ſaint Damien. Ces deux Saints apparurent à Juſtinien, & le guerirent miraculeuſement d'une maladie à laquelle les medecins avoient deſeſperé d'apporter aucun remede. En reconnoiſſance d'un ſi grand bienfait il changea la diſpoſition de l'Egliſe, & au lieu qu'elle étoit fort petite, & fort obſcure, il la rendit fort grande, & fort claire. Les malades dont la ſanté eſt déplorée ont recours à ces puiſſans Interceſſeurs, & ſe font mener ſur des barques en leur Egliſe. Auſſi-tôt qu'ils commencent à voguer ils découvrent ce ſuperbe bâtiment qui ſemble ſe glorifier de la gratitude de l'Empereur, & ils conçoivent une ferme eſperance d'une promte gueriſon.

3. Juſtinien a bâti une Egliſe ſur l'autre bord du golphe, & il l'a dédiée à ſaint Anthime martyr. La mer lave doucement le cordon de la muraille, & y forme un ſpectacle fort agreable. Elle n'y romt pas ſes vagues avec fremiſſement comme elle fait en d'autres endroits. Mais elle approche de ce ſaint lieu avec quelque ſorte de reſpect, & ſe retire ſans faire de bruit. Il

y a au devant de l'Eglise une grande place qui est ornée de colonnes de marbre, & d'où il fait beau regarder la mer. Au bout de la place est le portique, puis l'Eglise qui est quarrée, & toute enrichie d'or, & de marbre : Elle est plus longue que large de l'espace qu'occupe l'enceinte de l'autel.

CHAPITRE VII.

1. Eglise de sainte Irene. 2. Invention des corps de quarante martyrs. 3. Guerison miraculeuse de Justinien.

1. L'EGLISE de sainte Irene martyre s'éleve à l'embouchure du golphe. La magnificence avec laquelle elle a été bâtie est si extraordinaire qu'il ne m'est pas possible de l'exprimer. L'Empereur disputant comme à l'envi avec la mer a qui contribuëroit le plus à l'embellissement du golphe y a placé tous ces superbes edifices dont je viens de parler, comme l'on arrange de riches perles dans un collier.

2. Puisque je me suis engagé a parler de l'Eglise de sainte Irene il ne sera pas hors de propos de raconter une chose qui y est autrefois arrivée. Elle renfermoit les reliques de quarante Saints qui avoient été soldats de la douziéme legion, & qui avoient été posez en garnison à

Melitene ville d'Armenie. Comme les ouvriers creusoient ils trouverent une chasse sur laquelle il y avoit une inscription, qui faisoit connoître que les reliques de ces saints y étoient contenuës. Je me persuade que Dieu eut agreable de découvrir ce sacré dépôt, pour donner un témoignage public de la satisfaction avec laquelle il recevoit les presens de Justinien, & pour recompenser par une riche profusion de ses graces les liberalitez de ce Prince.

3. Il étoit tourmenté d'une fluxion sur le genou qui luy donnoit de grandes douleurs, & qu'il s'étoit attirée luy-mesme. Pendant tous les jours du jeûne qui precede la fête de Pâques; il vivoit avec une austerité, qui bien-loin de convenir à un Empereur, ne convenoit à aucun homme du monde. Il passoit deux jours entiers sans manger, bien qu'il se levât de grand matin, & qu'il fût continuellement appliqué aux affaires de l'Etat. Il se couchoit fort tard, & se levoit bien-tôt aprés, comme si le lit l'eût incommodé. Il ne mangeoit que des herbes sauvages trempées dans du vinaigne, & du sel, & ne beuvoit que de l'eau. Ce qu'il mangeoit étoit en si petite quantité, que jamais il ne satisfaisoit à la necessité de la nature. La rigueur de cette maniere de vivre aigrit de telle sorte sa maladie qu'elle devint incurable. Comme il étoit tourmenté par de violentes douleurs, il entendit parler des reliques qui avoient été découvertes, &

renonçant à l'heure mesme au secours des hommes, il mit sa confiance en celuy des saints; & certes ce ne fut pas en vain. Car les Prêtres n'eurent pas plûtôt approché la chasse de son genou que la douleur se dissipa, & ceda à la vertu de ces serviteurs de Dieu. Un miracle si évident fut attesté par un signe tres-sensible : car une grande abondance d'huile decoula de ces precieuses reliques, penetra la chasse, & se répandit sur les piés & sur la robe de Justinien. On garde cette robe dans le palais, pour conserver la memoire de cette miraculeuse guerison, & pour servir de soulagement, & de remede à ceux qui seront attaquez de maladies incurables.

CHAPITRE VIII.

Eglise de saint Michel, & de saint Jean Baptiste.

VOILA comment Justinien embellit le golphe de Ceras, voyons maintenant ce qu'il fit sur les bords des deux détroits dont j'ay parlé. Il y avoit sur les deux bords de l'un de de ces détroits deux Eglises bâties en l'honneur de saint Michel Archange, l'une dans un lieu nommé Anaple, qui est à la gauche de ceux qui navigent vers le Pont-Euxin, & l'autre sur le bord qui est à l'opposite, & qui ayant été appelé Proœctos par les anciens, à cause qu'il avance

beaucoup dans la mer, eſt maintenant appelé Brochos par une corruption de langage, que le temps, & l'ignorance ont introduite. Comme les Prêtres qui deſſervoient ces deux Egliſes en apprehendoient la chute, & qu'ils avoient peur d'être accablez ſous les ruines, ils le prierent de les rebâtir puiſqu'il n'y avoit que luy qui pût ſoûtenir de telles dépenſes. Il embraſſa avec joye cette occaſion de ſignaler ſon zele, & ſa pieté. Ayant donc fait abatre entierement ces deux Egliſes pour ne laiſſer aucune marque du mauvais état où elles étoient, il releva celle d'Anaple de la maniere que je vais dire. Il revêtit le bord de la mer d'une muraille, & fit un marché ſur le rivage. Comme la mer eſt extremement calme en cet endroit, & qu'elle s'approche doucement de la terre, les marchans abordent ſur leurs vaiſſeaux juſqu'au cordon de la muraille, & changent leurs marchandiſes avec les habitans. Enſuite du marché eſt l'entrée de l'Egliſe qui eſt pavée de marbre blanc, & de marbre de diverſes couleurs qui repreſentent toutes ſortes de fruits. Ceux qui s'y promenent ſont ravis de la beauté des marbres, de l'aſpect de la mer, & du ſouffle des zephirs qui s'élevent tant de la mer que des collines voiſines. L'Egliſe eſt entourée d'une galerie qui finit au côté d'orient, Elle eſt embellie d'un marbre d'une infinité de couleurs, & couverte d'un dome ſuperbe. Qui pouroit dignement décrire les galeries ſuſpen-

duës en l'air, les chapelles secretes, les marbres dont les murs sont revêtus, & l'or qui y a été employé avec autant de profusion, que si c'étoit le lieu où la nature le produit. En décrivant cette Eglise je décris celle de saint Jean Baptiste, que Justinien a construite dans l'Ebdome : car ces deux Eglises sont toutes semblables, & il n'y a point de difference, sinon que celle de saint Jean n'est pas sur le bord de la mer.

L'autre Eglise de saint Michel a été élevée de l'autre côté sur une plate-forme faite de pierres. Le dessein en est si magnifique, & les ornemens si recherchez, qu'elle paroît tout-à-fait digne d'avoir été dediée par un aussi grand Prince que Justinien, à un aussi celebre Archange que saint Michel. Il a rebâti tout proche en l'honneur de la Vierge une autre Eglise qui tomboit en ruine. Je serois trop long si je la voulois décrire en détail. Il faut que je passe à l'autre partie de mon histoire, qui est attenduë avec quelque sorte d'impatience.

CHA-

CHAPITRE IX.

1. Palais changé en un Monastere nommé Penitence. 2 Eglise de saint Pantaleon, & quelques autres Eglises.

1. IL y avoit sur ce rivage dont je viens de parler, un vieux palais que Justinien consacra à Dieu par un échange que sa pieté luy rendit fortutile. Il y avoit à Constantinople une troupe de femmes renfermées dans un lieu où elles étoient contraintes de se prostituer. L'extremité de la misere, & de la faim dont elles étoient pressées les obligeoit de souffrir les embrassemens de toutes sortes d'inconnus. Certains hommes avoient établi depuis long-temps une infame societé pour faire un detestable commerce de la beauté, & de la pudicité des femmes. Justinien & Theodora qui se portoient toujours avec un zele égal aux actions de pieté les chasserent de l'état, & ôterent les lieux de desordre, & de scandale. Ils delivrerent les femmes de la necessité de faire du mal, en les delivrant de la pauvreté. Ils firent pour cet effet un Monastere d'un palais qui étoit sur le bord du détroit à la droite de ceux qui navigent vers le Pont-Euxin, & ils y enfermerent ces personnes converties afin qu'elles y vaquassent aux exercices de la pieté,

& qu'elles y pleurassent les pechez qu'elles avoient commis dans le monde. Le lieu a été appelé Penitence, parce qu'elles y exercent continuellement cette vertu. Ils ont attribué de grans revenus à ce Monastere, afin que celles qui l'habitent n'ayent point de sujet de violer la sainte resolution qu'elles ont prise de garder la continence, & ils y ont élevé de superbes bâtimens, pour les consoler en quelque sorte de la privation des plaisirs.

2. Ceux qui navigent de là vers le Pont-Euxin, trouvent le long du détroit un promontoire où il y a eu autrefois une Eglise en l'honneur de saint Pantaleon martyr. Mais comme elle n'avoit jamais été bâtie solidement, & que le temps y avoit causé des ruines, l'Empereur l'abatit pour la refaire plus belle qu'elle n'avoit jamais été, & par ce moyen conserva au saint martyr l'honneur qu'il meritoit, & donna au rivage un nouvel ornement.

Il y avoit au-delà de cette Eglise un hôpital pour les incurables, dans un endroit nommé Argyrone. Mais comme la suite des années l'avoit presque ruiné, Justinien le releva, & le destina comme auparavant, au soulagement des pauvres. Il éleva en l'honneur de saint Michel, sur un rivage nommé Mocade, & proche d'un lieu nommé Jero, une fort belle Eglise, & qui ne cedoit en rien à celles qu'il a élevées en d'autres lieux en l'honneur de cet Arcange. Il a bâ-

ti durant plusieurs années, & avec un grand travail dans la ruë de la Cicogne une Eglise sous le nom de saint Tryphon martyr qui est embellie d'une infinité d'ornemens. Il en a bâti une autre dans l'Ebdome en l'honneur des saints martyrs Menas & Meneus. Ayant trouvé que la chapelle de sainte Ja, qui est à gauche de la porte dorée en entrant, tomboit en ruine, il l'a rebâtie avec beaucoup de dépense. Voila les Eglises que cet Empereur a fait faire à Constantinople. Il seroit difficile, pour ne pas dire impossible, de décrire toutes celles qu'il a fait faire dans le reste de l'Empire. Lorsque nous parlerons de quelque ville, nous ne manquerons pas de parler des Eglises qui y sont.

CHAPITRE X.

Description du Palais royal, & du Vestibule nommé Calcé.

VOILA les Eglises que Justinien a bâties à Constantinople. Il seroit mal-aisé de renfermer dans nôtre discours tous les autres bâtimens qu'il a faits. Il suffit de dire qu'il a reparé une grande partie de cette grande ville, & du Palais royal que le feu avoit ruinez. Il n'est pas besoin d'en marquer le détail, parce que j'en ay parlé amplement dans les livres des guerres. Je

diray ſeulement que le veſtibule du palais royal, le bâtiment nommé Calcé qui s'étend juſqu'à la maiſon de Mars, les termes de Zeuxippe, & les galeries qui ſont aux deux côtez, & qui s'étendent juſqu'à la place de Conſtantin, ſont des ouvrages de ce Prince. De plus il a embelli la maiſon d'Ormiſdas, & l'a jointe au palais royal pour la rendre plus ample, & plus commode. Aprés avoir décrit l'Egliſe de ſainte Sophie, & en décrivant la ſtatuë de Juſtinien, j'ay parlé d'une grande place ornée de colonnes qui eſt vis à vis du palais royal, & que l'on appele Auguſteum. Le Senat eſt dans cette place du côté d'orient, & c'eſt un ouvrage qui eſt au deſſus de tout ce que nous en ſaurions jamais dire. Les Senateurs s'y aſſemblent au commencement de chaque année pour y celebrer une fête qui eſt établie par une ancienne coûtume. Il y a au portail ſix colonnes, dont deux ſoûtiennent le mur & les quatre autres en ſont un peu éloignées. Elles ſont toutes d'une blancheur ſi admirable & d'une grandeur ſi extraordinaire, qu'il n'y en a point de ſemblables dans tout le reſte du monde. Elles ſoûtiennent la voute d'un portique de marbre de meſme couleur, enrichi d'une infinité de belles figures. Proche de là eſt le palais royal, que Juſtinien a preſque tout refait de neuf. Le veſtibule nommé Calcé fera juger de l'excellence de tout l'ouvrage, comme l'ongle ſelon le commun proverbe fait juger du lion. Il

y a quatre murs, dont les deux qui ſont du côté de midi, & de Septentrion, ſont un peu moins longs que les deux autres. Les quatre coins ſont fortifiez de quatre piliers quarrez, qui bien loin d'ôter quelque choſe de la beauté des murs, ſervent à l'augmenter. Il y a au deſſus huit cintres, quatre deſquels ſoûtiennent un comble rond qui eſt au milieu, & les quatre autres, ſavoir deux du côté de midi, & deux du côté de ſeptentrion ſoûtiennent la couverture. Le lambris eſt orné de belles peintures qui ne ſont pas de cire, mais de pieces rapportées, & qui repreſentent toutes ſortes de figures & ſur tout des figures d'hommes. Ce ſont de côté & d'autre des batailles, des villes conquiſes, l'Italie, & l'Afrique vaincuës. Le peintre y a repreſenté Beliſaire qui rentre dans Conſtantinople avec ſon armée, & qui y preſente à l'Empereur des Rois captifs, & des Royaumes reduits. Juſtinien & Theodora ſont debout, & portent ſur leur viſage les caracteres de la joye que leur donne une victoire qui abat les Goths, & les Vandales à leurs piés. Les Senateurs, & toute la cour ſont aux environs qui ſemblent rendre à l'Empereur des honneurs divins pour de ſi glorieux exploits. Le pavé eſt de marbre, les murs en ſont auſſi revêtus juſqu'au lambris. Il y en a qui imitent l'éclat de l'emeraude; d'autres ſont de couleur de feu; quelques-uns ſont d'un blanc entremêlé de veines bleuës.

CHAPITRE XI.

1. Description de l'entrée des thermes d'Arcadius. 2. Des Citernes. 3. De quelques Palais, des Ports, & des Hôpitaux.

1. CEux qui navigent de la Propontide vers le côté de Constantinople qui est à l'opposite d'orient, rencontrent à la main gauche les thermes d'Arcadius qui sont un des plus considerables ornemens de cette ville. Justinien y a fait une place qui sert pour se promener, & pour ranger au bas les vaisseaux. Le soleil l'éclaire quand il se leve, & il y laisse de l'ombre quand il se couche. La mer de Pont l'arrose si doucement jusques au cordon, que ceux qui y navigent peuvent s'entretenir avec ceux qui se promenent sur la terre. Bien que le port soit fort profond l'eau ne laisse pas d'y étre fort calme. Le voisinage de cette mer contribuë extremement à la beauté de cette place tant par l'aspect que par les vens. Le pavé & le haut est orné de colonnes de marbre qui brillent avec un merveilleux éclat quand elles sont frapées des rayons du soleil; & d'une grande quantité de statuës de bronze, & de marbre qui sont toutes si bien travaillées qu'on diroit qu'elles seroient de Phidias d'Athenes, de Licippe de Sicyone, ou de Praxitele.

Il y a au mesme endroit une statuë de Theodora sur une colonne. Quoy que cette statuë qui luy a été érigée par la reconnoissance des habitans soit fort belle, elle n'approche pas de la beauté de l'original que l'art des plus excellens sculpteurs ne peut égaler non plus que l'eloquence des plus fameux orateurs. La colonne est de couleur de pourpre, & on se doute qu'elle porte la statuë de l'Imperatrice avant mesme que de la voir.

2. Il faut que je dise maintenant ce que Justinien fit pour fournir aux habitans de l'eau qui fût bonne à boire. On en manquoit pour l'ordinaire en Eté, bien qu'on en eût suffisamment aux autres saisons. L'excés de la chaleur dessechoit alors les fontaines, & les empêchoit de couler en abondance. Voici ce que Justinien fit pour suppléer à ce defaut. A l'entrée du Palais ou les praticiens travaillent, & où les avocats se preparent de leurs causes, il y a une place fort longue, & fort large, ornée de colonnes, & entourée de quatre galeries sous une desquelles savoir sous celle qui est du côté de midi Justinien fit creuser fort profondement pour y faire un grand reservoir. On y ajoûta des citernes pour conserver l'eau qui se perdoit, & par ce moyen on en donne à ceux qui en ont besoin.

3. L'Empereur a élevé deux autres Palais l'un à Hereum, & l'autre à Jucondienne, desquels la

magnificence ne peut étre égalée par mon discours. Il suffit de dire qu'ils ont été bâtis en sa presence, que ses pensées encherissoient sur les desseins des Architectes, qu'il n'oublioit rien de ce qui pouvoit contribuer à leur beauté, & que pour cela il ne méprisoit rien que l'argent dont il faisoit une profusion incroyable. Il fit faire un nouveau port dans le mesme endroit. Comme l'ancien étoit exposé à la violence des vens & des tempêtes il y remedia de la maniere que je vais dire. Il fit jetter quantité de caisses des deux côtez dans le fond, & il éleva par ce moyen deux moles jusqu'à la surface de l'eau au dessus desquels il posa des roches pour resister à l'impetuosité des vagues. Ainsi il rendit ce port fort seur mesme pendant l'hiver, & durant les plus furieuses tempêtes. Nous avons vû comme il construisit au mesme lieu des Eglises, des galeries, des bains & d'autres edifices qui ne cedent à ceux de Constantinople ni en grandeur, ni en beauté. Il fit encore prés d'Hereum un autre port sur le rivage d'Eutrope. Voila un crayon des bâtimens que ce Prince a élevez dans la capitale de son Empire. Je n'ajoûteray plus rien qu'une chose dont j'avois oublié de parler qui est que comme il y aborde de toutes parts des étrangers qui y sont retenus ou par la necessité de leurs affaires, ou par l'esperance de quelque fortune, ou par un pur effet du hazard. Il y en avoit plusieurs qui man-
quoient

quoient de logement, & qui de plus manquoient d'argent pour ſubvenir aux frais de leur voyage. Juſtinien & Theodora les ont delivrez de cette peine en bâtiſſant des hôpitaux proche de la mer dans un lieu qu'on a appelé la Lice; parce qu'il étoit autrefois deſtiné aux jeux, & au divertiſſement du peuple.

LIVRE II.

DES EDIFICES DE JUSTINIEN,

Ecrit par Procope de Cesarée.

CHAPITRE I.

Fortifications de la ville de Dara.

J'AY décrit dans le livre precedent les Eglises que Justinien a bâties de neuf à Constantinople, ou qu'il y a reparées. Il faut maintenant parler des fortifications qu'il a faites sur les frontieres. Ce qui sans doute est un ouvrage fort difficile, puisqu'il ne s'agit pas de décrire ces pyramides si renommées qui ne sont que d'inutiles ornemens que les Rois d'Egypte ont recherchez pour contenter leur vanité, mais de representer les forts & les citadelles, par lesquelles l'Empereur a de telle sorte assuré l'Empire qu'il n'y a plus rien à craindre des incursions des Barbares. Commençons par les frontieres des Perses.

Aprés que les Medes se furent retirez de def-

ſus les terres des Romains, & qu'ils leur eurent reſtitué la ville d'Amide, comme je l'ay raconté plus au long dans les livres que j'ay publiez touchant les guerres, l'Empereur Anaſtaſe ſe mit en peine d'enclorre Dara, & d'en faire une ville au lieu que ce n'étoit qu'un bourg auparavant. Mais comme le traité fait entre les deux Nations portoit expreſſement que ni l'une ni l'autre n'auroit la liberté de fortifier, les Perſes s'oppoſerent de tout leur pouvoir à l'avancement de l'ouvrage, bien qu'ils fuſſent occupez d'un autre côté à faire la guerre contre les Huns. L'apprehenſion continuelle où étoient les Romains d'être troublez par les courſes des ennemis, les empêcha de rendre l'ouvrage auſſi ſolide qu'il auroit dû être, car il eſt certain que l'on ne fait pas avec ſoin ce que l'on fait à la hâte, & que l'exactitude ne s'accorde guere avec la precipitation. Les murailles étoient trop baſſes, & ne ſuffiſoient nullement pour mettre à couvert les habitans; les pierres étoient mal-poſées, & mal jointes; ainſi la plûpart des tours ne pouvant reſiſter ni à la nége ni au ſoleil, ſe démentirent en pluſieurs endroits.

Juſtinien jugeant que les Perſes ne manqueroient pas d'aſſieger une place qui leur étoit ſi nuiſible, ni d'y amener des elephans chargez de tours, d'y élever des plates-formes, de la battre avec toute ſorte de machines, & de faire tous leurs efforts pour la reduire; & conſiderant que

comme elle servoit de rempart contre les inondations des Barbares, sa prise seroit infailliblement suivie de la ruine de l'Etat, il se resolut de la fortifier autant qu'il étoit necessaire. Au lieu que les murailles en étoient foibles & aisées à attaquer, il les fit extremement fortes, & capables de resister aux plus terribles bateries. Il étrecit les creneaux, & n'y laissa que l'espace qu'il faloit pour passer la main, & pour tirer sur les assiegeans. De plus il éleva la muraille de trente piés, bien que ce ne fût pas par tout avec une égale épaisseur, de peur de charger trop les fondemens. Il fit faire une galerie pour aller tout au-tour, & fit mettre au-dessus des creneaux. Ainsi la muraille avoit deux étages, & les tours en avoient trois ; au haut de chaque tour il y avoit un petit ouvrage en rond, & à creneaux. Bien qu'il y eût plusieurs tours qui se dementoient, Justinien n'osa les démolir à cause du voisinage des ennemis. Au lieu donc de les démolir il éleva au-devant un ouvrage quarré, & il fortifia par dehors les endroits des murailles qui menaçoient de ruine. Il y en eut un neanmoins nommé la Garde, qu'il eut le temps d'abatre, & de relever. Il rehaussa aussi une partie de la muraille de dehors, & il y creusa un fossé d'une maniere toute nouvele, & dont je rendray la raison. Une partie de la muraille est inaccessible, parce qu'elle est assise sur une roche fort dure, & fort élevée, où l'on ne peut

faire de mine, ni conduire de beliers. Au contraire du côté de midi le terrain eſt plat & aiſé à remuer. Voila pourquoy Juſtinien y fit faire un foſſé fort large, & fort profond en forme de demi-lune, & le fit remplir d'eau pour en rendre le paſſage plus difficile. Il fit élever un petit mur ſur le bord du côté de la ville, pour y mettre des ſoldats à couvert en temps de ſiege. Comme il y avoit un amas de terre entre les deux murailles, auprés de la porte qui eſt du côté d'Ammodion par où il apprehendoit quelque mine; il le fit nettoyer de telle ſorte, qu'il ne reſtoit plus de ſurpriſe à apprehender de ce côté-là.

CHAPITRE II.

Eau conduite à Dara.

L'EMPEREUR ne ſe contenta pas de fortifier de la ſorte la ville de Dara, il y fit auſſi deux reſervoirs, l'un entre les deux murailles, & l'autre auprés de l'Egliſe de ſaint Barthelemy, du côté d'Occident. La riviere ſort d'un faux-bourg nommé Cordes, qui eſt à deux milles de la ville. Le rivage eſt bordé de deux gros rochers, dont les racines s'étendent juſqu'à Dara, ce qui eſt cauſe que les ennemis ne ſauroient ni détourner, ni traverſer la riviere. Je diray maintenant ce que les habitans ont fait pour la

conduire dans leur ville. Ils ont fait un grand canal, & à l'endroit de la muraille ils ont mis une grille de fer, dont quelques bareaux sont droits, & les autres de travers. Quand la riviere est entrée de la sorte dans la ville sans faire de bréche à la muraille, qu'elle y a fait divers tours, & qu'elle en a rempli les cîternes, & les reservoirs, elle en sort par une ouverture semblable à celle par où elle est entrée. Lorsque la riviere baignoit la campagne elle rendoit aisée la prise de la ville en rendant commode aux ennemis le campement dans son voisinage. Justinien chercha dans son esprit divers moyens de remedier à cet inconvenient: mais Dieu le delivra de la peine de cette recherche, en y remediant luy-mesme, & en y pourvoyant de cette maniere.

Un Officier de la garnison soit de son propre mouvement, ou par une inspiration, commanda à des ouvriers de faire une fosse en rond environ de quinze piés de diametre, dans la creance qu'ils trouveroient une fontaine. Cet ouvrage reussit à l'avantage des habitans, contre l'intention de l'entrepreneur, & détourna un mal dont sans cela ils eussent été notablement incommodez. La riviere s'étant trouvée en ce temps-là extraordinairement enflée par des pluyes, & s'étant débordée s'éleva à une prodigieuse hauteur, renversa la premiere muraille, & une partie de la seconde, inonda les ruës, & les places publiques, abatit les maisons, entraî-

na les meubles, & s'alla perdre enfin dans la fosse, & se cacher sous la terre. Elle parut à quarante milles de là auprés de Theodosiopole, & se fit reconnoître par le debris des meubles. Elle est toujours entrée depuis dans la ville pendant la paix, en a rempli les citernes, & les reservoirs, & est sortie ensuite par l'ouverture que nous avons dit avoir été faite exprés. Elle arrose ensuite, & elle engraisse les terres d'alentour. Mais en temps de guerre, & lorsque les ennemis paroissent, les habitans bouchent l'ouverture par où la riviere a accoûtumé de sortir, & ils la contraignent de s'aller perdre dans la fosse, ce qui oblige les assiegeans de se retirer faute d'eau. Le Myrrhane y ayant mis le siege sous le regne de Cavade fut obligé de le lever. Cosroës y ayant amené depuis une armée plus nombreuse fut obligé de la remener, quand il vit qu'elle étoit pressée par la soif, & que les murailles étoient d'une extraordinaire hauteur, & ainsi il fut surmonté par la sage prevoyance de Justinien.

CHAPITRE III.

1. Songe d'un Ingenieur nommé Chryſe. 2. Autres bâtimens élevez à Dara par Juſtinien.

1. JE diray maintenant comment il pourvut au débordement de la riviere, & combien Dieu fut favorable à ſon deſſein. Il y avoit un ingenieur fort habile nommé Chryſe, natif d'Alexandrie, à qui il avoit ordonné de conduire les fortifications tant de Dara, que de pluſieurs autres villes. Il étoit abſent lorſque l'inondation dont j'ay parlé arriva, & qu'elle cauſa tout le deſordre : aprés avoir reçû la nouvele de ce facheux accident, & en avoir reſſenti beaucoup de douleur, il alla ſe repoſer, & eut le ſonge que ja vais dire. Il s'imagina voir une perſonne d'une ſtature plus haute & plus majeſtueuſe que les hommes ordinaires, qui luy montroit une machine propre à preſerver la ville de Dara des inondations. Quand il fut éveillé il crut que c'étoit une inſpiration de Dieu, & il en écrivit à l'Empereur. Il étoit arrivé un peu auparavant à Conſtantinople un courier, qui avoit apporté la nouvele du débordement de la riviere, & des ravages qu'il avoit cauſez. Juſtinien ſenſiblement touché de ce mal-heur, aſſembla à l'heure meſme

mesme les ingenieurs les plus celebres, dont j'ay ci-devant parlé, Antheme, & Isidore, & leur demanda des expediens pour empêcher de pareilles inondations. Ils proposerent tous deux divers moyens. Mais Justinien comme inspiré du ciel, inventa la machine qui avoit été vûë en songe par Chryse, aprés quoy ils se separerent sans avoir pris de resolution. Justinien ayant reçû dans cet entre-temps la lettre de Chryse, qui contenoit la figure de la machine, envoya querir aussi-tôt Antheme & Isidore, qui luy repeterent ce qu'ils avoient avancé dans la derniere conference suivant les regles de leur art, & ce qu'il avoit proposé luy-mesme. Alors il leur montra la lettre de Chryse; ce qui leur fit reconnoître, avec un profond étonnement, que Dieu seconde les entreprises de ce Prince, & qu'il l'assiste dans le gouvernement de son Etat. En effet l'art de ces celebres ingenieurs ceda à l'evidence de la demonstration. Chryse fut envoyé à Dara pour y construire une machine semblable à celle qu'il avoit vûë en songe, ce qu'il fit de cette sorte. Il éleva une digue fort haute & fort large entre les deux rochers dont j'ay parlé, à quarante piés de la premiere muraille, & il la joignit de telle sorte à ces deux rochers que la riviere pour forte qu'elle pût étre, ne trouvât point de passage entre deux. Les maîtres de l'art appelent ces ouvrages des Phractes, ou des Arides. Chryse le fit en forme de demi-lune afin

que s'avançant vers le courant de l'eau il en soûtint mieux l'impetuosité. Il fit des ouvertures en haut, & en bas, afin que quand la riviere seroit débordée elle pût s'écouler sans battre la muraille avec violence, & elle s'écoule en effet de la sorte. Enfin il boucha une porte, qui pour être dans un fond étoit sujette aux inondations, & il en perça une autre sur une hauteur.

2. Les habitans étoient fort incommodez de la disette d'eau par le passé parce qu'ils n'avoient ni cîterne, ni fontaine, ni aqueduc. Ceux qui demeuroient prés de la riviere avoient la commodité d'y prendre de l'eau quand il leur plaisoit : mais les autres qui en étoient éloignez l'alloient puiser avec une extréme peine. L'Empereur les en delivra en faisant faire un grand aqueduc, par le moyen duquel on distribua de l'eau dans tous les quartiers. De plus il fonda deux Eglises, savoir la grande, & celle de saint Barthelemi. Il bâtit aussi des logemens pour les soldats, afin qu'ils ne fussent plus à charge aux habitans.

Comme les deux murailles de la ville d'Amide étoient fort vieilles, & qu'elles menaçoient de ruine il les fit reparer. Je diray incontinent ce qu'il fit aux forts qui sont aux environs de ces deux villes.

CHAPITRE IV.

1. Rabdion entouré de murailles par Justinien. 2. Divers petis forts reparez entre Dara, & Amide.

1. LORSQUE l'on va de Dara en Perse on a à la main gauche un païs par où ni les chevaux, ni les chariots ne peuvent passer. Il contient deux journées de chemin, & il se termine à un lieu nommé Rabdion qui est entrecoupé de precipices. Je fus étonné la premiere fois que je le vis, & je demanday aux habitans pourquoy les Romains en étoient maîtres, vû qu'il étoit pressé des deux côtez par les terres des Perses? Ils me répondirent que cela procedoit de ce que les Perses à qui il appartenoit l'avoient autrefois donné à un Empereur en échange de Martyropole qui est un bourg où il y a un grand vignoble. Pour Rabdion il est assis sur des roches fort hautes & fort escarpées au bas desquelles est un champ de grande étenduë que l'on appele le champ des Romains, parce qu'il leur appartient, quoy qu'il soit au milieu des terres des Perses. Il est extremement fertile en toute sorte de fruits. Il y avoit dans la Perse une ville fort celebre nommée Sisaurane que Justinien avoit prise, & rasée, & d'où il avoit em-

mené force gens de cavalerie avec Blescane qui les commandoit. Elle étoit à deux journées de Dara, & à trois milles de Rabdion. Comme cet endroit étoit fort inconnu, & qu'il n'étoit gardé d'aucune garnison Romaine, les païsans qui cultivoient le champ dont j'ay parlé, payoient aux Perses cinquante escus d'or de contribution pour s'exemter du pillage, outre le tribut ordinaire qu'ils devoient à l'Empereur. Ce Prince rendit leur condition plus heureuse en faisant clore Rabdion avec une muraille qui fut bâtie sur le haut de la montagne, & qui acheva, avec l'avantage de l'assiete, de rendre le lieu inaccessible. Mais comme il n'y avoit point d'eau, & qu'on ne pouvoit trouver des sources sur la cime des rochers, Justinien fit tailler des reservoirs & des citernes dans le roc, & ôta par ce moyen aux Perses l'esperance de reduire les habitans par la soif.

2. Comme tous les forts qu'il y a depuis Dara jusques à Amide savoir Ciphas, Sauras, Smargdis, Lurnes, Jeriston, Atacas, Sifris, Ripalte, Banasymeon, Sinas, Rasios, Dabane & quelques autres étoient dans un état tout-à-fait pitoyable. Justinien les fit rebâtir tout de neuf de la maniere dont nous les voyons aujourd'huy, & assura par ce moyen la frontiere. Il y a au mesme endroit une montagne fort haute, & fort droite, & toute bordée de precipices, au pié de laquelle s'étend un païs qui est également pro-

pre a étre labouré, & à servir de pâturage. Il est peuplé de divers bourgs dont les habitans ont l'avantage d'avoir du bien, & ont en mesme temps le malheur d'étre exposez au pillage. l'Empereur voulant pourvoir à leur sureté construisit un fort sur la cime de la montagne où ils enferment ce qu'ils ont de meilleur, & où ils se refugient au premier bruit de l'approche des ennemis. On le nomme le fort des Empereurs. Il y avoit aux environs d'Amide divers autres forts dont les murailles n'étoient que de bouë: Il les a reparez tres-solidement. Apadnas, & Byrton sont de ce nombre. J'aurois trop de peine à rapporter tous les autres. Enfin il fit tant par ses soins, & par ses travaux que toutes les places qui étoient auparavant exposées aux insultes des ennemis se trouverent en état de se défendre, & que l'entrée de la Mosopotamie fut bouchée aux Perses. Il ne faut pas oublier ce qu'il fit au fort de Baras où il y avoit auparavant disette d'eau. Ce fort est sur une montagne dont les environs sont des abîmes. Il y avoit sur la pente de la montagne une source que l'on ne crut pas devoir enfermer dans les murailles de peur qu'il y eut quelque endroit trop bas par où les ennemis pussent entrer. Voici ce dont Justinien s'avisa. Il fit creuser au dedans de la place depuis la cime de la montagne jusqu'à la racine où il se trouva inopinement de l'eau en tres-grande quantité. Ainsi l'assiete du fort demeura seure, & la demeure en devint commode.

CHAPITRE V.

Reparations faites à Theodosiopole & à Constantine.

Le temps ayant tellement détruit les murailles de Theodosiopole qui est une ville assise sur le bord du fleuve Aborras, & qui sert de ce côté-là comme de rempart à l'Empire, qu'au lieu de donner quelque assurance aux habitans, elles les tenoient dans une apprehension continuelle ; Justinien les repara en divers endroits, & arrêta par ce moyen les incursions que les Barbares faisoient en Mesopotamie.

Ce qu'il fit faire à Constantine merite d'être rapporté. La muraille en étoit autrefois si basse qu'elle étoit aisée à escalader, & si foible qu'il sembloit que ceux qui l'avoient bâtie n'avoient pas eu dessein de la mettre en état d'être défenduë. Les tours étoient si éloignées les unes des autres que ceux qui attaquoient le milieu de la courtine étoient hors de la portée du trait. Enfin le temps l'avoit tellement ruinée qu'elle ne pouvoit plus durer. Il sembloit aussi que la muraille de dehors n'avoit été faite que pour servir aux assiegeans. Elle n'avoit que trois piés de large, & n'étoit liée qu'avec de la bouë. Le bas étoit de pierres dures, mais le haut n'étoit que de pier-

res tendres. Juſtinien en fit reparer toutes les ruines du côté de ſeptentrion, & du côté d'occident & fit accroitre du double le nombre des tours. De plus il fit rehauſſer les tours, & les murailles. Il fit faire un degré dérobé à chaque tour, & les diviſa en trois étages ſi bien que ce ſont comme autant de forts, ou de châteaux. Car ce que les Grecs appelent un fort, les Romains l'appelent un château. Outre ce que je viens de dire la ville manquoit autrefois d'eau. Il y avoit à un mille des fontaines qui arroſoient un bois, & qui en faiſoient croitre les arbres à une extraordinaire hauteur, mais il n'y en avoit point dans la ville qui étoit ſur une eminence, & les habitans étoient preſſez par la ſoif. Juſtinien y fit faire un grand aqueduc, & y diſtribua de l'eau. Tous ces ouvrages dont je viens de parler luy ont acquis avec juſtice le titre de fondateur de cette ville.

CHAPITRE VI.

1. Circesion bâti par Diocletien, & reparé par Justinien. 2. Reparations de divers forts proche de Theodosiopole.

1. IL y a dans la Mesopotamie à l'endroit où le fleuue Aborras se décharge dans l'Euphrate un fort nommé Circesion qui releve des Romains, & qui fut autrefois construit par l'Empereur Diocletien. Mais Justinien voyant qu'il avoit été tellement ruiné par le temps qu'il étoit abandonné, le rebâtit, & en fit une ville fort grande, & fort considerable. On ne l'avoit pas enclos tout à fait de murailles au temps de Diocletien, mais seulement jusques sur le bord de l'Euphrate où l'on avoit élevé deux tours aux deux côtez dans la creance que ce fleuve le défendroit assez de ce côté-là. L'Euphrate ayant miné par la suite du temps le pié de la tour qui étoit du côté de midi, de telle sorte qu'elle sembloit prête à tomber à moins qu'on la reparât promtement, Justinien à qui Dieu avoit reservé la gloire d'être le restaurateur de toutes les parties de l'Empire, soûtint la tour, & continua la muraille le long de l'Euphrate. Il en éleva un autre en dehors à l'endroit où les deux fleuves se rencontrent, & il rendit la place imprenable.

De

De plus il y laissa une forte garnison sous un vaillant commandant. Il repara encore le bain public qui ne pouvoit plus servir, & il l'embellit de tous les ornemens qu'il a maintenant. Le cours de la riviere ayant affoibli par la suite des années l'edifice qui avoit été bâti au dessus des fourneaux, Justinien le fit reparer de telle sorte que l'eau ne le peut plus endommager, & il conserva de la sorte le divertissement du bain à la garnison.

2. Il y a ensuite un vieux château nommé Anucas dont Justinien ayant trouvé les murailles à demi ruinées il les rétablit avec une telle magnificence qu'elles ne cedent en rien aux fortifications des plus grandes villes. Il repara de mesme façon tous les forts qui sont aux environs de Theodosiopole, si bien qu'au lieu qu'ils faisoient autrefois pitié ils impriment aujourd'huy de la terreur. En voici les noms. Magdala avec deux autres petis. Le grand, & le petit Tannurion, Bismideon, Temere, Bidame, Dausare, Thiolle, Philas, Zamarthe, & d'autres. Il y avoit prés du grand Tannurion un endroit dont les Sarrasins, ennemis irreconciliables des Romains, pouvoient aisement s'emparer en traversant le fleuve Aborras, & en gagnant ensuite une montagne & une forêt qui étoient proche. Justinien leur ferma l'entrée de ce côté-là par le moyen d'un fort qu'il y bâtit de pierres dures, & d'une garnison qu'il y établit.

CHAPITRE VII.

Reparations faites à Edesse, à Callinique, & à d'autres villes.

VOILA ce que Justinien fit dans la Mesopotamie. L'ordre des lieux m'oblige maintenant de parler d'Edesse, de Carra, de Callinique & de quelques autres petites villes d'entre le Tigre, & l'Euphrate. Edesse est arrosée par un fleuve nommé Scyrte qui n'est pas de grande étenduë, & qui aprés avoir ramassé les eaux de divers ruisseaux passe au milieu de la ville, remplit les canaux que les anciens y ont creusez, & coule plus avant. Ce fleuve ayant été un jour extraordinairement enflé par les pluyes fondit impetueusement sur la ville, renversa une partie des murailles, ruina les plus belles maisons, noya le tiers des habitans, & fit d'horribles desordres. Justinien releva incontinent tout ce qui avoit été abatu, & sur tout l'Eglise, & un autre edifice nommé l'Antifore, & employa tous les soins dont il fût capable pour éviter de pareilles inondations. Il creusa pour cet effet un nouveau lit à la riviere vis à vis des murailles. Il y avoit une plaine sur l'un des bords, & une roche sur l'autre. Justinien coupa cette roche, & fit creuser à la gauche un

fossé beaucoup plus profond que le lit & élever à la droite une muraille fort épaisse afin que la riviere apportât les commoditez dont on auroit besoin pendant que son cours seroit reglé, & sa hauteur moderée, & qu'elle n'apportât point de dommage lorsqu'elle seroit débordée. De plus il l'obligea de couler droit dans la ville par un quay qu'il éleva des deux côtez, & ainsi l'on en tire toute l'utilité qu'on en peut attendre sans apprehender l'incommodité du débordement. Le temps ayant ruiné une partie de la premiere, & de la seconde muraille ce mesme Prince les a reparées plus solidement qu'elles n'avoient été bâties. Il y a une citadelle jointe à la muraille d'Edesse à l'endroit qui est à l'opposite d'une colline qui commande la ville. Les habitans avoient autrefois enfermé cette colline de peur que les ennemis s'en servissent, mais la muraille dont ils l'avoient enfermée étoit si basse, & si foible qu'elle ne servoit qu'à rendre la ville plus aisée à prendre, & qu'elle auroit pû mesme être prise par des enfans. C'est pourquoy Justinien la fit abatre, & en fit rebâtir une autre sur la cime de la colline.

De plus il fit entierement démolir la premiere, & la seconde muraille de Carra, & de Callinique & il en fit refaire d'autres fort solides. Il fit aussi clore le fort de Batne qui avoit été tout à fait negligé, & il y fit mettre tous les ornemens que nous y voyons aujourd'huy.

CHAPITRE VIII.

Reparations du fort de Mambri, & de la ville de Zenobie.

APRE's avoir décrit ces ouvrages que Justinien a fait faire dans la Mesopotamie, & dans l'Osroëne. Il est à propos de considerer la province qui est à la droite de l'Euphrate. Par tout ailleurs, les Romains & les Perses habitent dans le voisinage les uns des autres le long de leurs frontieres, & en sortant de leur pays, ils se trouvent aussi-tôt dans le païs ennemi, soit qu'ils y aillent pour y exercer des actes d'hostilité, ou pour y faire trafic de leurs marchandises. Mais dans le païs qu'on appeloit autrefois Comagene, & qu'on appele aujourd'huy Euphratese, ils n'en usent pas de la mesme sorte, parce qu'ils sont separez par une vaste étenduë de terres desertes, qui ne produisent rien qui puisse être le prix, ou le sujet de la guerre. Les uns & les autres ont élevé divers forts de terre chacun au côté de ce desert qu'ils habitent: mais ces forts n'ont jamais souffert d'attaque, parce qu'ils n'ont jamais rien enfermé qui fût digne de l'envie des ennemis. Diocletien y en avoit autrefois fait bâtir trois, l'un desquels s'appeloit Mambri. Mais comme le temps l'avoit presque ruiné Justinien le repara.

Zenobie femme d'Odonat Prince des Sarrasins fonda autrefois à cinq milles de ce fort une ville qu'elle appela de son nom : mais comme le temps en avoit ruiné les fortifications, & que les Romains n'avoient pas pris le soin de les reparer, elle étoit devenuë deserte ; ce qui étoit cause que les Perses faisoient des courses quand ils vouloient, & qu'ils prevenoient par leur vitesse le bruit de leur marche. Justinien rebâtit entierement cette ville, la peupla d'habitans, y fit de bonnes fortifications, y établit une puissante garnison, & la rendit un des boulevars de l'Empire. Il ne se contenta pas des idées de ceux qui l'avoient bâtie dans le commencement, il en chercha d'autres pour la rendre plus forte qu'elle n'avoit jamais été. Comme les rochers qui l'environnent pouvoient donner moyen à des assiegeans de tirer sur ceux qui défendoient les murailles, il inventa certains ouvrages qu'on appele des ailes, parce qu'ils sont étendus pour couvrir les soldats. Il n'y a point de discours qui puisse dignement exprimer les avantages que ce Prince a procurez à cette ville, en la fortifiant avec d'autant plus de soin que les autres, qu'elle étoit plus éloignée de secours, & plus exposée au danger. Je ne laisseray pas neanmoins d'en marquer une partie.

L'Euphrate coule le long de la ville de Zenobie du côté d'orient, mais comme il est pressé par de hautes montagnes, & qu'il n'a pas d'espa-

ce pour s'étendre, lorſque les pluyes le groſſiſſent, il s'éleve juſqu'au haut des murailles, ſepare les pierres, les ébranle, & en romt la ſtructure. Juſtinien fit conſtruire une chauſſée d'une longueur égale à celle de la muraille, & reduiſit ce fleuve à écumer inutilement, ſans pouvoir faire aucun dommage. Ayant reconnu qu'il y avoit du côté de ſeptentrion une partie de la grande muraille qui menaçoit de ruine, il la fit abatre, de meſme que le petit mur, & enſuite rebâtir ſur un plus beau & plus vaſte deſſein que n'étoit le premier: car comme les maiſons étoient trop étroites, & qu'elles déplaiſoient pour ce ſujet aux habitans, il accrut la ville. De plus comme il y avoit du côté d'occident une colline dont les Barbares ſe pouvoient aiſément emparer, & enſuite tirer de deſſus juſqu'au milieu de la ville, Juſtinien l'enferma dedans, & fit eſcarper les côtez, & bâtir un mur au deſſus; de telle ſorte qu'il n'y avoit plus d'endroit par où les ennemis pûſſent venir, le terrain qui eſt au deſſous de la colline eſtant trop bas, & les montagnes qui ſont du côté d'occident étant trop éloignées. L'Empereur ne ſe contenta pas de pourvoir de la ſorte à la ſureté de cette ville, il contribua encore à ſon ornement en bâtiſſant de magnifiques Egliſes, des bains publics, des galeries, & des logemens pour les ſoldats. Il ſe ſervit pour ces ouvrages de deux Architectes, dont l'un qui étoit de Conſtantinople ſe nommoit Jean,

& l'autre qui étoit Milesien se nommoit Isidore, & étoit neveu de l'autre Isidore dont j'ay ci-devant parlé. Quoy qu'ils ne fussent que dans la fleur de la jeunesse, ils ne laissoient pas d'être fort habiles, & d'avoir une grande experience.

CHAPITRE IX.

1. Fortifications de Sura, & de Sergiopole.
2. Reparations de plusieurs petites places de l'Euphratese.

1. IL y a sur le bord de l'Euphrate au delà de Zenobie une petite ville nommée Sura, dont les murailles étoient si foibles, que quand Cosroës y mit le siege elle ne pût resister une demi-heure à l'effort de ses armes. Justinien l'entoura d'une muraille tres-forte, & égale à celle de Callinique, & la mit en état de se bien défendre.

Il y a dans l'Euphratese une Eglise de saint Serge, qui est honoré avec tant de pieté par ceux du païs, qu'ils ont donné son nom à leur ville en l'appelant Sergiopole; ils l'avoient autrefois entourée d'une muraille qui étoit fort basse, & qui n'étoit qu'aussi forte qu'il faloit pour soûtenir l'attaque des Sarrasins : car ils ne savent point faire de sieges, & une muraille de boüe suffit pour les arrêter. Depuis ce temps-là l'Eglise est

devenuë fort celebre par la richesse de ses ornemens, ce qui a porté Justinien à entourer la ville d'une muraille tres-solide, à amasser de l'eau dans les reservoirs, à y bâtir des maisons, des portiques, des galleries, & d'autres ouvrages semblables, qui contribuënt plus que les autres à la decoration des villes. Cosroës brûlant autrefois d'envie de la prendre, l'assiegea avec une puissante armée, mais la solidité des murailles, & des tours l'obligea à lever le siege.

2. L'Empereur prit le mesme soin des forts & des autres places qui sont assises à l'extremité de l'Euphratese. En voici les noms. Barbalisson, Neocesarée, Gabule, Pentacome, & Europon. Ayant trouvé que les murailles de Himerion avoient été bâties si legerement qu'elles ne pouvoient soûtenir un siege, il les jetta par terre, & il en éleva d'autres avec des pierres dures d'une largeur, & d'une hauteur raisonnable. Il fit creuser plusieurs cîternes au-tour des forts. Enfin il y établit des garnisons, & il pourvût de telle sorte à la seureté du païs, qu'il n'y a plus rien à apprehender de la part des ennemis. Quiconque considerera avec soin toutes ces choses, & repassera dans son esprit les autres bienfaits dont Justinien a comblé le païs dont je parle, il reconnoîtra qu'il n'est parvenu à l'Empire que par l'ordre d'une providence speciale pour le bien des peuples.

Ce Prince ayant encore appris que Ierapole, qui

qui eſt la capitale du païs étoit ouverte de tous côtez, & expoſée aux courſes, & aux violences des ennemis, il prit un ſoin particulier de pourvoir à ſa ſureté. Il en retrancha pour cet effet un grand eſpace qui étoit vuide, & inutile, & il fit la ville plus forte en la faiſant plus petite. Une ſource d'eau coule continuellement au milieu, & y forme un étang, qui dans le temps d'un ſiege peut ſervir à la défendre, & qui ne ſert de rien durant la paix. Les habitans l'avoient negligé pendant pluſieurs années pendant leſquelles ils avoient joui d'un profond repos, & d'une pleine ſureté. Mais comme la proſperité preſente a accoûtumé d'ôter la prevoyance des diſgraces avenir, ils avoient gâté l'eau de l'étang en s'y baignant, en y lavant du linge, & des habits, & en y jettant les ordures.

Il y avoit dans l'Euphrateſe d'autres villes comme Zeugma & Neoceſarée, qui n'étoient fermées que de murailles de bouë, & où il n'y avoit pas meſme ou placer les ſoldats. Juſtinien y en a fait faire d'autres plus hautes, & plus ſolides, qui les mettent en état de ſe bien defendre.

CHAPITRE X.

Reparations d'Antioche.

IL est juste de parler des reparations que Justinien a fait faire dans les villes qui avoient été prises par Cosroës, lorsqu'oubliant le serment avec lequel il avoit juré la paix, & l'argent qu'il avoit touché pour l'entretenir, & qu'étant rongé d'envie de ce que l'Empereur avoit conquis l'Afrique, & l'Italie, il épia le temps que nous étions occupez en occident, pour commencer la guerre sans l'avoir declarée. Justinien a depuis tellement fortifié & embelli ces villes-là, qu'elles sont en meilleur état qu'elles n'avoient jamais été, & qu'il n'y a pas sujet de craindre qu'elles soient emportées par les machines des ennemis. Sur tout il a embelli, & fortifié Antioche, qu'on appele maintenant Theopole. Son enceinte étoit autrefois fort grande, & elle comprenoit des terres & des rochers qu'il étoit mal-aisé de garder. Il l'a diminuée en retranchant l'endroit le plus bas, & le plus difficile à défendre; de telle sorte qu'au lieu de la vaste étenduë qu'elle contenoit, elle ne contient qu'un juste espace. Le fleuve Oronte l'arrosant autrefois par divers détours, il en a changé le cours, & par le moyen d'un canal fait exprés,

il l'a conduit le long des murailles. Ainſi il a delivré la ville de l'incommodité du débordement ſans la priver de la commodité de ce fleuve. Il y a auſſi bâti pluſieurs ponts. Il faut que j'ajoûte de quelle maniere il a fortifié le haut de la ville qui étoit autrefois entouré de precipices. Il y avoit au ſommet d'une montagne une roche nommée Orocaſſiade, qui égaloit la hauteur de la muraille, & qui en rendoit l'attaque tout-à-fait aiſée. Ce fut auſſi par cet endroit que Coſroës prit la ville, comme nous l'avons vû en ſon lieu. Il y avoit auſſi dans l'enceinte un grand eſpace haut, & bas, entrecoupé de rochers, & creuſé par des torrens, où il étoit impoſſible de marcher. Juſtinien reconnoiſſant l'imprudence de ceux qui avoient bâti la muraille proche de la roche dont j'ay parlé, la fit couper, & fit enclore la place. De plus il fit applanir de telle ſorte tous les endroits qui étoient autrefois hauts & bas, qu'il n'y en a plus maintenant où l'on ne puiſſe aller à cheval, & en caroſſe. Il fit auſſi bâtir des bains, & des cîternes, & fit creuſer un puis dans chaque tour, afin que la ville eût de l'eau en abondance. Je ne dois pas omettre ce qu'il a fait à l'égard du torrent qui deſcend du haut des montagnes. Il y a deux rochers qui s'élevent hors de la ville, & qui s'approchent l'un de l'autre. L'un s'appele Orocaſſiade, & l'autre Stauris. A l'endroit où ils s'abaiſſent ils ſe joignent par un lieu inculte, au milieu duquel eſt

une eſpece de fondriere, qui eſt ſouvent remplie par un torrent nommé Onopnićte. Comme ce torrent roulant impetueuſement de la cime des montagnes paſſoit par deſſus les murailles, & faiſoit des dégats étranges, Juſtinien éleva une chauſſée audevant pour en arrêter la violence, & il laiſſa à la chauſſée des ouvertures par où l'eau pût s'écouler doucement, & ſe diſtribuer dans les canaux qui avoient été preparez exprés ſans faire aucun deſordre.

Juſtinien ayant pourvû de la ſorte à la ſureté des murailles d'Antioche, s'appliqua au rétabliſſement des maiſons qui avoient été brûlées par les ennemis. Toute la ville n'étoit qu'un amas confus de pierres & de cendres, de telle ſorte que les particuliers ne pouvoient plus reconnoître la place où avoient été leurs maiſons. Comme il n'y avoit plus de ruës ni de marchez, de places publiques, ni de bains, & qu'il n'étoit pas poſſible dans cette confuſion de rebâtir la ville, Juſtinien fit enlever les ruines, & lorſque la place fut nette, il la fit paver de grandes pierres, puis il traça les places, les ruës, les portiques, les galeries, bâtit les aqueducs, diſtribua l'eau dans les quartiers, éleva des teatres, des bains, & d'autres ornemens, qui ſont les marques les plus ordinaires de l'abondance des villes, & de la felicité des habitans. Il fit venir enſuite quantité d'ouvriers pour rebâtir les maiſons des citoyens, & il rebâtit ainſi Antioche avec plus de

ſplendeur & de magnificence qu'elle n'en avoit jamais eu. Il a auſſi élevé en l'honneur de la Vierge une Egliſe dont je ne puis égaler par mes paroles la grandeur, ni la beauté ; & il y a attribué un revenu fort conſiderable. Il a bâti encore une fort grande Egliſe en l'honneur de ſaint Michel Arcange. Il a de plus pourvû au ſoulagement des malades par la fondation d'un hôpital, où les ſales des hommes ſont ſeparées de celles des femmes. Il a pris le meſme ſoin des étrangers, & il leur a preparé des lieux de repos durant leurs voyages.

CHAPITRE XI.

Reparations & fortifications de Calcide, de Cyrus, & de Palmire.

JUSTINIEN a encore reparé les murailles de Calcide qui n'ayant jamais été solidement bâties avoient été presque ruinées par la suitè des années. Il les a fortifiées d'une seconde muraille, & il les a mises en l'état où elles sont aujourd'huy.

Il y avoit en Syrie une ville nommée Cyrus qui avoit autrefois été bâtie par les Juifs que les Medes avoient emmenez prisonniers en Assyrie, & que Cyrus avoit depuis renvoyez en leur païs. Ce fut en reconnoissance de la grace de leur liberté qu'ils donnerent à leur ville le nom de leur liberateur. Cette ville ayant été tellement negligée dans la suite du temps que les murailles en étoient tombées, Justinien animé par le zele dont il brûloit pour le bien de l'état, & embrasé par la devotion qu'il avoit à saint Cosme, & à saint Damien, dont les corps reposent fort proche encore aujourd'huy, la rendit une des plus celebres & des plus heureuses villes du monde tant par la solidité de ses murailles, que par le nombre de sa garnison, par la beauté de ses bâtimens, & par tout ce qui pou-

voit en quelque ſorte contribuer à ſa gloire. La ville avoit toujours été incommodée par la diſette d'eau. Il y avoit une ſource dans le voiſinage mais on ne pouvoit en approcher ſans fatigue, ni ſans danger. On ne pouvoit y aller ſans faire pluſieurs détours tres-incommodes, pour éviter les pieges que les ennemis tendoient dans les precipices. Juſtinien y fit creuſer un canal qui étoit couvert depuis la ſource juſqu'à la ville, & y fit conduire par ce moyen de l'eau en grande abondance.

Voila comment il procura la ſureté, & le bonheur des Syriens. Il y a en Phenicie, qui eſt proche du Liban, une ville nommée Palmyre, qui a été autrefois bâtie dans un deſert en une ſituation fort commode pour obſerver les Sarraſins qui ſont nos ennemis, & pour découvrir les courſes qu'ils font ſur nos terres. Comme elle étoit preſque ruinée par le temps, Juſtinien l'a reparée, y a mis une puiſſante garniſon, l'a pourvûë d'eau, & a reprimé par ce moyen les irruptions de ces peuples.

LIVRE III.

DES EDIFICES DE JUSTINIEN,

Ecrit par Procope de Cesarée.

CHAPITRE I.

1. Rois d'Armenie. 2. Partage du Royaume. 3. Officiers établis en Armenie par Justinien.

1. J'AY represénté dans le livre precedent de quelle maniere les frontieres d'orient ont été fortifiées par Justinien. Aprés avoir commencé à décrire les fortifications qu'il a fait faire du côté de Perse, il faut parler de celles qu'il a fait faire du côté d'Armenie, c'est à dire depuis Amide jusqu'à Theodosiopole. Mais avant que de parler de l'Armenie, je croi devoir parler des Armeniens, & décrire les forts qu'il a élevez pour assurer leur païs, avant que de rapporter les soins qu'il a pris de regler leurs mœurs. Je reprendray pour cet effet les choses d'un peu plus haut.

haut. Les Armeniens étoient autrefois gouvernez par un Roy de leur nation comme le témoignent les anciens historiens. Aprés qu'Alexandre eut vaincu les Perses, les vaincus se soûmirent à l'obeïssance du vainqueur. Mais les Parthes se soûleverent, défirent les Macedoniens, les chasserent du païs, & étendirent leur domination jusques sur le bord du Tigre. Ils commanderent ensuite aux Perses l'espace de cinq cens ans jusqu'au temps auquel Alexandre fils de Mammée parvint à l'Empire Romain. Ce fut en ce mesme temps qu'un Roy des Parthes fit Arsace son frere Roy des Armeniens, comme nous l'apprenons de l'histoire d'Armenie. Car il ne faut pas se persuader, comme font quelques-uns, que les Arsacides soient Armeniens. Les Rois des deux nations entretinrent ensemble la paix l'espace de cinq cens ans comme la parenté les y obligeoit. Le Roy des Armeniens avoit le siege de son Royaume en l'Armenie majeure, & relevoit des Romains. Par la suite du temps un Roy d'Armenie nommé Arsace eut deux fils Tigrane, & Arsace.

2. Quand il fut proche de sa fin il fit un testament par lequel il nomma ses deux fils heritiers de ses Etats, mais non pas pour portion égale, celle de Tigrane étant quatre fois plus grande que celle d'Arsace. Aprés avoir fait ce testament il mourut. Arsace indigné de l'inegalité du partage eut recours aux Romains, dans l'esperance

de casser le testament de son pere, & d'obtenir justice contre son frere. Theodose fils d'Arcadius étoit alors Empereur, quoy qu'il ne fût qu'en bas âge. Tigrane apprehendant sa puissance se refugia chez les Perses, & leur livra ses Etats, aimant mieux mener parmi eux une vie privée, que de regner conjointement avec son frere, & avec un pouvoir égal. De mesme Arsace craignant quelque trahison de la part tant des Perses que de son frere, ceda son Royaume à Theodose par un traité dont j'ay rapporté les articles dans les livres des guerres. Les Perses, & les Romains ont disputé long-temps pour la possession de l'Armenie. Mais enfin ils sont demeurez d'accord que les Perses joüiroient de la part de Tigrane, & les Romains de celle d'Arsace.

3. Depuis ce temps-là, l'Empereur a toujours donné aux Armeniens un Gouverneur que l'on nomme Comte. Mais comme ce Gouverneur ne pouvoit s'opposer sans troupes aux irruptions des ennemis, Justinien le déposa, & mit en sa place un General avec un nombre suffisant de soldats. Voila ce qu'il fit dans la grande Armenie. Pour ce qui est de l'autre partie de l'Armenie qui est enfermée dans l'Euphrate, & qui s'étend jusqu'à la ville d'Amide, elle est gouvernée par cinq Satrapes qui parviennent à ces dignitez par le droit de la naissance, & qui les possedent jusqu'à la mort. Ils n'en recevoient

autrefois les marques que de la main de l'Empereur. Mais comme elles ne seront plus exposées, à l'avenir, à la vûë des hommes, il est à propos que j'en fasse ici la description. C'est une veste faite de la laine d'un poisson de mer qu'on appele un pinne. Elle étoit teinte en pourpre, & brodée d'or à l'endroit par où elle s'attache avec une boucle d'or massif à une pierre precieuse, d'où pendent trois hyacinthes avec trois chaînettes d'or. Il y avoit aussi une tunique de soye enrichie d'ornemens d'or, qu'on a accoûtumé d'appeler des plumes; enfin il y avoit des brodequins de pourpre qui alloient jusqu'au genou, & qu'il n'est permis qu'à l'Empereur Romain, & au Roy de Perse de porter. Le Roy & les Satrapes d'Armenie faisoient autrefois la guerre sans le secours des troupes Romaines. Mais depuis que quelques Satrapes eurent suivi le parti d'Ille & de Leonce qui avoient usurpé l'autorité souveraine contre Zenon, cet Empereur ayant pris ces deux chefs de revolte, ne laissa qu'un Satrape dans le moindre gouvernement, qui étoit celuy de la Belobitine, déposa les autres, priva leurs enfans de l'esperance de leur succeder, & ordonna que leurs places seroient remplies par ceux qu'il plairoit à l'Empereur d'y nommer, de mesme qu'il nomme au gouvernement des Provinces. Les Magistrats qui étoient établis de la sorte n'avoient pas sous eux des soldats Romains, mais des soldats Armeniens qui ne suffi-

ſoient pas pour repouſſer les ennemis. Quand Juſtinien fut informé de toutes ces choſes, il ſupprima les Satrapes, & mit en leurs places deux Capitaines avec de bonnes troupes; & il leur bâtit les forts dont je vais parler.

CHAPITRE II.

1. La ville de Martyropole priſe par Cavade. 2. Reparée par Juſtinien.

1. JE commenceray par la Meſopotamie afin que ce qui va ſuivre ait plus de rapport avec ce qui a precedé. Un de ces deux Gouverneurs de l'Armenie, qu'on appele Ducs, à été établi par Juſtinien à Martyropole, & l'autre au fort de Citharifon. Il eſt à propos de marquer preciſement l'endroit où ces deux places ſont aſſiſes. Martyropole eſt en la partie de l'Armenie qui a été nommée Sophanene ſur le bord du fleuve Nymphius, proche de la frontiere des Perſes. Ce fleuve ſepare la frontiere des deux nations. La contrée nommée Arxane, qui a toujours été ſoûmiſe aux Perſes, s'étend ſur l'un de ſes bords. Comme la ville de Martyropole avoit été negligée par les Romains lorſque Cavade entra, ſous le regne d'Anaſtaſe, ſur les terres de l'Empire, il y mena ſon armée, & la prit comme en paſſant, par la ſeule terreur de ſes armes,

ſans dreſſer de baterie, ni ſans livrer d'aſſaut. Auſſi-tôt que les habitans virent les Perſes, auſquels ils ſavoient bien qu'ils n'étoient pas capables de reſiſter, ils allerent au devant de Cavade avec Theodore Satrape de la Sophanene, revêtu des ornemens convenables à ſa dignité, ils luy preſenterent le tribut de deux années, & ils luy livrerent leur ville; dont il fut ſi ſatisfait, que la conſiderant & la cheriſſant à l'heure-meſme, comme une ville de ſon obeïſſance, il la preſerva du pillage, & emmena ſon armée. Comme Theodore luy parut intelligent, & capable de maintenir le païs dans la fidelité, & dans l'affection à ſon ſervice, il le fit Satrape, & luy donna les marques de cette charge. Ayant enſuite mené ſes troupes plus loin, il aſſiegea Amide, la prit, & s'en retourna, comme je l'ay raconté dans un autre ouvrage. L'Empereur Anaſtaſe qui ſavoit bien que la ville de Martyropole n'avoit pû être défenduë puiſqu'elle n'étoit pas fortifiée, loüa Theodore, & les habitans de l'avoir renduë, bien loin de leur en ſavoir mauvais gré.

2. En effet la muraille n'étoit large que de quatre piés, & haute de vingt, de ſorte qu'il étoit aiſé de monter par deſſus, ſans être obligé d'uſer de machines pour la ſapper. Juſtinien fit creuſer au dehors à quatre piés de diſtance, & jetter le fondement d'une autre muraille, large auſſi de quatre piés, & haute de vingt. Il fit remplir en-

ſuite avec des pierres, & de la chaux l'eſpace qui étoit demeuré vuide entre deux. Enfin il fit élever de la hauteur de vingt autres piés, ſur la largeur de tout l'ouvrage. De plus il fit bâtir une autre muraille en dehors, avec toutes les autres fortifications dont on a accoûtumé de munir les places.

CHAPITRE III.

Diverſes fortifications bâties par Juſtinien.

IL y a dans la partie de l'Armenie qui s'appele Sophanene un lieu nommé Phiſon à un peu moins d'une journée de Martyropole en tirant vers l'occident. A huit milles de là des montagnes entrecoupées, & inacceſſibles, venant comme à ſe joindre, forment deux pas fort étroits qu'on appele Cliſures, ou clefs. Ceux qui vont de Perſarmenie, en Sophanene, ſoit qu'ils viennent des frontieres de Perſe, ou du fort de Citariſon, n'ont point d'autre chemin par où ils puiſſent paſſer. Il y en a un que les gens du païs appelent Illyriſe, & l'autre Saſcas. Il n'y avoit point de garniſon par le paſſé, bien qu'il y en dût avoir. Juſtinien fit extremement fortifier tant Phiſon, que ces deux pas, & il y établit une ſi puiſſante garniſon, que les Barbares n'eſ-

pererent plus de les forcer. Voila ce qu'il fit dans la Sophanene.

Il fit bâtir un fort imprenable ſur une hauteur dans la ville de Citharison, qui eſt une ville de l'Aſtianene. Il y fit conduire de l'eau, & toutes ſortes de proviſions: y mit une bonne garniſon avec un Commandant, & établit par ce moyen le repos de l'Armenie. Il y a une contrée nommée la Corſane qui s'étend l'eſpace de trois journées, depuis Citharison vers Theodoſiopole, & vers la ſeconde Armenie. Il n'y a ni étang, ni riviere, ni montagne, ni embouchure qui la ſepare de la Perſe. Les frontieres n'étant preſque pas connuës, ceux qui les habitent vivent enſemble ſans crainte d'hoſtilité, cultivent leurs terres, entretiennent le commerce, contractent mariage. Quand un Capitaine d'une des Nations pour ſatisfaire aux ordres de ſon Prince, marche à la tête de ſes troupes, il trouve toûjours cet endroit-là hors de défenſe. Comme il n'y avoit ni troupes, ni places fortes, les Perſes y entroient quand il leur plaiſoit, & venoient ſur nos terres. Voici comment Juſtinien leur en ferma le paſſage. Il y avoit au milieu un bourg nommé Artaleſe qu'il entoura de murailles, & où il éleva une citadelle, & laiſſa une garniſon ſous un Commandant, que les Romains appelent Duc, c'eſt-à-dire Capitaine.

CHAPITRE IV.

Reparations de plusieurs petites places.

APRE's avoir rapporté ce que Justinien a fait faire dans le païs dont je viens de parler, il faut que je décrive ce qu'il a fait faire dans l'autre partie de l'Armenie. La ville de Satale étoit autrefois dans une apprehension continuelle, parce qu'étant voisine des ennemis, elle étoit encore entourée de hauteurs qui la commandoient de tous côtez. Mais si son assiete étoit desavantageuse, ses murailles étoient encore plus mauvaises. Car outre qu'elles n'avoient jamais été solides, elles étoient presque ruinées par le temps. Justinien en fit faire de neuves d'une hauteur qui surpassoit toutes les eminences d'alentour, & d'une épaisseur suffisante pour porter une telle charge. Il fit élever en dehors une seconde muraille qui donna de l'étonnement aux ennemis. Et de plus il fit bâtir assez proche une forteresse dans l'Osroëne. Il y avoit dans cette province un fort sur le haut d'une roche tres-escarpée, que Pompée avoit autrefois pris, fortifié, & nommé Colonie. Comme la longueur du temps l'avoit fait presque tomber en ruine, Justinien le fit reparer, & distribua de grandes sommes d'argent aux païsans

païſans d'alentour, tant pour conſtruire de nouveaux forts, que pour reparer ceux qui étoient déja conſtruits. Ainſi toutes les fortifications qui ſont dans ce païs, doivent étre conſiderées comme des ouvrages de cet Empereur. Il a fait bâtir dans le meſme païs les forts de Beberdon, & d'Areon, & reparer ceux de Lyſiorme, & de Lytarariſe. Il a fait conſtruire de neuf un fort dans un lieu nommé le foſſé de Germain. Il a reparé les murailles de Sebaſte, & de Nicopole villes d'Armenie, qui menaçoient de ruine. Il y a meſme fondé des Egliſes, & des Monaſteres. Il a fait élever une Egliſe à Theodoſiopole en l'honneur de la ſainte Vierge. Il a fait reparer un Monaſtere dans un lieu nommé Petrios, & un autre dans un autre lieu nommé Cucariſe. Il a fondé dans la ville de Nicopole le Monaſtere des quarante-cinq Saints, & dans celle de Bizane l'Egliſe de ſaint George martyr. Il a encore fait reparer le Monaſtere de quarante Martyrs proche de Theodoſiopole.

Il y auoit dans l'Armenie mineure, aſſez proche de l'Euphrate, un lieu appelé Melitene, où une legion Romaine étoit en garniſon : les anciens Romains y avoient bâti un fort d'une figure quarrée dans une raſe campagne, pour mettre les ſoldats à couvert, & pour ſerrer les étendars. Trajan en avoit fait depuis une ville, qui eſt devenuë la Metropole du païs. Comme le peuple s'en étoit accrû de telle ſorte qu'il ne pouvoit

plus loger dans le fort, il avoit bâti des maisons alentour, des palais, des Eglises, des marchez, des places publiques, des galeries, des bains, des teatres, & les autres edifices, qui peuvent relever la splendeur d'une ville. L'Empereur Anastase eut dessein depuis de l'enfermer de murailles, mais étant mort sans executer ce qu'il avoit projetté, il reserva cette gloire à Justinien, qui la mit en état de servir en mesme temps & d'ornement, & de défense à l'Armenie.

CHAPITRE V.

1. Theodosiopole fondée par Theodose, & reparée par Justinien. 2. Justinienne fondée par ce mesme Prince.

1. VOILA ce que l'Empereur a fait faire dans la partie de l'Armenie qui est au côté droit de l'Euphrate. Voyons maintenant ce qu'il a fait faire dans la grande Armenie. Lorsque Theodose devint maître du Royaume d'Arsace, il bâtit sur une colline un fort qu'il nomma de son nom. Comme ce fort étoit aisé à prendre, Cavade le prit en passant, & en allant à Amide. Anastase fonda depuis une ville dans laquelle il renferma la colline, & le fort. Quoy qu'il fit pour luy donner son nom, il ne put luy ôter celuy de son premier fondateur. Car quel-

que changement qu'on apporte aux choses on ne change pas aisément les noms ausquels les hommes sont accoûtumez. La muraille de cette ville étoit assez large, mais la hauteur n'étant que de trente piés, ne répondoit pas à la largeur, & ainsi la muraille n'étoit pas en état de soûtenir un siége, sur tout s'il étoit mis par les Perses. De plus elle n'avoit au dehors ni muraille, ni fossé, & elle étoit commandée par une hauteur voisine. Justinien s'avisa donc premierement d'y faire creuser un fossé fort profond, & semblable à ceux que creuse la chute d'un torrent entre deux montagnes. Depuis il y fit couper des rochers, & tailler des precipices, & des abymes. Et afin que la muraille fût d'une hauteur extraordinaire, & tout-à-fait imprenable, il y fit faire des fortifications semblables à celles de la ville de Dara. Il fit boucher les creneaux de la muraille, & n'y laissa que l'ouverture necessaire pour tirer. Outre cela il fit élever une galerie alentour, & mettre d'autres creneaux par dessus. Enfin il fit tirer par dehors une seconde muraille, il y ajoûta tant d'autres fortifications, que chaque tour pouvoit passer pour une petite forteresse. Enfin il y établit une garnison, & un Chef pour la commander de telle sorte que les Armeniens ne peuvent plus apprehender que les Perses les attaquent de ce côté-là.

2. Que s'il n'a point fait de fortifications dans la Bizane, c'est que le païs est trop plat,

qu'il eſt perpetuellement détrempé par une eau croupie, & marecageuſe; mal ſain aux habitans, & ouvert aux étrangers. Juſtinien mépriſant donc le lieu dont je parle, fonda dans un autre nommé Tzumine, dont l'air étoit fort pur, & fort temperé à trois mille de Bizane, une autre ville à laquelle il donna ſon nom.

CHAPITRE VI.

1. Mœurs des Tzaniens. 2. Edifices élevez par Juſtinien dans leur païs.

1. APRES la deſcription des edifices que Juſtinien a élevez en Armenie, il eſt à propos de faire paroître ceux dont il a embelli le païs des Tzaniens, puiſqu'ils en ſont voiſins. Ces peuples étoient autrefois independens, menoient une vie fort farouche, & adoroient des bois, des oiſeaux, & d'autres bêtes. Ils n'habitoient qu'en des montagnes couvertes de forêts épaiſſes, & ſombres. Ils voloient au lieu de travailler, & ils ne vivoient que de larcin. Ils ne ſont point accoûtumez à l'agriculture. Aux endroits où leur païs n'eſt pas couvert de montagnes fort hautes, il l'eſt au moins d'une chaîne de collines pierreuſes, & ſteriles qui ne pouroient porter aucun fruit, quelque peine que l'on prît de les cultiver. La terre ne peut être labou-

rée, & ne produit jamais de blé. On n'y voit ni prairies, ni pâturages. Les arbres qui y croissent sont des arbres inutiles, & sauvages. Il n'y a point aussi de changement de saisons. Le terroir n'y est pas tantôt humecté, & rafraichi par les pluyes, & tantôt essuyé & échauffé par le soleil. Mais il est toujours couvert de neges, & comme condamné à un hiver eternel. Voila la raison pour laquelle les Tzaniens vivoient autrefois dans une entiere liberté. Mais ils la perdirent sous le regne de Justinien, & comme ils virent qu'ils ne pouvoient resister à Tzita capitaine de ses troupes, ils se rendirent volontairement. Ils changerent à l'heure mesme de sentiment, & firent profession du Christianisme. En embrassant nôtre Religion ils quitterent leur ancienne maniere de vivre, & ils renoncerent aux brigandages pour servir les Romains dans leurs armées. Comme Justinien apprehendoit qu'ils n'eussent envie de retourner à leurs premieres coûtumes voici ce qu'il fit pour les retenir. Leur païs étoit de difficile accés, & sur tout à la cavalerie, parce qu'il étoit entrecoupé de forêts, & de precipices comme nous l'avons vû. Cette assiete étoit cause qu'ils n'avoient point de commerce avec leurs voisins, & qu'ils menoient une vie farouche & semblable à celle des bêtes. Justinien fit donc abatre les arbres qui en bouchoient les chemins, fit couper les hauteurs, & remplir les valées. Il fit ensuite bâtir une Eglise

dans un lieu nommé Scamalinique, pour y faire leurs prieres, & il eut soin qu'ils y celebrassent les saints mysteres. Il fit aussi bâtir divers forts pour donner moyen aux Tzaniens d'entretenir correspondance avec les autres nations. Il est à propos de marquer precisement les endroits où ces forts ont été bâtis.

2. Il y a trois chemins qui par leur rencontre font le commencement des limites de trois peuples; des Romains, des Persarmeniens, & des Tzaniens. Justinien fit bâtir en cet endroit un château extremement fort nommé Oronon, duquel en jettant les fondemens il jetta en mesme temps ceux de la paix. Car ce fut par là que les Romains entrerent la premiere fois dans le païs des Tzaniens. Il y établit aussi un commandant que les Romains appelent Duc, c'est à dire Capitaine. Il y avoit à deux journées d'Oronon auprés des limites des Tzaniens surnommez Ocenites, car ces peuples sont divisez en plusieurs cantons, un fort nommé Carton, qui par une longue négligence de ceux du païs étoit presque tombé en ruine. Justinien le fit reparer, & y établit une garnison pour la défense du païs d'alentour. Quand de là on avance vers l'orient on rencontre une valée fort profonde, qui s'étend du côté de septentrion où il fit bâtir un autre fort qu'il nomma Barcon; un peu au delà, au pié d'une montagne, il y a quantité d'étables où les Tzaniens Ocenites nour-

riſſent des bœufs & des vaches, non pour s'en ſervir à labourer la terre, parce que, comme j'ay dit ci-devant, ils ne labourent point, mais pour ſe nourrir de leur lait, & de leurs chairs. Juſtinien fit encore reparer un autre fort nommé Siſiliſſe, que le temps avoit ruiné, dans un lieu nommé Cena, qui eſt au milieu d'une raſe campagne en tirant vers l'occident, & y mit une bonne garniſon. Il fit encore bâtir à gauche vers le ſeptentrion un autre fort qu'il appela le bourg de Noë, dans un endroit qui a été nommé le foſſé de Longin à cauſe que ce capitaine, qui étoit Iſaurien, y campa autrefois avec les Romains qu'il commandoit lorſqu'il faiſoit la guerre aux Tzaniens. Enfin ce meſme Prince a fait conſtruire ſur les frontieres des Tzaniens Coxyliniens deux autres forts dont l'un s'appele Scimalinique, & l'autre Tzanzaque, & il y a mis un Gouverneur.

CHAPITRE VII.

Edifices ou faits, ou reparez par Justinien depuis Trebizonde jusqu'à Bospore, & depuis Bospore jusqu'à Anchiale.

VOILA les ouvrages que l'Empereur a fait faire dans le païs des Tzaniens. Voyons maintenant ceux qu'il a fait faire au delà, & sur les bords du Pont-Euxin. Comme les habitans de Trebizonde étoient fort incommodez par la disette d'eau il leur a fait construire un bel aqueduc qu'il nomma du nom de saint Eugene martyr. Il a fait reparer tant en la mesme ville qu'en celle d'Amasée, plusieurs Eglises qui tomboient en ruine. Il a fait fortifier avec une telle dépense un païs nommé Risée, qui est au delà des limites de Trebizonde, & y a fait bâtir un fort si considerable qu'il n'y a point de fortifications semblables dans les villes voisines des Perses. Il a fait bâtir dans la Lazique un fort nommé Lozorion, & il a tellement fortifié les pas des montagnes qu'il n'est plus possible aux ennemis de les forcer. Il a fait rebâtir dans le mesme lieu une Eglise dont on apprehendoit la chute. Il y a fait entierement edifier la ville de Pétrée, qui est une fort belle ville que les Laziens ont depuis livrée indiscretement aux Perses, lorsqu'ils

qu'ils y ont mené l'armée de Cosroës, & que les Romains ont enfin rasée aprés avoir vaincu les Perses, & aprés en avoir tué & en avoir pris un grand nombre, comme je l'ay rapporté fort au long dans les livres de la guerre des Perses. J'ay raconté dans le mesme endroit comment les Romains démolirent deux forts en la terre ferme, à l'opposite par où l'on va de la Lazique à la Palus Meotide, sur le bruit que Cosroës y envoyoit des troupes pour s'en emparer. Un de ces forts s'appeloit Sebastopole, & l'autre Pityonte. Justinien a fait du fort de Sebastopole une grande ville, l'a entourée de murailles, & l'a embellie de magnifiques bâtimens. De plus ayant appris que les murailles de Bospore, & de Chersone qui sont deux villes assises sur le bord de la mer, au delà de la Palus Meotide, & au delà des petis Tartares & des Tauroscythes, aux frontieres de l'Empire tomboient en ruine il en fit faire de neuves. Il fit construire au mesme endroit deux forts dont l'un se nomme Abuste, & l'autre Gorzubite. Sur tout il prit un soin particulier des fortifications de la ville de Bospore qu'il avoit ôtée aux Huns, & reünie à l'Empire. Il y a en ce païs le long de la mer un endroit nommé Dory, qui est habité depuis long-temps par les Goths qui ne suivirent pas Theodoric lorsqu'il alla en Italie, & qui sont alliez des Romains, & qui les servent dans leurs armées. Leur nombre est de trois

milles. Ce ſont de vaillans ſoldats, de bons laboureurs, & les plus civils envers les étrangers qu'il y ait au reſte du monde. Bien que leur païs ſoit ſur une hauteur il ne laiſſe pas d'être fertile. L'Empereur n'y a jamais fait bâtir de ville, ni de fort parce que les habitans aiment la liberté de la campagne. Il y a neanmoins fait conſtruire de longues murailles pour les aſſurer contre les incurſions des ennemis.

Il y a ſur le bord du Pont-Euxin, une ville habitée par les Thraces nommé Anchiale, & dont il ſeroit peut-être plus à propos de parler lorſque je feray la deſcription de la Thrace qu'en cet endroit, mais puiſque j'ay commencé à repreſenter les edifices que l'Empereur a élevez ſur le bord de cette mer, je diray ici ce qui concerne cette ville. La nature produit là des ſources d'eaux chaudes qui fourniſſent aux habitans des bains tres-commodes. Les Empereurs precedens avoient tellement negligé de fortifier ce païs-là que les malades ne pouvoient chercher dans ces eaux le remede à leurs maladies ſans ſe mettre en danger de perdre la vie ou la liberté. Il n'y a eu que Juſtinien qui en l'enfermant de murailles a rendu ce bain auſſi ſeur qu'il étoit ſalutaire. Voila les fortifications qu'il a fait faire en Orient, en Armenie, en Tzanique, & ſur les bords du Pont-Euxin. Voyons maintenant les edifices qu'il a élevez dans le reſte de l'Europe.

LIVRE IV.

DES EDIFICES DE JUSTINIEN,

Ecrit par Procope de Cesarée.

CHAPITRE I.

1. Preface de Procope. 2. Patrie de Justinien. 3. Premiere, & seconde Iustinienne. 4. Plusieurs petites places reparées par Iustinien.

1. S'IL y a du peril à s'engager sur une mer orageuse avec un vaisseau mal équippé, il n'y a pas moins de temerité de vouloir exprimer par la bassesse de mon stile la magnificence des edifices de Justinien. Il faisoit paroître dans tous ses ouvrages, & principalement dans ses bâtimens une telle élevation d'esprit, qu'il n'y a point de discours qui la puisse égaler. Sur tout comme il souhaitoit avec passion qu'il ne manquât rien à ceux de l'Europe, il les a mis dans une perfection qu'il n'est pas aisé de décrire. En effet ils sont d'une structure aussi solide, & aussi

durable que le demande le voisinage du Danube, & les frequentes irruptions des Huns, des Goths, des Tartares, des Scythes, des Sclavons, & des Sauromates, que l'ancienne histoire a representez sur des chariots, & dans un changement continuël de demeure. Comme Justinien ne vouloit rien omettre de ce qui pouvoit servir à les reprimer, il fit construire une infinité de forts où il laissa de puissantes garnisons pour faire tête à des ennemis, qui brûlent d'impatience de prendre les armes, bien qu'ils n'en ayent point de sujet. Qui font la guerre sans la declarer, sans l'interrompre, soit par une suspension d'armes, ou par une tréve, & sans la vouloir terminer par un traité. Enfin qui la commençent avec injustice, & qui la finissent avec violence. Je continueray cependant l'histoire que j'ay commencée. Il ne faut pas qu'un si beau dessein demeure imparfait, & ce nous seroit un juste sujet de reproche de nous lasser d'écrire les grandes choses que l'Empereur ne se lasse point de faire. Mais avant que de parler des edifices de l'Europe, il faut parler de l'Europe mesme. Il y a une partie de la mer Adriatique qui se répand dans la terre-ferme, & qui forme le golphe Ionique, & a l'Epire à un de ses côtez, & la Calabre à l'autre. Le Danube coule à l'opposite, & donne à cette partie d'Europe la figure d'une isle. Justinien y a élevé des ouvrages, par lesquels il a bouché le passage aux Barbares qui ha-

bitent au delà du Danube.

2. Je commenceray par la patrie de Justinien étant juste qu'elle tienne le premier rang dans mon histoire, aussi-bien que dans l'Empire. Et certes elle est l'unique de toutes les villes, qui puisse se vanter d'avoir produit, & d'avoir élevé un Prince, dont les exploits sont au dessus des pensées, & des expressions des plus eloquens Ecrivains.

Il y a dans la Dardanie Européenne au delà du territoire de Duras, proche du fort de Bederiane, une ville nommée Tauresium, qui est celle d'où Justinien le reparateur de l'Empire a tiré sa naissance. Il l'a fait clore d'une muraille en quarré, & il a élevé quatre tours aux quatre coins.

Il a fondé tout proche une ville tres-magnifique, qu'il a nommée la premiere Justinienne. Il semble que c'étoit une reconnoissance que les Romains devoient rendre au païs qui avoit porté & nourri leur conservateur. L'Empereur y fit construire un superbe aqueduc, afin qu'il y eût de l'eau dans toutes les saisons. Il y a laissé des marques glorieuses de sa magnificence dans les bâtimens dont il l'a ornée, dans les Eglises, dans les palais, dans les galeries, dans les marchez, dans les bains, & dans les autres ouvrages publics. Enfin il en a fait une ville tres-peuplée, tres-riche, & tres-superbe, de sorte que non seulement elle a été élevée à la dignité de Metropole,

mais encore elle a eu l'avantage de devenir le siege de l'Archevêque des Illyriens, les autres villes luy ayant déferé cet honneur, comme à la premiere du païs. Elle rend autant d'éclat à l'Empereur qu'elle en reçoit de luy. Car si d'un côté elle a la gloire de l'avoir produit; de l'autre, il a la satisfaction de l'avoir fondée. Je n'ajoûterai plus rien à son eloge. J'avouë que je ne puis luy donner toutes les loüanges qu'elle merite, & qu'il n'y a point d'eloquence qui ne soit au dessous d'elle, puisqu'elle a donné à l'Empire un aussi grand Prince que Justinien. Il a rebâti entierement le fort de Bederiane, & il l'a refait d'une structure plus solide qu'il n'étoit auparavant. Il y avoit en Dardanie une ville nommée Ulpiane, dont il a reparé presque toutes les murailles, qui tomboient en ruine. Et prés l'avoir embellie de divers ornemens, il l'a nommée seconde Justinienne.

4. Il a fondé une autre ville voisine, qu'il a nommée Justinopole, du nom de l'Empereur son oncle. Il a reparé de telle sorte les murailles de Sardique, de Naïsopole, de Germane, & de Pantalie, qu'elles sont maintenant imprenables. Il a fondé tout auprés trois autres villes, Cratiscare, Quimedabe, & Rumisiene; parce qu'il avoit dessein que le Danube servît comme de rempart à l'Europe, & à toutes les places que je viens de nommer, il a élevé plusieurs forts sur les bors de ce fleuve, & il y a établi de bonnes garnisons, afin

d'en empécher le paſſage aux Barbares. Aprés avoir achevé un ſi grand nombre d'ouvrages, il ne laiſſa pas de ſe défier de l'inconſtance des choſes humaines, & d'apprehender que les ennemis traverſaſſent le Danube, inondaſſent ſes terres, & emmenaſſent ſes ſujets en captivité. C'eſt pourquoy il ne ſe contenta pas d'avoir pourvû à leur ſureté par les fortifications des places, il fit encore fortifier les terres des particuliers dans l'ancienne & la nouvelle Epire, où il fit bâtir la ville de Juſtinianopole, qui s'appeloit auparavant Andrinople. Il a fait reparer les villes de Nicopole, de Photique, & de Phenicie. Mais comme ces deux dernieres étoient aſſiſes dans un païs ſi marécageux qu'il n'étoit pas poſſible d'y élever des murailles ſur des fondemens qui fuſſent ſolides, il les laiſſa dans l'état où elles étoient, & il ſe contenta de bâtir auprés deux citadelles ſur deux hauteurs, au meſme endroit. Prés d'une ancienne ville nommée Eurée, il y avoit un lac, au milieu duquel étoit une preſqu'iſle, où l'on alloit par une langue de terre, que la nature ſembloit n'avoir reſervée que pour y ſervir de paſſage, l'Empereur y fonda une ville ſur une hauteur, & il la peupla des habitans d'Eurée qu'il y transfera.

CHAPITRE II.

Fortifications des Termopyles, & de plusieurs villes de Grece.

QUAND on est sorti de l'Epire, & que l'on a traversé l'Etolie, & l'Acarnanie on rencontre le golphe de Crisée, l'Isthme de Corinte, & le reste de la Grece. C'est la partie que l'Empereur a jugée la plus digne de ses soins, & que l'on ne peut voir sans admirer la multitude des ouvrages dont il l'a embellie, & fortifiée. Quoy qu'il ait pourvû à tout ce qu'elle contient, il a particulierement pourvû aux pas des Termopyles. Il étoit autrefois fort aisé de se rendre maître des montagnes parce qu'elles n'étoient fermées que de foibles murailles. Justinien les a rehaussées, & à doublé les creneaux. Il a fait la mesme chose à un vieux château qui n'avoit pas été bien bâti par le passé ; & il y a fait conduire de l'eau dont il avoit grand besoin. Il a encore fait fortifier plusieurs autres pas où il n'y avoit auparavant ni muraille, ni défense. Il y a sujet de s'étonner de ce que bien qu'il y eût divers pas presque tout ouverts, & par où des chariots pouvoient passer neanmoins l'Empereur des Perses n'en a découvert qu'un seul des plus étroits qui luy fut montré par des deserteurs.

teurs. En effet, la mer qui bat le pié des montagnes, & les torrens qui en descendent avec violence avoient tellement élargi les chemins qu'on n'esperoit pas pouvoir joindre des roches que la nature avoit separées. La difficulté de l'entreprise étoit cause que l'on s'abandonnoit à la fortune au lieu de commencer le travail, & que l'on se persuadoit étre en sureté parce que les ennemis ne connoissoient pas assez le païs. Et certes ceux qui ont aversion du travail ne sauroient croire que ce qui leur paroit difficile soit aisé aux autres. C'est pourquoy on ne peut refuser à Justinien la gloire d'avoir surpassé en vigilance tous les Princes qui ont jamais commandé. La mer a obeï à ses desseins, & elle s'est retirée pour ceder à l'industrie des ouvriers qu'il employoit, & pour leur laisser poser des fondemens à l'endroit mesme qu'elle couvroit auparavant de ses vagues. Mais aprés avoir uni des forêts qui étoient éloignées l'une de l'autre, aprés avoir joint la mer aux montagnes, enfin aprés avoir fortifié toute la Grece, l'affection qu'il avoit pour ses sujets n'a pas encore été satisfaite. Faisant reflexion sur l'instabilité des choses humaines, & considerant qu'il n'y a point de fortification qui soit imprenable il a fait faire au dedans de la muraille divers petis forts afin que si elle étoit prise les soldats eussent un lieu de retraite. Il a fait bâtir des greniers pour serrer les grains, & des reservoirs pour contenir l'eau. Et

au lieu que les Empereurs precedens avoient laissé la muraille sans garnison il y a mis deux mille soldats. Quand les ennemis faisoient des irruptions par le passé il n'y avoit que des païsans qui prissent les armes. Mais comme ils n'étoient pas accoûtumez à les manier ils s'en servoient fort mal, & ils laissoient la Grece exposée au pillage. Ce fut la crainte de la dépense qui fut cause du degât de ce païs-là durant tres-long-temps.

Voila ce que l'Empereur a fait faire pour fortifier les Termopyles. Il n'y a point de ville alentour dont il n'ait pris un soin tres particulier. Il a fait entierement rétablir les murailles de Saxos, d'Ypate, de Coracion, d'Unnon, de Balée, & de Leontarion. Pour ce qui est d'Heraclée, voici les ouvrages qu'il y a fait faire. Quand on va d'Illyrie en Grece on rencontre deux montagnes qui en s'approchant forment un pas fort étroit. Il en sort une fontaine qui produit un petit ruisseau. Mais lorsque la pluye tombe en abondance il s'y amasse un torrent qui roule avec impetuosité à travers les montagnes. Les Barbares pouvoient entrer par cet endroit dans les Termopyles, & ensuite dans la Grece. Il avoit autrefois été fortifié d'un côté par la ville d'Heraclée dont j'ay ci-devant parlé, & de l'autre par celle de Myropole qui en est proche. Mais comme le temps avoit ruiné les fortifications de ces deux villes Justinien les repara, &

éleva un mur tres-ſolide par le moyen duquel il joignit les extremitez des montagnes, & il en boucha l'entrée. De là vient que le torrent bat le pié du mur, juſqu'à ce qu'il s'éleve au deſſus, & qu'il ſe perde. Il a auſſi pourvû à la ſureté de toutes les villes qui ſont au dedans des Termopyles en faiſant reparer leurs murailles. En effet celles de Corinthe avoient été renverſées par un tremblement de terre, & celles d'Athenes, de Platée, & des autres villes de la Beotie étoient tombées de vieilleſſe. Ce Prince n'a pas voulu qu'aucune place fut hors d'état de ſe défendre. Car comme il veilloit ſans ceſſe pour le bien, & pour le repos de ſes ſujets il a conſideré que les Barbares, qui faiſoient continuellement des courſes aux environs des Termopyles ſe modereroient un peu eux-meſmes quand ils ſauroient que leurs peines ſeroient inutiles, & quand ils conſidereroient qu'il ne leur ſerviroit de rien d'avoir paſſé le mur puiſqu'ils trouveroient enſuite des villes bien fortifiées, & dont ils ne ſe pouroient rendre maîtres ſans eſſuyer auparavant les fatigues de pluſieurs ſieges. On n'entreprent pas le travail quand on n'en attent point de recompenſe. Et on quitte l'eſperance du bien avenir pour joüir du repos preſent.

Aprés que Juſtinien eut achevé tous les ouvrages dont je viens de parler il apprit que toutes les villes du Peloponeſe manquoient de murailles, & comme il faloit trop de temps pour

les fortifier en particulier, il se contenta de fermer l'Isthme, d'y élever des forts, & d'y mettre des garnisons de telle sorte que l'ennemi n'en sauroit approcher, quand mesme il auroit forcé les Termopyles.

CHAPITRE III.

Ouvrages faits par Justinien en Thessalie, & en Macedoine.

IL y avoit en Thessalie une ville nommée Diocletianopole qui ayant été autrefois fort heureuse avoit depuis été ruinée par les Barbares, & abandonnée par ses habitans. Au milieu d'un lac étoit une presqu'Ile où l'on entroit par une langue de terre large seulement de quinze piés. Il s'y éleve une montagne qui la commande d'un côté, & qui de l'autre est arrosée par l'eau du lac. Justinien considerant que la ville de Diocletianopole avoit une assiete qui n'étoit point du tout avantageuse, & qu'elle avoit été plusieurs fois pillée par les ennemis, fit bâtir dans la presqu'Ile une autre ville à laquelle il donna son nom. Il fit aussi reparer les murailles, & les fortifications d'Echinée, de Thebes, de Pharsale, de Demetrias qui est la capitale du païs, de Gomphe, de Tricate, & de quelques autres. Puisque nous sommes dans la Thessalie il faut

que nous voyons le mont Pelion, & le fleuve Penée. Ce fleuve coule doucement de ce mont, & fait le principal ornement de la ville de Larisse qu'il arrose. Celle de Phtie ne paroît plus aujourd'huy, & le temps qui détruit tout n'en a laissé aucun vestige. Le Penée a par tout un cours fort doux, & fort tranquille jusqu'à ce qu'il se décharge dans la mer. Les terres qu'il arrose sont fort fertiles, & produisent toutes sortes de fruits. Mais les habitans ne tirent aucun avantage de cette abondance, à cause de l'apprehension continuelle où ils sont d'être accablez par les ennemis faute d'une place forte où ils puissent se mettre à couvert, les murailles de Larisse, & de Cesarée étant presque tout-à-fait tombées, Justinien les a fait reparer, & a rendu par ce moyen au païs sa premiere felicité. Il s'éleve tout proche des montagnes escarpées & couvertes de forêts qui servirent autrefois de demeure aux Centaures, & qui furent le champ de la bataille qu'ils donnerent aux Lapithes, si nous en voulons croire la fable qui parle d'une espece d'animaux monstrueux qui étoient à moitié hommes, & bêtes à moitié. L'antiquité a laissé dans le lieu mesme une marque de la creance qu'elle a ajoûtée à cette fable, le fort qui est bâti sur cette montagne s'appellant encore aujourd'huy Centauropole. L'Empereur a fait reparer les murailles de ce fort qui étoient ruinées de mesme que celles d'un autre nommé Eurymene.

Il a pris pareil ſoin de divers autres de Theſſalie, deſquels je feray le Catalogue en faiſant celuy des places qu'il a rétablies dans la Macedoine.

Pour ne rien laiſſer dans la Grece que nous ne conſiderions, paſſons dans l'iſle d'Eubée qui eſt voiſine d'Athenes, & de Marathon. Cette iſle eſt vis-à-vis de la Grece, à laquelle elle étoit jointe autrefois, & de laquelle elle a été ſeparée par un détroit qui n'eſt pas plus large qu'un ruiſſeau à l'endroit de Calcide, & que l'on appele Euripe. On joint quelquefois l'iſle à la terre ferme avec une poutre, & alors les inſulaires vont comme de plein pié dans le continent. Quelquefois ils ôtent la poutre, & ils traverſerent le détroit dans des barques. Ainſi en l'ôtant ou en la mettant, ils vont tantôt ſur la terre, & tantôt ſur la mer, & ils ſemblent être habitans tantôt du continent, & tantôt d'une iſle. Pallene eſt une peninſule, à l'entrée de laquelle les habitans avoient autrefois fait une muraille d'une mer à l'autre, & où ils avoient bâti une ville que l'on appeloit Potidée, & que l'on appele aujourd'huy Caſſandre. Le temps en avoit tellement ruiné les fortifications, que quand les Huns firent irruption ſur cette côte, ils l'emporterent du premier aſſaut bien qu'ils ne ſuſſent point faire de ſieges, & qu'ils n'en euſſent jamais fait auparavant. Ce fut une occaſion favorable à Juſtinien de faire paroître la grandeur de ſon ame. Car comme il prenoit un ſoin

particulier de remedier aux plus fâcheux accidens, il faisoit en sorte que ses sujets trouvoient de l'avantage dans leurs disgraces. Il fortifia tellement Pallene, qui sert comme de rempart au païs, & les avenuës d'alentour, que les ennemis ne sauroient rien entreprendre de ce côté-là. Voila ce qui regarde la Macedoine. Le fleuve Regius coule assez prés de Thessalonique, ou aprés avoir arrosé un terroir fort fertile, il se décharge dans la mer. Son cours est calme, & paisible. Son eau est bonne à boire. Les bords sont couverts d'agreables pâturages : mais le païs avec tous ces avantages étoit exposé aux courses des ennemis, n'ayant aucun fort dans l'espace de quarante milles. C'est pourquoy Justinien en fit bâtir un à l'embouchure de ce fleuve, & il le nomma Artemise.

CHAPITRE IV.

Liste des forts que Justinien a fait reparer dans l'Epire dans la Macedoine, dans la Thessalie, dans la Dardanie, & dans l'Illyrie.

IL est juste de parler de toutes les autres fortifications que l'Empereur a fait faire en Europe. Si c'étoit pour des étrangers, & pour les sujets d'un Etat fort éloigné que j'en fisse la liste,

je ſuis aſſuré qu'elle ne trouveroit point de creance dans les eſprits, parce qu'elle ne ſeroit appuyée du témoignage d'aucune perſonne. Mais je ne dis rien qui ne ſoit expoſé à la vûë de tout le monde : les habitans des lieux dont je parle ſont autant de témoins de la verité de ce que j'avance. Etant donc animé de la confiance, & de la force que donne la verité, je feray l'enumeration des nouveles fortifications que Juſtinien a fait faire dans le païs que je viens de marquer, ou des anciennes qu'il a fait reparer: & je le feray en forme de liſte, & de catalogue, afin d'eviter la confuſion.

Forts bâtis de neuf dans la nouvelle Epire.

Sceminite.
Ulpianſe.
Epiſterbe.
Argos.
Aone.
Stephaniaque.
Saint Sabien.
Aliule.
Dyrlachin.
Patane.
Gemene.
Bacuſte.
Aliſtre.
Irene.
Epidute.
Bacuſte.
Martis.
Gynecomite.
Speretion.
Aëon.
Streden.
Deuphraque.
Labelle.
Epileon.
Piſcines.
Cithinas.
Dolebin.
Hedonie.
Titiane.
Ulibule.
Brebate.
Treſor.

Forts

Forts qui n'ont été que reparez.

De ſaint Etienne.
Cetreon.
Apis.
Peleon.
Comé.
Pacué.
Scidrenpole.
Antipagres.
Titra.
Brebete.
Bubas.
Endynie.
Dionyſe.
Du Ptochion.
Tyrcane.
Capaze.
Pupſale.
Gabreon.
Dionaa.
Clementienne.
Illyrin.
Cilice.
Argyas.
Therme.
Amantie.
Paretion.

Forts bâtis de neuf dans l'ancienne Epire.

Parme.
Olbe.
Cionin.
Marciene.
Algos.
Cimene.
Xeropotoez.
Europe.
Chimere.
Helegue.
Homonée.
Adanon.

Forts qui n'ont été que reparez.

Murciare.
Caſtine.
Genyſios.
Perque.
Marmarate.
Liſtrie.
Petroniéne.
Carmine.
De ſaint Sabin.
La Cîterne du fort de Comé.
Martios.
Pezion.
Onalos.
(Un peu au delà de Juſtinianopole & de Pho-

tique,)
Les deux forts de ſaint Donat.
Symphygion.
Pronatide.
Edones.
Le Chatellet.
Bulibas.
Palyre.
Trana.
Poſidon.
Colofonie.

Forts reparez dans la Macedoine.

Candide.
Colobone.
Baſilique d'Amyntas.
Melichiſe.
Paſcas.
Aulon.
Bolbos.
Brigiſe.
Opas.
Pleuron.
Camine.
Therme.
Bogas.
Neapole.
Calarne.
Muſeon.
Acrembe.
Adrianion.
Edane.
Sicles.
Nymphion.
Metyſe.
Argicianon.
Bazin.
Caſſopas.
Parthion.
Gentianon.
Priniene.
Theſteon.
De Cyrre.
Guraſſon.
Cumarciane.
Limnederion.
Bupoodin.
Babas.
Cyriane.
Peleque.
Lages.
Cratée.
Faſcies.
Placidiane.
Hynée.
Limnées.
Option.
Caradros.
Caſſopes.

Forts reparez dans la Thessalie.

Alcon.	De Cercinée.
Lossone.	Scidrée.
Gerontique.	Fracelle.
Perbyle.	

Forts bâtis de neuf dans la Dardanie.

Laberion.	Arenza.
Castimon.	Terias.
Rabeston.	Drullus.
Castellion.	De la Victoire.

Forts qui ont été reparez.

Cesiane.	Getmaze.
Tesule.	Victoriane.
Usiane.	Azete.
Besiane.	Durbulie.
Mascas.	Suric.
Liste.	Cusine.
Celliriane.	Tuttiane.
Zysbaés.	Ballesine.
Genzane.	Belle.
Petrizen.	Catrelate.
Eutychiane.	Casyelle.
Mulato.	Mariane.
Belas.	Priscopere.
Cattaros.	Milete.
Cattaricos.	Dardarapare.
Pentza.	Cesune.
Cattapheteros.	Veriniane.
Dabane.	Lasbare.
Cubin.	Castellobretare.

Edetzion.	Blezon.
Dinias.	Labutza.
Cecola.	De Quint.
Emaſte.	Bermerion.
Caſtelone.	Caſtraſeme.
Capomalve.	Rotun.
Serete.	Cobencile.
Ptochion.	Marcelline.
Quino.	Primoniane.
Berzane.	Pamylin.
Beſſaïane.	Aria.
Arſe.	

Dans le territoire de la ville de Sardique.

Scupion.	Struas.
Stene.	Protiane.
Marcipetre.	Maceumiane.
Bribaron.	Scopentziane.
Romaniane.	

Dans le champ de Cabezane le fort de Balbes *a été bâti de neuf, & ceux qui ſuivent ont été reparez.*

Byrſia.	Vinée.
Stamazon.	Triſciane.
Cleſbeſtite.	Parnuſte.
Dujane.	Tzimes.
Turicle.	Bidzon.
Medece.	Stenocorte.
Peplabe.	Dancedebe.
Cunes.	Ardie.

*** bâtis de neuf ***

Burgame.
Betzas.
Bregedabe.
Borbrege.
Tures.

Reparez.

Salebries.
Arcunes.
Duries.
Buteries.
Barbaries.
Arbatias.
Cuzuſure.
Eteries.
Itaberies.
Bottes.
Bitzimeas.
Badzianie.
Banes.
Bimere.
Tuſudeaas.
Scuanes.
Scentudies.
Scares.
Tugurias.
Bemaſte.
Stramentias
Lignios.
Itadebe.

Dans le territoire de la ville de Germane le fort de Scaphion *a été bâti de neuf & ceux qui ſuivent ont été reparez.*

Germas.
Candaras.
Rolligeras.
Scinzeries.
Château de Riginon.
Suagogmenſe.

Dans le territoire de la ville Pauta.

Tarporon.
Sobaſtas.
Cherduſceras.
Blepe.
Zcſpuries.

Dans le champ Scaſſctane.

Alaron.
Magomias.
Luconante.
Balauſon.
Butis.

** Bâtis de neuf dans le territoire de la ville ***

Calventie.
Pharanores.
Stranbaſte.
Aldane.
Barachtheſte.
Sarmate.
Arſene.
Brarcedon.
Erarie.
Bercadion.
Sabinibries.
Timiane.
Candila.
Arſaze.
Viculée.
Caſtellion.
Groſſes.
Garces.
Piſtes.
Duſmanes.
Bratziſte.
Holodoris.
Caſſie.
Grandeton.
Urbriane.
Nogeto.
Gurbicum.
Lautzones.
Dutiares.
Mediane.
Tiuncane.
Caſtengion.

Reparez.

Hercula.
Le château de Mucien.
Burdopes.
Calys.
Millareque.
Debrera.
Cheſdupara.

Dans le champ Remeſianeſe.

Brittura.
Subaras.
Lamponiane.
Stronges.
Dalmatas.
Primiane.
Frerraria.
Topera.
Tomes.
Cuas.
Tzerzenuzas.
Stenes.
Eadabe.
Deutrebe.

Pretzuries. Tuleoburgo.
Cumudebe. Longiane.
Deuricus. Lupofantane.
Lutzolo. Dardapare.
Repordenes. Burdomine.
Spelonque. Grinciapare.
Scombro. Gre.
Britaro. Drasimarque.

Dans le champ d'Aquinée le fort de Timatochion a été bâti de neuf, & ceux qui suivent ont été reparez.

Peteres. Stendas.
Sculcoburgo. Scaripara.
Vindimiole. Odriuzo.
Brajole. Cipipene.
Arganocile. Trasiana.
Castellonovo. Potes.
Florentienne. Amuloselotes.
Romylienne. Timalciolon.
Scepteraras. Meridion.
Argentares. Meriopontede.
Auriliene. Tredetitilios.
Gembro. Breole.
Clemades. Motrees.
Turribas. Vicanovo.
Gribo. Quartiane.
Chalarus. Julioballe.
Tzutrato. Pontzas.
Mutzipara. Zanes.

CHAPITRE V.

1. Cours du Danube. 2. Fortifications faites sur ses bords.

1. VOILA de quelle maniere Justinien a fortifié les villes mediteranées de l'Illyrie. Je m'en vais dire comment il a fortifié le bord du Danube. Les Empereurs precedens avoient élevé des forts, & des villes pour en empêcher le passage aux nations étrangeres. Mais ces villes & ces forts servoient plûtôt à montrer que le bord n'en étoit pas tout-à-fait inhabité, qu'ils ne servoient à le défendre. Il est vray qu'alors les Barbares ne faisoient pas volontiers de siege; & que les fortifications ne consistoient qu'en une tour où il y avoit un petit nombre de soldats. Ce qui suffisoit pour les arrêter. Mais Attila étant venu depuis avec une formidable armée rasa ces petis forts, & fit une terrible irruption sur nos terres. Justinien les a relevez non pas tels qu'ils étoient, mais il les a faits plus solides. Voici comment.

Le Danube tire sa source des montagnes des Celtes, ou des Gaulois. Il traverse une vaste étenduë de païs qui est presque tout desert, & qui n'est habité en certains endroits que par des Barbares qui n'entretiennent aucun commerce avec les

les hommes polis. Lorſqu'il s'approche de la Dace il ſepare nos terres de celles de ces peuples. Voila pourquoy les Romains appelent la Dace Ripenſe, c'eſt-à-dire la Dace qui eſt ſur la rive.

2. Singedon eſt la premiere, & la plus ancienne ville qui ait été bâtie en cet endroit là. Les Barbares en étant devenus maîtres par la ſuite du temps l'ont raſée. Juſtinien l'a fait rebâtir & l'a renduë & plus forte & plus magnifique qu'elle n'avoit jamais été. Il a auſſi fait bâtir un fort à huit milles de Singedon que l'on a appelé pour ce ſujet-là le huitiéme. Au delà il a fait rebâtir entierement une ancienne ville nommée Viminaque qui avoit été ruinée.

CHAPITRE VI.

Ouvrages bâtis par Juſtinien depuis la ville de Viminaque juſques à la Thrace.

QUAND on eſt ſorti de Viminaque l'on rencontre ſur le bord du Danube trois forts Picne, Cupe, & Nova, qui ne conſiſtoient autrefois qu'en une tour. Juſtinien y a depuis élevé un ſi grand nombre de maiſons & de fortifications qu'il en a fait des villes fort celebres. Il y avoit ſur l'autre bord, à l'oppoſite de Nova, une tour dont le veritable nom étoit Literata, & que les habitans appeloient par corrup-

tion Lederata. Cette tour ayant été autrefois abandonnée, Justinien en a depuis fait un fort considerable. Ensuite de Nova il y a divers forts, savoir Cantabazate, Smorne, Campse, Tanate, Serne, & Duceprate. Il y en a encore plusieurs autres sur l'autre bord qui ont tous été bâtis de neuf par les soins du mesme Prince. Il y a un peu plus loin une forteresse nommée la tête de bœuf bâtie autrefois par Trajan, & tout auprés une ancienne ville nommée Zane que l'Empereur a fait fortifier de telle sorte que ce sont maintenant deux des plus puissans boulevars de l'Empire. Proche de Zane est un fort nommé Pont. Le fleuve se coupe en cet endroit pour entourer une partie de son rivage, aprés quoy il se remet dans son canal ordinaire. Ce n'est pas de luy mesme qu'il fait ce détour, il y est forcé par l'artifice des hommes. Je diray ici pourquoy ce fort a été appelé Pont, & pourquoy le cours du Danube a été détourné en cet endroit là.

L'Empereur Trajan étant d'un naturel ardent, & ambitieux, sembloit avoir de l'indignation de ce que son Empire n'étoit pas d'une étenduë infinie, & de ce que le Danube y servoit de bornes. Il desira donc d'en joindre les deux bords avec un Pont, afin qu'il n'apportât plus d'obstacle à ses conquêtes. Je n'entreprendray pas d'en faire la description. Il faudroit pour cela avoir la suffisance de cet Apollodore de Damas qui en don-

na le dessein. Mais quelque grand que fût cet ouvrage il devint inutile aux Romains parce que la suite du temps, & le cours du fleuve le ruinerent. Trajan fit bâtir deux forts aux deux bouts du pont. L'un de ces forts a été depuis nommé Pont, & l'autre Theodora. Les ruines du pont remplirent de telle sorte le canal du Danube qu'il changea son cours, & prit le tour dont j'ay parlé. Ces deux forts ayant été ruinez tant par la longueur du temps, que par les irruptions des Barbares, Justinien a fait reparer tres-solidement le fort du Pont qui est au côté droit du Danube, & a assuré par ce moyen le repos de l'Illyrie; & pour celuy de Theodora il l'a negligé parce qu'il étoit trop exposé aux courses des nations étrangeres. Le mesme Empereur a fait bâtir au delà du fort du Pont divers autres forts dont voici les noms: Narbourg, Susiane, Armate, Timene, Theodoropole, Stilibourg, & Alicanibourg.

Il y a tout proche une ville nommée Ager dont l'Empereur a relevé une partie qui étoit tombée en ruine. Il a aussi reparé trois autres forts dont l'un se nommoit Lacbourg, l'autre Bourgneuf, & le dernier Dortic. Il a tellement reparé une tour nommée la tour du Juif qu'elle peut maintenant passer pour une tres-belle citadelle. De plus il a entouré de murailles le bourg nommé le Bourg-haut qui étoit entierement dépeuplé. Il en a fait autant à un fort nommé

Gombe. Il a reparé la citadelle Crispas, Longiniane, & Ponte-serium qui étoient presque ruinées par le temps. Il a refait les creneaux de Boulogne & de Novo qui étoient tombez. Il a reparé toutes les ruines de la ville Ratiaria. Il y en a dont il a accrû l'enceinte, & il y en a d'autres dont il l'a diminuée, selon qu'il l'a jugé à propos, pour en rendre l'accés plus difficile. Il a fait de la tour Mocatiane une citadelle pourvûë de tout ce que l'on y peut desirer. Il a retreci un espace d'Almum, & il l'a mis en état de soûtenir l'attaque des ennemis. Il y a plusieurs endroits où n'ayant trouvé qu'une tour qui étoit aisée à assieger & à prendre, il en a fait des forts tres-considerables. Tricesse & Putedin en peuvent servir d'exemple. Il a merveilleusement bien reparé les fortifications de Cebre. Il a bâti de neuf deux autres forts, savoir l'un dans un lieu nommé Bigranaë, & l'autre dans un lieu nommé Onos où il n'y avoit auparavant qu'une tour. Il y avoit tout auprés de vieux vestiges d'une ville nommée Augusta; elle retient encore le mesme nom maintenant qu'elle a été entierement rebâtie par Justinien, & remplie d'un grand nombre d'habitans. Il a fait à la citadelle Edabe toutes les reparations qui y étoient necessaires. Il a relevé la ville de Variane qui étoit tombée en ruine; & il a entouré de murailles celle de Valeriane qui étoit toute ouverte.

Il a étendu ses pensées, & ses soins jusques

aux places les plus éloignées du bord du Danube, & il a entouré de fortes murailles le camp de Mars, Zetnocerte, & Iſcos. Il a reparé les fortifications & les murailles du fort des Huns ſur le bord du Danube. On avoit élevé aſſez proche de ce fort deux ouvrages pour la défenſe des deux bords de ce fleuve. L'un qui étoit dans l'Illyrie avoit été appelé petit Palais, & l'autre qui étoit à l'oppoſite avoit été appelé Sicibide. Ces deux ouvrages ayant été ruinez par le temps ont été ſi bien reparez par Juſtinien qu'ils contribuent extremement à reprimer les courſes des Barbares. De plus il a rebâti tout de neuf un ancien fort nommé le fort d'Eryme. Il a reparé le fort de Lapidaris qui eſt à l'extremité de l'Illyrie. Et il a tellement accrû une tour nommé la tour de Lucernariabourg qu'elle a autant d'eſpace qu'une citadelle d'une juſte grandeur. L'Empereur ne s'eſt pas contenté de faire bâtir ces ouvrages dans l'Illyrie il a pourvû encore à la ſureté de cette Province par les garniſons qu'il y a établies.

CHAPITRE VII.

Autres ouvrages bâtis ou reparez par Justinien sur le Danube.

NOus avons décrit jusqu'ici les fortifications que l'Empereur a fait faire dans l'Illyrie sur le Danube, parlons maintenant de celles qu'il a fait faire dans la Thrace sur le mesme fleuve, avant que de parler de celles qui sont sur la terre un peu loin de ses bords. Entrons d'abord dans le païs des Mysiens, qui confinent à l'Illyrie, & que les Poëtes ont dit combattre de prés. Justinien a fait bâtir de neuf le fort de Securisca, qui est le premier qui se presente à la vûë aprés celuy de Lucernariabourg, & il a fait reparer les ruines de celuy de Cintodeme. Il a fondé un peu plus loin une ville qu'il a nommée Theodoropole, du nom de l'Imperatrice sa femme. Il a fait reparer les forts de Tigas & de Jatron. Il a ajoûté au fort de Maxence une tour qu'il y jugeoit necessaire, & il a fait construire tout de neuf un autre fort nommé Cinton. Il y a ensuite la citadelle de Tramacarisque, vis-à-vis de laquelle est le fort de Daphné, qui fut autrefois bâti avec un grand soin par l'Empereur Constantin, mais comme dans la suite du temps il avoit été démoli par les Barbares, il fut reparé par Justinien. Ce mesme Prince fit faire aussi

ſes reparations qui étoient neceſſaires aux citadelles d'Altenes, & de Candidiane, qui avoient été un peu auparavant ruinées par les ennemis. Il y a enſuite trois forts ſur le Danube, ſavoir Saltopyrge, Doroſtole, & Sucidabe, dont il a fait refaire les ruines. Il a pris le meſme ſoin du fort de Queſore, qui eſt un peu éloigné du rivage. Quoy que celuy de Palmate en fût auſſi éloigné, il n'a pas laiſſé de le reparer, & d'en augmenter l'étenduë. Il a rebâti tout proche un autre fort nommé Adine, pour repouſſer les Sclavons qui dreſſoient des embuſcades en cet endroit-là, & pour reprimer l'inſolence de leurs brigandages. Il a encore élevé un autre fort tout proche qui ſe nomme Tilicion, & au côté gauche une citadelle.

Voila ce qui regarde les forts de la Myſie qui ſont ſur le bord du Danube. Entrons maintenant dans la Scythie, où nous verrons d'abord le fort de ſaint Cyrille, duquel Juſtinien a fait reparer divers endroits qui tomboient en ruine. Il y avoit enſuite un vieux château nommé Ulmiton, qui avoit long-temps ſervi de retraite aux Sclavons, mais qui alors étoit deſolé; Juſtinien le fit entierement rebâtir, & garentit par ce moyen la côte des incurſions de ces Barbares. Outre cela il a fait reparer les murailles de la ville d'Ibide, & il a fait bâtir au delà un fort nommé Egiſte. Il a fait faire pluſieurs autres reparations à un autre fort nommé Almyris qui eſt à

l'extremité de la Scythie. Il n'est pas juste de passer sous silence les autres places que le mesme Prince a fait fortifier en cette partie de l'Europe.

CHAPITRE VIII.

1. Chemin de Region. 2. Pont de la Fourmi. 3. Citernes de la ville d'Atyra, & quelques autres bâtimens.

1. J'AY fait le dénombrement des edifices que l'Empereur a fait faire dans la Dardanie, dans l'Epire, dans la Macedoine, dans les autres parties de l'Illyrie, dans la Grece, & sur les bords du Danube, il est à propos de faire à cette heure mention de la Thrace. Comme Constantinople surpasse toutes les autres villes encore plus par l'eminence de sa dignité, que par l'avantage de son assiete, & comme elle s'éleve pour défendre l'Europe, ainsi qu'une citadelle, & qu'elle garde la mer qui la separe d'avec l'Asie, il est juste qu'elle face le commencement de ma narration, & qu'elle luy serve de fondement. Mais puisque j'ay déja décrit les edifices tant particuliers que publics, que ce Prince a fait faire dans la ville, & aux environs, je passerai plus avant.

Il y a dans un faux-bourg un fort nommé Strongylon,

Strongylon, d'un nom qui a quelque rapport à ſa figure qui eſt ronde; le chemin qui conduit de ce fort à Region étant haut, & bas, & ſe trouvant rompu par les eaux, & par la fange, toutes les fois que les pluyes étoient abondantes, Juſtinien le fit paver de groſſes pierres, & le rendit aiſé & commode. Il eſt de la largeur qu'il faut pour paſſer deux chariots de front. Les pierres ſont fort dures, fort larges & fort épaiſſes. Elles ſont ſi bien jointes, qu'il ſemble que ce ne ſoit qu'une ſeule piece. En voila aſſez ſur ce ſujet.

2. Il y a proche de Region un lac où puſieurs rivieres ſe déchargent: il s'étend juſqu'à la mer, & n'a avec elle qu'un meſme rivage qui eſt fort battu par ſes vagues. Quoy que les eaux de la mer & du lac ſoient enfermées dans un meſme canal, elles ne laiſſent pas d'avoir un cours tout contraire. Lorſqu'elles ſe ſont un peu approchées, elles ſe replient, & ſe retirent comme ſi elles s'impoſoient des bornes. Il y a à l'endroit où elles ſe joignent un détroit où l'on ne les peut diſtinguer. Le lac ne ſe décharge pas toujours dans la mer, ni la mer ne remonte pas toujours dans le lac. Lorſqu'aprés de grandes pluyes il ſoufle un vent de midi le lac avance viſiblement vers la mer, au contraire lorſqu'il ſoufle un vent de ſeptentrion la mer ſe répand ſur le lac, & s'étend fort loin, quoy que ce ſoit dans un eſpace fort étroit, & fort profond, que l'on a appelé

pour ce sujet fourmi. Le détroit où la mer & le lac se mélent, a un pont où l'on ne pouvoit autrefois passer sans danger, parce que les vagues enlevoient souvent le pont, & les hommes qui passoient dessus. Justinien pourvût à la sureté du passage en faisant bâtir un pont de pierre au lieu du pont de bois.

3. Il y a au delà de Region une ville nommée Atyra, dont les habitans étoient extremement incommodez par la disette d'eau : mais Justinien les a delivrez de cette incommodité, en faisant faire une cîterne, qui est plus que suffisante pour fournir aux necessitez de la ville. Il a aussi fait reparer les ruines des murailles.

Au delà d'Atyra est un lieu nommé Episcopia par les habitans, qui n'avoit aucune fortification, & étoit tout-à-fait exposé aux courses des ennemis : Justinien l'a fait fortifier d'une maniere toute nouvele. Le bâtiment s'avance hors de l'enceinte de la muraille, & étant fort étroit au commencement, il devient fort large, & est revêtu par les deux bouts de deux tours, ce qui empêche les ennemis de pouvoir approcher des murailles. Les portes ne sont pas à l'ordinaire au milieu des courtines entre deux tours, mais à côté dans des enfoncemens qui les derobent à la vûë des ennemis. Ce fut Theodore Silentiaire homme de grande suffisance, qui fut employé à cet ouvrage. Ayant à décrire la grande muraille, remarquons quelque chose auparavant.

CHAPITRE IX.

1. Grande muraille bâtie par Anastase, & reparée par Justinien. 2. Reparations faites à Selivrée, à Heraclée, & à d'autres villes.

1. LA mer mediterranée a l'Europe au côté gauche, & se répand vers l'orient jusqu'à la Thrace, où elle se divise en deux, & continuë d'un côté à se répandre vers l'orient, & forme de l'autre le Pont-Euxin. Quand elle est arrivée à Constantinople elle tourne du côté d'orient comme si c'étoit une borne; de là elle se jette dans un golphe, & elle fait l'Isthme de Thrace, non pas en se partageant en deux bras, comme aux autres Isthmes, mais en entourant la Thrace, & sur tout les faux-bourgs de Constantinople d'une maniere tout-à-fait admirable. Les maisons y ont été bâties non pour la necessité, mais pour le luxe. Elles y sont embellies d'une quantité prodigieuse d'ornemens vains & precieux, qui ne peuvent proceder que de l'orgueil de l'esprit, & de la superfluité des richesses. On n'y voit que des meubles exquis & travaillez avec autant d'art que de dépense. Quand les ennemis surviennent à l'impourvû ils ruinent ces belles maisons, & les reduisent à un état pitoya-

ble. L'Empereur Anaſtaſe deſirant autrefois y apporter du remede, fit bâtir à quarante milles de Conſtantinople une muraille, longue de l'eſpace de deux journées de chemin, qui touchoit d'une mer à l'autre. Il s'imaginoit avoir pourvû par là à la ſureté des maiſons qui étoient dans cette enceinte: mais ce qu'il y fit fut trouvé plus incommode qu'utile; & la muraille pour avoir trop d'étenduë, n'eut pas aſſez de ſolidité. Il faloit un nombre prodigieux de ſoldats pour la garder, & de quelque côté que vinſſent les ennemis, ils en prenoient une partie & chaſſoient l'autre. L'Empereur a fait reparer tous les endroits des murailles qui étoient tombez par terre, & de plus pour la ſureté de la garniſon, il a fait boucher les portes par où l'on alloit d'une tour à l'autre, & il a fait faire une porte par en-bas, & un degré à chaque tour. Ceux qui les gardent les ferment quand il eſt neceſſaire, & ſe tenant à couvert ils mépriſent les efforts des ennemis.

2. Il a pourvû à la ſureté de cette muraille, non ſeulement en faiſant ce que je viens de dire, mais encore en reparant les fortifications de Selivrée. Heraclée, cette ville ſi celebre qui eſt tout proche ſur le bord de la mer, & qui s'appeloit autrefois Périnthe, qui tenoit le premier rang dans l'Europe, & qui n'y tient plus maintenant que le ſecond, manquoit d'eau, non par la qualité de ſon aſſiete, ni par la negligence de ceux

qui l'avoient bâtie, car l'Europe où elle eſt aſſiſe, eſt arroſée d'un grand nombre de fontaines, & on avoit eu ſoin d'y faire un aqueduc: mais il avoit été ruiné par la ſuite des années, & peut-être auſſi par la faute des habitans. Le palais de la ville avoit couru la meſme fortune. Juſtinien s'eſt appliqué avec un ſoin, & avec une magnificence toute royale à reparer l'un & l'autre.

A une journée d'Heraclée eſt un lieu nommé Rodoſto, qui eſt dans une ſituation fort avantageuſe pour naviger ſur l'Elleſpont, & qui eſt fort commode aux marchans pour aborder, pour décharger leurs marchandiſes, & pour en emporter d'autres dans les païs étrangers. Mais comme il étoit naturellement de facile accés, & qu'il n'avoit pas été fortifié par l'art des hommes, il avoit été abandonné par les marchans, qui n'y trouvoient point de ſureté. Juſtinien l'a tres-bien fortifié, & en le fortifiant il a pourvû à la conſervation des peuples d'alentour. Il y a bâti une ville tres-ſpacieuſe, & tres-forte, où les païſans ſe retirent dans les temps de guerre, & où ils portent ce qu'ils ont de meilleur.

CHAPITRE X.

1. Grande muraille de la Cherſoneſe. 2. Reparations d'Aphrodiſias, de Ciberis, de Callipole, & de quelques autres places.

1. DISONS maintenant quelque choſe des ſoins que le meſme Prince a pris de fortifier la Cherſoneſe. Elle s'avance à l'oppoſite d'une partie de la Thrace, & ſemble être prête de ſe joindre à l'Aſie ; elle a un promontoire prés de la ville d'Eleonte, qui s'étend à l'endroit meſme où ſe forme le golphe de la mer noire. Il s'en faut peu qu'elle ne ſoit une Ile, & il n'y a qu'un Iſthme fort étroit qui l'en empêche, c'eſt pour cela qu'elle a été appelée Cherſoneſe. Les Anciens avoient bâti ſur cet Iſthme une muraille qui pouvoit être priſe ſans peine, & qui étoit auſſi baſſe que ſi elle n'eût été faite que pour enclorre un jardin. Ils avoient élevé aux deux côtez de l'Iſthme deux moles ſi foibles, & ſi mépriſables, qu'ils ſembloient plus propres à faire entrer l'ennemi qu'à le repouſſer. Ils s'imaginoient cependant que ces murailles & ces moles étoient imprenables, & ſur cette imagination ils n'avoient élevé aucune fortification dans la Cherſoneſe, bien qu'elle eût le chemin de trois journées en longueur. Il n'y a pas long-

temps que les ennemis en parcourant la Thrace tenterent d'entrer dans l'Isthme, qu'ils chasserent sans peine ceux qui le gardoient, & passerent la muraille.

Justinien qui veilloit avec une application continuelle au bien de ses sujets fit abattre entierement la vieille muraille sans en laisser le moindre vestige, & en fit élever au mesme endroit une autre d'une hauteur, & d'une largeur fort raisonnable. Au dessus des creneaux il fit faire une galerie voûtée afin que les soldats fussent à couvert; & au dessus de cette galerie, il fit faire un autre rang de creneaux afin de doubler le nombre des soldats. Aux deux bouts il fit construire deux moles, & il les fit élever à une hauteur égale à celle des murailles. Il fit nettoyer les fossez, & les fit creuser d'une largeur, & d'une profondeur extraordinaire. Il y mit de plus une garnison fort nombreuse, & capable de garder la grande muraille, & de repousser ceux à qui il prendroit envie de l'attaquer.

2. Aprés avoir pourvû de la sorte à la sureté des avenuës il ne negligea pas pour cela les fortifications du dedans, mais il les mit en état de resister au cas que la grande muraille fût prise par malheur. Il fit fermer pour cet effet la ville d'Aphrodisias qui ne l'avoit jamais été. Il rebâtit entierement celle de Ciberis qui étoit en ruine. Il la peupla de nouveaux habitans. Il y construisit des bains, des hôpitaux, & d'autres edifices

qui font la beauté des villes.

Il fit encore entourer de fortes murailles la ville de Callipole que les anciens avoient tout-à-fait negligée par la confiance qu'ils avoient euë dans la muraille de la Chersonese. Il y fit aussi bâtir des caves, & des greniers pour renfermer les provisions necessaires aux gens de guerre.

Il y a à l'opposite d'Abyde une ville fort ancienne nommée Seste qui est commandée par une colline, & qui n'avoit autrefois ni fortifications, ni murailles. L'Empereur y a fait bâtir une citadelle qui est de tres-difficile accés, & qui passe pour imprenable. Il y a proche de Seste une autre ville nommée Eleonte où il s'éleve un rocher fort vaste & détaché de la mer, au haut duquel Justinien a fait bâtir un fort. Il en a fait construire encore un autre à côté de la grande muraille d'une maniere fort solide, & ainsi il a pourvû à la sureté des peuples de la Chersonese.

CHAPITRE XI.

Fortifications de la ville d'Enus, du bourg de Bellure, & de quelques autres places.

IL y a au delà de la Chersonese une ville nommée Enus du nom d'Enée fils d'Anchise son fondateur. Les murailles de cette ville étoient si basses qu'il n'y avoit rien si aisé que de passer

par

par dessus. De plus elles avoient du côté de la mer une ouverture par où elles donnoient un passage tout libre. L'Empereur les a élevées à une telle hauteur que les ennemis, bien loin d'esperer de les prendre, n'osent seulement songer à les attaquer. Mais bien que l'Empereur eût fait entourer cette ville d'une si forte muraille, qu'elle sembloit imprenable, le païs n'en fut pas moins exposé au pillage parce qu'il n'y avoit presque jamais eu de forts dans Rodope. Il y avoit bien avant dans la terre un bourg nommé Bellure qui égaloit les villes en richesses, & en habitans. Mais comme il n'étoit point fermé de murailles il n'étoit pas moins sujet aux incursions que les terres d'alentour. Justinien l'a fermé, & luy a donné le nom de ville. Il a pris un soin particulier de reparer ce qui manquoit aux autres places de Rodope, & sur tout aux murailles de Trajanopole, & de Maximianopole.

Pour ce qui est d'Anastasiopole elle étoit fermée de murailles. Mais comme la côte n'étoit pas fortifiée les Huns y abordoient, enlevoient les vaisseaux, & incommodoient les Isles voisines. Justinien a fait bâtir pour ce sujet une muraille le long de la côte, & il a conservé par ce moyen les vaisseaux, & les Insulaires. Il a de plus fait faire un aqueduc pour conduire l'eau depuis une montagne voisine jusqu'à la ville.

Il y a dans Rodope une ancienne ville nommée Topere qui est presqu'entourée par une ri-

viere, & commandée par une colline par où les Sclavons l'ont prise depuis peu de temps. L'Empereur l'a fait enfermer de murailles qui s'élevent à une telle hauteur, qu'elles sont autant au dessus de la colline qu'elles étoient autrefois au dessous. Il a fait ajoûter au haut une galerie couverte d'où les soldats de la garnison peuvent tirer sur les assiegeans. De plus il a fait de chaque tour comme autant de citadelles.

Il faut que j'ajoûte de qu'elle maniere il a fortifié le reste de la Thrace, & le païs que l'on appele Emimont. Il a fait reparer tous les endroits de Philippopole, & de Plotinopole qui menaçoient de ruine, ou qui étoient foibles, & hors d'état de soûtenir le choc des ennemis. Il a élevé une infinité de forts dans la Thrace, & au lieu qu'elle étoit sujette auparavant aux courses, & aux ravages il l'en a entierement preservée. Voici les noms de ces forts autant que je puis m'en souvenir.

Dans l'Europe.

Lydice.	Elées.

A Rodope.

Caseera.	Toparon.
Theodoropole.	Dalatarbe.
Thrasi.	Bré.
Thudanelane.	Cuscabiri.
Mundepe.	Cuscule.
Tharsandale.	Bospare de Thrace.
Denizus.	Vesiparum.

Capiſturie.
Veripare.
Iſgipere.
Ozorme.
Vereïaros.
Tamonbar.
Scemnas.
Caraſtyra.
Pinzus.
Thuleus.
Arzon.
Caſtrazarba.
Zoſiterſum.
Bergiſum.
Dingium.
Saciſſus.
Cyrtuxure.
Potamocaſtellum.
Iſdicée.
Emporium.
Taurocephaleon.
Velaidipara.
Seitaces.
Bepare.
Puſinum.
Hymauparubri.
Scariotaſalucra.
Auguſtas.
Urdaus.
De ſaint Trajan.

Dertalle.
De Solban.
Vaſque.
Zyncyre.
D'Hemimont.
De Zemarque.
Cerioparon.
Caſibon.
Unci.
Antoninum.
Foſſé de Gezile.
Cherenon.
Probin.
Saint Theodore.
Burdepto.
Rhacule.
Saint Julien.
Tzitaete.
Velaſtyras.
Getrinas.
Bredas.
Verus.
Thocyodis.
Via.
Anagonclias.
Suras.
Antipari.
Dordas.
Sarmathon.
Cliſura.

Hylaſianes.
Thraſarique.
Beca.
Chryſante.
Marcerote.
Zdebrin.
Saint Theodore.
Aſgarſe.
Burtudgiſe.
Tauroceme.
Nice.
Cavotombe.
Dixas.
Getiſtraus.
Debre.
Probin.
Carbere.
Eſimont.
Aſgize.
Dalatarbe.
Theodoropole.
Tzyidon.
Tzonpolegon.
Baſibunon.
Anchiale.
Marcien.
Cyridane.
Becule.

Forts de Thrace ſur les bords du Pont-Euxin & du Danube.

Myſias.
Erculante.
Scatrine.
Appiare.
Exentapriſte.
Deoniene.
Limo.
Odyſſus.
Bidigis.
Arine.
Nicopole.
Zicidebe.
Spibyre.
Poliſcaſtellum.
Ciſtidiſe.
Baſterne.
Metalla.
Veripare.
Spadizus.
Marcerote.
Bodas.
Ziſnudebe.
Turules.
Juſtinianopole.
Therme.
Gemellomont.
Aſilbe.
Cuſcane.

Cuſcum.
Foſſatum.
Biſdine.
Marcianopole.
Scythias.
Grapſo.
Nono.
Troſmes.
Naioduno.
Rheſidine.
Conſtantiene.
Callatis.
Baſſidine.
Beledine.
Abritte.
Rubuſte.
Diniſcarte.
Monteregine.
Becis.
Altine.
Maurovalle.
Tigra.
Scedebe.
Novas.

Dans le millieu des Terres.

Copuſtorus.
Virginazo.
Tillito.
Ancyriana.
Muridebe.
Itzes.
Caſtellonovo.
Padiſare.
Biſinaphe.
Valentiniene.
Zaldape.
Axiope.
Carſo.
Gratiane.
Predidis.
Argamo.
Paulimandre.
Tzaclis.
Pulcra Theodora.
Tomis.
Creas.
Cataſſi.
Niſconis.
Novejuſtiniana.
Preſidio.
Ergamia & d'autres qui ſont innombrables.

LIVRE V.

DES EDIFICES DE JUSTINIEN,

Ecrit par Procope de Cesarée.

CHAPITRE I.

1. Eglise de saint Jean à Ephese. 2. Greniers à Tenedo.

1. J'AY décrit dans le livre precedent le plus exactement qu'il m'a été possible les ouvrages que l'Empereur a fait faire en Europe, il faut que je décrive dans celuy-ci ceux qu'il a fait faire en Asie, & dont j'avois omis de parler. Je pense avoir remarqué tant les fortifications qu'il a fait faire aux villes d'Orient, que les autres bâtimens qu'il a élevez depuis la frontiere de Perse jusqu'à la ville de Palmyre qui est assise au pié du mont Liban en Phenicie. Je remarquerai dans la suite les edifices qu'il a faits au reste de l'Asie, & en Afrique, les villes dont il a relevé les murailles, & les chemins qu'il a repa-

rez, ſoit en coupant des montagnes, ou en comblant des precipices, ou en détournant le cours des rivieres, ou enfin en éloignant par d'autres moyens les dangers dont ceux qui voyageoient étoient menacez.

Il y avoit à l'oppoſite d'Epheſe une colline fort droite, dont le terroir étoit ſi pierreux, & ſi ſterile qu'il ne portoit point de fruits, quelque ſoin que l'on prît de le cultiver. Les gens du païs y avoient autrefois bâti une Egliſe en l'honneur de ſaint Jean l'Apôtre, qui a été ſurnommé le Theologien, à cauſe qu'il a parlé de la nature divine d'une maniere qui ſurpaſſe infiniment les penſées, & les expreſſions des hommes. Comme cette Egliſe étoit trop petite, & meſme qu'elle étoit preſque ruinée par le temps, Juſtinien l'a fait abatre entierement pour en élever une autre, qui eſt ſi grande, & ſi magnifique qu'elle peut être comparée à celle qu'il avoit bâtie auparavant à Conſtantinople en l'honneur de tous les Apôtres.

2. Voila ce qu'il a fait à Epheſe. Ce qu'il a fait à Tenedo contribuë beaucoup à la ſureté, non ſeulement de Conſtantinople, mais de la mer. J'en feray incontinent la deſcription. Il faut remarquer auparavant que la mer de l'Elleſpont eſt extremement étroite, parce qu'elle eſt preſſée par deux terres fermes qui s'approchant de Seſte, & d'Abyde commencent le détroit. Lorſque les vaiſſeaux ſont arrivez en cet endroit

ils n'en peuvent partir pour aller vers Constantinople si ce n'est d'un seul vent, qui est le vent de midi. Quand une flotte chargée de blé est arrivée d'Alexandrie, & qu'elle a ce vent favorable elle aborde en peu de temps au port de Constantinople, & aprés y avoir déchargé elle s'en retourne prontement charger d'autres marchandises, afin de pouvoir revenir une seconde, ou mesme une troisiéme fois avant l'hiver: mais lorsqu'un autre vent soufle, les navires, & les grains s'y pourissent. Justinien ayant appliqué ses soins pour remedier à cet inconvenient, fit voir clairement qu'il n'y a rien pour difficile qu'il paroisse, dont un homme d'esprit ne puisse venir à bout. Il a fait bâtir dans l'isle de Tenedo qui est proche du détroit, un grenier qui est large de quatre-vingt dix piés, long de deux cens quatre-vingt, & haut à proportion. Lorsque les marchans y sont arrivez, & que le vent ne leur permet pas d'aller jusqu'à Constantinople, ils serrent leurs blés dans le grenier & s'en retournent. Dés que le vent est changé d'autres personnes menent le blé sur d'autres vaisseaux.

CHA-

CHAPITRE II.

1. Edifices dont Justinien a embelli la ville d'Helenopole. 2. Autres edifices le long du fleuve Draco.

1. IL y a dans la Bithynie une ville du nom d'Helene mere de Constantin. Ce n'étoit autrefois qu'un village de nulle consideration: mais ce Prince voulant l'honorer comme par quelque sorte de reconnoissance de ce que sa mere y étoit née, luy donna le titre de ville, sans luy en donner neanmoins l'étenduë, ni la beauté. Ainsi elle demeura dans son premier état, & ne laissa pas de changer de nom. Justinien pour purger la memoire du fondateur du nouvel Empire du reproche qu'on luy pouvoit faire d'une negligence fort blâmable, fit bâtir un magnifique aqueduc dans cette ville, par le moyen duquel il delivra les habitans de la soif dont ils étoient pressez auparavant. Il ne leur fournit pas seulement de l'eau pour boire, il leur en fournit aussi pour se baigner; & il leur fit bâtir un bain tout neuf en un endroit où il n'y en avoit jamais eu, & reparer un ancien qui avoit été negligé. Il y éleva aussi des hôtels pour les Magistrats, des Eglises, des palais, des galeries, &

d'autres edifices publics qui en font le principal ornement.

2. Il y a un fleuve tout proche que les gens du païs ont appelé Draco, à cause qu'il se roule, & se plie de côté & d'autre, & qu'il fait tant de tours, & de détours que ceux qui voyagent sont obligez de le traverser jusqu'à vingt fois en tres-peu de temps. Plusieurs mesme y sont peris lorsque par mal-heur il s'est soudainement débordé. De plus il y avoit un bois fort épais, & une quantité extraordinaire de roseaux qui en embarassoient l'embouchûre, & qui augmentoient l'incommodité qu'il apportoit. Il n'y a pas long-temps qu'ayant été enflé par des pluyes excessives, il inonda le païs, & qu'il y fit d'étranges desordres. Il ravagea les terres, arracha les vignes, les oliviers, & d'autres arbres de toute sorte d'espece. Il renversa quelques maisons qui étoient proche des murailles, & apporta une infinité d'autres calamitez. Justinien touché de la misere des habitans de ce païs-là, a fait ce que je vais dire pour les soulager. Premierement il fit abatre le bois, & arracher les roseaux pour rendre l'embouchure plus libre, & pour empêcher le débordement. Outre cela il a coupé deux montagnes qui s'élevoient alentour; il a comblé des precipices, & enfin il a applani un chemin de telle sorte, que l'on peut aller fort commodement par terre, & l'on n'est plus obligé de passer le fleuve aussi souvent qu'on le pas-

ſoit. Enfin il a bâti ſur ce fleuve deux ponts fort beaux & fort larges, & depuis ce temps-là tout le monde y paſſe ſans coure le moindre hazard.

CHAPITRE III.

1. Reparations faites à Nicée. 2. Pont ſur le Sangare, & autres ouvrages.

1. IL ne faut pas oublier la magnificence qu'il a exercée envers la ville de Nicée en Bithynie. Premierement il a reparé un aqueduc que le temps avoit gâté, & par ce moyen il a fourni aux habitans de l'eau en grande abondance. De plus il a bâti pluſieurs Egliſes, & il a fondé pluſieurs Monaſteres, & d'hommes & de filles. Il a refait de neuf une grande partie du palais qui tomboit en ruine, & il a reparé les thermes de tellerie des couriers, qui étoient toutes rompuës depuis long-temps. Il fond ſouvent du côté du couchant des torrens impetueux qui rompent les chemins, & qui avoient emporté un pont ſans en laiſſer aucun veſtige. Juſtinien en a fait faire un autre qui eſt ſi haut, & ſi large, que l'ancien n'avoit rien qui en approchât. Quand le torrent s'enfle, & qu'il court avec un bruit extraordinaire, il paſſe ſous les arches ſans y faire de dommage. Le meſme Prince a reparé

dans Nicomedie les thermes d'Antonin, bien que la grandeur de l'entreprise fit desesperer de la voir jamais achevée.

2. Le Sangare, ce fleuve dont le cours est si rapide, dont la profondeur est un abyme, & dont la largeur ne peut être comparée qu'à l'étenduë de l'ocean, n'avoit jamais souffert de pont. Ceux qui étoient assez hardis pour le traverser, attachoient plusieurs bateaux ensemble, & passoient dessus, de la mesme façon que l'armée des Perses passa l'Ellespont au temps de Xerxés. Mais cela ne se faisoit pas sans danger; car ce fleuve rompoit les cordages, dissipoit les bateaux, & noyoit les hommes. Justinien a commencé d'y faire un pont, & il s'applique avec une telle ardeur à cet ouvrage, que je ne doute point qu'il ne l'acheve dans peu de temps, puisque Dieu seconde de telle sorte ses desseins, qu'il n'a rien entrepris jusqu'ici qu'il n'ait heureusement executé, bien qu'il ait entrepris plusieurs choses qui paroissoient impossibles.

Il y a en Bithynie un chemin pour aller en Phrygie, où les hommes & les chevaux perissoient durant l'hiver. La terre qui naturellement y est grasse étant détrempée par les pluyes, par les neges, & par la rosée, y faisoit une bouë si profonde & si tenante, que les voyageurs y perdoient l'haleine, & la vie. La liberalité de Justinien, & de Theodora a delivré les voyageurs de ce danger. Ils ont relevé avec de grosses pierres

l'espace d'environ une demi journée de chemin; & ainsi ils ont rendu le passage seur. Dans un autre endroit de la Bithynie, qui s'appele Pythia, il y a des sources d'eau chaude, d'où plusieurs personnes, & principalement les habitans de Constantinople tirent un notable soulagement dans leurs maladies. Justinien a laissé en cet endroit des marques d'une magnificence toute royale, en y faisant bâtir un superbe palais, & un bain pour l'usage du public. De plus il y a fait conduire par un canal tout neuf des eaux fraiches, afin de temperer la chaleur des autres. Il a aussi agrandi l'Eglise de saint Michel Arcange, & l'hôpital des malades.

CHAPITRE IV.

1. Pont sur le fleuve de Siberis. 2. Reparation des murailles de Cesarée, avec quelques autres ouvrages.

1. IL y a dans la Galatie proche des Syceens, & à dix milles de la ville de Juliopole un fleuve nommé Siberis, qui incommodoit notablement, & mesme noyoit les voyageurs par de furieuses inondations. L'Empereur touché de la compassion que luy donnoient des accidens si funestes, y apporta le remede necessaire en bâtissant un pont d'une structure fort solide, &

capable de resister aux débordemens les plus violens, & en faisant faire du côté d'orient une chaussée que ceux qui savent les termes de l'art appelent une digue. Il a aussi fait bâtir du côté d'occident une Eglise où les voyageurs peuvent se retirer pendant l'hiver. Comme la riviere qui batoit le pié des murailles de Juliopole les ébranloit notablement, le mesme Prince en a détourné le cours avec une digue longue au moins de cinq cens pas.

2. Voici ce qu'il a fait dans la Cappadoce. La ville de Cesarée est une ville fort grande, & fort peuplée, & qui à cause de sa grandeur est aisée à attaquer, & malaisée à défendre. Elle contient un grand espace qui ne faloit pas enclore, & qui ne sert qu'à la rendre plus exposée aux courses, & aux violences des ennemis. Il y avoit plusieurs hauteurs fort éloignées les unes des autres que ceux qui ont bâti la ville ont voulu enfermer, de peur que des assiegeans n'en tirassent de l'avantage, & ainsi ils ont augmenté le peril, en pensant pourvoir à la fureté. Ils ont enclos des rochers, des jardins, des pâturages qui sont depuis demeurez dans le mesme état, & où l'on n'a point fait de bâtiment, de sorte que les maisons sont séparées l'une de l'autre, & privées de la commodité que le voisinage apporte. De plus il n'y avoit jamais de garnison suffisante à proportion de l'étenduë, & il n'étoit pas au pouvoir des habitans de faire la dépen-

ſe neceſſaire pour entretenir leurs murailles. Ainſi n'étant point fermez, ils étoient dans une apprehenſion continuelle. Juſtinien a fait abatre une partie des murailles afin d'en reduire l'enceinte à une juſte grandeur, qu'il a fait bien fortifier, & où il a établi une bonne garniſon, & par cette ſage prevoyance il a procuré la ſureté & le repos aux habitans.

Comme il y avoit dans une raſe campagne un fort nommé le fort de Moceſe, qui étoit dans un ſi mauvais état qu'une partie de ſes bâtimens étoit tombée en ruine, & que l'autre étoit prête d'y tomber, Juſtinien l'a raſé entierement, & a élevé une muraille du côté d'occident ſur une colline fort roide, & d'un accés fort difficile, & dans l'étenduë de ſon enceinte il a fait bâtir des Egliſes, des hôpitaux, des bains & d'autres edifices de cette nature qui relevent la gloire des villes. Ce qui a été cauſe que celle-ci eſt devenuë la Motropole, qui eſt le titre que les Romains donnent à la premiere d'un païs.

CHAPITRE V.

1. Chemin élargi. 2. Pont réparé.

1. IL y a un bourg nommé Platanon ſur un chemin qui conduit de la ville d'Antioche ou plûtôt, comme on l'appelle mainte-

nant, de la ville de Theopole à la Cilicie, proche duquel il y avoit un paſſage qui étant fort ſerré entre deux montagnes, & rompu par des pluyes continuelles étoit tout-à-fait dangereux. Juſtinien n'en eut pas plûtôt avis qu'il en chercha le remede. Car faiſant une dépenſe ineſtimable à couper ces montagnes, & ſurmontant la reſiſtance de la nature, il ouvrit, & applanit un chemin propre à paſſer des chariots, & fit voir qu'il n'y a rien qui ſoit impoſſible à ceux qui ont de l'eſprit, & qui mépriſent l'argent. Voila ce que ce Prince fit alors.

2. La ville de Mopveſte eſt une ville de Cilicie, qui fut autrefois fondée par ce devin ſi celebre, & qui eſt arroſée, & embellie par le fleuve Pyrame, ſur lequel il n'y avoit qu'un pont qui tomboit en ruine, & qui menaçoit d'une mort prochaine ceux qui y paſſoient. Cet ouvrage qui n'avoit été bâti que pour la ſureté des hommes étoit devenu pour eux un ſujet de crainte, & un lieu de peril. L'Empereur a fait reparer ſoigneuſement tout ce qu'il y avoit de rompu, & a rendu la fermeté au pont, la ſureté aux paſſans, & l'ornement à la ville. Un peu plus loin eſt la ville d'Adane, qui eſt arroſée du côté d'orient par le Sare qui tire ſa ſource des montagnes d'Armenie. Comme ce fleuve n'eſt pas gueable, & qu'il porte de grans vaiſſeaux on y avoit autrefois bâti un pont d'une ſtructure merveilleuſe, & telle que je vais repreſenter. Il y avoit de

de grosses piles de pierres qui s'élevoient en divers endroits à une juste distance, & qui soûtenoient des arches d'une hauteur extraordinaire. Les piles qui étoient les plus exposées au courant de l'eau avoient été tellement affoiblies par le temps qu'elles sembloient toutes prêtes à tomber, de sorte que ceux qui vouloient passer dessus, souhaitoient seulement qu'elles pussent durer encore un moment. Justinien a fait d'abord détourner le cours du fleuve, puis il a fait abatre & refaire de neuf ce qui menaçoit de ruine, aprés quoy on a remené le fleuve dans son canal ordinaire. La ville de Tarse est arrosée par le fleuve Cidne qui n'ayant jamais fait de degât par le passé, en fit une fois un fort grand par l'occasion que je diray ici. Un vent de midi ayant fondu à l'equinoxe du Printemps les neges qui étoient tombées durant l'Hiver sur le mont Taurus, les ruisseaux descendirent du haut des rochers, les torrens fondirent de toutes parts, enfin le pié de la montagne produisit comme une infinité de rivieres qui s'étant jointes au Cydne l'enflerent de telle sorte qu'il ruina le faux-bourg qui étoit du côté de midi, inonda la ville, renversa les ponts, entra dans les maisons, & y flota durant deux jours, aprés lesquels il s'abaissa, & reprit son cours ordinaire. Quand Justinien eut appris la nouvelle de ce fâcheux accident, il divisa le fleuve, & le fit couler moitié hors de la ville, & moitié dedans. De plus il fit faire les ar-

ches plus larges, & les piles plus fortes afin qu'elles resistassent aux inondations, & ainsi il delivra la ville de crainte, & de danger.

CHAPITRE VI.

Eglise de la Mere de Dieu à Jerusalem.

VOILA ce que Justinien a fait en Cilicie. Il a élevé en l'honneur de la Mere de Dieu dans Jerusalem une Eglise à laquelle nulle autre ne peut étre comparée. Les habitans l'appelent l'Eglise neuve. J'en feray la description aprés que j'auray remarqué quelque chose de l'assiette de la Ville. Elle est pleine de collines pierreuses, & roides, d'où l'on descend comme par degrez. Les autres édifices sont situez ou sur des hauteurs, ou dans des fonds. Le Temple dont je parle a seul une situation toute differente. Justinien a voulu qu'il ait été bâti sur la colline la plus élevée, & il en a prescrit le dessein, la longueur, la largeur, & les autres dimensions. Mais comme la colline n'étoit pas d'une étenduë suffisante, & qu'il manquoit tant du côte de midi, que du côté d'orient, qui est le côté destiné à la celebration des Saints Mysteres, l'espace necessaire pour bâtir environ le quart de l'Eglise, les Architectes s'aviserent de cette invention. Ils jetterent dans la vallée les fondemens d'un édifice qu'ils éleverent à la hauteur de celuy qui étoit

ſur la colline, puis ils les joignirent de telle ſorte neanmoins que l'un étoit fondé ſur la colline, & l'autre étoit comme ſuſpendu. Les pierres qui compoſent ce bâtiment ne ſont pas d'une grandeur ordinaire; car comme les Architectes avoient entrepris de ſurmonter la nature en élevant un bâtiment qui ſurpaſsât la hauteur de la colline où ils bâtiſſoient, ils ont dédaigné d'employer des materiaux communs, & ils ont recherché des machines nouveles & ſurprenantes. Ils ont détaché de quelques unes des montagnes qui ſont autour de la Ville des maſſes de pierres d'une prodigieuſe groſſeur, & aprés qu'elles ont été taillées, ils les ont fait charier de cette maniere. Ils firent fabriquer des chariots de la même grandeur que les pierres, & enſuite ils les chargerent. Chaque chariot étoit tiré par quarante bœufs, choiſis entre les plus forts qu'eût l'Empereur. Comme les chemins étoient trop étroits, on tailla les rochers pour les élargir. Ils bâtirent par ce moyen cette Egliſe de la longueur que Juſtinien l'avoit ſouhaité. Mais comme la largeur étoit fort grande à proportion de la longueur, ils ne ſavoient comment la couvrir. Ils parcoururent pour cét effet diverſes forêts, & enfin, ils en trouverent une où il y avoit des cedres aſſez hauts dont ils ſe ſervirent. Ainſi Juſtinien vint à bout de ce grand ouvrage, & la joye qu'il eut de le voir achevé fut la recompenſe de ſa pieté. Il y manquoit neanmoins des

colonnes dont la beauté répondît au reste des ornemens. La situation du païs qui étoit plein de rochers, & éloigné de la mer, ne permettoit pas d'en amener. Comme l'Empereur étoit en inquiétude sur ce sujet, Dieu découvrit des carrieres de marbre dans une montagne voisine, soit que ces carrieres y eussent été inconnuës jusqu'alors, ou qu'elles n'y ayent été formées qu'en ce temps-là. Ceux qui rapporteront à Dieu la gloire de cette invention, n'auront pas de peine à croire que l'un & l'autre a été possible; mais comme les hommes mesurent souvent les choses par l'étenduë de leur puissance, ils en trouvent beaucoup qui leur paroissent impossibles, quoy qu'il n'y ait rien qui soit non seulement impossible, ni mesme difficile à Dieu. On tira donc de ces carrieres une grande quantité de colonnes, dont la couleur vive & brillante approchoit de celle du feu; & on les plaça en divers endroits de l'Eglise, tant en haut qu'en bas, & on en mit aussi le long de la galerie qui regne à lentour, à la reserve du côté qui est exposé a l'orient. Il y en a deux au portail qui sont peut-être les deux plus belles qu'il y ait au monde. Il y a ensuite une galerie que l'on a appelée Ferule, parce qu'elle est étroite. Au bout est un portique soûtenu de colonnes pareilles à celles dont j'ay parlé. Les portes sont embellies de tant d'ornemens, qu'elles font aisément juger de la beauté du dedans. Il y a ensuite un vestibule admirable, qui est ap-

puyé sur deux colonnes, & qui s'éleve à une prodigieuse hauteur. Quand on va plus avant on trouve deux demi cercles vis-à-vis l'un de l'autre, dont l'un conduit à un hôpital pour les étrangers, & l'autre à un hôpital pour les malades. Ces deux hôpitaux ont été fondez par Justinien, qui a aussi donné de grans revenus à l'Eglise dont je viens de faire la description.

CHAPITRE VII.

1. Montagne de Garizim. 2. Sedition excitée par les Samaritains. 3. Deux édifices élevez par Justinien sur cette montagne.

1. NEAPOLIS est une ville de Palestine, commandée par la montagne de Garizim, qui est une montagne que les Samaritains possedoient autrefois, & où ils montoient à toute heure pour prier. Ils n'y avoient pas neanmoins bâti de Temple, & ils se contentoient d'en adorer le sommet avec une profonde vénération. Pendant que JESUS, Fils de Dieu, conversoit visiblement avec les hommes, il eut la bonté de s'entretenir un jour avec la femme d'un homme du païs, qui luy ayant fait quelques questions au sujet de cette montagne, il luy répondit qu'il viendroit un temps auquel les Samaritains n'y adoreroient plus, & auquel les verita-

bles adorateurs l'y adoreroient luy mesme. Par ces veritables adorateurs il entendoit les Chrétiens. Comme cette divine prédiction ne pouvoit pas étre fausse, elle a été accomplie aprés une longue suite d'années; Voici comment.

2. Sous le regne de l'Empereur Zenon les Samaritains s'étant assemblez dans la ville de Neapolis, ils fondirent sur les Chrétiens pendant qu'ils étoient dans l'Eglise, & qu'ils y celebroient la Féte de la Pentecôte. Ils en tuerent un grand nombre, & ayant trouvé l'Evêque nommé Terebinthe, qui offroit sur l'Autel l'ineffable Sacrifice, ils luy donnerent plusieurs coups d'épée, luy couperent les doigts, & prophanerent les saints Mysteres par des sacrileges dignes de leur impieté, & indignes d'avoir place dans nôtre histoire. L'Evêque alla à Constantinople, se presenta devant l'Empereur, luy montra ses mains coupées, & luy fit un recit fidele des cruautez que les Samaritains avoient exercées. Il luy rappela dans la memoire la prediction du Fils de Dieu, & le supplia de punir une insolence si criminelle. Zenon transporté d'une juste indignation fit une pronte justice contre les coupables, en les chassant de la montagne de Garizim, & la donnant aux Chrétiens. Il fit depuis bâtir sur le sommet une Eglise en l'honneur de la Vierge, qu'il fit fortifier avec une muraille de pierres séches. Il mit en bas dans la ville une forte garnison, mais il ne laissa én haut que dix soldats

pour la garde de l'Eglise. Les Samaritains en ressentoient un cuisant déplaisir, mais ils le cachoient dans le fond de leur cœur par la crainte qu'ils avoient de la puissance de l'Empereur. Depuis sous le regne d'Anastase, une troupe de gens de cette nation grimperent à la persuasion d'une femme au haut de cette montagne par un endroit des plus roides, à cause que le chemin ordinaire étoit gardé par les soldats. Quand ils furent arrivez à l'Eglise ils tuerent ceux qui la gardoient, & appelerent leurs compagnons qui étoient en bas, & qui n'oserent monter. Peu de temps aprés le Gouverneur de la Province nommé Procope, qui étoit natif d'Edesse, & homme fort prudent, prit les coupables, & les condamna à la mort.

3. L'Empereur qui regnoit alors ne prit aucun soin de faire fortifier l'Eglise; mais Justinien, quoy qu'il eût converti la plûpart des Samaritains à la Religion Chrétienne, ne laissa pas toutefois de faire faire autour de l'Eglise une muraille neuve au dehors de l'ancienne. Il fit aussi rebâtir dans la Ville cinq Eglises que les Samaritains avoient brûlées.

CHAPITRE VIII.

Justinien fait bâtir une Eglise, & un fort sur le mont Sina.

IL y a dans la troisiéme Palestine qu'on appeloit autrefois Arabie, une solitude vaste & profonde qui semble avoir été condamnée à une triste sterilité, & à une extréme disette d'eau, & des autres commoditez de la vie. Il s'éleve dedans une montagne inculte nommée la montagne de Sina, qui est comme suspenduë au dessus de la mer rouge. Il n'estpas necessaire que je m'arréte à décrire ce païs, parceque dans les livres de la guerre contre les Vandales j'ay fait une relation tres-exacte, si je ne me trompe, tant de cette mer, que du golphe Arabique, des Ethiopiens Auxomites, & des Sarrasins Omerites, lorsque j'ay raconté de quelle maniere l'Empereur Justinien conquit le champ des Palmiers. Je n'en rapporterai rien ici de peur de paroître importun. La montagne de Sina est habitée par des Moines, qui joüissent en repos des delices de leur chere solitude, & qui vivent dans une meditation continuelle de la mort. Comme ils ne desirent rien de ce que le monde possede, & qu'ils méprisent les richesses de la fortune, les delicatesses du

du corps, & les divertissemens de l'esprit, Justinien ne pût rien faire en leur faveur que de leur bâtir une Chapelle pour prier, & pour offrir le saint Sacrifice. Il ne la bâtit pas sur la cime, parce que personne n'y peut passer la nuit, à cause du bruit qui s'y fait entendre, & qui jette la frayeur & le trouble dans l'esprit. On dit que ce fut là que Moïse reçut les tables de la loy. Justinien fit encore bâtir au pié de cette montagne un fort, où il mit une bonne garnison, pour empêcher les Sarrasins de faire des courses dans la Palestine. Voila ce que ce Prince a fait sur cette montagne. Je dirai en peu de paroles ce qu'il a fait dans les monasteres de ce païs-là, & dans le reste de l'orient.

CHAPITRE IX.

Diverses reparations faites en des Monasteres d'Orient.

LE mesme Prince a fait reparer dans Jerusalem les monasteres de saint Talelée, de saint Gregoire, de saint Pantaleon, qui est dans le desert du Jourdain; l'hôpital de Jericho, l'Eglise de la Mere de Dieu dans Jericho. Le monastere des Iberiens dans Jerusalem. Celuy des Laziens dans le desert. Celuy de sainte Marie sur le mont des Olives; celuy de la fontaine de

ſaint Elizée à Jeruſalem ; celuy de Silethée, celuy de l'Abbé Romain. Il a auſſi rétabli les ruines des murailles de Bethléem, & du monaſtere de l'Abbé Jean.

Voici les puis, & les cîternes qu'il a fait faire. Dans le monaſtere de ſaint Samuel un puis, & un mur. Un puis dans le Monaſtere de l'Abbé Zacharie ; un puis dans le monaſtere de Suſanne, un puis dans le monaſtere d'Aphele. Un puis dans le monaſtere de S. Jean au deſert du Jourdain. Un puis dans le Monaſtere de S. Serge ſur la montagne de Ciſſeron. Le mur de Tiberiade, l'hôpital de Phenicie dans le païs des Boſtreniens. L'Egliſe de la Mere de Dieu à Porphyreon. Le monaſtere de ſaint Phocas ſur la montagne. L'Egliſe de ſaint Serge dans la Ptolemaïde. L'Egliſe de ſaint Leonce à Damas. Dans le fauxbourg d'Apamée il a reparé l'hôpital de ſaint Romain, & le mur de ſaint Maron ; & dans celuy de Theopole l'Egliſe de Daphné. Il a reparé à Laodicée l'Egliſe de ſaint Jean. Dans la Meſopotamie les Monaſteres de ſaint Jean, de Telphraque, de Zebin, de Theodote, de Jean, de Sarmate, de Cyrene, & de Begadée. Il a reparé le monaſtere d'Apadne dans l'Iſaurie. Il a reparé le bain, & l'hôpital de la ville de Cyrice. De plus l'hôpital & l'aqueduc de ſaint Conon dans l'iſle de Chypre. L'Egliſe de ſaint Coſme, & de ſaint Damien dans la Pamphilie, l'hôpital de ſaint Michel dans la ville de Perge en Pamphilie.

LIVRE VI.

DES EDIFICES DE JUSTINIEN,

Ecrit par Procope de Cesarée.

CHAPITRE I.

Ouvrages faits par Justinien aux environs d'Alexandrie.

VOILA les edifices que Justinien a fait faire dans les païs dont je viens de parler. Voyons maintenant ceux qu'il a fait faire à Alexandrie. Le Nil ne va pas jusqu'à cette grande ville: mais aussi-tôt qu'il en a arrosé une petite nommée Cherée, il tourne à gauche, & s'éloigne du territoire d'Alexandrie. Les Anciens pour n'être pas tout-à-fait privez de la commodité de ce fleuve, ont creusé depuis Cherée jusqu'à Alexandrie un canal où se décharge l'eau du lac de Marie. Ce canal ne porte pas de grans vaisseaux, il ne porte que des bateaux qu'on appele diaremes, sur lesquels on ame-

ne le blé d'Egypte, que l'on ſerre enſuite dans un lieu nommé Phiale. Mais comme le peuple étoit accoûtumé à y exciter de frequentes ſeditions & à piller le blé, Juſtinien qui deſiroit arréter le cours de ce deſordre, fit enfermer ce lieu-là d'une tres-forte muraille.

Puiſque la ſuite de nôtre diſcours nous a amenez en Egypte, voyons ce que ce Prince a fait dans l'Afrique, qu'il a retirée des mains des Barbares par ſes armes victorieuſes, & reunie à ſon Empire.

Le Nil en venant des Indes en Egypte coupe en deux toutes les terres qu'il arroſe avant que de ſe décharger dans la mer. On a donné le nom d'Aſie à tout ce qui s'étend à la droite, ou juſqu'au Phaſe, qui eſt un fleuve du païs des Colchéens, qui ſepare l'Aſie de l'Europe, ou juſqu'au détroit Cimmerien, & au fleuve Tanaïs; car ceux qui ſont ſavans dans la geographie ne ſont pas d'accord ſur ce point, comme je l'ay fait voir dans les livres de la guerre contre les Vandales, lorſque j'ay décrit le tour du Pont-Euxin. On comprend ſous le nom d'Afrique tout le païs qui eſt à la gauche du Nil juſqu'à l'ocean qui s'inſinuant du côté d'occident entre deux terres fermes forme la mer mediterranée. Les parties differentes de l'Afrique ont reçu des noms differens, qui comme je croi, ſont tirez des peuples qui y ſont venu demeurer. La côte qui s'étend depuis la frontiere d'Alexandrie juſqu'à Cyrene, qui eſt

une ville du païs de Pentapolis a retenu le nom general d'Afrique. Il y a dans cette côte une ville appelée Taphosiris à une journée d'Alexandrie, où l'on dit qu'Osiris Dieu des Egyptiens est enterré. Justinien a fait bâtir un grand nombre d'ouvrages dans cette ville, mais principalement un bain public, & des palais pour loger les Magistrats.

CHAPITRE II.

Diverses places de l'Afrique reparées par Justinien.

BIEN qu'une grande partie de l'Afrique soit deserte, & abandonnée neanmoins l'Empereur ne l'a pas jugée indigne de ses soins. Il y a fait bâtir deux forts pour arrêter les irruptions des Maures. L'un s'appele Peratonion, & l'autre Antipyrge. Ce dernier est prés du païs de Pentapolis, qui est à vingt journées d'Alexandrie. Le mesme Empereur a fait extremement fortifier Teucrie qui est une ville de Pentapolis. Il a fait refaire de neuf les murailles de Berenice, & il y a fait bâtir un bain pour la commodité du public. Il a encore fait fortifier deux monasteres qui sont assis à l'extremité de Pentapolis du côté de midi. Il y en a un qui s'appele Agriolode, & l'autre Dinartion, & ils servent tous deux com-

me de rempart contre les incursions des Barbares.

Il y a dans ce païs-là une ville nommée Ptolemaïde, qui ayant été autrefois fort peuplée, étoit devenuë depuis deserte, à cause de la disette d'eau. Justinien a eu la bonté de pourvoir à cette disette en reparant l'aqueduc, & il a rétably la ville en son ancienne splendeur. La derniere du païs de Pentapolis du côté d'occident s'appele Borion : elle est couverte de deux montagnes qui s'approchant l'une de l'autre en bouchent le passage aux ennemis : mais comme il y manquoit une muraille pour la mettre dans une entiere sureté, l'Empereur y en a fait faire une qui est tres-forte, & tres-solide. A quatre journées de celle-ci du côté de midi il y en a deux autres d'un mesme nom, & qui s'appelent Augile. Comme elles étoient fort anciennes, elles étoiént aussi fort superstitieuses, & elles demeuroient attachées aux vieilles erreurs du paganisme. Elles avoient des temples où des ministres nommez Jerodules sacrifioient encore de nos jours à Ammon, & à Alexandre de Macedoine. L'Empereur qui n'a pas moins de soin du salut eternel de ses sujets, que de leur prosperité temporelle, a retiré les habitans de ces deux villes de l'impieté où ils étoient malhureusement plongez, & les a convertis à la Religion chrétienne. Il a ensuite fait bâtir en l'honneur de la mere de Dieu une Eglise, afin qu'elle leur servît en mesme temps

de rempart, & contre les ennemis, & contre les superstitions étrangeres.

La ville de Borion qui est sur la frontiere des Maures avoit toujours été exente d'impôts, & jamais les fermiers ni les receveurs n'y étoient entrez. Les Juifs de leur voisinage avoient un temple pour lequel ils conservoient une singuliere veneration, & qu'ils assuroient avoir été bâti par Salomon. Justinien les ayant obligez de quitter leur religion pour embrasser nôtre foy, a changé leur temple en une Eglise.

CHAPITRE III.

1. Description des Syrtes. 2. Territoire de Tripoli habité par les Maures paisibles.

1. LEs grandes Syrtes sont ensuite. Je feray ici la description de leur figure, puis j'expliquerai l'origine de leur nom. Le rivage se recule en cet endroit en forme de demi-lune, & il est comme miné par les vagues. Les deux extremitez de la demi-lune sont éloignées de quatre cens stades, & le tour est de six journées de chemin : c'est comme une espece de golphe. Quand un vaisseau y est jetté par la violence des vens, & de la tempête, il est impossible de l'en retirer. C'est, comme je me persuade, ce qui a été cause que l'on a appelé cet endroit-là Syrtes, parce

qu'il ſemble que les vaiſſeaux y ſoient entraînez par les vagues. Les grans navires ne peuvent aborder au rivage à cauſe des écüeils qui l'entourent, & qui y cauſent ſouvent des naufrages. Ainſi ceux qui ont le malheur de s'y trouver engagez, ſortent des vaiſſeaux, & ſe ſauvent ſur des barques.

2. Le rivage ſert de limite au territoire de Tripoli, qui eſt habité par des Maures qui deſcendent des Pheniciens. Ils y ont une ville nommée Cidame. Il y a long-temps qu'ils ſont alliez des Romains. Ils ont embraſſé la Religion chrétienne à la perſuaſion de Juſtinien. On les appele paiſibles, parce qu'ils entretiennent fidelement la paix avec nous ; Tripoli eſt éloignée de Pentapolis de l'eſpace de vingt journées d'un homme de pié.

CHAPITRE IV.

1. Ville de Leptis entourée de murailles, & embellie de bâtimens par Juſtinien. 2. Prodige aperçu par les Maures. 3. Converſion des Gadabitains. 4. Petite Syrte.

1. ON trouve Leptis enſuite qui eſt une ville qui aprés avoir eu une grande étenduë, & avoir été peuplée d'un grand nombre d'habitans avoit depuis été abandonnée, & comblée

blée de sable. L'Empereur y a fait refaire de neuf les murailles, mais il a voulu que l'enceinte en fût plus petite qu'elle n'étoit autrefois, afin qu'elle fût plus aisée à garder, & qu'elle fût moins sujette aux inondations du sable mouvant. Il a laissé ce qui étoit couvert de sable, & s'est contenté de fortifier le reste le mieux qu'il luy a été possible. Il y a fait bâtir cinq Eglises, dont la plus belle est consacrée sous le nom de la Mere de Dieu. Il a aussi reparé les ruines d'un vieux palais, bâti autrefois par l'Empereur Severe, pour servir d'un monument de sa magnificence dans cette ville, d'où il tiroit sa naissance.

2. Puisque la suite de mon histoire m'a obligé de parler de la ville de Leptis, je ne dois pas passer sous silence une chose remarquable qui y est arrivée de nôtre temps. Depuis que Justinien est parvenu à l'Empire, & devant qu'il eût entrepris la guerre contre les Vandales, les Maures Barbares surnommez Leucates firent une irruption sur ces Vandales, & desolerent Leptis. Comme ils étoient peu de temps aprés avec leurs chefs sur les hauteurs d'alentour, ils virent une flame qui s'éleva soudain sur la ville. Ils y coururent aussi-tôt dans la creance que les ennemis y étoient entrez, & ils la trouverent vuide. Sur cela ils consulterent les devins, qui répondirent, que c'étoit un signe que dans peu de temps la la ville seroit habitée. Incontinent aprés l'armée

Romaine arriva en Afrique, en reduisit une partie, & sur tout Tripoli, & vainquit les Vandales & les Maures. Je finiray ici ma digression pour reprendre mon histoire.

3. L'Empereur a fait rebâtir de neuf les murailles de cette ville, & l'a embellie d'un bain, & de plusieurs autres ouvrages. Il y a ensuite retiré Les Gadabitains qui habitoient aux environs, & il leur a persuadé de renoncer aux supestitions idolatres des Grecs ausquelles ils étoient encore adonnez, & de faire une profession sincere de la religion Chrétienne. Outre ce que je viens de dire, il a fait enfermer de murailles la ville de Sabarate, & y a fait élever une belle Eglise.

4. Il y a deux villes à l'extremité de ce païs, desquelles l'une s'appele Tacape, & l'autre Gigeri. Au milieu est la petite Syrte où il arrive chaque jour une chose fort merveilleuse, & pareille à ce qui arrive dans la grande. La mer s'y répand sur une plus grande étenduë de terre qu'un homme n'en pouroit parcourir en un jour. Elle se retire le soir, & laisse le rivage sec. Quand les matelots sont à cet endroit que la mer a inondé, & qu'ils voyent que la nuit approche voici ce qu'ils font pour prendre terre. Dés qu'ils sentent que la mer se retire, ils prennent des pieux à leurs mains, & sautent dans l'eau. D'abord ils nagent, puis ils se tiennent debout lorsqu'ils ont pié. Aprés cela ils mettent la pointe de leurs

pieux en terre, soit qu'elle soit déja seche, ou qu'elle commence à le devenir, & ils appuyent leurs bateaux des deux côtez sur l'autre bout de-peur qu'ils ne se brisent contre la terre. Le lendemain dés la pointe du jour les flots reviennent, les bateaux se relevent, les matelots sautent dedans, & ce changement d'elemens arrive indispensablement chaque jour.

CHAPITRE V.

1. Villes d'Afrique demantelées par Gizeric. 2. Carthage & Baga rétablies, & fortifiées par Justinien.

1. APRES avoir vû Tripoli, & les Syrtes, il faut voir le reste de l'Afrique. Commençons par Carthage, qui est la ville la plus grande, & la plus celebre du païs. Mais remarquons avant toutes choses que pendant que Gizeric étoit maître de l'Afrique il conçut un dessein pernicieux, & tout-à-fait digne d'un Barbare. Il se figura que ce luy seroit un avantage qu'il n'y eût plus de murailles aux villes, parceque les Romains ne pouroient plus alors s'en servir pour se mettre à couvert, ni pour incommoder les Vandales, & à l'heure mesme il les rasa avec la precipitation qui est ordinaire à ces peuples quand il s'agit de nous nuire. Car alors

ils deliberent avec promtitude, & ils executent avec chaleur. Ils épargnerent seulement les murailles de Carthage, & de quelques autres places, sans prendre neanmoins le soin de les réparer. En ne voulant pas les abatre comme les autres, ils les abandonnerent au temps pour les détruire.

2. Lorsque Justinien envoya une armée en Afrique sous la conduite de Belisaire, ce fut une entreprise qui fit trembler de peur tout l'Empire, qui ne fut approuvée de personne, & qui fut neanmoins favorisée de Dieu avec tant d'avantage, que ce Prince eut le bonheur d'abatre la puissance des Vandales, de faire un furieux carnage de leurs armées, & d'emmener en captivité le reste de la nation, comme je l'ay exposé fort au long dans les deux livres de cette guerre. Il a ensuite reparé les fortifications de l'Afrique, & en a mesme fait de neuves en quelques endroits. Carthage qu'on appele maintenant à juste titre Justinienne, a été le premier sujet de ses soins. Il en a reparé les murailles qui tomboient en ruine, & à fait faire un fossé au dehors où il n'y en avoit jamais eu. Il y a fait bâtir une Eglise dans le palais en l'honneur de la Mere de Dieu, & une autre en un autre endroit en l'honneur d'une sainte du païs nommée sainte Prime. De plus il a fait bâtir deux galeries aux deux côtez de la place qui regarde la mer, avec un bain magnifique, qu'il a nommé le bain de Theodora. Il a

encore fait bâtir un Monastere proche du port nommé Mandrace, & il l'a si bien fortifié qu'il en a fait comme une citadelle imprenable.

Il y avoit dans la contrée d'alentour qu'on appele Proconsulaire une petite ville nommée Baga, qui n'étoit point fermée de murailles, & où les ennemis pouvoient entrer sans y trouver de resistance. Il l'a fermée & l'a mise en état de tenir à couvert les habitans qui pour témoigner leur reconnoissance de ce bien-fait, l'ont appelée Theodoriade, du nom de l'Imperatrice. Il a encore fait construire dans le mesme païs un fort, nommé le fort de Tuca.

CHAPITRE VI.

1. Adrumet capitale de la Byzacene, fortifiée par Justinien. 2. Caputuade bâtie de neuf auprés d'une fontaine miraculeuse.

1. IL y a dans la Byzacene une ville maritime nommée Adrumet, qui a été élevée à la dignité de Metropole, à cause de sa grandeur, & de sa beauté. Les Vandales en raserent les murailles pour ôter aux Romains le moyen de la garder ; & ainsi elle étoit exposée aux courses, & aux violences des Maures. Les habitans pour pourvoir autant qu'il leur seroit possible à leur sureté, boucherent les trous qui étoient à leurs

maiſons, & les joignirent les unes aux autres, pour tâcher de ſe défendre, quoy que ce fût avec fort peu d'eſperance, & avec beaucoup de danger. Leur vie n'étoit appuyée que ſur un javelot, & ne tenoit, comme on dit, que ſur un pié, parce qu'étant attaquez d'un côté par les Maures, ils n'étoient pas protegez de l'autre par les Vandales. Quand Juſtinien ſe fut rendu maître de l'Afrique par la force de ſes armes, il entoura cette ville d'une haute muraille, y poſa une puiſſante garniſon, & mit les habitans en état de mépriſer les efforts de leurs ennemis. Ils n'ont point trouvé de voye plus propre de témoigner leur reconnoiſſance à ce Prince, que de donner ſon nom à leur Ville, en l'appelant Juſtinienne, & il n'en ſouhaitoit point auſſi d'autre témoignage.

2. Sur la côte de la Byzacene il y a une place que ceux du païs appelent Caputuade, où la flote Romaine prit terre lorſqu'elle arriva en Afrique, pour faire la guerre à Gelimer. Ce fut en ce lieu là que Dieu fit paroître par un prodige extraordinaire ſa bonne volonté pour l'Empereur; car comme le terroir étoit extremément ſec, les ſoldats preſſez de la ſoif trouverent une fontaine en creuſant un foſſé. Ils camperent la nuit en cet endroit, ils s'y preparerent au combat; & pour dire tout en un mot, ils y conquirent l'Afrique. Juſtinien qui venoit à bout de tous ſes deſſeins, pour difficiles qu'ils paruſſent,

entreprit de laisser aux siecles avenir un monument durable de cette faveur signalée qu'il avoit reçuë du Ciel, & fonda dans le lieu mesme une ville fermée de fortes murailles, & embellies des plus rares ornemens que l'on puisse desirer. Il a executé heureusement cette entreprise. La ville est établie, & la fortune du lieu est changée. Les païsans ont quitté la charuë pour d'autres exercices plus honnêtes ; ils tiennent des marchez pour le commerce ; ils font des assemblées pour déliberer de leurs affaires communes. Enfin, ils s'aquittent de tous les devoirs de la vie civile.

Voila les edifices que l'Empereur a fait bâtir sur la côte de la Byzacene. Il a aussi fait construire des forts tant au milieu du païs que sur les frontieres, afin que les Maures ne pussent plus ravager les terres. Il a fermé de murailles trois villes frontieres, Mamma, Telepte, & Culule. Il a fait reparer le fort d'Aumeterre, & a mis de fortes garnisons dans toutes ces places.

CHAPITRE VII.

1. Justinien repare les fortifications des villes qui sont autour du mont Auras. 2. Il repare le fort de Trajan dans la Sardaigne, le fort de Septem, proche des colonnes d'Hercule, & fait bâtir d'autres ouvrages.

1. IL a pareillement procuré la fureté de la Numidie, en y faisant construire des forts, & en y posant des garnisons, comme je le rapporteray ici en détail. Il y a un mont dans la Numidie auquel il n'y en a point de semblable au reste du monde. Il est fort haut, & fort roide. Il est si large qu'on ne peut en faire le tour en moins de trois jours. On n'y monte que par un chemin qui est tout bordé de précipices; quand on a atteint le sommet on trouve un terroir fertile, de gras pâturages, de beaux arbres, de claires fontaines; & ce qui est plus admirable, des fruits une fois plus gros que ceux qui croissent au reste de l'Afrique. Les Vandales qui possedoient autrefois cette montagne, en ont été chassez par les Maures, & les Maures par les Romains. Justinien voulant ôter aux Barbares l'esperance de s'en emparer a fait fortifier les villes d'alentour

d'alentour qui n'avoient point de murailles auparavant; il a aussi fait fortifier les autres villes de la Numidie, & a posé par tout de puissantes garnisons.

2. Il y a une ville dans l'isle de Sardo, maintenant Sardaigne, nommée le fort de Trajan, où il n'y avoit point de murailles, & où Justinien en a fait bâtir. Il y avoit autrefois proche de Cadis, & proche d'une des colonnes d'Hercule, un fort nommé Septem; comme il avoit été négligé par les Vandales & ruiné par le temps, Justinien en a reparé les ruines, & y a établi une bonne garnison. Il a élevé au mesme endroit une Eglise magnifique en l'honneur de la Mere de Dieu, & en consacrant de la sorte l'entrée de l'Empire, il l'a rendu imprenable.

Il n'y a personne qui ne puisse reconnoître tres clairement par tout ce que j'ay rapporté dans cet ouvrage, que l'Empire entier a esté fortifié depuis l'orient jusqu'à l'occident, par la liberalité & par la vigilance de nôtre Prince. Quoy que j'aye parlé de tous les bâtimens que j'ay vûs, ou dont j'ay entendu parler, je ne doute point qu'il n'y en ait quelques uns que j'ay omis. Quiconque pouroit les rechercher tous & les décrire, aquereroit beaucoup de satisfaction & de gloire.

Fin des Oeuvres de Procope de Cesarée.

HISTOIRE
DE L'EMPEREUR
JUSTINIEN,
ECRITE PAR AGATHIAS.
LIVRE PREMIER.

PREFACE.

IL faut demeurer d'accord qu'il n'y a rien de si éclatant, ni de si illustre que de remporter des victoires, d'élever des trophées, de bâtir de nouvelles villes, ou d'embellir celles qui sont déja bâties, & de faire d'autres actions semblables, dont la magnificence, & la grandeur ont accoûtumé d'attirer l'admiration des hommes. Mais il faut aussi avoüer que tous ces exploits, qui peuvent contribuer à la satisfaction & à la gloi-

re de ceux qui les font, ne peuvent les ſuivre aprés la mort, ni les accompagner dans le tombeau: Au contraire, l'oubli ſurvient, qui couvre & enſevelit la memoire des plus remarquables evenemens ; & quand ceux qui en ont eu quelque connoiſſance meurent, le ſouvenir s'en pert avec eux, & ne peut paſſer aux ſiecles ſuivans. C'eſt pourquoy je ne ſaurois me perſuader qu'il ſe pût rencontrer des hommes qui vouluſſent s'expoſer à des dangers, & endurer des fatigues pour l'interêt de leur païs, ſi la reputation de leurs belles actions ne devoit avoir d'autres bornes que leur vie, & ſi la Providence eternelle ne leur avoit procuré les avantages, & les eſperances qu'ils tirent de l'hiſtoire pour les ſoûtenir contre la foibleſſe, & contre la defaillance de la nature.

Il ne faut pas croire que ce ſoit ſeulement pour remporter une couronne de feüilles qui ſe flétriſſent en peu de jours, que les Athletes deſcendent à demi nus ſur l'arene, ni que ce ſoit ſeulement pour ſe charger de quelques dépoüilles, ou pour s'enrichir de quelque butin, que de vaillans hommes ſe jettent au milieu des dangers. Les uns & les autres ſont animez au combat par le deſir d'une gloire ſolide & durable, qu'ils ne peuvent trouver que dans l'hiſtoire, puiſqu'il n'y a qu'elle qui ait le pouvoir de les rendre immortels, non de la maniere que Zamolxis l'a inventé, & que les Goths ſe le ſont laiſſé follement perſua-

der, mais d'une autre maniere toute Divine par laquelle des hommes sujets à la mort joüissent d'une vie qui dure toujours.

Il est assez difficile de faire un recit exact, & fidele de tous les biens que l'histoire apporte aux hommes; mais pour les comprendre en peu de mots, je ne craindray point de dire qu'elle leur sert autant, ou plus, mesme que la politique. Celle-ci leur prescrit comme une Reyne imperieuse ce qu'ils doivent faire, & ce dont ils se doivent abstenir, & employe moins de douceur pour les persuader, que de force pour les contraindre. L'autre les attire & les gagne par ses caresses, & tempere la rigueur des preceptes par l'agreable varieté des exemples. Elle inspire presque insensiblement l'amour de la vertu en representant d'une part les belles actions que les hommes ont faites quand ils ont suivi les conseils de la Prudence & de la Justice, & en découvrant de l'autre les malhureux succés qu'ont eu leurs entreprises lorsqu'ils se sont laissé surprendre par l'erreur, ou aveugler par la fortune. En quoy elle reüssit sans doute fort hureusement, puisque les sentimens qui sont insinuez avec douceur, & embrassez avec liberté s'impriment plus profondement que les autres. Ayant souvent consideré avec soin, & avec attention toutes ces choses, j'ay conçu une haute idée de ceux qui écrivent l'histoire, & j'ay jugé qu'ils meritent d'être louez & admirez du public, à l'utilité duquel ils con-

ſacrent leurs travaux, & leurs veilles. Ce n'eſt pas que je cruſſe alors me devoir jamais appliquer à cette ſorte d'occupation : car j'ay toujours eu dés ma plus tendre jeuneſſe une forte inclination pour les vers, & j'ay pris un extréme plaiſir aux expreſſions élegantes de la poëſie. J'ay fait meſme de petis ouvrages en vers heroïques, que j'ay appelé daphniques, où il ſe voit quelques fables ingenieuſes ſur l'amour, & une aſſez grande diverſité de figures, & d'ornemens. De plus j'avois penſé dés auparavant que je ferois un recueil qui auroit quelque beauté, & qui ſeroit digne de quelque loüange, ſi j'aſſemblois, & ſi je diſpoſois par ordre un nombre conſiderable de nouvelles epigrammes, qui étoient diſperſées çà, & là, & qui avoient été compoſées par pluſieurs poëtes ſur des ſujets differens. Outre ce deſſein que j'ay achevé, j'ay encore donné au public pluſieurs autres œuvres poëtiques, qui ne luy étoient peut-être pas neceſſaires, mais qui toutefois ne laiſſeront pas de luy donner du divertiſſement & du plaiſir. Et certes la poëſie a quelque choſe de ſacré, & de divin. Elle inſpire une belle fureur, comme a dit excellemment le grand Platon, & tous ceux qui en ſont remplis enfantent d'agreables, & de charmantes productions. J'avois donc comme reſolu de n'abandonner jamais cette étude ſi divertiſſante de ma jeuneſſe, & d'obeïr en ce point à l'oracle, qui nous avertit de nous connoître nous-meſmes. Mais

parce que je me suis trouvé en un temps, où contre l'attente de tout le monde il s'est élevé des guerres furieuses par toute la terre, où des peuples barbares sont sortis de leur païs pour inonder ceux de leurs voisins; où le caprice de la fortune a fait voir d'étranges & d'incroyables évenemens, des villes ruinées, des nations vaincuës, des Princes captifs, & enfin tous les plus extraordinaires, & les plus surprenans changemens qui puissent arriver parmi les hommes : j'ay apprehendé qu'on ne m'accusât de quelque sorte d'injustice, ou d'impieté, si je laissois dans le silence, & dans l'oubli tant d'actions si illustres, & si dignes d'être admirées, & dont la connoissance pourra être si utile aux siecles suivans : tellement que je me suis persuadé qu'il étoit à propos que j'en entreprisse l'histoire pour ne pas consumer toute ma vie sur des fables, mais pour en employer au moins une partie à un ouvrage important & serieux.

L'ardeur avec laquelle j'ay embrassé cette resolution a été encore augmentée par les remontrances, & par les prieres de plusieurs de mes amis, & sur tout du jeune Eutychien cet homme si considerable par sa dignité de premier Secretaire d'Etat, par sa probité, par sa prudence, par son amour pour les belles lettres, par l'avantage de sa naissance qu'il tire de l'illustre maison des Florides, & dont il est luy-mesme un des plus grans ornemens. Ce cher ami si recom-

mandable par tant d'excellentes qualitez, & qui a la bonté de prendre un soin particulier de mes interêts, & de contribuer autant qu'il peut à l'établissement de ma reputation & de ma fortune, me pressoit continuellement de m'occuper à ce travail, & me representoit sans cesse les avantages que j'en pouvois attendre. Il disoit que je ne devois pas m'y figurer des difficultez insurmontables, ni craindre de m'y engager par la seule raison que je n'en avois point d'experience; comme quelques uns font difficulté de s'embarquer par la seule raison qu'ils n'ont jamais vû la mer. Qu'au reste la poësie & l'histoire ne sont pas contraires, mais qu'elles sont plûtôt semblables comme deux sœurs, & que l'unique difference qui est entre elles ne consiste que dans la quantité, & dans la mesure des syllabes. Enfin, il m'excitoit à marcher hardiment dans le passage de l'vne à l'autre comme dans un païs qui m'est connu, & où j'ay d'anciennes & d'étroites habitudes.

Ces raisons acheverent de me persuader, & ainsi j'entrepris d'écrire l'histoire, dans l'esperance que je conçus d'y reussir heureusement, & d'égaler par mes paroles la grandeur de mon sujet. Mais avant que de commencer je remarqueray, selon la coûtume ordinaire des historiens, quelque chose de ce qui me regarde. Agathias est mon nom, Myrine est mon païs, mon pere s'appele Memnon, ma profession est la Jurisprudence Romaine, & j'ay suivi le Bareau. La ville

ville de Myrine d'où je ſuis, n'eſt pas celle de Thrace, ni aucune autre de l'Europe, ni de l'Afrique, ſi toutefois dans ces deux parties du monde il y en a quelqu'autre de ce nom; mais c'eſt une ville de l'Aſie, qui fut autrefois bâtie par les Eoliens à l'embouchure du fleuve Pythicus, qui paſſant par la Lydie ſe décharge dans l'extremité du golphe d'Elea. Que je ſerois hureux ſi en reconnoiſſance de l'éducation que j'ay reçuë de ma patrie, je pouvois repreſenter aſſez dignement les belles actions qu'elle a faites! Que ſi je me trouve trop foible pour executer un ſi haut deſſein, je la conjure au moins de recevoir favorablement le deſir, & la paſſion que j'ay pour ſa gloire.

Il eſt temps que je décrive les plus grandes & les plus importantes affaires de l'Empire, & je le feray certes, mais d'une maniere bien differente de celle des Ecrivains de nôtre temps: car pluſieurs autres ont entrepris le meſme travail. Pour eux ils n'ont eu aucun ſoin de la verité, ni de rapporter les choſes comme elles ſe ſont paſſées. Ils ont ſi ouvertement affecté de flater les Grans, qu'ils ſe ſont rendus indignes de toute creance, lors meſme qu'ils ont dit la verité. En quoy il eſt certain qu'ils ont commis une faute contre les regles de l'art, puiſque les plus ſavans maîtres de l'éloquence enſeignent qu'il n'y a que le panegyrique où il ſoit permis de relever avec des loüanges exceſſives les vertus d'une perſon-

ne. Ce n'eſt pas que l'hiſtoire refuſe de rendre aux belles actions l'éloge qu'elles meritent, mais c'eſt que lors meſme qu'elle le fait, ce n'eſt pas le but principal qu'elle ſe propoſe. Sur tout on ne doit jamais luy faire de violence en deguiſant la verité, quand dans la ſuite de la narration il ſe preſente des evenemens qui ſe trouvent dignes, ou de blame, ou de loüange. Les Ecrivains dont je parle font profeſſion d'écrire l'hiſtoire, c'eſt le titre qu'ils mettent ſur le front de leurs ouvrages; mais cependant ils le démentent par les déguiſemens dont ils uſent. Ils ne ſe contentent pas de mêler dans leurs recits les loüanges des Rois, & des Princes vivans, mais ils le font tellement à contre temps & hors de propos, qu'il n'y a perſonne qui ne reconnoiſſe tres clairement que c'eſt là l'unique fin qu'ils ſe ſont propoſée quand ils ont entrepris leur hiſtoire. Pour ce qui eſt des morts de quelque maniere qu'ils ayent gouverné durant leur vie, ils bleſſent toujours leur memoire: car ou ils s'en taiſent par mépris, ou ils n'en parlent qu'avec injure, en diſant qu'ils ont été de méchans Princes, & qu'ils ont ruiné l'Empire. L'Etat preſent leur paroît toujours bien gouverné, & ils ne manquent jamais de loüer ceux qui ont l'autorité ſouveraine, afin d'en tirer quelque bien-fait. En quoy il eſt viſible qu'ils tombent dans un grand aveuglement, ne conſiderant pas que ces loüanges intereſſées ne peuvent plaire à ceux meſmes à qui ils les

donnent, parce qu'ils ont trop de lumiere pour ne pas reconnoître que des flateries manifestes ne peuvent jamais servir d'un fondement ferme, & solide à leur reputation, & à leur gloire. Que ces historiens suivent comme ils ont accoûtumé leur interêt & leur passion: pour moy je suis resolu de ne m'éloigner jamais de la verité. Je rapporteray donc avec une entiere fidelité tout ce qui a été executé de considerable dans nôtre temps, soit par les Romains ou par les Barbares. Je feray également mention de ceux qui sont morts, & de ceux qui vivent encore, & je n'ometray rien de ce qui me paroîtra digne d'être remarqué. Bien que je n'aye commencé à composer mon histoire, qu'au temps auquel Justinien étant mort, le jeune Justin prit possession de l'Empire, je ne laisseray pas toutefois de remonter un peu plus avant dans le passé, & de faire une recherche particuliere de ce qui a été omis par les autres. Mais parce que Procope de Cesarée a écrit tres exactement ce qui s'est passé sous le regne de Justinien, je n'en repeteray rien, & je me contenteray de commencer par où il finit.

Il commence son histoire par le recit de la mort d'Arcadius, & du choix qu'il fit d'Isdegerde Roy de Perse, pour être tuteur de son fils Theodose; aprés cela il décrit ce qui arriva de remarquable à Varane, & à Perose. Il represente ensuite les changemens de la fortune de Cavade, qui fut privé de la puissance souveraine, & qui peu

aprés ayant été rétabli, prit la ville d'Amide, sur Anastase. Il n'oublie pas de remarquer les travaux & les fatigues que le vieux Justin supporta aprés luy pour ce sujet. Il raconte aussi amplement toute la guerre de Perse, que l'Empereur Justinien fit contre Cavade & contre Cosroës, en Syrie, en Armenie, & sur les frontieres des Laziens. Il fait voir Gelimer Roy des Vandales, vaincu; Carthage & le reste de l'Afrique reduit sous l'obeïssance de Justinien, & reuni enfin à l'Empire dont il y avoit long-temps qu'elle avoit été demembrée par Boniface, & par Gizeric. On peut voir encore dans cette histoire la defaite des Vandales, & divers combats donnez en Afrique, entre les Maures & les Romains, avec des succés tantôt hureux, & tantôt contraires à l'un & à l'autre des partis. Ce celebre écrivain a tracé dans le mesme ouvrage une image des seditions & des desordres excitez dans la même province par Stozas & par Gontharis, & qui ne furent terminez que par la mort de ces deux tyrans, qui s'étoient engagez dans la faction & dans les interêts des Romains. Il y découvre pareillement la conjuration qui fut formée à Constantinople contre l'Empereur, & dont le projet fut si pernicieux, & les suites si funestes. Il y represente les courses des Huns, qui ayant passé le Danube, firent d'étranges degâts dans l'Empire, ravagerent l'Illyrie, la Thessalie, & une grande partie de l'Europe; & penetrerent enfin

jusques en Asie par l'Hellespont. On y peut voir encore comment la ville des Syriens, comment Berée & Anthioche qui étoit bâtie sur le bord du fleuve Oronte, furent miserablement saccagées par Cosroës & comment Edesse, ayant été attaquée par les armes de ce Prince, se défendit vigoureusement, & repoussa les assiegeans. On y voit aussi les guerres des Ethiopiens & des Omerites, & on y peut découvrir de quelle source procederent les differens qui rendirent ces deux peuples ennemis, d'amis & d'alliez qu'ils étoient auparavant. Outre tout ce que je viens de dire, il y a une longue description de la maladie contagieuse, dont les hommes furent affligez en ce temps-là, & des symptomes extraordinaires & inoüis qui la rendirent plus terrible, & plus mortelle. Enfin on y lit plusieurs petis exploits faits par les Romains aux environs des bourgs des Laziens, & devant le fort de Petrée contre Coriane, Mermeroés & quelques troupes de Perses. Il passe aprés cela en occident, & n'oublie pas d'expliquer comment Theodoric Roy des Goths mourut, & comment sa fille Amalasonte fut tuée par Theodat, comment la guerre fut excitée contre les Goths, & comment Vitigis successeur de Theodat ayant enfin aprés plusieurs combats été defait par Belisaire, fut mené captif à Constantinople. Il remarque en cet endroit de quelle maniere l'Italie & la Sicile ayant été alors hureusement délivrées du joug de la do-

mination étrangere, travaillerent à rétablir l'ancienne pureté de leurs loix, & de leurs coûtumes. Enfin il rappporte que l'Eunuque Narsés ayant été nommé General de l'armée d'Italie, y termina la guerre contre Totila avec beaucoup d'avantage. Et que Teïas fils de Fredigerne ayant été élû chef des Goths fut tué peu de temps aprés. La suite de toutes ces choses finit aussi-bien que l'histoire de Procope, à la vingsixiéme année du regne de Justinien, à laquelle commencera la narration que je me suis proposé de faire de ce qui s'est passé depuis.

CHAPITRE I.

1. Les Goths font la paix avec les Romains. 2. La guerre ne procede pas de la destinée. 3. Ni de la volonté de Dieu. 4. Mais de la malice des hommes. 5. Les Goths reprennent les armes, & implorentle secours des François.

1. TEÏAS qui avoit succedé à Totila ayant levé de nouveles troupes pour recommencer la guerre contre Narsés General de l'armée Romaine, & ayant été vaincu & tué dans la bataille, ceux de son parti qui se sauverent furent vivement poursuivis par les vainqueurs, & tellement incommodez par leurs courses, &

par la disette d'eau, qu'ils furent contraints de faire un traité, par lequel on leur permit d'habiter leur païs en fureté à la charge de demeurer soûmis à l'Empire.

2. Tout le monde se persuadoit que par cette paix la guerre étoit terminée en Italie, cependant elle ne faisoit que de commencer. Pour moy je croi qu'elle ne finira jamais, qu'elle augmentera plûtôt, & qu'elle durera tant qu'il y aura des hommes. En effet il y en a toujours eu de semblables sur la terre. Les fables & les histoires sont également pleines de combats, & on n'y voit rien de si ordinaire, ni de si frequent. Ce n'est pas que je sois persuadé comme sont plusieurs, que cela procede de l'influence des astres, ni de l'ordre des destinées : car s'il y avoit quelque sorte de fatalité de qui dépendissent absolument les choses humaines, le libre arbitre seroit détruit, les preceptes, & les remontrances seroient inutiles, les efforts des personnes de vertu seroient impuissans, & leurs esperances vaines.

3. Il n'y a point aussi d'apparence d'attribuer à Dieu les meurtres, & les massacres qui se commettent dans le monde. Je me garderai bien d'avancer que cette bonté souveraine qui détourne les maux dont nous sommes menacez se plaise au sang, & au carnage, & si quelqu'un osoit le dire, il ne trouveroit point de creance dans mon esprit.

4. C'eſt la volonté des hommes, qui ſe laiſſant emporter au deſir injuſte des richeſſes, & des grandeurs remplit la terre de confuſion, & de deſordre. C'eſt de cette ſource que procede la ruine des Etats, & toutes les calamitez publiques.

5. C'eſt auſſi de là qu'il arriva que les Goths s'étant ſeparez aprés la concluſion de la paix, & les uns s'étant retirez au deçà du Pô dans la Toſcane, & dans la Ligurie, & les autres s'étant diſperſez au delà de ce fleuve aux environs de Veniſe, & s'étant logez en differens bourgs, & en divers forts où ils avoient demeuré dés auparavant la guerre, au lieu de garder comme ils devoient le traité ſi ſolennel qu'ils venoient de faire, au lieu de joüir en repos de ce qu'ils poſſedoient, & de ſe délaſſer de leurs fatigues paſſées, ils firent naître de nouvelles occaſions de changement, & reprirent les armes. Mais parce qu'ils ſavoient bien qu'ils étoient trop foibles pour reſiſter ſeuls à la puiſſance des Romains. Ils implorerent le ſecours des François, eſperant que ce leur ſeroit un grand avantage, de recommencer la guerre dans l'alliance, & avec les forces d'un voiſin ſi conſiderable.

CHA-

CHAPITRE II.

1. Demeure des François. 2. Fondation de Marseille. 3. Mœurs & Religion des François.

1. LEs François sont sur les frontieres de l'Italie, on les appeloit autrefois Germains. Ils habitent sur le Rhin; & outre les terres qui en sont proches, ils possedent encore une grande partie des Gaules, qu'ils ont conquises par les armes. Ils sont maîtres de Marseille, colonie des Ioniens.

2. Les Phocéens chassez de l'Asie par les Medes, la bâtirent sous le regne de Darius fils d'Hystaspes, & de Grecque qu'elle étoit, elle est devenuë barbare, ayant quitté la police, & les mœurs de ses fondateurs pour suivre celles de ses conquerans. Ce n'est pas qu'elle ait maintenant moins de dignité qu'elle en avoit autrefois sous ses anciens citoyens.

3. Car il est certain que les François ne vivent pas dispersez à la campagne à la façon des Barbares, mais qu'ils se gouvernent par des loix & par des coûtumes qui sont presque toutes conformes aux Romaines. Ils gardent les mesmes solennitez dans les contrats, les mesmes ceremonies dans les mariages. Ils font profession de

la Religion Chrétienne, & tiennent une doctrine orthodoxe. Ils ont de mesme que nous des fêtes, des Prêtres, & des Magistrats. Enfin ils me semblent extremement polis, & la plus grande difference que je trouve entre eux, & nous, est celle de leur vêtement, & de leur langue. Parmi les excellentes qualitez qui rendent cette Nation recommendable, j'admire sur tout le soin qu'ils ont de conserver entre eux la paix & la justice. Quoy que dans les siecles passez, & dans le nôtre leur Royaume ait été plusieurs fois partagé entre trois Princes, ou mesme entre plus de trois, ils ne se sont jamais soüillez d'aucune guerre civile, & ils n'ont point appris à tremper leurs mains dans le sang de leurs citoyens. Par tout où il y a deux grandes puissances à peu prés égales, il y a aussi de la jalousie, de l'ambition, du desir de commander, & d'autres passions turbulentes & furieuses qui remplissent le monde de confusion, & de desordre. Cependant il n'arrive rien de semblable parmi ces peuples, quoy que divisez en plusieurs Royaumes. Mais quand il naît quelque different entre leurs Princes, il s'assemblent tous comme pour le decider par les armes, & lorsque les deux armées sont en presence, ils mettent bas toute sorte d'inimitié, rentrent en bonne intelligence, & obligent leurs chefs ou à regler leurs quereles par les loix, ou au moins à courir seuls le hazard du combat, croyant qu'il seroit aussi peu conforme

à la raiſon qu'à la coûtume du païs, d'expoſer l'Etat pour un interêt particulier au peril d'une bataille. En meſme temps ils rompent leurs rangs, & quittent leurs armes, & ſans faire de garde, ſans poſer de ſentinelle, ils paſſent librement ſur les terres les uns des autres; tant ces peuples ont d'amour pour la juſtice, & pour leur patrie, & tant les Princes apportent de condeſcendance, & de douceur dans les occaſions où ils le jugent neceſſaire. Ainſi ils ont affermi les fondemens de leur puiſſance par l'obſervation conſtante, & inviolable des meſmes loix, & s'étant toujours conſervez exemts de pertes, ils ont ſouvent fait des conquêtes conſiderables. En effet quand l'équité & la concorde ont une fois jetté de profondes racines dans un Royaume, elles en rendent le gouvernement hureux à ſes peuples, & la puiſſance redoutable à ſes ennemis. C'eſt par ce moyen que les François ont maintenu la gloire de leur Empire, auquel les enfans ſuccedent à leur pere par le droit de la naiſſance. Dans le temps que les Goths leur envoyerent des Ambaſſadeurs il y avoit trois Rois qui gouvernoient la Nation. Il me ſemble qu'il ne ſera pas hors de propos que je faſſe en cet endroit en peu de paroles la genealogie de leurs Ancêtres, que je terminerai à leurs perſonnes.

CHAPITRE III.

1. Enfans de Clovis. 2. Mort de Clodomir. 3. Longue chevelure des Rois de France. 4. Theodebert succede à son pere Theodoric, & forme de vastes desseins. 5. Qui sont dissipez par sa mort. 6. Thibaut son fils luy succede.

1. CHILDEBERT, Clotaire, Theodoric, & Clodomir étoient quatre freres qui partagerent le Royaume aprés la mort de leur pere Clovis, & comme je croi en quatre parties égales.

2. Peu aprés Clodomir faisant la guerre aux Bourguignons, qui sont Goths de nation, belliqueux, & celebres par leurs exploits militaires, il fut tué dans la bataille d'un coup de javelot, qu'il reçut à l'estomach. Les Bourguignons ne reconnurent qu'ils avoient tué le chef des ennemis qu'à sa longue chevelure qui luy pendoit sur les épaules.

3. Car c'est une coûtume inviolablement gardée par les Rois de France, de ne couper jamais leurs cheveux, & de les entretenir dés leur plus tendre jeunesse. Les nœus de ceux de derriere leur battent sur le dos d'une maniere fort galante,

& ceux de devant sont partagez sur le front, & rangez des deux côtez avec beaucoup d'adresse. Ils ne les portent pas pleins de crasse, ni liez sans ornement, comme font les Turcs, & d'autres peuples barbares; mais ils les peignent, les poudrent, & les conservent avec un grand soin. C'est une marque d'honneur, & d'excellence reservée aux Rois: car les sujets coupent leurs cheveux en rond, & n'oseroient les laisser croître fort longs. Les Bourguignons ayant coupé la tête de Clodomir la montrerent à son armée, & par ce triste spectacle la remplirent de desordre, & de desespoir; de sorte qu'elle n'eut plus de courage pour combattre. Ainsi la paix se fit aux conditions qu'il plût au vainqueur, & les François qui étoient restez retournerent en leur païs. Clodomir estant mort de cette sorte sans enfans, son Royaume fut partagé entre ses freres.

4. Peu de temps aprés Theodoric deceda de maladie, & laissa aussi le sien à son fils Theodebert avec ses autres biens. Ce jeune Prince n'en eut pas plûtôt pris possession, qu'il reduisit sous son obéïssance les Allemans, & d'autres nations voisines: car il se portoit à la guerre avec une ardeur incroyable, & avoit une étrange passion de s'engager sans necessité au milieu des plus terribles dangers. Il fit resolution de lever d'excellentes troupes pour passer en Thrace, pour ravager tous ces païs là, & pour attaquer la capitale de l'Empire, pendant que la guerre s'allumoit

d'un autre côté entre les Goths, & les Romains, & que Narsés étoit occupé avec son armée en Italie. Il avança dans l'execution de ce dessein, jusqu'à envoyer des Ambassadeurs aux Gepides, aux Lombars, & aux autres peuples voisins, pour les engager à joindre leurs forces aux siennes, & pour leur remontrer l'interêt qu'ils avoient de ne pas souffrir que l'Empereur Justinien prît dans ses Edits les titres de Francique, d'Alemannique, de Gepidique, de Lombardique, comme s'il les avoit tous subjugez & reduis sous sa puissance. Le ressentiment qu'il avoit de cette injure étoit cause qu'il excitoit tous ceux qui en partageoient avec luy la honte de s'unir pour en rechercher la vengeance. Je croy neanmoins que s'il eût voulu executer cette entreprise il n'eût pas pû avec tout son courage la faire reüssir hureusement, & qu'il eût été repoussé par les garnisons Romaines qui gardoient les places de Thrace, & d'Illyrie. Cependant la hardiesse du projet peut faire juger de l'étenduë de l'ambition, & de la fierté du cœur de ce Prince qui avoit été capable de le former, & qui étoit sur le point de l'accomplir, si ses desseins n'eussent été rompus par une mort precipitée.

5. Car étant un jour à la chasse il rencontra un taureau d'une extraordinaire grandeur, non de ceux qui servent au labourage, mais de ceux qui vivent dans les forêts & sur les montagnes, & qui renversent de leurs cornes tout ce qu'ils rencon-

trent. Je penſe que ceux de cette eſpece ſont appelez buffles. Il y en a un grand nombre dans le païs, à cauſe de la fraîcheur de l'air, de l'epaiſſeur des bois, & de la ſolitude des montagnes. Lorſque Theodebert le vit ſortir du bois avec impetuoſité, & venir droit à luy, il ſe tint ferme, & preſenta l'épieu pour le repouſſer. Le taureau courant toujours avec violence, & étant déja fort proche, donna de ſa tête contre un arbre, qu'il abbatit du coup, & dont une des branches frappa Theodebert à la tête, & luy fit une bleſſure dangereuſe; De ſorte qu'il tomba à la renverſe, & fut reporté par ſes gardes dans ſon palais, où il mourut le jour meſme.

6. Son fils Thibaut luy ſucceda, ſuivant la loy du païs, quoy qu'il fût encore en enfance, & ſous la conduite d'un gouverneur.

CHAPITRE IV.

1. Les Goths luy envoyent une ambaſſade. 2. Harangue des Ambaſſadeurs. 3. Leur demande eſt rejettée par Thibaut, & reçuë par Leutaris & par Butilin.

1. CE fut au commencement de ſon regne que Teïas mourut, & que les Goths ayant beſoin du ſecours d'une puiſſance étrangere luy envoyerent une ambaſſade ſolennelle

pour luy demander le sien plûtôt qu'à Childebert, & à Clotaire, ses grans oncles, qui commandoient aussi dans la France en ce temps là, mais qui avoient eu en partage des Provinces trop éloignées. Ce ne fut pas neanmoins la nation entiere des Goths qui se soûleva, il n'y eut que ceux qui habitoient sur le rivage du Pô. Les autres étoient bien aises de la guerre; mais ils ne voulurent pas s'y engager ouvertement, craignant l'incertitude de l'évenement, & l'inconstance de la fortune. Ils se contenterent d'en attendre le succez, & de s'informer avec soin de tout ce qui se faisoit afin de se ranger du côté de ceux qui remporteroient l'avantage.

Quand les Ambassadeurs de ceux qui se preparoient à la guerre eurent été introduits devant le Roy, & devant les Grans de son Royaume, ils le supplierent de ne les pas laisser opprimer par les Romains; mais de prendre les armes pour les secourir, eux qui étoient ses voisins, & ses alliez, & pour les tirer du peril present, & inévitable d'une ruine entiere. Ils luy representerent l'interêt qu'il avoit de ne pas permettre l'agrandissement de la puissance Romaine, mais de s'y opposer de toutes ses forces.

2. *Si nos ennemis*, disoient ces Ambassadeurs, *nous avoient defaits, à l'instant ils tourneroient leurs armes contre vous, & ils renouvelleroient les anciennes guerres. Ils ne manqueront jamais de pretextes specieux pour couvrir leur ambition, & pour donner*

quelque

quelque apparence de justice à leurs entreprises. Ils conteront des Marius, des Camilles, & des Cesars qui ont porté leurs conquêtes au delà du Rhin ; Ainsi ils pretendront ne faire aucune usurpation, mais seulement se rétablir dans un païs où leurs ancêtres ont autrefois commandé. Ils forment de semblables accusations contre nous, quand pour avoir une couleur de nous dépoüiller de nôtre bien, de passer nos gens au fil de l'épée, de vendre nos femmes, & les jeunes hommes les mieux faits de nôtre Noblesse. Ils disent que ce fut injustement que Theodoric s'empara par le passé de l'Italie. Il est constant toutefois que Theodoric n'usa d'aucune violence pour s'en rendre maître, & qu'il la possede du consentement de l'Empereur Zenon ; qu'il ne l'ôta pas aux Romains, puisqu'ils en avoient été chassez dés auparavant ; mais qu'ayant vaincu Odoacre, usurpateur étranger, il l'aquit par le droit des armes. Pour eux depuis qu'ils ont eu la force en main ils ne se sont plus souciez de garder aucune justice. L'aigreur qu'ils avoient conçuë contre Theododat, à cause d'Amalasonte, fut le motif de la guerre qu'ils commencerent. Depuis ils ont toujours continué leurs violences, & leurs cruautez. Ils se vantent cependant d'étre de sages & de religieux politiques, & d'étre seuls capables de gouverner les peuples selon l'équité. Il est donc necessaire de prevenir maintenant leurs efforts, afin de ne pas concevoir à l'avenir un regret inutile de la lâcheté avec laquelle nous aurions souffert leurs outrages. Ne perdons pas, s'il vous plaît, une occasion si importante, levons une armée capable de les défaire, & qui soit commandée

par un de vos Generaux, qui termine en peu de temps cette guerre, qui chasse les Romains, & qui nous rétablisse dans nôtre païs. Que si vous nous faites cette grace, toute nôtre nation dont vous aurez été les liberateurs, vous sera eternellement redevable; vous assurerez vôtre propre repos, puisque vous n'aurez plus de voisins qui puissent être vos ennemis, & vous aquererez d'immenses richesses; car outre les dépoüilles & le butin que vous remporterez aprés la victoire, nous vous promettons encore des sommes considerables.

3. Les Ambassadeurs des Goths ayant parlé en ces termes, leur proposition ne fut pas reçuë favorablement de Thibaut, & il ne put se resoudre à s'exposer à des fatigues pour retirer des étrangers de l'oppression. Car c'étoit un jeune Prince, qui avoit peu de generosité de son naturel, & peu d'inclination pour les armes, & qui d'ailleurs étoit infirme, & d'un temperament delicat. Mais quoy que cette alliance déplût au Roy, Leutaris, & Butilin ne laisserent pas d'y entrer. Ils étoient freres, Allemans de nation, & en grande consideration parmi les François, dont ils commandoient les armées ayant été élevez à cette charge eminente par le Roy Theodebert.

CHAPITRE V.

1. Les Allemans obeïssent à Theodebert & à Thibaut. 2. Leur Religion. 3. Reflexion de l'Auteur.

1. POUR les Allemans (s'il faut ajoûter foy à Asinius Quadratus Italien, qui a écrit exactement des affaires d'Allemagne) ils sont mêlez de differentes Nations, comme leur nom mesme le marque. Ils furent subjuguez par Theodoric Roy des Goths, lorsqu'il s'empara de l'Italie. Mais depuis sa mort la guerre s'étant échaufée entre ceux de sa nation & l'Empereur Justinien, ils rechercherent par toute sorte de moyens l'amitié des François, abandonnerent une grande étenduë de païs, & laisserent les Allemans en repos, car pour lors ayant besoin de toutes leurs forces, ils se défaisoient des sujets qui leur étoient inutiles, parce qu'ils ne combattoient plus pour la gloire, ni pour l'Empire, mais pour la conservation de l'Italie, & de leurs vies. En cela ils s'accommoderent à la necessité du temps, & previnrent volontairement l'incertitude de l'avenir. Ainsi les Allemans affranchis de la puissance des Goths devinrent sujets de Theodebert, & aprés sa mort demeurerent sous l'obeïssance de son fils Thibaut.

2. Ils ſuivent quelques coûtumes particulieres de leur païs : ils gardent la meſme forme de gouvernement que les François, mais ils ne font pas profeſſion de la meſme Religion : car ils adorent des fleuves, des montagnes, des bois, & des arbres, & leur ſacrifient des chevaux, & d'autres animaux, auſquels ils coupent la tête. Toutefois le voiſinage des François, & le commerce frequent qu'ils entretiennent avec eux, a déja fait renoncer les plus éclairez à ces ſuperſtitions barbares, & il y a apparence que tous les autres ſuivront bien-tôt le meſme exemple.

3. Les opinions extravagantes & ridicules ſont reconnuës pour telles par ceux meſmes qui en ont été prevenus, pour peu qu'il leur reſte de lumiere, & de jugement, & pour lors il ne leur eſt pas difficile de s'en dépoüiller. Ceux qui s'éloignent de la verité ſont plus dignes de pitié que de colere, & ils meritent qu'on leur pardonne, parce que leur faute n'eſt pas volontaire. Ils ont intention de ſuivre les bons ſentimens, & ils ne demeurent dans l'erreur, que parcequ'ils ſe ſont trompez dans le choix. Je ſay bien que des paroles n'ont pas aſſez de force pour arrêter les ſacrifices inhumains, tels que les Barbares faiſoient à certains arbres, ou tels que les Grecs offroient autrefois à leurs Dieux. Mais auſſi eſt-il certain que du ſang répandu, & des animaux égorgez n'ont rien de plaiſant, ni d'agreable. Une divinité qui y prendroit du plaiſir ſeroit une

divinité cruelle, ſemblable à celle que les poëtes ont inventées, comme la crainte, la palleur, la diſcorde, Bellone, la deeſſe Até, qui eſt celle qui cauſe les pertes, l'Arimane des Perſes, & ces ſpectres hideux qui ne ſe repaiſſent que de ſang & de carnage. Peut-être que quelqu'un jugera que ce diſcours eſt éloigné de mon ſujet, & inutile dans l'hiſtoire que j'écris. Mais je ſuis bien aiſe de parler de tout ce qui vient à ma connoiſſance, afin de loüer les bonnes actions, de condamner les mauvaiſes, & de blâmer les inutiles. Si l'hiſtoire n'étoit qu'une narration toute ſimple, & toute nuë, & qu'elle ne remarquât rien de ce qui peut ſervir à regler les mœurs, elle n'auroit aucun avantage (s'il m'eſt permis de le dire) ſur les contes qui ſe debitent dans les aſſemblées des femmes. Je laiſſe toutefois à chacun la liberté de ſon jugement, & je reprens la ſuite des affaires que j'avois quittées.

CHAPITRE VI.

1. Insolence de Leutaris & de Butilin. 2. Sage conduite de Narsés. 3. Aßiete de Cumes. 4. Eloge d'Aligerne. 5. Siege de Cumes. 6. Stratagéme de Narsés. 7. Sa retraite.

1. QUAND Leutaris, & Butilin eurent entrepris la guerre contre les Romains, ils se remplirent aussi-tôt l'esprit d'esperances égarées, & commencerent à se regarder comme beaucoup élevez au dessus de leur premiere fortune. Ils ne s'imaginoient rien de difficile dans la conquête de l'Italie, & de la Sicile, & ils se vantoient que Narsés ne soûtiendroit pas seulement le premier effort de leurs armes. Ils s'étonnoient que les Goths redoutassent un ennemi accoûtumé à l'ombre, nourri dans la molesse, & dans les delices, & qui n'avoit rien de mâle, ni de vigoureux : ainsi enflez d'une étrange vanité ils leverent une armée de soixante & quinze mille hommes, tant Allemans que François, & se preparerent à faire irruption en Italie, & en Sicile.

2. Narsés n'avoit point encore de nouveles certaines de tout ce grand appareil : mais comme il avoit beaucoup de prevoyance, & qu'il

tâchoit toujours de prevenir ses ennemis, il se preparoit à attaquer plusieurs petites places que les Goths tenoient en Toscane. La victoire ne l'avoit pas rendu insolent, & aprés les fatigues militaires il ne s'étoit pas abandonné aux plaisirs, comme ont fait de grans Capitaines, mais il menoit ses troupes contre Cumes.

3. C'est une place forte, & capable de soûtenir un long siege. Elle est située sur une colline dont les avenuës sont difficiles, & d'où on découvre toute la mer Tirene, parce que le roc est avancé dans le rivage, de sorte que les flots s'y viennent rompre. Elle a de bonnes murailles, & de bonnes tours, & elle est bien fortifiée. Totila & Teïas Rois des Goths y avoient enfermé par le passé, comme dans le lieu le plus seur, tout ce qu'ils avoient de plus precieux, & de plus riche. Narsés étoit donc resolu de l'attaquer pour joüir des richesses qui étoient dedans, pour ôter aux Goths cette retraite, d'où ils faisoient de frequentes courses en Italie, & pour rendre sa victoire pleine & entiere.

4. Aligerne le plus jeune de tous les freres de Teïas Roy des Goths, étoit dans la place, & y assembloit le plus qu'il pouvoit de troupes. Le regret qu'il avoit de la mort de son frere, & le déplaisir qu'il ressentoit du desordre où étoient les affaires de sa Nation, le portoient à cette guerre avec une ardeur extréme. Bien loin de perdre courage pour toutes les disgraces qu'il

avoit reçuës, l'assiette de sa place, & l'abondance des provisions luy donnoient de la presomption, & du mépris pour tous les ennemis qui oseroient l'attaquer.

5. Cependant Narsés fit avancer son armée, qui étant montée sur le roc avec beaucoup de peine, & s'étant enfin approchée du fort, commença à tirer contre ceux qui le défendoient. On entendoit un grand bruit, qui étoit excité par le son des arcs d'où les fléches partoient sans cesse, & par les frondes qui couvroient tout l'air de pierres. Enfin on remuoit toutes les machines qui peuvent servir à un siege. D'autre part les assiegez se défendoient courageusement, les soldats qui bordoient la courtine lançoient continuellement des dards, & des javelots, ils jettoient du haut des murailles de grosses pierres, des troncs d'arbres, & des haches; & employoient tous les instrumens dont on peut repousser un ennemi. Il étoit aisé aux Romains de reconnoître les traits qui partoient du bras d'Aligerne, parce qu'ils étoient poussez avec tant de violence, & qu'ils passoient avec tant de vîtesse, & avec un si horrible sifflement, qu'ils brisoient les pierres les plus dures, & qu'ils metoient en pieces les corps les plus solides. Cet Aligerne ayant aperçu Pallade un des premiers Chefs de l'armée Romaine, fort estimé & fort cheri de Narsés, qui parce qu'il avoit une cuirasse s'approchoit de la muraille plus hardiment que les autres, luy

tira

tira du haut où il étoit une fléche dont il le perça de part en part avec son bouclier, & sa cuirasse : tant il étoit robuste, & tant il avoit de force, & de vigueur pour manier l'arc. Plusieurs jours se passerent en semblables escarmouches, sans que ni l'un ni l'autre des partis remportât aucun avantage considerable. Les Romains avoient honte de lever le siege, & les Goths n'étoient pas prêts de se rendre. Narsés avoit de l'indignation de consumer tant de temps devant une place si peu importante.

6. Ayant donc roulé divers moyens dans son esprit, il s'avisa de tenter de la surprendre de la maniere que je vais dire. Dans un des coudes de la colline qui est à l'orient il y avoit une caverne couverte de toutes parts, dont l'entrée étoit facile, quoy qu'elle n'eût été faite que par les mains de la nature. Le fond étoit d'une vaste étenduë. On dit que ce fut autrefois la retraite d'une Sibylle Italienne, & le lieu où étant inspirée par les Dieux, elle rendoit des oracles à ceux qui la venoient consulter. On croit que ce fut là que le fameux Enée apprit l'histoire de toutes les avantures qui luy devoient arriver. Narsés ayant remarqué qu'une partie des murailles de la ville étoit bâtie sur cette caverne, envoya dedans quantité de gens avec des marteaux, des ciseaux, & d'autres instrumens propres à fendre des pierres, & à démolir des bâtimens, & leur donna ordre d'abatre peu à peu le haut sur lequel les for-

tifications étoient fondées. Quand leur travail fut tellement avancé qu'ils commencerent à découvrir les fondemens, ils les étayerent avec de grandes pieces de bois rangées en ordre, de peur que quelque endroit de la muraille venant à se dementir, & à tomber devant les autres, les Goths reconnussent ce qui se passoit : car s'ils eussent travaillé dés le commencement à reparer le mal que les nôtres avoient fait, il leur eût été facile de conserver ce côté-là de leur place. Afin donc qu'ils ne s'aperçussent point de ce travail, & qu'ils n'entendissent point le bruit que faisoient les coups de marteaux, & la chute des pierres, les Romains attaquoient les autres endroits avec plus d'ardeur qu'auparavant, remplissant l'air de cris, frapant sur leurs armes, & excitant un tumulte extraordinaire. Quand la muraille fut minée de toute la largeur de la caverne, & tout à fait suspenduë sur les étayes, on jetta dessous une grande quantité de fueïlles, & de bois sec où l'on mit le feu. Peu aprés la flame ayant gagné les étayes, la muraille tomba, les tours se détacherent, & furent ensevelies dans les mesmes ruines, & la porte qui étoit bien fermée, comme elle le devoit être durant un siege, chut avec ses gons, & ses jambages sur un rocher qui étoit au bord du rivage. Il sembloit qu'aprés un effet aussi grand que celuy-là les Romains devoient entrer facilement dans la ville, & mépriser toute la resistance des ennemis : mais leur esperance

fut vaine : car les ouvertures & les fondrieres, tant de la colline que des environs, formoient des precipices si profonds que les avenuës en étoient encore plus difficiles & plus dangereuses qu'auparavant. Narsés ne laissa pas d'attaquer vigoureusement la place comme pour l'enlever par assaut; Mais les Goths se défendant de toutes leurs forces le repousserent, & le contraignirent de se retirer. Voyant donc qu'il ne luy étoit pas possible de prendre la place de force, il ne jugea pas à propos de s'y arrêter plus longtemps, & il resolut de marcher vers Florence, vers Centcelles, & vers d'autres petites villes de Toscane, afin de mettre ordre à tout ce qui étoit necessaire dans ces païs là, & de prevenir l'arrivée des ennemis : car ayant reçu nouvelle que Leutaris & Butilin, avoient déja passé le Pô avec leurs troupes, il se hâtoit de mener son armée de ce côte là.

CHAPITRE VII.

1. Fulcaris est envoyé pour garder les pas des Alpes. 2. Cumes demeure investie. 3. Narsés reduit diverses places. 4. La ville de Luques promet de se rendre, & manque à sa promesse. 5. Ruse de Narsés. 6. Generosité extraordinaire.

1. COMME Philimuth chef des Eruliens étoit mort de maladie, & qu'il faloit indispensablement que ces peuples fussent commandez par un de leur nation, Narsés choisit en sa place Fulcaris, neveu de Phanitée, & luy donna ordre d'aller avec Jean, neveu de Vitalien, avec Valerien, avec Artabane, & quelques autres Officiers, qui conduisoient d'excellentes troupes, s'emparer d'un sommet des Alpes, qui s'éleve proche du Pô, entre la Toscane & l'Emilie, de camper en cet endroit là, & de s'assurer des forts qui y sont, & d'empécher autant qu'il leur seroit possible, le passage des François, & des Allemans. Il ajoûta que s'il pouvoit leur fermer entierement le passage, ce seroit un grand bonheur; Que si au contraire il étoit forcé par le nombre, il tâchât au moins de les incommoder dans leur marche, & de les harceler de loin, afin

qu'ils n'eussent pas toute sorte de liberté de ravager le païs, durant que de son côté il donneroit les ordres necessaires.

2. Pendant que ceux-ci alloient où ils étoient commandez, un nombre considerable étoit demeuré devant la ville de Cumes, pour luy faire souffrir les incommoditez que souffre necessairement une place qui est investie; & afin d'en tenir les avenuës plus étroitement serrées, on avoit fait une trenchée, à la faveur de laquelle on prenoit ceux qui alloient au fourage: car les assiegez pouvoient bien manquer de provisions & de vivres, aprés un siege d'un an.

3. Pour Narsés il attaquoit diverses places, & en prenoit la plus grande partie sans aucune peine. Les Florentins étant venus au devant de luy, & en ayant tiré parole qu'ils ne souffriroient aucun mauvais traitement, ni dans leurs personnes, ni dans leurs biens, ils se soûmirent à sa puissance. Les habitans de Centcelles, de Volterre, de Pise, & d'autres villes voisines de la mer, suivirent le mesme exemple, tant le succés de ses armes étoit hureux, & tant la fortune se rendoit favorable à ses desseins.

4. Il n'y eut que ceux de Luques qui tâcherent de gagner du temps, & qui differerent un peu de se rendre. Ils avoient donné des ôtages, & signé une capitulation par laquelle ils promettoient de livrer la place dans trente jours, si dans ce temps là il ne leur arrivoit un secours capable de faire

lever le ſiege, & de combattre les Romains, non du haut des murailles, & des tours, mais en raſe campagne, & en bataille rangée : car ils eſperoient que les François arriveroient dans peu de jours, & c'étoit ſur cette eſperance qu'ils avoient fondé leur traité. Cependant le temps porté par la capitulation étant expiré, ſans que le ſecours des François eût paru, les aſſiegez refuſerent de ſe rendre, comme ils en étoient convenus. Narſés irrité autant qu'il le devoit être d'une telle perfidie, ſe prepara à l'inſtant à les forcer. Quelques uns étoient d'avis de mettre à mort les ôtages pour punir l'infidelité des aſſiegez; Mais le General qui ſe conduiſoit toujours avec une grande prudence, & qui ne s'abandonnoit jamais à la colere, crut qu'il y auroit de l'inhumanité de tuer des innocens, pour la faute des coupables. Il s'aviſa donc d'une ruſe.

5. Il fit amener les ôtages, ayant les mains liées derriere le dos, & la tête baiſſée vers la terre. Les ayant montré aux aſſiegez dans ce triſte état, il menaça de les faire mourir s'ils n'accompliſſoient à l'inſtant le traité qu'ils avoient ſi ſolennellement juré. Les ôtages avoient entre les épaules un morceau de bois couvert de drap afin qu'il ne fût point aperçu par ceux de la place. Narſés ayant donc commandé qu'on leur coupât la tête, les ſoldats tirerent leurs épées, & fraperent ſur ce morceau de bois qui reçut toute la violence du coup, ſans que les ôtages en reſſentiſſent au-

cune douleur. Ils se laisserent toutefois tomber comme il leur avoit été ordonné, s'agiterent & firent semblant de palpiter comme s'ils eussent été prêts d'expirer. Les habitans de Luques qui ne pouvoient reconnoître de si loin la verité de ce qui se passoit, & qui croyoient que ce qui leur paroissoit étoit veritable, jetterent aussi-tôt de grans cris, pour témoigner le déplaisir, & le regret qu'ils ressentoient d'une si funeste disgrace. Comme les ôtages étoient des premiers & des plus considerables de la ville, ils pleuroient la perte qu'ils croyoient en avoir faite, avec des heurlemens épouvantables. Des dames qui étoient ou les meres, ou les femmes de ceux que que l'on pensoit avoir été tuez, accoururent sur les murailles frappant leur estomach, déchirant leurs vétemens, vomissant des injures contre Narsés, & l'appellant lâche, inhumain, cruel, & impie. Pendant qu'elles crioient de la sorte, il leur répondoit : *C'est vous qui êtes la cause de la mort de ceux que vous pleurez avec des larmes si ameres, puisque vous les avez abandonnez en violant ouvertement une capitulation que vous aviez faite avec serment. Cependant si vous voulez prendre maintenant une bonne resolution, & executer sincerement ce que vous avez promis, vous ne souffrirez aucun préjudice, vos ôtages vous seront rendus, & vôtre ville sera exemte de pillage ; sinon, cessez de regreter en vain la perte de vos gens, & vous attendez plûtôt à recevoir un pareil traitement.*

Quand les Luquois oüirent ce discours ils s'imaginerent que Narsés avoit dessein de les tromper, en leur promettant de faire revivre leurs ôtages ; & en effet il y avoit dans ses paroles quelque chose de captieux. Cela fut cause qu'ils s'engagerent volontiers par un nouveau serment de se rendre à discretion, lorsqu'ils verroient leurs ôtages vivans : car comme ils ne jugeoient pas qu'on pût rendre la vie à des hommes à qui on venoit de donner la mort, ils se persuadoient que ce leur seroit un pretexte honnête pour rejetter le reproche qu'on leur faisoit de manquer à leur parole, & pour attirer la justice dans leur parti. Alors Narsés commanda que les ôtages se levassent, & il les fit voir dans une entiere santé. Les assiegez frappez d'étonnement, à la vuë d'un spectacle si peu attendu, refuserent encore d'executer ce qu'ils avoient tant de fois promis : car ils penserent qu'en ce cas là ils n'y étoient plus obligez. Leur douleur se changea en esperance. Le peuple reprit son premier genie, & la perfidie demeura victorieuse.

6. Dans une obstination si aveugle des assiegez, Narsés fit paroître une extraordinaire grandeur de courage, car il renvoya les ôtages sans rançon. Comme ils s'étonnoient d'une si étrange conduite, & qu'ils ne savoient d'où elle pouvoit proceder. *Je n'ay pas accoûtumé,* leur dit-il, *de flater des ennemis par de vaines esperances. Je n'ay pas besoin de vos ôtages, & si vous ne vous rendez de vous-mesmes,*

mesmes, celle-ci (en montrant son épée) *saura bien vous reduire.* Quand les ôtages furent retournez dans la ville, ils aquirent une grande reputation à Narsés, par le recit qu'ils firent de sa douceur, de sa civilité, & de sa justice; de sorte que cette estime se répandant parmi le peuple, elle y agit avec plus de force, & plus de succés que la puissance de ses armes, & elle gagna les esprits de ceux qui se portoient auparavant avec plus d'ardeur à la guerre.

CHAPITRE VIII.

1. Mauvais succés des armes des Eruliens. 2. Portrait de Fulcaris. 3. Son imprudence.

1. PENDANT que Narsés étoit occupé au siege de Luques, les troupes qu'il avoit envoyées en Emilie souffrirent diverses pertes, qui les jetterent dans la derniere consternation. Elles n'avoient rien executé d'abord qu'avec une sage conduite, & avec une exacte discipline. Quand elles avoient été piller quelques bourgs, elles avoient marché en bon ordre, & sans faire des courses trop éloignées, elles ne s'étoient point débandées dans la retraite, mais elles étoient toujours demeurées en corps d'armée. Elles avoient laissé des gardes & des sentinelles

derriere, & avoient mis le butin au milieu pour le garder avec plus de ſeureté. Mais ces bons commencemens eurent de mauvaiſes ſuites, & ces gens perdirent en peu de jours tout l'avantage qu'ils avoient remporté en diverſes rencontres.

2. Fulcaris General des Eruliens, étoit hardi & intrepride dans le danger, mais incapable de commander. Il croyoit que le principal devoir d'un Capitaine eſt non de ranger une armée, mais de courir le premier à la charge, de ſe jetter avec fureur au milieu des ennemis, & de s'engager plus avant que les autres dans la mêlée; c'eſt de cela qu'il faiſoit gloire.

3. Etant donc pour lors encore plus emporté que de coûtume, il prit deſſein d'attaquer Parme, dont les François s'étoient déja emparez. Il avoit dû envoyer d'abord des eſpions pour découvrir l'état où étoient les ennemis, & enſuite marcher en bon ordre, ſuivant ce qu'il en auroit appris. Il courut avec une impetuoſité temeraire & précipitée, traînant des troupes d'Eruliens en grand deſordre, & quelques Romains qui le ſuivirent volontairement, ne ſe figurant pas devoir ſeulement apprehender la rencontre d'aucun ennemi. Cependant Butilin, General des François, en ayant eu avis, choiſit les plus aguerris de ſes ſoldats, & les mit en embuſcade dans un amphiteâtre, qui étoit proche de la ville, & d'où le peuple avoit accoûtumé de voir les com-

bats des gladiateurs contre les bêtes, & là attendit en repos l'occasion de faire quelque exploit memorable. Quand Fulcaris fut assez avancé avec ses troupes, les François sortirent de l'embuscade au signal qui leur fut donné, & vinrent fondre sur les ennemis; & les ayant surpris en desordre ils les tuerent sans resistance. Plusieurs reconnoissant alors l'extrémité du peril, se sauverent par une fuite honteuse, & tournerent lâchement le dos, sans se souvenir de cette ancienne valeur avec laquelle ils avoient essuyé tant de dangers. Fulcaris laissé presque seul avec ses gardes, ne voulut pas s'enfuir comme les autres, mais preferant une mort honorable, à une vie infame, il tint ferme sur une petite hauteur où il y avoit des tombeaux, & tua plusieurs François, tantôt les chargeant avec furie, & tantôt se battant en retraite, & cedant à leur violence. Dans cet état là il luy étoit encore assez facile de se sauver. C'étoit aussi le parti que ses gens luy conseilloient de choisir; mais il leur répondit: *Comment pourrois-je soûtenir la presence de Narsés qui me reprocheroit mon imprudence?* Ainsi craignant moins le fer & les épées que ce reproche, il combattit fort long-temps, jusqu'à ce qu'étant enfin accablé par le nombre, & blessé de plusieurs coups à l'estomach & à la tête, il tomba sur son bouclier. Tous les siens tomberent ensuite sur son corps, & se donnerent la mort eux-mesmes, ou la reçurent de la main des

ennemis. Ainsi Fulcaris ayant été élu General des Eruliens, ne tira pas grand avantage de cette charge, puisque n'ayant vécu que peu de temps aprés y avoir été élevé, il ne la posseda que comme le plaisir d'un songe, & perdit par une promte catastrophe, & la puissance, & la vie.

CHAPITRE IX.

1. Insolence des François. 2. Douleur de Narsés. 3. Son éloge. 4. Discours qu'il fait pour relever le courage de ses soldats.

1. CEPENDANT sa défaite enfla merveilleusement le courage des vainqueurs, ceux d'entre les Goths qui habitoient l'Emilie, la Ligurie, & les autres païs circonvoisins, & qui n'avoient fait qu'une paix forcée avec les Romains, & par la seule crainte de leurs armes, la rompirent alors ouvertement, & se joignirent à ces Barbares, avec qui ils étoient déja unis par la conformité de leurs coûtumes & de leurs mœurs. Les troupes des Romains qui, comme j'ay déja dit, étoient commandées par Jean, neveu de Vitalien, & par Artabane, & ceux des Eruliens, qui s'étoient sauvez de la déroute, se retirerent ensemble à Faïence: car les Chefs ne jugeoient pas à propos de demeurer plus long-temps proche de Parme où les ennemis se fortifioient de

jour en jour, & où ayant remporté un avantage considerable, ils se tenoient fiers & orgueilleux de leur victoire. En effet les portes de toutes les villes occupées par les Goths s'ouvroient devant eux, & ayant reçû des recruës il y avoit apparence qu'ils viendroient fondre sur les Romains. C'est pourquoy les gens de commandement sachant bien qu'ils n'avoient pas des forces capables de leur resister, étoient d'avis de s'approcher de Ravenne le plus prés qu'il seroit possible.

2. Quand Narsés reçut ces tristes nouveles, il eut un extréme déplaisir de l'insolence des Barbares, & de la mort de Fulcaris, qui étant illustre par sa naissance, par son courage, & par ses victoires, auroit été invincible s'il eût eu autant de prudence que de valeur.

3. Mais quelque douleur que Narsés ressentît il ne s'abandonna jamais au desespoir. Au contraire voyant que le courage de ses soldats étoit un peu abatu par ces pertes imprevûës, il jugea à propos de le relever par quelque discours. Car il avoit une rare prudence dans les affaires, & il savoit merveilleusement s'accommoder à toute sorte de temps, & d'évenemens. Il avoit peu d'étude, & d'éloquence, mais une adresse extraordinaire, & une assez grande facilité de s'expliquer, ayant été élevé avec toute sorte de politesse dans la Cour des Princes. Il étoit eunuque, d'une taille fort petite, & fort gresle, mais d'une

generosité qui surpasse tout ce qu'on peut s'en imaginer. Ce qui fait connoître que les disgraces du corps ou de la fortune n'empéchent pas les grandes ames de s'élever. Cet excellent Chef s'étant avancé au milieu de son armée parla en ces termes.

4. *Ceux qui sont accoûtumez à la victoire, & à une prosperité continuelle perdent toute la joye du passé, & toute l'esperance de l'avenir au moment qu'il survient quelque accident qui ne leur est pas favorable. Toutefois la prudence nous oblige de ne nous pas trop élever dans les hureux succés de nos entreprises, & de nous tenir toujours preparez aux changemens, ausquels la condition des hommes est sujette. Ceux qui se sont une fois établis dans cette disposition, ressentent une grande joye dans les prosperitez, & ne ressentent pas une grande tristesse dans les disgraces. Cependant je vous voi extraordinairement abbatus du malheur qui est arrivé, ce qui ne peut proceder que de la fierté que vous inspire la longue possession dans laquelle vous étes de vaincre. Si vous vous dépoüillez de ce sentiment, & que vous consideriez sans preoccupation ce qui s'est passé, vous reconnoîtrez que le mal n'est pas tout-à-fait si grand qu'il vous paroît. Fulcaris ayant attaqué en desordre, & à la façon des Barbares un grand nombre d'ennemis, il ne faut pas s'étonner qu'une entreprise aussi temeraire que la sienne ait reüssi comme elle a fait. Nous ne devons pas pour cela perdre courage, ni abandonner nos desseins. Il y auroit de la honte de nous tenir vaincus*

pour avoir manqué une fois de vaincre, & de perdre par une lâche timidité la gloire de toutes nos belles actions, dans le temps que le peu qui reste de Goths ne perdent pas courage aprés toutes les pertes qu'ils ont reçuës, mais qu'ils recherchent l'alliance des François pour nous susciter de nouveles guerres. Je croi mesme qu'il y a sujet de se réjoüir de tout ce qui est arrivé, parce qu'il servira à moderer nôtre trop grande prosperité, qu'il détournera l'envie que la suite continuele de nos victoires avoit attirée sur nous, & qu'il excitera dans nos ames une noble ardeur pour aller cueillir de nouveles palmes dans le champ qui nous est ouvert. Que si les ennemis se vantent de l'avantage qu'ils ont sur nous par le nombre, nous avons sur eux celuy de l'ordre & de la discipline militaire. Ce sont des étrangers qui manquent de toutes les provisions que nous avons en abondance, & qui n'ont pas comme nous des villes, & des forts qui leur puissent servir de retraite dans le besoin. D'ailleurs il y a apparence que le Ciel favorisera nos armes, puisque nous ne les employons que pour la conservation legitime de nos terres. Ainsi nous sommes en état de tout esperer, & de ne rien craindre. Pressons donc le siege de Luques, sans donner aux assiegez le loisir de respirer, & nous preparons à continuer la guerre avec vigueur. Narsés ayant assuré ses soldats par ce discours, se mit à poursuivre vivement le siege.

CHAPITRE X.

1. Les Chefs quittent leur poste. 2. Etienne les va trouver pour leur remontrer leur devoir. 3. Narsés presse la ville de Luques & la prent. 4. Il y met un Gouverneur, & se retire à Ravenne.

1. AU reste il étoit dans une grande colere contre les autres Chefs de ce qu'ils avoient quitté les postes les plus avantageux, & s'étoient retirez vers Faïence, ce qui ruinoit tous ses desseins. Car il avoit été d'avis qu'ils se tinssent aux environs de Parme, & que là ils servissent comme d'un rempart pour arrêter la marche des ennemis, pendant que de son côté il travailleroit à établir les affaires de la Toscane, pour aller ensuite les joindre avec ses troupes. Mais au lieu de suivre cet ordre ils s'étoient dispersez en divers endroits de la campagne, & l'avoient laissé exposé au premier choc des ennemis. Comme cela luy faisoit une extreme peine, il envoya vers les Chefs un tres-habile homme nommé Etienne originaire de la ville de Duras, pour leur reprocher leur lâcheté, & pour leur representer le tort qu'ils feroient aux affaires de l'Empire s'ils ne retournoient s'emparer en diligence des lieux qui leur avoient été marquez.

2. Il

2. Il partit avec deux cens cavaliers des plus courageux, & des mieux armez, & traversa avec une fatigue incroyable toute la campagne, qui étoit pleine de divers partis de François qui fourrageoient les terres, ou qui enlevoient du butin: Ce qui les obligeoit de ne marcher que de nuit, & en bon ordre, de peur d'être surpris au cas qu'ils fussent attaquez. Cependant ils n'entendoient que les cris des païsans dépoüillez de leurs biens & chassez de leurs demeures, le mugissement des bœufs emmenez par les ennemis, & le bruit des arbres que l'on abatoit. Parmy tant de tristes objets qui les remplissoient d'horreur, ils arriverent enfin à Faïence où étoient les troupes, & où Etienne ayant rencontré les Chefs il leur parla de cette sorte.

D'où procede ce desordre où vous étes tombez, vous qui étiez autrefois si vaillans? Où est la gloire de tant de rares exploits, où est cette noble fierté que vous inspiroient tant de victoires? Vous donnez passage aux ennemis, & vous leur abandonnez la campagne, comme si vous étiez d'intelligence avec eux, tandis que Narsés prent Luques, & qu'il reduit tout ce qui est au deçà des Alpes. Pour moy je ne veux user d'aucune parole fâcheuse; un autre appeleroit cela une lâcheté, & un mépris horrible des interêts de l'Etat. Au reste vous n'avez qu'un seul moyen d'appaiser Narsés, d'empêcher qu'il ne vous rende coupables de tous les avantages que remporteront les ennemis, & d'éviter l'indignation de l'Empereur, qui est de retourner promtement vers

Parme. Les Chefs ayant oüi ce discours d'Etienne, & ne pouvant douter qu'il n'eût été envoyé vers eux par Narsés, ne purent apporter aucune raison pour se purger du reproche qu'il leur faisoit; ils tâcherent toutefois de s'en excuser sur l'absence d'Antiochus, & sur le défaut d'argent & de vivres. Etienne pour faire cesser ce pretexte alla en diligence à Ravenne, d'où il ramena Antiochus, & ainsi il fit resoudre les Chefs à retourner vers Parme, d'où il vint aussi-tôt donner avis à Narsés, & l'assurer qu'il auroit le temps d'établir tous les ordres qu'il jugeroit necessaires durant que les troupes se tenoient dans leurs premiers postes, & s'opposoient de tout leur pouvoir aux courses des ennemis.

3. Narsés ennuyé de la longueur du siege, & irrité de l'opiniâtreté avec laquelle les Luquois se défendoient, redouble ses efforts pour les reduire, il employe toute sorte de machines contre les murailles, & fait jetter quantité de feux d'artifice dans la place. Enfin il fait une bréche raisonnable, & reduit la ville à la derniere extremité. Ce fut en cette occasion que les ôtages dont j'ay ci-devant parlé, agirent tres-puissamment en faveur des Romains, & firent tout leur possible pour persuader à leurs citoyens de se rendre. Au contraire les François qui gardoient la place aigrissoient les esprits, & les excitoient à faire une sortie furieuse. Ils ouvrent donc les portes, & fondent sur les assiegeans, dans l'espe-

rance de les repouſſer. Mais au lieu d'en remporter aucun avantage, ils perdent un grand nombre de leurs gens. Ce qui arriva à cauſe que les ſoldats Luquois lâcherent le pié, gagnez & corrompus par ceux de la ville qui étoient d'avis de ſe rendre. Ce dernier effort ayant ſi mal reüſſi, & ne s'étant terminé qu'à une retraite honteuſe, les aſſiegez ſe trouverent encore plus étroitement ſerrez que devant, & reduits à l'impuiſſance de faire aucune autre ſortie, tellement que perdant toute eſperance de ſe conſerver par les armes, ils prirent conſeil de la neceſſité, & s'accorderent de ſorte, qu'ayant reçu aſſurance de Narſés qu'ils ne ſouffriroient aucun mal à l'occaſion de tout le paſſé, ils ouvrirent leurs portes, & reçurent l'armée Romaine, aprés avoir ſoûtenu trois mois de ſiege. Ainſi Luques fut de nouveau reduite ſous l'obeïſſance de l'Empereur. Narſés ne voulut pas s'y arréter, ni s'y repoſer un moment pour ſe delaſſer des fatigues qu'il avoit ſouffertes. Il ſe contenta d'y laiſſer pour Gouverneur un Capitaine d'une prudence & d'une valeur éprouvée, originaire de Myſie, à qui il donna autant de troupes qu'il en faloit pour contenir les Barbares dans leur devoir, au cas qu'il leur prît envie de ſe ſoûlever. Pour luy il marcha droit vers Ravenne pour diſtribuer les quartiers d'hiver à ſes troupes : car le ſolſtice étant déja paſſé, il ne vouloit pas continuer la guerre dans une ſaiſon ſi fâcheuſe. En effet les

François y eussent trouvé de l'avantage. Car comme ils ne combatent pas volontiers durant l'été, parce que la chaleur leur est contraire, & qu'elle amollit leurs courages, l'hiver augmente leurs forces, & les rent plus propres à supporter le travail, parce que leur temperament est froit aussi-bien que le païs d'où ils tirent la naissance. Narsés étoit bien aise par cette raison de faire une suspension d'armes durant quelques mois. Il separa donc son armée, & la mit en diverses places, avec ordre de n'en sortir qu'au commencement du printemps pour se rendre à Rome. Pour luy il se retira à Ravenne avec ses gardes, & quelques officiers, & entre autres ceux qui avoient soin de garder les archives, & d'en défendre l'entrée. Le nom que les Romains ont donné à ces officiers est tiré des barreaux qui servent à arrêter la foule du peuple. Il étoit encore suivi de Sandales Grand-maître de sa Maison, & d'une foule de ses eunuques, & de ses valets de chambre. Enfin toute sa suite étoit composée d'environ quatre cens hommes.

CHAPITRE XI.

1. Aligerne prent le parti des Romains. 2. Sindoüal est élû Chef des Eruliens. 3. Aligerne se moque des François, qui luy reprochent sa perfidie. 4. Narsés traite avec Thibaut.

1. DANS ce temps-là Aligerne, fils de Fedigerne, & frere de Teïas, de qui nous avons ci-devant parlé quand nous avons décrit le siege de Cumes, fut le seul qui depuis l'alliance des François avec les Goths, & depuis leur descente en Italie, jugea sainement de l'état où se trouvoient alors les affaires, & qui penetra avec quelque lumiere dans l'avenir. Car faisant reflexion sur les circonstances de cette guerre, il reconnut clairement que les armées des François avoient un autre dessein que celuy de secourir des alliez, qui avoient imploré leur protection. Que s'ils avoient l'avantage ils s'empareroient de l'Italie, & reduiroient les Goths à la servitude; bien qu'en apparence ils vinssent pour leur rendre la liberté. Qu'ils établiroient dans toutes les places des Gouverneurs de leur Nation, & qu'ils ruineroient les loix du païs. Ayant consideré avec attention toutes ces raisons, & se sentant d'autre part extremement pressé par les

assiegeans, il resolut de remettre la ville entre les mains de Narsés avec toutes les richesses qui y étoient enfermées, de se délivrer de divers dangers, en suivant le parti des Romains, & en renonçant à l'alliance & aux coûtumes des Barbares. Il crût que puisque les Goths ne pouvoient conserver l'Italie, il étoit juste d'y rétablir ses anciens maîtres, & de n'en pas priver plus longtemps un peuple qui y avoit pris sa naissance, qui l'avoit cultivée, & embelie, & qui y avoit commandé durant plusieurs siecles. Voulant donc executer cette resolution, & donner à ceux de son païs ce rare exemple de prudence, il fit dire aux assiegeans qu'il desiroit de parler au General, ce qui luy ayant été accordé, il fut conduit à Classe où étoit Narsés (c'est un petit fort dans le territoire de Ravenne) où l'ayant trouvé il luy presenta les clefs, & luy promit toute sorte d'obéïssance. Narsés le reçut avec beaucoup de civilité, & l'assura d'une grande recompense: Ensuite il fit entrer dans la ville une partie des troupes qui avoient servi au siege, & donna ordre que le riche butin qui étoit dedans fût gardé soigneusement. Pour le reste de l'armée il le mit en garnison en d'autres places.

2. Les Eruliens n'ayant plus de Chef de leur nation, il y avoit deux hommes tres considerables qui prétendoient à cette charge, & qui partageoient les sentimens, & les affectious de l'armée. Une partie avoit une haute estime pour

Arut, & croyoit qu'il y auroit un grand avantage à combattre ſous ſa conduite. L'autre partie avoit plus d'inclination pour Sindoüal à cauſe de ſa valeur, & de ſa longue experience. Narſés ſe déclara en faveur de ce dernier, luy donna le commandement, & luy aſſigna les meilleurs quartiers d'hiver.

3. A l'égard d'Aligerne il l'envoya dans la ville de Ceſene, avec ordre de ſe montrer ſur les murailles, afin que les François qui y paſſeroient, voyant qu'il s'étoit rendu volontairement, perdiſſent l'eſperance de prendre Cumes, & de poſſeder les treſors qui y avoient été depoſez, & ſe viſſent privez de tout le fruit qu'ils s'étoient promis de cette guerre. Aligerne voyant donc paſſer des François les railloit de ce qu'ils avoient pris inutilement tant de peine, puiſqu'ils étoient arrivez trop tard, & qu'ils avoient donné le loiſir aux Romains d'entrer dans Cumes, & de s'emparer de toutes les richeſſes, & de ces habits precieux que les Rois des Goths portent pour marque de leur dignité. Il ajoûtoit que ces Princes ne pouroient plus paroître à l'avenir que dans l'équipage de ſimples particuliers, & qu'ils n'auroient plus rien qui pût les faire reconnoître, & attirer ſur eux la veneration des peuples. Les François luy reprochoient d'autre part, la perfidie avec laquelle il avoit trahi les interêts de ſa nation. Au reſte ils délibererent, ſi dans la conjoncture preſente ils continueroient la guerre; &

l'avis de ceux-là fut le plus fort qui crurent qu'il y auroit de la honte d'abandonner une si genereuse entreprise.

4. Cependant aprés que Narsés eut passé quelques jours à Ravenne, qu'il eut fait la revuë de ses troupes, & qu'il eut donné tous les ordres necessaires, il alla avec ceux de sa Cour à la ville d'Arimini.

Vacare, Varne de nation, homme habile & experimenté dans l'art de la guerre, étant mort, Thibaut, son fils, luy succeda, & vint trouver Narsés pour passer avec luy un traité d'alliance, ce qui fut executé par le moyen d'une somme considerable qui luy fut payée.

CHAPITRE XII.

1. Narsés sort sur un parti de François qui ravageoient la campagne. 2. Il use de stratagéme pour les défaire.

1. PENDANT que Narsés étoit encore à Arimini, deux mille hommes de cavalerie & d'infanterie Françoise, envoyez pour ravager le païs, s'approcherent de la ville, ruinerent la campagne, & emmenerent des bestiaux en la presence de Narsés mesme, qui les regardoit du haut d'une galerie ; mais comme il jugea que ce seroit une lâcheté honteuse de souffrir un tel insulte, il monta

monta sur un excellent cheval, qui étoit non seulement dressé aux exercices du manege, mais aussi accoûtumé à la guerre & au combat, & se fit suivre de trois cens hommes qui se trouverent capables de porter les armes. Aussi-tôt que les François les aperçurent, ils ne s'arrêterent plus au butin, ni au pillage; mais s'étant joints tous ensemble, ils formerent un petit corps, qui quoy qu'il ne fût pas extremément serré, ne laissoit pas d'être fort, & d'être soûtenu de deux aîles de cavalerie. Quand les Romains furent arrivez à la portée du trait, ils reconnurent que les ennemis étoient trop bien rangez en bataille pour entreprendre de les rompre. Ils se contenterent de tirer sur l'avant-garde, mais les François se tenoient couverts de leurs boucliers, & demeuroient fermes sans quitter leurs rangs. Ils avoient derriere eux une forêt qui leur servoit comme de rempart, & ils se défendoient courageusement; de sorte que les Romains n'avoient aucun moyen de leur nuire.

2. Cela fut cause que Narsés s'avisa d'un stratagéme assez ordinaire parmi les Huns, mais peu usité par les Romains. Pour attirer les François dans la Campagne, il commanda à ses gens de prendre la fuite, & leur dit qu'il ordonneroit aprés ce qu'il faudroit faire. Ses gens luy obeïrent, & firent semblant de fuïr. Les François trompez par cette retraite, & croyant qu'elle procedoit de crainte, s'éloignerent du bois pour

les pourſuivre. La cavalerie s'avança la premiere, & fut ſuivie de quelques hommes d'infanterie qui ſe trouverent les plus vîtes & les plus hardis. Ils ne gardoient plus d'ordre, ni de diſcipline, tranſportez qu'ils étoient par l'eſperance, & par la joye; & s'imaginant déja tenir Narſés, & avoir terminé ſans peine cette grande guerre; Cependant les Romains couroient à toute bride, & leur déroute étoit ſi adroitement contrefaite, qu'il n'étoit pas poſſible de l'attribuer à aucune autre cauſe qu'à la peur. Quand les Barbares furent bien loin de la forêt, & entierement diſperſez dans la campagne, les Romains tournerent tout court au ſignal qui leur fut donné, & les chargerent furieuſement; de ſorte que ceux meſmes qui peu auparavant avoient pris la fuite, donnoient alors la chaſſe à leurs ennemis. La cavalerie évita aiſément le danger, & gagna le bois où étoit demeuré le réſte de l'armée; mais les gens de pié furent tuez ſans reſiſtance, & n'eurent pas le courage de manier leurs armes pour ſe défendre dans une ſurpriſe ſi imprevuë: Tellement qu'ils furent miſerablement aſſommez comme des bêtes. Neuf cent demeurerent ſur la place. Les autres ſe ſauverent par la fuite. Narſés rentra dans Ravenne aprés un exploit ſi remarquable, & y ayant établi un fort bon ordre, il retourna à Rome à deſſein d'y paſſer l'hiver.

HISTOIRE
DE L'EMPEREUR
JUSTINIEN,
ECRITE PAR AGATHIAS.
LIVRE SECOND.

CHAPITRE I.

1. Narsés oblige ses soldats à faire leurs exercices durant l'hiver. 2. Les François pillent l'Italie. 3. Ils respectent les Eglises, & les Allemans les prophanent. 4. Leur impieté est punie.

1. AU commencement du printemps on assembla toutes les forces de l'Empire, suivant les ordres qui en avoient été donnez. Narsés avoit obligé les soldats à faire chaque jour les exercices pour entretenir la vigueur de leur courage par cette image de guerre. Il avoit vou-

lu qu'ils s'accoûtumassent à monter à cheval, & à faire sous les armes les pas, & les mouvemens de la dance pyrrique, pendant que le son de la trompette leur inspiroit l'ardeur de combattre, de peur que s'abandonnant à l'oisiveté dans leurs garnisons, ils n'en devinssent ensuite moins capables des fatigues militaires.

2. Cependant les François qui marchoient à petites journées, pilloient, & ruinoient tout ce qui se rencontroit sur leur passage. Ils étoient déja au delà de Rome, ayant à la droite la mer Tyrrene, & à la gauche le golphe Ionique. Lorsqu'ils furent arrivez à la contrée de Samnium, ils se diviserent. Butilin avec la plus grande, & la meilleure partie de l'armée s'avança le long du rivage de la mer Tyrrene ; fourragea presque toute la Campanie, se rendit maître de la Lucanie & de la Brutie, & enfin passa jusqu'au détroit qui separe la Sicile de l'Italie. Leutaris conduisant le reste des troupes, pilla la Poüille, & la Calabre, & penetra jusqu'à Otrante, ville assise sur le bord de la mer Adriatique, à l'endroit où le golphe Ionique commence.

3. Les François qui étoient parmi ces troupes n'approcherent des Eglises qu'avec respect : car ceux de cette nation (comme je l'ay déja remarqué) font profession de la Religion Chrétienne, aussi bien que les Romains ; Mais les Allemans les violerent avec une insolence sacrilege, & en enleverent les benitiers, les encensoirs, les Cali-

ces, & les autres vases consacrez aux saints Mysteres, pour les employer à des usages prophanes. Leur fureur alla plus avant. Ils démolirent les Temples, & en ruinerent jusqu'aux fondemens. Ils répandirent le sang des hommes dans le lieu mesme où avoient été les Autels, & ils couvrirent la campagne de corps morts, qui y demeurerent sans sepulture.

4. Mais une impieté aussi horrible que celle-là fut bien-tôt suivie du châtiment qui luy étoit dû. Plusieurs de ceux qui la commirent furent depuis tuez par leurs ennemis; Les autres moururent de maladie, & aucun ne joüit du fruit qu'il en avoit esperé. Ce qui fait voir qu'on se doit toujours abstenir des actions contraires à la Religion, & à la Justice, & qu'elles ne peuvent jamais être utiles; mais sur tout, lorsqu'on entreprent une guerre. Ce n'est pas qu'il n'y ait autant de pieté que de valeur à prendre les armes pour la défense de son païs, & pour la conservation des loix, sur lesquelles le gouvernement est établi. Mais c'est aussi une impieté pleine d'aveuglement, & de sacrilege, d'entrer sur les terres de ses voisins par le seul desir de s'enrichir, & sans y avoir été obligé par aucune injure que l'on ait reçuë, & de ne pas considerer qu'il y a des peines terribles reservées pour la punition de ces crimes. En effet quelque avantage que les coupables semblent en tirer, leur prosperité n'est pas de longue durée, & elle se termine bien-tôt aux

plus funeſtes diſgraces. C'eſt ce qui arriva à ces Barbares.

CHAPITRE II.

1. Leutaris ſe reſout de retourner en France. 2. Il pert en chemin un parti conſiderable. 3. Et aprés ſon arrivée il périt par maladie avec toute ſon armée.

1. QUAND ils furent chargez des dépoüilles de l'Italie, Leutaris l'un de leurs Chefs prit reſolution de retourner en France au commencement des grandes chaleurs, & il écrivit à ſon frere pour l'exhorter d'y retourner pareillement, & de ne ſe plus expoſer aux hazars de la guerre, & à l'inconſtance de la fortune. Mais Butilin refuſa ce parti, à cauſe qu'il s'étoit engagé aux Goths par un traité ſolennel accompagné de ſerment, à donner avec eux la bataille contre les Romains; & que d'ailleurs il étoit flatté par l'eſperance qu'ils luy donnoient de l'élire pour leur Roy. Il demeura donc en Italie pour y continuer la guerre qu'il y avoit commencée, & Leutaris prit le chemin de France, reſolu toutefois de renvoyer ſes troupes à ſon frere lorſqu'il y ſeroit arrivé, & qu'il auroit mis toutes ſes richeſſes dans un lieu de ſureté : mais il ne luy fut pas poſſible d'executer ces deſſeins

là, ni de secourir son frere comme il souhaitoit.

2. Dans toute la marche il ne rencontra point d'ennemis jusqu'au païs des Picentins. Mais quand il y fut arrivé, & qu'il eut campé proche de la ville de Fano, il détacha, ainsi qu'il avoit accoutumé, trois mille hommes de l'armée, qu'il envoya devant pour découvrir s'il n'y avoit point d'embuscade sur les chemins par où il faloit passer, & pour combattre les partis qui pouroient paroître. Cependant Artabane & Uldaque étoient ensemble dans Pisaure avec des troupes tant de Huns, que de Romains, pour attendre les François au passage. Ayant donc aperçu ces trois mille soldats qui étoient venus les premiers, qui marchoient le long du rivage du golphe Ionique en l'endroit où il est le plus étroit, ils sortirent de la ville en bon ordre, les chargerent avec furie, & en tuerent un grand nombre. Quelques-uns étant montez sur le haut des rochers qui bordent tout le rivage en tomberent dans la mer, & furent emportez par les vagues. Car en ce lieu-là il s'éleve une chaine de montagnes, au haut desquelles quand on est arrivé on ne trouve du côté de la mer que des precipices. La plus grande partie étant ainsi peris miserablement ; ceux qui se sauverent coururent avec une precipitation extréme vers l'armée, & la remplirent d'une confusion étrange par les cris, & par les hurlemens épouventables qu'ils jetteremt comme s'ils eussent encore été poursuivis.

Alors Leutaris rangea son armée, & se prepara à donner bataille. Tous les soldats prenant leurs rangs composerent un corps tres-serré, mais toutefois étendu en long. Ils furent obligez dans une conjoncture si pressante d'abandonner la garde d'un grand nombre de prisonniers, qui se retirerent à l'instant dans les forts les plus proches avec le butin qu'ils purent emporter. Artabane, & Uldaque n'étant pas assez forts pour combattre une si puissante armée, demeurerent dans Pisaure. Alors les François quitterent leurs rangs, & ayant reconnu la grandeur de la perte qu'ils avoient faite, ils se resolurent d'avancer toujours vers leur païs, de peur qu'il ne leur arrivât quelque autre plus grande disgrace. Laissant donc à droite le golphe Ionique, & les sables de ce païs-là, ils marcherent le long de l'Apennin, & de là droit vers l'Emilie, & vers les Alpes Cotiennes, où ils passerent le Pô avec beaucoup de peine. Quand ils furent arrivez au territoire de Venise, & à la ville de Cenete, qui pour lors étoit soûmise à leur puissance, ils s'y arréterent comme étant en sureté. Cependant ils avoient un déplaisir, & une douleur extréme qu'ils ne pouvoient s'empêcher de témoigner, de ce qu'il leur restoit si peu de chose de tant de riches dépoüilles qu'ils avoient enlevées d'Italie, & de ce que toutes leurs fatigues étoient devenuës steriles & infructueuses. Mais ce ne fut pas là le seul, ni le plus grand de leurs malheurs.

3. Ils

3. Ils furent attaquez d'une maladie contagieuse qui s'éleva tout à coup. Quelques-uns l'attribuoient à l'air du païs contraire à leur temperament. D'autres croyoient qu'elle procedoit du changement soudain de leur maniere de vivre, & de ce qu'incontinent aprés avoir souffert les travaux les plus penibles de la guerre, & des voyages, ils s'étoient plongez dans toute sorte de débauches. Mais ceux qui en jugeoient de la sorte n'en connoissoient pas la veritable origine, qui n'étoit autre que l'enormité de leurs crimes, par lesquels ils avoient violé toutes les loix divines, & humaines. Il n'étoit que trop visible que les peines dont leur General étoit tourmenté étoient envoyées par la colere du ciel. Il tomba dans une rage semblable à celle des insensez & des furieux. Il poussoit des cris horribles, il s'agitoit avec de violentes contorsions, & se rouloit par terre tantôt sur le ventre, tantôt sur un côté, & tantôt sur l'autre. L'écume luy sortoit de la bouche, ses yeux étoient troublez, & affreux, & son mal monta à un tel excés, qu'il mangeoit ses propres membres, qu'il se déchiroit les bras avec les dens, qu'il s'arrachoit les muscles, & qu'il se suçoit le sang comme une bête sauvage; & il perit ainsi consumé miserablement par soy-mesme. Les autres mouroient en foule, & la maladie ne s'appaisa que quand il ne resta plus personne qui en pût être frappé. Quelques-uns étoient emportez par une fiévre

ardante, & ne laissoient pas toutefois de conserver jusqu'à la fin la connoissance, & le jugement. D'autres étoient étouffez en un instant d'une apoplexie. D'autres tomboient dans l'assoupissement, & dans les réveries. Enfin quoy qu'il y eût plusieurs symptomes differens, toutes les maladies étoient mortelles. Tel fut le succés des armes de ce General en Italie.

CHAPITRE III.

1. Butilin se retranche auprés de Capouë, & se prepare au combat. 2. Il anime ses soldats. 3. Armes des François, & leur maniere de combatre.

1. PENDANT que ces choses se passoient dans le territoire de Venise, Butilin aprés avoir pillé presque tous les forts, & toutes les villes jusqu'au détroit de Sicile, revenoit en diligence vers Rome, où il avoit appris que Narsés assembloit toutes les forces de l'Empire: & il se preparoit de son côté à la guerre resolu de donner une bataille generale: car il avoit déja perdu un grand nombre de ses gens: cela étoit venu de ce que faute de vivres, que Narsés avoit enlevez, ils avoient mangé au commencement de l'automne trop de raisin, & bû trop de vin doux, qui leur avoit causé de furieuses dyssente-

ries. C'eſt ce qui faiſoit reſoudre Butilin à hazarder le combat, avant que cette maladie luy otât un nombre plus conſiderable de ſes ſoldats. Etant donc arrivé à la Campanie il s'arrêta aſſez proche de Capouë le long du Caſulin, qui tirant ſa ſource de l'Apennin, arroſe les plaines voiſines, & ſe décharge dans la mer Tyrrene. Là il renferma ſes troupes dans un bon retranchement où il ſe tenoit tres-aſſuré. La riviere luy ſervoit à droite comme de rempart pour empêcher le paſſage des ennemis. Des autres côtez il ferma ſon camp d'une barricade faite des rouës de ſes chariots, qu'il enfonça bien avant en terre, & des pieux dont il fit une paliſſade tout autour, à la reſerve d'un endroit d'une mediocre largeur, qu'il laiſſa libre pour faire ſortir & rentrer ſes troupes lorſqu'il ſeroit neceſſaire. Il ſe rendit auſſi maître du pont, de peur que les Romains n'en tiraſſent quelque avantage, & il bâtit une tour de bois, où il mit quelques-uns des plus aguerris, & des mieux armez de ſes ſoldats, afin qu'ils puſſent être à couvert pour tirer ſur les Romains, au cas qu'il leur prît envie de forcer ce paſſage. Ayant ainſi retranché ſon armée il ſe perſuadoit que le temps du combat ne dépendroit plus que de luy, & qu'il ne pouroit jamais y être engagé que quand il voudroit. Il n'avoit reçu aucune nouvele de tout ce qui étoit arrivé à ſon frere Leutaris dans le territoire de Veniſe. Il s'étonnoit ſeulement de ce qu'il ne luy avoit pas

renvoyé ses troupes comme ils en étoient convenus, & il se doutoit que ce retardement procedoit de quelque disgrace qui leur étoit survenuë. Il esperoit toutefois remporter la victoire sans ce secours : car son armée étoit composée de trente mille combatans, au lieu que celle des Romains n'étoit pas de dix-huit mille.

2. Jamais il ne fut si guay, ni si resolu. Il tâchoit d'inspirer une pareille ardeur à ses soldats en leur representant l'importance de cette journée qui decideroit de leur fortune. *Ou l'Italie* (disoit-il) *pour laquelle nous combattons sera le prix de nôtre victoire, ou nôtre défaite sera suivie d'une mort infame. Nous sommes les maîtres du choix, & il ne dépend que de nôtre valeur de remporter l'avantage que nôtre ambition se propose.* Il animoit sans cesse ses gens par de semblables discours, tellement que remplis de belles esperances, ils preparoient leurs armes. Les uns aiguisoient des haches, les autres des javelots. Les autres refaisoient des boucliers ; & cela leur étoit facile : car comme il n'y a rien que de simple dans leurs armes, il n'est pas necessaire d'avoir d'autres ouvriers pour les refaire, que les soldats mesmes qui les portent.

3. Ils ne savent ce que c'est que de cuirasse, de cuissars, ni de bracelets, la plûpart ont la tête découverte, & il y en a tres-peu qui portent des casques. Ils sont nus pardevant, & par derriere jusqu'à la ceinture. Ils ont le reste du corp

couvert de peaux, ou de toile. Ils ne se servent presque point de chevaux, parce qu'ils sont merveilleusement exercez dés leur premiere jeunesse à combatre à pié selon la coûtume de leur païs. L'épée, & le bouclier leur pendent au côté gauche. Ils n'ont point de frondes, de dars, d'arcs, de fléches, ni d'autres armes propres à être jettées de loin. Ils se servent principalement de haches qui coupent des deux côtez, & de javelots, qui n'étant ni fort grans, ni aussi trop petis, mais mediocres, sont propres & à jetter de loin dans le besoin, & à combatre de prés. Ils sont tout garnis de lames de fer, de sorte qu'on n'en voit point le bois. Au dessous de la pointe il y a des crochets fort aigus, & recourbez en bas en forme de hameçon. Quand le François est dans une bataille, il jette ce javelot. Que s'il entre dans le corps de l'ennemi il est difficile de l'en retirer à cause des crochets qui sont enfoncez dedans qui causent de grandes douleurs, de sorte que quand la blessure n'auroit pas d'ailleurs été mortelle, elle ne laisse pas de causer la mort. Que si le javelot ne perce que le bouclier, il y demeure attaché, & traîne à terre par le bout d'en bas. Il est impossible à celuy qui en est frappé de l'arracher à cause des crochets qui le retiennent; Il ne peut non plus le couper à cause des lames qui le couvrent. Quand le François voit cela il met le pié sur le bout du javelot, & pese de toute sa force sur le

bouclier, tellement que le bras de celuy qui le soûtient venant à se lasser il découvre la tête, & l'estomach; ainsi il est aisé au François de le tuer en luy fendant la tête avec sa hache, ou le perçant d'un autre javelot. Telles sont les armes dont ils se servent, & telle est la maniere dont ils combattent.

CHAPITRE IV.

1. Narsés sort de Rome à la tête de son armée. 2. Les deux partis se preparent au combat. 3. Canarange brûle une tour des François. 4. Impatience de cette Nation. 5. Severité exemplaire de Narsés.

1. NARSE'S ayant appris toutes ces choses fit sortir son armée de Rome, & la mena camper si proche des ennemis qu'on en pouvoit voir le retranchement, & en entendre le bruit.

2. Quand les deux armées furent en presence, on apporta de part & d'autre toute la diligence possible pour faire garde, & pour les ranger en bataille. Les Chefs se promenoient le long des bataillons, & des escadrons pour y donner les ordres necessaires. Enfin tout étoit diversement agité par la crainte, par l'esperance, & par les autres mouvemens qui ont accoûtumé de s'élever dans l'ame de ceux qui sont prêts de s'ex-

poſer à un grand danger. Toute l'Italie étoit dans l'inquiétude de l'évenement, & dans l'incertitude du parti qu'elle embraſſeroit. Les François ruinoient cependant les bourgs & les villages voiſins, & en tiroient les proviſions neceſſaires pour leur ſubſiſtence. Narſés ne pouvant voir ſans beaucoup d'indignation & de honte, que des goujats euſſent la hardieſſe d'enlever à la vuë d'une armée Romaine tout ce qu'ils trouvoient, comme ils auroient fait dans un païs où il n'y auroit point eu d'ennemi, ordonna à Canarange d'aller faire des courſes ſur eux, & de les incommoder autant qu'il pouroit. Ce Canarange étoit un Armenien qui commandoit parmi les Romains, & qui étoit campé le plus proche des François. Il étoit prudent, courageux, & aimoit le danger. Il court donc ſur eux avec un petit nombre de cavaliers, prent quelques chariots, & tuë ceux qui les conduiſoient. Il méne enſuite un de ces chariots chargé de foin, proche de la tour que les François avoient bâtie, (comme je l'ay remarqué) pour garder le pont. Il y met le feu, qui gagne à l'inſtant la tour. Les François qui étoient dedans ne pouvant éteindre l'embraſement, furent contraints d'en ſortir pour n'en être pas conſumez, & de ſe retirer en diligence vers l'armée. Ainſi les Romains demeurerent maîtres du pont, & du paſſage.

4. Cela excita un grand tumulte parmi les François; de ſorte qu'ils coururent auſſi-tôt aux

armes, fremiſſant de dépit & de colere, & n'étant plus maîtres de leur courage. Ils vouloient donner bataille le jour meſme, comme s'ils euſſent été aſſurez de la victoire, ſans s'arrêter aux prédictions des devins Allemans, qui les menaçoient que s'ils ſe battoient cette journée là, ils ſeroient infailliblement défaits. Pour moy je ſuis perſuadé que quand ils euſſent donné la bataille le lendemain, ou un autre jour, elle n'eût pas eu un autre ſuccés; parce que le ſeul changement du temps ne ſuffiſoit pas pour les exemter de la peine que meritoit leur impieté. Cependant pluſieurs ont crû que ce preſage n'avoit pas été un preſage vain & inutile, ſoit qu'ils n'en ayent jugé que par l'evenement, ou qu'en effet les devins ayent eu quelque connoiſſance de ce qui devoit arriver. Quoy qu'il en ſoit, je rapporteray fidelement tout ce qui ſe paſſa depuis. Les François tranſportez, comme j'ay dit, de l'ardeur de combattre, avoient déja pris les armes. Narſés avoit auſſi commandé à ſon armée de ſortir de ſes retranchemens, & d'aller dans le champ où elle devoit être miſe en bataille.

5. Comme on commençoit à marcher, & que Narſés étoit déja à cheval, on luy vint dire qu'un des premiers, & des plus conſiderables des Eruliens, avoit impitoyablement mis à mort un de ſes domeſtiques pour une faute legere. A l'inſtant il arrêta ſon cheval, & fit amener le coupable, n'eſtimant pas qu'il luy fût permis de donner

donner bataille, qu'il n'eût auparavant expié un si grand crime. Le Barbare au lieu de nier l'action qu'il venoit de faire, soûtint qu'il avoit usé de son droit, & que les maîtres avoient le pouvoir de disposer à leur gré de la vie de leurs esclaves, afin de retenir les autres dans le devoir, par la crainte d'un pareil traitement; Ainsi bien loin de témoigner du regret de son crime, il en faisoit gloire. Cela fut cause que Narsés le condamna à la mort, & sur le champ l'executeur de la Justice le perça de son épée. Les Eruliens furent extrémement fâchez de cette execution; Et comme ce sont des peuples barbares, ils se mutinerent, & proposerent entre eux de ne pas combattre avec le reste de l'armée. Narsés bien-aise d'avoir expié ce meurtre, & se souciant fort peu du secours des Eruliens, dit tout haut au milieu de l'armée que ceux qui voudroient avoir part à la victoire le suivissent, témoignant par là l'assurance qu'il avoit de la remporter, & la grande confiance qu'il avoit de la protection du Ciel. Sindoüal Chef des Eruliens, étant persuadé qu'il y auroit de la lâcheté & de l'infamie à se séparer de l'armée sur le point d'une bataille, & jugeant bien que sa retraite ne seroit pas sitôt attribuée à l'affection qu'il auroit portée à celuy qui venoit d'être mis à mort, qu'à la crainte des ennemis, il manda à Narsés qu'il étoit prêt d'aller joindre le reste des troupes, & qu'il le supplioit de l'attendre. Narsés luy fit réponse, qu'on

ne pouvoit l'attendre ; mais que s'il venoit on luy donneroit place, quoy qu'il arrivât plus tard que les autres. Ainsi les Eruliens marcherent en bon ordre pour aller joindre l'armée.

CHAPITRE V.

1. Disposition de l'armée Romaine. 2. Deux Eruliens se retirent parmi les François. 3. Disposition de leur armée. 4. Leur défaite. 5. Impieté punie. 6. digression de l'Historien. 7. Joye des Romains.

1. QUAND toutes les troupes furent assemblées dans le champ où se devoit donner la bataille, Narsés commença à les ranger. Il disposa aux deux aîles toute la cavalerie, qui étoit armée de lances, de javelots, d'arcs, de boucliers & d'épées. Il se mit à la pointe de l'aîle droite. Sandales, maître de sa maison, y étoit aussi avec tous les officiers avec qui il vouloit coure le hazard de cette journée. Valerien & Artabane étoient placez des deux côtez en embuscade dans l'endroit le plus épais de la forêt, avec ordre d'en sortir pour fondre sur l'ennemi quand ils le verroient venir à la charge. Toute l'infanterie étoit entre les deux aîles. L'avant-garde étoit armée de casques, & de cuirasses, & tenoit ses boucliers bien serrez. Le reste étoit

rangé derriere dans une campagne de vaste étenduë. Ceux qui portoient des frondes, & qui n'étoient armez qu'à la legere, furent mis à la queuë. On laissa au milieu une place pour les Eruliens lorsqu'ils seroient arrivez.

2. Deux hommes de cette nation s'étoient déja retirez chez les François, & comme ils ne savoient pas encore la resolution que Sindoüal avoit prise, ils les exhortoient à fondre promtement sur les Romains, leur persuadant qu'ils les surprendroient dans un étrange desordre à cause de la retraite des Eruliens, & de la sedition des autres troupes.

3. Butilin ajoûta aisément foy à ces discours, parce qu'il souhaitoit qu'ils fussent vrais, & à l'instant il commanda à ses soldats d'avancer; mais au lieu de marcher en bon ordre ils coururent avec la mesme impetuosité, que si la nouvele qu'ils venoient d'apprendre leur eût attaché des aîles, & ils se précipiterent avec une temerité pleine d'aveuglement, s'imaginant qu'ils déferoient tout ce qui se presenteroit devant eux. L'armée étoit disposée en la forme d'un △, c'est à dire qu'elle étoit étroite du front, & large par derriere. Tous les rangs en étoient bien serrez. Sa figure avoit quelque rapport avec la tête d'un sanglier. Les aîles composées de décuries, & de centuries s'étendoient fort loin, & par leur éloignement laissoient entre elles un si large espace, que le dos des soldats en demeuroit dé-

couvert & exposé à l'ennemi; Mais ils s'adossoient les uns contre les autres afin de combattre toujours de front, & de pouvoir se couvrir de leurs boucliers. Cependant tout réussissoit hureusement à Narsés, parce que la prudence de sa conduite étoit secondée par la faveur de la fortune.

4. Les Barbares étant venus fondre sur les Romains avec des cris, & avec des hurlemens effroyables, ils rompirent d'abord l'avant-garde, & ayant passé au milieu de la place qu'on avoit reservée pour les Eruliens qui n'étoient pas encore arrivez, sans avoir fait grande execution, quelques-uns allerent jusques au camp pour le piller. Alors Narsés faisant tourner & avancer doucement les deux aîles, commanda à la cavalerie de tirer dans le dos des ennemis. Il n'étoit pas difficile à des gens de cheval de percer des gens de pié qui étoient proches, qui étoient dispersez, & qui ne resistoient pas de front. Chacune des aîles tiroit incessamment sur les François, & chacune en tuoit un grand nombre sans qu'ils pussent non seulement parer les coups, mais mesme découvrir d'où ils venoient. Comme ils ne voyoient point d'autres ennemis que ceux qu'ils combattoient de front, & sur qui ils s'étoient d'abord furieusement acharnez, ils ne songeoient nullement à la cavalerie qui les chargeoit par derriere, & ne connoissoient pas l'extrémité du peril où ils étoient engagez. Plu-

ſieurs n'avoient garde de le connoître, parce qu'ils tomboient morts à l'inſtant meſme auquel ils étoient frappez ; Ainſi les moins avancez étant tuez les premiers, ils découvroient le dos de ceux qui étoient devant eux, qui étoient percez enſuite ; tellement que cette tuerie continuant long-temps, leur nombre fut beaucoup diminué. Sur ces entrefaites les Eruliens commandez par Sindoüal ſurvinrent, & chargerent les François qui avoient enfoncé l'avant-garde de l'armée Romaine : Si bien qu'étant épouvantez de ce changement inopiné, & accuſant les Eruliens de trahiſon, ils prirent la fuite. Sindoüal les pourſuivit vivement, en tua une partie, & pouſſa l'autre juſqu'à une riviere voiſine extrémement large & profonde. Quand il fut arrivé au lieu qui luy avoit été reſervé, & qu'il eut rempli l'eſpace qui étoit reſté vuide dans le corps de l'armée, les François ſe trouverent enfermez comme dans un filet, ne gardant plus leurs rangs, & ne ſachant plus comment ſe défendre ; Ainſi ils étoient percez par les traits que les Romains jettoient ſans ceſſe, ou aſſommez avec des pieux, & taillez en pieces avec les épées. La cavalerie étant ſurvenuë acheva de les inveſtir ; de ſorte que ceux qui éviterent les armes des ennemis, ſe précipiterent eux meſmes dans la riviere, où ils perirent miſerablement. Telle fut la défaite de Butilin & de ſon armée, & des Eruliens qui s'étoient joints à luy. On dit qu'il n'y

eut que cinq Allemans qui s'en ſauverent, & qui retournerent en leur païs.

5. Peut-on douter que la perte entiere d'une ſi nombreuſe armée n'ait été une peine dont la juſtice Divine a voulu punir l'impieté de cette nation? Cette multitude prodigieuſe de François, d'Allemans,& d'autres peuples qui avoient inondé l'Italie fut taillée en pieces, &les Romains ne perdirent que quatre-vingt ſoldats qui avoient ſoûtenu le premier effort. Toutes les legions Romaines firent bien leur devoir dans cette journée. Entre les troupes auxiliaires Aligerne General des Goths, & Sindoüal, Chef des Eruliens, ſe ſignalerent par deſſus les autres; mais tous relevoient avec des loüanges extraordinaires la ſage conduite de Narſés, & luy attribuoient tout l'avantage qu'ils avoient remporté: En effet cette victoire fut ſi conſiderable, que je ne ſai ſi dans les ſiecles paſſez il y en a eu de plus illuſtre.

6. Que ſi quelques peuples ont autrefois ſouffert une défaite ſemblable, on trouvera que c'éſtoit un châtiment de leur injuſtice. Quand Datis, Satrape de Darius amena à Marathon cette formidable armée avec laquelle il penſoit aſſujetir à ſa puiſſance, non ſeulement le païs Attique; mais toute la Grece, ſes armes n'avoient point de cauſe plus legitime, ni plus honnête que l'ambition, qui ne pouvant plus ſe contenir dans les bornes de l'Aſie, ſe débordoit ſur l'Europe, Voila pourquoy Miltiades défit entiere-

ment les Medes, & en laissa un plus grand nombre sur la place que n'étoit celuy des Atheniens devant la bataille. On dit qu'ayant fait vœu à Diane de luy sacrifier autant de boucs qu'il auroient tué de Barbares, cette Deesse qui preside à la chasse, leur fut si favorable qu'ils tuerent plus d'ennemis, qu'il ne se trouva de boucs ni de chévres dans toute la Grece. D'où vient que Xerxez fut vaincu par les Grecs, quoy qu'il eût des forces prodigieuses, si ce n'est qu'il étoit un fier, & un violent usurpateur qui vouloit imposer le joug de la servitude à des peuples de qui il n'avoit reçu aucune injure, & que se fiant au nombre de ses troupes, & à ses grans préparatifs, il faisoit la guerre sans art & sans conduite, au lieu que les Grecs qui défendoient une cause juste, & qui combattoient pour la conservation de leur liberté, n'omettoient rien de ce qu'il faloit faire pour prendre de sages resolutions, & pour les executer avec succés. Les trophées de Gylippe, la défaite de Nicias & de Demosthene, & toutes les autres pertes que les Atheniens souffrirent devant Syracuse, ne procederent que de l'injustice de leur entreprise, & de l'imprudence de leur conduite : Car quelle raison avoient ils de negliger un ennemi qu'ils avoient à leur porte pour faire la guerre en Sicile? Il seroit facile de produire beaucoup d'autres exemples, qui font voir que les conseils temeraires & violens ont toujours été funestes à ceux qui les ont formez.

7. Les Romains aprés un avantage si signalé, donnerent la sepulture à leurs morts, suivant la coûtume & avec les ceremonies de leur païs, dépoüillerent ceux des ennemis, & amasserent quantité d'armes. Ensuite il spillerent le camp, le ruïrent, & remenerent leur General à Rome comme en triomphe, chargez d'un riche butin, tenant des couronnes dans leurs mains pour marque de leur victoire, & chantant des airs tres-agreables. Tous les champs des environs de Capouë étoient teints de sang, & couverts de membres, épars cà & là. Le lit de la riviere étoit rempli de corps morts, & ses eaux s'étoient débordées sur les terres. Un homme du païs m'a dit qu'au bord de cette riviere il y avoit une pierre où ces Vers étoient gravez.

Quand du fameux Narsés la prudente valeur
Eut domté des François la fierté redoutable,
Le Casulin qui vit cet exploit memorable
En noyant le Vaincu celebra le Vainqueur.
De cent ruisseaux sanglans ayant enflé son cours,
Comblé de bord en bord des restes de la guerre,
Plus chargé de trophées qu'il n'en est sur la terre,
Il en remplit la mer aprés mille détours.

Soit que cette Epigramme ait été gravée, soit qu'elle n'ait été que chantée par ceux du païs, j'ay cru qu'il étoit à propos de la transcrire en cet endroit, & qu'elle pourroit servir d'un agreable monument de cette fameuse journée.

CHAPITRE VI.

1. Dissolution des Romains dans leur victoire. 2. Sage remontrance de Narsés.

1. DANS ce mesme temps les Romains apprirent de quelle maniere Leutaris, & ses troupes étoient peries dans le territoire de Venise. Ce qui fut cause que les soldats, & les bourgeois s'abandonnerent encore plus que devant aux jeux, & aux dances, se tenant tout-à-fait exemts de guerre, & s'assurant de joüir à l'avenir d'une paix profonde. Ils s'imaginoient que les ennemis qui avoient inondé l'Italie étant défaits, d'autres n'y pouroient jamais revenir. Voila les sentimens du peuple qui aime l'oisiveté, qui n'examine rien meurement, & qui ne juge que par passion, & par caprice. Narsés au contraire penetrant l'état des affaires avec une sagesse tres éclairée, trouvoit que c'étoit une imagination extravagante, & ridicule de croire qu'on pût abandonner les exercices de la guerre, & se plonger dans les divertissemens, & dans les delices. En effet il ne restoit plus à ces gens-là pour comble de leur folie que de rompre leurs armes, & de changer leurs boucliers, & leurs casques pour avoir des bouteilles, des luts, & d'autres instrumens de débauche. Ce sage & judicieux

General prevoyoit bien que dans peu de temps les François recommenceroient la guerre, & il apprehendoit avec raison que la volupté n'amollît tellement le courage de ses soldats, qu'ils lâchassent le pié, quand il se presenteroit des occasions où le danger est joint à la gloire. Et cela fût sans doute arrivé, s'il n'eût été au devant de ce desordre en assemblant ses troupes, & en leur faisant un excellent discours, pour les faire souvenir de leur ancienne valeur, & pour moderer l'excés de leur joye. Quand toute l'armée fut assemblée il se mit au milieu, & parla en ces termes :

2. *Il n'est pas étrange que ceux à qui il arrive des prosperitez extraordinaires, qui surpassent autant leur attente que leur merite, en soient si fort surpris, qu'ils ne gardent plus aucune moderation. Mais pour vous vous seriez inexcusables, si vous tombiez aujourd'huy dans une pareille faute. En effet de quel pretexte vous seroit-il possible de la couvrir? Diriez-vous que n'étant pas accoûtumez à la victoire, vous n'aviez jamais bien goûté tout le plaisir qu'elle donne: Vous qui avez subjugué Totila, Teïas, & la Nation entiere des Goths? Est-ce que le dernier succés de vos armes vous semble beaucoup au dessus de vôtre valeur? Ne savez-vous pas qu'il n'y a point d'evenement pour grand, ni pour hureux qu'il paroisse, qui ne soit encore au dessous de la gloire à laquelle la vertu Romaine s'est élevée? Il n'y a rien qui nous soit si propre, ni si naturel que de vaincre. Vous avez vaincu nos enne-*

mis : mais cette victoire étoit dûë à vôtre courage ; elle a été le prix de vôtre vertu, & non pas un present de la fortune. Vous ne l'avez pas trouvée dans l'oisiveté, ni dans le repos, mais vous l'avez été chercher au milieu des dangers avec des travaux, & avec des fatigues incroyables. C'est un avantage que vous ne pouvez conserver que par les mesmes moyens par lesquels vous l'avez aquis, & en prenant autant de peine pour vous en assurer la joüissance à l'avenir, que vous ressentez de joye de le posseder maintenant. Le bon-heur de ceux qui gardent une autre conduite n'est jamais de longue durée. On n'en sauroit produire un exemple plus sensible que celuy de la défaite des François, qui fait le juste sujet de vôtre joye. Ils joüissoient chez eux d'une hureuse tranquillité, quand l'insolence qui accompagne la bonne fortune leur a fait prendre les armes, ne reconnoissant pas la vanité de leurs esperances, & de leurs projets, ils se sont plûtôt ruinez par leur propre indiscretion, qu'ils n'ont été défaits par la puissance de nôtre Empire. Il vous seroit honteux de tomber dans les mesmes defauts que ces Barbares, & de ne les pas surpasser autant en prudence que vous les surpassez en valeur. Au reste ne vous imaginez pas n'avoir plus d'ennemis à craindre. Quand il seroit veritable qu'ils seroient tous morts, il ne vous seroit pas pour cela permis de negliger vôtre devoir en negligeant les exercices ordinaires de la discipline militaire. Mais cette imagination est tres-éloignée de la verité ; car la Nation des François est une Nation nombreuse, & qui se plaît merveilleusement à la guerre. Ceux qui ont été défaits

n'étoient qu'une petite partie de ceux qui sont demeurez dans le païs, & la perte qu'ils ont soufferte leur inspire moins de terreur, que de desir de se venger. Il n'y a point d'apparence qu'ils demeurent jamais en repos. Ils reviendront avec une armée plus puissante que la premiere. Quittez donc les divertissemens, & les jeux. Et puisque les dangers qui vous restent à coure ne sont pas moindres que ceux que vous avez déja courus, reprenez vos exercices accoûtumez avec une ardeur toute nouvele. Si les ennemis font encore irruption en Italie ils vous trouveront tout preparez à les repousser, & quand ils ne viendroient pas si-tôt vous auriez au moins la satisfaction de vous être aquitez de vôtre devoir en pourvoyant à vôtre sureté.

Ce discours de Narsés fit concevoir à ses soldats de la honte, & du regret de leur débauche. De sorte qu'ils se remirent à l'instant dans une discipline tres-exacte.

CHAPITRE VII.

1. Sept mille Goths s'enferment dans le fort de Campsas. 2. Narses y met le siege. 3. Ragnaris demande à conferer & tire en trahison sur Narsés. 4. Les Goths se rendent. 5. Clotaire demeure seul Roy de France aprés la mort de Thibaut, & de Childebert.

1. IL y avoit un petit corps separé composé d'environ sept mille Goths extremement aguerris, & qui avoient souvent suivi le parti des François, qui considerant l'état des affaires presentes, & jugeant que les Romains ne s'arrêteroient pas dans le cours de leur victoire, mais qu'ils tourneroient leurs armes contre les plus proches de leurs voisins se retirerent à Campsas. C'est une place des plus fortes, & des mieux munies, assise sur le haut d'une montagne escarpée, & inaccessible de toutes parts. Les Goths s'y étant enfermez y croyoient être en sureté resolus de s'y bien défendre, au cas qu'il prît envie aux Romains de les attaquer. Ils étoient confirmez dans cette resolution par Ragnaris qui étoit leur Capitaine, quoy qu'il ne fût pas de leur païs, mais de celuy des Bitoriens, qui sont

de la nation des Huns. Il étoit devenu leur Chef par l'adresse particuliere qu'il avoit à conduire l'esprit, & à ménager l'interêt des peuples. Il s'étoit avisé de jetter les semences de cette nouvele guerre par le seul dessein de rendre son nom celebre.

2. Narsés fit marcher en diligence toutes ses troupes contre ce fort : mais comme il ne luy étoit pas possible d'en approcher ni de combattre les assiegez dans un lieu qui luy étoit si desavantageux, il se contenta de leur fermer tous les passages, de sorte qu'ils ne recevoient plus de vivres, & qu'ils n'avoient plus la liberté de sortir. Ils ne souffroient pas toutefois une grande incommodité du siege, parce qu'ils avoient abondance de toute sorte de provisions qu'ils avoient portées avec leurs meubles precieux dans cette place, qu'ils tenoient imprenable. Mais comme ils trouvoient qu'il y avoit de la honte à demeurer si long-temps investis; ils firent diverses sorties sur les Romains pour tâcher de les contraindre de se retirer, il ne s'y fit rien neanmoins de remarquable.

3. L'hiver s'étant écoulé de cette sorte Ragnaris souhaita au commencement du printemps de conferer avec Narsés; & ayant reçu un passeport pour aller avec quelques-uns de sa suite dans un lieu situé entre la place, & le camp, ils s'y trouverent, & parlerent ensemble. Mais Narsés voyant que ce Barbare enflé d'un orgueil in-

ſupportable, & parlant en des termes pleins d'inſolence, & de fierté luy demandoit des conditions déraiſonnables rompit la conference, & le renvoya ſans conclure aucun traité; dont Ragnaris fremiſſant de rage, & de dépit, ſe retourna tout à coup dés qu'il fut ſur le haut de la montagne proche de la muraille du fort, banda ſon arc, & tira ſur Narſés. Mais le coup manqua, & le trait tomba d'un autre côté ſans bleſſer perſonne. Un attentat ſi étrange fut reprimé ſur le champ comme il meritoit: car les gardes de Narſés irritez d'une ſi haute inſolence tirerent à l'inſtant, & le percerent de pluſieurs traits. Et certes on ne peut les blâmer d'avoir vengé de la ſorte une action auſſi lâche, & auſſi injuſte que celle-là. Ceux de ſa ſuite le reporterent dans le fort avec beaucoup de peine, où il mourut deux jours aprés d'une maniere digne de ſa perfidie, & de ſa fureur.

4. Les Goths ne croyant pas pouvoir ſoûtenir le ſiege, prierent Narſés de leur conſerver la vie: ce qui leur ayant été promis, ils ſe rendirent, & luy remirent la place entre les mains. Il leur garda fidelement la parole qu'il leur avoit donnée, perſuadé qu'il étoit d'ailleurs que c'étoit une inhumanité de maſſacrer des vaincus. Mais afin qu'ils ne pûſſent à l'avenir exciter de troubles, il les envoya à Conſtantinople.

5. Pendant que toutes ces choſes ſe paſſerent Thibaut qui commandoit en France dans les

provinces les plus voisines de l'Italie, mourut dans la fleur de sa jeunesse d'une maladie qu'il avoit contractée dés sa naissance. Childebert & Clotaire comme ses plus proches parens furent appelez par la loy du païs à la succession de son Royaume. Mais peu s'en falut que les differens qui s'éleverent entre eux pour le partage ne ruïnassent leurs Etats. Childebert outre son extréme vieillesse, étoit atteint d'une langueur incurable. Il n'avoit que des filles, & point d'enfant mâle qui pût être l'heritier de sa Couronne. A l'égard de Clotaire il êtoit encore plein de vigueur, & seulement dans cet âge où commencent à paroître les premieres rides. Il avoit quatre fils qui étoient tous quatre hardis, courageux, & entreprenans. Il pretendoit que son frere étant prêt de luy abandonner en mourant son propre Royaume, ne devoit prendre aucune part dans celuy de Thibaut. Et certes cette pretention n'étoit pas destituée de toute sorte de fondement. Ce vieillard luy laissa volontairement toute la succession par la crainte qu'il avoit de sa puissance, & par le desir de conserver son amitié. Peu aprés il mourut; ainsi Clotaire demeura seul Roy de tous les François. Tel étoit en ce temps-là l'état des affaires de la France & de l'Italie.

CHA-

CHAPITRE VIII.

1. Tremblement de terre. 2. Digreßion ſur la cauſe des tremblemens. 3. Etat pitoyable de l'Iſle de Cos. 4. Tralles autrefois ruinée par un tremblement, & reparée par Auguſte.

1. L'ETE' ſuivant il y eut un furieux tremblement de terre à Conſtantinople, & en pluſieurs autres endroits de l'Empire qui ruïna un grand nombre de villes, tant dans les iſles, qu'en terre ferme, & qui fit perir preſque tous les habitans. Beryte, ce bel ornement de la Phenicie, en fut entierement détruite, & tous ſes magnifiques bâtimens furent renverſez par terre. Une multitude incroyable de perſonnes furent écraſées ſous les ruines, tant d'originaires du lieu, que de jeunes étrangers des meilleures maiſons de leur païs, qui avoient été envoyez pour apprendre les loix Romaines dans le fameux college qui faiſoit la principale gloire de cette ville. Les Docteurs transfererent leurs écoles à Sidon ville voiſine, durant que l'on relevoit Beryte. Quoy que ſa nouvele ſtructure fût fort éloignée de ſon ancienne magnificence, elle en

conservoit encore quelques vestiges, ausquels on la pouvoit reconnoître. Mais il faloit un grand nombre d'années pour la rebâtir telle qu'elle étoit auparavant, & pour y rétablir l'étude du droit.

Dans le mesme temps on sentit aussi quelques legers tremblemens dans la grande ville d'Alexandrie assise sur le bord du Nil; ce qui fut pris pour un prodige par les habitans, & principalement par les vieillars, parce que le païs n'y est point sujet, & qu'il n'y en étoit jamais arrivé. Personne ne demeura alors dans sa maison, mais tout le monde étonné d'un accident si nouveau courut en foule aux places publiques. Pour moy qui y étudiois en droit en ce temps-là, j'avouë que quand je fis reflexion sur ce qui étoit arrivé, & que d'ailleurs je consideray que les maisons n'étant que de brique, elles ne pouvoient resister à de violentes secousses, je fus saisi d'une grande crainte. Toutes les personnes les plus intelligentes, & les plus habiles avoient aussi la mesme apprehension, non tant pour le danger qui étoit passé, que pour de plus grans, dont ils croyoient être menacez.

2. Ceux qui ont recherché la cause de ces furieux mouvemens, disent que ce sont des exhalaisons séches, & ardentes, qui étant enfermées dans les entrailles de la terre, & ne pouvant s'y dissiper, s'agitent avec violence, jusqu'à ce qu'elles rompent & enlevent tous les corps qui les re-

tiennent. Ceux-là mesme ajoûtent que la nature ne produit point en Egypte de semblables exhalaisons, parce que le païs est plat, & que la terre est exemte de concavitez, & de plus qu'elle a des fentes & des ouvertures par où elles pouroient sortir si elles y étoient enfermées. Comme cette opinion étoit peu solide, quoy qu'elle fût assez commune, ces galans hommes apprehendoient avec raison qu'il n'y eût lieu de changer l'ancienne epithete, & qu'on ne dît à l'avenir, que Neptune est un Dieu qui ébranle la terre, au lieu qu'on disoit autrefois qu'il la soûtenoit. Peut-être que quand quelque partie de l'Egypte deviendroit sujette aux tremblemens, ceux qui sont savans dans la connoissance de la nature ne manqueroient pas d'autres raisons que celles que nous avons rapportées pour défendre l'opinion dans laquelle ils sont touchant les exhalaisons, & les vapeurs. Pour moy, s'il m'est permis de parler d'une matiere si obscure, & si cachée, je diray que quoy que leur sentiment ait de la vraysemblance, il n'est nullement conforme à la verité. Car comment pourions-nous avoir une connoissance certaine d'un sujet si fort éloigné de nos sens, & si élevé au dessus de nous. Nous devons nous contenter de savoir que toutes les creatures sont gouvernées par une sagesse, & par une providence eternelle. Nous pouvons bien étudier les divers mouvemens de la nature, & rechercher par le raisonnement les causes des

effets qui nous paroissent étranges & surprenans, mais nous tomberions dans une presomption insupportable, & dans la plus grossiere de toutes les ignorances, si nous nous imaginions en avoir pleinement découvert la verité. Je m'aperçoi que cette digression n'est déja que trop longue, retournons à nôtre sujet.

3. Dans le mesme temps l'isle de Cos fut agitée de semblables mouvemens, & en ressentit d'horribles effets. Il n'y en eut qu'une petite partie preservée de ruine, tout le reste ayant été abymé. La mer enflée extraordinairement, inonda les maisons les plus proches du rivage, & les entraîna avec les meubles, & les hommes. L'impetuosité violente dont la terre étoit ébranlée, ne trouvant point d'issuë pour se dissiper, il n'y avoit rien qu'elle ne renversât. Tous les habitans furent enveloppez dans ce malheur general, tant ceux qui demeurerent dans leurs maisons, que ceux qui coururent aux Eglises, ou qui se trouverent en quelque autre endroit. Passant d'Alexandrie à Constantinople j'abordai par occasion à cette isle-là, & je vis ce pitoyable spectacle, qui ne peut être assez bien representé par le discours. Toute la ville n'étoit plus qu'une eminence de terre avec un amas confus de pierres, de poutres, & de colonnes rompuës. L'air étoit obscurci d'une poussiere si épaisse, qu'on ne pouvoit plus reconnoître le lieu où avoient été les ruës, & les places publiques. Les maisons

de brique, de pierre ou de quelque autre matiere ſolide, étoient tombées, & il ne reſtoit que des cabanes de terre. Quelques habitans paroiſſoient çà & là avec un viſage triſte, & abbatu, & qui portoit les marques de leur deſeſpoir. Pour comble de tant de malheurs l'eau des puis étoit devenuë ſalée. Enfin c'étoit une deſolation effroyable, & il ne reſtoit plus aucun ornement à cette pauvre ville que le nom des Aſclepiades, & la gloire d'avoir porté le grand Hypocrate. Ce ſeroit manquer d'humanité que de n'être pas touché de compaſſion à la vuë de ces deſordres ; mais il faudroit ignorer l'hiſtoire des ſiecles paſſez, & ne pas ſavoir que la nature a rendu ces païs là ſujets à differens changemens pour en être ſurpris d'étonnement. Il y a eu ſouvent des villes englouties par des tremblemens de terre, qui aprés avoir enſeveli ſous leurs ruines tous leurs habitans en ont été retirées elles meſmes par de nouveaux citoyens.

4. Tralles fut autrefois une ville d'Aſie, bâtie par les Pelaſgiens ſur le bord du Meandre ; mais elle fut abîmée ſous l'Empire d'Auguſte, ſans qu'il en demeurât aucune partie entiere. On dit qu'un laboureur du païs nommé Cheremon, ne pouvant ſupporter la douleur qu'il avoit conçuë d'un ſi funeſte malheur, s'aviſa d'une entrepriſe qui eſt digne d'être admirée, & qui aura peine d'être cruë. Il ſe reſolut d'aller trouver l'Empereur non à Rome ; mais aux extremitez de

l'Espagne, & sur le bord de l'ocean, où il faisoit la guerre, pour luy porter la triste nouvele de cet accident ; & il n'en fut détourné ni par la longueur du voyage, ni par l'importance de l'action, ni par l'incertitude du succés, ni par la crainte des dangers, ni par l'amour de sa famille, ni par aucune des considerations qui peuvent se presenter à l'esprit lorsqu'il est sur le point de former de pareilles resolutions. Son discours toucha si sensiblement ce Prince qu'au mesme temps il choisit sept Consuls des plus considerables par leur naissance, & par leurs richesses qu'il envoya avec une suite fort nombreuse & avec des sommes fort considerables, pour rebâtir Tralles, telle qu'on la voit maintenant. Ainsi cette ville doit plûtôt passer pour une colonie de Romains, que pour une colonie de Pelasgiens, quoy qu'ils ayent choisi la langue Greque, parce qu'ils sont voisins des Ioniens. La verité de ce recit est établie sur l'histoire du païs, & confirmée par une Epigramme que je lus lorsque je fus sur les lieux. On voit encore dans un champ assez proche de la ville nommé Sidere, d'où étoit Cheremon, un Autel fort ancien, sur lequel il y a apparence qu'étoit autrefois sa statuë, quoy qu'elle n'y soit plus aujourd'huy, & sur cét Autel sont gravez ces vers.

Tu vois sur cet Autel de Cheremon l'image,
Qui de son cher païs regrettant le ravage,
Par sa rare vertu merita cet honneur

D'en être reputé le second Fondateur.
D'Auguste il implora les bontez sans pareilles.
Et de Tralles refit les superbes merveilles.

Voila ce qui regarde la ville de Tralles. Plusieurs autres villes, tant des Ioniens que des Eoliens furent agitées par de pareils mouvemens, & ensevelies dans leurs propres ruines. Mais je laisse la description de tous ces malheurs, & reprenant la suite de mon histoire, je passeray dans le païs des Laziens pour y voir les guerres qui s'éleverent entre l'Empire des Romains, & celuy des Perses.

CHAPITRE IX.

1. Treve entre les Romains & les Perses. 2. Origine des Colchéens. 3. Ils sont attaquez par les Perses. 4. Preparatifs de Mermeroës. 5. Description du fort de Telephe. 6. Mermeroës le prent par stratagéme. 7. Sage conduite de Theodore. 8. Desordre des Romains. 9. Differentes manieres de mesurer les parasanges. 10. Isle entre le Phase & le Docone.

1. IL y avoit long-temps que ces deux peuples étoient ennemis, & qu'ils ravageoient quelquefois les terres l'un de l'autre par des courses

imprevuës, & qu'ils donnoient quelquefois de justes batailles. Depuis peu ils avoient fait une tréve, par laquelle ils étoient demeurez d'accord de n'exercer aucun acte d'hostilité du côté d'orient, & sur les frontieres d'Armenie, quoy qu'ils ne laissassent pas de continuer la guerre dans la Colchide.

2. Les Colchéens sont les mesmes qu'on appeloit autrefois Laziens, & on n'en pourra douter si l'on prent la peine de considerer que ce sont les mesmes qui habitent sur les rives du Phase, sur le mont Caucase, & dans les lieux circonvoisins. On dit que les Colchéens sont venus d'Egypte, & que beaucoup devant la descente de Jason, devant l'établissement de l'Empire des Assyriens, & devant le regne de Ninus & de Semiramis, Sesostris, Roy d'Egypte, ayant levé une puissante armée, courut & desola toute l'Asie, & laissa en cet endroit là une colonie, d'où la nation des Colchéens est descenduë. Tout ceci est rapporté par Diodore Sicilien, & par plusieurs autres historiens. Enfin, quelque nom qu'on donne à ces peuples, & soit qu'on les appele Colchéens, Laziens, ou Egyptiens, ce sont ceux qui dans nôtre temps ont donné divers combats pour la défense de leur païs

3. Cosroës, Roy des Perses, avoit déja reduit sous sa puissance les plus importantes de leurs places; & se préparoit à se rendre maître de toutes les autres; mais Justinien ne crut pas pouvoir aban-

abandonner avec justice Gubaze, Roy des Laziens, & une nation entiere qui étoit unie avec les Romains par une affection étroite, & par la profession de la mesme religion. D'ailleurs il considera que si les Perses avoient l'avantage, il n'y auroit plus rien qui les empéchât de naviger sur le pont Euxin, & de passer jusqu'au milieu de son Empire; c'est pourquoy il se resolut d'employer toutes ses forces pour les secourir & de lever une puissante armée, dont il donna le commandement à trois excellens Capitaines, à Bessas, à Martin, & à Busés, qui avoient signalé leur prudence, & leur courage dans une infinité d'occasions. Il y envoya aussi Justin fils de Germain, qui quoy que dans la fleur de sa jeunesse étoit déja habile dans l'art de la guerre.

4. Cependant Mermeroës General des Perses, ayant attaqué deux fois Archeopole, & en ayant été repoussé, fit divers petis exploits, que je passeray sous silence, à cause qu'ils ont été rapportez tres-amplement par Procope. Ensuite (car c'est en cet endroit que je reprens le fil de l'histoire) il s'approcha des forts de Muchirise, & de Cotese, resolu de surmonter toutes les difficultez des passages qui sont aux environs du fort de Telephe, de penetrer jusqu'au Phase, & ayant épouvanté les Romains par une irruption si peu attenduë, de prendre de force diverses petites places qui sont dans le païs, ce qui luy eût été impossible s'il eût pris le chemin ordinaire.

5. Martin s'étoit enfermé dans le fort de Telephe, & le gardoit avec toute sorte de soin. La place est presque inaccessible par son assiete. Il n'y a qu'un chemin tres-étroit qui y conduise, & ce chemin est escarpé de rochers, & bordé de precipices. Il n'y a point d'avenuë de tous les autres côtez, parce que le païs est plein de marécages, & tellement embarassé de bois, & de buissons, qu'un seul homme vétu à la legere n'y sauroit passer qu'avec beaucoup de peine, bien moins une multitude de soldats chargez de toutes leurs armes. De plus, les Romains ne s'épargnoient aucune fatigue pour boucher avec des pieux & avec des pierres tous les endroits qui leur paroissoient un peu trop larges ; & ils demeuroient incessamment occupez à ce travail.

6. Mermeroës étoit cependant dans une étrange perplexité, & cherchant dans son esprit toute sorte de moyens pour surmonter ces difficultez du passage, il n'en trouva qu'un seul par lequel il espera d'en venir à bout ; qui fut de faire en sorte que les Romains se relachassent un peu du soin, & de la vigilance avec laquelle ils le gardoient : car pendant qu'ils veilleroient selon leur coûtume, il ne voyoit nulle apparence de les surprendre, & de vaincre tout ensemble la nature du lieu, & la resistance des ennemis. Mais il croyoit que quand ils auroient diminué quelque chose de la rigueur de leur discipline, & qu'il ne luy resteroit plus d'autre obsta-

cle que celuy des forêts, & des rochers, il ne luy seroit pas impossible de le surmonter. Il s'assuroit que pour lors il abbattroit les bois, qu'il applaniroit les montagnes, & qu'il s'ouvriroit un chemin par son courage. Il s'avisa donc de cette ruse. Il feignit d'être attaqué d'une maladie dangereuse, se mit au lit, & commença à plaindre son malheur. Aussi-tôt le bruit se répandit dans l'armée que le General étoit à l'extremité, & qu'on n'en attendoit plus que la mort. Les traîtres qui recevoient de l'argent pour leur donner avis de ce qui se passoit, ne sachant rien du secret de cette affaire qui avoit été communiquée à peu de personnes, ne purent dire que ce qu'ils avoient appris parmi le peuple, & les Romains se trouverent tres disposez à le croire comme veritable, parce qu'ils souhaittoient qu'il le fût. Dés ce moment ils commencerent à se dispenser de l'exacte discipline qu'ils gardoient auparavant. Peu de jours aprés la nouvele de la mort de Mermeroës arriva. Il s'étoit cependant caché dans une cabanne, sans que les plus intimes de ses amis sussent qu'il étoit vivant. Ce fut alors que les Romains croyant qu'il leur étoit inutile de se consumer de fatigues, laisserent les travaux imparfaits, qu'ils prirent une maniere de vie plus douce & plus commode, qu'ils donnerent toute la nuit au sommeil, & passerent les jours entiers dans des maisons de plaisance sans faire garde, sans poser de sentinel-

les,&sans prendre aucun soin,comme s'ils eussent été assurez que lesPerses ne songeoient qu'à se retirer depuis qu'ils avoient perdu leur Chef. Mermeroës qui savoit tout ce qui se passoit découvre sa ruse,paroît à la tête de ses troupes, les conduit avec une ardeur nonpareille, surmonte les difficultez des passages par les moyens qu'il avoit projettez, s'approche du fort, & surprent les Romains étonnez de sa presence, & hors d'état de se défendre. Martin aima mieux abandonner dés-lors la place, que d'attendre que l'ennemi y entrât par force, & qu'il fit tout passer au fil de l'épée. Car il étoit impossible qu'une garnison aussi foible que la sienne, entreprît de soûtenir l'effort des assiegeans, sans être taillée en pieces. Ainsi les Romains vaincus par l'adresse des Barbares, firent une retraite honteuse, & allerent joindre leur armée commandée par Bessas, & par Justin, qui n'étoit qu'à sept stades de Telephe, dans un lieu appelé le marché des pots de terre. Là toutes les troupes étant assemblées, les gens de commandement furent d'avis de les ranger en bataille, pour attendre de pié ferme l'ennemi.

7. Il y avoit parmi les principaux officiers un certain Theodore Tzanien, qui avoit été élevé parmi les Romains, où il avoit oublié les mœurs de son païs, & où il étoit dévenu trespoli. Ce Theodore avoit eu ordre de demeurer avec cinq cens soldats de sa Nation proche du

fort de Telephe, & de n'en point partir qu'il n'eût découvert le nombre des ennemis, & le dessein de leur marche. Il executa cet ordre avec beaucoup de prudence, & de courage, & se retira dés le moment qu'il eut reconnu que les Perses ne vouloient pas s'arrêter dans ce fort, mais qu'ils avoient envie de donner bataille. Il rencontra sur le chemin plusieurs soldats de l'armée Romaine, qui au lieu d'aller droit à leurs rendez-vous comme il leur avoit été ordonné, se détournoient pour piller les maisons, & pour en enlever le blé & d'autres provisions. Il fit ce qu'il pût pour les détourner du pillage, en leur representant l'extremité du peril où ils étoient. Quelques-uns défererent à ses avis, & le suivirent: mais il n'eut pas assez de loisir pour avertir les Chefs de la venuë de Mermeroës. Car les Romains étant encore arrêtez à piller, les Perses survinrent, en tuerent un grand nombre, & mirent le reste en déroute, de sorte que ceux qui se sauverent étant arrivez au camp, le remplirent de tumulte, & jetterent tant de frayeur, & tant d'épouvante dans l'esprit de leurs compagnons, qu'ils étoient tous prêts de s'enfuir, & d'abandonner le bagage. Les Chefs qui n'avoient pas encore rangé les troupes craignoient d'être surpris dans un tel desordre, ils négligeoient d'executer la resolution qu'ils avoient prise, & ne se trouvoient pas capables d'en prendre une nouvele, inquietez qu'ils étoient par la crainte, &

pressez par le temps. Ce qu'ils purent faire fut de décamper incontinent, & de se retirer avec une si grande precipitation, qu'ils ne s'arrêterent que lorsqu'ils furent arrivez à une isle, distante de Telephe de l'espace de cinq parasanges. Ces bravez hommes fournirent vaillamment cette carriere en un jour.

8. Un parasange contient trente stades suivant le sentiment d'Herodote, & de Xenophon. Les Iberiens, & les Perses n'y en mettent que vingt & un. Les Laziens les content de mesme façon, quoy qu'ils se servent d'un autre nom, & qu'ils les appelent des pauses; & certes avec un fondement assez raisonnable : car parmi eux quand les messagers ont fait un parasange ils se reposent, & donnent leur paquet à un autre. Mais soit qu'il faille se servir de ce mot de parasange, ou de quelque autre, l'isle dont je parle n'est éloigné du fort de Telephe que de cent cinquante stades.

1. Elle est forte & de difficile accés, étant entourée de deux grandes rivieres. Car le Phase & le Docone étant sortis du mont Caucase par deux canaux differens, coulent long-temps assez éloignez l'un de l'autre, puis ils s'aprochent peu à peu, comme pour obeïr à la situation du païs. Les Romains ont autrefois creusé une tranchée, par où ils ont fait entrer le Phase dans le Docone. Ainsi ces deux fleuves se joignent du côté d'orient. De là ils font divers tours, au milieu

desquels ils laissent un champ assez étendu, & vers le couchant ils se rejoignent, & forment une isle, qui est celle-là mesme où les Romains s'étoient enfermez.

CHAPITRE X.

1. Mort de Mermeroës. 2. Son eloge. 3. Coûtume des Perses d'exposer aux bêtes les corps morts. 4. Reflexion sur cette coûtume.

1. QUAND Mermeroës fut arrivé au marché des pots de terre, il se mit en grande colere contre ceux qui n'avoient pas eu le courage de le suivre, & il leur reprocha leur lâcheté avec des termes pleins d'outrages, quoy qu'ils ne le pussent entendre puisqu'ils étoient absens. Il ne jugea pas toutefois qu'il fût à propos d'approcher plus prês de l'isle parce qu'il n'y avoit pas assez de vivres dans le païs pour faire subsister une armée aussi nombreuse que la sienne, & parce que d'ailleurs il n'avoit pas toutes les machines qu'il eût falu pour former un siege. Il n'étoit pas aussi d'avis de retourner à Telephe, ni de surmonter encore une fois les difficultez des passages. Il dressa donc un pont avec des ais, & avec des clayes qu'il avoit preparées à cet effet, & fit passer le Phase à son armée sans

aucune resistance. Ensuite il renforça les garnisons qu'il avoit mises dans le fort d'Onogure, qu'il avoit bâti auparavant dans le territoire d'Archeopole, & y ayant donné tous les ordres necessaires, il se retira à Cotese, & à Muchirise. En ce lieu-là il tomba dans une fâcheuse maladie, ce qui l'obligea de laisser la plus grande partie de ses troupes dans le païs pour la defense des places, & de se faire porter à une ville d'Iberie nommée Mechiste, où il mourut.

2. C'étoit un des plus grans personnages qui ait jamais été parmi les Perses. Il étoit prudent dans le conseil, intrepide dans le danger, & avoit le courage merveilleusement élevé. Quoy qu'il fût chargé d'années & si fort incommodé des deux piés depuis long-temps qu'il ne pouvoit plus monter à cheval, il ne laissoit pas d'entreprendre toutes les fatigues avec la mesme ardeur que s'il n'eût point eu d'indisposition, & qu'il eût été dans la fleur de son âge. Il se faisoit porter dans sa litiere au milieu de son armée, & dans cet état il imprimoit de la terreur à ses ennemis; il inspiroit de la hardiesse à ses soldats ; enfin il donnoit tous les ordres avec une sagesse si éclairée, qu'ils ont presque toujours été suivis des victoires les plus signalées. Ce qui fait bien voir que ce n'est pas la force du corps, mais la sagesse de l'esprit, qui fait les grans Capitaines.

3. Les plus proches parens de Mermeroës porterent son corps hors de la ville, & l'exposerent tout

tout nû pour être mangé par les chiens, & par les oiseaux infames qui se repaissent de carnage. Voila la belle ceremonie que les Perses ont accoûtumé de garder dans leurs funerailles. Aprés que ces animaux ont devoré toutes les chairs, les os demeurent épars en divers endroits sur la terre. Parmi eux il n'est pas permis d'ensevelir les morts, ni de les enfermer dans des tombeaux. Que s'il arrive qu'un corps qui a été exposé de cette sorte, ne soit pas au mesme moment déchiré par les chiens, ou par les oiseaux de proye, ils s'imaginent que cela vient de ce que l'ame de cette personne est encore toute soüillée des crimes de sa vie passée, & qu'elle est condamnée à souffrir d'horribles supplices. Pour lors ses parens le regrettent, & le pleurent amerement comme étant veritablement mort, & comme étant dans une condition tout à fait malhureuse, & digne de larmes. Ils se persuadent au contraire que ceux-là sont hureux dont les corps sont devorez aussitôt qu'ils ont été exposez, & que c'est une marque que leur ame est sainte & divine, & qu'elle joüit d'une felicité immortelle. Quand quelque soldat est attaqué d'une maladie dangereuse, on le separe des autres, & on l'expose tout vivant avec un peu de pain, & d'eau, & avec un bâton, afin qu'il puisse se nourrir, & se défendre contre les bêtes, tant qu'il luy restera assez de force. Que s'il arrive que la violence du mal ôte à ceux qui ont été exposez de cette maniere la liberté du

mouvement, ſans toutefois leur ôter entierement la joüiſſance de la vie, alors ils ſont devorez à demi-vivans, & ils perdent par la cruauté des bêtes l'eſperance de la gueriſon. On en a vû quelquefois, qui aprés avoir recouvré leur ſanté ſont revenus dans leurs maiſons, & y ont paru avec des viſages auſſi pâles, & auſſi défigurez que ceux que les poëtes retirent des portes de l'enfer ſur les ſcenes, & ſur les teatres. Mais quand quelqu'un retourne de cette ſorte tout le monde le fuit comme un profane, & on ne permet pas qu'il rentre dans la converſation des autres hommes, ni qu'il reprenne ſon train de vie ordinaire, ſans qu'il ait été auparavant reconcilié par les Mages, purifié, s'il faut ainſi dire, de l'attente de la mort, & comme rétabli dans le commerce de la vie.

4. Il eſt évident que lorſqu'une Nation entiere a été élevée dans quelque coûtume durant une longue ſuite d'années, elle la croit juſte & raiſonnable, & qu'elle rejette tout ce qui luy eſt contraire comme extravagant, & impie. Les hommes n'ont jamais fait de loix, qu'ils ne les ayent appuyées ſur quelques raiſons. Mais de ces raiſons les unes ont de la ſolidité, & les autres n'ont que de l'apparence. C'eſt pourquoy je ne trouve pas étrange que les Perſes employent divers argumens pour défendre l'uſage de leur païs, & pour montrer qu'il doit être preferé à celuy des autres peuples. Mais je m'éton-

ne qu'ils obſervent un uſage, qui conſtamment a été inconnu aux plus anciens habitans de leur païs, aux Aſſyriens, aux Caldéens, & aux Medes. On voit encore aux environs de Ninive, & de Babylone, & dans toute la Medie des tombeaux ſemblables aux nôtres, où ſont enfermez les oſſemens, & les cendres des hommes qui ont vécu dans les premiers ſiecles. Ce qui fait connoître qu'alors on donnoit la ſepulture à la façon des Grecs, & non pas à la façon que les Perſes gardent maintenant. Ce ſont donc eux qui depuis ces anciens temps ont violé la ſainteté des ſepulcres, comme ce ſont eux qui ont corrompu l'honnêteté des mariages, quand ils ont permis que les freres ayent épouſé leurs ſœurs, que les oncles ayent pris leurs nieces pour femmes, que les peres ſoient devenus les maris de leurs filles : & ce qui eſt plus digne d'execration, ô ſentimens de la nature où étes-vous ? quand ils ont ſouffert que des fils ſe ſoient mariez avec leurs meres. On ne peut douter qu'ils n'ayent été les premiers auteurs de cette infamie. On rapporte que Semiramis cette ancienne Reine des Aſſyriens, fut capable d'une ſi horrible incontinence, que de concevoir de l'amour pour ſon fils Ninyas ; & qu'elle eut aſſez d'impudence pour luy découvrir ſa paſſion. Mais que ce jeune Prince l'ayant rebutée avec indignation, il ne trouva point d'autre moyen de ſe delivrer de ſes importunitez, que de la tuer, & qu'ainſi il

commit un parricide pour éviter un inceste. Je pense que Ninyas n'eût pas eu tant de cruauté, si les desirs de Semiramis eussent été conformes à la coûtume de la Nation. Mais qu'est-il necessaire de recourir à des histoires si anciennes? Peu avant la ruine de la monarchie des Perses, & l'établissement de celle des Macedoniens, Parysatide femme de Darius brûla du mesme feu pour Artaxerxe son fils. Il ne la tua pas pourtant, il se contenta de luy témoigner l'horreur qu'il avoit de sa passion, & de la rejetter comme une brutalité detestable, & condamnée par les mœurs & par l'usage de leur patrie. Ce sont donc les Perses de ce temps-ci qui ont negligé, ou plûtôt qui ont violé toutes leurs anciennes loix, & qui se sont laissé corrompre par les mœurs des étrangers que Zoroastre a introduites.

CHAPITRE XI.

1. Religion des Perses changée par Zoroastre. 2. Changemens de domination en Asie. 3. Divers progrés de l'autorité des Mages. 4. Histoire merveilleuse de la naissance d'Artaxare. 5. Agathias promet la liste de ses successeurs.

1. IL n'est pas facile de marquer precisement le temps auquel ce Zoroastre ou Zarade (car on l'appele indifferemment de l'un ou de l'autre de ces deux noms) a regné, & a publié ses loix. Tout ce que les Perses modernes en disent est qu'il a vêcu sous Hystaspes, sans distinguer si cet Hystaspes est le pere de Darius, ou si c'est un autre. Mais enfin en quelque temps qu'il ait vêcu, il est certain que c'est luy qui a changé la religion de ses sujets, & qui a institué de nouveles ceremonies, & donné cours à des opinions ridicules, & extravagantes. Autrefois ils adoroient Jupiter, Saturne, & les autres Dieux des Grecs, quoy que ce fût sous d'autres noms : car ils appeloient Jupiter Bel, ils appeloient Hercule Sandene, ils appeloient Venus Anaïtis, & ainsi des autres, comme le témoignent Berose Babylonien, Athenocle, & Symmaque qui ont écrit l'histoire

ancienne des Assyriens, & des Medes. Maintenant ils sont dans la mesme erreur que les Manichéens, en ce qu'ils reconnoissent comme eux deux premiers principes, l'un qui est bon, & qui produit tous les biens, & l'autre qui est mauvais, & qui produit tous les maux. Ils ont imposé à ces deux divinitez deux noms barbares tirez de leur langue. Ils appelent Ormisdas le Dieu qui est la source du bien, & Arimane le Dieu qui est la cause du mal. Ils ont une grande fète appelée la destruction des maux, qu'ils celebrent avec beaucoup de solennité. Ils y tuent une grande multitude de serpens, & d'autres animaux, & les presentent aux Mages pour marque de leur pieté. En cela ils croyent faire une chose agreable au Dieu du bien, & desagreable au Dieu du mal. Ils ont une veneration si grande pour l'eau, que jamais ils n'y touchent, jamais ils n'en lavent leur visage, & jamais ils ne s'en servent que pour boire, & pour arroser les herbes, & les plantes. Ils reconnoissent un grand nombre d'autres Dieux, à qui ils font des prieres, & des sacrifices, mais en cela il n'y a rien que de conforme aux mœurs, & aux coûtumes des Grecs, non plus que dans les expiations, dans les augures, & dans quelques autres ceremonies qu'ils observent. Le feu est un des plus considerables objets de leur pieté. Les Mages l'entretiennent toujours dans les cellules du temple, pour s'en servir dans la celebration des my-

ſteres, & pour en tirer des preſages de l'avenir. Je croi que cette ceremonie vient des Caldéens ou de quelques autres étrangers, parce qu'il ne ſe fait rien de ſemblable parmi les Grecs. Toute la Religion des Perſes eſt composée du mélange de diverſes ſuperſtitions, & je ne trouve pas étrange que cela ſoit, car je ne ſai aucun état qui ait changé auſſi ſouvent de face, & de forme qu'a fait celuy-là, & qui ſe ſoit ſi peu de temps maintenu dans la meſme aſſiette. Comme il a paſſé par la ſuite des ſiecles ſous la domination de divers peuples, il ne faut pas s'étonner qu'il ait retenu des traces, & des veſtiges d'une infinité de loix, & de coûtumes differentes.

2. Les Aſſyriens ſont les premiers dont nous ayons oüi parler qui ayent été maîtres de toute l'Aſie, à la reſerve des Indes qui ſont au delà du Gange. Ninus y établit le premier la puiſſance ſouveraine. Aprés luy regna Semiramis, & enſuite leurs deſcendans, juſqu'à Bel fils de Dercetade. La poſterité de cette Reine étant finie en la perſonne de ce Bel, un certain Belitaran Intendant des jardins du Roy, eut aſſez d'adreſſe pour cüeillir le ſceptre, & pour le planter dans ſa famille, où il ſe conſerva, juſqu'à ce que venant comme à ſe flétrir dans les mains de Sardanapale, Arbace Medien, & Beleſſys Babylonien ſe défirent de ce lâche Prince, & ôterent l'Empire aux Aſſyriens, pour le donner aux Medes, mille trois cens ſix ans aprés que Ninus eut

commencé à regner, comme il est rapporté par Ctesias Cnidien, & par Diodore Sicilien. Pour lors les Medes possederent la puissance souveraine, & gouvernerent par leurs loix. Ils en joüirent l'espace de trois cens ans, jusqu'à ce que Cyrus fils de Cambyse défit Astyage, & qu'il fit passer l'Empire aux Perses. Il n'y eut pas de sujet de s'en étonner, puisqu'il étoit Persan, & grand ennemi des Medes à cause des guerres qu'il avoit faites contre Astiage. Les Rois de Perse demeurerent l'espace de deux cens vingt-huit ans sur le trone, aprés quoy il fut renversé, & toute leur grandeur abatuë par Alexandre fils de Philippe, qui défit Darius fils d'Arsame, & qui soûmit la Perse à la Macedoine. Ce fut un si fier & si invincible ennemi, que la seule terreur de son nom conserva long-temps l'autorité souveraine à ses successeurs qui étoient Macedoniens comme luy. Et je croi qu'ils en joüiroient encore s'ils ne l'eussent perduë par leurs propres divisions, & par la fureur des guerres civiles, qui firent connoître à leurs ennemis qu'il n'étoit pas impossible de les vaincre. Il ne s'en faut que sept ans, si nous en croyons Polyhistore, que leur Empire n'ait duré autant que celuy des Medes. Il fut détruit par les Parthes, dont la Nation avoit été presque inconnuë jusqu'en ce temps-là, & n'avoit jamais eu que l'obeïssance en partage. Cependant ils ont possedé toute l'étenduë de ce vaste Empire, à la reserve de l'Egypte.

Arsace

Arſace fut le premier auteur du ſoulevement, & pour ce ſujet ſes deſcendans ont été nommez Arſacides. Peu aprés Mithridates éleva le nom des Parthes à un tres-haut point de gloire. On conte deux cens ſoixante & dix ans, depuis Arſace premier Roy des Parthes juſqu'à Artabane, qui fut le dernier, & qui regna au temps qu'Alexandre fils de Mammée gouvernoit l'Empire Romain. Ce fut donc en ce temps-là que commença la puiſſance des predeceſſeurs de Coſroës, & que la Monarchie des Perſes qui ſubſiſte encore aujourd'huy, fut établie. Un certain Artaxare, qui juſqu'alors n'avoit aquis aucune reputation, mais qui toutefois étoit hardi, & entreprenant, ayant amaſſé quelques conjurez tua Artabane, mit la couronne ſur ſa tête, renverſa le trône des Parthes, & releva celuy des Perſes.

3. Il étoit fort adonné aux ſuperſtitions de la magie, & à ces myſteres qu'il n'eſt pas permis de nommer. Cela fut cauſe que les Mages devinrent inſolens, & s'attribüerent une grande autorité. Ils portoient long-temps devant le meſme nom, mais ils ne recevoient pas les meſmes honneurs : au contraire ils étoient traitez par les Princes avec mépris, comme il eſt aiſé de le juſtifier par l'hiſtoire d'un Mage nommé Smerdez, qui ayant voulu aprés la mort de Cambyſe fils de Cyrus, s'emparer de la puiſſance ſouveraine, fut tué avec tous ceux de ſon par-

ti. On ne croyoit donc pas pour lors qu'il appartint à un Mage d'aspirer à la dignité d'Empereur. Car ce meurtre au lieu de passer pour un crime, fut consideré comme un exploit signalé, dont on voulut conserver la memoire par l'institution d'une fête appelée la tuerie des Mages, dans laquelle on en rend encore des actions de graces. Mais maintenant on leur porte toute sorte de respects. L'Etat est gouverné par leurs conseils, & par leurs oracles. On les consulte dans toutes les affaires publiques & particulieres : & on ne trouve rien de juste ni de legitime s'il n'est autorisé par leur approbation, & par leur suffrage.

4. On dit que la mere de cet Artaxare fut mariée à un homme de basse condition nommé Pabeque, qui étoit tailleur d'habits, & qui avoit quelque connoissance de l'astrologie judiciaire, un soldat nommé Sasane voyageant dans le païs des Caduséens, logea chez ce Pabeque, qui ayant découvert par l'art de la magie, que de ce soldat il naîtroit un fils, qui se rendroit illustre, & qui s'éleveroit à une haute fortune, ressentit en mesme temps du déplaisir de ce qu'il n'avoit ni fille, ni sœur, ni autre parente pour luy donner en mariage. Mais enfin mettant sous les piés toutes les considerations de l'honneur, il luy prêta sa propre femme, & se persuada que les avantages qu'il en tireroit à l'avenir compenseroient la honte d'une telle prostitution. De cette conjonction nâquit Artaxare, qui fut élevé

par Pabeque, & qui envahit l'Empire dans la fleur de sa jeunesse. Pour lors il se forma une grande contestation entre Pabeque & Sasane, chacun d'eux prétendant à la gloire de luy imposer son nom. Ils s'accorderent neanmoins à condition qu'on l'appeleroit le fils de Pabeque, & qu'on ajoûteroit qu'il avoit tiré sa naissance de Sasane. Voila la genealogie d'Artaxare, que les Perses assurent être veritable, & avoir été tirée des archives de leur Royaume.

5. Je rapporteray les noms de ceux qui luy ont succedé, & je remarqueray precisément le temps & la durée de leur regne, ce qui a été presque toujours negligé par ceux qui ont écrit la chronologie jusqu'à present. Ils ont eu assez de soin de conter les Rois, & les Empereurs des Romains depuis Romule, & peut-être mesme depuis Enée, fils d'Anchise, jusques à Anastase, ou jusques au vieux Justin; Mais ils n'ont jamais pris la peine de faire une liste exacte des Princes qui ont commandé chez les Perses, depuis la ruine de l'Etat des Parthes; & de distinguer, comme il faloit faire, les années, durant lesquelles chacun d'eux est demeuré sur le trône. C'est pourquoy j'en ay recüeilli fidelement tout ce qui est renfermé dans l'histoire de ces peuples là, & j'estime que pour l'intelligence du sujet que nous traitons, il est tres necessaire de s'en souvenir. Dans les occasions j'en feray observer au Lecteur ce que je jugeray à propos, encore qu'il y ait un

grand nombre de noms barbares à rapporter, & que quelquefois il n'y ait qu'un ſimple catalogue à faire de pluſieurs Rois, qui durant toute leur vie n'ont rien executé de conſiderable. Je me contenteray en cet endroit de faire une remarque importante, & qui apportera beaucoup de lumiere au reſte de nôtre hiſtoire, qui eſt, qu'il y a un eſpace de trois cens dix-neuf ans, depuis la mort de Mermeroës, juſques à la vingt-cinquiéme année du regne de Coſroës; & cette même année là eſt la vingt-huitiéme de l'Empire de Juſtinien. Je diray ici quelque choſe de ce Coſroës, & puis je reprendray la ſuite de la narration que j'ay quittée.

CHAPITRE XII.

1. Jugement d'Agathias touchant Cofroës. 2. Portrait d'un Medecin nommé Uranie. 3. Son voyage en Perfe. 4. Sa reception en la Cour de Cofroës. 5. Voyage de plufieurs autres Philofophes en Perfe. 6. Article accordé en leur faveur. 7. Merveilleufe aventure qui leur arriva à leur retour. 8. Infupportable vanité d'Uranie.

1. IL eft loüé & admiré plus qu'il ne merite, non feulement par les Perfes; mais auffi par les Romains. On dit qu'il aime les belles lettres, qu'il a lû les plus excellens ouvrages des Grecs traduits en fa langue, & qu'il en a tiré une connoiffance profonde de l'ancienne Philofophie, qu'il poffede plus parfaitement Ariftote que jamais Demofthéne ne poffeda Thucydide; Qu'il à l'efprit tout rempli de la doctrine de Platon, ayant penetré le Timée avec toutes les fpeculations de la Phyfique, & de la Geometrie, qui le rendent plus obfcur qu'aucun autre dialogue de ce Philofophe, & ayant entendu parfaitement ceux qui paroiffent d'ordinaire les plus difficiles, comme font ceux de Phedon, de Gorgias, & de

Parmenide. Pour moy je ne ſaurois me perſuader qu'il ſoit auſſi habile qu'on le publie, ni qu'il ſoit arrivé à cette perfection ſublime des ſiences. Comment ſe pourroit-il faire que la beauté & la grace des expreſſions, qui dans la langue Greque répond ſi proprement à la nature de chaque choſe, ſe fût conſervée dans une langue barbare ? Comment un Prince élevé dans le faſte corrompu de la flaterie, & accoûtumé aux mœurs d'une nation farouche, & d'ailleurs occupé continuellement aux exercices de la guerre, auroit-il fait un progrez notable dans les ſiences? Que ſi l'on ſe contentoit de le loüer de ce qu'étant Empereur des Perſes, & commandant à tant de peuples, il a quelque goût des lettres, & de ce qu'il en fait gloire, je croirois bien que cet éloge ne luy devroit pas être refuſé, & je le prefererois en cela à d'autres Princes. Mais je penſe que ceux qui luy attribuent une erudition extraordinaire, & qui le preferent aux plus fameux Philoſophes de l'antiquité, comme s'il avoit aquis la perfection des Siences & des Arts, dont les Peripateticiens n'avoient formé que l'idée, ſe laiſſent ſurprendre par de faux bruits, & qu'ils s'éloignent fort de la verité.

2. Il y avoit à Conſtantinople un certain Syrien, nommé Uranie, qui faiſoit profeſſion de la Medecine, & qui n'ayant aucune connoiſſance exacte de la Philoſophie d'Ariſtote, ne laiſſoit pas d'être enflé d'une haute opinion de ſa

doctrine, qui n'étoit fondée que sur quelque facilité de parler, & sur l'obstination avec laquelle il défendoit ses sentimens. Il se trouvoit souvent dans les boutiques des Libraires, & à l'entrée du Palais; & là, il agitoit avec des personnes qui n'avoient aucune teinture des siences, & encore moins de probité des questions pleines de témerité & d'insolence, sur le sujet de l'essence, & des attributs de Dieu. Un objet si grand, & si sublime en luy mesme, si fort élevé au dessus de la bassesse de nos pensées, & si admirable par la sainte obscurité qui l'environne, ne leur donnoit point de frayeur. Ils s'assembloient sur le soir aprés avoir donné la plus grande partie de la journée à la débauche, & discouroient selon leur caprice des matieres les plus hautes, & les plus difficiles, sans persuader jamais les autres, & sans se laisser persuader eux mesmes. Ainsi ils demeuroient dans les erreurs dont ils avoient été une fois prevenus, & ils terminoient toutes leurs contestations par des injures aussi atroces que celles qui se vomissent dans les quereles, que la fureur du jeu à excitées. Voila la fin la plus ordinaire de leurs disputes. Le fruit qu'ils en tiroient n'est autre qu'une aversion reciproque avec laquelle ils se separoient. Uranie tenoit comme le premier rang parmi ces gens-là, & il y faisoit autant de bruit que Thersite dans Homere. Cependant, bien loin d'être solidement savant, il n'avoit jamais appris la maniere de for-

mer un doute raiſonnable; tantôt il ſe précipitoit pour combattre certaines propoſitions preſque devant qu'elles luy fuſſent faites; tantôt il demandoit la raiſon des queſtions qui luy étoient propoſées au lieu d'y répondre luy meſme. Enfin, il troubloit toujours l'ordre qui ſe doit garder dans une conference reglée, & il empêchoit toujours qu'on ne découvrît la verité. Il affectoit de douter de tout, & concevoit toutes ſes réponſes ſelon la methode de Sexte & de Pyrrhon. Il s'imaginoit que l'opinion où il étoit, qu'on ne pouvoit avoir aucune connoiſſance certaine, luy procureroit une tranquilité parfaite; & l'exemteroit entierement d'agitations, & de troubles. Ainſi ſa capacité étoit tres-mediocre, & il n'en avoit qu'autant qu'il en faloit pour ſurprendre les plus groſſiers, & les plus ſimples. Que s'il étoit ignorant dans les ſiences, il l'étoit encore plus dans la connoiſſance du monde, & dans l'uſage de la vie civile. Il alloit ſouvent dans les maiſons des Grans, où aprés avoir fait bonne chere, & avoir bû avec excés, il s'abandonnoit à la licence des paroles, qui faiſoient rire la compagnie, & qui luy attiroient ſouvent des coups, & d'autres outrages. De ſorte qu'il ne contribuoit pas moins au divertiſſement du feſtin que font d'ordinaire les bouffons & les bâteleurs.

3. Cet Uranie étant tel que je viens de le dépeindre, fut mené en Perſe par un Ambaſſadeur nommé

nommé Arebinde. Il y entra comme un imposteur adroit, qui savoit déguiser finement ses defauts, & colorer toutes ses actions de quelque image de vertu. Il avoit des habits fort honnêtes, & semblables à ceux que les Philosophes, & les Docteurs portent parmi nous. La premiere fois qu'il eut l'honneur de saluër Cosroës, il parut devant luy avec un visage si serieux & si grave, qu'il luy imprima une opinion avantageuse de sa personne, & en reçut un accueil favorable. Ce Prince fit assembler des plus savans du païs, qu'on appele Mages, pour conferer avec luy. Ils agiterent ensemble plusieurs questions naturelles; comme de savoir si le monde est eternel, s'il y a un principe de toutes les choses. Uranie n'étant nullement instruit de ces matieres, sa hardiesse toute seule soûtenoit sa reputation; & comme Socrate a dit dans Gorgias, il avoit cet unique avantage dans son ignorance que ceux avec qui il disputoit en savoient encore moins que luy. Ce fourbe entra si avant dans l'esprit du Roy, qu'il luy donna de riches presens, le mit à sa table, & luy presenta la coupe aprés avoir bû dedans, qui est un honneur qu'il n'avoit jamais fait à personne, protestant qu'il n'avoit point encore trouvé d'homme aussi habile que luy, quoy qu'il eut vû les plus fameux Philosophes du siecle qui étoient partis exprés de Grece pour aller en son Royaume.

5. Il est certain que peu de temps auparavant

Damaſcius de Syrie, Simplicius de Cilicie, Eulamius Phrygien, Priſcien de Lydie, Ermée & Diogene de Phenicie, & Iſidore de Gaze; c'eſt à dire l'ornement, & la fleur des Philoſophes de nôtre âge, ne pouvant approuver la Religion qui étoit la plus autoriſée dans l'Empire Romain, ſe reſolurent de ſe retirer chez les Perſes, & ils furent confirmez dans ce ſentiment par des diſcours avantageux qu'ils avoient oüy publier du gouvernement de ces peuples. Ils avoient oüy dire que la puiſſance y eſt toute legitime, & toute juſte, & telle que Platon s'eſt imaginé, qu'elle ſe formoit par l'union de la Royauté & de la ſageſſe. Ils avoient oüy dire que les ſujets y ſont toujours retenus dans les termes d'une humble ſoûmiſſion, & d'une profonde obéïſſance. Que parmi eux il n'y a point de voleurs; & que la fidelité y eſt ſi inviolable, qu'on peut porter dans le lieu le plus deſert ce qu'on a de plus precieux, & l'y laiſſer ſans apprehender de le perdre. L'eſperance de tant de biens dont ils croyoient qu'ils joüiroient en Perſe, & la crainte de n'avoir jamais de repos dans l'Empire, à cauſe des nouveles ordonnances auſquelles il leur étoit impoſſible de s'accommoder, les firent partir pour aller paſſer le reſte de leur vie dans un païs dont les coûtumes étoient tout-à-fait contraires à leurs inclinations: car auſſi-tôt qu'ils y furent arrivez, ils virent que les grans avoient une fierté & un orgueil inſupportable,

Enſuite ils reconnurenr qu'il y avoit quantité de voleurs, pour leſquels il n'y avoit preſque point de châtiment ; Qu'il s'y commetroit impunémenr toute ſorte d'injuſtices ; Que les puiſſans opprimoient les foibles ; Et que ceux du païs exerçoienr entre eux des violences, & des cruautez horribles ; Et ſur tour, qu'ils ne s'abſtenoient pas des adulreres, quoy qu'ils euſſent une licence effrenée de poſſeder autant de femmes qu'il leur plaiſoit. Ces deſordres déplaiſoient extrêmement à ces Philoſophes, & leur faiſoient condamner la penſée qu'ils avoient euë de venir chercher un nouvel établiſſement parmi des Barbares. Mais quand ils eurent parlé au Roy, & qu'ils eureut vû qu'il n'étoit pas tel qu'ils ſe l'étoient imaginé. Qu'il ne ſavoit point la Philoſophie, quoy qu'il eût la vanité d'en diſcourir ; Que ſes opinions étoient fauſſes, & dangereuſes, & qu'il autoriſoit l'infame coûtume dont j'ay parlé, ils prirenr la reſolution de s'en retourner, irritez ſur tout de la corruption étrange des mariages des Perſes. Le Roy qui les aimoit tâcha de les retenir ; mais ils euſſent mieux aimé venir mourir à la vuë des frontieres de nôtre Empire, que de joüir des plus grans honneurs de celuy des Perſes. Ils revinrent donc dans leur païs, & renoncerent de bon cœur à toutes les civilitez, & à routes les promeſſes de ce Prince.

6. Il faut avoüer toutefois que ce voyage leur

fut utile, & qu'il leur fit passer plus agreablement le reste de leur vie: car il fut accordé par un article particulier du traité qui se fit pour lors entre les Romains, & les Perses, que ces Philosophes joüiroient d'une entiere liberté de retourner dans leurs maisons, & de demeurer dans leurs sentimen , sans qu'ils pussent être inquietez au sujet de leur Religion, & jamais Cosroës ne voulut consentir depuis que cet article soufrît d'atteinte.

7. On dit que dans leur retour il leur arriva une merveilleuse avanture, qui est digne d'être consignée à la posterité. S'étant arrêtez dans un champ pour se rafraîchir, ils apperçurent un corps mort jetté sans sepulture, à la façon du païs. Le spectacle de cette coûtume cruelle les toucha de compassion, & ils crurent qu'il y auroit de l'inhumanité à souffrir devant leurs yeux cet outrage fait à la nature. Ils commanderent donc à leurs gens de couvrir ce corps le mieux qu'il leur seroit possible. La nuit suivante un d'eux dont je ne sçay pas le nom, vit durant son sommeil un vieillard dont il ne connoissoit point le visage, mais fort grave & fort venerable, & qui à sa barbe, & à son habit paroissoit être un Philosophe, de qui il reçut cette remontrance en vers.

Que ce mort de pitié ne touche point ton ame,
Son cœur brûla jadis d'une trop noire flame,
De ses brutalitez le juste châtiment,
Est de ne pas avoir l'honneur d'un monument.

S'étant ſoudainement éveillé, tout ſaiſi de crainte, il raconta ſon ſonge aux autres, qui ne comprirent point ce qu'il pouvoit ſignifier. Le matin ils ſe leverent & paſſerent par le meſme chemin où le jour precedent ils avoient donné à la hâte la ſepulture à ce corps, & ils le trouverent encore tout nud, comme ſi la terre l'eût jetté hors de ſon ſein, & qu'elle eût refuſé de le défendre contre la violence des bêtes auſquelles il devoit ſervir de pâture. Ils s'en allerent fort ſurpris d'un ſi étrange évenement, ſans ſe mettre davantage en peine de rendre aucun nouveau devoir au cadavre : Mais rappelant le ſonge dans leur eſprit, ils jugerent que c'étoit avec juſtice que la nature vouloit que les Perſes fuſſent déchirez par les chiens aprés leur mort, pour punir les conjonctions criminelles des enfans avec leurs meres.

8. Quoy que Coſroës eût aſſez reconnu par ſa propre experience le merite de ces grans hommes, il ne laiſſoit pas d'avoir encore plus d'eſtime pour Uranie. La raiſon m'en paroît bien claire, & bien naturelle : C'eſt que nous avons de l'amour pour tout ce qui nous eſt ſemblable, & de l'averſion pour ce qui eſt au deſſus de nous. Aprés qu'il fut revenu en ces païs-ci, il luy écrivit des lettres pleines de civilité, dans leſquelles il l'appela ſon maître. Aprés cela cet Uranie ne fut plus du tout ſupportable, tant l'amitié de Coſroës avoit augmenté ſa fierté. Depuis ce

temps-là il témoignoit un mépris extrême pour tout le monde. Il ne parloit dans les compagnies, & dans les festins que des honneurs qu'il avoit reçus de ce Prince, & il repetoit sans cesse les discours qu'ils avoient tenus ensemble : de sorte qu'il sembloit n'avoir apporté de ce voyage que de l'arrogance, & de l'orgueil, quoy qu'il n'en eût déja que trop auparavant. Les éloges qu'il donnoit continuellement à ce Roy, trouverent de la créance dans quelques esprits, & leur firent croire qu'en effet il étoit solidement savant. Ceux qui avoient une grande curiosité pour toutes les choses nouveles & étrangeres, & qui n'examinoient pas qui étoit celuy qui loüoit & celuy qui étoit loué, étoient surpris par les artificieuses paroles de cet imposteur.

Que s'il étoit question des qualitez qui sont necessaires pour former un grand Capitaine, on pourroit avec justice admirer la grandeur du courage de Cosroës, qui ne fut jamais abbatu ni par le poids de la vieillesse, ni par les fatigues de la guerre : Mais pour ce qui est des siences, il faut être persuadé qu'il n'en avoit appris que ce qu'en avoit pû apprendre un disciple d'Uranie.

HISTOIRE
DE L'EMPEREUR
JUSTINIEN,
ECRITE PAR AGATHIAS.
LIVRE TROISIE'ME.

CHAPITRE I.

1. Reflexion de l'Auteur sur son ouvrage. 2. Nacoragan succede à Mermeroës. 3. Gubaze irrité de la negligence des Chefs en donne avis à Justinien.

1. J'AY rapporté, & peut-être en trop de paroles les loix & les coûtumes des Perses, les divers changemens de leur Empire, & ce qu'il y a de plus remarquable touchant la Maison, & la personne de Cosroës. Quoy que ces choses n'ayent pas une liaison necessaire avec la narration qui les precede, j'estime toutefois qu'elles ne paroîtront pas superfluës, & qu'elles appor-

teront autant de plaisir que d'utilité à ceux qui prendront la peine de les lire. Car je souhaiterois de joindre s'il m'étoit possible, les Graces avec les Muses. Mais j'en suis empêché par les soins, & par les inquietudes qui accompagnent les affaires, & je me trouve contraint de ceder à cette fâcheuse necessité. Je ne puis donner à une entreprise aussi grande, & aussi difficile qu'est celle d'écrire l'histoire, & pour laquelle on ne sauroit avoir assez de loisir, que les heures que je dérobe au travail de ma profession. Ainsi je n'ai pas la liberté de passer agreablement ma vie dans l'exercice pour lequel j'ay le plus de passion. J'aurois besoin de lire continuellement les ouvrages des Anciens pour me former sur ces excellens modeles, & pour en tirer tout ce qui peut contribuer à l'ornement de mon sujet. Je devrois avoir l esprit entierement dégagé de toute autre occupation. Mais au lieu de cela je suis assis tout le jour à la porte du palais pour y lire des procés, & je suis continuellement importuné par la foule, & par le bruit des parties. Je serois pourtant fâché de ne l'être pas, puisque c'est de cette importunité que dépent ma subsistance. Cependant je suivrai mon inclination, & je continuërai mon dessein, quand je devrois être accusé de presomption, & d'avoir entrepris de faire (comme dit le proverbe Grec) des vases avec de la bouë. Si mes ouvrages passent au jugement des autres pour des productions imparfaites

faites d'un eſprit partagé entre trop d'emplois differens, au moins ils me ſatisferont moy-meſme, & je ſerai en ce point ſemblable à ceux qui chantant mal ne laiſſent pas de ſe plaire à leurs chanſons, quoy qu'elles déplaiſent à tous les autres. Mais pour ne pas faire une plus longue digreſſion, & pour n'aller pas plus loin au delà des bornes que je me ſuis preſcrites, je reviens à mon ſujet; & je reprens la ſuite de la guerre des Colchéens.

2. Quand Coſroës apprit la mort de Mermeroës il en fut auſſi fâché qu'il le devoit être. Mais afin que les troupes qui étoient dans le païs des Laziens ne demeuráſſent pas dépourvûës de Chef, il nomma pour les commander Nacoragan l'un des plus fameux Capitaines de ſon ſiecle.

3. Dans le temps meſme qu'il ſe diſpoſoit à partir, il arriva d'étranges choſes en Colchide. Les Romains ayant pris lâchement la fuite, comme je l'ay raconté dans le ſecond livre, & ayant abandonné aux ennemis une partie du bagage, Gubaze regardant cette perte comme une tache honteuſe qui deshonoroit la gloire de l'Empire, & apprehendant les fâcheuſes ſuites qui en pouvoient naître, manda à Juſtinien tout ce qui s'étoit paſſé, en attribüant tout le malheur de l'evenement à l'imprudence des Chefs, & en rejettant principalement la faute ſur Beſſas, enſuite ſur Martin, & ſur Ruſtique.

Ce Rustique étoit en partie Grec, & en partie François d'origine. Il n'avoit aucun commandement dans l'armée, n'étant ni Prefet, ni Preteur: mais il avoit le maniment des finances. Les deniers qu'il avoit entre les mains ne procedoient pas des impositions, ni des tributs; un autre que luy avoit le soin de ceux-là. Ils étoient tirez de l'épargne, & destinez pour la recompense de ceux qui se signaloient dans la guerre. Cela luy donnoit beaucoup de pouvoir. Cela étoit cause aussi qu'il avoit part à tout le secret des affaires, & que les ordres du Prince n'étoient executez qu'autant qu'il l'avoit agreable.

Pour ce qui est de Bessas il y avoit déja quelque temps que Justinien étoit irrité contre luy, de ce que s'étant emparé du fort de Petrée avant que Mermeroës y fût arrivé, il n'avoit pas eu le soin de garder les avenuës du côté d'Iberie, ce que la situation du lieu rendoit tres-facile: mais il s'étoit arrêté à visiter les places de son gouvernement, pour y lever de l'argent. Ce souvenir que l'Empereur conservoit luy fit ajoûter creance aux lettres de Gubaze; de sorte qu'il démit Bessas de sa charge, qu'il confisqua son bien, & qu'il le relegua au païs des Absasciens pour y demeurer jusqu'à nouvel ordre. A l'égard de Martin, quoy qu'il fût en colere contre luy, il ne luy ôta pas sa charge. Il étoit le premier des Preteurs; Justin étoit le second; Busez le troisiéme, & ainsi des autres. Il y avoit long-temps que Martin

& Rustique étoient en mauvaise intelligence avec Gubaze, mais elle n'éclattoit pas encore. C'étoit un feu qui s'entretenoit sous la cendre, & qui devoit produire un horrible embrasement. La jalousie en jetta les premieres étincelles, qui furent depuis allumées par les soupçons, & par les défiances. Chacune de ses actions leur fournissoit une nouvele matiere de haine, parcequ'ils les regardoient toutes comme à travers la passion dont ils étoient animez contre luy. Quand Gubaze se fut aperçu des sentimens qu'ils avoient pour luy, il conçut aussi de sa part une aversion violente contre eux, & il la témoigna dans toutes les occasions, les déchirant au milieu des festins, & des assemblées, avec des paroles piquantes, & outrageuses, publiant que c'étoient des lâches qui trahissoient leur devoir, & ne les mandant plus lorsqu'il donnoit audiance aux Ambassadeurs, comme il faisoit auparavant.

CHAPITRE II.

1. Ils prennent resolution de se défaire de luy. 2. Ils surprennent un ordre contre luy. 3. Ils le tuent.

1. CE traitement leur étoit insuppotable. Mais il n'y avoit rien qui eût si fort excité leur haine contre Gubaze, que les mauvais offices qu'ils avoient reçus de luy auprés de l'Empereur ; de sorte que prevoyant qu'il ne manqueroit pas de relever les moindres fautes qu'ils pouroient commettre, ils se resolurent de se défaire d'un ennemi si dangereux, afin de se venger des injures qu'il leur avoit faites par le passé, & de se garentir de celles qu'ils craignoient pour l'avenir. Aprés avoir long-temps conferé sur ce sujet, ils demeurerent fermes dans la mesme resolution : mais ils crurent n'en devoir pas hazarder l'execution, sans avoir auparavant pressenti la disposition de l'esprit de Justinien.

2. Ils envoyerent donc Jean frere de Rustique à Constantinople, pour y faire entendre que Gubaze favorisoit le parti des Medes. Ce Jean ayant été admis à parler en secret à l'Empereur, luy supposa que Gubaze étoit prêt de faire entrer les ennemis sur les terres de l'Empire, & que s'il n'étoit bien-tôt prevenu, il alloit les rendre

maîtres de la province. Justinien fort surpris de cet avis, sans toutefois y ajoûter pleine creance, donna ordre à Jean de faire ensorte que Gubaze fût envoyé à la cour sous seure garde. Jean qui apprehendoit que si Gubaze venoit à Constantinople sa calomnie ne fût découverte, répondit: *Seigneur, s'il refuse d'obeïr à cet ordre, & de venir, que faudra-t'il faire? Il faudra le contraindre comme un sujet desobeïssant,* dit l'Empereur, *& choisir un nombre suffisant de soldats pour le conduire.* Jean repartit: *Que s'il se défend quand on le voudra contraindre, que vous plaît-il que l'on fasse? En ce cas,* dit l'Empereur, *il meriteroit d'être traité comme un usurpateur, & il seroit digne de mort. Seigneur,* ajoûta Jean, *celuy qui le tuëroit n'en seroit donc point recherché? Non,* dit l'Empereur, *s'il le tuoit ayant les armes à la main, & resistant aux ordres de son Souverain.* Jean se contenta de cette réponse, & ayant tiré des lettres pour les Officiers conçuës à peu prés dans le mesme sens, il s'en retourna fort satisfait dans le païs des Colchéens.

3. Quand Martin & Rustique eurent lû ces lettres, ils crurent que leur entreprise étoit assez bien concertée, & qu'il étoit temps de l'executer. Pour cet effet ils assemblerent Justin & Buzez; & sans leur dire le dessein qu'ils avoient, ils se contenterent de leur proposer d'aller trouver Gubaze, pour consulter avec luy touchant les moyens de fondre conjointement sur les Perses qui tenoient le fort d'Onogure: à quoy ayant

tous consenti, ils marcherent suivis d'une petite troupe de gens de guerre. Gubaze ayant été averti que les Chefs le venoient trouver, alla au devant d'eux proche du fleuve Cobus, accompagné de peu de personnes, qui étoient sans armes, & sans défense. Il n'avoit point mené de gardes, parce qu'il étoit tres-éloigné de concevoir aucun soupçon contre des Officiers qui étoient de son parti, & qui étoient envoyez pour défendre le païs, & pour en chasser les Barbares. Comme ils marchoient tous à cheval, & qu'ils parloient de l'état de la guerre, Rustique demanda à Gubaze, s'il ne vouloit pas prendre sa part des fatigues, & des dangers pour chasser les Perses, étant honteux que des ennemis aussi foibles, & aussi méprisables que ceux-là demeurassent en sureté sur les terres de l'Empire. *C'est à vous seuls*, répondit Gubaze, *à coure le hazard de cette guerre, puisque vous êtes seuls cause des desordres qu'elle apporte. La lâcheté avec laquelle vous avez pris la fuite a donné aux Perses la hardiesse & le temps de se fortifier dans cette place. Que si vous avez maintenant du cœur comme vous vous en vantez, & si vous êtes encore touchez de quelque sentiment de gloire, faites-le paroître : mais n'attendez pas que je m'expose avec vous aux dangers qu'aprés que vous aurez reparé les fautes que vous avez faites*. Ils crurent qu'il n'en faloit pas davantage pour le convaincre de trahison, & d'intelligence avec les Medes : & à l'instant Jean qui avoit

fait à ſon occaſion le voyage de Conſtantinople, tira un poignard, & l'en frappa à l'eſtomach. Comme il avoit les deux jambes paſſées ſur le coû de ſon cheval, il tomba à terre plûtôt par ſurpriſe, que par la violence du coup, qui n'étoit pas dangereux. Mais à l'inſtant comme il faiſoit effort pour ſe relever, l'écuyer de Ruſtique luy donna un autre coup d'épée à la tête, dont il mourut. Ceux qui ont été les mieux informez de cette action aſſurent qu'elle ſe paſſa de la ſorte. Juſtin & Buſez en reſſentirent une extréme douleur, mais ils n'oſerent la témoigner, étant perſuadez que tout cela avoit été executé par les ordres de l'Empereur.

CHAPITRE III.

1. Les Laziens outrez de ſa mort ſe ſeparent d'avec les Romains. 2. Eloge de cette Nation. 3. Les Romains ſe preparent à un ſiege. 4. Deſcription d'une tortuë.

1. LES Laziens en tomberent dans la derniere conſternation, & aprés avoir donné la ſepulture à Gubaze ſelon la coûtume, & avec les ceremonies de leur païs, ils ſe ſeparerent de l'armée Romaine, & refuſerent de ſervir, pour faire voir le reſſentiment qu'ils avoient d'un ſi grand outrage.

2. Cette Nation eſt extremement fiere & orgueilleuſe, à cauſe de la grandeur de ſa puiſſance, du nombre de ſes ſujets, & de la gloire qu'elle tire de l'ancien nom des Colchéens. Et certes parmi tous les peuples qui ne ſont pas ſouverains, mais qui relevent d'un autre, je n'en ſache aucun qui ſoit auſſi puiſſant, & auſſi conſiderable que celuy-ci l'eſt par la multitude des hommes, par l'abondance des richeſſes, par la commodité du païs, par la facilité d'avoir les proviſions neceſſaires, & enfin par l'équité des loix, & par la politeſſe des mœurs. Les premiers habitans du païs n'avoient aucune connoiſſance des biens qui s'apportent par mer, & jamais ils n'avoient entendu parler de vaiſſeaux lorſque le fameux navire d'Argos aborda à leur rivage. Mais maintenant ils entreprennent de longs voyages, & ils entretiennent un grand commerce, ne vivant nullement à la façon des Barbares, mais étant devenus tout à fait polis par la frequentation des Romains. Ainſi leur gouvernement preſent eſt ſans comparaiſon meilleur qu'il n'étoit autrefois, pourvû neanmoins qu'on excepte ce que les poëtes ont pris la licence de feindre des taureaux du Roy Etez, qui avoient des piés d'airain, & des hommes qui ſortoient de terre tout armez. Enfin les Laziens étant tels que je viens de les décrire, ils avoient tout le regret, & toute l'indignation qu'on peut avoir de l'outrage qu'on leur avoit fait en tuant leur Prince.

3. Dans

3. Dans ce mesme temps les Romains se preparoient à la suscitation de Martin à fondre avec toutes leurs forces sur les Perses qui étoient à Onogure. Cette place fut ainsi nommée dans les premiers temps, à cause peut-être que les Huns, qu'on appeloit Onoguriens, y furent défaits par les Colchéens, & ainsi le nom en est demeuré pour tenir lieu comme de trophée, & comme pour servir de monument de cette fameuse victoire. Mais maintenant on l'appele autrement : car depuis qu'on y a consacré une Eglise à la memoire d'Etienne cet homme divin, qu'on dit avoir été accablé de pierres par la fureur de ses ennemis, à cause qu'il soûtenoit les veritez saintes de la Religion chrétienne, on a trouvé à propos d'imposer son nom à la ville. Pour moy je me serviray de l'ancien, parce que je le trouve plus propre à designer le lieu, & à être employé dans une histoire. Les Romains faisoient donc les preparatifs necessaires pour marcher vers Onogure, & les auteurs de la mort de Gubaze pressoient l'execution de cette entreprise dans l'esperance d'emporter aisement la place, & de meriter par ce nouveau service le pardon du crime qu'ils avoient commis, au cas qu'il fût découvert. Les gens de commandement, & les soldats étant campez dans un champ du territoire d'Archeopole, ils y preparerent des tortuës, & des machines capables d'enlever des pierres d'une grande pesanteur, &

d'autres instrumens necessaires dans les sieges.

4. Une tortuë est une machine d'ozier faite en forme de toit : elle est couverte de tous côtez, & ne peut être percée à cause de son épaisseur. Il y a une aîle de chaque côté pour couvrir de flanc les soldats que l'on y enferme. Le dehors est garni d'un cuir qui est à l'épreuve du trait. Ainsi ceux qui sont dedans sont défendus de toutes parts, & portent la machine où il leur plaît, sans pouvoir être incommodez par les ennemis. Quand ils l'ont approchée du pié de la muraille, ils creusent la terre, & minent les fondemens.

CHAPITRE IV.

1. Les Chefs de l'armée Romaine tiennent conseil de guerre. 2. Ils mettent le siege devant le fort d'Onogure. 3. Ils sont défaits & chassez. 4. Reflexion de l'Auteur.

1. PENDANT que les Romains s'apprêtoient de la sorte pour former le siege, les gardes de Justin prirent un Perse qui se promenoit hors l'enceinte du fort, & aprés l'avoir amené dans le camp, ils le firent batre de verges pour l'obliger à découvrir les desseins de son parti. Il leur dit que Nacoragan étoit allé en Iberie, d'où

il devoit bien-tôt revenir. Que cependant il l'avoit envoyé en sa place pour encourager les soldats, & pour les assurer de son retour : que les troupes qui étoient aux environs des forts de Muchirise, & de Cotese marcheroient dans peu de jours pour secourir Onogure. A l'instant les Chefs des Romains s'assemblerent, & tinrent conseil de guerre. Busez proposa d'aller avec toutes les troupes au devant des Perses, & la raison de son avis étoit que quand ils auroient été défaits, les assiegez privez de l'esperance de recevoir aucun secours seroient contraints de se rendre. Uligange General des Eruliens étoit dans le mesme sentiment, & pour l'appuyer il se servoit d'un proverbe, qui bien que grossier & barbare, ne laisse pas d'exprimer fort proprement sa pensée. Il disoit que quand on vouloit cueillir le miel à son aise, il faloit chasser les abeilles. Mais Rustique qui depuis l'hureux succés de son crime, & la conspiration étroite par laquelle il s'étoit uni avec Martin, en étoit devenu beaucoup plus superbe & plus insolent qu'auparavant, éluda par de froides railleries l'avis de Busez, & soûtint au contraire *que ce seroit fatiguer les soldats par un voyage inutile, & qu'il étoit plus à propos de les mener devant le fort, qui ne seroit pas capable d'une grande resistance, & qui seroit pris devant que le secours pût arriver.* Il ajoûta, *qu'on pourroit envoyer quelques gens pour retarder la marche des ennemis si l'on le jugeoit necessaire.*

L'avis de Busez étoit sans doute le meilleur, le plus seur, le plus ordinaire en pareilles conjonctures, & le plus conforme aux regles de l'art militaire. Mais depuis que toute l'armée s'étoit soüillée du sang de Gubaze, en suivant comme ses Chefs, ceux qui l'avoient répandu, elle n'étoit capable d'embrasser que les plus pernicieuses resolutions, pour s'attirer plus promtement la peine qui luy étoit duë.

2. On envoya au devant des Perses qui venoient du fort de Muchirise, environ six cent chevaux, commandez par Dabragese, & par Usigarde, qui bien que Barbares, étoient officiers parmi les Romains. Le reste de l'armée s'approcha du fort d'Onogure, & forma le siege. Les Romains dresserent leurs machines contre les portes, & commencerent à tirer contre les Perses, qui se défendoient vigoureusement, & qui accabloient de fléches les assiegeans. Ils s'aviserent aussi d'attacher des toiles, & des voiles pour détourner les traits des Romains, & pour rompre la violence du coup. Enfin, l'attaque, & la défense, se faisoient avec tant d'ardeur, & tant de courage, qu'on peut dire que c'étoit moins un siege qu'une bataille. Les uns combattoient pour la vie, & les autres pour la gloire: ceux-là pour se délivrer du danger, ceux-ci pour s'exemter des courses d'un ennemi si proche, & si incommode.

3. Cependant, trois mille chevaux Perses, qui

venoient des forts de Cotese & de Muchirise, & qui alloient vers celuy d'Onogure, furent chargez, & mis en déroute par Dabragese, & par Usigarde. Cette nouvele ayant été portée à l'instant au camp des Romains, elle redoubla leur confiance, & diminua quelque chose de la vigueur de leur discipline; de sorte qu'étant montez aux murailles, & en ayant arraché les voiles que les assiegez y avoient tenduës, ils commencerent à se promener tout au tour, sans ordre, comme se tenant assurez d'emporter la place, depuis que ceux qui pouvoient seuls la secourir, avoient pris la fuite. Sur ces entrefaites, les Perses s'étant aperçus que ce n'étoit pas l'armée entiere qui les attaquoit, mais seulement un petit nombre de soldats, envoyez plûtôt pour les reconnoître, que pour les combattre: ils retournerent sur eux avec un cri épouvantable, & leur donnerent aisément la chasse, pendant que les fuïars couroient avec une grande précipitation pour sauver leur vie, & que les autres les poursuivoient de prez pour les tailler en pieces: ils arriverent tous au camp de l'armée. Ce fut alors un desordre extrême. Les Romains ne songeoient plus au siege, ni à la prise de la place, dont ils faisoient peu auparavant tout le sujet de leur esperance; mais les Chefs & les soldats, comme transportez d'une vaine terreur, prenoient également la fuite, sans se donner le moindre loisir de considerer ni l'état où ils

étoient, ni leur nombre, ni celuy des ennemis. La confusion avec laquelle les Romains fuyoient augmentoit la hardiesse des Perses, & l'ardeur de les poursuivre. Les assiegez ayant vû du haut de leurs murailles ce qui se passoit, vinrent se joindre à ceux de leur nation, & rendirent la déroute des Romains plus précipitée, & plus infame. La cavalerie se mit aisément hors la portée du trait; mais la plus grande partie de l'infanterie perit à l'entrée d'un pont bâti sur le fleuve, qu'on appele le Cathare, par où il faloit necessairement passer. En cet endroit là, ils se poussoient les uns les autres avec un étrange desordre; les uns tombant miserablement dans l'eau, & les autres entre les mains des ennemis: Ainsi ils étoient environnez de dangers de toutes parts, & pas un ne s'en fût sauvé, si Busez ayant par leurs cris reconnu l'extremité où ils étoient reduits, ne fût venu s'opposer aux Perses, & s'il n'eût par ce moyen donné le temps aux Romains de passer le pont, & de se mettre en sureté. Il n'y en eût toutefois aucun qui osât retourner au camp, proche d'Archeopole; mais tous se retirerent plus loin, & abandonnerent le bagage; de sorte que la victoire que les Perses remporterent, ne leur fut pas moins utile que glorieuse: car ayant trouvé le païs dépourvû de soldats, capables de le défendre; ils abbatirent les retranchemens, se chargerent de butin, & s'en retournerent fort joyeux de s'être rétablis

en possession d'un païs où ils avoient déja commandé.

4. Il n'est que trop évident que la justice Divine commença en cette rencontre à tirer la vengeance que luy demandoit le sang de Gubaze, quand abandonnant l'armée Romaine à la plus pernicieuse de toutes les resolutions qu'elle eût jamais pû embrasser, elle permit que cinquante mille combattans fussent mis en fuite par trois mille, & que plusieurs demeurassent sur la place. Les principaux coupables de ce meurtre en reçurent peu aprés le châtiment qu'ils meritoient, comme nous le rapporterons dans la suite. Cependant l'hiver étant arrivé, les troupes furent distribuées dans les bourgs, & dans les forts qui leur avoient été marquez.

CHAPITRE V.

1. Assemblée des Colchéens. 2. Harangue d'Etez. 3. Réponse de Fartase.

1. POUR lors l'état des Colchéens se trouva dans une confusion horrible, tout ce qu'il y avoit parmi eux de personnes de condition ne sachant quel parti prendre, ils s'assemblerent dans une vallée du mont Caucase, le plus secretement qu'il leur fut possible, & ils délibererent s'ils se joindroient aux Perses, ou s'ils demeure-

roient dans l'alliance des Romains. Là il se tint beaucoup de discours, ou plûtôt il s'éleva beaucoup de clameurs sur ce sujet, sans qu'on pût reconnoître, ni qui étoit celuy qui parloit, ni quel étoit son avis. Cela obligea les plus considerables à commander qu'on fit silence, & à publier que si quelqu'un avoit quelque chose à proposer, il le fit avec moderation. Il y avoit dans l'assemblée un homme de qualité, nommé Etez, qui témoignoit être plus vivement piqué que les autres, de l'outrage fait à la Nation. C'étoit un ancien ennemi des Romains, & un passioné partisan des Perses, qui embrassoit cette occasion, comme un pretexte favorable & specieux, pour exagerer extraordinairement tout ce qui étoit arrivé. Son avis étoit que sans déliberer on prît le parti des Medes; & comme plusieurs luy representoient qu'il n'étoit pas à propos de faire un changement aussi important que celuy-là, sans en avoir auparavant pesé toutes les raisons, avec une maturité pleine de sagesse, il se leva en colere pour haranguer, comme dans un état populaire : car il étoit beaucoup plus disert que ne sont d'ordinaire les Barbares, & il parla en ces termes,

2. *Si les Romains ne nous avoient offensé que par des discours, & par les déliberations de leurs assemblées, il y auroit, peut-être, quelque justice de n'employer que les mesmes armes pour nous venger. Mais aprés qu'ils nous ont fait le plus cruel, & le plus insupportable*

ſupportable de tous les outrages, ne ſommes nous pas ridicules de nous amuſer vainement à diſcourir dans le temps que nous devrions déja leur avoir fait ſouffrir de ſemblables traitemens? Qu'on ne diſe pas qu'ils n'ont encore exercé aucun acte d'hoſtilité, que s'ils ont conçu quelque mauvaiſe volonté contre nous, elle eſt demeurée cachée dans le ſecret de leur cœur, & qu'il n'y en a au plus, que des ſoupçons, & des conjectures. Gubaze, cet incomparaple perſonnage, a été miſerablement maſſacré, comme s'il eût été le dernier de tous les hommes. L'honneur de la Nation eſt perdu, & au lieu d'aſpirer à la gloire du commandement, nous devons nous contenter que ceux qui nous ont autrefois obéi, s'abſtiennent maintenant de nous outrager. N'eſt il pas étrange que nous déliberions encore ſi nous devons tenir pour amis, ou pour ennemis, des peuples qui nous ont ſi cruellement offenſez? Mais ce ne ſera pas là le dernier excez de leur inſolence, & de leur fureur. La patience avec laquelle nous ſouffrirons cette injure, en attirera d'autres plus atroces: car ils ſont fiers & ſuperbes, à l'égard de ceux qui ſe ſoûmettent à leur puiſſance. Le Prince qui gouverne preſentement leur Empire, eſt un Prince inquiet, & remuant. C'eſt par ſes ordres que Gubaze a été tué; les autres n'ont fait qu'executer ce qu'il avoit commandé; nous ne les avions point attaquez; il n'y avoit point de guerre déclarée entre eux, & nous: Il y avoit au contraire une communication reciproque, quand transportez tout à coup de rage, de cruauté, & des autres paſſions les plus barbares, ils ont commis le plus execrable de tous les attentats. Les

mœurs des Perses sont bien differentes de celles-là : Ils gardent à leurs amis une fidelité constante, & ils conservent pour leurs ennemis une haine implacable, tant que l'inimitié dure. Il auroit été à souhaiter que l'état des Colchéens eut pû se maintenir dans son ancienne puissance, sans avoir besoin du secours des étrangers, soit pour faire la guerre, ou pour demeurer en paix; mais puisque la foiblesse où il est tombé, soit par le malheur du temps, ou par les disgraces de la fortune, ou par tous les deux ensemble, l'oblige à rechercher la protection d'un autre peuple; j'estime qu'il doit choisir le plus moderé, le plus équitable, & le plus fidele à ses alliez: c'est le seul moyen qui nous reste de remporter quelque avantage sur nos ennemis, de venger les injures qu'ils nous ont faites, & de prevenir celles qu'ils nous pouroient faire. La fausse apparence de civilité, & de douceur dont les Romains couvrent toutes leurs actions pour surprendre les simples, ne leur poura de rien servir contre nous lorsque la guerre sera déclarée. Que s'ils étoient assez temeraires pour nous attaquer, & pour entreprendre de combattre dans un païs étranger, & les Laziens, & les Perses joints ensemble, ils ne soûtiendroient pas seulement le premier effort de nos armes, eux qui viennent d'être mis en fuite par une poignée de gens : Ils ne sont pas encore bien remis de la lassitude qu'ils ont contractée par la vitesse & par la violence de leur course, par laquelle seule ils peuvent avoir quelque avantage sur leurs ennemis. Cette déroute n'a procedé que de leur imprudence, & de leur lâcheté. Ces vices infames sont propres & comme na-

turels à leur Nation. Mais à ces defauts qu'ils ont tirez de la nature, ils en ont ajoûté de volontaires, ausquels ils ont été abandonnez par la providence Divine, en punition de leurs crimes. En effet, la victoire est plus souvent la recompense de la pieté que le prix de la valeur. Jamais le ciel n'a été favorable aux desseins injustes & violens. Nous ne devons donc pas, si nous sommes sages, & avisez, demeurer plus long-temps dans l'alliance d'un peuple dont la conduite est déraisonnable, & dont Dieu abandonne visiblement la protection. Je croi que vous êtes maintenant convaincus par l'évidence mesme des choses, plûtôt que par mes paroles, que nôtre separation d'avec les Romains sera facile; Qu'elle nous sera avantageuse; Qu'elle sera approuvée de Dieu; & qu'elle ne poura être blâmée par les hommes. Quand les Romains nous ont fait autrefois tant d'injurieux traitemens, nous n'avons pas pour cela rompu leur alliance; parce qu'alors nous avons crû qu'il y auroit eu de l'inconstance à la rompre pour des injures, qui, quoy que grandes, n'étoient pas tout à fait insupportables. Mais si nous endurions aujourd'huy le plus sanglant de tous les outrages, ce ne seroit plus patience, ni moderation, ce seroit une lâcheté infame, & un mépris horrible des interêts de l'Etat. On ne sauroit jamais commettre un massacre aussi cruel, & aussi execrable que celuy-ci; & si on l'avoit commis, on ne manqueroit pas de le venger. N'y manquons donc pas nous mesmes, & qu'on ne puisse pas nous accuser d'avoir deshonoré la mémoire de nôtre Prince, ni d'avoir caressé les auteurs de sa mort. Que

s'il étoit possible qu'il parût au milieu de cette assemblée, il condamneroit, sans doute, l'insensibilité avec laquelle vous negligez de le venger, & avec laquelle vous souffrez que les parricides qui luy ont ôté la vie, demeurent encore sur la terre. Mais puisqu'il ne se peut pas faire qu'il revienne jamais parmi nous, figurez vous, je vous prie, qu'il y est present, & que vous montrant les deux blessures qu'il a reçuës, il vous conjure d'en poursuivre la vengeance. Il a-t-il quelqu'un, qui à la vuë de ce spectacle, pût souffrir ceux qui doutent & qui déliberent encore si le meurtre de Gubaze doit exciter la compassion des Colchéens? Il y a danger que tandis que nous apprehendons de blesser la bien-seance, en quittant le parti des Romains, nous ne devenions complices du parricide que nous prenons si peu de soin de punir; & qu'on ne nous tienne, avec justice, coupables de la plus détestable de toutes les perfidies, quand on verra que nous aurons moins de zele pour défendre la memoire de Gubaze aprés sa mort, que nous n'avons témoigné de passion pour sa personne durant sa vie. Je sai bien que ce seroit une grande folie de vouloir apporter du changement aux affaires, lorsqu'elles sont en bon état; mais il faut aussi avoüer que quand elles sont toutes pleines de confusion, ce seroit la derniere de toutes les imprudences, de ne se vouloir pas accommoder à la necessité du temps. La raison est l'unique regle de la fermeté, qui ne merite d'être loüée que lorsqu'elle est accompagnée de sagesse. Quand il arrive qu'on embrasse ce qu'on devroit rejetter, & qu'on rejette ce qu'on devroit embrasser. Celuy qui s'obstine à demeurer dans cet état

là, est plus blâmable que celuy qui change. Quand les Perses sauront la resolution que nous aurons prise, ils en seront ravis de joye; & comme ils sont bons & genereux, ils entreront volontiers dans nôtre alliance, où ils trouveront de grans avantages à cause de la commodité de nôtre païs, & de la puissance de nos armées, qu'ils prefereront à toutes sortes d'autres richesses & de revenus. Ne differez donc plus de vous declarer, & travaillez serieusement à l'execution de ce dessein. C'est le plus juste, & le plus raisonnable que vous puissiez prendre, comme c'est le plus glorieux & le plus utile.

Quand Etés eut achevé ce discours il s'éleva un grand tumulte parmi l'assemblée qui vouloit à l'instant prendre le parti des Perses sans leur en avoir donné avis, sans avoir pris avec eux aucune mesure, sans avoir consideré si les Romains en seroient avertis, & s'ils ne seroient pas en état de l'empêcher, enfin sans avoir fait les reflexions necessaires sur une entreprise de cette importance. outre que le peuple aime les nouveautez, & qu'il se plaît au changement, celuy-ci étoit extraordinairement émû, non seulement parceque de son naturel il étoit farouche, & barbare, mais aussi parcequ'il s'imaginoit avoir raison, & qu'il avoit été pleinement persuadé par le discours qu'il venoit d'entendre.

Il y avoit un homme nommé Fartase, dont le merite & la prudence étoient en singuliere veneration parmi les Colchéens, qui dans la plus

grande chaleur de cette émotion, s'efforça d'appaiser un peu les esprits, en les suppliant de ne rien resoudre qu'ils n'eussent entendu auparavant les raisons qu'il desiroit de leur proposer. Tout ce qu'il pût obtenir fut que le peuple se tint en sa place durant un moment, durant lequel il fit ce discours.

3. *Je ne trouve pas étrange que vos esprits soient éblouïs par l'éclat artificieux des paroles; je connois assez le pouvoir que l'eloquence exerce sur les hommes, & je say combien il est difficile que ceux qui ne sont sont pas accoûtumez à s'en défendre, se trouvent capables d'y resister. Il est vray neanmoins que ceux qui se conduisent par les lumieres de la sagesse, & qui savent porter un jugement solide des choses, ne s'y laissent pas surprendre. Ne donnez donc pas si facilement vôtre approbation au discours que vous avez entendu, & considerez que si d'abord il a gagné quelque creance, ç'a été plûtôt par la nouveauté de son sujet, & par la vehemence de l'Orateur, que par acune consideration ou d'honneur, ou d'interêt qu'il renferme: quoy que l'avis qu'on a proposé vous soit agreable, soyez tres-assurez que ce n'est pas le meilleur. La facilité avec laquelle on l'a persuadé est une marque certaine de la tromperie dont on s'est servi. Quand on veut faire recevoir une fausseté, il la faut déguiser avec une grande varieté de figures & d'ornemens. Un Orateur qui mêle beaucoup d'artifices dans ses discours surprent aisément les simples. C'est ainsi qu'Etez s'est insinué dans vos esprits par de vaines & par de trom-*

peuses subtilitez. Quand il n'y en auroit point d'autre preuve que celle-ci, il est évident qu'il a changé l'état de la deliberation, & que ce qu'il a proposé d'abord est entierement different du sujet pour lequel nous sommes assemblez; il a exaggeré avec beaucoup de paroles des choses qu'on savoit déja, & dont il n'étoit pas question, quand il a montré que ceux qui ont tué Gubaze sont coupables, comme si nous doutions que ce fût un crime de l'avoir tué, & comme si nous n'avions pas pour ce crime toute l'horreur, & toute l'execration qu'il merite. Pour moy je tiens non seulement ceux qui ont trempé leurs mains dans son sang les plus detestables de tous les hommes: mais aussi ceux qui étant presens à cet attentat ne l'ont pas empêché, ou qui s'en sont réjoüis, & je voudrois les avoir tous vû perir par le plus honteux, & par le plus cruel de tous les supplices. Mais quoy que je sois dans ce sentiment, je n'estime pas pour cela qu'il nous soit avantageux de faire alliance avec les Perses. Si les Romains ont violé les loix, ce n'est pas une consequence raisonnable qu'il nous soit aussi permis de les violer, & nous n'aurions pas droit de les accuser de perfidie, si nous gardions une conduite qui meritât le mesme reproche. Il n'est pas temps de considerer avec tant d'attention, ce qui ayant une fois été fait ne peut plus ne l'avoir pas été; de peur que deliberant dans la violence de la douleur, & dans la chaleur de la colere, nôtre jugement ne soit troublé par les vapeurs de ces passions furieuses, & que nous ne devenions incapables de prendre une sage resolution. Mais conservant autant de ressentiment de l'injure qu'on nous a

faite qu'il en faut pour faire connoître à tout le monde que nous n'avons pas perdu l'envie de la venger, prenons tout le soin qui nous sera possible d'établir solidement nos affaires. C'est une folie de s'affliger de telle sorte des malheurs qui arrivent que l'on ne veüille recevoir aucune consolation. Les personnes prudentes & judicieuses connoissant l'inconstance de la fortune, ne s'étonnent pas de voir que les choses changent de face; & quand elles sont privées par quelque disgrace des avantages dont elles joüissoient, elles n'en perdent pas pour cela l'esperance de l'avenir. Ce rare politique qui se mêle de vous donner des conseils, & qui étant ancien partisan des Perses brûle d'envie de vous engager dans leurs interêts, croit nous épouvanter comme des enfans, en disant que les Romains *non contens des mauvais traitemens qu'ils nous ont faits, se preparent à nous faire encore de nouveaux outrages, que leur Empereur aime les changemens, qu'il a commandé le massacre de Gubaze, & qu'il en avoit formé le dessein depuis long-temps. Il se jette aussi-tôt sur les loüanges des Perses. Il parle avec admiration de la douceur, & de l'equité de leur gouvernement; & il s'efforce de nous persuader que nous nous soûmettions de nous-mesmes à la puissance d'un peuple, qui jusqu'ici a été le plus irreconciliable de nos ennemis. Voila l'unique but qu'il se propose : voila l'unique dessein qu'il medite depuis long-temps, & qu'il tâche maintenant d'executer. C'est pour cela que proposant un conseil pernicieux il trouble l'ordre des deliberations, & qu'il remplit l'assemblée de confusion, & de tumulte. Il faut*

faut que la consultation soit la premiere dans les affaires pour en dissiper les tenebres, & pour y porter la lumiere. Aprés qu'elle a montré la resolution que l'on doit prendre, il n'y a plus qu'à travailler serieusement à l'executer. Luy tout au contraire commence par où il devroit finir, & resout devant que d'avoir consulté. Quel fruit pouroit-on esperer d'une resolution qui seroit prise de cette maniere? Apportez donc, s'il vous plaît, dans une deliberation si importante des esprits degagez de toute preoccupation, & qui ne considerent que le bien commun, & ensuite vous executerez la resolution que vous aurez prise. Gardez une conduite toute contraire à celle que propose celuy qui a parlé devant moy, c'est à dire, examinez meurement, & sans passion toutes les raisons devant que de rien resoudre. Que si vous deliberez de cette sorte vous reconnoîtrez clairement qu'il n'y a point eu de dessein formé contre la vie de Gubaze, ni par l'armée Romaine, ni par les principaux Officiers, ni par l'Empereur. Il s'est déja répandu un bruit parmi eux qui passe pour vrai, qui est que Rustique & Martin jaloux de la fortune de Gubaze se sont seuls portez à cette cruauté barbare; & que les autres Chefs bien loin d'y avoir eu aucune part, en ont ressenti un grand déplaisir. Pour moy j'estime que ce seroit blesser également & la justice, & nos interêts que de fouler aux piés pour une faute de deux personnes privées toutes les loix que nous avons si solennellement jurées, de renverser la forme du gouvernement qui est établi parmi nous, & qui jusqu'ici nous a toujours été si cher, & de traiter comme des perfides & comme

des traîtres des peuples qui veillent à la sureté de nôtre province, & sur tout de renoncer à la veritable Religion : ce qui seroit sans doûte la plus grande de toutes les impietez. Il est évident que nous nous exposons à tous ces dangers en contractant une alliance avec les ennemis du Dieu que nous adorons. S'ils nous troublent dans les exercices de la pieté chrétienne, & qu'ils nous contraignent de suivre leurs superstitions sacrileges, ne sera-ce pas le plus grand de tous les malheurs qui nous puissent arriver, ou durant, ou mesme aprés cette vie? Que gagnerons-nous en gagnant toute la Perse, car je suppose que nous en devenions maîtres, si en la gagnant nous nous perdons nous mesmes? Mais quand ils nous laisseroient la liberté de nôtre Religion, leur amitié n'en seroit pas plus sincere, elle seroit toujours trompeuse, & ne dureroit qu'autant que dureroit l'interêt sur lequel elle seroit fondée. Les personnes qui sont separées par la diversité des opinions ne sont jamais unies par le lien d'une solide amitié. Si le souvenir de quelques bienfaits reçûs par le passé, ou l'apprehension des mauvais traitemens pour l'avenir les oblige de faire ensemble quelque sorte de societé, c'est une societé qui n'a point de fermeté ni d'assurance, & qui n'en aura que lorsqu'ils seront reünis par un mesme sentiment. Si cette conformité de pensée leur manque, il y aura peut-être entr'eux quelque union exterieure, & apparente; mais l'union veritable qui est celle de la volonté, & du cœur n'y sera pas. Quel avantage esperez-vous donc tirer de l'alliance des Perses si ce n'est que continuant dans l'aversion, & dans la haine qu'ils nous portent,

ils ayent plus d'occaſions de nous nuire puiſqu'il eſt plus difficile de ſe garentir d'un ennemi couvert, que d'un ennemi déclaré? Mais je veux bien demeurer d'accord qu'il n'y a rien dans l'alliance des Perſes qui bleſſe la juſtice, ou la bienſeance. J'avoüeray auſſi que ces peuples ſont fermes & conſtans dans l'obſervation de leurs traitez, & qu'ils gardent fidelement leurs promeſſes. Quand j'aurois accordé toutes ces choſes, & qu'il n'y auroit aucun autre empêchement à cette alliance, je ſoûtiens qu'il ne ſeroit pas encore en nôtre pouvoir de la contracter. Comment nous joindrions-nous aux Perſes, étant, comme nous ſommes, environnez par les Romains dont l'armée eſt tres-nombreuſe, & commandée par d'excellens Chefs? Ne nous jetterions-nous pas dans un danger tout évident de nous perdre, puiſque ceux qui nous pourroient ſecourir ſont fort éloignez de nous, & qu'ils ne ſauroient faire que de petites journées, au lieu que ceux qui auroient envie de ſe venger de ce que nous aurions changé de parti occupent tout le païs, & qu'ils tiennent toutes nos places? Etez voulant vous faire croire que les Romains ne ſoûtiendront pas le premier effort de nos armes, ſe ſert de l'exemple de ce qui eſt arrivé depuis peu, mais qui ne ſait que tous les evenemens de la guerre ne ſont pas ſemblables, & que ceux qui y ont eu une fois du malheur peuvent une autrefois y avoir de l'avantage? La victoire paſſe ſouvent du côté des vaincus, & repare par ce changement les injures qu'elle leur a faites. Ne vous élevez donc pas par une vaine preſomption, comme ſi les Romains étoient tellement accoûtumez à être défaits que tous

leurs ennemis fussent assurez de les défaire en toute sorte de rencontres. Puisqu'ils n'ont été vaincus que pour n'avoir pas prevû assez sagement tout ce qu'il faloit prevoir dans cette guerre. C'est à vous à profiter de leur exemple, & à éviter les perils où s'exposent ceux qui suivent des conseils precipitez, & temeraires. La disgrace où ils sont tombez n'est pas un gage certain de la victoire que vous vous promettez sur eux. Il y a apparence qu'ayant aquis par les fautes qu'ils ont commises la connoissance des desordres dont ils se doivent garder, ils repareront par leurs soins les manquemens où ils se sont engagez par leur negligence. Que s'il est veritable que leurs crimes ayent excité la colere du ciel, qu'est il necessaire que nous employions des mains aussi foibles que les nôtres pour les punir, comme si Dieu avoit besoin de nôtre secours, & qu'il ne pût executer sans nous les ordres de sa justice? D'ailleurs ne seroit-ce pas le comble de l'impieté que d'offencer par nôtre changement, & par nôtre inconstance cette bonté souveraine qui pendant que nous sommes en repos combat pour nos interêts? Qu'on ne nous fasse point paroître ici Gubaze inhumainement massacré, jettant des cris lamentables, & découvrant ses blessures pour émouvoir la compassion de l'Assemblée. Cette action & cette posture conviendroit à une personne foible, & lâche, mais elle ne peut convenir à un Roy, à un Roy des Laziens, & à un Roy tel qu'étoit Gubaze. Il est sans doute que si ce Prince étoit present sa pieté, & sa sagesse ne luy permettroient pas d'approuver la resolution que vous voulez prendre. Il vous remontreroit au contraire qu'il ne faut pas per-

dre ainsi courage comme des esclaves; il vous exhorteroit à prendre plûtôt une déliberation digne de la liberté genereuse des Colchéens; à ne rien faire d'indigne des mœurs & des coûtumes de nôtre païs; à maintenir la forme ancienne du gouvernement; à supporter avec constance les disgraces qui surviennent; & à vous assurer que Dieu n'abandonnera pas la protection de la Nation. Que si Gubaze, quoy qu'enlevé par une mort violente, est dans ce sentiment, n'est-il pas ridicule que l'affection que vous dites que vous luy avez portée, vous en inspire un tout à fait contraire? Je ne vous dissimuleray pas que j'apprehende que la deliberation que nous faisons maintenant, n'attire sur nous quelque châtiment: car si sur des esperances vagues & douteuses, fondées seulement sur quelques raisons probables, nous avions essayé de passer dans le parti des Perses, il est certain que nous nous serions mis dans un grand danger, & que nous nous serions beaucoup exposez à l'inconstance de la fortune. Cela n'auroit pas neanmoins empêché que ceux qui auroient été si hardis que de former ce dessein, n'eussent aussi été assez hureux pour y reüssir; Mais presentement qu'il est évident que c'est le plus pernicieux qu'on pût jamais prendre, ceux qui le donnent ne meritent ils pas d'être chargez de la haîne publique. Je croi avoir montré suffisamment que vous ne le devez pas suivre. Mon avis est que nous mandions à l'Empereur ce qui s'est passé, afin qu'il punisse les auteurs de la mort de Gubaze: S'il les punit, nous n'aurons aucun different avec les Romains, & nous demeurerons dans leur alliance comme aupara-

vant. Que s'il rejette nos demandes, pour lors nous delibererons de nouveau sur les moyens qu'il faudra prendre. Ainsi nous rendrons ce que nous devons à la memoire de Gubaze, nous ne ferons rien temerairement, & nous disposerons nos affaires avec une maturité pleine de prudence.

CHAPITRE VI.

1. Les Colchéens demandent justice du meurtre de Gubaze. 2. Athanase est commis pour en informer. 3. Les Perses & les Romains se preparent à la guerre. 4. Tzatez frere de Gubaze prent possession de son Royaume.

1. APRE'S que Fartase eut parlé de cette sorte les Colchéens changerent de sentiment, & chanterent, comme on dit, la palinodie. Ce fut principalement la crainte d'être troublez dans l'exercice de la Religion chrétienne qui les empêcha de prendre le parti des Perses. Ainsi l'avis de Fartase ayant prévalu, on députa des premiers de la Nation vers Justinien, pour luy exposer fidelement tout ce qui s'étoit passé à la mort de Gubaze, & pour luy representer comme il avoit été tué, sans que jamais il eût favorisé le parti des ennemis, ni qu'il eût fait aucune chose contre le bien de l'Empire, & pour

luy faire entendre que Rustique & Martin irritez de ce qu'il leur reprochoit leur lâcheté, avoient medité contre luy cette calomnie, pour le faire miserablement perir. On leur donna aussi ordre de le conjurer de ne pas mépriser la mémoire de ce Prince mort, en laissant ses assassins impunis, & de leur donner pour Roy, non un étranger, mais Tzatez frere puisné du défunt, qui étoit alors à Constantinople, afin que les loix du païs fussent maintenuës dans leur vigueur, & que les descendans de la mesme famille royale fussent conservez sur le mesme trône.

2. Justinien ayant trouvé leurs demandes justes, les leur accorda volontiers, & commit Athanase l'un des premiers du Senat, pour informer de l'affaire, & pour la juger suivant la disposition des loix Romaines. Ce Magistrat étant arrivé dans le païs fit arrêter Rustique, & le fit conduire à la ville d'Apsaronte. Jean qui avoit imposé à Justinien, & qui avoit tué Gubaze s'étoit enfüi, & lorsqu'il croyoit déja être sauvé, il fut rencontré par Mastrien Officier des Gardes qui avoit charge de tenir la main à l'execution des ordonnances du Juge, & ensuite mené devant Athanase, qui commanda qu'on le gardât étroitement dans Apsaronte jusqu'à la fin de l'instruction du procez.

3. Au commencement du printemps Nacoragan vint aux environs de Muchirise, y assem-

bla ſes troupes, & leur commanda de tenir leurs armes prêtes. Les Romains ſe rendirent auſſi autour de l'iſle, & remirent le jugement de Ruſtique, & des autres accuſez à la fin de la campagne, le ſoin de la guerre devant avec raiſon être preferé à toute autre affaire.

4. Cependant Tzatez arriva de Conſtantinople accompagné de Soterique, & prit poſſeſſion du Royaume de ſes ancêtres avec toutes les marques de la dignité ſouveraine, qu'il avoit reçuës ſelon la coûtume, de la main de l'Empereur. Ces marques ſont une couronne d'or enrichie de pierres precieuſes, une robe brodée d'or qui deſcend juſque ſur les talons: des brodequins d'écarlate: une mitre couverte d'or, & de pierreries. Le manteau n'eſt pas d'écarlate, il n'eſt que d'une étoffe blanche. Il eſt toutefois beaucoup plus magnifique que les manteaux ordinaires, étant enrichi des deux côtez d'une bande d'or, & étant attaché avec une agrafe de meſme matiere, & embellie de divers ornemens. Quand Tzatez entra dans les terres de ſon obeïſſance vêtu de ces habits Royaux, il y fut reçû avec tous les honneurs qui luy étoient dûs. Les ſoldats marchoient devant luy en bel ordre, couverts de magnifiques armes, & la plûpart montez ſur de bons chevaux. Les Laziens dont la douleur a peine avoit fait place à la joye le conduiſoient au bruit des trompettes, & les étendars levez. Enfin il y avoit plus de pompe, & meſme plus de dépenſe

dépense dans cette entrée, qu'il ne sembloit qu'on en dût attendre d'un état semblable à celuy des Laziens. Ce Prince étant ainsi entré dans son Royaume commença à le gouverner selon les loix du païs.

CHAPITRE VII.

1. Soterique part pour porter l'argent dû aux étrangers. 2. Il fait battre les Deputez des Misimiens. 3. Il est tué la nuit suivante.

1. SOTERIQUE partit aussi-tôt aprés pour un voyage qu'il faisoit par l'ordre de l'Empereur. C'étoit pour aller distribuer de l'argent, qui se payoit chaque année à des Nations étrangeres, avec lesquelles on entretenoit une ancienne alliance. Il menoit avec luy Filagre & Romule, les deux plus âgez de ses fils, pour les accoûtumer de bonne heure aux fatigues des voyages. Le plus jeune nommé Eustrate, qui d'ailleurs étoit d'un temperament delicat, étant demeuré à Constantinople.

2. Quand il fut arrivé au païs des Misimiens, (ce sont des peuples qui obeïssent au Roy des Colchéens, aussi bien que les Apsiliens, quoy qu'ils soient un peu plus proches de l'Orient, qu'ils ayent une autre langue, & de differentes loix) quand, dis-je, Soterique fut arrivé au païs

de ces peuples, ils s'imaginerent qu'il avoit dessein de livrer aux Alains un fort appelé Bucloon, qu'ils tenoient sur les frontieres des Laziens, afin que les Envoyez des Nations les plus éloignées s'y assemblassent tous les ans pour le payement de leurs tributs, que ceux qui en seroient chargez à l'avenir n'eussent plus la peine de faire le tour du mont Caucase, & d'abreger aussi le chemin que luy mesme devoit faire pour les venir joindre. Sur la simple apprehension que leur donna cet avis, ils luy députerent deux des plus qualifiez d'entre eux, dont l'un se nommoit Cade, & l'autre Tuanes, qui l'ayant rencontré campé proche de ce fort, en conçurent un soupçon plus violent, & luy dirent: *Il est évident que c'est une injustice que vous nous faites de nous vouloir ôter les places qui nous appartiennent, au lieu de nous défendre contre ceux qui nous voudroient faire cette violence; Que si vous n'avez pas cette pensée, retirez vous vîtement dans un autre lieu, où nous aurons soin que vous ne manquiez d'aucunes provisions: autrement nous serons obligez de nous servir de nos forces pour vous obliger de partir d'ici.*

Soterique ne croyant pas devoir souffrir un discours plein d'une si haute insolence dans la bouche des Députez d'un peuple qui obeïssoit aux Colchéens; c'est à dire à des gens à qui les Romains commandoient, donna ordre à ses Gardes de les frapper avec les bâtons qu'ils avoient à la main; ce qu'ils firent si bien, qu'ils

les laisserent à demi morts sur la place. Aprés cela Soterique demeura dans le mesme endroit sans avoir aucune apprehension, non plus que s'il n'eût fait que châtier ses propres esclaves. Quand la nuit fut arrivée, il se coucha sans donner ordre que l'on fît garde; Ses enfans, ses officiers, & ses esclaves, se coucherent pareillement avec une pleine confiance, & comme s'ils eussent été dans une entiere sureté.

3. Cependant les Misimiens extrémement indignez de l'outrage qu'ils avoient reçu, viennent avec de bonnes armes, entrent dans la maison où logeoit le Chef, & tuënt les premiers qu'ils rencontrent de ses esclaves. Le bruit & le tumulte dont la maison étoit remplie, réveille Soterique, & ceux qui étoient les plus proches de luy. Ils se levent, encore à demi endormis, & hors d'état de se défendre. Les uns ne marchoient qu'avec peine, à cause des trous & des hauteurs; les autres cherchoient leurs armes dans les tenebres, & se blessoient la tête contre les murailles. Les autres se croyant déja perdus, ne songeoient pas à se sauver, & ne faisoient que crier, & que déplorer l'extrémité de leur malheur. Dans ce desordre, & dans cette consternation, les Barbares tuënt Soterique, ses deux enfans, & tous ses gens, à la reserve, peut-être de quelqu'un qui se sauva par une porte secrete: Ensuite ils dépoüillerent les morts, pillerent le bagage, & l'argent de l'Empereur; de la mesme façon que s'ils eus-

ſent défait des ennemis, au lieu qu'ils avoient maſſacré le Chef de leurs alliez. Aprés ce carnage, & lorſque l'ardeur de la colere & de la vengeance fut un peu éteinte, les Barbares conſidererent leur action telle qu'elle étoit en elle même, & jugeans bien que les Romains ne manqueroient pas de venir bien-tôt s'en venger, ils députerent des Ambaſſadeurs aux Perſes pour ſe ſoûmettre à leur obeïſſance, & pour implorer leur protection.

CHAPITRE VIII.

1. Nacoragan marche à la tête d'une formidable armée. 2. Maniere de combattre des Dilimnites. 3. Leur défaite.

1. LORSQUE toutes ces choſes furent mandées aux Chefs des Romains, ils en reſſentirent un grand déplaiſir; mais ils n'avoient pas encore le pouvoir de s'en venger, parce qu'ils étoient occupez à d'autres affaires plus preſſées, & plus importantes. En effet, Nacoragan conduiſoit une armée de ſoixante mille hommes vers l'iſle que Martin & Juſtinien, fils de Germain, tenoient aſſiegée. Les Romains avoient parmi leurs troupes deux mille Sabiriens, peſamment armez, commandez par Balmac, par Cutilſe, & par Iliger, à qui Martin avoit donné

ordre de camper aux environs d'Archeopole, afin d'incommoder les ennemis, & de leur empécher le passage. Nacoragan en ayant eu avis, choisit dans les troupes auxiliaires trois mille Dilimnites, qu'il envoya contre eux, & leur commanda, suivant son humeur fiere & arrogante, de les tailler tous en pieces, afin qu'ils ne pussent venir fondre sur luy par derriere, lorsqu'il seroit avancé dans sa marche.

2. La Nation des Dilimnites est la plus grande, & la plus belliqueuse de toutes celles qui habitent la Perse, au deçà du Tygre. Ils ne sont pas exercez comme les Medes à tirer de l'arc, & à blesser de loin l'ennemi. Ils se servent de pertuisanes, de longues lances, de l'épée, & du poignard, & se couvrent avec le bouclier. On ne peut pas dire qu'ils soient armez de pié en cap, ni aussi qu'ils soient armez à la legere ; parce que d'un côté ils savent lancer le javelot, & que de l'autre ils combattent de pié ferme. Ils rompent & enfoncent des escadrons ; ils changent leurs rangs avec une vitesse incroyable, quand on leur commande ; & obeïssent à tous les ordres qu'on leur donne. Quand il est question de s'emparer d'un poste avantageux, ils montent sans peine sur les montagnes les plus roides. Quand ils veulent se retirer, ils le font avec une legereté qu'on ne peut égaler ; & quand ils reviennent à la charge, ils poursuivent les fuyars avec la derniere vigueur. Enfin, il n'y a point

de maniere de combattre où ils ne soient tres-bien exercez, & par laquelle ils n'incommodent fort leurs ennemis. Le plus souvent ils font la guerre conjointement avec les Perses, quoy qu'ils n'y soient point obligez, n'étant nullement soûmis à leurs puissance; mais au contraire, jaloux de leur propre liberté, & éloignez de toute sorte de sujetion.

3. Ces trois mille Dilimnites marcherent au commencement de la nuit contre les Sabiriens, esperant de les surprendre dans le sommeil, & de les faire tous passer au fil de l'épée: Et certes cette esperance n'eût pas été vaine sans un grand malheur qui leur survint; car ayant rencontré un Colchéen, ils le contraignirent de leur servir de guide pour les conduire au lieu où étoient les ennemis, ce qu'il promit d'abord fort volontiers; mais comme il marchoit à la tête des troupes, il s'échapa dans une épaisse forêt, & courant de toute sa force, il arriva devant eux au camp des Sabiriens, qu'il éveilla du sommeil profond où il les trouva ensevelis, leur criant avec un ton de voix effroyable, que s'ils ne se metoient promtement en état de se défendre, ils alloient être accablez par les Dilimnites. Ils se leverent donc en diligence, prirent leurs armes, sortirent des retranchemens, & se separerent en deux bandes pour se mettre en embuscade, & laisserent le grand chemin libre.

Les Dilimnites aprés avoir fait beaucoup de

tours, arriverent devant le jour au camp des Sabiriens, & y entrerent tous pour leur malheur. Ils ne faisoient aucun bruit de peur d'éveiller les ennemis, qu'ils croyoient endormis, se contentant de foutret leurs lances, & leurs épées dans les lits : Cependant les Sabiriens sortirent de l'embuscade, & fondirent des deux côtez avec une extrême furie. Alots les Dilimnites se trouverent dans un étrange desordre, frustrez de leur esperance, & accablez d'un mal aussi present qu'imprevû. Ils étoient dans une égale impuissance, & de fuir, parce que le lieu étoit étroit, & de se défendre, parce qu'ils ne reconnoissoient pas les ennemis dans l'obscurité. Huit cent furent tuez dans le camp; les auttes en étant sortis, & se croyant hors de danger, couroient de côté & d'autre, & puis retomboient entre les mains des ennemis, cela duta toute la nuit. Quand le jour parut, ceux des Dilimnites qui s'étoient sauvez, teconnutent le chemin, & se retirerent en diligence vers l'armée, quoy qu'ils fussent toujours assez vivement poursuivis. Babas qui depuis un fort long-temps commandoit les troupes Romaines qui étoient en garnison dans le païs des Colchéens, se rencontta cette nuit là aux envitons d'Archeopole. Durant les tenebres il se tint en repos, quelque bruit qu'il entendit de toutes parts; mais aussi-tôt que le jout parut, & qu'il vit que les Dilimnites étoient mis en déroute par les Sabiriens, il sottit sur eux, & en dé-

fit un grand nombre. De ſorte qu'il n'en retourna pas plus de mille pour porter à Nacoragan la nouvele de cette défaite.

CHAPITRE IX.

1. Conference de Nacoragan & de Martin. 2. Siege de la ville de Phaſe. 3. Sortie téméraire des aſſiegez. 4. Stratagême de Martin. 5. Menaces inſolentes de Nacoragan. 6. Attaque & défenſe vigoureuſe. 7. Juſtin fond par derriere ſur les aſſiegeans. 8. Ognare bleſſe un éléphant qui met le deſordre parmi les Perſes. 9. Les Romains ſe r'allient & achevent de défaire leurs ennemis.

1. CE General voyant le mauvais ſuccés de cette entrepriſe ſe retira dans l'iſle, où ayant campé aſſez proche des Romains, il demanda à conferer avec Martin. Quand ils furent venus en preſence, il luy dit qu'il s'étonnoit de ce qu'ayant autant d'eſprit, & autant de pouvoir dans ſon parti comme il en avoit, il ne les employoit pas pour délivrer leurs deux Princes, d'une guerre ſi fâcheuſe, & pour empêcher qu'ils n'employaſſent plus long-temps leurs forces à la ruine l'un de l'autre. Il luy propoſa qu'il allât
avec

avec ses troupes à Trebisonde, ville de Pont, pendant qu'il demeureroit où il étoit, & qu'ils confereroient par lettres, touchant les articles de la paix. Il ajoûta, Que s'il ne se retiroit volontairement, il sauroit bien luy contraindre; parce qu'il disposoit de la victoire aussi absolument que de l'anneau qu'il portoit au doit. Martin luy répondit qu'il souhaitoit la paix avec passion, & qu'il contribueroit avec joye tout ce qui dépendroit de luy pour la conclure; mais qu'il croyoit que le meilleur moyen pour y parvenir étoit que Nacoragan se retirât en Iberie, & que pour luy il allât du côté de Muchirise; Que là ils examineroient meurement tout ce qu'il y auroit à faire; Que pour ce qui est de la victoire, il luy laissoit la vanité avec laquelle il s'attribuoit d'en être maître, & de l'aquerir aussi facilement qu'on achete les marchandises qui sont exposées en vente. Que pour luy il étoit persuadé que c'est le Ciel qui la donne, non à ceux qui sont les plus orgueilleux; mais à ceux qui luy sont les plus agreables. Aprés cette réponse, aussi Chrétienne que genereuse, ils se separerent. Martin retourna dans l'isle, & Nacoragan dans son camp.

2. Il n'avoit pas toutefois dessein de s'y arrêter long-temps: car ayant eu avis qu'il luy seroit aisé de prendre la ville de Phase, parce qu'elle n'étoit bâtie que de bois, & que les terres d'alentour étoient propres à camper une armée, il re-

solut d'y attirer les Romains. Chacun sait que la ville a pris le nom du fleuve, au bord duquel elle est assise à l'endroit où il se décharge dans le pont Euxin. Elle est éloignée de l'isle de l'espace de six parasanges, en tirant du côté d'occident. Nacoragan fit donc décharger durant la nuit les bateaux qu'il avoit sur ses chariots; & les ayant joins ensemble, il en fit un pont, sur lequel l'armée passa sans être apperçuë par les Romains. Il avoit dessein d'attaquer la ville du côté qui regarde le midi; parce que celuy qui regarde le septentrion étoit défendu par la riviere qui l'arrose. Etant donc parti le matin en diligence, il se trouva en peu de temps fort loin de l'isle. Les Romains ne reconnurent qu'à la sixiéme heure du jour qu'il avoit traversé la riviere: Et parce qu'ils vouloient arriver, s'il leur étoit possible, avant luy, ils s'embarquerent & descendirent au fil de l'eau. Mais il les avoit prevenus, & il avoit embarassé la largeur de la riviere avec des pieux, & avec des bateaux, outre une troupe d'éléphans qu'il avoit mis sur le passage. Quand les Romains découvrirent tous ces obstacles, ils furent contraints de quitter leur entreprise, & de remonter à forces de rames; ce qu'ils ne purent faire qu'avec une extrême fatigue. Les Perses gagnerent en cette occasion deux bateaux; quoy que tout vuides, les soldats qui étoient dedans ayant mieux aimé se jetter dans l'eau que de se laisser prendre par les ennemis. Ayant nagé fort

long-temps, ils arriverent enfin, aux vaisseaux de leur parti avec beaucoup de peine: Ensuite les Romains laisserent Busez avec ses troupes aux environs de l'isle, afin qu'il fit tout ce qu'il jugeroit necessaire pour repousser l'ennemi. Le reste de l'armée passa la riviere à l'endroit le plus étroit, & alla ensuite à la ville de Phase par le chemin le plus détourné, de peur de rencontrer les Perses. Les gens de commandement ne croyant pas avoir des forces suffisantes pour donner bataille, se distribuerent le long des murailles pour garder la place. Justin, fils de Germain, se plaça à l'endroit le plus élevé qui regarde la mer, Martin se mit un peu loin de luy, Angilas se mit entre eux deux avec les Maures, armez de longues lances, & couverts de petis boucliers. Theodore conduisoit les Tzaniens, armez de toutes pieces; Philomathe commandoit les Isauriens, armez de frondes & de traits; les Lombars, & les Eruliens étoient assez proche sous la conduite de Gibre; toutes les autres troupes tirées d'orient, étoient sous la conduite du Prefet Valerien, & bordoient le reste de la muraille: Voila l'ordre auquel étoit disposée l'armée Romaine; la muraille qui n'étoit que de bois, & qui étoit toute ruinée en divers endroits, étoit soûtenuë par un bon rempart, & environnée d'un large fossé, dont l'eau couvroit le haut des pieux; on avoit détourné l'eau d'un lac appelé la petite mer, qui se décharge dans le Pont Eu-

xin. Pour remplir le fossé de cette maniere, on avoit aussi avancé plusieurs vaisseaux proche de la ville, au mât desquels on avoit suspendu de grandes corbeilles, plus haut que les tours, & que les travaux, & on les avoit remplies des meilleurs soldats, & de ceux d'entre les matelots qui s'étoient trouvez les plus hardis, & les plus propres à la guerre, tous armez de frondes, de traits & d'autres armes, qui peuvent servir à repousser les ennemis. Il y avoit encore des deux côtez d'autres vaisseaux équippez de mesme maniere, & commandez par Valerien. Et afin que ces vaisseaux ne pussent être incommodez par les ennemis, le tribun Dabragasas, & un autre commandant nommé Elmingire, gardoient les avenuës avec dix galeres, & ils alloient tantôt d'un côté de la riviere, & tantôt de l'autre; & quelquefois ils se tenoient au milieu. Il arriva alors un des plus plaisans evenemens qui se puisse jamais rencontrer dans la guerre. Les deux vaisseaux qui avoient été pris par les Perses, étoient attachez sur le bord de la riviere, pleins de soldats pesamment armez. La violence dont les vagues étoient agitées, rompit au milieu de la nuit & du sommeil les cordages d'un de ses vaisseaux; de sorte qu'il fut emporté par la rapidité de l'eau, sans que les hommes qui étoient dedans, pussent se servir du gouvernail, ni ramer contre le courant; & ainsi il tomba entre les mains des Romains, commandez par Dabragasas, qui furent ravis de

retrouver par un si favorable accident, le mesme vaisseau qu'ils avoient perdu, & de le reprendre rempli d'hommes qui devinrent leurs prisonniers, au lieu qu'il étoit vuide lorsqu'il avoit été gagné par leurs ennemis. Dans ce temps Nacoragan s'avança avec toutes ses troupes, & s'approcha de la ville pour reconnoître les Romains, & pour en tirer quelque préjugé du succés de toute la guerre, par la resistance qu'ils apporteroient au premier effort de ses armes. Quand les Perses furent arrivez à la portée du trait, ils jetterent, selon leur coûtume, une multitude incroyable de fléches : Tellement que plusieurs en ayant été blessez, peu tinrent ferme, & presque tous se retirerent.

3. Angilas, & Philomathe, méprisant l'ordre qu'ils avoient reçu de Martin, de ne point sortir de leur poste, & de combattre toujours à couvert, ouvrirent une des portes, & firent une sortie avec deux cens soldats. Theodore, Chef des Tzaniens, fit d'abord ce qu'il put pour les retenir, & s'efforça de moderer la trop grande ardeur de leur courage, en les blâmant de temerité ; Mais quand il vit que tous ses efforts étoient inutiles, il se joignit luy mesme à eux de peur d'être soupçonné de lâcheté, & il voulut courre le hazard de la sortie dont il n'approuvoit pas le dessein : Et certes ils devoient tous perir dans cette rencontre, s'ils n'eussent été conservez par un ordre visible de la Providence : car les Dilimni-

tes qui étoient rangez en bataille devant la place, ayant reconnu leur petit nombre, les attendirent sans s'avancer, & étendant ensuite les deux aîles de leur phalange, ils les envelopperent de toutes parts. Quand les Romains se virent entourez de cette sorte, ils n'eurent plus la volonté de combatre; ils n'eurent que la pensée de se sauver, quoy qu'ils n'osassent en avoir l'esperance. Ils ne laisserent pas toutefois de se rallier, & de fondre avec une telle furie sur ceux des ennemis qui tenoient le côté de la place, qu'ils les contraignirent de s'entrouvir plûtôt, que de soûtenir le choc de gens qui ne combattoient que par desespoir, & dans l'attente de la mort: Ainsi les Romains rentrerent dans la ville, fort joyeux d'avoir évité un si grand danger, quoy qu'ils n'eussent remporté aucun avantage. Cependant les pionniers des Perses avoient achevé de combler le fossé; de sorte que les soldats se pouvoient approcher de la muraille, & y placer les machines propres à la sapper, & à l'abbatre. Ils avoient perdu beaucoup de temps à ce travail, ayant enduré des peines incroyables à porter dans le fossé une quantité prodigieuse de terre & de pierres, & à aller querir le bois dans une forêt éloignée: car les Romains avoient brûlé les hôteleries, & les maisons de la campagne, de peur que les démolitions ne servissent à leurs ennemis. Ce jour là il ne se passa rien de considerable. La nuit suivante Nacoragan se retira dans son camp.

4. Le lendemain Martin ayant dessein de relever le courage de ses soldats & d'abatre celuy de ses ennemis assembla son armée comme pour tenir conseil de guerre. Il parut d'abort au milieu de l'assemblée un homme inconnu, tout couvert de poussiere, & qui sembloit avoir fait un long voyage, qui disoit qu'il venoit de Constantinople, & qu'il apportoit une lettre de l'Empereur. Martin la reçut avec de grandes marques de joye, & l'ayant décachetée il la lût à haute voix afin qu'elle fût entenduë de tout le monde. Il ne lût peut-être pas ce qui étoit écrit, mais ce qu'il lût étoit conçu en ces termes. *Nous vous envoyons une autre armée qui n'est pas moins nombreuse que la premiere. Que si avec ces deux armées les ennemis vous surpassent en nombre, au moins vous les surpassez en courage, & ainsi les forces des deux partis sont égales. Il ne faut pas qu'ils tirent vanité de ce que nous vous envoyons ce secours, car nous vous l'envoyons plûtôt par quelque sorte de bienseance que par aucune necessité. Au reste portez-vous en gens de cœur, & vous assurez que nous aurons soin que rien ne vous manque.* A l'instant Martin demanda au porteur où étoit cette armée? Il répondit qu'elle n'étoit qu'à quatre parasanges, & proche du fleuve Neocne. Alors Martin faisant paroître quelque signe de colere sur son visage. *Que ces troupes s'en retournent*, dit-il, *je n'ay que faire qu'elles se joignent à nous. Ne seroit-ce pas une chose facheuse qu'aprés que ces vaillans hommes ont si genereuse-*

ment combatu, & qu'ils ont presque achevé de reduire l'ennemi sous leur puissance, ceux-ci survinssent maintenant non tant pour partager avec eux le peril des combats, que pour leur dérober la gloire de la victoire, & le profit des récompenses? Je suis donc d'avis qu'ils n'avancent pas d'avantage, & qu'ils se preparent à s'en retourner. Les forces que nous avons ne sont que trop suffisantes pour terminer cette guerre. En mesme temps il se tourna vers ses soldats, & leur demanda s'ils n'étoient pas de ce sentiment? Ils répondirent par un grand cri que la volonté de leur chef étoit juste, & raisonnable, & concevant une nouvele hardiesse ils crurent n'avoir pas besoin de secours. Sur tout le desir du butin excitoit leur jalousie contre les troupes qu'ils croyoient être arrivées, & ils songeoient déja au partage des dépoüilles comme des vainqueurs. La nouvele de l'arrivée de ces troupes auxiliaires s'étant répanduë parmi les Perses y produisit encore l'effet que Martin s'en étoit promis, c'est à dire qu'elle jetta l'épouvante dans leurs esprits quand ils vinrent à penser qu'étant déja lassez des fatigues d'une longue guerre, il leur faudroit combatre de nouveaux ennemis. Nacoragan trompé par ce faux bruit envoya en diligence quelques troupes de cavalerie pour s'emparer des passages par où il croyoit que cette nouvele armée devoit venir. Elles supporterent inutilement de grandes fatigues pour s'assurer des postes les plus avantageux, & pour dresser des embuscades à des gens

gens qui étant tres-éloignez n'avoient garde d'y étre pris.

5. Nacoragan brûlant luy-mesme d'envie de prevenir des ennemis qui ne venoient point, menaçoit avec des sermens étranges de brûler dans le jour mesme la ville assiegée avec tous ses habitans. L'excés de son insolence luy faisoit oublier qu'il faisoit la guerre; c'est-à-dire qu'il étoit engagé dans la plus incertaine, & dans la plus douteuse de toutes les affaires humaines, la plus sujette aux vicissitudes, & aux changemens, la plus dépendante d'une cause superieure, & divine. Il ne songeoit pas que tout ce qui est dans le monde ne demeure jamais en mesme état; que les villes, & les provinces sont quelquefois ruinées en un moment, & sur tout que rien ne se dissipe, & ne s'évanoüît si promtement que nos projets, & nos esperances; il étoit monté à un si haut point d'orgueil, & de vanité qu'il commanda à des bucherons qui coupoient du bois dans la forêt soit pour faire du feu, ou pour construire des machines de quitter leur travail lorsqu'ils apercevroient la fumée qui s'éleveroit sur la ville, & d'accourir aussi-tôt pour augmenter l'embrasement. Justin fils de Germain ne croyant pas qu'il y eût aucune attaque à craindre si tôt de la part de l'ennemi, fut poussé comme je me le persuade par une inspiration divine d'aller à une Eglise fort celebre parmi les chrétiens qui étoit hors les portes de la ville pour y faire sa priere à

Dieu, & pour implorer sa protection. Il y fut suivi de cinq mille hommes de cheval choisis dans ses troupes, & dans celles de Martin. Ils étoient aussi avantageusement armez que s'ils eussent été prêts de combattre. On portoit parmi eux les aigles Romaines, & ils marchoient en bel ordre. Il arriva par hasard que les Perses qui venoient ne les virent point sortir, & qu'ils ne virent point venir les Perses. Ces derniers arriverent par un autre chemin au pié de la muraille, & commencerent à tirer avec plus de furie que jamais pour épouvanter les assiegez, & pour emporter la place.

6. Tout l'air étoit couvert de leurs fléches qui tomboient en une si prodigieuse quantité qu'on les pouroit comparer à une nege qui tombe avec abondance, ou à une grêle poussée par un vent impetueux. Quelques-uns faisoient joüer des machines, d'autres lançoient des traits enflammez, quelques-uns à couvert sous des tortuës rompoient la muraille avec des haches & avec des cognées, ce qui leur étoit assez aisé puisqu'elle n'étoit que de bois; d'autres creusoient la terre pour sapper les fondemens, & pour renverser ensuite tout l'edifice. Les Romains qui étoïent sur les tours, & sur les murailles se défendoient vaillamment, & comme des gens qui avoient envie de faire voir par la vigueur de leur resistance qu'ils n'avoient pas besoin d'être secourus par une nouvele armée. Ce fut en cette rencontre que

le ſtratageme dont Martin avoit uſé ſervit utilement. En effet ils s'aquiterent de tous les devoirs de bons ſoldats, & n'omirent rien de ce qui ſe pouvoit faire pour leur défenſe. Ils lancerent du haut des murailles une multitude innombrable de traits dont ils tuerent pluſieurs Perſes qui couvrant toute la campagne n'avoient rien dequoy ſe couvrir eux-meſmes. Ils roulerent des pierres d'une groſſeur exceſſive dont ils briſerent toutes les tortuës. Ils en jetterent de petites avec des frondes dont ils rompirent les caſques, & les boucliers des aſſiegeans. Enfin ils les incommoderent en tant de façons differentes qu'ils les obligerent de ſe tenir un peu plus loin des murailles. Ceux qui étoient dans les corbeilles tuerent à coups de traits un grand nombre des ennemis. Quelques-uns remuerent certaines machines avec tant d'adreſſe, & avec tant de bonheur qu'ils lancerent des fleches à une grande diſtance dont ceux des Perſes qui étoient encore fort éloignez furent percez. Cependant le ſon des trompetes, & des tambours, les voix confuſes des deux armées, les cris des hommes, & le henniſſement des chevaux, mélez avec le choc des armes, formoient un bruit horrible, & épouventable.

7. Juſtin ſurvint au milieu d'une ſi étrange confuſion, & ayant vû ce qui ſe paſſoit rengea à l'inſtant ſa cavalerie en bataille, commanda à ſes gens de lever leurs enſeignes, & de ſe tenir prêts pour combatre, leur repreſentant qu'ils n'étoient

sortis de la ville que par une conduite particulie-re de la providence qui leur vouloit donner le moyen de dissiper les ennemis, & de les contraindre de lever le siege. Du moment qu'ils virent les Perses qui battoient la muraille ils fondirent sur ceux qui étoient du côté de la mer, car ils venoient eux-mesmes de ce côté là, & ils renverserent avec leurs épées, avec leurs lances, & avec leurs pieux tout ce qui parut devant eux. Ainsi les Perses lacherent le pié, & se retirerent honteusement dans l'opinion qu'ils eurent que c'étoit-là la nouvele armée dont ils avoient entendu parler, & qu'elle n'avoit pû étre arrêtée par les troupes que Nacoragan avoit envoyées pour luy boucher le passage. Les Dilimnites qui attaquoient le milieu de la muraille ayant vû ce desordre des Perses accoururent presque tous à leur secours, & ne laisserent qu'un petit nombre de leurs gens devant la place. En mesme temps Angilas & Theodore sortirent pour charger ce petit nombre dont peu de soldats se sauverent par la fuite. Alors les Dilimnites qui avoient voulu secourir les Perses tournerent visage pour secourir plûtôt ceux de leur nation, mais ce fut avec tant de confusion, & avec tant de desordre qu'ils étoient plus semblables à des gens qui fuyent devant leurs ennemis qu'à des gens qui viennent donner du secours à leurs alliez. La precipitation dont ils étoient emportez avoit plus de marques de crainte que de cole-

re. Quand les Perses qui étoient tout proche virent que les Dilimnites marchoient dans un si grand desordre ils crurent que c'étoit qu'ils prenoient la fuite, car comme ils les connoissoient pour des gens de cœur ils jugerent par leur retraite qu'il faloit que le peril fût extreme, & ainsi ils tournerent eux-mesmes le dos. Les Dilimnites eurent la mesme opinion des Perses & se tromperent par la mesme pensée par laquelle les autres s'étoient trompez avant eux. Sur ces entrefaites les Romains sortirent de la ville, augmenterent la déroute des fuyars, & défirent tous ceux qui étoient demeurez derriere. Un autre parti de Romains sorti par une autre porte combattoit vaillamment contre ceux qui faisoient encore quelque resistance. Car quoy que l'aîle gauche des Barbares eût plié, la droite ne laissoit pas de se défendre courageusement. Les elephans qui servent comme de rempart aux armées de cette Nation renversoient les bataillons de leurs ennemis. Les soldats qui étoient dessus ayant l'avantage de tirer de haut en bas en tuoient un grand nombre. La cavalerie envelopoit sans peine l'infanterie qui ne se remuoit pas fort aisement à cause de la pesanteur de ses armes. Ainsi les Romains lâchoient le pié de ce côté-là.

8. Il y avoit parmi eux un certain garde de Martin, nommé Ognare, qui se trouvant extrêmement serré dans un lieu étroit, où il luy

étoit impossible de reculer, ne put faire autre chose que de tenter la fortune par un coup de desespoir. Il enfonça sa lance de toute sa force dans le front d'un éléphant, dont sans cela il alloit être accablé. Le fer entra si avant, que le bois y demeura. L'éléphant tourmenté par la douleur de la blessure, & effarouché par la vuë de la lance, qui luy tournoit devant les yeux, commença à reculer, à s'agiter de toutes parts avec toute sorte de violence; tantôt à rouler sa trompe, dont plusieurs Perses furent blessez, & jettez en l'air; tantôt à la dresser, & à pousser des cris effroyables: Ensuite il renversa & foula aux piés les soldats qui étoient sur luy, & jetta une confusion horrible dans toute l'armée. Il déchira & mit en pieces les chevaux qu'il pût attraper. Les autres effarouchez par ce furieux animal, ne se laissoient plus conduire; mais dressant les piés de devant, jettoient les cavaliers par terre, & sautoient çà & là, pleins de fougue, & hors d'haleine. Les hommes se tuoient miserablement l'un l'autre en tombant sur l'épée de leurs amis, pendant que chacun poussoit confusément son compagnon, & s'efforçoit de se sauver le premier.

9. Les Perses étant dans ce desordre, les Romains se rallierent, & ayant formé un bataillon extrêmement serré, fondirent sur eux, qui bien loin de pouvoir soûtenir ce choc, prirent la fuite avec plus de vitesse qu'ils n'avoient fait auparavant; mais sans garder aucun ordre, sans se dé-

fendre; & chacun courant de côté & d'autre. Nacoragan étonné de cet evenement, si contraire à ses esperances, se retiroit à cheval, & faisoit signe à ses soldats qu'ils se retirassent aussi; c'est à dire, qu'ils fissent ce qu'ils faisoient déja: Voila le beau succés où se termina son insolence, & sa vanité. Les Romains continuerent toujours à poursuivre, & à tuer les fuïars, jusqu'à ce que Martin fit sonner la retraite, pour moderer l'ardeur qui portoit ses gens à la vengeance. Les Perses se sauverent dans leur camp avec beaucoup de peine, & aprés avoir laissé dix mille hommes sur la place. Les Romains brûlerent en s'en retournant les tortuës, & les autres machines qui avoient été abandonnées par les Barbares. Quand les bucherons qui travailloient dans le bois en aperçurent la fumée, ils s'imaginerent que Nacoragan avoit mis le feu à la ville, comme il les en avoit avertis, & y accoururent en grande hâte, craignant de perdre l'occasion du pillage, & apprehendant que tout ne fût reduit en cendre avant qu'ils fussent arrivez. Ces pauvres gens couroient à l'envi, ne sachant pas que ceux qui seroient les premiers venus seroient les premiers assommez: En effet, les Romains les prirent tous, & en tuerent environ deux mille, comme s'ils ne fussent venus que pour mourir miserablement; Ainsi l'ordre que Nacoragan avoit donné avec tant de temerité, & avec tant d'imprudence à des gens de travail qui n'avoient

jamais porté les armes, ni fait aucune fonction militaire, fut cause qu'ils perirent par ce déplorable genre de mort; tant il est vray que la fierté & l'orgueil ne perdent pas seulement les personnes qui en sont remplies, mais encore ceux qui leur obeïssent. Les Romains aprés avoir remporté un avantage si signalé, crurent que la victoire seroit inseparable de leurs armes, au cas que les barbares fussent encore assez temeraires pour s'exposer à la fortune de la guerre. Ensuite ils donnerent une sepulture honorable à ceux qu'ils avoient perdus dans cette rencontre, au nombre environ de deux cent, loüant & admirant la valeur dont ils avoient donné tant de marques illustres. Ils dépoüillerent aussi les morts des ennemis, & remporterent une quantité incroyable d'armes, & de bagage. Ils retournoient chargez non seulement de boucliers, de cuirasses, & de javelots; mais aussi de colliers, de bracelets, & d'autres ornemens plus convenables à des femmes qu'à des hommes, dont les premiers d'entre les Medes avoient accoûtumé de se parer pour se distinguer du peuple. L'hiver étant déja commencé, & Nacoragan étant dans la disette de toute sorte de provisions, feignoit de vouloir donner bataille: Il n'executa pas toutefois ce dessein, mais ayant envoyé les Dilimnites se ranger de front devant les Romains, comme pour les attaquer, il se retira doucement avec ses troupes vers les forts de Cotese & de Muchi-

rise

riſe. Quand il eut fait une grande partie du chemin, les Dilimnites rompirent leurs rangs, & ſe retirerent auſſi en diligence, ce qui leur fut aiſé, parce qu'ils étoient armez à la legere ; & d'ailleurs fort vîtes de leur naturel : Les autres troupes que Nacoragan, ſurpris par le ſtratagéme de Martin, avoit envoyées vers le fleuve Neocne, pour s'emparer des paſſages, revinrent dans le meſme temps ; mais quand elles eurent appris que leur parti étoit défait, & que les Romains étoient maîtres de la campagne, elles ſe ſauverent auſſi proche de Muchiriſe, par un chemin détourné, & ſans avoir eu de part à la gloire ni au hazard du combat, elles en eurent à la honte, & au deshonneur de la fuite. Lorſque toute l'armée fut arrivée dans un meſme lieu, Nacoragan y laiſſa la plus grande partie de la cavelerie, dont il donna le commandement au Colonel Vafriſe, perſonnage tres-conſideré & tres-illuſtre parmi ceux de ſon païs, & ſe retira en Iberie pour y paſſer l'hiver.

HISTOIRE
DE L'EMPEREUR
JUSTINIEN,
ECRITE PAR AGATHIAS.
LIVRE QUATRIE'ME.

CHAPITRE I.

1. Seance d'Athanase. 2. Lettre de Justinien. 3. Harangue des accusateurs.

1. LA victoire des Romains ayant un peu appaisé le bruit des armes, & apporté quelque sorte de treve au milieu de cette guerre, on commença à proceder au jugement de ceux qui étoient accusez d'avoir assassiné Gubaze. Athanase étoit assis sur un tribunal fort élevé, vétu d'une robe magnifique, assisté de Greffiers, d'Huissiers, & d'autres Officiers intelligens dans l'ordre des procedures, qui avoient été envoyez de la capitale de l'Empire: Il y avoit aussi d'autres

ministres qui tenoient à la main des chaînes de fer, des carcans, & le reste des instrumens qui servent, ou à garder les prisonniers, ou à leur donner la question. Et certes, ce fut par une resolution toute pleine de prudence, & de sagesse, que l'Empereur commanda que le jugement de cette affaire se fit, avec tant d'appareil, & avec tant de pompe, non seulement afin que les Barbares, admirant la majesté de nos ceremonies, s'accoûtumassent à les preferer à celles de leur païs; mais sur tout afin que s'il étoit justifié que Gubaze eût favorisé le parti des Medes, & qu'il eût été tué avec justice, les Colchéens cessassent d'en témoigner tant de douleur, & d'en former tant de plaintes, comme d'une injure tout à fait insupportable ; & que si au contraire les accusez étoient convaincus d'avoir inventé contre luy cette noire calomnie pour avoir un pretexe specieux de le massacrer, ils fussent plus solennellement condamnez, conduits & proclamez par le heraut, & enfin décapitez en presence de toute l'armée, & qu'ainsi le châtiment en fut plus celebre, & la satisfaction plus entiere. Ce Prince si avisé, prévoyoit que s'il ordonnoit que Jean & Rustique fussent secretement mis à mort, à la façon des Barbares, les Colchéens ne paroîtroient pas assez hautement vengez, ni les coupables assez severement punis; au lieu que si la cause étoit plaidée avec toutes les ceremonies qui sont ordinaires dans les affaires importantes, que les Huis-

siers passant tantôt d'un côté, & tantôt de l'autre, marquassent aux parties le temps de s'asseoir, & d'être debout, de parler, & de se taire, & que les Juges écoutassent les Avocats avec un silence plein de gravité, tout cet appareil qui peut sans doute contribuer à rendre la condemnation plus terrible, imprimeroit dans l'esprit des Barbares une haute idée de l'action, & leur feroit croire qu'elle surpassoit mesme la qualité de l'accusation, & du crime. Car si la solennité avec laquelle se prononcent les Arrêts, donne quelque sorte de crainte à ceux qui y ont souvent assisté dans Constantinople, ne doit elle pas remplir d'étonnement & de frayeur, ceux qui n'y sont pas accoûtumez ? Je me persuade que ce fut pour ces raisons qu'on voulut tenir dans un lieu aussi inculte, & aussi sauvage que le mont Caucase, une audiance aussi celebre que celle du Senat de Rome, ou de l'Areopage d'Athene. Rustique & Jean furent donc amenez de la prison, & placez au côté gauche où doivent être les accusez; de l'autre côté étoient les plus habiles des Colchéens qui s'étoient chargez de former l'accusation.

2. Ils demanderent d'abord que la lettre que Jean avoit apportée dés le commencement de l'affaire aux Chefs de l'armée, de la part de l'Empereur, fut lûë en presence de tout le monde; ce qui ayant été trouvé raisonnable, celuy à qui cette fonction appartenoit en fit la lecture à hau-

te voix. En voici les propres termes; *Ce que vous nous mandez de Gubaze nous paroît étrange, & incroyable; Que violant toutes les loix il se separe des Chefs de l'armée Romaine, avec qui il avoit toujours été étroitement uni, pour se joindre à des peuples qui sont ses plus irreconciliables ennemis, & qui font profession d'une Religion contraire à la sienne; & tout cela, sans que nous luy ayons donné le moindre sujet de de mécontentement, & de plainte. La connoissance que nous avons de l'inconstance des choses humaines, & de la diversité bizare des accidens qui peuvent arriver dans le monde, ne nous permet pas de negliger un avis aussi important que le vôtre, & de manquer de nous opposer au dessein que Gubaze pouroit avoir pris. Il nous laisse, cependant, dans une grande inquietude, & dans une étrange incertitude de la verité. Il est fâcheux de ne se pouvoir fier à personne, & d'être obligé de concevoir des soupçons contre ceux mesmes pour qui on a le plus d'estime & d'inclination. Toutefois, il faut embrasser le sentiment le plus conforme à la nature, qui est celuy de la défiance. Or afin de ne rien faire avec precipitation, & de ne pas exercer d'abord une trop grande severité, afin aussi de ne pas agir avec trop de molesse, par une vaine apprehension de blesser la bienseance, & afin d'éviter tous les sujets de repentir qui pourroient naître de part & d'autre, nous pensons ne pouvoir rien faire de plus judicieux, que de garder quelque sorte de temperament en mandant Gubaze à Constantinople. Faites donc en sorte qu'il y vienne, ou de gré ou de force. Quand il saura vôtre ordre, s'il*

se met en défense, & qu'il employe la violence, & les armes pour vous repousser alors nous aurons une preuve manifeste de sa perfidie, & nous ne douterons nullement qu'il ne soit ennemi déclaré de nôtre Empire. De sorte que si quelqu'un le tuë il n'en sera point recherché, & au lieu d en être puni comme d'un meurtre, il sera loüé d'avoir delivré l'Etat d'un factieux, & d'un rebelle. Voila tout ce que contenoit la lettre de l'Empereur. Aussi-tôt les Colchéens ayant reçû d'Athanase la permission de parler, celuy d'entr'eux qui étoit chargé de porter la parole dit.

3. *Quand nous demeurerions dans le silence, le meurtre qui a été commis publieroit assez hautement de quelle peine ses auteurs meritent d'être punis. Mais puisque nos loix ne permettent pas de châtier les crimes les plus manifestes, & les plus atroces sans que la verité en ait été reconnuë dans la lumiere de l'audiance, nous y paroissons pour faire un recit fidele de tout ce qui s'est passé. Ainsi nous satisferons à la coûtume quoy que par un discours tout simple, destitué des ornemens de l'eloquence, & de beaucoup inferieur à la dignité de son sujet. Nous ne saurions nous imaginer de quel pretexte se peuvent couvrir les accusez, & comment ils pretendent se justifier d'avoir mis à mort un si grand homme, qui étoit uni avec vous par une amitié si étroite, par une alliance si ancienne, par une conformité si parfaite de sentimens, & de mœurs, par la profession de la mesme religion, & par la communication des plus grans honneurs de l'Empire, & d'avoir rendu un si bon office à nos ennemis en nous faisant un si grand outrage?*

C'est un Roy qui a été tué, mais un Roy tres-illustre par l'étenduë de son Royaume, par l'eminence de sa dignité, par la grandeur de sa vertu, & par la sincerité de l'affection qu'il a toujours fait paroître au peuple Romain avec plus d'ardeur & plus de zele que n'ont jamais fait les auteurs de sa mort. Il y a maintenant une confusion horrible dans l'état des Colchéens, ou plûtôt dans vôtre Empire, puisque l'Etat des Colchéens en est une partie considerable. Car il est certain que vous n'auriez plus l'avantage de le posseder tout entier si cette partie étoit ruinée. Cependant ceux qui sont la cause de tous ces maux disent que vous ne devez pas tant considerer l'action qu'ils ont commise quelque atroce qu'elle paroisse que l'intention qu'ils ont euë, & ils s'efforcent de vous representer par de fausses subtilitez les avantages qui en sont venus, & en mesme temps ils vous empêchent d'en voir les suites funestes quoy qu'elles soient manifestes, & evidentes. Devant que la cause fût portée à cette audiance, ils se sont efforcez de surprendre les esprits par ces mauvais raisonnemens. Que s'ils ont encore presentement envie de les proposer qu'ils sachent qu'il n'y a rien de si contraire à l'ordre de la justice, ni à la disposition des loix Romaines que de laisser sans châtiment un crime aussi public que celuy dont il s'agit, & de chercher de vains deguisemens pour se tromper soy-mesme, & pour ne pas reconnoître la verité. Peut-on souffrir que des gens avoüent ouvertement qu'ils ont tué Gubaze, & qu'ils soûtiennent en mesme temps par la plus malicieuse de toutes les impostures que sa mort a été utile à l'état. Le moyen d'accorder des choses si

incompatibles? L'intention peut-elle être bonne si l'action a été mauvaise? Jamais l'utilité du public n'a consisté dans la contravention aux loix, ni la justice dans la violence. Mais s'il faut examiner le dessein qu'ont eu les accusez, on trouvera qu'il a été pernicieux, & que leur but a été de favoriser les Perses. Ainsi ils doivent être considerez non comme des citoyens Romains qui meritent d'être traitez avec douceur, mais comme les plus irreconciliables de nos ennemis separez déja d'avec nous par le droit de la nature qui est un droit eternel, & immuable quoy qu'ils ne le soient pas encore par vôtre Arrêt. En effet ce n'est pas par la distance des lieux que l'on reconnoît les ennemis, c'est par les actions, & par la conduite. Quiconque fait ce qui plaît à nos ennemis doit être reputé nôtre ennemi quand il seroit au milieu de nous, quand il combatroit dans nos armées, quand il nous seroit uni par le lien le plus étroit de la parenté, & de la nature. Mais les accusez disent que celuy qu'ils ont tué n'étoit pas un ami du peuple Romain, que ce n'étoit pas un Roy, que c'étoit un tyran qui étoit d'intelligence avec les Perses; ils se sont portez à cet excez de fureur de l'accuser aprés sa mort de conspiration contre l'Etat. Il est si miserable que de ne pouvoir trouver de sureté ni de repos dans le tombeau, & d'être reduit à la necessité de se défendre dans un temps où toute sorte de justification ne luy peut-être que tres-inutile. Y a t'il quelque loy, ou parmi vous, ou mesme parmi les peuples les plus barbares qui permete d'attendre pour intenter une accusation que la condamnation soit prononcée? Les

ennemis

ennemis de Gubaze se sont rendus ses dénonciateurs, ses juges, & ses bourreaux quoy qu'il fût innocent. Ils luy ont fait souffrir sans connoissance de cause la peine qui n'étoit duë qu'à un coupable. Et maintenant qu'ils ont besoin de faire leur propre apologie ils se presentent pour l'accuser. Ils devoient l'accuser durant sa vie s'ils avoient de bonnes preuves, & non pas avoir recours à une recrimination quand ils sont accusez eux-mesmes. Que si cette conduite étoit permise nous n'aurions qu'à les tuer presentement, & quand on nous demanderoit raison de nôtre action nous répondrions que nous aurions suivi leur exemple, & que tout nôtre crime seroit de les avoir imitez. Ainsi la vengeance que nous tirerions auroit quelque apparence de justice puisqu'elle auroit été provoquée par des injures qui sont connuës de tout le monde, & nôtre défense seroit fondée sur la propre conduite de nos ennemis. Mais les loix selon lesquelles nous vivons ne nous donnent pas ce pouvoir, ni à aucun particulier. Si chacun entreprenoit sur la vie de ses ennemis, & que cette licence effrenée devint commune parmi les hommes, vous seriez dépoüillez de l'autorité souveraine avec laquelle vous rendez vos jugemens, le monde seroit rempli de sang, & de meurtres sans que vos soins pussent arrêter un si effroyable desordre, & quand vous y voudriez opposer la severité des loix, la fureur des vindicatifs previendroit les ordres de vôtre justice. Mais les accusez demandent si c'est un grand crime d'avoir tué un traître dont le châtiment rendra les autres alliez du peuple Romain plus sages, & plus moderez. Et ils n'appre-

hendent point d'avancer que la mort des traîtres est toujours utile à l'Etat quand ceux qui l'ont procurée n'en tireroient aucun avantage. Il y a plûtôt lieu de demander si c'est un moyen fort propre pour inspirer des sentimens de moderation, & de fidelité à vos alliez que de se défaire des plus gens de bien sans avoir aucune preuve qu'ils ayent conspiré contre l'Etat. Il seroit à craindre qu'ils ne rompissent les traitez par lesquels ils sont unis avec vous, s'ils reconnoissoient que vous eussiez quelque part à un attentat si horrible. Ils croiroient que si vous traitiez vos amis avec si peu de justice, & avec si peu d'humanité, les étrangers avec qui vous ne seriez liez que par la necessité de vos interêts n'auroient pas sujet de croire qu'il y eut beaucoup de fidelité & de constance dans vos paroles, & dans vos promesses. Mais nous sommes persuadez que vous n'avez eu aucune connoissance du dessein des assassins, & que vous n'êtes nullement enveloppez dans leur crime. L'action détestable où ils se sont portez n'est pas capable de détruire la reputation dans laquelle vous êtes depuis plusieurs siecles de garder inviolablement les alliances que vous contractez, & de vous conduire par les plus justes, & par les plus saintes de toutes les loix. Nous ne doutons point que cette seance n'ait été établie pour conserver la gloire du peuple Romain, & pour faire connoître à toute la terre qu'il est innocent de la violence dont les Colchéens se plaignent. Que s'il restoit dans les esprits quelque doute sur ce sujet, & que la verité en fût encore obscurcie par quelque nuage, le jugement que vous allez prononcer la découvriroit pleinement, & la

condamnation que vous porterez incontinent contre les accusez feroit avoüer à tout le monde que vous ne trahissez jamais vos amis, & que vous reprimez toujours les injustes, & les violens. Tous les discours qu'ils employent sont inutiles pour leur défense, puisque leurs propres actions les condamnent, & qu'ils sont contraints de confesser qu'ils ont massacré Gubaze. La lettre de l'Empereur ordonnoit aux Generaux de l'armée d'envoyer Gubaze à Constantinople. Elle leur ordonnoit d'employer d'abord les voyes de la douceur, & de n'avoir recours à la force qu'au cas seulement qu'il se défendît. Elle ne leur permettoit de le tuer qu'en cas que la trahison fût toute evidente, & que son intelligence avec les ennemis fût manifestement découverte. Eux cependant qui n'étoient pas les Generaux de l'armée, & qui n'avoient aucun droit de faire ce qu'il leur plairoit l'ont tué sans luy parler d'aller à Constantinople, sans essayer d'user de la contrainte qui est permise par les loix dans le cas de la rebellion; enfin sans tenter aucun des moyens par lesquels ils auroient pû reconnoître s'il eût refusé d'obeïr à l'ordre de l'Empereur. Aprés cela ils ont l'impudence de publier qu'ils n'ont rien fait qu'executer le commandement de Justinien, eux qui ont combattu son intention, qui par leurs calomnies luy ont tracé de faux portraits de Gubaze, qui par les mouvemens particuliers de leur passion ont fait tout le contraire de ce qui leur étoit prescrit. Et, ce qui est le plus criminel, eux qui ont caché la lettre qu'ils avoient reçuë de Constantinople de peur d'être obligez de suivre la conduite qui y étoit marquée. Y-a-

t'il un supplice assez severe pour expier un crime si enorme? Les injures & les violences sont toujours blâmables, & odieuses, mais elles ne le sont jamais tant que quand on les exerce contre un ami qui nous cherit tendrement, & qui expose sa vie pour la défense de nos interêts. Peut-on douter que Gubaze n'ait été l'ami du peuple Romain? N'a-t'il pas preferé vôtre alliance à tout ce qui luy a été offert de grand, & d'illustre de la part des Perses? N'a-t'il pas méprisé l'amitié de Cosroës, & refusé les plus hautes dignitez de son empire pour tenir un rang bien moins relevé dans le vôtre? Lorsque les Medes s'emparerent des terres de vôtre obeïssance, & que les troupes que vous aviez envoyées au secours ne marchoient qu'à petites journées, ne fut-ce pas luy qui gagna avec une extréme diligence le sommet du mont Caucase, qui y supporta d'horribles fatigues, & qui y prit des nouritures plus propres à des bêtes qu'à des hommes plûtôt que de s'accommoder avec les ennemis, & de venir goûter dans son palais les plaisirs de la paix? Enfin n'est-ce pas luy qui n'a jamais apprehendé ni de faire, ni de souffrir aucune chose pour vôtre service, & pour vôtre gloire? C'est toutefois (ô justice, ô loix où êtes-vous) c'est ce Gubaze qui a conspiré avec les Medes, & qui a voulu trahir les Romains. Ce grand Prince a été massacré par Rustique, & par Jean, les derniers, & les plus méprisables de tous les hommes. Quand il auroit été coupable du crime dont on l'accuse, on n'auroit pas dû le mettre à mort comme on a fait. Il auroit falu qu'il eût été jugé auparavant par le commun Empereur des Romains & des Colchéens avec une maturité

pleine de sagesse. Mais comme ces assassins n'avoient aucun sujet de le massacrer, & qu'ils n'y ont été portez que par le mouvement d'une hayne inspirée par une ancienne jalousie, ils n'ont consulté ni la justice, ni leur interêt, ils ont suivi la fureur aveugle de la passion, sans considerer ni les circonstances de leur action, ni l'état de nos affaires. Durant une guerre aussi fâcheuse que celle où nous sommes engagez, des hommes prudens auroient tâché de gagner l'affection des Nations étrangeres par de favorables traitemens, & par la douceur de leur conduite. Ceux-ci au contraire ont aliené les esprits des anciens alliez du peuple Romain. Il n'a pas tenu à eux que nous n'ayons passé dans le parti des ennemis. Nôtre païs est occupé par les Perses, nos loix sont abolies, & nous voyons de toutes parts de tristes presages de sedition, & de revolte. Le crime qu'ils ont commis, & tous ces desordres qu'ils ont causez, les rendent dignes des plus cruels de tous les supplices. Si nous sommes toujours demeurez fermes, & constans dans vôtre alliance, il n'est pas juste que ces traîtres tirent aucun avantage de nôtre fidelité, & qu'ils en soient traitez avec moins de rigueur que ne meritent leurs attentats.

CHAPITRE II.

1. Contenance de l'armée des Colchéens. 2. Defense des accusez. 3. Condamnation & execution des coupables.

1. PENDANT que les accusateurs prononcerent ce discours, les troupes des Colchéens qui étoient presentes, quoy qu'elles n'en pussent pas entendre les paroles, ni en concevoir le sens, secondoient l'accusation autant qu'il leur étoit possible par la contenance, & par les gestes, & faisoient tantôt paroître de la compassion, & tantôt de l'esperance. Le Juge s'étant un peu arrêté comme pour deliberer, il s'éleva un murmure parmi les soldats, de ce qu'on ne traînoit pas encore les accusez au supplice; mais quand il leur permit de dire ce qu'ils voudroient pour leur défense, alors il se fit un grand bruit par toute l'armée. Toutefois les accusateurs l'ayant aussi-tôt appaisé par un signe de la main, Rustique s'avança au milieu de l'assemblée avec Jean son frere, & parla en ces termes.

2. *La fortune s'est trouvée bien contraire à nos desseins, & elle a produit des événemens étrangement opposez à nos pensées, & à nos intentions. Nous sommes reduits à nous défendre d'une accusation capitale pour un sujet, pour lequel nous devrions recevoir des*

recompenses. Toutefois ce combat nous est également agreable, & glorieux, puisqu'il fera voir à tout le monde que nous avons seuls exterminé un tyran, & assuré le repos de l'Empereur. Tellement que si nous sommes condamnez, nous nous soûmettrons avec joye à cette fâcheuse necessité, & nous aurons au moins cette satisfaction dans nôtre malheur, de laisser les Romains maîtres des Colchéens, & affranchis de toute autre puissance étrangere. Si nous parlions devant des Perses, nous aurions sujet de nier l'action que nous avons faite, & d'apprehender d'être convaincus; nous serions en peine de trouver des paroles pour adoucir des Juges qui seroient aigris de ce que nous les aurions frustrez de leurs esperances; mais puisque celuy qui preside à ce jugement est un citoyen Romain, nous n'avons pas besoin de dissimuler ce que nous avons fait, ni de nous justifier de la mort d'un traître, & d'un rebele, devant des personnes qui en ont tiré de notables avantages. Il ne merite pas qu'on luy donne le nom auguste de Roy, puisqu'il l'a démenti par ses actions. Les accusateurs excitent un grand bruit, & crient que l'on s'est porté à une entreprise bien hardie quand on a tué un Roy. Ce n'est pas le sceptre, ni les autres ornemens exterieurs qui donnent cette qualité, elle ne s'aquiert que par l'innocence des mœurs, par la moderation de l'esprit, & par la justice du gouvernement. Si celuy que nous avons mis à mort avoit ces excellentes qualitez, nous avoüons que nous sommes coupables d'un grand crime, & que c'est avec raison que nos accusateurs s'élevent contre nous, & qu'ils nous traitent de parricides;

mais s'il ne les avoit pas ; & si au contraire il étoit possedé d'une ambition furieuse ; s'il conspiroit avec les Perses pour les rendre maîtres de ce païs, ne valoit-il pas mieux le prevenir par une genereuse execution, que d'attendre par un vain respect de sa dignité qu'il nous eût livré à nos ennemis? Quand on découvre un piege, & qu'on le peut éviter sans se défaire de celuy qui l'a dressé, il y auroit de la cruauté à se venger ; mais quand les machines commencent déja à se remuer, & qu'on se voit prêt d'être accablé sans esperance d'aucun secours, la prudence veut qu'on employe les plus promts remedes, & qu'on fasse tous les efforts possibles pour se preserver d'une perte entiere. Que les accusateurs se rompent donc les poumons tant qu'il leur plaira à crier au massacre, & au parricide, & qu'ils employent des exclamations tragiques pour representer nôtre action toute nuë & dépoüillée de toutes ses circonstances ; cela n'empêchera pas que vous ne consideriez, avec vôtre sagesse ordinaire, les raisons qui nous y ont engagez, & que vous ne reconnoissiez la sincerité de nos intentions par la pureté de nôtre conduite. Quand on voit quelquefois dans les villes des imposteurs, des voleurs, ou d'autres criminels, à qui l'on a coupé la tête, ou les piés, on ne blâme pas ces châtimens exemplaires, quoy qu'ils semblent contraires aux sentimens de l'humanité, & on ne témoigne pas d'indignation contre les Magistrats qui les ont ordonnez en les appelant des cruels, & des impies. Quand on fait reflexion sur les crimes que ces gens-là avoient commis, & sur les peines qu'ils avoient meritées

meritées on est bien aise de la severité avec laquelle on les a traitez. Ce n'est pas en vain que les châtimens sont établis ; ce sont les seuls & les uniques moyens d'arrêter les desordres des hommes. Qu'avons-nous donc fait de si extraordinaire, & de si étrange en tuant Gubaze? En le tuant nous avons tué un traître, & un ennemi. Comme nos accusateurs conçoivent bien la force de ce mot, ils disent qu'il ne convient pas proprement à celuy qui est né dans un païs étranger, mais à celuy qui étant né parmi nous favorise les desseins des étrangers. Nous croyons aussi-bien qu'eux que c'est là la veritable signification de ce terme, & nous la trouvons fort propre à nôtre sujet. Elle nous plaît autant qu'aux accusateurs, & nous nous en servirons contre eux, pour montrer que Gubaze étoit l'ennemi de l'Etat. Quand ce point sera une fois bien prouvé, ce sera une suite necessaire qu'il étoit permis de le tuer. Tous les Barbares, quoy qu'ils soient sujets des Romains, ne laissent pas de leur être opposez par la diversité de leurs sentimens, par la cruauté de leurs mœurs, & par une aversion secrete pour toutes les bonnes loix, ce qui est cause qu'ils aiment les nouveautez, & qu'ils cherchent les occasions des changemens, & des troubles. Ils ne souhaitent rien tant que de se soustraire à nôtre puissance, pour vivre selon leur caprice, & pour être assurez de l'impunité. Quand cela n'est pas dans leur pouvoir ils tâchent de se fortifier par l'union qu'ils pratiquent avec les autres peuples dont les mœurs sont conformes à leur inclination. Gubaze étoit tout-à-fait de cette humeur. Il étoit barbare de naissance, & il

avoit conſervé contre nous la défiance qui eſt ſi naturelle à ceux de ſa Nation. Sa haine étoit montée à un tel point, qu'il ne la pouvoit plus diſſimuler; & aprés l'avoir long-temps tenuë cachée dans le fond de ſon cœur, il étoit prêt de la faire éclater par des actes publics d'hoſtilité. Tandis que nous courions toute ſorte de dangers pour nous oppoſer aux deſſeins des ennemis, il demeuroit en repos avec ſes troupes; il obſervoit avec ſoin tout ce qui ſe faiſoit; & quand il étoit evident que nous avions remporté quelque avantage, c'étoit alors qu'il faiſoit paroître ſa jalouſie, & qu'il ravaloit par de piquantes railleries le merite des plus belles actions, en diſant que c'étoit un ſuccés extravagant d'un conſeil plein d'imprudence, & en attribuant à la temerité aveugle de la fortune ce qui n'étoit qu'un effet de nôtre valeur. Que s'il arrivoit quelquefois, comme les affaires des hommes ſont ſujetes à divers changemens, & qu'elles ne demeurent jamais dans un meſme état, que nous reçuſſions quelque perte, auſſi-tôt il prononçoit comme un Juge ſouverain des evenemens, qu'il ne faloit pas en accuſer la fortune, & qu'il étoit certain qu'il n'y en avoit point d'autre cauſe que la lâcheté de nôtre courage, & la temerité de nôtre conduite. Que ſi les ennemis remportoient ſur nous quelques petis avantages, il ne les imputoit pas à la legereté, ni à l'inconſtance, & à l'aveuglement du ſort, il les publioit à l'inſtant, il les mandoit aux armées des Perſes, en faveur deſquels il entretenoit tant de cabales, & il ſupportoit tant de fatigues. Il dépéchoit des couriers pour en porter la nouvelle en Iberie, aux Alains, aux Suſanes,

à ceux qui habitent le sommet du mont Caucase, & à d'autres peuples encore plus reculez, & il l'eût fait savoir, s'il luy eût été possible à toute la terre. Ses lettres contenoient que les Romains étoient de pitoyables soldats, & qu'ils avoient été battus par les Barbares. En cela son intention n'étoit pas seulement de décrier le peuple Romain, quoy que cela seul eût été suffisant pour le faire declarer criminel, & ennemi de l'Etat : mais le but principal qu'il se proposoit, étoit de ruiner dans l'esprit des Nations étrangeres la haute reputation que l'Empereur y possede de triomphant, & d'invincible, & de changer en mépris, & en insolence l'admiration, & la crainte qu'elles ont de ses armes. Celuy qui fait toutes ces choses doit-il être pris pour un ennemi, ou bien comme pretendent les accusateurs pour un ami, pour un allié, pour un Roy ? On reconnoît les amis, & les ennemis par la diversité des sentimens qu'ils font paroître dans les occasions importantes. Aprés que nous avons montré que Gubaze s'affligeoit de nos victoires, & qu'il se rejoüissoit de nos pertes, n'est-ce pas en vain que ces Barbares implorent le secours des loix Romaines, qui punissent du dernier supplice ceux qui troublent la tranquillité de l'Etat ? Mais omettons, s'il vous plaît, les conjectures, & les raisons qui ne sont peut-être que vraisemblables, & suivons les traces que nous trouvons marquées dans les circonstances des choses qui se sont passées. Les Perses tenoient Onogure qui est un petit fort démembré du territoire d'Archeopole. C'étoit pour nous une honte insupportable que les ennemis fussent maî-

tres d'une place au milieu de nôtre païs. L'avis du conseil de guerre étoit d'attaquer leur garnison avec toutes nos forces, afin de nous delivrer de ses courses. Nous avions besoin pour cet effet des troupes des Colchéens, non seulement afin qu'ils nous montrassent les chemins qu'ils savoient beaucoup mieux que nous, mais aussi afin qu'ils nous aidassent à soûtenir le choc des assiegez qui devoient fondre d'un lieu avantageux, & à repousser les autres qui pouroient venir du côté de Muchirise. Que devoient faire en cette occasion les gens de commandement ? Il semble qu'ils devoient demander du secours au Chef de la Nation, & luy representer les raisons qu'il y avoit de l'accorder. C'est aussi ce qu'ils firent. Mais luy comme un tyran qui n'a point d'autre loy que son caprice, le refusa, & ne daigna pas seulement apporter une excuse honnête de son refus : il se contenta de les renvoyer avec une fierté peu convenable à un allié qui recevoit le payement de ses services. Davantage il s'emporta de colere, & il les chargea d'outrages, comme si ces traitemens injurieux eussent été des preuves de son grand courage, ou des marques de sa royale puissance. Il dit ouvertement qu'ils avoient ruiné les affaires de l'Empire par leur imprudence. Aprés cela faloit-il attendre? Faloit-il chercher de plus fortes preuves? Faloit-il luy montrer la lettre par laquelle l'Empereur mandoit qu'on l'envoyât à Constantinople, dans le temps mesme qu'on ne pouvoit obtenir de luy qu'il nous accompagnât devant un fort qui étoit tout proche ? Eussions-nous pû envoyer à la ville capitale de l Empire une personne tellement

animée de haine contre nous sans exciter un desordre horrible, sans remplir le païs de sang, & de meurtres, sans l'engager dans une revolte manifeste, & sans donner lieu aux irruptions des Perses, toute la Nation étant merveilleusement portée au tumulte vû que les rebelles avoient un lieu de retraite, & de sureté; au lieu que delivrant l'Etat du Chef de la rebelion nous avons si heureusement étouffé la source de tous les malheurs dont nous étions menacez, que maintenant on a peine d'en reconnoître le moindre vestige. Que nos accusateurs cessent donc de produire la lettre de l'Empereur, & de nous reprocher de n'avoir pas suivi les ordres qu'elle contenoit. Car y a-t-il quelqu'un qui ne voye clairement que quand l'Empereur a mandé qu'on l'envoyât à Constantinople, il n'avoit point d'autre intention que de sonder s'il obeïroit volontairement? Le mépris avec lequel il avoit refusé le secours qu'il luy étoit facile d'accorder nous empécha de luy proposer un voyage où il y avoit de grandes difficultez, & la connoissance certaine que nous avions de la resolution où il étoit de ne point obeïr, nous obligea de venir aux derniers remedes pour arrêter un mal qui étoit extréme. Il y a des momens destinez à l'execution des grandes entreprises qu'il est impossible de recouvrer quand on les a une fois perdus. Que restoit-il donc si ce n'est ce que disent les accusateurs, de faire un procés à Gubaze, de former une vaine contestation devant des Juges, & de perdre dans un combat de paroles le temps, & l'occasion de pourvoir à la sureté de l'Etat? Quand nous l'eussions voulu faire les Perses qui étoient tout proche,

& qui étoient prêts de s'emparer par la participation de ce traître du païs des Colchéens, ne nous l'eussent pas permis. Aprés que nous avons fait voir par tant de preuves que Gubaze étoit l'ennemi des Romains, & qu'il meditoit des desseins de rebellion & de revolte, je pense qu'il n'importe pas beaucoup qu'il ait été tué par nous, ou par d'autres. L'amour de la patrie n'est pas propre aux Generaux d'armée, & aux Capitaines, les moindres particuliers ont droit de s'interesser dans sa conservation, & de contribuer de tout leur possible au bien commun. C'est pourquoy si nous paroissons infames, & détestables au jugement de ceux qui se sont chargez de nous accuser, nous ne laissons pas d'être tres-fideles à l'Empereur, tres-affectionnez au peuple Romain, & tres-capables de reprimer les perfides, & les traîtres. Que s'il est nécessaire d'ajoûter encore quelque chose pour nôtre défense, nous dirons que nous n'avons pas entrepris l'action genereuse dont on nous fait un crime sans la participation de Martin.

3. Aprés que Rustique eut achevé ce discours, Athanase qui l'avoit toujours écouté patiemment, tint deux conseils differens, dans lesquels ayant examiné l'affaire avec un soin particulier, il reconnut clairement que Gubaze n'avoit nullement été coupable de trahison, que sa mort étoit un attentat commis contre toutes les loix, que le refus qu'il avoit fait de marcher avec ses troupes vers le fort d'Onogure n'étoit point une marque d'intelligence avec les Medes, mais seulement un effet de l'indignation qu'il avoit con-

çuë contre les Chefs, qui avoient laiſſé perdre ce fort par leur lâcheté. Ayant conſideré toutes ces circonſtances avec beaucoup d'attention, il fut d'avis d'écrire à l'Empereur, que Martin ſe trouvoit enveloppé dans l'accuſation. Mais à l'égard des deux autres qui avoient confeſſé le meurtre, il rendit contre eux par écrit une ſentence, par laquelle il les condamna à avoir la tête tranchée. Ce fut un ſpectacle qui parut grand, & terrible aux Colchéens de voir les condamnez montez ſur des mules, & conduits par toutes les ruës, tandis que le Heraut publioit d'une voix épouventable, que l'on apprît par leur exemple à reſpecter les loix, & à s'abſtenir des meurtres. Aprés qu'on leur eut trenché la tête la vûë de leur ſupplice changea l'indignation en pitié.

CHAPITRE III.

1. Les Misimiens demandent à Nacoragan sa protection. 2. Les Romains marchent contre eux. 3. Les Sabiriens soudoyez combattent tantôt pour les Romains, & tantôt contre. 4. Defaite de cinq cens soldats de cette Nation.

1. AU reste les Colchéens demeurerent fermes & constans comme auparavant dans l'alliance des Romains; ensuite les troupes entrerent en garnison dans les villes, & dans les autres places qui leur avoient été marquées.

En ce même temps les deputez des Misimiens arriverent en Iberie, pour informer Nacoragan de ce qui s'étoit passé entre eux, & Soterique. Mais ils luy déguiserent artificieusement la verité, en disant que depuis qu'ils s'étoient declarez en faveur des Perses, ils avoient reçu toute sorte d'injures des Colchéens, & des Romains. Que Soterique étoit venu en leur païs en apparence pour distribuër de l'argent aux troupes, mais en effet pour pratiquer la ruine de leur Nation. Ils ajoûterent, que dans une si fâcheuse conjoncture il avoient été reduits, ou à se laisser opprimer, ou pour éviter l'oppression à se met-

tre

tre en danger de passer dans l'esprit de quelques-uns pour des emportez, & des violens. Qu'ils avoient pris la resolution la plus naturelle, & la plus juste qui étoit de maintenir leurs droits, & leur liberté, & de preferer leur conservation aux bruits vagues & confus de la renommée. Qu'ils s'étoient défaits de Soterique, & de ses gens par la necessité de repousser la violence qui leur étoit faite, & sur tout par le desir d'entrer dans l'alliance des Perses, & de leur donner d'abord une preuve illustre de la fidelité avec laquelle ils vouloient y demeurer. Que comme les Romains irritez de cette separation, & de la perte de leurs troupes ne manqueroient pas de faire leurs efforts pour se venger, il étoit de sa generosité de les proteger, de conserver un païs qui seroit toujours soûmis à ses ordres, & de ne pas laisser opprimer une Nation capable de contribuer à sa gloire. Que parmi eux il y avoit des hommes habiles dans l'art de la guerre, que leur païs situé au dessus de celuy des Colchéens fourniroit des postes avantageux pour faire des courses, & pour fondre sur les ennemis.

Nacoragan écouta favorablement ce discours, loüa le changement des Misimiens, & renvoya leurs deputez avec assurance de les assister dans toutes les occasions. Quand ils furent retournez en leur païs, ils y rapporterent la réponse qu'ils avoient reçuë, & y remplirent les esprits d'esperance & de joye.

2. Au commencement du printemps les Chefs des Romains ayant tenu conseil de guerre resolurent de marcher contre les Misimiens. Busez & Justin furent laissez dans l'isle pour la garder, & pour y pourvoir à tout ce qui seroit necessaire. Les troupes que l'on envoyoit à la guerre, faisoient environ quatre mille hommes, tant de cavalerie que d'infanterie. Parmi ces troupes étoient Maxence, & Theodore, tous deux bons hommes de guerre : le dernier conduisoit les Tzaniens. Martin devoit bien-tôt arriver pour prendre le commandement. Mais tandis que l'on passoit par les terres des alliez de l'Empire, il fut deferé à Barase Armenien, & à Farsante Colchéen, qui ne surpassoient nullement les autres en experience, ni en courage. Barase n'avoit eu aucune charge. Farsante avoit celle de Capitaine des Gardes du Roy des Laziens. Mais ni l'un ni l'autre n'avoit assez d'estime de sa personne, & de son merite pour oser commander avec vigueur. Cette armée entra dans le païs des Apsiliens durant les plus grandes chaleurs, & elle y trouva de l'obstacle de la part des Perses qui s'y étoient assemblez. Car sur l'avis qu'ils eurent que les Romains preparoient leurs troupes, à dessein de marcher contre les Misimiens, ils partirent d'Iberie, & des forts qui sont aux environs de Muchirise, pour s'emparer des passages & des postes avantageux, & pour secourir ces nouveaux alliez. Cela obligea les Romains de

demeurer autour des forts du païs des Apsiliens, de gagner le temps, & de laisser passer la saison de la moisson : car ils croyoient qu'il y auroit beaucoup plus de temerité que de valeur de hazarder de combatre & les Perses & les Misimiens joints ensemble. Ainsi les deux armées ne faisoient rien autre chose que de se tenir en repos, & de s'observer.

3. Les Perses avoient parmi eux des Huns Sabiriens soudoyez. Cette Nation est nombreuse, & puissante, fort accoûtumée à la guerre & au pillage: elle va volontiers dans les païs étrangers quand elle y est attirée par l'esperance de la solde, & du butin. C'est pourquoy elle change souvent de parti, & elle combat tantôt pour l'un, & tantôt pour l'autre: tantôt pour les Romains contre les Perses, & tantôt pour les Perses contre les Romains. Ils portoient les armes pour les Romains lorsqu'ils défirent les Dilimnites qui les étoient venus attaquer durant la nuit, comme nous l'avons rapporté. Quand cette guerre-là fut terminée, les Romains leur payerent les sommes dont ils étoient convenus, & à l'instant ils s'allierent avec les Perses dont peu auparavant ils avoient été les ennemis, soit que ce fussent les mesmes soldats qui les avoient défaits, ou d'autres, au moins est-il constant que c'étoient des Sabiriens choisis entre toute leur Nation pour secourir les Perses dans cette guerre.

4. Il y en avoit cinq cens campez à découvert

assez loin de l'armée, où ils faisoient mauvaise garde, & où ils vivoient avec peu de discipline. Maxence & Theodore en ayant eu avis envoyerent contre eux trois cens hommes de cavalerie, qui entourerent le mur, qui étoit si bas qu'un homme à cheval voyoit aisément pardessus, & qui accablerent de tous côtez ces Barbares avec des fléches, avec des traits, & avec des pierres. Les Sabiriens troublez d'une surprise si imprevûë, & s'imaginant que le nombre des assaillans étoit plus grand qu'il n'étoit en effet, n'eurent ni la hardiesse de se défendre, ni le moyen de se sauver. Ainsi ils furent tous tuez à la reserve de quarante, qui ayant sauté par dessus le mur se retirerent dans un bois qui étoit fort proche, où les Romains ne laisserent pas de les poursuivre. Du moment que les Perses apprirent cette nouvele, ils détacherent deux mille hommes de Cavalerie : mais les Romains cedant au nombre, & se contentant de l'exploit qu'ils venoient de faire, se retirerent dans le fort d'où ils étoient partis, fâchez seulement de l'accident arrivé à Maxence, qui avoit reçû une blessure dangereuse d'un Barbare, qui s'étoit mis en embuscade dans la forêt. Il fut mis dans sa litiere, & preservé des mains des ennemis contre toute sorte d'esperance. Ses gardes se hâtoient de le porter avant qu'ils fussent investis. Cependant les Romains fuyoient d'un autre côté pour y attirer les ennemis, & pour donner à ceux qui le portoient le loisir de le mettre dans le fort.

CHAPITRE IV.

1. Prise de la ville de Rodopole. 2. Retraite des Perses. 3. Meurtre des Ambassadeurs des Romains. 4. Description du païs des Misimiens. 5. Ils se retirent dans le fort de Tzacar.

1. AU mesme temps Justin fils de Germain, envoya de l'isle contre Rodopole, un de ses Capitaines, nommé Elminsur, Hun de nation, avec deux mille chevaux, c'est une petite ville de Colchide, qui pour lors étoit tenuë par les Perses, ayant été prise long-temps auparavant par Mermeroës, qui y avoit laissé garnison. Je ne rapporteray rien de ce qui se passa en cette occasion, parce qu'il a été écrit amplement par Procope. Elminsur y étant arrivé, y trouva la fortune favorable à ses desseins. La garnison étoit hors de la place. Les habitans dispersez en divers endroits; de sorte qu'il y entra sans aucun obstacle, & qu'il la reduisit à son obéïssance. Il saccagea tout le païs circonvoisin, passa au fil de l'épée tous les Perses qui s'y trouverent; mais il permit aux habitans de demeurer dans leurs maisons, parce qu'il savoit que ce n'étoit que par la crainte, & contre leur propre inclination qu'ils avoient suivi le parti des ennemis. Il voulut

neanmoins qu'ils luy donnaſſent des ôtages pour gage de leur fidelité, & enſuite il établit tous les ordres neceſſaires; Ainſi Rodopole fut remiſe dans ſon premier état, c'eſt à dire ſous les loix, & ſous la puiſſance de l'Empire Romain.

2. Tout le reſte de l'été il ne ſe paſſa rien qui ſoit digne d'être remarqué. Quand le froid commença les Perſes ſe retirerent vers l'Iberie, & vers le fort de Coteſe, & quitterent la penſée de ſecourir les Miſimiens. Car ils n'ont point accoûtumé de ſe tenir hors de leur païs durant l'hiver, ni de ſupporter durant une ſi fâcheuſe ſaiſon les fatigues de la guerre.

3. Les Romains delivrez des embuſcades des Perſes continuerent leur marche contre les Miſimiens. Quand ils furent arrivez au fort nommé Tibeleon qui fait la ſeparation des terres de ces derniers peuples d'avec celles des Apſiliens, ils y trouverent Martin qui étoit venu pour les commander. Mais il en fut empêché par une facheuſe maladie qui luy ſurvint, & qui l'obligea de ſejourner là quelque temps, & de ſe retirer enſuite dans le païs des Colchéens. Cependant l'armée continua ſa marche ſous la conduite des mêmes Chefs; qui crurent devoir avant toutes choſes ſonder la diſpoſition des Miſimiens, pour voir s'ils prendroient d'eux-meſmes une ſage reſolution de témoigner du regret de leur crime, de ſe remettre ſous l'obeïſſance de leurs legitimes Souverains, & de reſtituer ce qu'ils avoient en-

levé à Soterique. Ils leur envoyerent pour cet effet quelques personnages des plus remarquables de la Nation des Apsiliens. Mais ces malheureux, ces abominables, ces infames, enfin ces hommes dignes de toutes les autres epithetes qu'une juste indignation peut inspirer, furent si éloignez de sortir de leur fureur, & de reparer leurs attentats, que foulant aux piés le droit commun de tous les peuples ils massacrerent les Ambassadeurs, quoy qu'Apsiliens de nation, quoy que leurs voisins, & leurs alliez, quoy que non suspects d'avoir contribué aux injures qu'ils croyoient avoir reçûës des Romains & de Soterique, quoy qu'ils ne leur fissent qu'une remontrance toute pleine de moderation, & d'équité pour les porter à la paix, & au bien commun. Ainsi s'étant engagez d'abord par une brutalité aveugle à des actions inhumaines, & cruelles, ils les couronnerent par les plus horribles, & par les plus détestables de tous les excés. La hardiesse qu'ils eurent de les commettre dans un temps où ils n'esperoient plus de secours de la part des Perses procedoit de la confiance que leur donnoit l'assiette de leur païs dont ils s'assuroient que les Romains ne pouroient jamais surmonter les difficultez.

4. Il est couvert, & défendu d'une montagne qui quoy qu'elle ne soit pas extremement haute, ne laisse pas d'être fort droite, & escarpée de toutes parts. Il n'y a qu'un chemin au mi-

lieu si étroit qu'à peine un homme seul, & des plus hardis y peut passer, & qu'un seul qui seroit en haut en défendroit aisément l'entrée à un grand nombre de gens quand mesme ils seroient armez à la legere comme on dit que le sont les Isauriens. L'avantage de cette situation augmentoit l'orgueil, & la presomption des Barbares.

5. Quand les Romains apprirent le massacre des Ambassadeurs, ils en conçurent une indignation extreme, & s'emparerent du sommet de la montagne sans aucun obstacle & avec une vitesse incroyable, ils y avoient déja rangé leurs troupes avant que les ennemis eussent songé à leur boucher le passage. Ceux-ci se voyant frustrez de leur vaine confiance, brûlerent tous les forts qu'ils ne pouvoient garder, & se renfermerent dans celuy qu'ils croyoient le plus capable de resister. De tout temps on l'a appelé Tzacar, mais il a été surnommé de fer, parce qu'on pensoit qu'il fût imprenable.

CHAPITRE V.

1. Défaite d'un parti de Misimiens. 2. Negligence des Chefs de l'armée Romaine. 3. Les Romains aßiegent le fort des Misimiens. 4. Ils gagnent le haut de la montagne.

1. QUARANTE hommes de Cavalerie, & quelques autres de l'infanterie Romaine tous gens d'élite, & qui avoient commandé dans les armées, s'étant trouvez ſeparez du reſte des troupes furent rencontrez par ſix cens Miſimiens, tant de cavalerie que d'infanterie, qui à cauſe de leur nombre s'imaginoient qu'il leur ſeroit facile de les envelopper, & de les défaire. Mais ils gagnerent adroitement une petite hauteur, & ſe comporterent en gens de cœur. Le combat fut extremement échaufé, & demeura long-temps douteux, ceux-là tâchant d'enfermer les Romains, & ceux-ci rompant quelquefois avec violence les rangs de leurs ennemis, & d'autres fois ſe retirant en bon ordre. Sur ces entrefaites l'armée Romaine parut au haut d'une petite colline. Les Barbares croyant que tout ce qui s'étoit paſſé n'étoit qu'un piege qu'on leur avoit tendu, prirent la fuite. Mais ils furent vivement pourſuivis par les Romains

qui s'étoient déja joints tous ensemble, de sorte qu'il se fit un grand massacre, & qu'il n'en échapa que quatre-vingt.

2. Cette journée eût été la derniere de la guerre, si les Romains eussent attaqué le fort dans l'épouvante où étoient les Barbares, & s'ils l'eussent pressé avec une ardeur pareille à celle avec laquelle ils avoient donné la chasse aux fuyars. Mais ils ne firent aucun autre exploit remarquable, parce que les Chefs n'avoient ni reputation, ni merite, & qu'ils ne surpassoient les soldats ni en prudence, ni en courage; & parce que tous se tenant égaux ils étoient plus préts de commander que d'obeïr, & que chacun prenoit la licence de mépriser les ordres des autres. La diversité des avis étoit cause que tout ce qui se proposoit demeuroit sans execution. Ceux dont on n'avoit pas suivi le sentiment se comportoient lâchement dans l'occasion, & se réjoüissoient du mauvais succés, l'attribuant au mépris qu'on avoit fait de leurs conseils. Les choses étant en cet état les Romains se camperent plus loin que ne devoient faire des assiegeans, & ils commencerent à s'abandonner à l'oisiveté, & à negliger les principaux devoirs de la discipline militaire; partant plus tard, & revenant plûtôt qu'il ne faloit lorsqu'ils faisoient quelque entreprise.

3. Quand cela fut venu à la connoissance de Martin, il envoya en diligence un General pour

commander l'armée. Il se nommoit Jean, & avoit été surnommé Dacnan. Il étoit de Cappadoce, & avoit été honoré d'une charge de Preteur. Peu auparavant il avoit été dépêché par Justinien vers les Colchéens, pour luy mander tout ce qui se passoit dans ces païs-là, & pour distribuer les recompenses à ceux qui s'étoient signalez dans les occasions importantes. Du moment qu'il fut arrivé au camp il conduisit les troupes devant le fort, travailla au siege sans relâche, & fit tout son possible pour incommoder ceux des ennemis qui s'étoient logez hors l'enceinte des murailles. Car il y avoit beaucoup de maisons bâties au dehors sur un rocher escarpé, & bordé de precipices, & qui paroissoit entierement inaccessible à ceux qui n'étoient pas accoûtumez d'y monter. Toutefois ceux du païs en descendoient par un chemin dérobé lorsqu'il leur étoit necessaire, & remontoient, quoy qu'avec beaucoup de peine. Au bas couloit une source où ils puisoient l'eau pour boire. Ils ne se hazardoient pas toutefois alors d'y descendre durant le jour, mais seulement durant la nuit, à cause que les Romains faisoient bonne garde.

4. Comme ils y vinrent une fois ils furent aperçus par un soldat Isaurien de nation nommé Illus qui étoit en sentinelle, & qui les ayant laissé emplir leurs cruches les suivit de loin lorsqu'ils remonterent, & monta aprés eux jusqu'au

haut du rocher, considera l'assiette du lieu autant qu'il luy fût possible dans les tenebres, remarqua que l'avenuë n'étoit gardée que par huit soldats, & revint par le mesme chemin dire tout ce qu'il avoit découvert au General qui en fut fort aise, & qui ayant choisi cent soldats des plus hardis, & des plus vaillans, les envoya la nuit suivante pour reconnoître le lieu, & pour y monter si l'occasion le permettoit. Il leur commanda aussi de sonner de la trompette lorsqu'ils seroient arrivez au haut, afin qu'en mesme temps les troupes battissent la muraille, & que les ennemis attaquez de toutes parts eussent plus de peine à se défendre. Illus marchoit le premier, & conduisoit ses compagnons par le chemin où il avoit déja passé. Siper garde de Marcellin le suivoit de prés. Aprés luy alloit Leonce fils de Dabragas. Ensuite Theodore Capitaine des Tzaniens, & ainsi tous les autres. Quand ils eurent fait environ la moitié du chemin les plus avancez aperçurent le feu du corps de garde, & les soldats qui étoient couchez. De huit qu'ils étoient il y en avoit sept qui dormoient profondement, un seul appuyé sur son coude sembloit combatre avec le sommeil, tantôt s'en laissant abbatre, & tantôt faisant quelque effort pour se relever. Cependant Leonce glissa dans un bourbier, & étant tombé en arriere rompit son bouclier. Le bruit qu'il fit en tombant éveilla tous les soldats qui étoient de garde, de sorte qu'ils

ſe leverent, qu'ils tirerent auſſi-tôt leurs épées, & qu'ils ſe mirent à regarder de tous côtez. Mais la lumiere du feu qui les environnoit les empêchoit de découvrir les Romains qui étoient dans l'obſcurité, & l'aſſoupiſſement qui leur reſtoit encore aprés le ſommeil ne leur permettoit pas de diſtinguer clairement ſi le bruit qui les avoit éveillez procedoit de la chute des armes, ou d'une autre cauſe. Les Romains obſerverent avec une grande attention ce qui ſe paſſoit, ne dirent pas une parole, & ſe tinrent auſſi fermes dans la place où ils ſe trouverent que s'ils y euſſent été attachez. L'un s'attacha à un rocher, l'autre ſe prit à un buiſſon, & ils garderent tous un merveilleux ſilençe, n'oſant preſque reſpirer; autrement ils euſſent été découverts, & peut-être écraſez par quelque pierre qu'il eût été facile aux Barbares de rouler ſur eux. Sur tout j'admire comment ils purent convenir tous de ce qu'ils devoient faire dans un moment ſi perilleux, ſans toutefois prononcer la moindre parole pour en donner, ou pour en recevoir les ordres. Les ſoldats qui étoient en garde ne ſe doutant plus d'aucun danger, ſe laiſſerent aller une ſeconde fois au ſommeil. A l'inſtant les Romains s'étant jettez ſur eux les tuerent, & meſme celuy qui la premiere fois étoit à demi-éveillé. Enſuite ils s'approcherent des maiſons & ſonnerent de la trompette.

CHAPITRE VI.

1. Massacre des Misimiens. 2. Reflexion d'Agathias. 3. Les Misimiens s'accordent avec le Chef de l'armée Romaine.

1. LEs Misimiens ne sachant d'où pouvoit venir ce bruit-là se leverent promtement, & se mirent en état de se défendre. Ceux qui voulurent hazarder de sortir de leurs maisons furent tuez sur le pas de la porte. Les femmes qui vinrent en foule dans les ruës, & qui les remplirent de cris, furent massacrées sans aucun respect de leur sexe, & porterent une peine qui n'étoit dûë qu'à leurs maris. Une des plus qualifiées qui se faisoit remarquer entre toutes les autres par un flambeau qu'elle tenoit allumé, reçut un coup de fleche dans le ventre, dont elle mourut à l'instant. Un soldat prit le flambeau, & mit le feu aux maisons, qui n'étant que de bois, & couvertes seulement de paille, furent en peu de temps reduites en cendre. La flame s'éleva si haut que l'embrasement fut aperçu par les Apsiliens, & par d'autres peuples encore plus éloignez. Ce fut alors que les Barbares perirent encore plus miserablement, & en plus grand nombre. Ceux qui demeurerent dans les maisons y furent consumez par le feu, ou étoufez par la

fumée : ceux qui en voulurent ſortir furent tous paſſez au fil de l'épée. Pluſieurs enfans qui dans la foibleſſe de leur âge imploroient le ſecours de leurs meres, furent impitoyablement maſſacrez. Les uns furent briſez contre des rochers; d'autres furent jettez en l'air comme par une ſorte de divertiſſement & de jeu, & quand ils retomboient par leur propre poids ils furent reçus ſur la pointe des lances, & percez de part en part.

2. Il faut avoüer que la colere & la vengeance dont les Romains étoient animez contre les Miſimiens à cauſe des attentats qu'ils avoient commis en la perſonne de Soterique, & en celle des Ambaſſadeurs, pouvoient avoir quelque ſorte de juſtice, mais les cruautez qu'ils exercerent contre des enfans, qui certainement étoient innocens des crimes de leurs peres, ne ſe peuvent excuſer. Il eſt vray auſſi qu'elles ne demeurerent pas long-temps ſans être punies. Car aprés avoir paſſé toute la nuit dans ces maſſacres abominables ils ſe coucherent croyant avoir deſolé tout le païs, & n'avoir plus d'ennemis à craindre. Mais lorſqu'ils y penſoient le moins cinq cens Miſimiens bien armez ſortirent du fort, les chargerent avec une extréme furie, en tuerent un grand nombre, & mirent les autres en déroute, de ſorte qu'ils ſe jettoient du haut des rochers. Ainſi ceux qui ſe ſauverent retournerent tout pleins de bleſſures, que leurs chutes, ou les armes de leurs ennemis leur avoient faites. Depuis

il ne leur prit plus envie de grimper sur ce rocher : ils songerent seulement à remplir le fossé, & à sapper la muraille. Pour cet effet ils éleverent quelques petis forts pour être à couvert durant qu'ils tireroient sur l'ennemi, & qu'ils feroient leur possible pour l'incommoder, & pour le reduire.

3. Quoy que les assiegez fussent extremement pressez, ils ne laissoient pas toutefois de se défendre. Quelques-uns d'entr'eux s'étant mis sous une tortuë pour aller ruiner les travaux des Romains, un soldat Sclavon nommé Suarunas jetta si à propos son javelot contre celuy qui étoit le plus découvert, qu'il le blessa à mort. Le blessé tombant du coup qu'il avoit reçu fit aussi tomber la machine, de sorte que tous les soldats qui étoient dessous demeurerent exposez aux traits des Romains. Il y en eut un qui s'étant enfui, & étant déja arrivé à la petite porte du fort fut tué sur le pas, tellement qu'il tomba mort moitié dedans, & moitié dehors. Les Misimiens prenant cet accident pour un presage funeste des malhureux succés dont ils étoient menacez, & d'ailleurs étant lassez des longues fatigues qu'ils avoient souffertes, & fâchez d'avoir excité jusqu'à un tel point l'indignation des Romains, considerant aussi que le secours promis par les Perses n'arrivoit point, & que d'eux-mesmes ils étoient trop foibles pour continuer la guerre contre un si puissant ennemi deputerent vers Jean des Ambas-

Ambaſſadeurs, pour le ſupplier de ne pas ruiner entierement une Nation qui étoit ſujette à l'Empire Romain depuis une longue ſuite d'années, qui faiſoit profeſſion d'une meſme Religion, & qui avoit déja ſouffert un aſſez grand châtiment pour une faute où elle n'étoit tombée que par imprudence, & pour le prier de conſiderer qu'ils n'étoient pas tout à fait indignes de reſſentir quelque effet de ſa clemence, aprés avoir été punis par la perte de leurs maiſons, par la mort de plus de cinq mille hommes, par le maſſacre d'un grand nombre de femmes, & d'enfans, & par la deſtruction preſque generale de leurs forces. Jean reçut favorablement leurs ſoûmiſſions, tant parce qu'il étoit las de fatiguer ſi long-temps ſes troupes dans un païs extremement ſterile & incommode pour le froid, que parce qu'il jugeoit que ces Barbares n'avoient été que trop ſeverement punis. Ainſi il reçut leurs ôtages, tout ce qu'ils avoient pris à Soterique, & les deniers de l'Empereur, qui montoient à la ſomme de deux millions huit mille huit cens écus d'or, & au reſte leur permit d'habiter leur païs, & d'y vivre comme auparavant. Il remena aprés cela en Colchide ſon armée toute chargée de gloire, & diminuée de trente ſoldats ſeulement.

CHAPITRE VII.

1. Martin est déposé & Justin nommé en sa place. 2. Vexations exercées sous son autorité. 3. Reflexion de l'Historien.

1. L'EMPEREUR déposa Martin bien-tôt aprés, & établit en sa place Justin fils de Germain pour commander toutes les troupes de Colchide, & d'Armenie. Il y avoit déja long temps qu'il le fachoit de laisser le commandement entre les mains d'une personne qui avoit eu part à l'assassinat de Gubaze : mais il avoit dissimulé son sentiment durant les desordres de la guerre durant lesquels il eût été dangereux de changer de General, & sur tout de déposer Martin qui étoit agreable aux soldats à cause de sa longue experience, & de la rare capacité avec laquelle il donnoit les ordres necessaires. Je croi aussi que son merite luy sauva la vie, & que sans cela il eût été puni du mesme supplice que Jean, & que Rustique. Le Prince relacha quelque chose de la rigueur de la loy en faveur de sa personne, & par quelque sorte de respect de ses victoires, se contentant de le dépoüiller de l'autorité de commander, & de le reduire à une condition privée. Ainsi il le déposa lorsque le bruit des armes fut un peu cessé, & que

les Perſes commencerent à ſe tenir en repos. Et ayant mandé à la Cour Juſtin qui étoit ſon proche parent, & dont le nom étoit deja celebre dans les armées, il luy donna le commandement, & l'envoya en Colchide pour y diſpoſer de toutes choſes comme il le jugeroit à propos.

2. Il y avoit à ſa ſuite un Afriquain nommé Jean, homme d'une naiſſance obſcure, & qui d'une extreme pauvreté qui l'avoit contraint à ſuivre les ſoldats, & à leur rendre les plus vils de tous les ſervices, paſſa en peu de temps à de grandes richeſſes, & s'éleva à une haute fortune. Il ſe fit connoître à Juſtin par diverſes inventions dont il fut auteur. Car c'étoit un fourbe adroit qui ne refuſoit pas de s'abaiſſer aux métiers les plus infames quand ils luy pouvoient être utiles. Entr'autres choſes il luy demanda une certaine ſomme d'argent, à condition de luy fournir toutes les proviſions neceſſaires pour la ſubſiſtance de ſa maiſon, & de luy rendre dans un temps prefix la ſomme entiere & l'interêt. Juſtin accepta cette propoſition quoy qu'elle parût d'abord vaine, & frauduleuſe, & qu'elle ne pût être executée que par des injuſtices, par des violences, & par la ruine entiere de divers particuliers. Ainſi cet impoſteur ayant reçû une pleine liberté de faire tout ce qu'il luy plairoit alla dans les bourgs & dans les villages de l'obeïſſance de l'Empire par où les gens de guerre devoient

passer. Quand il en avoit assemblé les habitans, & qu'il voyoit qu'ils n'avoient pas beaucoup de bœufs il leur déclaroit que l'armée en avoit besoin, & en mesme temps il leur montroit de l'or, & de l'argent pour en payer le prix. Quand ces pauvres gens luy representoient avec toute sorte de soûmission combien les bœufs qu'ils avoient leur étoient necessaires pour labourer la terre, il se mettoit en colere, & leur disoit que c'étoit une chose étrange qu'un General d'armée n'eût pas le pouvoir d'acheter ce dont il avoit besoin. Enfin ce malhureux ne leur laissoit aucun repos jusqu'à ce qu'ils eussent vendu ce qu'ils avoient de meilleur, & qu'ils luy en eussent donné le prix pour se racheter de ses vexations. Aprés cela il alloit en d'autres endroits où l'on n'avoit jamais oüi parler de mulets ni de chameaux, & il disoit aux habitans qu'il étoit venu pour en acheter, & usant du mesme artifice de leur montrer de l'argent, il emportoit celuy qu'ils avoient. Parcourant de cette maniere divers lieux, & feignant d'y chercher ce qui ne s'y pouvoit trouver il tira des mains des païsans de grandes sommes sans qu'il leur en revint aucun profit, & il amassa le double de ce qu'il avoit reçû de Justin sans toutefois avoir passé aucun contract, sans avoir vendu, ni acheté aucune chose. Quand il fut arrivé sur les terres des Colchéens il y exerça de semblables brigandages. De plus ayant assemblé plusieurs vaisseaux marchans il acheta

par force, & à vil prix tous les fruits du païs pour les transporter ailleurs. Cependant l'armée étoit dans une si grande disette de vivres que l'on achetoit jusqu'aux herbes. Il n'y avoit que ce miserable marchand qui s'enrichissoit, & qui des deniers qu'il avoit volez payoit à Justin tout ce qu'il luy avoit promis, tant le principal, que les arrerages, & la dépense de sa maison. Quoy que ce General fût informé de la verité de ce qui se passoit par les plaintes frequentes qu'il recevoit des peuples qui se venoient jetter à ses piés pour le conjurer de les delivrer de l'oppression qu'ils souffroient, il étoit toujours demeuré insensible à leurs gemissemens, & à leurs larmes, & il s'étoit nourri avec joye du fruit des injustices, & des violences ; se plaisant extremement à faire des festins qui ne luy coûtoient rien, & à posseder des richesses qui luy venoient sans aucune peine. Mais dans un autre temps il en devoit souffrir un rigoureux châtiment. Car bien qu'il ait supporté depuis des fatigues incroyables pour arrêter les courses que les Barbares faisoient sur le bord du Danube, & qu'il en ait remporté une reputation immortelle, il est vray toutefois que ces beaux exploits n'avoient pas appaisé la colere du ciel, ni effacé la memoire de ses crimes, & qu'ils se conservoient gravez en caracteres qui ne se peuvent effacer: la punition en étoit seulement remise à une autre occasion.

3. Quand les hommes ont commis quelque faute ils n'en reçoivent pas toujours le châtiment à l'instant mesme. Ce n'est le plus souvent qu'aprés un notable intervalle, & lorsqu'ils en ont perdu le souvenir. De là vient qu'ils témoignent tant d'impatience dans les disgraces qui leur surviennent, & qu'ils les attribuent à la jalousie de leurs ennemis comme s'ils ne les avoient pas meritées. Il est certain neanmoins que la Providence eternelle qui nous soûtient, & qui nous gouverne dispense les châtimens en la maniere, & dans les momens qu'il luy plaît. Je rapporteray tout ce qui luy est arrivé, & je raconteray les malheurs inopinez & funestes ausquels ses premieres felicitez se sont terminées lorsque l'ordre de mon histoire m'aura conduit à cet endroit de sa vie. Maintenant je reprendray ce qui s'est passé auparavant.

CHAPITRE VIII.

1. Cosroës fait écorcher Nacoragan. 2. Sapor auteur de ce genre de supplice. 3. Fable de Marsyas.

1. DANS le mesme temps que Justin fut établi General de l'armée, comme je viens de le dire, les Perses ne se preparoient pas encore à recommencer la guerre, les Romains ne songeoient pas non plus à les attaquer, mais ces deux peuples demeuroient en repos comme s'il y eût eu entr'eux une suspension d'armes, & chacun d'eux se contentoit de faire bonne garde, & d'épier les desseins, & la contenance de l'autre. Cependant Cosroës ayant appris ce qui s'étoit passé proche de la ville de Phase, & de quelle maniere Nacoragan s'étoit retiré du combat, il le rappela d'Iberie, & le traita suivant la coûtume du païs avec une extréme cruauté. Car croyant qu'une promte mort ne seroit pas un supplice assez grand pour punir sa lacheté, il le fit écorcher tout vif; desorte que sa peau étant renversée depuis la tête jusqu'aux piés elle retenoit encore la figure des membres, d'où elle avoit été arrachée. Ensuite il la fit enfler, & attacher au haut d'un rocher.

2. Supplice funeste & lamentable, dont on

dit que Sapor predeceſſeur de Coſroës avoit autrefois été l'inventeur.

3. Je n'ignore pas ce qu'on publie de Marſyas Phrygien, qu'ayant oſé diſputer à Apolon la gloire de bien joüer de la flute, il en fut vaincu, (& certes il le devoit être, puiſqu'il étoit ſi imprudent que de conteſter contre un Dieu) & que ſon vainqueur l'écorcha pour punir ſa temerité, & pendit ſa peau à un arbre. Mais ce n'eſt qu'une fable qui n'a rien de vray, ni de vray-ſemblable. En effet ſi Apolon étant un Dieu joüoit autrefois de la flute, s'il entroit en diſpute avec les hommes pour leur conteſter la gloire de cet art, il n'étoit pas poſſible qu'aprés avoir remporté la victoire, il conçût une colere aſſez furieuſe pour exercer une vengeance ſi ſevere, ni qu'il prît du plaiſir dans le ſpectacle d'une ſi étrange cruauté: ce ſont de vaines imaginations des poëtes que l'antiquité a conſacrées. C'eſt pour ce ſujet que Nonnus de la ville de Panopole en Egypte, aprés avoir dit quelque choſe d'Apolon dans ſes Dionyſiaques, dont je ne me ſouviens pas maintenant, ajoûte les vers qui ſuivent:

Quand Marſyas oſa défier Apolon
Il reſſentit bientôt l'effet de ſa colere,
Et fut écorché vif par ce Dieu trop ſevere,
Qui luy enfla la peau de meſme qu'un balon.

Il y a des preuves certaines, & indubitables par leſquelles ceux qui ne ſe laiſſent pas ſurprendre

aux

aux fictions de la poësie, & qui jugent solidement des choses de l'antiquité demeureront convaincus, que ce supplice barbare étoit inconnu dans les premiers temps. Je ne dirai pas si devant Sapor, ce Prince violent & inhumain qui ne respiroit que le sang & que le carnage, il y a eu quelque exemple de cette cruauté brutale, ou si c'est luy qui l'a le premier exercée. Mais je sai bien qu'il est constant par le témoignage de plusieurs historiens, qu'ayant vaincu l'Empereur Valerien, & que l'ayant pris vif il luy fit souffrir ce supplice. Artaxare & Sapor qui commanderent les premiers aux Perses aprés la ruine des Parthes étoient tous deux de cruels, & de méchans Princes. L'un tua son seigneur legitime pour usurper l'autorité souveraine. L'autre inventa ce nouveau genre de cruauté.

CHAPITRE IX.

1. Artaxare regne quinze ans. 2. Sapor luy succede. 3. Odenat reprime son insolence. 4. Successeurs de Sapor. 5. Coûtume des Rois de Perse de donner à leurs enfans les noms des Nations subjuguées. 6. Narsés & Ormisdate Rois de Perse.

1. PUISQUE l'ordre de mon discours m'a conduit à Artaxare, j'estime qu'il est à propos que j'execute en cet endroit ce que j'ay promis ailleurs, & que je remarque la suite de ses successeurs. J'ay déja rapporté assez exactement, si je ne me trompe, tout ce qui regarde sa naissance, & la maniere dont il se rendit maître de Cidare. Il n'y a qu'une chose à y ajoûter qui est qu'il s'empara de l'Empire cinq cens trente huit ans aprés la mort d'Alexandre le grand, & dans la quatriéme année du regne d'Alexandre fils de Mammée ; & qu'il en joüit quinze ans moins deux mois.

2. Il eut pour successeur cet execrable Sapor, qui commanda trente & un an, & qui fit une infinité de maux aux Romains. Car se persuadant qu'aprés avoir tué leur Empereur il ne trouveroit plus rien qui pût s'opposer à ses armes, il ravagea la Mesopotamie, passa en Cilicie, & en

Syrie, & y fit un dégât étrange. Penetrant ensuite en Cappadoce il y fit un si horrible carnage, qu'il combla de corps morts une vallée renfermée entre deux montagnes, & qu'il se fit un chemin uni & égal pour conduire sa cavalerie du sommet de l'une au sommet de l'autre. Quand il fut retourné en son Royaume il y usa sans moderation d'une puissance qu'il n'avoit aquise que par injustice.

3. Mais son insolence fut reprimée par Odenat Palmyrenien de Nation, homme obscur & inconnu jusqu'alors, qui depuis toutefois devint celebre par les disgraces de Sapor,& par les maux qu'il luy fit souffrir.

4. Ormisdate son fils luy succeda, mais il ne regna qu'un an, & dix jours, & durant ce temps là ne fit rien de considerable. Non plus que Vararane qui regna aprés luy durant trois ans. Son fils qui portoit le mesme nom regna dix-sept ans. Vararane troisiéme goûta de l'Empire pendant quatre mois seulement, il fut surnommé Segansaa, & je me persuade que ce fut pour quelque raison particuliere fondée sur la coûtume du païs.

5. Quand les Rois de Perse ont reduit à leur obeïssance quelque Nation voisine ils tuent les Chefs, laissent aux peuples la vie & la liberté de cultiver les terres, à condition de leur en payer tribut. Et pour en conserver la memoire, ils donnent à leur fils le nom de la Nation vaincuë,

& ce nom tient lieu de trophée, & de monument de la victoire. Vararane ayant donc ſubjugué les Segetans, ſon fils fut appelé Seganſaa, c'eſt à dire Roy des Segetans. Celuy-ci ayant été enlevé par une mort promte & precipitée

6. Narſés luy ſucceda dans la puiſſance ſouveraine, & la poſſeda l'eſpace de ſept ans cinq mois. Il laiſſa ſon fils Ormiſdate heritier de ſa couronne, qui la porta preciſement autant de temps que luy, ce qui parut tout à fait extraordinaire & ſurprenant.

CHAPITRE X.

1. Sapor eſt couronné dans le ventre de ſa mere. 2. Les Romains perdent Niſibe durant ſon regne. 3. Suite de quelques-uns de ſes ſucceſſeurs. 4. Iſdigerde eſt tuteur de Theodoſe. 5. Jugement d'Agathias ſur ce choix.

1. SAPOR regna aprés durant pluſieurs années, & l'étenduë de ſon regne fut égale à celle de ſa vie. La Reine ſa mere étant enceinte la loy du Royaume deferoit la couronne à l'enfant qui devoit naître, mais il étoit incertain ſi ce ſeroit un garçon, ou une fille. Les grans de l'Etat propoſerent un prix conſiderable aux

devins qui ſeroient aſſez habiles pour le predire. Mais auparavant ils leur firent amener une cavalle qui étoit pleine, afin qu'ils devinaſſent quel poulain elle devoit avoir, étant aſſurez de reconnoître peu de jours aprés la verité ou la fauſſeté de leur prediction, & d'en tirer un prejugé de ce qu'ils prononceroient de l'enfant que la Reine metroit au monde. Je ne dirai pas ce qu'ils predirent du poulain, parceque je ne l'ay pas appris. Mais je ſay bien que ce qu'ils en predirent arriva, & cet évenement ayant fait voir que ces devins étoient ſavans dans leur art, on les preſſa de dire de quel enfant la Reine accoucheroit. Ils répondirent que ce ſeroit d'un garçon, & à l'inſtant les premiers du Royaume allerent couronner le ventre de la mere, & ſaluerent en qualité de Roy un enfant, dont le corps ne commençoit qu'à ſe former, & qui n'étoit encore capable que d'un foible mouvement. Ainſi quoy qu'ils euſſent la temerité de s'aſſurer de ce qu'il y a de plus caché & de plus ſecret dans la nature, ils furent toutefois ſi hureux que de voir arriver ce qu'ils s'étoient promis, car peu aprés Sapor nâquit avec l'autorité royale, il y fut élevé, & il y vieillit, n'étant mort qu'à l'âge de ſoixante & dix ans.

2. Ce fut dans la vingt-quatriéme année de ſon regne que la ville de Niſibe fut enlevée aux Romains par la lâcheté de l'Empereur Jovien. Car Julien étant mort ſoudainement dans le

fond de la Perſe, celuy-ci fut proclamé Empereur par l'armée. Mais ſe voyant revêtu de la puiſſance ſouveraine dans un païs ennemi où il luy étoit impoſſible d'apporter les remedes neceſſaires aux maux de l'Etat, & d'ailleurs s'ennuyant d'être ſi éloigné de Rome, & ſouhaitant d'y retourner promtement, il s'accorda à des conditions honteuſes, & dont les Romains reſſentent encore preſentement les mauvais effets. Car il abandonna une grande étenduë de païs, & rapocha de beaucoup les bornes de ſon Empire. Comme tout ce qui ſe fit en ce temps-là a été rapporté par pluſieurs autres Ecrivains, je n'ay pas deſſein de m'y arrêter, & je vas reprendre l'ordre des choſes que j'ay quittées.

3. Aprés la mort de Sapor ſon frere Artaxir luy ſucceda, & ne regna que quatre ans. Le fils de celuy-ci fut auſſi ſurnommé Sapor, & ne regna que cinq ans. Son fils Vararane qui fut ſurnommé Cermaſaa en regna onze. J'ay déja remarqué le ſujet de ces ſurnoms. Cerma eſt peut-être le nom d'un païs, ou d'un peuple ſubjugué par le pere, & ce nom a été impoſé au fils de meſme que celuy d'Afriquain, de Germanique, ou de quelque autre Nation vaincuë l'a été autrefois par les Romains aux grans Capitaines. Aprés luy Iſdigerde fils de Sapor gouverna l'Empire des Perſes, & c'eſt celuy-là qui fut ſi celebre parmi les Romains.

4. On dit que l'Empereur Arcadius étant pro-

che de sa mort fit son testament comme l'on a coûtume de faire dans cette occasion importante, & que par un article de ce testament il confia la tutele de son fils Theodose, & l'administration de son Etat à cet Empereur des Perses.

5. C'est une tradition ancienne qui a passé jusqu'à nous, & qui est également reçuë par les savans, & par le peuple. Pour moy je ne say aucune histoire où cela se trouve, & de tous les écrivains qui ont rapporté les circonstances de la mort d'Arcadius, il n'y a que Procope qui en ait fait mention. Il n'y a pas sujet de s'étonner que ce grand homme qui avoit une connoissance si vaste, & si étenduë de toute sorte d'histoires, ait su ce fait qu'il avoit peut-être lû dans quelque Auteur ancien, & que je ne le sache pas moy qui say si peu de chose. Mais j'estime qu'il y a lieu de trouver étrange, que ne se contentant pas de faire un simple recit de cet endroit de la vie d'Arcadius, il le releve par des eloges extraordinaires, & qu'il ne craigne pas d'avancer, que jamais ce Prince n'avoit fait paroître tant de prudence, ni tant de sagesse qu'en cette rencontre. Je me persuade au contraire que ceux qui approuvent, & qui loüent si fort ce conseil n'en jugent que par l'evenement. En effet qu'elle apparence y avoit-il qu'un Empereur Romain confiât ce qu'il avoit de plus cher à un étranger, à un Barbare, au Chef d'une nation ennemie,

qui étoit d'une religion contraire à la sienne, & dont il ne connoissoit pas assez la fidelité, & la vertu? Que si ce jeune Prince n'en souffrit aucun prejudice, & si son Etat luy fut fidelement conservé durant son bas âge ce fut plûtôt un effet de la probité de son tuteur, qu'une marque de la prudence de son pere. Je n'empêche pas toutefois que chacun ne juge de cette action comme il luy plaira.

CHAPITRE XI.

1. Isdigerde entretient la paix avec les Romains. 2. Vararane prent les armes contr'eux, & peu aprés les met bas. 3. Perose perit dans une embuscade dressée par les Nephtalites. 4. Ses Successeurs. 5. Cavade publie une loy pour rendre les femmes communes. 6. Il est mis dans la prison de l'oubli & s'en échape. 7. Zenon & Nepos ont de pareilles avantures.

1. ISDIGERDE regna vingt & un an, & durant ce temps il n'exerça aucun acte d'hostilité contre les Romains. Au contraire il demeura toujours constant dans leur amitié, & dans leur alliance soit que cela soit arrivé par hasard, ou par l'affection qu'il portoit au jeune Prince

Prince ſon pupile, & par quelque reſpect de la tutele qui luy avoit été confiée. Vararane ſon fils ayant pris poſſeſſion de ſon Royaume leva une armée contre les Romains. Mais ayant été reçû avec toute ſorte de civilité par les Gouverneurs des places, & par les Capitaines qui commandoient ſur la frontiere il s'en retourna ſans faire aucun degât ſur les terres de l'Empire. Il regna vingt ans, & laiſſa ſon Royaume à ſon fils Iſdigerde qui en regna dix-ſept, & quatre mois. Aprés ſa mort Peroſe fut déclaré Empereur.

3. Il étoit d'un naturel fier, & inſolent. Il ſe plaiſoit aux entrepriſes extraordinaires, & il affrontoit volontiers les dangers. Mais il ne ſe conduiſoit pas par des conſeils ſolides, & il avoit plus de hardieſſe que de prudence. Il perit malhureuſement dans une guerre qu'il faiſoit aux Nephtalites, & ce ne fut pas tant par la valeur de ces peuples que par ſa propre temerité. Car au lieu de marcher toujours avec défiance dans un païs ennemi, & de ſe donner de garde des embuſcades il s'y precipita luy-meſme, & s'engagea dans des foſſez creuſez exprés au milieu d'une large campagne où il fut accablé avec toute ſon armée dans la vingt-quatriéme année de ſon regne, & perit honteuſement par l'artifice, & par les armes des Huns, car les Nephtalites ſont de cette Nation.

4. Obalas ſon frere ayant été élevé à l'Empire n'y fit aucun memorable exploit de guerre, non

seulement parce qu'il étoit d'un naturel porté à la paix, mais aussi parce qu'il ne vécut pas long-temps, & qu'il ne regna que l'espace de quatre années. Il eut pour successeur Cavade fils de Perose qui eut plusieurs guerres contre les Romains, qui remporta divers avantages sur ses voisins, & qui passa toute sa vie sous les armes, & dans les hasars. Il se rendit fâcheux, & insupportable à ses sujets en changeant la police de l'Etat, & en renversant les coûtumes les plus saintement établies.

5. On dit qu'il publia une loy pour rendre les femmes communes, non suivant l'intention de Socrate, ni de Platon, ni pour procurer à ses peuples les avantages que ces Philosophes ont crû qu'on pouvoit tirer d'une pareille communauté, mais pour donner à tous les hommes une liberté effrenée de joüir de telle femme qu'il leur plairoit quoy qu'elle fût liée à un autre par le nœud du mariage. Ainsi l'on tomboit souvent dans les prostitutions les plus honteuses qui étoient autorisées par cette loy. Ce qui fâchoit extrémement les personnes de condition qui ne pouvoient se resoudre de souffrir cette infamie, de sorte que cette nouvele ordonnance fut l'occasion d'une conspiration contre luy, & de la rüine de sa grandeur.

6. Car ses sujets s'étant soulevez en l'onziéme année de son regne ils l'enfermerent dans un fort appelé le fort de l'oubli, & ils le dépoüillerent

de l'autorité royale pour en revêtir Zamaſphe ſecond fils de Peroſe qui étoit en reputation de moderation, & de clemence, de ſorte qu'ils penſoient avoir ſi bien établi leur repos que rien ne ſeroit plus capable de le troubler. Mais peu de temps aprés Cavade s'étant échapé ſoit, comme dit Procope, par l'intelligence de la Reine ſa femme qui s'expoſa à la mort pour le delivrer, ou par une autre maniere il ſe retira ſur les terres des Nephtalites, & implora la protection de leur Roy qui faiſant reflexion ſur l'inſtabilité des choſes humaines luy fit un accueil favorable, le conſola avec les paroles les plus obligeantes, le regala de magnifiques feſtins, & enfin l'honora de ſon alliance en luy donnant ſa fille en mariage. Il leva enſuite une armée pour combattre ſes ennemis, & pour ſe rétablir dans ſes Etats. Il parut clairement par les changemens ſurprenans dont ſa vie fut partagée en un petit eſpace de temps combien le ſuccés des entrepriſes que forment les hommes eſt ſouvent contraire à toutes les apparences. De Souverain il fut reduit à la condition de ſujet, & de priſonnier. Il ſe ſauva de priſon, & devint fugitif, étranger, & ſuppliant. De ſuppliant, & d'étranger il fut élevé à la dignité de gendre du Roy, & à l'honneur de ſa plus étroite familiarité. Peu aprés il retourna en ſon Etat, & s'y rétablit avec auſſi peu de fatigue, que de danger, comme ſi les conjurez luy euſſent gardé, & non ravi cette place ſi

haute, & si eminente : Zamasphe se contentant d'avoir occupé le trône durant quatre ans en descendit sans regret, & s'accommodant sagement à la necessité du temps il prefera sa sureté & son repos aux perils, & aux inquietudes qui sont inseparables de l'ambition de regner. Cavade joüit depuis son rétablissement l'espace de trente années d'une autorité plus absoluë qu'il n'avoit fait auparavant, de sorte qu'il regna à deux fois quarante & un an. Les circonstances singulieres de sa disgrace, & de son rétablissement ont été remarquées par de bons historiens. J'ajoûteray toutefois en cet endroit une reflexion qu'ils ont oublié de faire. C'est un juste sujet d'admiration & d'étonnement que le mesme temps a produit de semblables mouvemens dans l'Empire des Romains & dans celuy des Perses, comme si dans l'un & dans l'autre la fortune eût pris plaisir à se joüer de la grandeur, & de la majesté des Princes.

7. Car peu auparavant Zenon Isaurien Empereur des Romains qui autrefois avoit été surnommé Tarasiscodisée fut déposé par une conjuration d'Illus, de Basilisque, & de Conon appuyez par le credit, & par les cabales de l'Imperatrice Berine. Ce Prince ayant été obligé de se sauver en Isaurie en retourna quelque temps aprés, tua Basilisque qui durant deux ans avoit usurpé une puissance souveraine, & se rétablit dans ses Etats dont neanmoins il ne

joüit pas long-temps parce qu'il mourut. D'un autre côté Nepos Empereur d'Occident fut enveloppé en des malheurs aussi funestes, & aussi déplorables que ceux dont nous venons de parler. Car ayant été trahi par la perfidie d'Oreste il fut contraint de s'enfuir d'Italie dépoüillé des marques de sa dignité qu'il ne reprit plus étant mort dans une condition privée. Ainsi les puissances les plus relevées, & les plus augustes furent sujettes en ce temps-là à des disgraces extraordinaires, & tout-à-fait surprenantes. Ceux qui ont accoûtumé de s'occuper à la meditation de ce qu'il y a de plus obscur, & de plus caché dans le monde en pourront rechercher la cause; pour moy je finiray ici cette longue digression.

CHAPITRE XII.

1. Eloge de Cosroës, & sa mort. 2. Serge Interprete des Langues a fourni à Agathias la suite des Rois de Perse. 3. Cosroës fait la paix avec Justinien.

1. CAVADE étant mort dans la cinquiéme année de l'Empire de Justinien, Cosroës luy succeda, & fit une infinité de belles actions. Procope en a écrit quelques-unes. J'en ay aussi rapporté un grand nombre, & je rap-

porteray le reste dans la suite de cette histoire. Je n'en diray rien maintenant de peur de troubler l'ordre du temps si ce n'est que son regne, qui a duré quarante-huit ans, a été un regne tout plein de victoires. En effet la vie de ce Prince a été si illustre qu'il a effacé la gloire de tous ses predecesseurs. Je n'excepte pas Cyrus fils de Cambyse, ni Darius fils d'Hystaspe, ni le fameux Xerxes qui fit marcher sa cavalerie sur la mer, & voguer sa flote sur la cime des montagnes. Mais l'éclat de ses actions, & la magnificence de ses trophées ne le purent exemter d'une fin déplorable & tout à fait indigne de la reputation glorieuse qu'il avoit si justement meritée par tant de memorables exploits. Car comme il étoit dans un bourg des Thamaniens aux environs des montagnes Carduchiennes où il avoit dessein de sejourner une partie de l'été à cause que l'air y est fort temperé, Maurice fils de Paul qui avoit reçu de l'Empereur Tibere fils de Constantin, le commandement des legions d'orient, fit irruption dans le païs des Araxiens qui borne les terres de ce bourg, & y fourragea tout ce qu'il put rencontrer. Ayant ensuite passé le fleuve Zirma, il penetra plus avant, & continua de piller & de brûler. Cosroës étoit si proche qu'il pouvoit voir le feu des ennemis qui desoloient toute la campagne. Il fut vivement touché de ce spectacle, qui luy étoit si nouveau, que jamais rien de semblable ne luy étoit

arrivé, tellement que saisi de honte, & de crainte il n'eut pas le courage de se remuer pour donner la chasse à ces coureurs. Mais ne pouvant moderer la douleur qu'il ressentit de cette disgrace, il s'abandonna au desespoir, & tomba dans une maladie dangereuse. On l'emporta aussi-tôt dans ses palais de la Seleucie, & de Ctesiphon, où il mourut peu de jours aprés. Si j'ay passé les bornes que je m'étois prescrites, & si j'ay laissé des choses qui sembloient se presenter à moy d'elles-mesmes pour en chercher d'autres plus éloignées, c'est que j'ay été emporté & comme ravi par la rareté des avantures merveilleuses. Mais puisque je reconnois maintenant combien je me suis détourné de mon sujet, il est à propos que je le reprenne, & que cependant j'omete toutes les autres narrations pour les placer aprés dans leur ordre.

2. Je me suis aquité de ma promesse, & j'ay exposé avec une entiere fidelité la suite des Rois de Perse, & le nombre des années de leur regne. Et je ne doute point que ce que j'en ay rapporté ne soit tres veritable, parce que je n'ay fait que le transcrire de leurs archives. Serge ce savant interprete des langues étant en ce païs-là pria les gardes des chartres, comme je l'en avois souvent sollicité, d'avoir la bonté de les luy communiquer, afin que les Romains pussent s'instruire par écrit de ce qu'il y a d'utile dans les mœurs, & dans les coûtumes des Perses. Ils luy

accorderent volontiers cette grace, étant persuadez qu'il leur seroit glorieux que nous connussions la suite de leurs Rois qui s'est conservée sans interruption durant un si grand nombre d'années, & que nous sussions les actions memorables dont chacun d'eux a signalé son regne. Serge ayant pris leurs noms, la durée de leur Empire, & ce qui s'y est passé de remarquable, en fit une traduction également fidele, & elegante en langue Greque; car il savoit parfaitement l'art de traduire, & il en avoit merité l'estime de Cosroës, de qui il étoit consideré comme le premier interprete des deux Empires, & il me l'envoya avec une affection, & avec une bonté toute particuliere, & m'exhorta en mesme temps à travailler, comme j'ay fait, au dessein pour lequel je la luy avois demandée. De la vient que je ne m'accorde pas avec ce que Procope a écrit touchant Cavade, croyant devoir suivre comme plus vray ce que j'en ay trouvé dans les chroniques des Perses.

Ce travail étant achevé il est temps que je reprenne la suite de mon histoire que j'avois quittée à la fin de la guerre des Laziens.

3. Nacoragan ayant été cruellement puni de la lacheté avec laquelle il avoit pris la fuite, & abandonné la victoire, Cosroës considera qu'il luy étoit impossible de continuer la guerre dans le païs des Colchéens, parce que les Romains étoient maîtres de la mer, d'où ils tiroient toutes
les

les provisions necessaires, au lieu qu'il étoit obligé d'envoyer des vivres à ses troupes ou sur des bêtes de charge, ou mesme sur le dos des hommes; ce qui ne se pouvoit faire sans une fatigue incroyable. Cela fut cause qu'il se resolut de faire la paix, & que pour ce dessein il envoya un Ambassadeur à Constantinople nommé Sich, personnage d'une rare suffisance: qui aprés avoir eu plusieurs conferences avec l'Empereur convint avec luy que les deux Nations retiendroient les places dont elles étoient en possession par le droit des armes, jusqu'à ce qu'elles eussent fait ensemble un traité à d'autres conditions. L'accord étant ainsi conclu Sich retourna en Perse. Quand les deux armées en eurent appris la nouvele, elles poserent les armes, & commencerent à s'abstenir, en execution de ce traité, de tout acte d'hostilité, dont elles s'étoient déja abstenuës quelque temps auparavant, comme par une convention tacite.

HISTOIRE
DE L'EMPEREUR
JUSTINIEN,
ECRITE PAR AGATHIAS.
LIVRE CINQUIE'ME.

CHAPITRE I.

1. Courses des Tzaniens. 2. Theodore part pour les aller reprimer. 3. Il les défait. 4. Joye que Justinien a de leur défaite.

1. LA paix qui avoit été concluë entre ces deux puissantes Nations fut fidelement entretenuë, & ne fut de long-temps troublée par le bruit des armes. Mais dans le mesme temps les Tzaniens qui sont des peuples qui habitent vers le Pont-Euxin du côté de midi aux environs de Trebizonde, & qui depuis une longue suite d'années étoient demeurez dans l'alliance, & dans la sujetion des Romains, exciterent de nou-

veaux desordres. Il est vray que quelques-uns d'entre eux demeurerent en repos, & ne contrevinrent en aucune chose aux traitez de l'alliance. Mais les autres firent des courses sur les terres de leurs voisins, pillerent la campagne, dépoüillerent les passans, & ayant mesme penetré jusques en Armenie, ils en enleverent tout ce qu'ils purent trouver, & exercerent tous les actes d'hostilité ausquels se portent des ennemis declarez.

2. Aussi-tôt on dépêcha contre eux Theodore Capitaine originaire de leur Nation, fort consideré parmi les Romains, & dont nous avons souvent parlé. Il étoit plus capable de cet employ-là qu'aucun autre qu'on eût pû choisir. Car comme il connoissoit le païs, il savoit par où les ennemis pouvoient venir, par où il faloit les attaquer, & en quels endroits on devoit faire camper l'armée. Etant donc parti de Colchide en diligence avec des forces suffisantes, & ayant traversé la riviere de Phase il arriva en peu de jours sur les terres des ennemis, où il campa proche de la ville de Theodore, qui est aussi appelée Risée. Là il fortifia son camp d'un bon retranchement, il envoya querir ceux des Tzaniens qui étoient demeurez en repos, & aprés avoir loüé leur sage resolution, il leur fit des presens considerables pour conserver leur amitié. Quant aux autres qui avoient violé si injurieusement l'alliance des Romains, il se disposoit à s'en venger par les armes. Mais ces Barbares sans perdre

de temps vinrent attaquer ſon retranchement, & s'étant amaſſez ſur une hauteur qui le commandoit, ils jetterent un nombre infini de traits contre les Romains fort ſurpris d'une charge ſi imprevûë. Pluſieurs toutefois ſortirent du camp, & marcherent courageuſement contre l'ennemi, mais ſans ordre, & ſans conduite, car au lieu de tâcher de l'attirer dans la campagne ils ſe couvroient la tête de leurs boucliers, & pleins de colere, & de dépit ils s'efforçoient de grimper ſur la colline. Les Tzaniens qui cependant tiroient continuellement contre les Romains, & qui roulloient de groſſes pierres, en tuerent environ quarante, & repouſſerent les autres ſans peine.

3. Ces Barbares enflez du ſuccés avantageux de cette premiere rencontre, s'approcherent du camp, où le combat fut extremement échaufé. Car les Tzaniens faiſoient tous leurs efforts pour le forcer, & pour paſſer tout au fil de l'épée, & les Romains au contraire croyoient qu'il leur ſeroit honteux non ſeulement de ne pas repouſſer, mais auſſi de ne pas défaire leurs ennemis. Les deux partis ſe choquoient avec une grande impetuoſité, & étant venus aux mains ils ne relâchoient rien de leur premiere ardeur, de ſorte que la mêlée étoit furieuſe, & la victoire incertaine. Theodore Capitaine des troupes Romaines ayant remarqué que les Tzaniens gardoient mal leurs rangs, & qu'ils ne combattoient qu'en

desordre, étant tous amassez dans un seul endroit, au lieu d'attaquer le camp par plusieurs côtez differens, laissa une partie de ses soldats pour leur resister de front, & envoya le reste par derriere pour les investir. Du moment qu'ils parurent, & qu'ils sonnerent de la trompette, les Tzaniens ne songerent qu'à prendre la fuite, tellement qu'étant saisis d'épouvente on les tuoit sans qu'ils fissent de resistance. Deux mille demeurerent sur la place. Les autres se disperserent en divers endroits. Ainsi Theodore ayant domté les rebelles écrivit à l'Empereur ce qui s'étoit passé, & luy demanda ce qu'il souhaitoit qu'on en fit? L'Empereur commanda qu'on leur imposât un tribut annuel, pour servir à la posterité de marque de leur défaite, & de leur sujetion. On fit donc le denombrement de ce peuple, & on arrêta la somme que chacun devoit payer. Depuis ce temps-là on a toujours continué de la recevoir.

4. Cette expedition apporta beaucoup de joye à Justinien, & il la considera comme une des plus signalées de son regne. C'est pourquoy dans une de ses ordonnances qu'on a accoutumé d'appeler Novelles il met la défaite de cette Nation au nombre des plus illustres, & des plus glorieuses de ses victoires. Voila de quelle maniere fut reprimée l'insolence des Tzaniens. Ensuite Theodore revint dans le païs des Laziens se joindre aux autres Chefs.

CHAPITRE II.

1. Tremblement de terre. 2. Mort d'Anatolius. 3. Jugement du peuple ſur ſa mort. 4. Reflexion d'Agathias ſur ce jugement.

1. IL arriva quelque temps auparavant à Conſtantinople un nouveau tremplement de terre, dont peu s'en falut qu'elle ne fût entierement renverſée. En effet jamais on n'en avoit vû de pareil, ſoit pour la violence, ou pour la durée. Il parut encore plus terrible par la circonſtance du temps, & par la rencontre d'une grande ſolennité. Sur la fin de l'autonne, lorſque l'on faiſoit les feſtins que les Romains ont inſtituez en memoire de leur naiſſance, le froid étoit auſſi cuiſant qu'il doit être lorſque le ſoleil eſt dans le ſigne du Capricorne,& ſur tout ſous le huitiéme climat,que ceux qui ſont ſavans dans la geographie ont trouvé à propos de dénommer du Pont Euxin par où il paſſe.Ce fut donc en cette ſaiſon, & au milieu de la nuit, pendant que les hommes dormoient d'un profond ſommeil, que les fondemens des maiſons furent ébranlez par un horrible tremblement. Quoy que d'abord l'agitation fût violente, elle ne laiſſa pas d'augmenter toujours. Quand tout le monde fut éveillé

on entendit des cris, & des gemiſſemens lamentables, par leſquels on imploroit le ſecours du ciel dans une neceſſité ſi preſſante. Le tremblement étoit ſuivi d'un bruit épouventable qui ſortoit comme un tonnerre des entrailles de la terre. La baſſe region de l'air étoit couverte d'une noire fumée, qui comme une épaiſſe nuée redoubloit l'obſcurité de la nuit. Les hommes tout tranſportez de crainte fuyoient hors de leurs maiſons, & couroient dans les ruës, & dans les places publiques, comme ſi le danger y eût été moindre qu'ailleurs. Tous les edifices étant contigus, & ſe trouvant peu d'endroits qui fuſſent vuides, & découverts. Ils s'imaginoient qu'en levant les yeux au ciel ils appaiſeroient ſa colere. Au moins cette poſture leur ſervoit à diminuer un peu leur crainte. Quoy qu'ils fuſſent tous percez d'eau, & qu'ils tremblaſſent de froid, ils ne ſe mettoient point à couvert, ſi ce n'étoit qu'ils entraſſent dans les Egliſes pour ſe jetter aux piés des Autels. Il y avoit des femmes non ſeulement de la lie du peuple, mais des plus illuſtres par leur naiſſance, qui demeuroient expoſées avec les hommes à toutes les injures de l'air, & de la ſaiſon. Dans cette generale conſternation on confondoit les conditions, & les rangs, & on fouloit aux piés le reſpect qui eſt dû aux qualitez, & à l'âge. Les eſclaves mépriſant les commandemens de leurs maîtres, & n'obeïſſant plus qu'à la crainte alloient ſe refugier

dans les temples. Le peuple se croyoit égal au Magistrat, parce que tout le monde étoit enveloppé dans un peril commun, & exposé à un mesme genre de mort. Cette nuit-là plusieurs maisons furent abatuës dans le quartier que l'on appele Regio, qui est celuy du port où sont les vaisseaux. Il arriva d'autres accidens qui furent trouvez étranges, & merveilleux. Il y eut des toits bâtis de bois, & d'autres de pierre, qui s'entrouvrirent de telle sorte que ceux qui étoient dessous voyoient le ciel, & les astres, comme dans un lieu tout découvert, & qui aprés se rejoignirent, & reprirent leur premiere place. Il y eut des colonnes qui furent arrachées du haut des maisons par l'effort du tremblement, & jettez bien haut en l'air, d'où elles retomberent sur des bâtimens assez éloignez avec un débris, & un fracas effroyable. On remarqua encore d'autres evenemens, tels qu'on a vû dans le passé en pareilles conjonctures, & tels qu'on verra à l'avenir tant que la terre subsistera, & tant que la nature sera sujette à de semblables dereglemens. Mais il semble que tous ceux que l'on verra, & que l'on a vûs parurent tous ensemble dans ce temps. Il y perit une grande multitude de peuple.

2. Parmi les personnes de condition, & du Senat il ne mourut qu'Anatolius qui avoit été honoré de la dignité de Consul, & qui avoit alors l'intendance de la maison, & des finances de

l'Empereur

l'Empereur. Les Romains appelent Curateurs ceux qui ſont élevez à cette charge. Comme il dormoit dans ſon lit, un marbre appliqué au mur de ſa chambre, & tel que ceux qui recherchent l'oſtentation, & la pompe de ces ornemens inutiles ont accoûtumé d'y avoir, luy tomba ſur la tête, & le tua à l'heure meſme, ne luy laiſſant qu'autant de temps qu'il en faloit pour jetter un profond ſoûpir, & pour expirer. Quand le jour parut tous les amis allerent ſe ſaluer, & s'embraſſer avec les témoignages les plus tendres de l'affection, & de la joye, mélez toutefois de beaucoup de crainte.

3. Lorſqu'on celebra les funerailles d'Anatolius quelques gens du peuple publierent que ſa mort étoit un juſte châtiment de ſes violences. Que c'étoit le prix des injuſtices qu'il avoit commiſes contre ſes propres amis, à qui il avoit ravi le bien; que c'étoit le fruit des teſtamens qu'il avoit couverts du vain pretexte de l'amitié de l'Empereur, pour s'enrichir des dépoüilles des familles contre l'intention des mourans, & contre la diſpoſition des loix, qui veulent que les enfans ſoient les heritiers de leurs peres. Voila ce qui ſe debitoit parmi les gens de baſſe condition pour la cauſe certaine de la fin precipitée, & violente de ce Magiſtrat.

4. Pour moy je doute beaucoup de la verité de ces jugemens, & je ne voi pas ſur quel fondement on les peut raiſonnablement établir. Les trem-

blemens de terre meriteroient d'être souhaitez,& d'être loüez par les hommes s'ils savoient faire le discernement des gens de bien, & des méchans pour punir les uns, & pour épargner les autres. Quand on demeureroit d'accord qu'Anatolius eût été un méchant homme, il y en avoit de plus méchans à Constantinople qui toutefois ne ressentirent aucun mal dans le temps qu'il fut écrasé. C'est pourquoy je suis persuadé qu'il est difficile de connoître la veritable raison pour laquelle il fut écrasé tous les autres ayant été conservez, veu mesme que c'est le sentiment de Platon que de tous les coupables il n'y en a point de plus malhureux que ceux qui ne sont pas punis en cette vie, ou par une mort violente, ou par un autre châtiment, mais qui en sortent sans avoir été purgez de leurs crimes, comme des esclaves qui portent sur le front les marques honteuses de leur servitude. Que si la pensée de ce Philosophe est veritable il faut avoüer que ceux qui ont reçû la peine qu'ils ont meritée sont plus heureux que ceux qui ne l'ont pas encore reçûë & qui la doivent recevoir. Au reste il seroit à souhaiter que cette opinion fût gravée profondement dans le cœur de tous les hommes, parce qu'il y en auroit un grand nombre qui se retireroient de leurs crimes par l'apprehension de perir miserablement. Au moins on demeurera d'accord qu'une longue vie n'est pas toujours une marque de probité, ni une mort fu-

neste & inopinée une preuve d'une mauvaise vie. Nous ne saurons avec certitude quelle est la juste retribution qui est dûë aux actions que nous faisons en ce monde que quand nous n'y serons plus. Cependant chacun en portera tel jugement qu'il trouvera à propos, & je reprendray la narration que j'avois quittée.

CHAPITRE III.

1. Predictions de la fin du monde. 2. Fausse pieté. 3. Opinion d'Aristote touchant la cause des tremblemens. 4. Machines d'Antheme excellent Ingenieur.

1. LE tremblement de terre continua durant plusieurs jours. Quoy qu'il fût moins furieux qu'au commencement il ne laissoit pas de l'être assez pour renverser tout ce qui subsistoit encore. On répandit dans le mesme temps parmi le peuple de faux bruits, & de vaines predictions de la fin du monde, que l'on disoit devoir bien-tôt arriver. Certains imposteurs s'étoient erigez en devins, qui quoy qu'ils ne debitassent que leurs folles imaginations, ne laissoient pas de trouver de la creance dans des esprits saisis de crainte. Ils feignoient d'être possedez par des demons, & comme si une misere aussi horrible que celle-là leur eût été glorieuse, ils

predisoient avec ostentation les malheurs les plus tragiques qu'ils se vantoient leur avoir été revelez par les spectres qui leur étoient apparus. D'autres considerant le cours, & le mouvement des astres en tiroient des presages des plus funestes disgraces, & de la ruine entiere du monde. On ne manque jamais dans les calamitez extraordinaires de rencontrer une foule de semblables imposteurs. Aussi se tromperent-ils tous fort heureusement pour le bien de l'Empire. Il faloit cependant punir avec severité l'impudence de ces gens-là qui publioient ainsi leurs extravagances, & leurs songes, en s'attribuant une connoissance que Dieu s'est reservée.

2. Il n'y avoit personne alors qui ne fût rempli d'apprehension. On entendoit de toutes parts des prieres, & des hymnes. On voyoit une pratique exacte, & fidele de toutes les choses que l'on louë si souvent par les paroles, & que l'on confirme si rarement par les actions. Les particuliers executoient les contracts de bonne foy. Les Juges renonçoient à l'interêt pour n'avoir plus d'autre regle de leurs avis que la loy. Les puissans ne faisoient plus servir leur autorité à l'oppression des foibles, & ils s'abstenoient de toute sorte d'injustice, & de violence. Quelques-uns changerent de condition, & d'état, & quittant les honneurs, les richesses, & tout ce qu'on cherit le plus dans le monde, ils embrasserent une vie d'hermites, & de solitai-

res. Les Eglises furent toutes remplies de presens. Les riches porterent durant la nuit des vivres, & des habits dans les ruës pour appaiser la faim, & pour couvrir la nudité des pauvres qui y étoient exposez. Tout cela dura un certain espace de temps, c'est à dire autant que dura la crainte. Quand le danger fut passé la plûpart reprirent leur maniere de vie ordinaire. Ce qui fait bien voir que le sentiment où ils étoient alors n'étoit pas le sentiment d'une devotion solide, ni d'une pieté veritable qui ne procede que d'un jugement éclairé, & d'une volonté constante : mais que c'étoit un mouvement dereglé par lequel ils se portoient à un commerce plein de mauvaise foy, & de tromperie pour se delivrer du mal dont ils étoient tourmentez. C'est ainsi que nous faisons quelquefois de bonnes actions quand nous sommes pressez par la necessité, & émûs par l'apprehension du peril.

3. Il se tint aussi alors plusieurs discours sur le sujet des exhalaisons. Aristote fut de toutes les conversations. Les uns le loüoient d'avoir découvert la veritable origine des tremblemens de terre, les autres soûtenoient que son opinion n'étoit pas tout à fait conforme à la verité. Quelques-uns pour confirmer ce qu'il tient que ces furieux mouvemens procedent d'une vapeur noire & épaisse renfermée dans les concavitez de la terre, rapportoient une certaine machine qu'Antheme avoit inventée.

4. Cet Antheme étoit originaire de la ville de Tralles. Il ſuivoit la profeſſion des Ingenieurs, qui joignant la connoiſſance de la Geometrie à celle de la Phyſique conſtruiſent des ouvrages dont les effets ſont tout ſemblables à ceux des creatures animées. Il n'excella pas moins dans les Mathematiques que ſon frere Metrodore dans la Grammaire. J'eſtime que leur mere a été fort hureuſe d'avoir contribué à la naiſſance de deux ſi grans hommes. Elle eut encore pour fils Olympe perſonnage tres-ſavant dans la Juriſprudence, & tres verſé dans les affaires du bareau, Dioſcore, & Alexandre tous deux fort habiles dans la Medecine. Dioſcore paſſa toute ſa vie dans ſon païs où il exerça ſa profeſſion avec une rare ſuffiſance. Alexandre fut mandé à Rome où il devint fort celebre. La reputation d'Antheme, & de Metrodore ſe répandit par tout l'Empire, & vint juſqu'aux oreilles de l'Empereur qui les attira à Conſtantinople, où ils donnerent d'amples preuves de leur capacité, & de leur merite. Celuy-ci inſtruiſit des enfans des meilleures maiſons, & leur inſpira une merveilleuſe paſſion pour l'eloquence. L'autre bâtit dans Conſtantinople, & dans pluſieurs autres villes de l'Empire une infinité de beaux ouvrages, qui porteront tant qu'ils ſubſiſteront la gloire de leur auteur, ſans que nous entreprenions de la ſoûtenir par nos paroles. Il faut que je diſe maintenant ce qui m'a engagé à parler de luy.

Il y avoit à Conſtantinople un homme nommé Zenon celebre dans la profeſſion de l'eloquence, & connu de l'Empereur, qui étoit ſi proche voiſin d'Antheme que leurs maiſons étoient jointes par un mur commun. Il ſurvint entr'eux un procés ou pour des vûës faites de nouveau dans un mur, ou pour l'elevation de quelque bâtiment qui ôtoit le jour, ou pour un autre ſujet ſemblable tel qu'il peut arriver entre des voiſins. Antheme ayant été vaincu par l'eloquence de ſa partie qui étoit demandeur, & accuſateur, & reconnoiſſant qu'il n'avoit pas comme luy l'avantage de la parole chercha dans l'art où il excelloit un moyen de ſe venger de la perte de ſa cauſe. Zenon avoit une maiſon fort ſpatieuſe, enrichie de beaucoup d'ornemens où il recevoit ſouvent ſes amis. Il y avoit une ſale baſſe joignante à la maiſon d'Antheme, ce fut en cet endroit que celuy-ci s'aviſa de mettre au dedans de ſon logis pluſieurs grans vaiſſeaux pleins d'eau auſquels il attacha des tuyaux de cuir qui étoient aſſez larges par le bas pour couvrir tout-à-fait les vaiſſeaux, & fort étroits par le haut par où il les attacha aux ſolives du plancher de ſon voiſin avec tant de juſteſſe que l'air qui y étoit renfermé montoit ſans ſe diſſiper en aucune ſorte. Il alluma enſuite un grand feu ſous les vaiſſeaux. Quand l'eau commença à boüillir elle jetta une vapeur épaiſſe qui s'éleva avec beaucoup de violence parce que les canaux

où elle étoit enfermée étoient plus étroits par le haut que par le bas. Quand elle fut arrivée aux solives elle les ébranla de telle sorte que tout le plancher en trembla. Ceux qui étoient dans la maison en sortirent promtement, & s'enfuirent dans les ruës, & dans les places publiques tout saisis de crainte. Zenon étant allé à la cour demanda à ceux de ses amis qu'il y trouva ce qu'il leur sembloit de ce tremblement de terre, & s'ils n'en avoient point été incommodez. Quand ils se fâchoient de ce qu'il leur disoit, & de ce qu'il faisoit de si mauvais presages ils le mettoient encore dans une plus grande perplexité, car il ne pouvoit douter de la verité de ce qu'il avoit éprouvé dans sa propre maison, & il n'osoit contester avec opiniâtreté contre des personnes de qualité qui s'offençoient de son discours. Ceux qui soûtenoient que les tremblemens de terre naissent des exhalaisons, & des vapeurs qui y sont renfermées se servoient de cet exemple, & assuroient que ce savant Ingenieur connoissant la cause veritable de ces furieux mouvemens avoit trouvé l'art d'imiter la nature. Voila ce qu'on disoit en ce temps-là quoy que peut-être on ne le crût pas serieusement. Pour moy cela me paroît ingenieusement imaginé, mais toutefois cela ne me persuade pas. Quand des chats courent sur les planches d'un grenier ils y impriment un pareil mouvement. Je pense neanmoins qu'il n'y a personne qui voulût

voulût le prendre pour un exemple de ceux qui ébranlent la terre, & qui renverſent les provinces. Il eſt vray que ces inventions de la mechanique ſont admirables: mais pour cela elles n'expliquent pas le veritable principe des deſordres dont nous parlons. Antheme fabriqua contre Zenon diverſes autres machines, & une entre autres pour foudroyer ſa maiſon. Il recevoit dans un miroir concave tous les rayons du ſoleil, puis le tournant tout à coup vers la maiſon de Zenon il la rempliſſoit d'une lumiere extraordinaire dont ceux qui s'y trouvoient étoient ébloüis, & épouvantez. Il excitoit auſſi par la colliſion de certains corps propres à rendre un grand ſon, un bruit capable d'étonner les plus hardis, & tout à fait ſemblable à celuy du tonnerre quand il gronde dans le flanc d'une nuë. Zenon ayant enfin reconnu l'artifice par lequel tous ces effets ſurprenans étoient produits, s'alla jetter aux piés de l'Empereur pour ſe plaindre des mauvais offices que luy rendoit ſon voiſin. On dit que la colere luy fit dire de fort bons mots en cette occaſion; car faiſant alluſion à quelques vers anciens, il dit dans le Senat que n'étant qu'homme il n'étoit pas aſſez fort pour reſiſter à un ennemi qui lançoit le tonnerre comme Jupiter, & qui ébranloit la terre comme Neptune. Ces effets ſont merveilleux, quoy qu'ils ne ſoient qu'un jeu de l'invention des hommes. Mais ils ne ſervent de rien pour découvrir l'o-

rigine de ce qui se fait dans la nature. Au reste chacun peut suivre sur ce sujet le sentiment qui luy paroîtra le plus vray semblable. Pour moy je retourneray à l'endroit de ma narration, d'où je me suis un peu éloigné.

CHAPITRE IV.

1. Soins pris par Justinien pour reparer Constantinople. 2. Poësies de Paul fils de Cyrus Florus.

1. LA ville de Constantinople fut affligée de ce mal durant tout l'hiver. Lors mesme qu'il fut cessé la terre étant ferme comme auparavant, plusieurs s'imaginoient sentir encore quelque sorte d'agitation, tant ils étoient preoccupez de la frayeur de cette déplorable calamité, & tant leur jugement étoit troublé par les soupçons, & par les défiances. L'Empereur songea aussi-tôt à relever les edifices qui avoient été abatus, & à reparer ceux qui subsistoient encore. Son principal soin fut de rebâtir la grande Eglise. Autrefois aprés qu'elle eut été brûlée par le peuple, il la rendit beaucoup plus magnifique, soit pour sa hauteur, & pour son étenduë, ou pour la beauté du dessein, & pour la richesse des ornemens, & il la fit bâtir de chaux & de brique liée avec du fer, sans qu'il y eût de bois

pour éviter le danger du feu. Ce fut cet Antheme dont nous venons de parler, qui en donna alors le dessein. La voûte de la nef ayant été ruinée une seconde fois par le tremblement de terre long-temps depuis la mort d'Antheme, on en fit une autre & plus haute, & plus solide que la premiere. Le jeune Isidore, & les autres architectes jugerent de la structure de ce qui avoit été abbatu par ce qui avoit été conservé. Ils ne toucherent point à la voute qui regardoit le levant, ni à celle qui regardoit le couchant, ils éleverent seulement les deux autres pour conserver la mesme symmetrie dans toutes les quatre. Et pour rendre l'edifice plus regulier, ils firent au milieu un dome moins large, & moins beau que l'ancien, mais plus ferme, & plus durable. Ce que je viens de dire par occasion du rétablissement de cette Eglise suffit dans un livre historique. Car ce n'est pas ici le lieu de faire une description exacte, ou un eloge medité de tous les ornemens rares, & admirables de ce bel ouvrage.

2. Que si quelqu'un n'étant jamais venu à Constantinople a la curiosité de savoir ce qu'il y a d'excellent dans cette architecture, il peut lire le livre que Paul fils de Cyrus Florus en a écrit en vers hexametres. Ce personnage étant premier secretaire d'Etat, illustre par sa naissance, & par les grans biens qu'il avoit eus de la succession de ses ancêtres, estimoit plus l'eloquence, & les siences ausquelles il s'étoit tout adonné,

que les avantages qu'il possedoit de la fortune : il a composé plusieurs autres poësies qui meritent beaucoup d'estime, & de loüanges : mais il me semble qu'il a fait d'autant plus paroître sa capacité, & son esprit en celle-ci, que ce sujet est plus élevé au dessus des autres. Il y represente fidelement l'ordre, & la disposition de tout l'edifice, la matiere, la figure, la hauteur, la grandeur, & la situation de chaque partie. On y peut voir comme si l'on étoit present tout ce qu'il y a de remarquable dans les divers ornemens d'or, & d'argent dont est enrichi le saint lieu où se celebrent les divins mysteres. Ce rétablissement fut achevé en fort peu de temps.

CHAPITRE V.

1. Maladie contagieuse. 2. Attribuée à des causes differentes. 3. Ancienne demeure des Huns. 4. Leurs incursions.

1. AU commencement du printemps de la mesme année la maladie contagieuse parut de nouveau à Constantinople, & y enleva un grand nombre de personnes. Il est vray que depuis la cinquiéme année de l'Empire de Justinien qu'elle avoit commencé à affliger l'orient elle n'avoit point cessé entierement. Elle avoit seulement changé de lieu, infectant tan-

tôt l'un, & tantôt l'autre. Elle revint donc à Constantinople, comme si elle eût été capable d'avoir quelque sorte de regret d'y être demeurée la premiere fois si peu de temps. Plusieurs mouroient subitement, comme s'ils eussent été attaquez d'une forte apoplexie. Ceux qui avoient le plus de vigueur pour resister, ne passoient point le cinquiéme jour. Le mal étoit accompagné cette seconde fois des mesmes symptomes que la premiere. Il n'y avoit presque point de fievres sans charbons qui les rendoient plus dangereuses : elles n'étoient point intermittentes, mais continuës, & elles ne finissoient que par la mort du malade. Quelques-uns sans avoir senti aucun accés, ni aucune douleur, étoint surpris au milieu de leurs fonctions ordinaires, & emportez en un instant par la violence du mal. Il mouroit des personnes de toute sorte d'âges. Mais sur tout les jeunes gens, & plus de garçons que de filles.

2. Les anciens Oracles des Egyptiens, & les plus savans Astrologues modernes de Perse assurent que les siecles sont composez de certaines periodes d'années, dont les unes sont hureuses & favorables, les autres malhureuses & funestes. Ces derniers ajoûtent que celles où nous vivons sont de ces mauvaises années, & que c'est pour ce sujet qu'elles ont produit tant de seditions, tant de guerres, tant de maladies, & tant d'autres semblables disgraces. Quelques-uns soû-

tiennent au contraire que la justice divine est la veritable & l'unique cause de ces calamitez publiques. Que c'est elle qui diminuë le nombre des hommes pour punir leurs crimes. Je n'entreprendray pas de juger de ces deux opinions. Je ne suis peut-être pas capable de le faire. Quand je le serois il n'est pas necessaire que je le fasse, puisque les regles de l'histoire ne m'obligent qu'à exposer sincerement la verité. Pour comble de tous ces malheurs il arriva à Constantinople d'autres desordres dont je feray le recit aprés que j'aurai rapporté ce qui s'est passé auparavant.

3. La Nation des Huns habitoit autrefois proche des palus Meotides, un peu plus vers le septentrion que n'est le fleuve Tanaïs ; comme plusieurs autres peuples barbares répandus en Asie au dedans du mont Imaüs. Tous ces peuples étoient compris sous le nom general de Scythes, & de Huns. On les distinguoit neanmoins par les surnoms de Cotrigoriens, d'Utrigoriens, d'Ultizuriens, de Bourguignons, & par d'autres qui avoient été introduits par un ancien usage, & qui étoient peut-être tirez des lieux où ces peuples-là avoient demeuré.

4. Aprés une longue suite d'années ils vinrent en Europe, soit qu'un cerf leur en eût montré le chemin, comme l'on dit, soit par quelque autre aventure, ils passerent les palus Meotides à l'endroit qu'elles se déchargent dans le Pont-

Euxin, quoy que les anciens crussent qu'il étoit impossible de les passer. Ils coururent ensuite, & ravagerent une grande étenduë de païs. Ils en chasserent les habitans pour se mettre en leur place, d'où ils devoient bien-tôt eux-mesmes être chassez. Le nom des Ultizuriens, & des Bourguignons a été fameux par les exploits militaires jusqu'au temps de l'Empereur Leon. Maintenant nous n'avons aucune connoissance de cette Nation, soit qu'elle soit détruite, ou qu'elle habite dans un païs fort éloigné. Dans l'année que la ville de Constantinople fut affligée de la maladie contagieuse dont j'ay parlé, les autres Nations des Huns étoient encore en grande reputation. Ils se répandirent pour lors du côté de midi jusques sur le bord du Danube, qui étant gelé jusqu'au fond comme il a accoûtumé de l'être durant l'hiver, pouvoit aisément porter une armée tant de cavalerie que d'infanterie. Samergan General des Huns appelez Cotrigoriens fit passer ses troupes sur la glace avec la mesme facilité que sur une raze campagne, & arriva sans trouver de resistance sur les terres de l'Empire. Ayant rencontré une vaste étenduë de païs toute destituée d'habitans il traversa la Mysie, & la Scythie, & il fit irruption en Thrace. Là il partagea son armée en deux corps, l'un desquels il envoya fourager la Grece où il n'y avoit point de garnisons, & pour l'autre il l'envoya dans la Chersonese de Thrace. La Cherso-

nese s'étend le long de l'Hellespont depuis le levant jusqu'au midi, & elle seroit une isle sans une langue de terre large d'environ quarante stades qui separe les deux mers. Dans l'endroit le plus étroit de l'Isthme, il y a un mur tiré d'une mer à l'autre: & proche de ce mur il y a trois villes Afrodisia, Tescos, & Ciberis. Proche du détroit est la ville de Seste, si celebre dans les poëtes par la lampe de Hero, par les amours, & par la mort déplorable de Leandre. Il y a une ville qui n'en est pas éloignée, & qui n'a rien de beau quoy qu'on l'appele Callipole, c'est à dire belle-ville. Le païs voisin est extremement agreable, & produit en abondance tout ce qui est necessaire pour la subsistance des hommes; l'assiette de ce païs en rent l'accés fort difficile. Samergan enflé d'orgueil & d'esperance, consideroit que s'il pouvoit abbatre le mur il seroit maître de la mer. Il se persuadoit avec une égale vanité qu'il ne manqueroit point de vaisseaux, que de là il passeroit aisément en Asie, le trajet étant étroit, & la mer peu orageuse; qu'il incommoderoit Abyde, & en ruineroit le port. S'étant follement rempli l'esprit de ces projets extravagans, il dépêcha contre la Chersonese autant de troupes qu'il crut qu'il en faloit pour executer cette entreprise. Pour luy il marcha à la tête de sept mille chevaux vers Constantinople, pilla les bourgs, fourragea la campagne, & fit un degât étrange dans tout le païs. Il n'y avoit point d'autre sujet

de

de cette guerre que l'avarice de ce Barbare, & la passion dont il brûloit de s'agrandir : mais il la couvroit du pretexte de l'inimitié des Utigoriens.

CHAPITRE VI.

1. Ravages faits par d'autres Huns. 2. Foiblesse de l'Empire. 3. Negligence de Justinien. 4. Vexations faites aux gens de guerre. 5. Consternation des habitans de Constantinople. 6. Soldats appelez scolaires.

1. IL y avoit un autre Capitaine nommé Sandicle, qui commandoit aussi des Huns, & qui étoit ami & allié des Romains. L'Empereur avoit beaucoup d'estime pour luy, & luy envoyoit souvent de riches presens. Les Cotrigoriens indignez de ne pas recevoir de pareils traitemens, & de semblables marques d'honneur, prirent les armes pour se rendre redoutables, & pour venger ce mépris que l'on faisoit de leur puissance. Ils coururent tout le païs sans rencontrer d'ennemis qui s'opposassent à leurs courses, se chargerent d'un butin inestimable, & emmenerent un nombre incroyable d'esclaves; parmi lesquels il y avoit des dames d'une rare vertu,

& d'une illuſtre naiſſance, qui furent traînées avec la derniere cruauté, & qui ſouffrirent le plus ſanglant de tous les outrages de la brutalité de ces Barbares. Il y avoit des filles qui dés leur plus tendre jeuneſſe avoient renoncé au mariage, & aux avantages de la fortune, & qui s'étoient enfermées dans des lieux ſeparez de la compagnie des hommes pour vaquer uniquement aux exercices de la pieté. Elles furent arrachées de leur ſainte ſolitude, & ſacrifiées à l'incontinence des ſoldats. Pluſieurs femmes mariées furent entraînées toutes groſſes, & contraintes par la douleur d'accoucher dans les chemins, ſans avoir aucun moyen d'éviter la honte qui accompagne l'accouchement, ni d'envelopper les enfans qu'elles venoient de mettre au monde. Ces foibles & miſerables creatures étoient abandonnées dans la ſolitude pour y être déchirées par les bêtes, de ſorte qu'elles ſembloient n'avoir reçu la joüiſſance de la vie, que pour la perdre bien-tôt aprés d'une maniere ſi pitoyable. La fortune des Romains étoit pour lors dans une ſi fâcheuſe extremité que ces horribles cruautez s'exerçoient impunément proche de la capitale de l'Empire par une poignée de Barbares. Mais leur inſolence ne s'arrêta pas là, ils avancerent au delà de la grande muraille, & s'approcherent des forts, qui en certains endroits tomboient en ruine à cauſe du long-temps qui s'étoit paſſé depuis qu'ils avoient été bâtis, & à cauſe du peu de ſoin qu'on

avoit pris de les reparer. Ils en abbatirent aussi une partie avec la mesme hardiesse, & avec la mesme sureté que des maçons démolissent de vieux edifices. En effet tout cela leur étoit aisé dans un lieu où il n'y avoit point de corps de garde, point de machines propres à repousser des assiegeans, point d'hommes capables de les manier, & si l'on peut le dire sans que cela paroisse ridicule, ou il n'y avoit point de chiens, au lieu qu'il y en a dans les fermes, & dans les bergeries pour veiller à la garde des troupeaux.

2. Les Romains n'avoient plus alors ces armées nombreuses qui avoient été entretenuës sous les regnes des Empereurs precedens. Ils n'en avoient qu'une petite partie, qui n'étoit pas suffisante pour conserver un si grand empire. Au lieu qu'il faloit qu'il y eût six cent quarante cinq mille combattans, il n'y en avoit pas cent cinquante mille. Encore étoient-ils dispersez en Italie, en Espagne, en Afrique, en Egypte, en Colchide, à Alexandrie, & à Thebes, tellement qu'il y en avoit fort peu en orient & sur les frontieres de Perse. Comme on se reposoit sur la foy des traitez, & qu'on ne craignoit point de guerre de ces côtez-là, on croyoit qu'il seroit inutile d'y entretenir des troupes. Voila comment les forces de l'Empire avoient été diminuées par la negligence de ceux qui avoient le commandement.

3. Justinien qui dans la fleur de sa jeunesse

avoit reduit à ſon obeïſſance l'Italie, & l'Afrique, & qui avoit ſi glorieuſement terminé les plus grandes guerres, qu'il s'étoit rendu le plus puiſſant de tous les Empereurs qui avoient commandé avant luy, commença dans ſa vieilleſſe à apprehender les fatigues militaires, & il aima mieux ou gagner ſes ennemis par des preſens, ou les armer par ſes intrigues les uns contre les autres, que de s'expoſer davantage au peril des combats, & à l'inconſtance de la fortune. C'eſt pour cela qu'il laiſſa perir les legions comme s'il n'en eût eu que faire.

4. Ceux ſur leſquels il ſe déchargea d'une partie du gouvernement, quitterent à ſon exemple le ſoin de conſerver les armées, de lever les ſommes neceſſaires pour leur ſubſiſtance, & de les envoyer dans les païs où il étoit beſoin. De plus ou ils privoient abſolument les ſoldats de leurs montres, ou ils en differoient le payement. Lorſque ce qui étoit dû avoit été payé, bien que long-temps aprés le terme, ces hommes accoûtumez à un commerce plein d'infidelité, & de perfidie, attaquoient les Officiers qui avoient l'argent entre le mains, & uſoient de tant d'artifices, qu'ils les contraignoient de le rendre. Ils faiſoient conſiſter la fonction de leur charge, & l'honneur de leur dignité à intenter de temps en temps diverſes accuſations contre les ſoldats, pour avoir un pretexte de les fruſtrer de leur ſolde, & de retirer de leurs mains par une mal-

hureuſe adreſſe l'argent qu'ils avoient touché. Ces vaillans hommes qui expoſoient leur vie pour la conſervation de l'Empire, ſe voyant ainſi mal-traitez, & reduits à la derniere miſere, étoient contraints de renoncer à l'exercice des armes, où ils avoient été élevez, & de chercher dans une autre profeſſion les moyens de ſubſiſter. L'argent deſtiné à leur payement étoit donné à des femmes impudiques, à des hommes effeminez, & à d'autres peſtes ſemblables, qui n'étoient capables que de remplir l'Etat de confuſion, & de deſordre. Voila la veritable raiſon pour laquelle Conſtantinople, & les places de Thrace ſe trouverent depourvuës de garniſons, & pour laquelle il fut ſi facile aux ennemis de ruiner toute la campagne. Ces Barbares eurent l'inſolence de ſe camper proche du bourg appelé Melantiade, qui n'eſt qu'à cent cinquante ſtades de la ville. Ce bourg eſt entouré du fleuve Athyras qui coulant du côté du vent Cecias, ſe va décharger dans la mer Propontide, & qui donne ſon nom au havre qui eſt à ſon embouchure.

5. L'approche des ennemis jetta les citoyens de Conſtantinople dans une étrange conſternation. La frayeur dont ils étoint ſaiſis leur repreſentoit le mal plus grand qu'il n'étoit en effet, & leur metoit devant l'eſprit la famine, les incendies, & les plus triſtes images que la fureur de la guerre puiſſe fournir. Le peuple couroit aux

places qui sont au milieu de la ville avec le mesme empressement que s'il eût été déja poursuivi par l'ennemi. Le tumulte étoit general, & l'épouvante s'étoit emparée des personnes de qualité aussi-bien que des mediocres. L'Empereur étoit luy-mesme extremement étonné. Il avoit commandé qu'on ôtât tous les ornemens des Eglises qui sont hors de la ville du côté de l'Europe, depuis Blaquerne jusqu'au Pont-Euxin. Ceux qui reçurent cet ordre en transporterent toutes les tapisseries, & tous les vases precieux, soit dans des bateaux, ou sur des chariots, de sorte qu'elles demeurerent aussi destituées d'ornemens que quand elles avoient été bâties, & avant qu'être dediées.

6. Les esprits étoient tellement préoccupez de l'opinion que le danger étoit extréme, & inévitable, qu'à peine put-on trouver un petit nombre d'officiers, & de soldats qui voulussent garder la porte dorée, & le mur des figuiers, & se mettre en état de repousser l'ennemi, au cas qu'il vint de ce côté-là. Il faut aussi avoüer que ces gens-là n'étoient pas fort braves, & qu'ils n'étoient guere accoûtumez aux exercices militaires, n'ayant jamais eu d'autre employ que de garder le palais: on les appele scolaires. Ils ont rang parmi les soldats, & ils sont sur l'état de la guerre. La plûpart sont si polis, & si ajustez, qu'ils semblent plûtôt avoir été levez pour paroître avec pompe à la suite de l'Empereur, &

pour rendre sa cour plus magnifique, & plus auguste que pour combatre dans ses armées. Autrefois il n'y avoit que ceux qui s'étoient signalez en plusieurs campagnes qui pussent pretendre d'être reçus dans ces compagnies, & ils n'achetoient point cet honneur; mais ils le recevoient comme une recompense de leurs services. Zenon Isaurien fut le premier, qui aprés être remonté sur le trône donna ces places à des hommes de son païs qui n'avoient jamais porté les armes, & qui étoient moins considerables par leur valeur, que par l'affection de leur Prince. Cette pernicieuse coûtume ayant été alors introduite d'accorder à la faveur ce qui n'étoit dû qu'au merite, & d'enrôler dans ces legions non des personnes qui eussent fait paroître leur courage en s'exposant aux dangers dans les occasions importantes, mais des gens incapables de manier les armes, fit naître l'habitude de recevoir des presens, qu'on sait avoir plus de force sur l'esprit des hommes que toute autre chose, & établit la venalité de ces charges: de sorte qu'aucun n'y est plus parvenu depuis sans païer l'argent qu'on luy demandoit, & qu'aucun n'en a été exclus s'il a eu dequoy payer, quoy que d'ailleurs il en fût tres-incapable. Ainsi cette charge étant dispensée maintenant sans choix, & sans jugement, ceux qui desirent de l'aquerir ne sont plus obligez de la meriter. Ils sont assurez de l'obtenir pourvû qu'ils ayent dequoy l'acheter, & pourvû qu'ils

soient assez riches pour payer le prix de leur lâcheté, & de leur mollesse. Voila les soldats à qui l'on fut obligé de confier la garde des portes, & des murailles de Constantinople, puisqu'on n'en avoit point d'autres qui fussent aguerris, & disciplinez.

CHAPITRE VII.

1. Belisaire est nommé General contre les Barbares. 2. Sa prudence & sa valeur. 3. Discours qu'il fait à ses soldats.

1. LE desordre où étoit la ville ayant déja duré quelque temps, & les Barbares continuant toujours de piller la campagne, l'Empereur depêcha contre eux Belisaire, quoy qu'il fût dans une extréme vieillesse. Cet ancien General reprenant le casque, & la cuirasse qu'il avoit quittez il y avoit si long-temps, repassoit dans sa memoire les belles actions de sa jeunesse, & tâchoit de s'animer d'une ardeur toute nouvele. Certes ce dernier exploit ne luy fut pas moins glorieux que les trophées qui luy avoient été erigez aprés la défaite des Vandales, & des Goths. Au contraire l'extrême necessité où étoit reduit l'Etat, & le peu d'esperance qu'il y avoit d'y remedier, rendit cette derniere entreprise plus fameuse que toutes les autres, & la victoire dont

dont elle fut ſuivie, plus agreable & plus charmante. Je rapporterai exactement comment toutes les choſes ſe paſſerent.

2. Beliſaire ayant conduit les troupes hors de la ville, & ayant campé dans un lieu appelé Cettocome, fit paroître ſa profonde capacité dans la guerre, & une hardieſſe qui ſurpaſſoit de beaucoup ſon âge. Quoy qu'il fût chargé d'années il ne laiſſoit pas de ſupporter toutes les fatigues, & d'eſſuyer tous les dangers avec un courage invincible. Il étoit ſuivi d'environ trois cens cuiraſſiers qui avoient ſervi ſous luy dans ſes dernieres campagnes. Tout le reſte étoit un peuple ſans armes, & ſans experience qui étoit plûtôt accouru pour être ſpectateur oiſif, que pour combatre. En effet la plûpart étoient bien aiſes de ſe trouver en cette occaſion par la ſeule raiſon qu'ils n'avoient jamais rien vû de ſemblable. Il ſe mêla parmi les troupes un grand nombre de païſans des villages circonvoiſins, qui depuis le dégât de leur païs, n'avoient pu faire autre choſe que d'avoir recours à Beliſaire. Il eſt vray auſſi qu'ils ne luy furent pas inutiles, & qu'il les employa à creuſer un large foſſé. Enſuite il envoya divers eſpions pour découvrir le lieu où étoient les ennemis, & pour remarquer leur nombre, leur contenance, & leur deſſein. Cependant il demeura ferme dans le meſme endroit, pour donner ordre à tout ce qu'il y auroit à faire. Il fit auſſi allumer quantité de feux afin

que les ennemis crussent que son armée étoit fort nombreuse. Ils en conçurent d'abord cette opinion, mais peu aprés ils en apprirent la verité. Pour les soldats de Belisaire ils faisoient paroître une merveilleuse ardeur de combatre, animez par l'estime de leur valeur, & par la reputation qu'ils avoient aquise en plusieurs guerres. Ce sage General s'apercevant que les exploits memorables par lesquels ils s'étoient autrefois signalez leur donnoient trop d'assurance pour le present, & trop de presomption pour l'avenir, il voulut prevenir les mauvais effets qui en pouvoient naître, & pour cet effet il les assembla, & leur parla de cette sorte.

3. *Mes compagnons, je ne me servirai pas des discours dont on a accoûtumé de se servir dans les grans dangers pour dissiper la crainte, & pour assurer le courage. Il faudroit que j'eusse perdu la memoire des choses que j'ay apprises par ma propre experience, si j'exhortois maintenant des Romains qui ont été nouris dans l'exercice des armes, & qui ont subjugué plusieurs Nations, à ne pas fuir devant une poignée de Barbares, & sur tout de Huns, & de Cotrigoriens: mais je vous avouë que quand je vous ay vûs enflez d'une excessive confiance, j'ay crû être obligé de vous faire ressouvenir de vôtre ancienne moderation. Des hommes sages ne se doivent jamais laisser emporter à des mouvemens déreglez, quoy que la fin où tendent ces mouvemens, soit loüable. Quand la vanité que nous donnent de belles entreprises que nous avons autrefois*

hureusement achevées nous persuade que tous les desseins que nous formerons à l'avenir ne manqueront jamais d'avoir de parcils succés, elle inspire un orgueil insupportable, & détruit entierement la prudence. Ceux qui tombent dans un si déplorable aveuglement que de se remplir de presomption, & de fierté perdent souvent le respect, & la soûmission qu'ils doivent à Dieu. Considerez, je vous prie, que bien que les ennemis n'approchent pas de vôtre valeur, ils vous surpassent de beaucoup en nombre. Ainsi l'on trouvera peut-être quelque sorte d'égalité si l'on compare les avantages qu'ils ont sur vous avec ceux que vous avez sur eux. Ce vous seroit un grand sujet de confusion, si au lieu de vous tenir dans les regles d'une exacte discipline, vous marchiez contre eux avec une precipitation pleine de temerité, & d'emportement, sans avoir soin de garder vos rangs, & sans faire de reflexion sur les changemens qui peuvent arriver dans la guerre. Ceux qui n'ont que la force sans la prudence ne peuvent jamais se promettre la victoire. Comment seroit-il possible que je demeurasse au milieu des perils dans un âge si caduque, & si peu propre à l'exercice des armes, si je ne m'y conservois par la maturité de mes conseils, & par la sagesse de ma conduite? Que si la prudence toute seule est capable de soûtenir la foiblesse de mon âge, que n'en devez-vous pas attendre quand vous la joindrez à la force du corps, & à la vigueur de la jeunesse? Si l'on tombe dans quelque disgrace ou par malheur, ou par lâcheté, on peut s'en relever par l'esprit & par l'adresse. Mais quand cette lumiere est éteinte, & qu'on n'est

plus capable de prendre aucune bonne resolution, il ne reste plus de remede contre les mauvais succés qui arrivent par imprudence, puisque la puissance qui le pouvoit apporter est elle-mesme en desordre. Peut-être que ce discours vous paroît étrange, & que vous vous étonnez qu'au lieu de relever vôtre courage, il semble que je tâche de l'abbatre: mais je trouve au contraire que ce m'est un avantage extremement agreable de conduire des soldats dont je suis seulement en peine, de retenir l'impatience. Que chacun de vous soit donc persuadé qu'on ne doit pas attribuer à la vaillance les exploits qui se font sans jugement, mais à la temerité, à l'audace, & à la desobeïssance. Conservez la genereuse ardeur qui vous transporte, & accroissez-là si elle peut encore recevoir de l'accroissement: mais moderez avec la prudence cet excés de hardiesse qui degenereroit en insolence. Quand on delibere meurement sur tout ce que l'on doit faire, on n'en est pas pour cela ni plus timide, ni plus lâche, on en devient au contraire plus ferme, plus constant, & plus intrepide. Quand on a prevû, & consideré tout ce qu'il est à propos de considerer, & de prevoir, on en conçoit une confiance juste & raisonnable, qui est appuyée sur un jugement solide, & qui ne dépend nullement de l'incertitude du hazard. Quelqu'un dira que j'amollis le courage des soldats qui ne respirent que le combat, & que je les arrête hors de saison à deliberer, dans le moment qu'ils sont prêts de reprimer l'insolence des Barbares qui ravagent la campagne, & qui font des courses jusqu'aux portes de la capitale de l'Empire. J'avoüe que la colere dont ils sont

animez contre l'ennemi est juste, puisque nôtre patience ne luy a point donné de retenuë. Mais il faut que la colere des hommes sages soit exemte de trouble, d'impetuosité, & de fureur, & qu'elle ne retienne que la fermeté, la vigueur, & le courage qui sont necessaires dans le combat. Quand le mouvement d'une passion est tout-à-fait conforme à l'honnêteté, & au devoir, on peut s'y abandonner entierement, mais quand il a quelque chose de contraire au devoir & à l'honnêteté, il n'est permis de le suivre qu'autant que la necessité y engage. Je pense que vous demeurez aisément d'accord que la prudence est un bien sans mélange d'aucun mal. On ne peut dire la mesme chose de la colere, parce que si la chaleur qui excite à agir noblement est loüable, le dereglement de l'action est digne de blâme. Separons-en donc ce qu'elle a de vicieux, & y joignons la prudence; afin que quand nous serons dans le combat rien ne nous manque de ce qui peut contribuer à la victoire. Pour ce qui regarde les ennemis, il suffit que nous sachions que ce sont des Barbares accoûtumez à faire des courses à la façon des voleurs, & qui n'ont jamais appris à garder leurs rangs, ni à combattre de pié ferme. Quand ils nous verront rangez dans une campagne où il n'y a point de murailles, ni de remparts pour se couvrir, ils seront obligez de quitter leur maniere de faire la guerre, d'en venir aux mains, & de se battre de front. Si nous gardons une bonne discipline, ils apprendront par une fâcheuse experience combien il y a de difference entre des gens élevez dans les exercices militaires, & des gens inopinement enveloppez en des occasions dont ils

n'avoient pas assez prevû le danger. Voila ce que dit Belisaire.

CHAPITRE VIII.

1. Comparaison de Leonidas, & de Belisaire. 2. Défaite des Huns. 3. L'art de tirer en fuyant ne leur sert de rien.

1. LEs soldats changerent de disposition, & conserverent plus de moderation que d'audace sans rien perdre de leur valeur. S'il étoit permis de faire comparaison entre les petites choses, & les grandes, je dirois qu'ils avoient les mesmes sentimens de generosité & de retenuë qu'avoient eu autrefois les Lacedemoniens conduits par Leonidas aux Termopyles, lorsqu'ils furent poursuivis par cette formidable armée de Xerxés. Ceux-ci furent tous taillez en pieces, mais leur défaite leur fut glorieuse, parce qu'ils moururent en gens de cœur, & aprés avoir tué un grand nombre de Perses. Les Romains commandez par Belisaire combatirent avec une resolution pareille à celle des troupes de Lacedemone, mais avec un succés plus hureux parce qu'ils défirent les Barbares sans souffrir de perte considerable.

2. Deux mille chevaux Huns ayant été detachez du reste des troupes pour aller fondre sur

les Romains, Belisaire en reçut aussi-tôt l'avis de ses espions, & en mesme temps il fit avancer ses soldats dont il cacha le petit nombre le mieux qu'il luy fut possible. Il choisit parmi eux deux cens cavaliers armez de boucliers, & de javelots, & il les mit en embuscade des deux côtez d'une forêt, par où il croyoit que les ennemis devoient passer, & leur commanda de tirer sur eux au signal qu'il en donneroit, afin qu'étant attaquez de flanc ils se serrassent au lieu d'étendre leurs rangs, & qu'ainsi ils ne pûssent pas tirer grand avantage de leur nombre. D'ailleurs il donna ordre aux païsans, & à ceux de la ville qui avoient des armes, de faire un grand bruit, & de le suivre : pour luy il se mit au milieu pour soûtenir le choc des Barbares. Quand ils eurent passé l'endroit où étoit l'embuscade il marcha vaillamment contre eux. Cependant les païsans animoient le courage des soldats par le bruit qu'ils excitoient avec des bâtons, & par les cris dont ils remplissoient l'air. A l'instant le signal fut donné, & l'embuscade fondit sur les Barbares. Le desordre fut plus grand qu'on ne pouvoit attendre selon les apparences dans une semblable rencontre. Les Huns chargez de toutes parts retomboient sur ceux de leur parti comme Belisaire l'avoit prevû, & étoient tellement pressez, qu'il leur étoit impossible de lancer le javelot, ni d'étendre les aîles de leur cavalerie pour se défendre. Ceux qui les attaquoient

par derriere jettoient un hurlement horrible qui redoubloit leur épouvente. D'ailleurs la poussiere dont l'air étoit couvert, les empêchoit de reconnoître le petit nombre des assaillans. Belisaire tua tout le premier une partie de ceux qui se presenterent, chargea rudement le reste, & le mit en fuite. Les fuyars se retiroient sans ordre, & sans avoir laissé de troupes derriere pour favoriser leur retraite: & comme toute leur esperance étoit dans la vîtesse de leurs chevaux, ils les poussoient à toute bride.

3. L'art dont ils ont accoûtumé de recevoir le plus d'avantage, les abandonna en cette rencontre: car jamais ils ne repoussent si vigoureusement l'ennemi, que quand ils en sont poursuivis, & qu'ils tirent en fuyant. Alors les traits font des blessures beaucoup plus profondes, parce qu'étant lancez avec force, ils sont reçus par des gens qui courent encore au devant avec violence. Mais dans cette fâcheuse conjoncture ils n'avoient plus aucune esperance, & ils ne tentoient plus aucun moyen de se défendre. Quatre cens demeurerent sur la place. Pour ce qui est des Romains il n'y en eut aucun de tué, mais seulement quelques-uns de blessez. Samergan chef des fuyars ne se sauva qu'avec peine, & ils n'eurent tous le loisir de se sauver que parce que les chevaux des Romains n'eurent pas assez de force pour continuer de les poursuivre; sans cela ils les eussent tous fait passer au fil de l'épée. Ils

arriverent

arriverent au camp dans une confusion effroyable, & ils jetterent les troupes qui y étoient demeurées dans la derniere consternation. On n'entendoit de tous côtez que cris & que plaintes. Quelques-uns s'entamoient les jouës pour témoigner leur douleur selon la coûtume du païs. Les Romains retournerent à Constantinople avec un avantage considerable, & qui surpassoit de beaucoup l'esperance qu'ils avoient conçuë d'abord dans l'état où se trouvoient alors leurs affaires. Il faut aussi avoüer qu'il étoit principalement dû à la sage conduite de Belisaire. Les Barbares aprés une défaite si honteuse décamperent de Melantiade, & se retirerent plus loin tout pleins de frayeur, & de crainte. Quoy que Belisaire eût pû selon toutes les apparences remporter d'autres victoires plus illustres, s'il eût poursuivi vivement les ennemis dans l'épouvante où ils étoient, il revint toutefois à la Cour. Et en cela il suivit plûtôt l'ordre qu'il avoit reçu de l'Empereur, que sa propre inclination.

CHAPITRE IX.

1. La victoire de Belisaire excite la jalousie de ses ennemis. 2. Necessité des loüanges, & des recompenses. 3. Retraite des Huns. 4. Eloge de Germain fils de Dorothée. 5. Bateaux d'une nouvele invention.

1. QUAND le bruit de sa victoire fut répandu par le monde, chacun commença à luy donner des loüanges extraordinaires, & à parler de luy comme du liberateur de l'Empire. Ces eloges-là déplurent extremement à quelques grans de la cour, qui étoient possedez par l'envie & par la jalousie, ces passions farouches & indomtables qui attaquent toujours les vertus les plus éclatantes. Ils l'accusoient de rechercher la faveur, & l'applaudissement du peuple, & de mediter de hauts desseins d'ambition, & de fortune: & ces personnes firent tant par leurs calomnies qu'elles ternirent la gloire de cet incomparable Capitaine, & qu'elles le priverent de la recompense de ses travaux, & du prix de la victoire.

2. Cependant les plus sages, & les plus éclairez de l'antiquité ont assuré que les plus forts genies s'affoiblissent quand ils ne sont pas ani-

mez par les loüanges, & par les recompenses ; & qu'ensuite les Etats en souffrent un notable prejudice, parce que tout le monde neglige de cultiver les arts dont on ne reçoit point de profit, & qu'on ne s'adonne ni à l'exercice des armes, ni à l'étude des siences, ni aux autres emplois les plus necessaires, & les plus importans quand on reconnoît que ceux qui s'y appliquent n'en sont pas plus considerez que les autres. Chacun peut reconnoître par soy-mesme la verité de cette pensée, s'il veut prendre la peine de faire quelque reflexion sur tout ce qui se passe dans le monde.

3. Les Huns craignant d'être poursuivis se retirerent au delà de la grande muraille. Mais depuis ayant appris que Belisaire avoit été rappelé, & qu'on n'avoit point nommé d'autre General pour luy succeder, ils ne marcherent que lentement.

4. Dans le mesme temps un autre parti de Barbares attaqua la Chersonese, & s'efforça d'en escalader les murailles : mais il fut diverses fois repoussé par les Romains qui les défendoient. Ceux-ci étoient commandez par Germain fils de Dorothée, qui n'étoit alors que dans la fleur de sa jeunesse, & qui toutefois avoit déja les qualitez d'un parfait Capitaine. Il étoit originaire d'une ville d'Illyrie appelée par les anciens Bederiane, & par les modernes premiere Justiniene. Car comme l'Empereur Justinien en avoit

tiré sa naissance, il la voulut embellir de divers ornemens, & la rendre illustre d'obscure qu'elle étoit auparavant, & pour cela il l'honora de son nom. Germain y étant né, comme j'ay dit, fut tendrement aimé de l'Empereur, & mené dés l'âge de huit ans à la cour, où il fut élevé avec tout le soin qu'on peut desirer. Il apprit les langues Greque, & Latine des plus excellens maîtres de Grammaire. Aussi-tôt qu'il fut capable de porter les armes l'Empereur l'envoya commander les troupes de la Chersonese, afin qu'il eût une occasion de contenter son ambition, & de faire connoître son courage, & afin aussi de le détourner de ces foles passions pour les chevaux, pour les courses, & pour les combats, où les jeunes gens s'engagent souvent, s'ils n'en sont détournez par des emplois plus utiles, & par des occupations plus serieuses. Pendant que les Huns attaquerent la Chersonese, ce jeune General ne cessa de faire tous les efforts possibles, & d'employer tous les moyens imaginables pour les repousser. Car outre qu'il avoit un genie fort propre à découvrir de luy-mesme ce qu'il faloit faire dans les occasions importantes, il suivoit encore volontiers le conseil des vieillars, qui s'étoient rendus recommendables par une longue experience.

5. Les Barbares ne sachant plus que faire, & n'ayant point de retranchement pour se mettre à couvert, ni de muraille à attaquer comme à un

siege, tenterent un moyen également hardi & dangereux, ou pour se rendre maîtres de la Chersonese, ou pour se delivrer des fatigues, & pour retourner en leur païs. Ils amasserent une grande quantité de roseaux dont ils firent des clayes, & de quatre de ces clayes ils firent des bateaux capables de porter quatre hommes. Ils en bâtirent au moins cent cinquante de cette fabrique. La pointe étoit recourbée en forme de prouë afin que la machine fût plus aisée à conduire. Des deux côtez il y avoit des bancs pour les rameurs. Quand ils les eurent tous achevez, ils les mirent sur la mer le long du rivage qui arrose la ville d'Enus. Il y avoit sur ces bateaux environ six cens hommes bien armez, & bien resolus, qui ayant rempli de paille l'espace qui se trouvoit vuide entre les roseaux, commencerent à ramer le mieux qu'il leur fut possible, & s'avancerent beaucoup dans la mer. Ils se hâtoient de gagner le coude du mur, s'imaginant qu'ils n'auroient pas aprés cela de grandes difficultez à surmonter, le reste du païs, n'étant défendu ni fortifié que de l'Hellespont. Quand Germain apprit de ses espions que les ennemis étoient montez sur des vaisseaux faits de roseaux, il se moqua, & se réjoüit en mesme temps de l'extravagance de ce dessein, dont il esperoit profiter. En effet il fit monter à l'instant sur vingt galeres un bon nombre de soldats bien armez, & des matelots, & leur commanda de se tenir der-

riere un promontoire, de peur d'être découverts. Quand les Barbares eurent passé l'extremité de la muraille, & qu'ils eurent commencé à s'approcher des dedans avec une grande resolution, les vaisseaux des Romains fondirent sur ces bateaux de roseaux qui furent repoussez bien loin en arriere par la violence du choc, de sorte que les soldats ne pouvant s'y tenir debout, tomboient dans la mer, ou se couchoient sans se défendre. Ceux qui vouloient essayer de demeurer ferme étoient renversez par la marée, qui bien qu'elle ne fût pas capable d'imprimer un notable mouvement à de grans vaisseaux, avoit toutefois assez de force pour élever, & pour abaisser des bateaux faits d'une matiere aussi legere que sont des clayes. Les hommes qui étoient dedans ne firent aucun devoir de combatre, ils ne songerent qu'à se garentir de tomber. Les Romains les poussant comme ils auroient fait sur la terre, en jetterent un grand nombre dans la mer, en taillerent plusieurs en pieces, & en percerent aussi plusieurs avec leurs épées. Enfin ils accrocherent ces roseaux, & en defirent toute la liaison avec des mains de fer, de sorte que les Huns coulerent à fond, ou perirent sans qu'aucun pût gagner le bord. Les Romains prirent toutes les armes, qui nageoient sur la mer, & étant retournez au lieu d'où ils étoient partis, remplirent l'armée d'une joye extraordinaire par la nouvele d'un succés si avantageux. Ayant

ensuite amassé toutes leurs forces, ils crurent devoir profiter d'une conjoncture si favorable, & faire des courses sur les Barbares dans le temps qu'ils étoient accablez de la douleur de cette derniere perte.

CHAPITRE X.

1. Le courage de Germain le met en danger. 2. Les deux partis se separent. 3. Les Barbares qui avoient couru la Grece s'en retirent sans avantage. 4. Justinien envoye de l'argent aux Barbares pour la rançon des prisonniers. 5. Lettre de Justinien à Sandicle. 6. Effet de cette lettre.

1. GERMAIN qui dans l'ardeur de la jeunesse ne savoit pas encore se moderer, & qui se laissoit plûtôt emporter par le desir de la gloire, qu'il ne suivoit les conseils de la prudence, attaqua vaillamment les ennemis, & au lieu de se contenter de donner les ordres comme un General, il se jetta dans le fort de la mêlée, & combatit en soldat. Cela fut cause qu'il fut blessé si griévement à la cuisse, que peu s'en falut qu'on ne fût obligé de l'emporter. Mais la necessité de sa presence, & l'importance de l'entreprise prevalurent sur sa douleur, tellement

qu'il ne cessa de combattre, & d'animer ses soldats, jusqu'à ce qu'il eût défait un nombre considerable des ennemis.

2. Les deux partis s'étant separez, les Romains se retirerent dans leurs garnisons ne jugeant pas qu'il y eût de prudence, ni de sureté de s'attacher plus long-temps à des ennemis qui les surpassoient en nombre. La consternation des Barbares ne laissa pas d'être grande, soit parce que leurs clayes avoient été si miserablement dissipées sur la mer, ou à cause de la hardiesse, & de la vigueur avec laquelle les Romains étoient venus les attaquer, de sorte qu'ils sortirent le même jour de la Chersonese, & allerent joindre Samergan qui avoit été défait aussi-bien qu'eux.

3. Ceux qui d'entre eux avoient été envoyez en Grece n'y firent rien de remarquable, & ne passerent pas mesme les Termopyles, parce qu'elles étoient gardées par une garnison Romaine. C'est pourquoy ceux-là prirent aussi le chemin de Thrace pour s'y joindre à d'autres troupes de leur nation, & pour s'en retourner ensemble dans leur païs. Samergan se vantoit neanmoins qu'il ne retireroit point son armée qu'il n'eût touché auparavant une grande somme d'argent, comme avoient fait les Utigoriens, & il menaçoit de mettre à mort tous les prisonniers de guerre, si les Romains ne se hâtoient de les delivrer.

4. L'Em-

4. L'Empereur leur envoya les sommes qu'il crût necessaires pour la rançon, afin de les obliger de sortir plûtôt de ses terres. Les Barbares rendirent les prisonniers, & entre autres Serge fils de Bacchus, qui fut si malhureux dans la perte de sa liberté, que d'être mis au rang des moindres esclaves. Ensuite les Huns se retirerent en leur païs avec ceux qui venoient de Grece, sans toutefois s'abstenir de piller sur les chemins. Les conditions de ce traité paroissoient honteuses au peuple de Constantinople, qui croyoit que des Barbares qui avoient eu l'insolence de faire des courses jusqu'aux portes de la capitale de l'Empire meritoient d'être taillez en pieces, & non pas de recevoir des recompenses. Mais l'avis de Justinien procedoit d'une profonde sagesse, comme il parut par la suite; & ceux qui d'abord avoient blâmé ce Prince, loüerent, & admirerent depuis la rare prudence de sa conduite. Son dessein étoit de susciter une guerre entre les ennemis, afin qu'ils se détruisissent par leurs propres mains : & pour en venir à bout tandis que Samergan marchoit à petites journées il écrivit à Sandicle qui étoit aussi General des Huns, une lettre conçuë en ces termes.

5. *Si vous avez sû les entreprises que les Cotrigoriens viennent de former contre l'Empire, & que cependant vous soyez demeuré en repos, je ne saurois assez m'étonner de vôtre perfidie, ni de l'imprudence avec laquelle je me suis fié à vous. Que si vous n'en*

avez rien sû il faut vous le pa donner. Mais vous n'avez qu'une seule voye pour faire connoître que vous n'avez rien appris des outrages qu'on nous a faits, qui est d'en poursuivre la vengeance. Ce n'a pas été seulement pour fourrager nos terres qu'ils sont sortis de leur païs. C'a été pour faire voir par des effets sensibles, & publics, que nous nous sommes trompez, lorsque méprisant l'alliance d'une Nation aussi puissante, & aussi belliqueuse que la leur, nous avons mis nôtre confiance dans le secours que nous recevrions de vos armes. Ils croyent que c'est leur faire une injure insupportable, que de comparer leurs forces avec celles des Utigoriens, ils pretendent les surpasser infiniment. C'est pour cela qu'ils ont couru toute la Thrace, & qu'ils n'en sont sortis qu'aprés avoir pillé tout l'argent qui étoit destiné au payement de la pension que vous avez accoûtumé de recevoir chaque année. Il nous étoit facile de les tailler tous en pieces, ou au moins de les chasser sans qu'ils remportassent aucun butin. Mais nous n'avons voulu faire ni l'un ni l'autre, pour vous éprouver en cette rencontre: Car si vous les surpassez en valeur, & si vous avez assez de courage pour ne pas souffrir qu'ils enlevent vôtre bien, tout ce qu'ils ont fait ne vous apportera aucun prejudice. Vous avez l'occasion de vous venger, & de recevoir des mains mesmes de vos ennemis la pension qui vous est dûë en remportant la victoire. Que si aprés avoir reçu une injure si sensible, vous étes assez lâches pour demeurer en repos, vous perdrez l'argent que nous avions accoûtumé de vous payer, & nous le donnerons aux Cotrigoriens, comme à des hommes

à qui vous cedez en generosité, & en vaillance. Et certes en ce cas il ſera bien juſte que nous renoncions à vôtre alliance pour la contracter avec eux. Car ce ſeroit une étrange folie de ne pas ſuivre le parti des victorieux plûtôt que de s'obſtiner dans celuy des vaincus, pour partager avec eux la honte de leur défaite.

6. Quand Sandicle apprit par un truchement le contenu de cette lettre, il entra dans une furieuſe colere, & ſe reſolut de tirer vengeance des Cotrigoriens. L'eſprit fier & arrogant d'un barbare ne pouvoit manquer d'être émû par des paroles ſi piquantes. A l'inſtant il mena ſes troupes contre ces nouveaux ennemis, & ayant ſurpris par une attaque ſi peu attenduë ceux qui étoient reſtez dans le païs, il emmena une grande multitude de femmes, & d'enfans. Enſuite il alla au devant de ceux qui retournoient de Thrace, & qui venoient de paſſer le Danube, les défit, & ſe rendit maître de l'argent, & du butin. Ceux qui purent s'échaper allerent en leur païs ramaſſer toutes leurs forces. Et ainſi le feu de la guerre s'alluma tellement entre ces deux peuples, qu'ils ne ceſſerent plus de s'incommoder, tantôt par de legeres eſcarmouches, & tantôt par de juſtes batailles, juſqu'à ce que leurs forces en ayent été ruinées, & que leur nom en ait été tout à fait éteint. La calamité où tomba cette Nation fut ſi déplorable, que ceux qui reſterent en vie perdirent la liberté, & prirent le nom de leurs

maîtres. Voila les châtimens visibles dont l'impieté de ce peuple fut punie. La destruction entiere de ces deux Nations n'arriva qu'en un autre temps, comme je le rapporterai dans la suite. Quand la nouvele arriva à Constantinople de la division qui continuoit entre les Barbares, on admira la sagesse des conseils de l'Empereur, qui sans demeurer en armes avoit trouvé le moyen de ruiner ses ennemis, & de venir à bout de tous ses desseins. Les maux dont ils furent affligez dans leur païs ne leur permirent pas de venir troubler celuy des Romains, dont plusieurs ne savoient pas seulement en quel lieu de la terre habitoient ces miserables Nations.

FIN.

TABLE
DES CHAPITRES CONTENUS DANS CE VOLUME.

HISTOIRE ME'LE'E.

HISTOIRE SECRETE.

LIVRE PREMIER DES EDIFICES de Justinien.

LIVRE SECOND.

LIVRE TROISIE'ME.

LIVRE QUATRIE'ME.

LIVRE CINQUIE'ME.

CHAP. V

LIVRE SIXIE'ME.

HISTOIRE DE L'EMPEREUR Justinien écrite par Agathias,

LIVRE PREMIER.

LIVRE SECOND.

LIVRE TROISIE'ME.

LIVRE QUATRIE'ME.

LIVRE CINQUE'ME.

FIN.